


FONDO PIZZOFALCONE


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
III
Palchetto
B
Num.° d' ordine
72

RECUEIL

DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES.

RECUEIL

DE

VOYAGES ET DE MÉMOIRES,

PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N° 16.

MDCCCXXV.

RELATION DE GHANAT (1),

ET

DES COUTUMES DE SES HABITANS,

TRADUITE LITTÉRALEMENT DE L'ARABE,

PAR M. AMÉDÉE JAUBERT.



GHANAT est le nom qu'ils donnent à leurs rois. Le nom du pays ou de la ville est *Okaz* (2), et le nom de leur roi est aujourd'hui, en l'année 60, *Mutekamenin* (3). Il commença à régner en l'année 55. Le nom du roi précédent était *Lassy* (4). Il les gouverna jusqu'à l'âge de 85 ans. Il était loué à cause de sa conduite; il était ami de la justice, et il estimait les Musulmans. Il devint aveugle sur la fin de sa vie; mais on cacha cette circonstance aux habitans de ses états, et on leur fit accroire (qu'il y voyait). Lorsqu'on plaçait quelque chose devant lui, il disait: « Ceci est » bon, ceci est mauvais. » Ses vizirs dissimulaient cela au peuple, et donnaient un sens détourné aux paroles du roi, en sorte

(1) Le précieux fragment de manuscrit qui contient cette relation, a été envoyé à la Société de Géographie par M.-J. Graberg de Hemso, consul-général de Suède à Tripoli d'Afrique. Contrairement à l'orthographe suivie par les géographes arabes, le nom de la ville et du pays est constamment écrit, dans ce fragment, غانت ou غانة, au lieu de غانه ou *Ghanah*.

(2) أوكاز.

(3) متكامنين.

(4) لسي.

que la foule ne se doutait de rien (*Littéralement* ne comprenait pas).

Ce *Lassy* était oncle de *Tenkamenin* (1), et il régna ; car d'après la coutume et la religion (*Littér.* la secte) de ces peuples, la royauté n'appartient jamais qu'au fils de la sœur du roi, parce qu'en aucun cas il ne peut s'élever de doute sur la légitimité d'une telle origine, tandis qu'il peut en exister sur celle de la naissance d'un fils et sur la réalité de la parenté. Ce *Tenkamenin* est un prince très-puissant, très-redoutable, et possédant de vastes états.

La ville de *Ghanat* se compose de deux villes; l'une d'elles est celle qu'habitent les Musulmans, qui est très-grande ; il y existe 12 mosquées, où les habitans se rassemblent. A ces mosquées sont attachés des imams et des crieurs ; il y a aussi de savans docteurs.

Auprès de la ville, il y a des puits d'eau douce, dont on fait usage pour boire et pour arroser les plantes potagères.

La ville royale est située à six milles de la précédente, et se nomme *Alghabet* (2). Les habitations entre l'une et l'autre de ces villes sont très-nombreuses ; elles sont construites en pierres et en bois d'acacia (3).

Le roi possède un palais et des édifices voûtés; ces édifices sont tout entourés de murs. Dans la ville royale, il y a une mosquée où tous les Musulmans peuvent aller faire leurs prières. Cette mosquée est située auprès du lieu où le roi tient ses conseils. Près de la ville sont des édifices voûtés et des souterrains, où demeurent des enchanteurs qui se livrent à la magie et à l'exercice de leur culte. C'est dans ces souterrains que sont leurs idoles (4)

(1) تَنْكَامِنِين C'est sans doute le même que le précédent (مُتَكَامِنِين.)

(2) الغَابَت Ce mot signifie en arabe un lieu bas, enfoncé, et quelquefois même une forêt.

(3) En arabe السَّنْط.

(4) Le mot دكاكين, employé dans ce passage, ne paraît guères susceptible d'être autrement interprété.

et les tombeaux de leurs rois; il y a des gardes, et personne ne peut y entrer ni savoir ce qui s'y passe. Là sont aussi les prisons royales. Lorsque quelqu'un y est renfermé, personne n'en a plus de nouvelles.

Les interprètes du roi sont des Musulmans, ainsi que l'intendant de ses finances et la plupart de ses vizirs. Aucun des coréligionnaires du roi ne porte l'espèce de vêtement nommé *mukhaïat* (cousu), si ce n'est le roi lui-même et son successeur, qui est son neveu (1). Tout le reste du peuple porte des habits de coton et de soie, chacun selon ses facultés. Tout le monde se coupe la barbe. Les femmes se rasent la tête. Le roi porte des ornemens de femme au cou et au bras, ainsi qu'une espèce de bonnet doré et brodé en coton très-fin. Il donne audience aux peuples pour redresser les torts et les oppressions, assis sur une *coubbé* ou édifice voûté, autour duquel sont dix chevaux caparaçonnés d'or. Derrière lui, sont dix esclaves qui portent des boucliers et des épées également enrichis d'or. A sa droite, sont les fils des princes du pays, portant sur la tête des dorures, et vêtus à la légère. Le gouverneur de la ville se tient assis par terre devant le roi; et autour de lui, sont les vizirs assis de même. Devant la porte de la *coubbé*, sont des chiens connus et distingués, qui ne quittent presque jamais le lieu qu'habite le roi, qui veillent à sa garde, et qui portent à leur cou des ornemens d'or et d'argent, ou de riches colliers. Les peuples sont appelés en présence du roi, au moyen d'un tambour qu'on nomme *daby* (2), et qui est formé d'un long morceau de bois. Lorsque quelqu'une d'entre les personnes du bas peuple qui professent la même religion que le roi, se présente devant lui, elle se met à genoux et répand de la poussière sur sa tête. C'est leur manière de le saluer.

Quant aux Musulmans, lorsqu'ils veulent saluer le prince, ils le font en frappant (en applaudissant) des deux mains.

(1) *Litt.* le fils de sa sœur. (2) دبى

La religion de ces peuples est le magisme et l'adoration des idoles.

Lorsque le prince meurt, on lui élève une grande coupole en bois de platane, qu'on place dans le lieu de sa sépulture; on met ensuite ses vêtemens sur un trône peu couvert de meubles. On introduit (le corps) sous cette coupole, et on y dépose les ornemens, les armes, les vases et ustensiles du roi, comme s'il devait manger et boire, et même des alimens et des boissons. On y introduit aussi un homme d'entre ceux qui lui apprêtaient ses alimens et ses boissons. On ferme sur lui la porte de la *coubbé*, au-dessus de laquelle on dépose plusieurs objets. Alors le peuple se rassemble et jette de la terre sur cette *coubbé*, ensorte qu'elle devient comme une montagne. On l'entoure ensuite d'un fossé, de telle façon qu'il n'est possible de parvenir à ce *tumulus* que par un seul endroit.

Ces peuples immolent des victimes à leurs morts, et leur consacrent du feu couvert (1).

Le roi perçoit à l'entrée de chaque charge de sel, un dinar d'or, et à la sortie, ~~deux dinars~~; sur chaque charge de cuivre (2) cinq mitscals, et sur les autres marchandises dix mitscals.

L'or de la meilleure qualité qui existe dans le pays, se trouve dans la ville de *Ghaïarowa* (3), laquelle est éloignée de la ville royale de 18 journées de chemin. Le pays est peuplé de tribus de noirs, et les habitations sont très-rapprochées. Dans toutes les mines du pays, lorsqu'on trouve des lingots d'or natif, le roi en prend la meilleure part, et on ne distribue au peuple que les petites parcelles; si ce n'était cela, l'abondance de l'or en avilirait le prix (4).

(1) Il y a dans le texte خهود qui signifie *locus in quo sepelitur servaturque ignis.*

(2) On lit ici ناس au lieu de نحاس.

(3) غَيَارُوَا.

(4) Il y a ici quelqu'erreur de copiste : le sens du passage ne paraît pas suffisamment clair.

Les lingots pèsent depuis une once jusqu'à une livre. On rapporte qu'il y en a qui ressemblent à de très-grosses pierres.

La distance entre la ville de *Ghaïarowa* et le *Nil* est de 12 milles. Il y a beaucoup de Musulmans.

Ghanat est un pays très-malsain pour tout autre que l'habitant indigène ; celui qui y arrive ne peut guère manquer d'être malade à cause du grand nombre de champs semés. La mortalité des étrangers y a lieu vers l'époque des moissons.

La distance de *Ghanat à Ghaïarowa*, et à la ville de *Samghandi* (1), est de 4 journées. Les habitans de *Samghandi*, sont les plus habiles d'entre les noirs à lancer des flèches. De là à une ville nommée *Tacat* (2), on compte 2 journées. L'espèce d'arbre la plus commune à *Tacat*, est celle qu'on nomme *Adamart* (3) ; c'est un arbre qui ressemble à l'*Arak* (4), excepté qu'il porte un fruit (gros) comme une pastèque ; dans l'intérieur de ce fruit, il y a quelque chose qui ressemble au sucre, qu'on boit, et qui est acide et doux. Cette substance est utile aux personnes qui ont la fièvre.

De là au canal du *Nil*, qu'on appelle *Zogharra* (5), on compte une journée de route. Les chameaux traversent le fleuve à gué, et les hommes ne le passent que sur des canots.

De là on va vers un pays nommé *Ou'ntil* (6), qui est très-grand et très-célèbre. Il n'est point habité par des Musulmans ;

(1) سَامَغَنْدِي.

(2) طَاقَت.

(3) أَدَمَرْت.

(4) أراك sorte d'arbre épineux, dont Castel donne, d'après Avicenne, la description suivante : *Est malo punicæ formâ similis, et provenit in vallibus montibusque Higiazæ, regionis Arabiæ, fructu racemoso, ciceris magnitudine singulis baccis, quæ primùm virides et austeræ, deinde rubent, et miliores ac siccæ post nigrescunt. Radices ejus et rami, extremitate cortice nudatâ ad fricandos dentes adhibentur vulgato admodum usu :* (Castel, Lexic. Heptaglott., tom. 1, pag. 227.)

(5) زَغَارَا

(6) ونْتِل

cependant les habitans du pays reçoivent les Musulmans, et vont à leur rencontre hors du chemin lorsque ceux-ci viennent chez eux. Il y a des éléphans (1) et des giraffes dans ce pays.

De *Ou'ntil* à *Ghaïarowa*....... (2). Si le roi de Ghanat réunissait toutes ses troupes, le nombre s'en monterait à 200,000 hommes, dont plus de 40,000 lanciers.

Les chevaux de Ghanat sont très-courts de taille. Les habitans de ce pays en possèdent d'excellens, qu'ils ne mettent au vert que deux fois dans l'année, savoir : une fois lorsque les bords du Nil sont humectés par la rosée ; l'autre fois, lorsque cette humidité se fait ressentir sur le *Ma'ziz* (3).

A l'occident de *Ghaïarowa*, sur le Nil, est la ville de *Iourma* (4). A *Iourma*, on trouve de petites chèvres. Lorsqu'elles mettent bas, on égorge les mâles, et on ne garde que les femelles. Il y a dans ce pays un arbre, avec le bois duquel on frotte ces chèvres : elles conçoivent par la vertu de ce bois, et cela sans l'intervention d'aucun mâle. Ce fait est notoire chez ces peuples et incontestable ; il est rapporté par des auteurs musulmans dignes de foi.

C'est de *Bersa* (5) qu'on amène les nègres barbares, connus sous le nom de *Beni-Na'mrat* (6). Ils font le commerce de l'or dans le pays situé vis-à-vis d'eux sur le bord du Nil. C'est un grand état, dont l'étendue est de plus de huit journées de marche, et dont le roi se nomme *Daoua* (7). Ils combattent avec des flèches. Derrière eux (c'est-à-dire au-delà) est un pays qui s'appelle

(1) Je pense que العليه est ici pour الفيله. On lit, en effet, dans le manuscrit d'*Edrisi*, que possède la Bibliothèque du Roi, article *Ghanah*, يمشي امامه الفيله و الزرايف *des éléphans et des giraffes marchent devant lui* (*le roi.*)

(2) La distance manque.

(3) مُعْزِبز.

(4) يُرْمَى.

(5) بَرَسَى ou بربسى *Berisa*; (Hartmann, *Edrisii Africa*, pag. 12, 23, 28, 34 et 35.)

(6) بَنِي نَعْمْرَاتْ.

(7) دَوَ.

Melek, (1) et dont le roi est connu sous le nom de *Musulmani* (2). Il fut ainsi nommé par le motif suivant : le pays souffrait d'année en année de la disette. Les habitans demandaient au Ciel de l'eau, et sacrifiaient des bœufs pour en obtenir ; cependant la sécheresse continuait de plus en plus, ainsi que la famine et la misère. Il y avait auprès du roi un hôte d'entre les musulmans, qui lisait le Coran, et qui connaissait les traditions. Le roi exposa à cet hôte le sujet de son affliction. Celui-ci lui répondit : O roi, si tu veux croire en Dieu tout-puissant et tout glorieux, professer son unité, avoir foi dans l'apostolat de Mahomet (sur qui soit le salut) et observer toutes les lois de l'islamisme ; certes tu pourras espérer d'être délivré de ce qui t'afflige : la miséricorde divine s'étendra sur tout ton peuple ; et tes ennemis, ainsi que tes adversaires te porteront envie à cause de cela.

Le Musulman ne goûta aucun repos, jusqu'à ce que le roi eût embrassé l'islamisme : il purifia ses intentions par la piété, il lui lut des passages du livre de Dieu, les plus faciles à comprendre ; il lui apprit relativement au *farz* et au *sunnet*, tout ce que son ignorance ne lui avait pas permis de concevoir, ensuite il lui fit faire les ablutions légales dans la nuit du vendredi, le revêtit d'habits de coton qu'il avait, et le conduisit sur un tertre élevé. Là le Musulman se mit en devoir de faire ses prières, et le roi, qui était à sa droite, l'imita. Ils prièrent tous deux durant la nuit, ainsi qu'il plût à Dieu, le Musulman priant, et le roi répondant *Amen*. Enfin, le point du jour ne parut pas sans que, j'en atteste Dieu même, tout ce peuple ne fût dans l'abondance d'eau. Alors le roi ordonna qu'on brisât les idoles, et qu'on éloignât du pays l'arbre (3). Sa foi prospéra, ainsi que celle de ses neveux et de ses proches, et les habitans du pays qui étaient polythéistes, nommèrent par cette raison leur roi *Musulmani*.

(1) مَلَكْ.

(2) مُسْلْمَانِي

(3) C'est sans doute celui dont il a été question ci-dessus, pag. 6.

Parmi les pays dépendans de *Ghanat*, il y en a un qu'on appelle *Samat* (1), dont les habitans sont désignés sous le nom *d'el Boukmou* (2). Entre ce pays et Ghanat, la distance est de quatre journées. Ces peuples vont tout nuds, excepté que les femmes cachent leurs parties honteuses avec des courroies de cuir tressées; ils laissent croître les poils de ces parties, et se rásent ceux de la tête (3).

Les *Boukmou* sont adroits à lancer des flèches, et ils en emploient d'empoisonnées. Le fils aîné, chez eux, hérite de toute la fortune du père.

A l'ouest de la ville de *Ghanat*, est la ville d'*Anbarah* (4), dont le roi s'appelle *Tarim* (5); celui-ci est en état d'hostilités avec le roi de *Ghanat*. A neuf journées d'*Anbarah*, est la ville de *Koughah* (6). Entre cette ville et *Ghanat*, il y a quinze journées de marche. Les habitans sont musulmans; mais autour d'eux sont des polythéistes. Les objets du plus sûr débit sont le sel, le cuivre, les coquillages bivalves et l'euphorbe. Ces deux derniers articles sont les plus estimés. Il y a des mines d'or, et ce sont les plus abondantes de tout le pays des noirs.

Là se trouve aussi la ville *Elveken* (7), dont le roi se nomme *Taïmaï*, fils de *Basawah* (8). On dit qu'il professe le mahométisme secrètement.

Il y a, dans le pays de *Ghanat*, une peuplade qu'on appelle *Manmihin* (9), de la race des guerriers qui furent envoyés à *Ghanat*

(1) سَامَتْ.

(2) الْبُكْمُ.

(3) Ici se trouve une anecdote qui ne paraît pas susceptible d'être mise sous les yeux du lecteur.

(4) أَنْبَارَة.

(5) تَارِمْ.

(6) كُوغَة.

(7) أَلْوَكَنْ.

(8) تَيْمَى بن بَسَاوَة.

(9) مَنْمِهِين.

par les Ommiades, dans les premiers temps du mahométisme. Cette peuplade professe la même religion que les habitans de *Ghanat*, à cela près qu'elle ne s'allie pas avec les noirs; elle est de couleur blanche et de bonne mine.

Il y a aussi un peuple connu sous le nom d'*el Masan* (1).

Dans le pays de *Ghanat*, on juge les affaires par le moyen de l'eau. Voici en quoi la chose consiste : lorsqu'on réclame de quelqu'un le prix du sang, de biens ou d'autre chose, on prend une espèce de bois qui contient des principes de chaleur et d'amertume; on verse dessus une certaine quantité d'eau qu'on fait boire au défendeur. S'il l'avale ou la fait parvenir dans son ventre, on juge qu'il ne doit rien; si non, la demande est considérée comme juste et fondée.

Parmi les raretés qui existent dans le pays des noirs, il faut compter un arbre de tige élevée et mince qu'on appelle *Tourza* (2); il croît dans le sable, et porte un fruit qui se gonfle et grossit beaucoup. Dans l'intérieur de ce fruit est un lainage blanc dont on fabrique des étoffes et des vêtemens. Le feu n'a aucune prise sur les étoffes tissées avec ce lainage, quelle que soit la durée du temps qu'on l'expose à son ardeur. Le docteur Abdul-Melik rapporte que les princes de cette contrée ne portent pas d'autres habits que ceux qui sont faits de cette étoffe.

Il y a, dans la vallée de *Dar'a* (3), une pierre qu'on appelle en langue berbère *Tamatghasta* (4), qui s'écrase sous la main, et s'assouplit au point de prendre la consistance du lin (5). On en fabrique les choses dont on a besoin, et particulièrement des liens incombustibles pour les animaux. On en a fabriqué des

(1) ألماسان.

(2) تورزا.

(3) Ville située à six journées de Tafilet, dans le royaume de Maroc (Recherches sur l'Afrique, pag. 167; Précis de la Géographie universelle, tom. IV, p. 584. Hartmann, *Edrisii Africa*, pag. 123, 132, 145 et suiv.

(4) تامطغست.

(5) Je lis كتان au lieu de كتاب.

vêtemens pour les princes du pays de *Sedjelmas* (1). Un particulier m'a assuré avoir vu un marchand qui en avait apporté à *Ferdelind* (2), prince de *Djelaleka* (3). Il lui dit que c'était une serviette qui avait appartenu à l'un des apôtres, et que le feu n'y pouvait rien. Il le lui fit voir manifestement. *Ferdelind* accorda de la considération à cet homme, lui donna quelque chose de ses richesses, en échange de cette rareté, et l'envoya à l'Empereur (*litt.* au maître) de Constantinople, afin qu'il la plaçât dans la plus grande de ses églises.

FIN DE LA RELATION DE GHANAT.

APPENDICE.

Pour que le lecteur puisse comparer entre eux les récits des géographes arabes, relativement à *Ghanah*, nous croyons devoir joindre ici : 1° un extrait du Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, connu sous le nom de *Geographia Nubiensis*, publié en arabe, à Rome, en 1592 et en latin, à Paris, en 1619 ; 2° un extrait d'Ebn-El-Wardi, dont M. de Guignes a fait connaître l'ouvrage géographique dans le II° volume des Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi.

I. *Description du pays de Ghanah, extraite du Géographe Nubien.*

Ghanah se compose de deux villes situées sur les deux rives d'un fleuve d'eau douce. Ce pays est le plus considérable de tout le

(1) سجلماس.

(2) فردلند.

(3) جلالقة. M. de Sacy, à qui nous sommes redevables de plusieurs éclaircissemens importans pour l'intelligence de ce fragment, propose de lire ici *Ferdinand, roi de Galice*. Cette leçon nous paraît excellente et nous l'adoptons.

Soudan, tant sous le rapport de sa population que sous celui de l'importance de son commerce. Il s'y rend des marchands de tous les pays qui l'entourent, et des contrées occidentales les plus éloignées. Les habitans sont musulmans, et le roi est, à ce qu'on dit, de la race de Saleh, fils d'Abdallah, fils de Hassan, fils de Husseïn, fils d'*Aly*, fils d'Abou-Taleb. Ce roi fait faire l'invocation en son nom, quoiqu'il obéisse aux loix du prince des croyans de la race des Abbassides. Il possède, sur les bords du Nil, un palais dont la construction est très-solide, ainsi que les fortifications. Cette demeure est ornée de peintures, d'idoles et de fenêtres vitrées; elle fut bâtie en l'année 510 de l'hégire (1116 de J.-C.). Son royaume et ses domaines touchent au Vangarah, pays connu par l'abondance et la bonne qualité de l'or qu'il produit. Les habitans des pays occidentaux les plus éloignés savent de science certaine et à n'en pouvoir douter, que ce roi possède un bloc d'or pur du poids de trente rotls (1). Ce bloc est une production naturelle, créée par le Tout-Puissant, sans avoir été fondue ni travaillée par la main des hommes. Il a été percé et attaché au trône du roi, et c'est une des raretés qu'on ne trouve nulle part ailleurs que chez lui, et que personne autre ne possède. Il s'en glorifie aux yeux des divers princes du Soudan.

Ce roi, d'après ce qu'on rapporte, est le plus juste des hommes; relativement à sa conduite, à son humanité et à sa justice, on dit qu'il a des officiers qui se rendent tous les matins à son palais. Chacun de ces officiers porte sur la tête un tambour qu'il bat, jusqu'au moment où il est arrivé à la porte du palais. Lorsque tous les officiers sont réunis, le roi monte à cheval, les précède et parcourt les divers quartiers de la ville et des environs. Quiconque a quelque plainte à former ou quelque avertissement à donner, est appelé auprès du roi et ne sort pas de sa présence sans en avoir obtenu justice : ce prince retourne ensuite à son palais,

(1) Le rotl équivaut à environ 14 onces, c'est-à-dire à moins d'un demi-kilogramme.

et les officiers se retirent. A quatre heures après midi, lorsque la chaleur du jour est tombée, il remonte à cheval, entouré de ses gardes, et alors personne ne peut plus l'aborder. Cette double sortie est un usage connu et un signe notoire de sa justice. Ses habillemens consistent en étoffes de soie dont il se couvre, ou en un manteau dont il s'enveloppe. Il porte aussi des pantalons, des souliers et de riches ornemens. Il fait marcher devant lui des éléphans, des giraffes, ainsi que divers animaux dont les espèces se trouvent dans le Soudan.

Ces peuples ont, sur le Nil, des barques très-solides qui sont employées pour la pêche et pour faciliter les communications entre les deux villes.

Leurs habillemens consistent en manteaux, voiles et robes, chacun selon ses facultés.

La terre de *Ghanah* confine à l'occident au pays de *Makzarah;* au levant, à celui de *Vangarah;* au nord, aux déserts contigus qui existent entre le *Soudan* et le pays des *Berbers*, et, au midi, au pays des infidèles et autres.

Itinéraire extrait du même chapitre de l'ouvrage précité.

De Ghanah aux limites de Vangarah, on compte 8 journées.

De Ghanah à Tirki, grande ville, 6 journées, en suivant le Nil.

De Tirki à Merasa, 6 journées.

De Merasa à Sakmarah, 6 marches.

De Sakmarah à Samghandi, ville agréable, située sur le bord du fleuve, 8 journées.

De Samghandi à Raghbil, située sur le bord du fleuve, 9 journées.

De Sakmarah à Raghbil, en se dirigeant vers le sud, 6 journées.

De Raghbil à Ghanara, à l'ouest, sur le bord du Nil, 11 journées.

Et de Ghanara à Ghanah, 11 journées de marche, durant lesquelles l'eau est fort rare.

Tous ces pays dépendent du gouvernement de Ghanah.

II. *Description extraite d'Ebn-el-Wardi, d'après un manuscrit communiqué par* M. Marcel.

Ebn-el-Wardi, géographe arabe qui vivait dans le 13e siècle, parle d'une ville nommée *Ghaïnarah* (1) dont le nom ressemble à celui de *Ghanara* mentionné dans *Edrisi* et même au *Ghaïarowah* (2) de notre fragment. « *Ghaïnarah*, dit-il, est une ville située » sur le bord du Nil, entourée d'un fossé plein d'eau et peuplée » d'hommes braves et courageux, qui font des irruptions dans » le pays de *Lemlem* (3). Ils y enlèvent des esclaves, qu'ils ven» dent chez eux. »

Voici les termes dans lesquels le même géographe s'exprime au sujet de *Ghanah* : « Le pays de *Ghanah* est situé au nord de ce» lui de *Maghrarah* (4). La ville est très-grande et porte le même » nom que le pays. C'est la plus considérable de tout le pays des » Noirs. On y fait un très-grand commerce, et les marchands y » sont fort riches. Elle se compose de deux villes, placées sur les » deux rives du Nil. Il y vient des marchands des autres pays. » Toute la terre est couverte d'or: les habitans entretiennent sur » le Nil de grandes barques; ils se livrent à l'exploitation de l'or » et le travaillent comme de la brique (5). Les marchands de *Sed*» *jelmas* (6) s'y rendent à travers des pays caverneux (7), dans les-

(1) غينارة

(2) غياروا

(3) لملم

(4) مغرارة ou plutôt مقزارة *Makzarah*, comme l'observe judicieusement Hartmann, *Edrisii Africa*, page 28.

(5) Le sens de ce mot n'est pas parfaitement clair.

(6) سجلماس

(7) Même observation que ci-dessus, note 5.

» quels, durant douze jours, ils manquent d'eau. Ils y portent des » figues, du sel, du cuivre et des coquilles marines. Ils n'en rapportent que de l'or pur. Ce pays est gouverné par un roi puissant, » qui dispose de troupes nombreuses et qui possède de vastes états, » gouvernés par des princes qui lui sont subordonnés. Il possède » sur le Nil, un palais dans lequel est un bloc d'or gros comme un » rocher: ce bloc est une production naturelle; il est percé d'un » trou et attaché au trône du roi qui, dit-on, est musulman. »

On lit dans les extraits de Bakouï, donnés par M. de Guignes (1), une courte description de *Ghanah*, qui paraît-être le *Cano* de Léon l'africain. Enfin Ebn-Aïas, auteur arabe dont M. Marcel a bien voulu nous communiquer l'ouvrage, dit que « cette ville, » située au midi du *Moghreb*, est contiguë au pays des mines » d'or; que les marchands s'y rassemblent pour acheter ce métal, » qui y est très-abondant, et que les vêtemens de la plupart des » habitans consistent en peaux de tigre. »

(1) Notices et extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, tome II, pag. 404.

RELATIONS INÉDITES

DE

LA CYRÉNAIQUE.

Les deux fragmens qu'on va lire ont paru à la Société dignes d'être publiés, à cause du peu de renseignemens qu'on a jusqu'à présent sur la *Cyrénaïque* et ses antiquités. Ce sont des relations faites par des témoins oculaires, et qui ajoutent quelque chose aux notions qu'a fournies le voyage de M. Paolo della Cella. Enfin l'une d'elles est accompagnée de dessins qui, malgré leur imperfection, font pressentir l'importance des restes de Cyrène, et doivent exciter le zèle des voyageurs, jaloux de faire des découvertes dans une terre aussi pleine de souvenirs. La Société est redevable de la communication de ces deux pièces à M. Delaporte, un de ses membres, aujourd'hui vice-consul de France à Tanger, et qui les a redigées ou traduites à Tripoli de Barbarie, pendant sa résidence dans cette ville. Nous les publions sans aucun commentaire. E. J.

§ Ier.

Extrait du Journal d'une expédition faite en 1811 et 1812, de Tripoli à Derne, par les déserts,

Tenu par M. Augustin Cervelli, Médecin, natif de Pise en Toscane,

Rédigé par M. Delaporte, Vice-Consul de France à Tanger.

39e Journée de Tripoli. — BARCA.

Nous partîmes à 2 heures, après le coucher du soleil, et nous fîmes une route de trois heures, après lesquelles nous campâmes dans

une vaste plaine, éloignée de huit milles de la mer. A la droite de notre camp, était une colline au sommet de laquelle est une bâtisse ruinée. Nous trouvâmes, à trois milles de distance de notre camp, un espèce d'étang d'eau douce. Tous les coteaux devant lesquels nous avions passé durant cette journée, étaient couronnés de ruines d'anciens forts. A quatre milles du point de départ, j'ai commencé à fouler les débris d'une très-grande ville (ce sont ceux de Barca, je crois) qui occupent une étendue de cinq à six milles. Les restes des murs, longs de plus 200 brasses, ont une épaisseur de deux ou trois coudées. On y voit aussi les restes d'un grand pavé dont les dalles ont une brasse et demie de largeur. Des vestiges de fondations orbiculaires indiquent des tours, ou des temples, ou des forteresses. Tout porte à croire qu'il a dû y avoir ici une ville immense, où a régné, au dire des Maures, un roi chrétien. A travers les jointures des pierres, on distingue des souterrains. Ces débris embrassent toute la plaine, et les collines qui l'enveloppent sont surmontées de forts. Les prés qui embellissent cette plaine et les fleurs dont ils sont émaillés, offrent le plus riche coup d'œil.

42e Journée. — BENGHAZY.

Nous nous sommes mis en route ce matin conjointement avec le bey de Benghazy (1), venu à la rencontre du fils du pacha qui dirigeait l'expédition, et nous sommes arrivés à une heure après midi à Benghazy. Nous y sommes restés 24 jours. Cette ville, située sur une pointe de terre, est un composé de maisons contiguës, hautes de six à huit brasses, bâties de petites pierres liées avec du mortier. Chaque maison à une grande porte et une vaste cour, autour de laquelle sont des chambres, qui servent d'habitation à des familles maures ; le nombre de celles-ci est à

(1) Ou Ben Ghâzy.

peu près de 7 à 8 mille ames : ils couchent ensemble (les gens de la même famille, s'entend) sur des tapis ou des nattes étendues par terre. Leur nourriture habituelle consiste en zommeïtah, poudre d'orge brûlée comme du café, qu'ils pétrissent avec de l'eau et de l'huile ; ils y ajoutent un peu de viande et des dattes. Ils boivent de l'eau et beaucoup de lait.

La citadelle est voisine de la mer et défendue par six pièces de canon. Le gouverneur, c'est-à-dire le bey, y loge. Le pacha de Tripoli le change tous les deux ou trois ans.

Ben Ghazy a un port naturel, quoique petit, où les navires sont à l'abri de tout vent. On voit, le long des bords de la mer, les ruines d'une ancienne ville, que les vagues viennent laver pendant les mauvais temps. Lorsqu'elles se sont retirées, les Juifs et les Maures fouillent ces ruines, d'où ils retirent des monnaies et des pierres antiques, qui sont parfois de grande valeur, mais dont ils méconnaissent le prix.

Ben Ghazy est située à deux ou trois milles de la mer, sur une partie de l'emplacement d'une ville antique, dont les restes sont cachés sous les sables. Les habitans en retirent de grandes pierres dont ils font de la chaux. La mer dispute aux sables la possession des débris de l'ancienne *Berénice*; auprès, les maures ont bâti une petite ville, qui contient à peu près 4000 ames, c'est-à-dire Bengaze, qui pendant l'hiver est environné d'eau. Le nord et l'ouest-nord-ouest de la ville regardent la Méditerranée, et l'est-sud-est, la campagne. Au sud-ouest est le port, qui a neuf palmes d'eau de profondeur, et qui met à l'abri des tempêtes les bâtimens qui peuvent y mouiller. Le château qui, comme je l'ai dit, touche au rivage, est éloigné de 300 pas de la ville. Les environs de cette dernière sont tous de sable aride, où l'on est parvenu à cultiver des oignons, des raves, des courges et beaucoup de concombres. Aux deux côtés de la ville, croissent quelques dattiers. Le pays intérieur abonde en bœufs, agneaux, chèvres, poules, chameaux. Il s'y trouve du beurre en abondance. Les montagnes et les déserts

sont peuplés d'autruches, dont on apporte à Bengaze les plumes, les peaux et les œufs. La viande y vaut quarante centimes les trois livres, l'œuf vaut un centime, et un bœuf 42 francs.

132e Journée. — SAFSAF.

La ville de Safsâf est située sur le plateau d'un monticule environné de petites collines. Ce monticule se prolonge dans l'espace de trois milles et demi. Safsâf a presque deux milles de circuit et offre un carré parfait, dans lequel sont les ruines de l'ancienne Sossussa et deux édifices en bon état. Je vais faire la description de chaque partie de Safsâf en particulier.

Couchant.—On voit, dans cette partie, une muraille construite sur le roc, dont les pierres, longues de plus de cinq brasses et droites, forment des espèces de pilastres. Ces pilastres, distans les uns des autres de trois à quatre brasses, sont joints entre eux par des murs formés de petites pierres de taille. Au milieu de cet emplacement est un grand mur carré, haut de plus de deux brasses et long de vingt pas, formé de grosses pierres carrées. Le sommet en est endommagé. De grandes ornières profondément creusées, et des creux pleins d'eau indiquent les rues de la ville. A un mille plus loin, est une forteresse qui regarde le S. O.

Nord. — Nous vîmes au nord, un très-beau réservoir d'eau de pluie, long de 400 pas, large de huit; l'eau avait une brasse et demie de profondeur. Ce réservoir ou citerne est recouvert par une voûte faite de pierres carrées longues d'une brasse et demie, sur un des côtés de laquelle on a menagé des canaux. Le pied de cette voûte est percé de petits trous par où l'eau entre, et son sommet, de grandes ouvertures par où on la retire. Ce réservoir est dirigé est et ouest. On voit à l'est un édifice en ruine, qui paraît le reste d'un temple et autour duquel on compte quinze tombeaux. Deux longs fossés viennent aboutir aux deux extrémi-

tés de cette citerne et y conduisent les eaux : à deux milles de distance, on voit une forteresse.

Levant. — Un peu à l'écart, on distingue un autre temple (ou église) qui a treize tombeaux autour de lui. Nous y trouvâmes un petit bassin ou bénitier, creusé dans le roc avec assez d'art, qui contenait de l'eau et divers débris. A la distance de deux milles, on compte trois forteresses.

Midi. — Ce quartier de Safsâf est couvert d'édifices tout-à-fait ruinés. Des pierres encore debout, de distance en distance, indiquent les murs de l'ancienne ville; on y remarque un très-grand temple qui a trente brasses de long; elle est entourée de trois rangs de tombeaux, placés les uns auprès des autres. J'y trouvai aussi cinq ou six petits bassins. Deux d'entre eux contenaient de l'eau, les autres étaient à sec. Des canaux semblables à ceux qui ont déjà été décrits sillonnaient les rues. Au milieu de ce quartier, il y a quelques ruines, et le reste est un amas de terre et de petites pierres. A un mille de là, on remarque deux forts; et sur le penchant de la montagne, à-peu-près à la même distance, on aperçoit diverses ruines qui regardent le nord. Du côté du levant est un aqueduc creusé dans le roc : il aboutit à un édifice qui se trouve dans une vallée.

Les Maures et les Bédouins qui habitent en ce lieu ont le regard plus farouche et plus sombre que les autres Arabes. Ils portent la barbe longue d'une palme. Ils se couvrent la tête d'une seule toque rouge et n'ont d'autres vêtemens qu'une couverture de laine oblongue, étoffe qu'ils nomment *hauli* حولي et que nous nommons baracan. Ils ne portent ni chemises ni caleçons. Leurs chaussures sont des brodequins mal conditionnés et faits de mauvaises peaux qu'ils lacent par devant. Ils ont une manière curieuse de parler, et leur langage est plus serré que celui des Tripolitains qui, par fois ne les comprennent pas. Les Tripolitains se saluent en se prenant la main et se la baisant; ces Arabes, en se prenant la main et penchant leur tête vers l'oreille de ceux qu'ils veulent saluer.

CYRÈNE.

Après être resté huit jours à Safsâf, j'allai voir la fameuse ville de Cyrène que les gens du pays apellent encore de nos jours Gren ou Guerenna (1). Elle est éloignée de Safsâf d'environ huit milles au couchant. Une route antique, qu'on reconnait aux ornières qui subsistent encore, et qui est encaissée entre deux petits murs bien conservés en plusieurs endroits, y conduit (2); cette route est tracée sur le sommet de collines qui se tiennent et forment une espèce de plateau. Un aqueduc règne de Safsâf à Cyrène. Il a douze milles de long et court sur une muraille qui a trois brasses de haut, dans les endroits bas, et se cache sous terre dans les endroits élevés.

J'ai vu à Cyrène de grands édifices, des forteresses abattues, des temples presque tout-à-fait détruits, et un nombre infini de tombeaux disséminés le long de la route. Aux temples sont annexés des édifices souterrains où l'on entre par des couloirs aussi étroits que les portes, et profonds de six brasses. Ces souterrains, qui ont, les uns deux brasses, les autres trois ou quatre de profondeur, contiennent quantité de sarcophages dont quelques-uns sont d'une grandeur démesurée et encore recouverts; et d'autres monumens funèbres formés de grandes pierres, mais sans inscriptions.

En entrant dans cette superbe cité, le voyageur s'arrête devant une espèce de château qui n'est pas entièrement détruit. Il forme un carré de 150 perches, et il est situé dans une plaine au pied d'un côteau couronné par un fort. Les quatre angles de ce château sont défendus par quatre bastions, qu'unissent entre eux quatre courtines très-épaisses, avec six portes arquées et basses. A six brasses de distance, il est environné par un autre mur auquel tien-

(1) Qrennah قرنة.

(2) Ce n'est point une route, mais un acquéduc.

nent d'autres bâtisses entièrement ruinées. Ce château et ses ruines se trouvent au levant. En continuant de s'avancer, on voit, tant à droite qu'à gauche du chemin, des maisons et des murs abattus. Les dehors de la ville étaient protégés par de grandes forteresses éloignées les unes des autres d'un demi mille, et bâties dans la plaine et sur des côteaux. Au milieu de cette enceinte sont des arcs renversés et de grands bâtimens qui ont l'apparence de tours: on les voit lorsqu'on s'approche vers la mer, et le long d'une rue ou chemin qui va serpentant par la montagne. Cette montagne contient plus de soixante grandes cavernes creusées dans ses flancs, et dont les portails sont soutenus par des colonnes hautes de deux brasses et demie environ, et placés les uns auprès des autres. Le long de la route, règne constamment l'aqueduc dont j'ai parlé ci-dessus.

Les rues de Cyrène sont sillonnées d'ornières (1), semblables à celles dont il a été question ci-dessus. Enfin, après avoir marché deux milles, depuis les quatre forteresses jusqu'aux cavernes, on commence à s'élever insensiblement entre deux montagnes latérales, et l'on parvient à une fontaine d'eau fraîche et excellente, qui provient d'un des souterrains de la montagne. Des Maures qui ont voulu pénétrer dans ce souterrain avec des lanternes, à cause de l'obscurité qui y règne, m'ont assuré sérieusement qu'après s'y être enfoncés l'espace d'un mille, toujours en montant, ils ont été arrêtés par une roue que l'eau fait tourner, et qu'ils n'ont pu passer outre ; cette roue, disent-ils, est armée, dans toute sa circonférence, de lames de couteau qui retiennent les gens avides et les empêchent de s'emparer des trésors cachés au sommet intérieur de la montagne. C'est aussi pourquoi ils ne veulent pas permettre à des chrétiens d'entrer dans le souterrain. Si je n'avais pas craint le fanatisme des Maures, j'y serais allé pour reconnaître ce qui a donné lieu a leur récit : mais les habitans du lieu sont si perfides, que je n'ai pu m'y déterminer. Sous le plus

(1) Il faut entendre ici des conduits.

léger prétexte, ils se réunissent et accablent ceux qui ne sont pas de leur parti. Ils volèrent devant moi un agneau aux personnes que l'on m'avait données pour escorte : une rixe allait avoir lieu et je jugeai à propos, pour mettre ma vie à l'abri, d'abandonner cet endroit; cet événement m'empêcha de considérer à fond les antiquités de Cyrène et de copier les inscriptions qui s'y trouvent. Je recueillis cependant celle qui se trouve sur la fontaine, je continuai mon chemin le long du milieu de la montagne, et je ne tardai pas à découvrir la mer, à la distance de plus de cinq milles. A quatre milles de la fontaine, je commençai à voir des édifices taillés dans le massif de la montagne ; ils sont bien travaillés et contiennent de grands sépulchres formés de grosses pierres longues et carrées. Trois ou quatre d'entre eux portent des ornemens sur leurs corniches et sur leurs portes. Tous ces monumens sont de même style. Ils présentent à leur extérieur trois ou quatre portails, placés à côté les uns des autres. Les salles sont soutenues de colonnes et sont si basses qu'en y entrant, on touche le plafond, avec la tête. Le tout est, ainsi que nous l'avons observé, creusé dans le roc. On voit encore, et principalement dans ces chambres, des corridors longs et étroits, ayant des deux côtés des espèces de fosses creusées profondément, qui ont chacune deux ou trois compartimens; dans les séparations sont de petits murs de pierres étroits. Il est à présumer qu'on y déposait les morts; j'y ai trouvé des jambes humaines, avec la peau desséchée sur les os. Des espèces de chambres dans le goût des premières, faites en forme de citernes et entourées de fossés, communiquent à d'autres salles. Le long des rues, sont de grands sépulchres qui se terminent à des édifices tout-à-fait détruits ; on en distingue surtout six à sept d'une grandeur extraordinaire ; ils sont très-élevés. Quelques-uns d'entre eux sont ornés de corniches et les pierres qui les recouvrent, d'un seul bloc long de quatorze palmes; j'aurais pu découvrir beaucoup d'autres choses intéressantes, si je n'avais craint la méchanceté et la perfidie des Arabes.

Je descendis, ensuite, dans la vallée qui se prolonge jusqu'à la mer. Chemin faisant, je vis un souterrain long de cinq à six milles, qui aboutit à la mer après avoir passé à travers une colline que couronne un fort, aujourd'hui détruit. Une voûte formée de grandes pierres carrées, qui peut, dans sa largeur, contenir trois cavaliers de front, à leur aise, (s'il faut en croire les Arabes qui habitent les environs et cultivent cette vallée), recouvre ce souterrain qui est très-bien conservé.

Il m'a été rapporté par le bey de Derne, qui les a vus de ses propres yeux, qu'entre la colline susdite et le bord de la mer, il existe les restes d'une autre ville dans le genre de celle de Cyrène. Dans quelques édifices de cette dernière ville, des appartemens subsistent encore, dont le contour intérieur est décoré de statues, les unes de couleur blanche et les autres noires, et dont le centre est occupé par une espèce de bassin de la forme d'une conque.

136e Journée. — DERNE.

Partis à une heure après le lever du soleil, nous marchâmes quatre heures, par le N. et le N.-N.-O., sur des montagnes et dans des plaines élevées qui sont jonchées des ruines d'anciens forts et de murs antiques; nous arrivâmes ensuite à Derne (l'ancienne Dernis) que les Arabes nomment Dernah (1), où nous restâmes trois mois et dix jours, c'est-à-dire, jusqu'au 14 septembre.

Derne et son territoire se trouvent situés, partie dans une plaine et partie sur le penchant d'une montagne. La ville se compose de quatre villages très-peu distans les uns des autres. Le terrain sur lequel sont construits ces villages a la figure d'un triangle. Le sommet du triangle s'appuie vers le N.-N.-O., à une hauteur surmontée d'un santon, et vers le N.-E. à la mer. Ce lieu est renfermé au S.-O. et au S.-E. par des montagnes de roc, sans végétation aucune. A l'est et à l'ouest sont les pointes de ces mon-

(1) درنه

tagnes qui commandent tout le territoire dépendant de Derne. Le premier des quatre villages est Derne proprement dit; il est ceint de murailles, et le bey gouverneur y fait sa résidence ; le second se nomme Boumansour (ou Aboumansour), le troisième, Mogharah, et le quatrième Zeliten; les premier, troisième et quatrième sont situés dans une plaine, et le second, sur le penchant d'une montagne d'où l'on découvre la mer. Les maisons de Derne sont entourées de jardins, ombragés par de grandes treilles qui défendent des rayons ardens du soleil et qui donnent en abondance des raisins noirs et blancs de très-bonne qualité. Ils produisent aussi des figues noires et blanches, des abricots en quantité, des pommes, des pêches, des citrons, mais peu d'oranges. Les jardins sont tous généralement clos par une haie d'arbres de nopals ou figuiers d'Inde. On y trouve aussi des bananiers, des mûriers qui donnent des mûres très-grosses, blanches, rouges et noires. Le territoire produit du blé, de l'orge et une autre espèce de grain nommé *bichnah*, qui ressemble à la graine de moutarde, que les Maures réduisent en farine et dont ils font une sorte de pudding, nourriture ordinaire des pauvres des villes et celle des Arabes. On y recueille du maïs, des oignons, de l'ail, du persil, des concombres, des courges longues, par fois, de deux ou trois brasses, et d'autres légumes potagers. On y trouve des jasmins en quantité et des cannes à sucre. On mange les abricots en mai ; les raisins, poires, figues et pommes en juillet. C'est en juin que la moisson de blé commence.

Derne n'a pas un bon port : à l'est seulement, il y a une petite rade; mais les bâtimens n'y sont pas à l'abri. On n'y peut mouiller qu'en été, lorsque les vents d'ouest et ouest-nord-ouest y règnent, et purgent l'air des mauvaises exhalaisons. Derne est dans une belle position qui serait susceptible de s'améliorer si elle était habitée par des européens, d'autant plus qu'il descend de la montagne un ruisseau de très-bonne eau, qui, se répandant dans les jardins de la ville, entretient la végétation. Cette eau, après

avoir serpenté cinq ou six milles par la campagne, vient arroser le terroir de Derne qui abonde en fruits de toutes les sortes ainsi qu'en cire, en bestiaux et en beurre. Les maisons sont construites sur le modèle de celles de Bengaze, mais elles sont plus proprement tenues. Chacune d'elles a une cour ombragée d'une treille, d'où s'élève un palmier qui sert de parasol à ceux qui l'habitent. Les environs de Derne produisent des arbustes de réglisse, de romarin; on y trouve aussi quelque peu de sauge, des concombres et des coings. Derne contient, dit-on, de neuf à dix mille habitans.

300ᵉ Journée. — AGIDEBIA.

Agidebia est une ancienne ville ruinée, située au sud et à quatre journées de Bengaze. On y voit seulement quatre bâtisses debout et en assez bon état; les pierres qui entrent dans leur construction et que j'ai mesurées, sont longues de cinq palmes et hautes de trois. Au dessous de ces pierres, j'en ai distingué une longue de huit palmes et haute de quatre; elle est couverte de caractères entièrement effacés, à l'exception de quelques-uns d'entre eux que j'ai copiés (1). Voyez les dessins (planche III, fig. 15).

Cette ville est bâtie dans une plaine, à huit milles de la mer. Elle peut avoir douze milles de circuit. On y voit des citernes creusées dans le roc, de grands arcs et d'autres ruines.

Ce même jour, le bey partit avec l'armée pour aller attaquer les Arabes de Syrte (*Syrtis magna*). Il laissa les tentes au lieu où elles étaient dressées. Après deux jours de marche, il trouva l'ennemi prêt à le recevoir; mais comme c'était le mercredi, et que d'après les préjugés des Maures tripolitains, le mercredi est un jour malheureux, il remit le combat au lendemain. Nous bivouaquâmes dans un bas-fond, où il y avait assez d'eau pour rafraîchir nos animaux.

(1) Ce sont des caractères Arabes Koufiques.

§ II.

Explication des dessins d'antiquités de la Cyrénaïque,

Recueillis par M. Aug. Cervelli.

Pl. I. — SAFSAF, CYRÈNE.

Fig. 1. Edifice carré, à Safsaf, ayant six brasses et demie sur chaque face, placé au milieu de la partie qui regarde le couchant, et qui est jonchée de tronçons de colonnes; il est fait de grosses pierres.

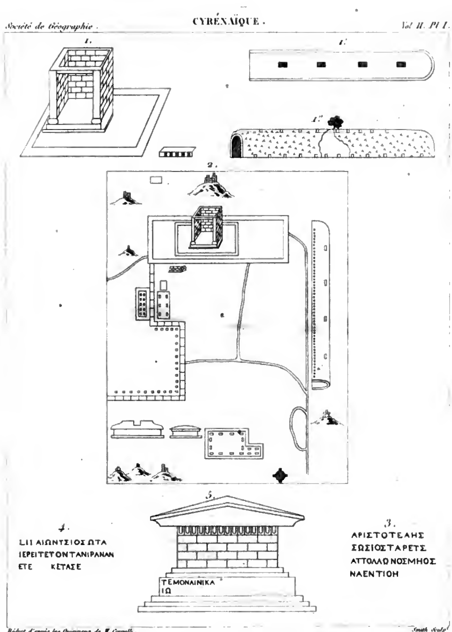
Fig. 1' Moitié d'un réservoir ou citerne, situé au nord de Safsaf et dirigé de l'est à l'ouest, ayant quatre cents pas de longueur et six de largeur (1); il est percé dans toute sa longueur, de huit trous en regards.

Fig. 1" Le réservoir, dans toute son étendue; deux canaux y conduisent les eaux; le long de cette construction est la route antique creusée de quatre ornières.

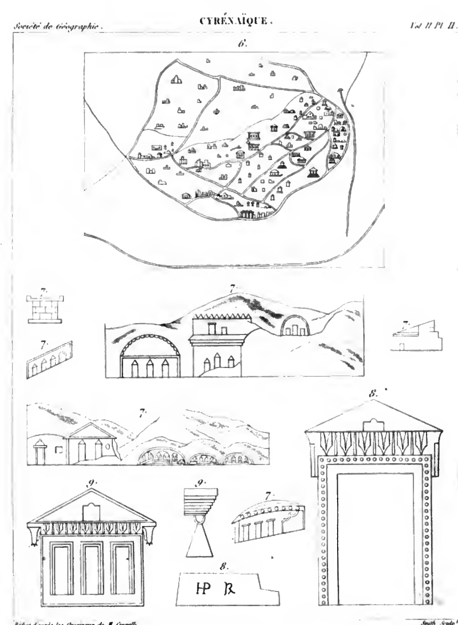
Fig. 2. Partie ouest de Safsaf.

Fig. 3. Inscription trouvée sur la route de Safsaf à Gren (Cyrène). J'ai trouvé cette inscription dans un souterrain, où je suis entré par un couloir long de quinze brasses, qui contenait cinq portes. Chaque porte fermait un couloir de sa propre largeur, et long de sept brasses. C'est sur une de ces portes que j'ai copié l'inscription susdite. Au fond du couloir principal était une autre porte très-large et très-basse, à la gauche de laquelle il semblait qu'on avait creusé deux petits bassins, l'un au-dessus de l'autre; au fond j'ai vu un dôme ou tombeau, avec une ouverture au-dessus.

(1) La proportion du dessin demanderait : *vingt-six de largeur environ.*



1. 1'. 1''. Restes de Safsaf. 2. Plan de Safsaf. 3. 4. 5. Inscriptions et Tombeau à Cyrène.



Réduit d'après les Originaux de M. Cervelli. Smith Sculp.

6. Plan de Cyrène. 7, 9. Ouvrages Souterrains creusés dans le roc. 8. Tombeau et Pierre portant des Caractères.

Tout le long de la route, on ne voit que des souterrains semblables.

Fig. 4. Inscription existant sur la fontaine de Cyrène. Cette inscription est creusée dans le roc, à huit brasses de terre : elle était placée au-dessus d'une fontaine dont il ne reste presqu'aucun vestige (1).

L'eau descend de la montagne par un souterrain dont on ne connaît pas la fin, elle est bonne et fraîche.

Fig. 5. Tombeau de Cyrène, long de six brasses, et large de deux et demie. Il ne s'en est détaché que quatre pierres. Le dessus est d'une seule pierre, qui a quatorze palmes. Il est en général bien conservé.

J'en ai vu douze autres semblables à celui-ci, mais sans inscription aucune.

Pl. II. — CYRÈNE.

Fig. 6. Plan de Cyrène, partie de l'est.

Fig. 7. Ouvrages souterrains creusés dans le roc.

Fig. 8. Décoration d'une porte, à Cyrène.

Caractères gravés sur une pierre : on voit, au-dessus d'eux, les débris d'un tombeau.

Fig. 9. Ouvrage sculpté dans une grotte, et d'un travail très-fini. Il est précédé d'une salle soutenue de quatre colonnes hautes d'environ trois brasses. Les trois collines de Cyrène sont travaillées dans le même goût.

(1) Cette inscription a été copiée par M. Paul Della Cella, avec quelques différences : L. ΠΔΥΟΝΥΣΙΟΣΥΣΟ.
ΙΕΡΕΙΤΕΥΕΟΝΤΑΝΣΡΑΝΑΝ
ΕΓΕΥΚΕΥΑΣΕ.

Pl. III. — CYRÈNE, DERNE, AGIDEBIA.

Fig. 10. Ouvrage creusé dans une des collines de la ville de Cyrène.

Fig. 11. Sur les trois collines, il y environ deux cents tombeaux semblables à ceux-ci.

Fig. 12. Autre détail copié à Cyrène.

Fig. 13. Plan de la ville de Derne.

Fig. 14. Ruines à Agidébia, ville située à plus de la moitié du golfe de la Sidre ou Syrte, au levant et à huit milles de la mer environ.

Fig. 15. Caractères arabes Koufiques, trouvés au même lieu, sur une muraille qui regarde le sud.

Fig. 16. Autres détails d'Agidébia.

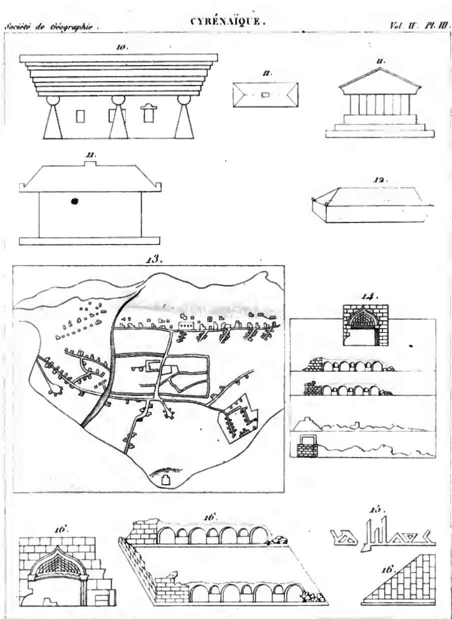
§ III.

Relation succincte de la Pentapole Libyque,

Par le révérend Père Pacifique de Monte Cassiano, Préfet apostolique de la mission de la sacrée propagande à Tripoli de Barbarie ;

Traduite de l'italien par M. Delaporte, Vice-Consul à Tanger.

Cyrène gît dans une plaine entrecoupée de collines, formant la seconde ligne de l'Atlas. Sa circonférence est d'environ douze milles. Son terrain est bon quoiqu'il contienne en plusieurs endroits des roches calcaires. Le religieux qui, en avril 1819, en a visité les ruines, ne craint pas de comparer l'étendue de ses précieux restes à une autre Rome. Sa vaste circonférence est semée de temples détruits, de sépulchres, de statues, de tombes, de piscines, de



Réduit d'après les Originaux de M. Cervelli . Smith Sculp.

10 . Sculpture taillée dans le roc à Cyrène . 11.12 . Tombeaux . 13 . Plan de Derne .
14 . 16 . Ruines à Aquébia . 15 . Inscriptions Koufiques sur un mur de la Ville .

colonnes, de chapiteaux ; on y voit de superbes souterrains, de larges rues dont les deux côtés sont ornés de bornes et qui portent l'empreinte visible des charriots qui les ont pratiquées. On y remarque entre autres, deux tombeaux de marbre blanc d'une exécution admirable et d'une sculpture extraordinairement finie. Celui-là n'a certainement pas avancé une erreur, qui a écrit que, dans le Champ-de-Mars, la ville et le penchant de la montagne compris, situés du côté du nord, on peut compter plus de vingt mille tombeaux. Ils y sont disposés, ainsi que sur les bords des chemins, en un tel ordre que le spectateur est frappé vivement à la vue de leur nombre, de leur masse et de leur variété. Dans ces immenses souterrains, sont de vastes chambres d'une grande beauté et d'une grande blancheur, qui contiennent des sépulchres.

La perspective de Cyrène, d'où l'on aperçoit la mer, est superbe; l'air excellent qu'on y respire, le vert-noir des cyprès, les végétaux variés et les champs de blé qui embellissent le territoire, les eaux qui y circulent partout en abondance, les oiseaux qui l'animent de leur mélodie continuelle, tout force à l'admiration; tout annonce aussi dans les ruines l'art et le savoir des anciens Cyrénéens. Mais en même temps qu'on leur paie un tribut d'admiration, on ne saurait trop déplorer l'abandon total où se trouve actuellement cette belle contrée que l'Arabe, insouciant et grossier, foule d'un pied stupide. Enfin l'on gémit de voir que les enfans de l'Europe civilisée ne viennent point réhabiter un pays dont les merveilles sont au-dessus de toutes descriptions.

APOLLONIA.

Apollonia, aujourd'hui Marsa Sussa, ancien port de Cyrène, est située au N. E. de cette ville, à la distance de quatre heures de chemin. Elle a presque un demi-mille de longueur; elle est dépeuplée, mais garnie, du côté de la terre, de forts carrés. On remarque, dans son enceinte, des colonnes renversées au milieu

d'un temple détruit, dont elles étaient le soutien et l'ornement; de petits arcs, un piedestal en mauvais état, un acqueduc avec une inscription latine et un grand bassin. Le côté de la mer est tout en ruine. Son port, garanti par des écueils, serait bon s'il était réparé. Il s'y trouve des souterrains.

TOLEMETA.

Tolemeta, l'ancienne Ptolémaïs, est proche de la mer et sans murailles. Elle a une petite rade. Sa circonférence, à en juger par les ruines, serait de plus de trois milles. Elle offre une légère saillie du côté de la montagne. Elle renferme de grands débris, des colonnes, des mosaïques, un magnifique réservoir d'eau, deux mausolées et divers autres édifices : à un mille de distance, on distingue une haute tour carrée, située au couchant; elle s'élève au-dessus des souterrains, où on lit des inscriptions, et où l'on admire des arcades et des voûtes dont le travail annonce la puissance de ceux qui les ont élevés.

ARSINOÉ.

Arsinoé, qui existe encore, mais déserte, est aussi proche de la mer, sans port ni même une rade; seulement il y existe deux abris pour de petits bâtimens. Elle est enceinte de murs, le côté de la mer excepté, et peut avoir deux milles de tour, avec des puits d'eau douce. Son enceinte contient des édifices, des temples et beaucoup d'autres constructions. Dehors la ville, sont des souterrains enrichis d'un grand nombre d'inscriptions grecques.

BÉRÉNICE.

Bérénice, aujourd'hui Ben-Ghazy, n'existe plus que dans ses fondations; les habitans les retrouvent en faisant des excavations d'où ils tirent les pierres pour la construction de leurs demeures

actuelles. On lit souvent sur ces pierres des inscriptions grecques et latines. Tout fait connaître qu'il a existé dans cet endroit une ville et un port assez considérable. La plaine de sable, qui a vingt-cinq milles d'étendue, offre une magnifique perspective. On prétend qu'au sud de Bérénice, se trouvaient les jardins des Hespérides. On voit encore, d'après le témoignage de M. Rossoni (vice-consul anglais de Ben-Ghazy), sur l'emplacement qu'ils ont dû embellir, des puits de construction antique où l'on puise de bonne eau.

La Pentapole ou Cyrénaïque est généralement ombragée de bois dont les arbres sont si bien disposés que souvent, en s'y promenant, l'auteur de la relation s'imaginait être dans la plus agréable partie de l'Europe (1).

(1) Il a en sa possession un grand nombre d'inscriptions qu'il a copiés sur les lieux.

J'ai questionné ici (à Ben-Ghazy), les personnes qui ont parcouru le royaume de Barca. Tous se sont accordés à me dire qu'il y existe un grand nombre de cités détruites, dont à peine on peut distinguer les vestiges; mais que les villes qui pourraient intéresser un voyageur instruit, sont Tocora (1) (Teuchris), Tolometa (Ptolomaïs). Tocora, qui est située à une journée d'ici, est presque entièrement ruinée. Tolometa, à deux journées de Bengaze et un jour de Tocora, conserve encore des restes de son ancienne splendeur. Il reste une partie de ses murailles, deux portes, trois grandes tours, des temples, des constructions en colonnades, des statues de marbre, le tout (autant qu'on peut se fier au jugement des Arabes) est d'un travail exquis. (Note communiquée à M. Delaporte, par M. Michel Micheli de Livourne.)

(1) Ou *Teoukarah* توكرة.

NOTICE

SUR UNE

MESURE GÉOMÉTRIQUE DE LA HAUTEUR,

AU-DESSUS DE LA MER,

DE QUELQUES SOMMITÉS DES ALPES;

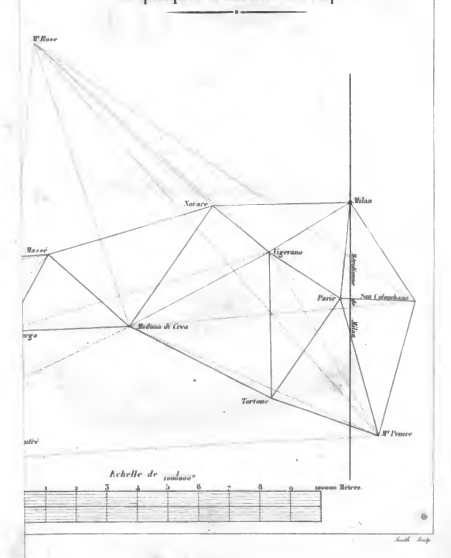
PAR M. CORABŒUF,

Chef d'escadron au corps royal des Ingénieurs-Géographes (1).

Les opérations géodésiques auxquelles j'ai coopéré dans la Savoie, en 1803 et 1804, et en Italie pendant les années 1806, 1809 et 1811, m'ont donné les moyens de déterminer avec une précision suffisante la hauteur, au-dessus du niveau de la mer, de quel-

(1) Cette notice a été rédigée et communiquée à la Société de Géographie, longtemps avant la publication de l'ouvrage du Baron de Welden, sur le Mont-Rosa; au reste, l'accord entre les résultats des travaux des deux observateurs laisse peu à desirer quant à la question qui s'est élevée relativement à la hauteur respective du Mont-Blanc et du Mont-Rose. M. Corabœuf place le premier à 177m' 7 au-dessus du second, et M. de Welden à 187m' 1; différence entre les résultats, 9m' 4, ou moins d'une quatre cent soixante douzième partie de la hauteur totale (E. J.)

CHAÎNES DE TRIANGLES
Servant à la Détermination
de quelques Sommités des Alpes.



ques sommités remarquables des Alpes, telles que le Mont-Blanc, le Mont-Rose et le Mont-Viso. La connaissance de ces résultats, et des procédées mis en usage pour les obtenir, pouvant servir à rectifier d'anciennes déterminations de ces hauteurs qui font encore autorité, j'expose, dans cette Notice, les données à l'aide desquelles on peut apprécier l'exactitude de mes mesures.

TRIANGLES DE LA SAVOIE.

Une chaîne de triangles du premier ordre, formant le prolongement oriental de la perpendiculaire de Cassini, à 180,000 toises au sud de l'Observatoire royal de Paris, couvrit la superficie entière de la Savoie : ce travail, que les ingénieurs géographes ne purent établir d'abord que sur les données de Cassini, fut rattaché plus tard à la chaîne trigonométrique de la méridienne de France, par une nouvelle mesure de toute la perpendiculaire, opération qui a été exécutée par M. le colonel Brousseaud. Je ne dois m'occuper ici que des résultats du premier travail : leur approximation est plus que suffisante pour l'objet que je me propose.

L'instrument dont on a fait usage dans la mesure des angles est un cercle répétiteur d'un diamètre de 0^{m} 27 (10 pouces).

Les angles du premier ordre ont été obtenus par des séries de vingt répétitions, et les distances au zénith par dix répétitions.

Le tableau suivant offre la composition des triangles dont les trois angles ont été observés et qui fournissent des bases à la détermination de quatre sommités sur lesquelles on n'a pas fait de station (Voyez aussi la planche IV de ce volume).

NOMS des SOMMETS.	ANGLES réduits à l'horizon et corrigés pour le calcul.	CÔTÉS opposés en mètres.
	°. ′.	m.
Mont Chervin, signal. . .	60. 02063	48252. 01
Mont Colombier, signal. .	71. 84715	53892. 60
Mont Grenier, signal. .	68. 13222	52312. 61
Piton des Salèves, signal. .	95. 08412	
Colombier.	53. 47148	39068. 13
Mont Chervin.	51. 44440	37933. 31
Le Môle, signal.	91. 45150	
Piton des Salèves. . . .	66. 05978	33951. 28
Mont Chervin.	42. 48872	24401. 07
Genève, observatoire. . .	78. 32420	
Piton des Salèves. . . .	91. 56610	25660. 31
Le Môle.	30. 10970	11792. 25
Mont de la Magdelaine, signal.	108. 44193	53892. 60
Mont Chervin.	44. 16967	34768. 25
Grenier.	47. 38840	36836. 32
Belleface, signal. . . .	60. 40758	
Mont Chervin.	80. 98330	44314. 51
La Magdelaine.	58. 60912	36075. 17

Sommités liées avec les triangles du 1er ordre.

Le glacier du Buet, le Mont-Blanc, l'aiguille de la Sassière et l'aiguille de la Vanoise sont liés au réseau trigonométrique du 1er ordre par de bons triangles, mais dans chacun desquels il y a un angle conclu.

Des stations faites au mont Chervin et au Môle, on a remarqué sur la cime du Mont-Blanc une petite tache obscure bien reconnaissable qui a servi de point de mire. Le glacier du Buet n'a pas

offert un objet de remarque propre à assurer l'identité du pointé : le rayon visuel a été dirigé sur l'extrémité nord du sommet du glacier. Les formes bien prononcées des aiguilles de la Sassière et de la Vanoise ont rendu facile l'exactitude des observations faites à la Magdelaine et à la station de Belleface. Le tableau ci-après donne la composition de ces quatre triangles.

NOMS des SOMMETS.	NOMBRE des répétitions.	ANGLES réduits à l'horison et corrigés pour le calcul.	CÔTÉS opposés en mètres.
Glacier du Buet, conclu.	0	58.^{g} 56739	33951.^{m} 28
Le Môle.	10	86. 96325	41783. 7
Mont Chervin.	10	54. 46936	32218. 4
Mont Blanc. . conclu.	0	54. 82546	33951. 28
Le Môle.	10	56. 61282	34757. 1
Mont Chervin. . . .	10	88. 56172	44034. 3
La Sassière. . . conclu.	0	67.^{g} 7054	44314.^{m} 51
Belleface.	8	102. 5406	49535. 54
La Magdelaine. . . .	2	29. 7540	22335. 73
La Vanoise. . . conclu.	0	89. 2498	44314. 51
Belleface.	10	63. 1612	36800. 70
La Magdelaine . . .	2	47. 5890	29883. 26

Positions géographiques.

Les positions géographiques des sommets des triangles ont été calculés avec les données suivantes :

Latitude de l'observatoire de Genève. . . . 46° 12′ 0″.

Longitude à l'est de Paris. . . . . 3 48 30.

Azimuth du Môle sur l'horizon de l'observatoire de Genève (par des observations faites en 1803) et compté du nord à l'est. 113 44 8. 6

On a obtenu les résultats mentionnés dans le tableau suivant.

NOMS des SOMMETS.	LATITUDE.	LONGITUDE à l'est de Paris.
Genève. . . à l'observatoire.	46° 12′ 0″	3° 48′ 30
Le Môle. . . . . signal.	46 6 24	4 6 44
Piton de Salèves. . . signal.	46 5 39	3 47 50
Mont Chervin. . . signal.	45 48 8	4 4 39
Mont Colombier. . . signal.	45 52 55	3 24 49
Mont Grenier. . . signal.	45 27 50	3 34 55
Mont de la Magdelaine, signal.	45 28 21	4 1 35
Belleface. . . . . signal.	45 40 38	4 30 50
Glacier du Buet.	46° 1′ 29″	4° 30′ 42″
Mont Blanc.	45 49 58	4 31 22
Aiguille de la Sassière. . . .	45 30 15	4 39 31
Aiguille de la Vanoise. . .	45 24 15	4 29 12

Différences de niveau et hauteurs absolues.

Le calcul des différences de niveau de tous les sommets du réseau trigonométrique, qui ont servi de stations du 1[er] et du 2[me] ordre, a été effectué par des distances zénithales réciproques, à l'aide desquelles on est parvenu à connaître le coëfficient local de la réfraction dont on a fait usage ensuite dans le calcul des différences de niveau des points conclus. La valeur de ce coëfficient de la réfraction, par une moyenne entre 21 résultats, a été trouvée de 0,0795.

Les hauteurs absolues ont été rapportées au niveau du lac de Genève et au niveau de la mer, d'après les données suivantes de M. de Saussure (voyage dans les Alpes):

Observatoire de Genève, au-dessus du niveau du lac.	14ᵗ. 5	28ᵐ	261
Lac de Genève, au-dessus de la mer. .	193	376	165 (1)
Observatoire de Genève, au-dessus de la mer.		404	426

Si des observations récentes apportent quelque changement dans cette donnée fondamentale de nos hauteurs absolues, il sera

(1) Voyez ci-dessus.

facile de l'appliquer à nos résultats. Cela posé, voici le tableau des hauteurs absolues :

NOMS des POINTS.	POINTS de DÉPART.	POINTS DE MIRE AU-DESSUS DU LAC.				HAUTEUR DU SOL.	
		HAUTEUR des points de départ.	DIFFÉRENCE de niveau.	divers RÉSULTATS.	TERME moyen.	au-dessus du lac.	au-dessus de la mer.
Lac de Genève.	....	......	......	......	......	......	m. 376. 17
Observatoire de Genève. . . .	....	......	......	......	m. 35. 53	m. (*a*) 28. 26	404. 43
Piton des Salèves	Obs.re de Genèv.	m. 35. 53 +	m. 975. 06	m. 1010. 59	1010. 59	1007. 67	1383. 84
Le Môle.	Obs.re de Genèv. Salèves. . . .	35. 53 + 1010. 59 +	1457. 80 482. 26	1493. 33 1492. 85	1493. 09	1491. 44	1867. 61
Mont Chervin. .	Salèves. . . . Le Môle (*b*). .	1010. 59 + 1491. 44 +	1030. 60 549. 98	2041. 19 2041. 42	2041. 30	2039. 19	2415. 36
Le Colombier. .	Salèves. . . . Mont Chervin	1010. 59 + 2041. 30 +	63. 28 965. 39	1073. 87 1075. 91	1074. 89	1070. 99	1447. 16
Le Grenier. . .	Le Colombier. Mont Chervin	1074. 89 + 2041. 30 +	492. 55 473. 75	1567. 44 1567. 55	1567. 50	1562. 63	1938. 80
La Magdelaine.	Mont Chervin Le Grenier. .	2041. 30 + 1567. 50 +	276. 93 749. 31	2318. 23 2316. 81	2317. 52	2312. 65	2688. 82
Bellefoce. . . .	Mont Chervin La Magdelain.	2041. 30 + 2317. 52 +	412. 94 142. 49	2454. 24 2460. 01	2457.	2451. 5	2827. 7
Le Buet.	le Môle 1re obs.on *idem.* 2e obs. Mont Chervin	m. 1491. 44 + 1491. 44 + 2041. 30 +	m. 1245. 6 1240. 5 687. 5	m. 2737. 04 2731. 94 2728. 80	m. 2732. 6	m. 2732. 6	m. 3108. 8
Mont Blanc. . .	Le Môle. . . . Mont Chervin	1491. 44 + 2041. 30 +	2948. 4 2395.	4439. 84 4436. 30	4438. 7	4438. 7	4814. 9
La Sassière. . .	Bellefoce. . .	2457. +	930.	3387.	3387.	3387.	3763.
La Vanoise. . .	Bellefoce. . .	2457. +	1030.	3487.	3487.	3487.	3863.

(*a*) La différence des nombres de cette colonne avec ceux de la colonne précédente, est la hauteur respective des signaux ; cette différence est nulle pour les quatre sommités qui terminent ce tableau, puisqu'on n'y a pas érigé de signaux.

(*b*) La différence de niveau du mont Chervin avec le Môle est rapportée au sol ou pied du signal du Môle, parce que lors de l'observation réciproque faite au mont Chervin, le signal du Môle était renversé ; on a de même rapporté au sol les distances zénithales prises du Môle sur le Buet et le Mont-Blanc.

Comparaison avec les résultats barométriques de Saussure.

Le singulier accord qui existe entre notre résultat géométrique de la hauteur du Mont-Blanc et la mesure barométrique de cette même hauteur par les observations de M. de Saussure, soumises à la formule de M. Laplace, mérite d'être mentionné. Voici les données de M. de Saussure, que l'on trouve au N° 2003 du Voyage dans les Alpes.

NOMS des STATIONS.	HEURE de l'observation.	HAUTEURS DU BAROMÈTRE corrigées de l'effet de la chaleur d'après la méthode de Deluc et telles que Saussure les donne dans son ouvrage.	non-corrigées.	non corrigées de l'effet de la chaleur et traduites en mètres.	TEMPÉRATURE DE L'AIR. DEGRÉS de Réaumur.	DEGRÉS CENTIGRADES.
MONT-BLANC.		pouc. lig.	pouc. lig.	mèt.	d.	c.
à 3 pieds = 1m de la cime.	midi.	16. 0. $\frac{144}{160}$	16. 0. 5	0. 4342473	— 2. 3	— 2. 875
sur la cime. .	2 h.	16. 1. $\frac{88}{160}$	16. 1. 14	0. 435691	— 1. 3	— 1. 625
GENÈVE. à 13p = 25m34 au-dessus du niveau du lac.	midi.	27. 2. $\frac{1085}{1600}$	27. 3. 3656	0. 7384822	+ 22. 6	+ 28. 25
	2 h.	27. 2. $\frac{1405}{1600}$	27. 3. 78	0. 739416	+ 22. 13	+ 27. 663
CHAMOUNI. au Prieuré, à 347t = 676,316 au-dessus du lac de Genèv.	midi.	25. 3. $\frac{58}{160}$	25. 3. 987	0. 685744	+ 18. 4	+ 23. 0
	2 h.	25. 3. $\frac{328}{1600}$	25. 3. 9556	0. 685672	+ 20. 0	+ 25. 0

Nota. — Les hauteurs du baromètre pour midi, au Mont-Blanc et à Genève, sont données non corrigées, d'après Saussure même; les autres observations que Saussure donne toutes corrigées, sont ramenées à ce qu'elles doivent être sans correction, en supposant que le thermomètre qui marquait la température de l'air, et traduit en degrés du thermomètre N° 1 de Deluc, donnait le même nombre de degrés que le thermomètre de correction employé par Saussure. Il y a peut-être un peu d'inexactitude dans cette supposition; mais je ne crois pas que cela soit d'une grande importance, si l'on fait attention que les baromètres, sur le Mont-Blanc, étaient à l'ombre et devaient prendre la même température que l'air; il en devait être de même à Chamouni et à Genève, ou du moins à peu de chose près.

Ces observations barométriques, calculées par la formule de M. de Laplace, produisent les quatre résultats suivans :

Mont-Blanc au-dessus du lac de Genève.	Par les observations correspondantes de Genève.	à midi	4436^{m} 8
		à 2 h.	4426 7
	Par les observ. correspon. de Chamouni.	à midi	4438 0
		à 2 h.	4430 0
		Moyenne	4432^{m} 9

Notre mesure géométrique donne. 4438 1
qui ne diffère que de 5^{m} 2 de la moyenne des quatre résultats barométriques; encore cette différence se réduirait-elle à 0^{m} 7, si l'on adoptait la moyenne des observations faites à midi (4437^{m} 4) qui sont ordinairement préférables.

La hauteur barométrique du glacier du Buet, déduite des observations de Saussure, conduit à un accord aussi satisfaisant avec notre détermination géométrique.

NOMS des STATIONS.	HAUTEURS DU BAROMÈTRE.			TEMPÉRATURE DE L'AIR.	
	CORRIGÉES de l'effet de la chaleur, selon Deluc.	Non CORRIGÉES.	Non CORRIGÉES et traduites en mètres.	DEGRÉS de Réaumur.	DEGRÉS CENTIGRADES.
Glacier du Buet. . .	po. l. 19. 8. $\frac{4}{16}$	po. l. 19. 8. $\frac{4}{16}$	m. 0. 53294	+ 10.°	+ 12.$^{c.}$ 6
Avully, observation faite dans le même moment, à 158 pieds 51 m. 32 au-dessus du lac de Genève. . .	po. l. 27. 0. $\frac{3}{16}$	po. l. 27. 1. $\frac{2}{160}$	m. 0.733173	+ 21.°	+ 26.$^{c.}$ 25

Ces observations barométriques donnent, pour la hauteur du glacier du Buet au-dessus du lac de Genève. . . . . . . 2736^{m}.
Nous avons trouvé par notre mesure géométrique. . 2733

Cette coïncidence donne une idée du degré d'exactitude que l'on peut espérer des mesures barométriques dans la détermination de la hauteur des montagnes, quand on possède des observations correspondantes.

TRAVAUX D'ITALIE.

Le canevas trigonométrique joint à cette Notice montre la composition des triangles qui, prenant leurs bases dans le réseau du premier ordre formé dans l'Italie supérieure, ont servi à déterminer la position géographique et l'élévation au-dessus du niveau de la mer, des sommités du Mont Rose, du Mont Iseran, de Rochemelon et du mont Viso.

Les angles et les distances zénithales proviennent d'observations faites avec un bon cercle répétiteur d'un diamètre de 0^m 35 (13 pouces) et par un nombre suffisant de répétitions.

La cime du Mont Rose se divise en trois sommités, dans une direction à-peu-près nord et sud : la plus élevée a servi de point de mire.

La forme aiguë du sommet du Mont Viso laisse peu d'incertitude dans le pointé.

On a observé le point le plus culminant du glacier du mont Iseran et de Rochemelon.

Dans le tableau suivant des triangles, les distances de Crea au Mont Penice et à San-Colombano servant de base à des triangles, sont déduites du calcul des coordonnées de ces sommets du premier ordre (Voyez la planche IV de ce volume).

NOMS des SOMMETS.	NOMBRE des répétitions.	ANGLES réduits à l'horizon.	CÔTÉS opposés en mètres.
		G.	m.
Mont Rose. . . conclu.	o	26. 1882	39801. 28
Superga.	6	92. 0858	98770.
Crea.	déduit.	81. 7260	95465.
Mont Rose.	o	31. 7760	47820. 38
Crea.	4	59. 1027	79988.
Novare.	8	109. 1213	98879.
Mont Rose.	o	33. 0100	52110. 10
Crea.	déduit.	89. 0715	103601.
Vigevano.	8	77. 9185	98885.
Mont Rose.	»	25. 8371	89399. 66
Crea.	déduit.	145. 4364	171177.
Mont Penice.	déduit.	28. 7265	98747.
Mont Rose.	»	41. 7801	94573. 6
Crea.	déduit.	114. 2049	151152.
San Colombano. . . .	6	44. 0150	98825.
		G.	m.
Mont Viso. . . conclu.	»	6. 6968	28249. 31
Superga.	4	176. 3962	97483.
Massé.	2	16. 9070	70602.
Mont Viso.	»	14. 0430	20267.
Superga.	2	41. 0928	55723.
Rivoli. { Angle méridional de l'aile droite du château. .	2	144. 8642	70562.
Mont Viso.	»	14. 9772	39801. 28
Crea.	8	27. 1136	70543. .
Superga.	déduit.	157. 9092	104846.
Mont Viso.	»	24. 8357	89399. 66
Mont Penice.	6	29. 4614	104946.
Crea.	déduit.	145. 7029	177058.
Mont Iseran.	»	32. 1590	54129.
Saluces.	6	37. 6210	62317.
Superga.	2	130. 2200	99484.
Roche Melon.	6	26. 2048	28249. 31
Superga.	2	115. 5785	68503.
Massé.	2	58. 2167	55937.

Nota.—On désigne par angle déduit le résultat de l'observation directe, augmentée ou retranchée d'un ou de plusieurs autres angles, pour avoir celui qui entre dans la composition du triangle.

Positions Géographiques.

NOMS des SOMMETS.	LATITUDE.	LONGITUDE à l'est de Paris.
Mont Rose.	45° 56′ 1″	5° 31′ 42″
Mont Viso.	44 39 45	4 45 5
Mont Iseran (glacier). .	45 30 48	4 55 46
Roche Melon.	45 11 56	4 44 23

Différences de niveau et hauteurs absolues.

Les chaînes de triangles du premier ordre qui couvrent la haute Italie s'étendent depuis le golfe de Gènes jusqu'à la mer Adriatique. Les hauteurs absolues des sommets, dont nous nous servons ici comme points de départ, sont obtenues par un nivellement géodésique effectué à partir du fanal de Gènes (sommet du premier ordre) dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer a été déterminée, en 1809, par une mesure géométrique; ces mêmes hauteurs sont parfaitement vérifiées par les nivellemens géodésiques opérés à partir des mesures directes, au-dessus de la mer, prises à Rimini, Chiaggia et Venise. Les différences de niveau des sommets du premier ordre sont calculées par les distances zénithales réciproques : les valeurs de la constante de la réfraction, qui en résultent pour le Piémont, produisent une moyenne de 0, 08 (à très-peu de chose près) dont on a fait usage dans le calcul de la hauteur des quatre sommités.

Hauteurs au-dessus du niveau de la mer des sommets du premier ordre.

NOMS des SOMMETS.	POINTS de mire.	SOL.
	m.	m.
Madona di Crea, signal sur le Paradis.	457. 02	441. 08
Massé. . . . . clocher.	357. 48	319. 64
Mont Penice, signal sur la chapelle.	1470. 36	1459. 69
Novare, clocher de San Gaudenzio.	236. 63	158. 73
Saluces, signal sur la villa Radicati; le sol est rapporté à la terrasse du belveder.	432. 66	425. 86
Superga, lanterne de la coupole, le sol et le pavé de l'église.	738. 14	671. 15
San Colombano, tour de Casa Sommariva. . .	171. 80	114. 80
Vigevano, tour de la Ville, le sol et le pavé des arcades de la place.	163. 65	107. 46
Rivoli (château), élévation du cercle répétiteur. .	419. 50	418. 1

Le tableau suivant offre tous les résultats obtenus pour la hauteur au-dessus de la mer, du mont Rose et des trois autres montagnes.

NOMS des SOMMITÉS.	POINTS de DÉPART.	HAUTEUR des points de départ.	Différence de niveau.	Divers résultats.	Terme moyen.
Mont Rose.	Madona di Crea.	m. 457. 02 +	m. 4179. 20	m. 4636. 22	m. 4636. 5
	Novare. . . .	236. 63 +	4395. 60	4632. 23	
	Vigevano. . .	163. 65 +	4482. 71	4646. 36	
	San Colombano.	171. 80 +	4459. 24	4631. 04	
Mont Viso.	Superga. . .	m. 738. 14 +	m. 3097. 23	m. 3835. 37	m. 3836.
	Massé. . .	357. 48 +	3473. 03	3830. 51	
	Rivoli. . . .	419. 50 +	3420. 80	3840. 30	
	Madona di Crea.	457. 02 +	3389. 52	3846. 54	
	Mont Penice. .	1470. 36 +	2358. 64	3829. 00	
Glacier du mont Iseran.	Superga. . . .	738. 14 +	3306. 99	4045. 13	4045.
	Saluces. . . .	432. 66 +	3612. 48	4045. 14	
Roche Melon. . . .	Superga. . . .	738. 14 +	2786. 81	3524. 95	3526.
	Massé. . . .	357. 48 +	3170. 51	3527. 99	

Les effets si variables de la réfraction (que nous devions supposer constans dans le calcul des différences de niveau) auraient dû produire de plus fortes discordances que celles que nous trouvons entre les divers résultats d'une même hauteur, eu égard à l'éloignement et à la grande élévation des points observés. Mais la différence du plus petit au plus grand des quatre résultats du mont Rose ne va pas au-delà de 15 mètres; elle est de 17 mètres pour les cinq résultats du mont Viso. La moyenne de ces hauteurs ne diffère que de 10 mètres du plus grand résultat. Ces déterminations géométriques sont donc obtenues avec une approximation qui doit paraître suffisante jusqu'à ce que des circonstances puissent procurer des observations réciproques faites sur ces sommités, si toutefois ces observations sont praticables sur le mont Rose et le mont Viso.

APPENDICE.

De la hauteur du lac de Genève au-dessus du niveau de la mer.

Un nivellement géodésique a été conduit depuis l'île de Noirmoutier jusqu'à la frontière du Jura, à l'effet d'obtenir la hauteur au-dessus du niveau de la mer de tous les sommets d'une chaîne de triangles du premier ordre, formée dans la direction d'une perpendiculaire à la méridienne de Dunkerque; ce nivellement comprend, comme station du premier ordre, la sommité de la Dole, dont l'élévation au-dessus du lac de Genève, est connue avec toute la précision desirable, par la mesure trigonométrique de M. Alexandre Roger, capitaine du génie Suisse. (Les détails de cette mesure sont mentionnés dans la Bibliothèque britannique, vol. 52, p. 282 et dans le Moniteur universel du 14 septembre 1812, Voy. ci-dessus).

La détermination de la hauteur du lac de Genève au-dessus du

niveau de la mer, devient la conséquence de ces deux mesures géométriques partant de la Dole.

Le point de départ, pris dans l'île de Noirmoutier, est rapporté au niveau de la mer moyenne, c'est-à-dire entre une haute mer et la basse mer correspondante, lequel niveau a été établi par l'observation de plusieurs marées.

Les différences de niveau successives par lesquelles on obtient la hauteur absolue des sommets, sont données par plusieurs séries de distances zénithales réciproques, observées dans les circonstances les plus favorables de l'atmosphère.

La station de la Dole, la 54me du nivellement provenant de l'île de Noirmoutier, a été faite à la même place qu'occupait le signal de M. Roger, et notre repère sur cette sommité est absolument le sien.

Le résultat de ce nivellement géodésique donne au sommet de la Dole une élévation au-dessus du niveau de l'*Océan* de 1680^m 85

La mesure de M. Alexandre Roger donne à cette même sommité une hauteur au-dessus du niveau du lac de Genève de. . . . . 1304^m 96

D'où il résulte que le lac de Genève est élevé au-dessus de l'*Océan*, de. . . . . 375^m 89

Dans la détermination de la hauteur du Mont-Blanc (Voy. ci-dessus), j'ai fait usage, pour l'élévation du lac de Genève, du résultat des observations barométriques de Deluc, calculées par la formule de Trembley, et que Saussure mentionne de 193 toises ou 376^m 17 ; ce résultat ne diffère du précédent que de 27 à 28 centimètres.

Détermination de la hauteur de la Dole au-dessus du niveau de la mer, par un nivellement géodésique partant de Strasbourg.

La hauteur moyenne de la colonne barométrique, à Strasbourg, réduite à la température de 12°, 5 du therm. centigr., conclue de

six années d'observations faites par M. le professeur Herrenschneider, et réduite au niveau du sol, a été trouvée de 0m, 75114.

La température moyenne de Strasbourg a été trouvée de 11°, 6 du therm. centigr.

Au niveau de la mer, la hauteur de la colonne de mercure moyenne étant 0m, 76439, à 12°, 5;

La température moyenne de l'air y étant de 11°,05;

On trouve la hauteur du pavé de la cathédrale de Strasbourg, au-dessus de la mer, par la formule de Trembley. . 145m 56

Par la formule conforme aux observations de Ramond. 145m 86

Par une moyenne.	145m 71
Hauteur du sommet de la tour au-dessus du pavé.	142m 12
Hauteur du sommet de la grande tour de Strasbourg au-dessus de la mer.	287m 83
Différence de niveau trigonométrique entre le sommet de la tour de Strasbourg et celui du signal de la Dole.	1400m 57
Signal de la Dole au-dessus de la mer.	1688m 40
A retrancher pour la hauteur du signal.	6m 85
Sommet de la Dole au-dessus de la mer (1). . . .	1681m 55

D'autre part, l'on a mesuré trigonométriquement la hauteur du signal de la Dole, sur le lieu d'observation de la tour de Genève, que l'on a trouvée de. 1248m 50

(1) La rédaction définitive du nivellement géodésique partant de Strasbourg, donne 1680m 9.

Ce résultat, étant parfaitement d'accord avec le précédent, donne encore une nouvelle preuve de la confiance qu'on doit avoir dans les observations barométriques bien faites. E. J.

Hauteur de ce lieu d'observation au-dessus du niveau du lac de Genève.	71^m 35
Signal de la Dole au-dessus du lac.	1319^m 85
A retrancher la hauteur du signal.	6^m 85
Sommet de la Dole au-dessus du lac.	1313^m 00

On peut déduire des déterminations précédentes, la hauteur du lac de Genève au-dessus du niveau de la mer, savoir :

Sommet de la Dole.	au-dessus de la mer.	1681^m 55
	au-dessus du lac de Genèv.	1313^m 00
Hauteur du lac de Genève, au-dessus de la mer.		368^m 55

Ce résultat trop faible est le même que celui qui est attribué à M. Pictet dans le Manuel du Voyageur en Suisse par Ebel, savoir 1134 pieds ou 368^m 37. (*Voy.* Biblioth. Britan., vol. 41, pag. 305 et suiv.) (1).

Mesure trigonométrique de la hauteur de la Dole au-dessus du niveau du lac de Genève, par M. Alexandre Roger, capitaine du génie Suisse.

Le pays situé entre la montagne de la Dole et le lac de Genève, n'a pas d'emplacement propre à la mesure d'une base de dimension convenable pour déterminer la distance par un triangle unique. M. Roger a dû adopter deux points à la rive du lac, distans d'environ 11000 mètres, et liés l'un à l'autre par une chaîne de sept triangles dans lesquels les trois angles ont été observés ; l'erreur de clôture a été respectivement : 1.″ 7, 4.″ 3, 4.″ 6, 12.″ 2,

(1) Le rédacteur ne dit pas par qui le travail ci-dessus a été exécuté ; mais il est évident qu'il ne peut être question ici que des belles opérations géodésiques que les ingénieurs géographes français ont exécutées dans la Suisse, sous la direction de M. le colonel Henry.

17." 1, 19." 0, 54." 8, de la division centésimale. Toutes les observations angulaires ont été faites avec un cercle répétiteur de 8 centimètres ou 3 pouces de rayon, construit par Bellet.

La base qui a servi de fondement à la triangulation a été d'environ 1500 mètres : la mesure en a été faite avec toutes les précautions d'usage.

Pour écarter toute possibilité d'erreur, M. Roger a déterminé, par une base de 500 mètres en diagonale, dans un quadrilatère, une distance de 1100 mètres, située à l'extrémité de la triangulation la plus éloignée de la première base, et mettant en communication cette base avec le système de triangles, par un triangle additionnel, les deux valeurs de cette distance de 1100 mètres, ont différé de 11 centimèt. ou 4 pouces.

Les deux points situés à la rive du lac et choisis, comme base artificielle, pour être liés avec la sommité de la Dole, ont formé, avec cette sommité, un triangle dont le plus petit angle était de 51 grades; chaque angle a été observé trois fois : le triangle a fermé à 2" 7.

Afin de multiplier les résultats, M. Roger a adopté une troisième station, pour être liée avec la sommité de la Dole.

M. Roger a déterminé, par le secours des eaux même du lac, au moyen d'observations répétées et en grand accord, la différence de niveau des deux points situés à la rive du lac (extrémités de la grande base), et celle de l'un de ces points, avec les rochers de granit situés près de Genève, où Schuckburghs avait choisi sa ligne de départ pour le nivellement des hauteurs voisines.

M. Roger a observé 43 séries de distances au zénith, de 10 à 20 répétitions chacune; ne pouvant pas, par défaut de collaborateur, rendre simultanées les observations réciproques, il a tâché de suppléer cette condition en comparant chaque époque d'observations faites à la montagne, avec deux époques d'observations faites à la plaine, et en considérant, pour chaque groupe d'observations, comme résultats simultanés, la moyenne des sé-

ries observées à la montagne d'une part, et la moyenne des séries observées à la plaine, d'autre part.

La valeur définitive de la hauteur de la montagne au-dessus du lac, au niveau que Schuckburgs a choisi sur les rochers de granit situés près de Genève, savoir à 1 pied 9 pouces anglais sous le sommet du plus bas, et à 3 pieds 9 pouces sous le sommet du plus élevé, d'après les diverses stations, est comme il suit :

Station Bergerie.	1304^m 9003
— Commugni.	1304^m 9553
— Promenton.	1305^m 0175

La différence entre le résultat moyen à Commugni, et le résultat moyen des deux autres stations, Promenton et Bergerie réunies, est de trois millimètres et demie.

M. Roger regarde un milieu entre ces deux valeurs comme le résultat le plus sûr, et c'est celui qu'il a adopté, c'est-à-dire 1304^m 9571. Si l'on préférait cependant la moyenne entre les valeurs des trois points de stations fondues ensemble indifféremment, on aurait 1304^m 9577. M. Roger a supposé la terre sphérique et le rayon de 3566197^m 5. (*Voy.* le Moniteur universel du 14 septembre 1812).

Remarques sur la mesure de M. Alexandre Roger.

L'opération faite par M. Roger offre, en précision, toute la garantie desirable : la moyenne entre trois résultats si concordans, donne, pour l'élévation du sommet de la Dole au-dessus du niveau du lac de Genève. . . . . 1304^m 96

Cependant cette même élévation, déduite des opérations géodésiques mentionnées ci-dessus et qui sont insérées dans le 41e vol. de la Bibl. Brit., serait de. . 1313^m 00

Différence. . . . . 8^m 04

Il faut qu'il y ait quelque incertitude dans cette détermination de 1313^m, en ce qui concerne la hauteur de la Dole au-dessus du lieu d'observation de la tour de Genève, pour produire une différence si forte avec le résultat de M. Roger. J'ai observé, de la la Dole, la distance zénithale du Sommet de la tour S. O. de St-Pierre de Genève (la même dont Schuckburghs à donné la hauteur trigonométrique au-dessus du lac de Genève); mon résultat, pour l'élévation de la Dole au-dessus du lac de Genève, varie de 1305 à 1306 mèt., la distance de cette sommité à la tour S. O. de St-Pierre de Genève ne m'étant connue qu'à 20 mèt. près ; mais il confirmerait, s'il était nécessaire, celui de M. Roger.

RÉSULTAT DES QUESTIONS

Adressées au nommé MBOUIA, *marabou maure, de Tischit, et à un Nègre de Walet, qui l'accompagnait.*

ARTICLE COMMUNIQUÉ PAR M. LE BARON ROGER,

Commandant pour le Roi, au Sénégal.

MBOUIA est un homme d'environ 45 ans, qui voyage depuis long-temps pour son commerce.

Il est de Tischit, d'où il a été souvent à Walet, à Ségo, à Tombouktou, aux embouchures du Sénégal et de la Gambie. En dernier lieu, il était parti de Tischit pour Ségo, d'où il était venu à Galam, puis à Saint-Louis.

Il regarde comme très-facile, même pour un Européen, de parcourir le chemin de Galam à Ségo. Il annonce, comme point de départ, Makaniakaré, village voisin de l'emplacement de notre ancien fort St-Joseph. Douze ou quinze jours suffiraient pour des gens à cheval; avec une caravane d'ânes, on mettrait plus de trente jours. J'ai envoyé une copie de cet itinéraire à M. de Beaufort, par Mbouia lui-même, que j'ai disposé à lui servir de guide.

A l'exception d'un désert de deux jours, que l'on trouve à un jour de marche de Makaniakaré, tout le pays est très-habité. Cet itinéraire est calculé pour passer aussi long-temps que possible

chez les Saracoulets, en se tenant ensuite sur les confins du Kasson et du Kaarta.

On n'a aucune rivière à traverser.

Quelques petits lacs provenant des pluies, et plus ou moins desséchés, se rencontrent çà et là.

Pas de montagnes très-élevées ni de nature à embarrasser la marche.

Les habitans sont hospitaliers pour les voyageurs. Les blancs ne seraient pas mal traités; mais s'ils avaient des bagages, ils pourraient être retardés, détournés et même rançonnés.

On doit éviter de porter avec soi de l'eau-de-vie: les BAMBARAS ne respecteraient rien pour en boire; et une fois qu'ils seraient ivres, on pourrait s'attendre à toute espèce de désordre de leur part.

On ne doit pas non plus emporter d'armes ni de poudre : non seulement les chefs en sont très-avides, mais encore la politique leur défend souvent d'en laisser passer chez leurs voisins; c'est le cas surtout pour les Bambaras de Kaarta et ceux de Ségo, qui ont toujours la guerre entre eux. Au surplus, cette observation est applicable à tous les voyages dans l'intérieur de l'Afrique. C'est faute d'y avoir égard que la plupart des voyageurs européens échouent ou éprouvent tant de difficultés dans leurs entreprises.

J'ai demandé à Mbouia pourquoi il ne conseillerait pas d'aller de Galam à Tischit, et de cette ville à Ségo ou Tombouktou. Pour un blanc, m'a-t-il dit, il y aurait trop de pays désert à traverser; le chemin ne serait pas si facile : d'ailleurs il vaut mieux avoir affaire aux Nègres qu'aux Maures.

Tischit paraît être au milieu d'un désert; les cultures se font plus loin : elles sont insuffisantes, et les grains sont apportés de l'étranger par le commerce.

Les grands étangs, qui produisent beaucoup de sel en se dessé-

chant, ont pu seuls déterminer, sur ce point, l'établissement d'une ville.

J'ai voulu savoir du nègre Walet, s'il serait possible et bon de passer dans son pays pour aller à Tombouktou, comme l'a proposé M. Jomard. Le Nègre ne le conseille pas.

Le pays de Walet appartient à des Maures très-fanatiques pour leur religion, redoutant les étrangers, soupçonneux et perfides, presque tous marchands : c'est par leurs mains que passent, dans l'intérieur de l'Afrique, les objets qui y pénètrent par le nord. Ils ne verraient pas avec indifférence les hommes et les marchandises d'Europe tenter de s'ouvrir un autre chemin.

Les détails qui me sont donnés sur Ségo, s'accordent bien avec ceux qui sont déjà connus; un seul point diffère; il est majeur.

Jusqu'à présent, on a paru considérer Ségo comme situé sur la rive gauche du Djoliba : toutes les cartes le placent ainsi. Ce serait une grave erreur, suivant les deux individus que j'ai interrogés séparément, et suivant toutes les autres indications que je me suis procurées. Cette ville est sur la rive droite. Elle est divisée en quatre villes, toutes au bord du fleuve, séparées l'une de l'autre par quelques kilomètres et ayant chacune des murailles particulières.

La première, en commençant par l'ouest, se nomme Ségo-Koro (c'est-à-dire vieux).

La 2e, Ségo-Bougo.
La 3e, Ségo-Koura (neuf),
La 4e, Ségo-Sikoro (de campagne). (1)

Cette dernière est la plus considérable de toutes et la résidence du roi.

(1) Mungo-Park dit : Sur la rive septentrionale, Ségo Korro et Ségo Bou; sur la rive méridionale, Ségo sou Korro et Sego su Korro.

Il n'est soin que je n'aie pris pour faire expliquer clairement ceux que j'ai interrogés. Avaient-ils descendu en bateau le courant du Djoliba ? — Oui. — Avaient-ils Ségo à droite ou à gauche ? — A droite. — Lorsqu'ils faisaient le salem au bord du Djoliba, avaient-ils Ségo à droite ou à gauche ? — A droite. — Pour aller de Ségo-Koro à l'un des trois autres Ségo, faut-il passer le fleuve ? — Non. Ils se résumaient en disant : les quatre Ségo sont situés sur la rive du fleuve, du côté des Nègres et non du côté des Maures.

Ce point, assez important, me paraît désormais fixé ; du reste, cette opinion n'a rien que de conforme à ce que rapporte Mungo-Park, qui, dans son premier voyage, se présenta pour traverser le fleuve afin d'aller voir le roi de Ségo : mais il en résulterait aussi que ce célèbre voyageur n'aurait pas visité Ségo, ce qui expliquerait d'ailleurs pourquoi il en parle si peu, pourquoi il ne dit rien des quatre villes séparées et ayant des noms différens, etc. Mungo-Park se sera arrêté à un village situé en face de la ville principale, et qu'on appelle Ségo-Farako ; ce nom même aura pu contribuer à lui faire croire qu'il avait vu, sur la rive gauche, la majeure partie de Ségo.

Les deux voyageurs dont je tire ces documens m'ont déclaré avoir descendu le Djoliba de Ségo à Djenné en 5 ou 6 jours : ils soutiennent encore que cette dernière ville est également sur la rive droite ; et c'est très-certainement une seconde rectification à faire sur nos cartes : rectification qu'ils ont très-bien indiquée quand je les leur ai fait voir.

Ils représentent le lac de Djenné comme plus voisin de la ville qu'on ne le figure ordinairement : suivant eux, ce lac est tellement large que, par endroits, on a peine à voir d'un bord à l'autre.

Du reste, tout ce qu'ils racontent du fleuve, de la nature de ses rives et de ses débordemens, est entièrement conforme au ré-

cit de Sidi Math-Bouhlal, rapporté par M. Badia. Cette conformité est d'autant plus étonnante et satisfaisante que mes deux voyageurs n'ont certainement jamais entendu parler l'un de l'autre.

Je n'ai pas manqué l'occasion de les questionner sur Tombouktou. Tous deux y ont été plusieurs fois l'un sans l'autre; je les ai interrogés séparément, et ils se sont assez généralement trouvés d'accord. Comme ils ne faisaient que répéter ce que nous savons déjà de cette grande ville, désespérant d'en rien obtenir de nouveau, j'ai cru devoir m'attacher à un seul point: Quelle est la position de Tombouktou par rapport à Djoliba? L'opinion de M. .... sur cette question, n'avait encore été confirmée par aucun des renseignemens que je m'étais procurés; elle a été formellement et positivement contredite par mes deux voyageurs: d'après leurs déclarations très-concordantes, quoique recueillies isolément, Tombouktou est situé à six milles environ du bord du fleuve, où se trouve le grand village de Kabra, qui sert en quelque sorte de port à la ville.

C'est à Kabra que s'arrêtent les embarcations, que se font les chargemens et les déchargemens.

Le transport à Tombouktou s'effectue ensuite au moyen d'ânes, ou plus souvent encore sur la tête des Nègres. Un homme fait aisément un voyage le matin et un autre le soir en se reposant pendant la chaleur. Il n'est pas rare qu'un homme fasse dans sa journée trois et même quatre voyages. Des hauteurs de Kabra on aperçoit Tombouktou.

Je n'ai pas manqué de demander à mes voyageurs s'ils parlent bien de Tombouktou la grande ville? *Réponse*: Oui. — S'il existait dans les environs un autre Tombouktou? *Rép.* Non. — Passe-t-il dans la ville ou près de la ville, quelque rivière autre que le Djoliba? *Rep.* Non, très-positivement. — Le Gambarou ne coule-t-il pas près de Tombouktou? *Rép.* Non; mais ils ont entendu

parler d'une rivière de ce nom, comme passant au loin, vers le N.-N.-E.; ils ne l'ont pas vue. Le Bourougou, qu'ils rapprochent assez de Tombouktou, n'est une rivière que pendant la saison des débordemens. Il ne reste plus tard qu'une suite de petits lacs et de marais, qui fournissent d'abondans pâturages, occupés presque constamment par des Maures, qui ont des troupeaux très-considérables.

J'ai remarqué que, dans leur prononciation, mes deux hommes, un Maure de Tischit et un Nègre de Walet, disaient très-clairement Tembouktou et non Tombouktou. On sait que M. Jackson a fait la même observation.

Mes deux voyageurs n'ont pas hésité à le placer du côté des Maures, ou comme ils me le disaient, du côté opposé à Ségo et à Djenné, ce qui confirme encore l'exactitude de leurs déclarations relativement à ces deux villes.

Des renseignemens qui précédent, on peut conclure que deux des principales villes du Djoliba doivent être reportées, sur les cartes, de la rive gauche à la rive droite.

NOMENCLATURE et ITINÉRAIRE de Galam à Ségo, à Maroc et à la Mecque, de Saint-Louis à Maroc et de Maroc à la Mecque.

من اندر الى مراكش

De Saint-Louis à Maroc.

اندر Andr ou St-Louis.

اواطيل Aouâtyl.

اديخن Addykhan ou Dekann.

جيو Djyoua.

انجيل Andjyl ou Portendick.

اكليل Aklyl ou Klyl.

عانكم A'ânakoum.

النصير El Nousir ou Nouzerit.

انوفرد Anaoufrid.

بير الكارب Byr el Kâroub.

عارش اعمر A'ârich-Aa'mar.

بوكوف Boukoufa.

اكلات Aklât ou Ankelât.

بير انزران Byr Anzarãn.

توف Touf.

ايزك Eyzouk.

الساقية الحمراء El Sâqyeh el Hamrâa'.

وادنون Ouâdnoun.

تاسريت Tâsiryt.

سوس Sous ou Suze.

مراكش Marâkch ou Maroc.

من مراكش الى مكة

De Maroc à la Mecque.

مراكش Marâkch ou Maroc.

دكال Dokkâla.

الشاوي El Châouya.

اشل Ichla.

الرباط El Rebât.

(1) Tous ces noms ont été écrits en Arabe à St-Louis du Sénégal, par un homme du pays.

مُكْنَاسْ Mouknâs.

فَاسْ Fès.

التِلْمِسَانْ El Tilmisân.

تُونُسْ Tounous.

الدَّجَابِر El Didjâber.

الخَضْرَاعْ El Khodrâa'.

أَطْرَابُلُسْ Atrâbolos ou Tripoli.

الاسكندريه El Eskanderyeh ou Alexandrie.

مَصر L'Égypte, grande province qui renferme les villes du Caire et de Damiette, et derrière celles-ci, la presqu'île des Arabes; à l'Orient est Yanbo, dans une île qui contient les deux villes sacrées, la Mecque et Médine.

من كَلَم الى مَرَاكش

De Kalam ou Galam à Maroc.

كَلَم Kalam.

تاكَانَتْ Tâkânt.

قصر البَرَكَة Qasar el Barkah.

الرشيد El Rachyd.

تيجكج Tydjikdja ou Tyjikja.

الزواوات او اجوات El Zâouât ou Adjouât.

ولاتَ Oualâta.

من هنالك الى وادانْ De Hanâlak à Ouâdân.

العَرُوسيون El A'rousyoun ou el Ross.

أرْكيبَاتْ Erkyebât.

وادنُون Ouâdnoun.

تكنَ Tikna.

سُوس Sous ou Suze.

المَخرب El Mekharb ou el Karb.

دار مَملكتها مَرَاكش Dâr Mamlaketehâ Marâkch ou le chef-lieu de l'empire de Maroc.

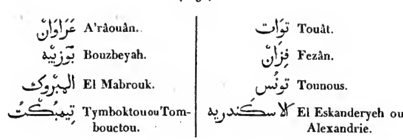
من كَلم الى مكة

De Galam à la Mecque.

كَلَم Kalam.

تيشيت Tychit.

وليات Oualâta (Oualyâta).



عراوان A'râouân.	توات Touât.
بوزبيه Bouzbeyah.	فزان Fezân.
المبروك El Mabrouk.	تونس Tounous.
تيمبكت Tymboktou ou Tombouctou.	الاسكندريه El Eskanderyeh ou Alexandrie.

Itinéraire de Galam à Ségo.

On compte vingt-huit jours de marche, dans la supposition où l'on conduit des ânes chargés ; avec des chameaux, douze jours suffiraient (1).

Partant de Makaniakaré, près de l'emplacement de l'ancien fort Saint-Joseph, à Ghiafné, pays des Saracolets, (désert). 2 jours.

Pays de Kasso.	à Djiarra.	1 *id.*
	à Missèra.	*idem.*
	à Sanioro.	*idem.*
	à Ghiaghé (capitale des Bambaras de Kasso). .	*idem.*
	à Kâsa.	*idem.*
Pays de Kaarta. . . .	à Ghioka (capitale des Bambaras de Kaarta). . . .	*idem.*
	à Ngniouguera.	*idem.*
	à Tafatimo.	*idem.*

(1) Il résulterait, de ce renseignement, que Ségo est plus près de Galam qu'on ne le place sur les cartes les plus récentes ; car il serait difficile à des ânes chargés de faire environ 230 lieues en 28 jours. Ainsi le Djoliba paraîtrait plus rapproché de Galam de près de deux degrés. Ce dernier lieu est lui-même beaucoup moins éloigné de St-Louis qu'on ne pensait ; c'est ce qui est prouvé par les dernières observations ; nous pouvons en conclure que le Djoliba et Tombouktou sont beaucoup plus près de la mer qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. E. J.

Pays de Kaarta. . . .	à . . . (Désert). . . .	1 jour.
	à Ghianngouté.	*idem.*
	à Fabougou.	*idem.*
	à Karala Nghiangim. . .	*idem.*
	à . . . (Désert). . .	*idem.*
	à Sira Koro.	*idem.*
	à Douabara.	*idem.*
	à Saka-Bara.	*idem.*
Pays de Ségo.	à Bassah-la.	*idem.*
	à Sira-Koro.	*idem.*
	à Koma-Lambo.	*idem.*
	à Bamgass.	*idem.*
	à Korséra.	*idem.*
	à Sira-nî.	*idem.*
	à Garignan.	*idem.*
	à Ngniaména (1). . . .	*idem.*
	à Ségo (2).	*idem.*

Pas de rivières à traverser.

De Ségo à Tombouktou, l'on descend ordinairement le Niger sur des embarcations.

(D'après le récit de Mbouia, fils de Mahomet, habitant Tischit, nouvellement arrivé de Ségo à Saint-Louis du Sénégal, après avoir passé par le pays de Galam.)

Itinéraire du Sénégal à Maroc (3).

De St-Louis à Aouâtyl.	1 jour.
D'Aouâtyl à Dekann ou Addykhan.	1

(1) Au nord de Djoliba, séjour du docteur D. (*sans doute le chirurgien Dochard, de l'expédition du Major Gray*).

(2) Au sud.

(3) Cet itinéraire est fourni par des Marabous de la tribu des Maures-Diarmankous, qui parcourent ce chemin chaque année.

De Dekann à Djyoua.	2 jours
De Djyoua à Portendick ou Andjyl.	1
De Portendick à Aklyl ou Klyl.	1
De Klyl à A'ânakoum.	1
De A'ânakoum à Nouzerit ou el Nousir.	1
De Nouzerit à Anaoufrid.	1
De Anaoufrid à Byr el-Kâroub.	1
De Byr el-Kâroub à Aa'rich-A'âmar.	2
De Aa'rich-A'âmar à Boukoufa.	1
De Boukoufa à Aklât ou Ankelât.	3
De Ankelât à Byr-Anzarân.	4
De Byr-Anzarân à Touf.	5
De Touf à Eyzouk.	5
De Eyzouk à el-Sâqyeh el-Hamrâa'.	1
De el-Sâqyeh el-Hamrâa' à Ouâdnoun.	4
De Ouâdnoun à Tâsiryt.	2
De Tâsiryt à Suze ou Sous.	4
De Suze à Maroc ou Marâkch.	10
TOTAL.	51 jours

Itinéraire de Galam à Maroc.

De Galam à Tâkânt (désert).	6 jours
De Tâkânt à Oualâta.	10

Ici on trouve du blé en abondance, d'excellente eau et beaucoup de dattes; ce pays est habité par les Dowiches et les Koutats; nation paisible de Marabous.

De Oualâta à Ouâdnoun (désert).	10
De Ouâdnoun à Tikna.	
De Tikna à Suze.	
De Suze à Karb ou el-Mekharb.	
De Karb à Maroc.	

De Galam à Dgazzara. . . . . 3 ou 4 jours.

Dgazzara est situé dans le pays de Tâgaths, pays de montagnes moyennes. Dgazzara pourrait bien être la même ville que Djarra; l'un et l'autre ne seraient-ils pas le Tgazza de Léon l'Africain ?

De Dgazzara à Adraal (désert). . . . . 10 jours.

Adraal est un petit pays où se trouvent des villages de Maures. D'Adraal on va à Suz ou Souz, à Tafilad et à Maroc.

Itinéraire de Galam à la Mecque (1).

De Galam à Tychit.	jours
De Tychit à Oualâta (désert).	10
De Oualâta à A'râouân (*Id.*).	10
De A'râouan à Bouzbeyah (*Id.*).	10
De Bouzbeyah à el-Mabrouk (*Id.*).	10
De el-Mabrouk à Tombouktou (*Id*).	6
De Tombouktou à Touât (*Id.*).	20
De Touât à Fezzân.	40
De Fezzân à Alexandrie.	40

(1) Cette ligne est digne d'attention parce qu'elle conduit à Tombouktou sans passer par Ségo ni Djenné, route que les voyageurs Africains représentent comme facile, et qui n'a encore été essayée par aucun Européen ; c'est le chemin que suivent les nègres qui entreprennent le grand pélerinage. Ce sont ordinairement des Marabous du Fouta-Toro et du Fouta-Diallou.

RÉPONSE

AUX QUESTIONS PROPOSÉES PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

SUR L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. DELAPORTE,

Vice-Consul de France à Tanger, empire de Maroc;

SUIVIE

DE L'ITINÉRAIRE DU FEZZAN ET DE LA NOMENCLATURE DES VILLES ET VILLAGES DE LA RÉGENCE DE TRIPOLI.

PREMIÈRE QUESTION.

(*Voy.* première série des Questions publiées par la Société de Géographie.)

D'après ce que divers voyageurs Mahométans m'ont rapporté, et d'après l'imperfection des connaissances géographiques que possèdent des hommes qui ne considèrent comme une science véritable que celle de réciter et citer le Qoran, la chaîne de l'Atlas se prolongerait depuis le *Sous* (1) et la province de Tafilet (2), c'est-à-dire depuis l'empire de Maroc, qu'elle domine et embrasse, jusqu'aux monts Fossato (3) et Yfren (4), où commence la régence de Tripoli de Barbarie, et de là jusqu'au cap de Mesurate (5) ou Qasr Ahmed (6), c'est-à-dire à l'extrémité *ouest* du golfe de la Sydre, que borne, suivant toute apparence,

(1) عَمَالَة سوس

(2) تفلت

(3) جبل فُصّطُ

(4) جَبَلْ يَفْرَنْ

(5) رَأْسْ مَسْرَاتَةْ

(6) قصَرْاَحْمَدْ

la montagne de Benoulid (1) : ce mont semblerait être le dernier anneau de cette chaîne, si elle ne reparaissait à l'Est de l'autre côté du même golfe, à deux ou trois journées des sables où Bengase est situé sous le nom de *Jebel-l'akhdhar* (2), c'est-à-dire la *Montagne-verte*, à cause de sa fertilité qui est en opposition avec l'aridité des sables du milieu desquels elle s'élève, comme un cyprès au-dessus de la demeure des morts. Cette montagne, qui s'appelle encore Jebel-el-Saadawi (3), la montagne des Saadi, à cause de la tribu dite *Saadia* qui en est en possession, change de nom suivant les pays qu'elle parcourt et les tribus qui s'en disputent la propriété. Elle court s'étendre à Derne (Dernis) (4), Tobroq (5), que nos marins appellent Trabice, Aqabah ou Elaqbah (6), nom qui veut dire une montée rapide, et qui est le Catabathmus des anciens, jusqu'aux environs d'Alexandrie, où semble finir l'Atlas, placé par la nature, sur les rives de toute l'Afrique septentrionale, comme un phare immense qui s'élève au-dessus de l'Océan et de la Méditerranée, et comme une vaste digue défendant ces deux mers de l'invasion des sables qui occupent le centre du continent Africain.

J'ajouterai à ces réflexions ce que m'a dit un habitant de Mogador de mes amis, qui se trouve ici (Tanger) : que l'Atlas s'étend depuis la province de Sous, par l'intérieur, jusqu'à Derne ; et qu'après une interruption de quelques journées, il reparaît à *Elaqbah*, l'ancienne Catabathmus, où il est moins élevé.

Les Tripolitains, qui, généralement, pensent plutôt à faire le commerce qu'à acquérir des connaissances géographiques, ignorent jusqu'au nom d'Abulfeda, et sont, par conséquent, hors d'état de donner les moindres renseignemens à cet sujet.

(1) جَبَلْ بَنْ وُلِيدْ
(2) جَبَلْ ٱلْأَخْضَرْ
(3) جبل السَعْدَاوِي
(4) ثغ درنه
(5) تُبْرُوُكْ
(6) اَلْعَقَبَةْ

Quant au Jebel-Moussa (1), ou *Mont-Moïse*, les Maures n'en connaissent qu'un seul, qui se trouve entre Tanger et Ceuta, que l'on nomme aussi *Mont-aux-Singes*, parce que ces animaux en sont les nombreux habitans.

Le seul mont *Lempta* qui soit connu à Maroc, au dire des habitans de cet empire, est une une petite montagne séparée de Fez par une autre qui porte le nom de *Zâlegh* (2) (Zelag de Léon l'Africain). Il existe une autre montagne nommée Lampthoùn (3), située à deux journées de Fez, au N.-E. sans doute, et à un jour de la ville de Taza (4), et entre cette ville et celle de Wejdah (5), qui est située dans les sables d'Anjad (6) qui bornent le Sahara.

Pour revenir aux montagnes de Tripoli, elles sont nombreuses et les principales sont les monts Fossato, Ghariân et Benoulid.

Le mont Fossato (7) est celui qui se trouve le plus à l'ouest de la régence de Tripoli de Barbarie, et sépare cette régence de celle de Tunis. Dans les environs de cette montagne, est l'île de Gerbi ou Gerbéh (8).

Le mont Yéfren (9) est une masse de petites montagnes liées les unes aux autres, au milieu desquelles est une vaste plaine où l'on ne peut arriver que par une gorge extrêmement étroite. Cette plaine est habitée par une tribu indépendante, celle des Mahamides, qui dispute d'autorité avec la régence de Tripoli, parce que, par sa position, elle se sait inattaquable.

Le mont Ghariân (10), la plus élevée des montagnes dont on vient de parler, est, dit-on, le Ghariân qui a de trois à quatre journées d'étendue, et qui est d'une élévation telle que, de son

(1) جَبَلْ مُوسَى
(2) جبل زالغ
(3) جبل لامثون
(4) مدينة تازة
(5) مدينة وَجْدَة
(6) انجاد
(7) جبل فُصّاطْ (*V.* la Nomenclature ci-après.
(8) جزيرة جَرْبَة
(9) جبل يفرن
(10) جَبَلْ غاريَانْ

penchant, on aperçoit la Méditerranée. Elle sert de point de reconnaissance, en mer, aux bâtimens qui veulent aborder, par l'ouest, à Tripoli de Barbarie, ou à ceux qui veulent aller au levant, lorsqu'ils se trouvent affalés sur les côtes de la Méditerranée.

Sa position géographique est au S. O. ou S. S. O. de Tripoli dont elle est éloignée de quatre jours de marche, que l'on fait à travers d'une vaste plaine nommée Qotteis (1). On arrive sur le mont Ghariân, qui la commande, par une pente difficile et si rapide que les cavaliers qui veulent la gravir, sont obligés de descendre de cheval.

Le mont Ghariân produit beaucoup d'oliviers dont l'huile, extrêmement forte, flatte le goût des Tripolitains, qui la préfèrent à l'huile douce que produisent les oliviers des environs de leur pays.

Cette montagne est la seule en Afrique qui produise le safran qu'on apporte à Tripoli, d'où, aussi bien que l'huile, qui passe pour avoir des vertus médicinales, il se répand dans tout le levant.

Pendant l'hiver, il y tombe, d'année en année, comme dans la capitale, de la grêle qui fait blanchir la montagne; mais je n'ai point entendu dire qu'il y tombe de la neige.

Une particularité distinguerait le Ghariân des autres montagnes de l'Atlas qui l'environnent: les habitans y vivent sous terre. Les habitations y sont creusées dans le roc et reçoivent le jour d'en-haut. De la surface du sol, on y descend par une pente douce ménagée à cet effet, et proportionnée à la hauteur de la maison que l'on habite, et l'on arrive dans une cour intérieure carrée, autour de laquelle sont creusés les appartemens, conformément à l'architecture ordinaire des Arabes. Les tombeaux occupent la place des maisons: ceux qui sont faits de pierres et construits en forme

(1) شْمَاعْ قُطّيسْ

de parallélogramme renferment les restes de gens ordinaires; les coupoles ou dômes blanchis couvrent les reliques de leurs saints. Ils sont répandus çà et là sur toute la montagne, de manière que l'on peut dire, avec quelque raison, qu'à Ghariân, les morts occupent la place des vivans, et ceux-ci celle des morts.

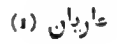
Cette montagne, que l'on pourrait appeler *cryptopolitaine*, renferme cent-un villages souterrains; c'est peut-être à cause de ces retraites caverneuses, que le Ghariân a reçu des Arabes le nom qu'il porte (1), qui, dans leur langue, signifie *grottes*, *cavernes*. Sans chercher à établir ici un système, ni avancer que les *Garamantes*, *qui étaient noirs et habitaient des sables secs à l'extrémité du monde*, fussent des montagnards, ne semblerait-il pas cependant qu'il y a quelque analogie de dénomination entre *Gharián* et *Garamantes?*

La roche de Ghariân semble calcaire; le bel arc de triomphe qui orne la ville Tripoly est, dit-on, de marbre de Ghariân; et l'on transporte quelquefois, au marché de cette ville, de la chaux qui a été faite dans cette montagne. Ce qui indiquerait qu'elle renferme dans son sein, des pierres de différentes duretés.

IIe QUESTION. *Monumens de Tripoli*, *Leptis*, *Cyrène*.

La Société desire des dessins des monumens, et des *fac-simile* des inscriptions que l'on pourrait se procurer dans l'étendue de la régence de Tripoli.

En 1806, je fis un petit voyage aux ruines de *Lebdah* ou *Leptis magna*, dont la relation fut envoyée par moi, à M. le prince de Talleyrand, alors Ministre des Affaires Etrangères, et des dessins que j'y avais recueillis, principalement le plan d'un stade qui se trouve entre les mains de M. Barbié-du-Bocage, l'un des présidens de la Société. Cette relation renferme entr'autres les



inscriptions que j'ai trouvées sur le territoire de cette patrie de Septime-Sévère et de Saint-Fulgence.

Le même Maure dont j'ai parlé ci-dessus, à qui j'ai montré le dessin de la ville de Cyrène, que les Arabes nomment *Grenna* (1), y a reconnu jusqu'à la source d'eau qu'il m'a dit couler avec abondance.

Quant à la ville grecque dont le voyageur anglais a aperçu les ruines, au sud de la Grande-Syrte, ce serait peut-être celle que l'on m'a dit exister sous le nom de *Nefd* (2) ou *Nefdz* (3), qui semblerait, d'après les indices qui m'ont été fournis, être située sur les frontières sablonneuses de la Grande-Syrte, du côté de la montagne de Benoulid, c'est-à-dire à l'ouest. Ce ne peut être la ville d'Agidebia dont le docteur Cervelli a vu les ruines : car d'après les dessins et la dénomination, cette ville est toute arabe et non grecque.

IIIe QUESTION. *Côtes de la Grande-Syrte.*

Les renseignemens que la Société demande sur les côtes maritimes de la Grande-Syrte, ne peuvent être donnés par moi ; on ne pourrait espérer de les obtenir que par des Arabes navigateurs, ou par les gens de la tribu des Aoulad-Soliman qui en occupent les solitudes ; mais ces gens, aussi ignorans les uns que les autres, sont hors d'état de donner, sur ces lieux, les moindres notions physiques et statistiques. Ils ne savent ce que c'est que la longitude ou la latitude ; et quant aux changemens que les côtes de la Syrte ont pu subir, ils n'en connaissent d'autres causes que la *fatalité*, c'est-à-dire Dieu et sa volonté.

Tout ce dont je puis instruire la Société, c'est que tous les marins européens et autres, que les tempêtes et les courans ont jetés

(1) مدينه أقرنة
(2) مدينة نفد
(3) مدينة نفذ

dans le golfe *attracteur* et inhospitalier de la Grande-Syrte, quoique peu d'accord sur les détails des côtes de ce golfe, rapportent unanimement qu'il présente, dans sa vaste conformation, une figure semi lunaire, cause pour laquelle, sans doute, il est représenté, sur les médailles de la Pentapole, sous la forme d'un bœuf ou taureau qui menace de ses cornes : ce qui semblerait représenter à-la-fois, la figure arrondie du golfe, et les maux qui menacent tous ceux qui ont le malheur d'être jetés sur ses bords.

Il se trouve, dans l'enfoncement de ce golfe et à quelque distance de ses rivages, un banc de sable constamment pernicieux aux navigateurs qui n'en connaissent point la position.

Le golfe de la Syrte est connu par les Musulmans, sous le nom de *Joun-el-Kebrit* (1), *Sinus sulphuris*, c'est-à-dire Baie de soufre, à cause d'un puits très-profond qui existe dans la partie la plus enfoncée de cette vaste baie. Ce puits est exploité par des Arabes de Bengaze, de la Syrte ou de l'arrondissement malsain de *Touargha* (2), qui se trouve du côté de celui de Mésurate. Ils en retirent une matière sulfureuse ou boue de soufre, qui ne sert à d'autre usage qu'à enduire les chameaux afin de les guérir de la galle dont ils sont ordinairement atteints. Les hommes qui sont condamnés à travailler à cette exploitation pour gagner leur vie, sont haves, jaunes, et finissent par perdre la barbe, les sourcils et autres poils de leurs corps, tant a d'action sur eux l'exhalaison du soufre.

On m'a rapporté que, dans certaine partie des déserts qui approche du golfe, on rencontre des endroits où la terre cède sous les pas du voyageur qui a le malheur de s'y engager, et que souvent il en sort des exhalaisons qui ressemblent à une fumée légère.

Le golfe de la Sydre ou Syrte, par terre, a vingt-deux journées de chemin de développement, et par mer, seulement trente

(1) جُونْ ٱلْكِبْرِيتْ

(2) بِلَادْ تَوَارْغَة

lieues à-peu-près, du cap de Mésurate à celui de Bengaze. Le docteur Cervelli, qui a fait ces vingt-deux journées de chemin, ne dit pas avoir vu ni même aperçu de montagnes dans le lointain le plus reculé, où sa vue ait pu se porter : ce qui ferait croire qu'une mer de sable occuperait cette partie centrale de l'Afrique, où elle formerait un vaste bassin encaissé par les montagnes du sud, du nord et de l'ouest, lequel, ainsi que le pensent plusieurs voyageurs et géographes, aurait été, dans des temps très-reculés, couvert par un grand lac, dont les eaux se seraient écoulées dans la Méditerranée, par les deux Syrtes, et dans l'Océan, par les coupures qu'on y remarque de nos jours vers le sud et l'ouest. Ce qui semblerait venir à l'appui de l'existence d'un désert immense et non-interrompu qui commencerait là où les montagnes éloignées du sud finissent, est la catastrophe malheureuse d'une caravane qui, en traversant le vaste désert qu'elle ne connaissait pas bien, n'ayant pour guide que des conjectures, s'égara; et, au lieu d'atteindre les terres de Tripoli, but de son pénible voyage, vint périr de soif et de misère, à deux journées d'*Augela*, où les os des hommes, des chameaux et autres bêtes de somme qui la composaient, blanchis et desséchés par l'ardeur d'un soleil brûlant, furent retrouvés par un Arabe, gisant encore auprès des richesses que cette malheureuse caravane traînait après elle.

Le Cadi qui se trouvait à Tripoli, lors de mon départ de cette ville, m'a dit qu'un malheur semblable avait manqué de lui arriver, et qu'en traversant le désert pour revenir de Tombouctou, où il s'était rendu de Fez, la caravane, qui avoit voulu couper le désert en ligne droite, s'y était égarée, et au lieu de venir aboutir à Tripoli, était tombée à vingt-trois journées trop à l'est, heureuse d'avoir pu atteindre Benghazi après avoir toujours été engagée au milieu des sables. Par là on peut juger de la justesse des calculs de ceux qui étaient chargés de diriger la route.

Je finirai ce troisième paragraphe en informant la Société, que dans la partie Est du golfe de la Sydre, à environ deux journées

Ouest de Benghazi, existent les ruines d'une ville qui paraît de construction grecque, à en juger par ce que le temps en a épargné. Les Arabes la nomment Karkourah (1). Elle est située sur le bord de la mer et forme un espèce de port. Un capitaine français qui y a été jeté par le mauvais temps, y a copié, sur les marches d'un puits très-profond, une inscription grecque ; la copie en est perdue.

IV[e] QUESTION. *Juifs du Ghariân.*

Il existe des Juifs au Ghariân, comme dans toutes les régions de l'Afrique ; mais ils rivalisent d'ignorance et d'ineptie avec leurs maîtres qui les tiennent dans la plus profonde abjection et la plus honteuse servitude. Je doute fort que ces Hébreux connaissent même leur Pentateuque : il est donc impossible de croire que des hommes d'une ignorance aussi grossière possèdent le moindre manuscrit.

V[e] QUESTION. *Ville de Gadamès.*

La Société desirerait des itinéraires qui conduisissent de *Gadamès* (2), par l'ouest, à travers le grand espace inconnu qui est séparé par les parties méridionales de la régence d'Alger et le pays de Touât (3). Je ne possède aucun document qui puisse satisfaire à cette question.

Quant à la population de Gadamès, l'ancienne *Cydamus*, elle doit se composer, comme dans les montagnes de l'Atlas, de deux sortes d'habitans, c'est-à-dire de Chleux ou Berbères, qui ont été les premiers maîtres du nord de l'Afrique, et des Arabes qui les ont chassés des plaines où ils se sont fixés à leur place. On doit donc parler à Gadamès, comme on le fait dans l'île de Gerbi et

(1) كَرْكُورَة

(2) غَدَامَسْ

(3) بلاد توات

dans tout l'Atlas, le *Chleux* ou *Berbère*, qui se divise en divers idiômes, et l'Arabe, dont les dialectes éprouvent des changemens sensibles d'une tribu à une autre.

VI[e] QUESTION. *Ile de Gerbi ou des Lotophages.*

Lors de mon passage de Tunis à Tripoli, il y a vingt-cinq ans, je me suis arrêté deux jours dans l'île de Gerbéh (1). Le territoire de cette île est le même que celui de Tripoli : il est sabloneux, et produit, comme lui, une grande quantité de palmiers. Les habitans sont très-industrieux ; l'occupation des femmes est la filature de la laine, qu'elles exécutent très-bien. C'est pour ce motif qu'elles laissent croître l'ongle de leur pouce gauche, et que, quand il est parvenu à une longueur déterminée, elles y pratiquent un petit trou, au travers duquel elles font passer la laine qu'elles filent ; par ce moyen, elles obtiennent un fil égal et régulier.

Pour filer, les femmes et filles de Gerbéh se réunissent autour d'un fossé assez profond dont elles occupent les bords ; assises au bord de ce fossé, elles y laissent descendre les fils qu'elles tordent et que leurs fuseaux entraînent jusqu'à une certaine profondeur ; elles les ramènent à elles avec une dextérité inconcevable, roulent les fils qu'elles viennent d'obtenir, et recommencent l'opération avec une pareille facilité. Elles filent en se racontant, les unes aux autres, des historiettes, et en se raillant entr'elles sur le plus ou le moins de perfection de leur travail.

Je suis allé voir à Gerbéh un arc de triomphe qui est assez bien conservé. Autant que je puis m'en souvenir, il occupe le centre de l'île, et il fut construit en l'honneur de l'empereur Antonin et de son collégue Verus, comme celui de Tripoli de Barbarie.

On remarque à Gerbéh un autre monument qui attriste l'œil

(1) جزيرة جربة

et le cœur : c'est une pyramide en forme de bouteille, de la hauteur d'environ vingt-cinq à trente pieds, construite des têtes des Espagnols qui périrent dans le combat qu'ils soutinrent, l'an 966 de l'hégire (1558 de J.-C.), sous la conduite de Medina et André Doria, contre les Ottomans dont Pyr-Aly et Cara Mostafa commandaient l'armée, et qui eurent 18000 hommes hors de combat. Cette pyramide s'élève au milieu des sépultures de leurs vainqueurs.

Les Gerbins parlent deux langues, l'Arabe et le Chleux. Ils sont mal famés à Tunis et Tripoli ; car si l'on veut désigner un homme entaché d'avarice, on dit : *c'est un Gerbin* ; on flétrit encore de cette épithète ceux que l'on veut traiter de schismatiques, parce que les Gerbins sont de la secte d'Aly.

A la pointe de l'île de Gerbi, à l'est, on voit un vieux château où je n'ai pu me transporter. Il porte le nom de *Menaquès* ou de *Menâqs* (1), dénomination qui se rapproche de celle de Meninx que portait antiquement cette île, dont le principal quartier est nommé aujourd'hui *Médiouna*.

L'endroit où se tient le gouverneur de l'île est à une petite distance du port. Il y a un *souq* ou marché couvert. Le port de Gerbi, qui ne peut contenir que de très-petits bâtimens, est situé au nord de l'île, qui, au sud, est séparée de la terre ferme ou des sables de l'Afrique, par un petit bras de mer peu profond que l'on peut facilement passer à gué, dans le beau temps.

Caravane du Fezzan, ou Itinéraire de Tripoli de Barbarie à Morzouq.

Deux routes conduisent au Fezzan : l'une, celle du S. S. O., longe la montagne du Ghariân ; l'autre, celle du S. S. E., passe par devant Mésurate. La caravane de Tripoli de Barbarie, qui

(1) قصر مناقس

se rend à Morzouq, préfère la voie de Mésurate, quoique plus longue, parce que celle du Ghariân (1) est souvent infestée des hordes Arabes des deux tribus Ben-Soliman (2) et Ben-Oulid (3) qui viennent faire paître leurs troupeaux sur le penchant du mont Ghariân.

1° *Route du Ghariân.*

	Journ.	heur.
De Tripoli de Barbarie à Ben-Oulid.	4	»
De Ben-Oulid, à travers des montagnes, à Souknah qui est un grand arrondissement.	6	»
De Souknah, en traversant un désert nommé Beni-Yafen (4) ou Serir (5), jusqu'à un village nommé el-Mohabib (6)..	6 à 7	»
D'el-Mohabib à Traghân (7).	»	4 à 5
De Traghân à Timil-hind (8)..	1	»
De Timil-hind à Sebaha (9).	»	8
On se repose quatre jours dans l'arrondissement de Sebaha.		
De Sebaha à Ghodouah (10)..	2	»
De Ghodouah à Morzouq (11).	2	»
Total.. . . .	23	»

On dit que l'on peut faire cette route en dix-huit jours.

(1) غاريان
(2) بن سليمان
(3) بَنْ وليدْ
(4) بَني يافَنْ
(5) سَرِيرْ
(6) المحاييب
(7) اتراغان
(8) تميلهند
(9) السَّبَهْ
(10) غُدُوَةْ
(11) مُرْزُوقْ

2° Route par Mésurate.

	Journ.	heur.
De Tripoli de Barbarie à Mésurate (1).	6	»

Je remarquerai qu'il n'y a ordinairement que quatre jours de marche de Tripoli à Mésurate.

De Mésurate à Ouaddân (2).	8	»
De Ouaddân à Hoûn (3).	1	»
De Hoûn à Saqiah (4).	5	»

Pendant ces cinq jours on traverse le désert de Soudah (5) ou le *désert noir*, ainsi nommé à cause des cailloux noirs et siliceux dont il est couvert. On dit, d'après une autre version, que ce désert tire son nom de celui d'une montagne qui le domine, et qui, de loin, paraît noire à cause des plantes ou des arbres qui y croissent en abondance.

De Saqiah à Sebaha.	2	»

On remarque à Sebaha des ruines antiques aussi considérables que celles qu'on voit à Lebdah (Leptis magna).

De Sebaha à Ghodouah.	2	»
De Ghodouah à Morzouq.	2	»
TOTAL.	26	»

Quoique cet itinéraire ait été dicté par le Caïd ou plutôt par le Bey du Fezzan, Sidi-Mokni, (le même dont M. Ritchie n'a pu parvenir à se rendre l'ami), on ne répond cependant pas de son exactitude.

(1) مُسْرَاطَة

(2) وَدَّانْ

(3) هون

(4) السَّاقِيَة. Cette station est ainsi nommée à cause d'une source ou fontaine où l'on vient se désaltérer.

(5) سُودة

NOMENCLATURE des Villes et des Villages de la régence de Tripoli, du couchant au levant.

غرب	*Couchant.*
مدينة طرابلس	La ville de Tripoli.
المنشية	El Menchié.
قرقارش	Qerqârech.
جنزور	Zanzour *ou* Janzour.
صيادة	Syadah.
المايه	El Mayah.
الطويبيّة	El Thouibiah.
الزاويه	El Zaouiah.
امرشانه	Omrechanah *ou* Marchana.
قمّودة	Qammoudah.
بشته	Bechtah.
بلعوزه	Belouzah.
الحرشه	El Harchah.
بعُيسى	Bouiçä.
ازواغه	Zouâghah.
ازواره	Zoârah (salines).
دحمان	Dahmân.
صرمان	Sormân.
قاليل	Qalil.
فقص نوره	Faqqas Nourah.
الزيل	Ezzil.
زنبره	Zenbarah.
بوعجيله	Bou-a'gélah.
خطّابه	Khattabah.
فسّاطُ	Fossato (montagne).
مدينة جادُ	Jado (ville).
قصيرالعيد	Qoseir el-i'd (petit fort).
شعبةالمراد	Cha'bet el Morad.
اشباره	Achbarah.
جلينالفوقيه	Jilin el foqié (d'en haut).
جلينالوطيه	Jilin lautié (d'en bas).
جنّاول	Gennaoul.
الكلنديه	Elklandiah.
المعلقه	Elma'laqah.

مزغوره Mezghourah.
الجمارے Eljemmari.
آمزُ Amezzou.
ابرق Abraq.
قصر بنيخلف Qasr Benikhlef.
رقرق Reqraq.
أتمزد Temezd ou Mezdah (ville).
اينر Aïner.
جطّالُ Jettalo.
الوَرَغمِيَه El Waraghmiah.
الخريبه El Kharibah.
القصر El Qasr.
امتيول Amtioûl.
الحمران El Hamrân.
قطع المبروك Qata' el Mabrouk.
قطع بن عون Qata' Ben-O'oûn.
انزيرف Anziref.
الجديديے El Jedidiah.
قطرص Qotros.
قصير السلمات Qoseir el Salmât.
الشياب El Chiab.
زعواره Za'warah.

جرايجر Jerjir.
تانزغت Tanzaght.
اماصفاز Ommasfar.
بقّاله Baqqalah.
بقيقيله Bqiqilah.
تندميره Tendemirah.
اطمزايے Temzaye.
فرصط Forsato.
مدينة اكياو Medinet Akyâou (ville).
طرطور Tartour.
تركت Torket.
العواوين El A'wâwin
تغيث Taghith.
مدينه نلوت Medinet Nalout.
الحساى El Hassaye.
الغزايه El Ghazzâyah.
اوازن Awazen.
سغدار Sighdar.
حرابه Harrabah.
تهنشايے Temenchaye.
طمزينة Tamzinah.
السوالم El Sowâlem.

الجوش الكبير Joch el Kebir (Joch le grand).
الجوش الصغير Joch el Soghaïr (Joch le petit).
شكشوكه Chekchoukah.
العميد El A'mid.
طرميسه Termissah.
اشفاى Achfaye.
اترداى Terdaye.
زنتوته Zentoutah.
والغث Walghath.
زعفرانه Za'frânah.
اشاوي Echawi.
تركت Tarekt.
اتلالا Telala,
الحزيم El Hazim.
قصر بالقاسم Qasr Bilcassem.
الغناني El Ghenâni.
العميه El A'miah.
الذويب El Douib.
عيسى Içäa.
اخيلفه Khalifah.
الهوله مدينة El Houlah (ville).
الشارفه El Chârfah.

قصدور Qasdour.
العقيبه El A'qibah.
العزيره El A'zirah.
العوينه El A'ouinah.
بحسين Bouhassein.
الشلفه El Chelfah.
اولاد علي Aoulâd A'ly.
الخلايف El Khalaïf.
مجرسان Mejersân.
الروميه El Roumiah.
احيه Ahiah.
المسيعيده El Meçi'dah.
ككله Keklah (montagne).
اجحيش Jéhicha (idem).
تكبان Tekban (idem).
ابصاط Bsât (idem).
المزايق El Mezaïq (idem).
بولجيله Bouljilah (idem).
عمرانه A'mranah (idem)
يفرن Ifren (idem).
حموانه Hamouané.
براهمه Brahamah.
زرقان Zerqân.

القلع El Qala'.
البخايخ El Bakhaïkh.
تفرطط Terfetat.
معانه Ma'ânah.
وسين Ouissin.
تاغمه Taghmah.
ترمّراية Termraït.
تزمزايت Tezemzâït.
غريان Gharîân (montagne qui contient cent-un villages).

Sud-Est.

غدامس Ghedamês (l'ancienne Cydamus).
سوكنه Souknah.
مرزك Morzok, Marzouk, Morzouk (1).
فزان اثناعشر بلاد Fezzân (qui contient douze villages).
ودّان اربع بلاد Oueddân (qui en contient quatre).
هون ثلاث بلاد Houn (qui en contient trois).
نفوده Naffoudah ou Neffd.

ابن وليد Benoulid (montag.).
الجفارة El Jeffarah.
ترهونة Terhounah.
شابارا Chabbara.
قمّاره Qammarah.

Villages de l'Est.

مسلاته Messellatah.
سلين Silin.
الرمله El Ramlah.
اسليسله Selisla.
اسبيلمان Sebilmân.
الرويس El Rouis.
الجنينات El Jeninât.
عبدالعاطي Abdela'âty.
تاشاوت Tachechâoût.
ازليتن Zeliten.
الساحل Sahel.
لبده Lebdah (Leptis magna).
الكيريه Elkyriah.
رقراقه Reqraqah.

(1) Ou Morzouq. *Voy.* ci-dessus, p. 74, note 11.

الغالبه El Ghalbah.
الجبابره El Jebâbrah.
كرنانه Kernanah.
خفوفه Khefoufah.
باريزوح Bariozouhi.
بن اجح Benjeha.
مسراته Mesrâtah ou Mesurate.
الدغمه El Daghmah.
نفد Nefd (ville antique sur le bord du désert).
حسومه Hassoumah.
تاورغه Tawarghah.
سلطان Sultân.
ابن غازي Benghazy.
الرحبه El Rahbah.
الغوط El Ghout.
ارحامه Rahamah.
المرج El Merj.
بترابه Boutrabah.
الرويسات El Rouissât.
برسس Bersis (peut - être Berenice).

توكره Taoukarah (Teuchris).
الطيرالحمر El Taïr el Hamar ou Sir el Hamar.
هلوله Haloulah.
بن نشنش Ben-Nechnech.
المدينه El Medinah.
اوجله Augelah.
جال Jalo.
اجخره Jakharah.
درنه Dernah (Dernis).
البونبه El Bonbah.
راس الهلال Ras el Helal (cap).
طبرق Tobroq (Tabruc).
تلميطه Tolmiatah (Ptolémaïs).
خنافس Khanafès.
عنبسه A'nbassah.
اقرنه Qrennah (Cyrène).
بجرار Boujérar.
العقبه El Agbah.
سيوه Siwah (Oasis).
ساو Saou.
انجلينه Angelinah.

ITINÉRAIRE

DE

CONSTANTINOPLE A LA MECQUE,

EXTRAIT DE L'OUVRAGE TURC INTITULÉ :

KITAB MENASSIK EL-HADJ كتاب مناسك الحج

(LIVRE DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES RELATIVES AU PÉLERINAGE),

DE EL-HADJ MEHEMMED EDIB BEN MEHEMMED, DERVICHE,

Imprimé en 1232 (1816-17);

TRADUIT PAR M. BIANCHI.

AVANT-PROPOS.

L'ITINÉRAIRE suivant a été traduit et extrait d'un ouvrage turc intitulé : *Kitab menassik el-Hadj*, ou livre des prières et des pratiques religieuses qui s'observent durant le pélerinage de la Mecque. Ce traité, composé, en l'année de l'hégire 1093 (1682), par un pélerin musulman nommé Mehemmed Edib ben Mehemmed dervich, a été imprimé par ordre du gouvernement Ottoman, en 1232 (1816-17). Mouradja d'Ohsson nous apprend qu'antérieurement à cette époque, il s'en débitait plusieurs milliers d'exemplaires, tant à Constantinople que dans les provinces de l'empire ; mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'indépendamment des prières prescrites pour les différentes stations, soit à la kaaba, soit dans les environs du temple, l'ouvrage de Mehemmed Edib renferme une description historique et géographique de tous les lieux situés sur la route que parcourt la caravane, depuis Constantinople jusqu'à la Mecque. Cette route traverse en partie l'Anatolie et la Caramanie, toute la Syrie, en suivant la rive droite de l'Oronte, l'Arabie-Pétrée, et le Hedjaz ou l'Arabie-Déserte.

Notre auteur, pour ce qui concerne la direction des chaînes de montagnes et le cours des fleuves et des rivières, n'est pas toujours d'accord avec les géographes connus; ce qu'il dit à cet égard se ressent trop souvent des idées superstitieuses des Musulmans et de leur peu de connaissances actuelles de l'histoire et de la géographie. Cependant les distances ont été généralement indiquées avec soin. L'auteur entre dans des détails assez étendus sur un grand nombre de désignations peu connues, et de villes même qu'on chercherait en vain dans nos dictionnaires géographiques les plus complets; il indique souvent la nature du sol et du climat; fait connaître les produits naturels et industriels, le nombre des édifices modernes et d'utilité publique, ainsi que le nom de leurs fondateurs et l'époque de leur construction, les eaux thermales et leurs propriétés curatives, les passages dangereux; les abîmes, le cours des torrens, la nature des chemins, les curiosités locales et d'autres renseignemens encore, que l'on n'obtient jamais exactement que des écrivains du pays même. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas indiqué plus souvent l'orientation; c'est là une des lacunes les plus graves de cet Itinéraire.

M. Barbié du Bocage, dont la science et la Société de Géographie déplorent la perte récente, a enrichi cette traduction de notes savantes propres à faire connaître le rapport des désignations modernes avec les noms de la géographie ancienne. Ce travail, interrompu par la mort de M. Barbié du Bocage, a été continué par M. Jomard. Nous avons nous-mêmes cru devoir ajouter quelques notes explicatives des termes orientaux peu connus de la généralité des lecteurs, ainsi que des éclaircissemens que l'obscurité du texte turc rendait indispensables. Nous ne nous sommes fait aucun système particulier pour la transcription en caractères Européens des noms Arabes, Persans et Turcs; l'orthographe que nous avons cru devoir préférer à cet égard, a été, autant que possible, celle de Mouradja d'Ohsson. Quant aux noms des différentes désignations géographiques, nous les avons également exprimés avec les caractères de la langue originale. Quelque fois le texte nous a laissé des doutes sur le sens précis de certains passages; dans ce cas, nous avons prévenu, par des notes particulières, que la traduction que nous en donnions était plus ou moins hasardée.

N'ayant pris, du livre de Mehemmed-Edib, que la partie purement géographique et descriptive, nous prévenons les lecteurs que ce travail doit être moins considéré comme une traduction littérale que comme un simple extrait de l'ouvrage auquel il appartient.

Lorsqu'il s'agit de contrées où les voyageurs Européens ignorent le plus souvent la langue du pays qu'ils parcourent, et où le fanatisme et la cupidité opposent des obstacles presque toujours insurmontables à leurs savantes explorations, on peut penser que les relations des écrivains du pays, toutes imparfaites qu'elles sont, peuvent encore fournir à la science des données aussi utiles que nouvelles. C'est en considérant ce document inédit, sous ce point de vue, que la Société de Géographie a pensé qu'il était de nature à faire partie du Recueil de ses Mémoires.

BIANCHI.

ITINÉRAIRE

DE

CONSTANTINOPLE A LA MECQUE,

EXTRAIT DE L'OUVRAGE TURC INTITULÉ :

KITAB MENASSIK EL-HADJ كتاب مناسك الحج

(LIVRE DES PRIÈRES ET DES CÉRÉMONIES RELATIVES AU PÉLERINAGE)

DÉPART DE SCUTARI.

L'INTENDANT ou dépositaire du trésor (1), les officiers de sa suite (2), et les pélerins musulmans, en partant de Constantinople, effectuent leur passage à Scutari, en différens corps. Suivant l'occurrence, ils s'arrêtent quelques jours dans cette dernière ville, et continuent ensuite leur route par Kartal, dans le voisinage de Mal-tepè مالدپه

(1) Le surrè-emini, dont le départ a lieu tous les ans, le 12 de la lune de redjeb, cinq mois avant la fête des sacrifices.

(2) Les saccas-bachis, sous-officiers des janissaires.

Kartal.
قارتال
à 3 heur. de Scutari.

Kartal est un bourg, situé sur le bord de la mer, à trois heures de marche de Scutari, renfermant un grand nombre de maisons et de boutiques, deux djamies (1), un khan (caravanserail) et un bain public. L'air y est doux, les fruits y sont abondans, mais l'eau (potable) y est rare. Celle qui coule devant les djamies est assez légère. De Kartal à Guegbuzè, on passe successivement par le petit village de Pendek پندك (2), par l'endroit appelé Tchaïri-Soultân چايرى سلطان (la prairie du Sultan), et après six heures de marche depuis Scutari, on arrive à Guegbuzè.

Guegbuze.
ككبوزه
à 6 h. de Scutari.

Guegbuzè (3), nommé originairement Guilk-Iazi كلك يازى (*le trait de plume* ou *l'écriture de la plume*), est une petite ville (cassaba), à trois heures de marche de Kartal, sur le golfe de Nicomédie, bâtie sur le penchant d'une élévation éloignée de deux fersekh (parasanges) de la mer (4).

(1) Anciennement tous les temples musulmans portaient la dénomination générale de mesdjid مسجد (lieu d'adoration), d'où on a fait dériver les noms de meschita en italien, et celui de mosquée en français. Il s'est depuis établi deux distinctions qu'il est essentiel d'indiquer pour ne plus y revenir dans cette traduction. On entend par le mot Djamie جامع un temple du premier ordre bâti par un sultan ou par un grand personnage, et dans lequel on prie pour le souverain et on célèbre l'office public des vendredis et des deux Baïrams; tandis que les mesdjids ou mosquées ne sont que des chapelles secondaires ou succursales dans lesquelles on ne peut faire que les prières du jour.

(2) D'Anville nomme ce lieu Pantiki, et il est appelé Pantichium dans les historiens de la Byzantine.

(3) D'Anville et d'autres voyageurs et géographes désignent cette ville sous les noms de Guebizè ou Guevizè. D'Anville croit que c'est l'ancienne Lybissa, mais M. Leake en fait l'ancienne Dacybitza du Bas-Empire.

(4) Le passage suivant, extrait d'un des ouvrages de Hadji-Khalfa, donnera une idée générale des mesures géographiques anciennes et modernes, employées par les Turcs : « Suivant les anciens, dit-il, tels que Batlemios (Ptolémée) et ses adhérens, le degré terrestre est de 22 fersekhs فرسخ (parasanges) $^1/_9$, la parasange de 3 milles ميل, le mille de 3000 ziras ذراع, le zira de 32 pouces, et le pouce de six grains d'orge de moyenne grosseur placés, dans le sens de leur épaisseur, l'un à côté de l'autre. D'après cette estimation, un degré terrestre est aussi de 66 milles $^2/_3$. La parasange, esti-

Conquise par le sultan Orkhan, cette ville doit à la munificence de Tchoban Moustapha pacha, l'un des vizirs du sultan Soliman,

mée en ziras, étant de 9000 ziras, le degré terrestre, sur le pied d'une marche modérée, est de trois merhalès مرحله (journée de marche), le merhalè de 8 parasanges, la parasange, sur le pied d'une marche modérée, se parcourant dans une heure de temps, il résulte que l'espace qu'on peut franchir ainsi dans une journée est d'environ 24 milles. En mer, quelle que soit, à raison des vents, l'incertitude des trajets, les marins ont reconnu que sur le pied d'une marche modérée on ne pouvait pas faire plus de 60 milles par jour.

» Suivant les modernes (Mutéakhkherin متأخرين), le degré terrestre est de 19 parasanges moins un neuvième, ce qui porte ce même degré à 56 milles et ⅔, le mille est de 4000 ziras, le zira de 24 pouces, et le pouce de six grains d'orge de moyenne grosseur, placés l'un à côté de l'autre, dans le sens de leur épaisseur. On voit, par là, que la différence qui existe entre les anciens et les modernes, est de trois pour le nombre des parasanges (qui composent le degré), et de dix pour celui des milles; mais cette différence est plutôt apparente que réelle, puisque, dans les deux indications, le nombre positif des milles ne représente qu'une seule et même chose; seulement le zira, selon les anciens, étant de 32 pouces, et de 24, suivant les modernes, ils diffèrent entre eux, à cet égard, de 8 pouces: mais la parasange étant, dans le premier cas, de 9000 ziras, et de 12000 ziras dans le second, il résulte que la quantité de milles, dans les deux cas, forme toujours trois parasanges, et que les pouces sont, comme dans la première estimation, de six grains d'orge de moyenne grosseur.

» Il y a aussi des différences dans la manière d'évaluer les menzils منزل (stations) et les merhalès, suivant la nature de la marche; si cette dernière est lente comme celle d'une caravane ou d'un corps de troupe, le merhalè est appelé mutedil معتدل *tempéré*, et le degré se compose de trois merhalès: tel serait, par exemple, l'espace parcouru, dans un jour, de Constantinople à Biuk-Tchekmedjè بيوك چكمجه (Pont grande); si le merhalè est un peu plus accéléré il est dit mutevesit متوسط, *moyen*, et se compose des deux tiers du degré: tel serait l'espace parcouru, par un cavalier allant au pas alongé, dans un jour, de Constantinople à Silivri سلوري; enfin, si la marche était encore plus prompte et qu'elle se composât du degré terrestre entier, le merhalè serait dit d'un degré: tel serait l'espace parcouru dans un jour, par un voyageur allant de Constantinople à Tchiorlu چورلي. Il résulte de là que le merhalè peut être d'un tiers de degré, de deux tiers de degré, et d'un degré entier. »

Hadji-Khalfa, *Introd. géograph. aux guerres maritimes.*

l'élévation d'une djamie, bâtie en pierres, l'établissement d'un collége (medressé) et la fondation d'un imareth (1).

La djamie renferme des lampes de jaspe, suspendues à la manière des lustres. On y voit un coran écrit en caractères ïakoutis (2). Guegbuzè contient en outre d'autres djamies, des marchés nombreux, des boutiques, des bains publics et des carrefours. L'eau y est rare et de mauvaise qualité. On la tire avec des roues hydrauliques (dolabs). Chichman-Ibrahim pacha est parvenu, en creusant des puits, à la réunir sur un point d'où elle se distribue dans les bains de la ville. Fazl-Ullah pacha et le cheikh Elïas y sont enterrés dans des monumens particuliers. Guegbuzè dépend du *liva* (3) ou gouvernement militaire de Kodja-Ili.

Il existe deux chemins de Guegbuzè au Pas-de-Dil دل ; l'un n'est que d'une demi-heure de marche, mais il est difficile et pierreux. En venant de Guegbuzè et descendant en face par Dil, on arrive, dans une demi-heure, à un village nommé Hersek. L'espace entre Dil et le côté opposé est de cinq milles. Sur le chemin de Dil, on trouve les endroits appelés Tcheurektchi-Oglou-Tchechmèssi چورکجی اوغلوچشمه سی (la Fontaine de Thcurektchi-Oglou); le Rocher Ioumrou, et Touzli-bounar توزلی بیکار (la Fontaine salée). On passe au côté opposé sur des bateaux et des maonnes (grosses barques qui vont à la rame et à la voile). Il ne faut pas trop se presser dans ce trajet, de crainte d'accident. On trouve sur le ri-

(1) Hotellerie où les enfans des écoles et les étudians vont prendre leur nourriture.

(2) Parmi les diverses espèces d'écritures arabes, celle qui porte le nom de son inventeur Iakouti est de la plus grande dimension: chacune des lettres est d'environ un pouce de hauteur. On peut juger par là quel doit être le volume d'un coran écrit de ce caractère. M. Frazer, voyageur anglais, a trouvé en 1822, à Cochoum dans le Khorasan, des feuilles d'un semblable coran très-remarquable. Voy. *the Asiatique Journal of London for november* 1825, pag. 562.

(3) L'empire Ottoman est divisé en vingt-six gouvernemens généraux (eïalets أيالت) composés de cent soixante-trois provinces ou gouvernemens militaires (livas لوا). M. d'Ohsson.

vage en face un vieux khan en ruine. Ce dernier est à trois heures et demie de distance de Guegbuzè, sur le golfe de Nicomédie.

Hersek est un petit bourg composé de la djamie de Zareh-Ahmed pacha, d'un bain public, de quelques maisons et de boutiques. Le sultan Mehemmed, dit le conquérant, s'en empara en l'année 862 (1458) (1). Comme ce bourg est situé au milieu des marais, on le traverse dans l'espace d'une demi-heure, sur une chaussée. Le khan est dû à la munificence du sultan Selim. Ce lieu dépend du liva de Codja-Ili. Ici, le Mutesarref, ou commandant militaire du liva, est dans l'usage de se mettre à la tête de la caravane des pélerins, et de l'escorter jusqu'à Ak-Chéher. Entre Hersek et Iznik, on rencontre un petit village appelé Derbend, habité, en grande partie, par des chrétiens. D'Hersek à Derbend (le défilé), le chemin est difficile. Deux heures avant d'arriver à Iznik, on trouve les eaux appelées Kirk-Guetchit قرق كچيت (3) (les quarante gués), et les lieux nommés Murg مرغ (l'Oiseau), et Pacha-Tchaïri (la Prairie du Pacha).

Hersek. هرسك

Derbend (2). دربند

Iznik (Nicée). Cette ville, qui est à dix heures de Hersek, fut conquise, en l'année 731 (1331) (4), par le sultan Orkhan. On raconte que son premier constructeur fut Sam fils de Noë. Cette cité, florissante et célèbre du temps des Empereurs grecs, est maintenant en ruine. Sous le règne des Césars, on y rassembla trois cent soixante religieux, qui réglèrent les articles de la Foi Chré-

Iznik. ازنيق à 10 h. de Hersek.

(1) L'année julienne ou grégorienne indiquée sera toujours celle dans laquelle a commencé l'année turque; quant à la date dont il est question, nous pensons qu'elle doit être antérieure au moins d'un siècle.

(2) Ce village, appelé aussi Kiz-Derbind, a été observé par M. Browne à 40° 32' de latitude. B. du B.

(3) Kirk-Guetchit (le Dracon); c'est probablement à cause de ses nombreuses sinuosités que les Turcs lui donnent le nom des *quarante gués*. Nous remarquerons dans la suite que d'Anville donne ce même nom de Kirk-Guetchit à la rivière de Koremoz qu'il appelle aussi Carasou.

(4) Iznik a été observée par M. Browne à 40° 21' 30" de latit. B. d. B.

tienne (1). Iznik est maintenant une petite ville renfermant des djamies, des khans, des bains publics et des marchés. L'air y est pesant et mal-sain. Sultan Orkhan y a élevé une djamie sur l'emplacement d'une des églises, et y a fondé un imareth. Cette ville contient en outre le tekiè (couvent de derviches) et la mosquée de feu Echref-Zadeh, ainsi que la tombe de ce saint, qui est devenue un lieu de pélerinage. On voit aussi dans cette petite ville, les tombes des princes Kenduzalb, Charalı, Kaïè-Ala-Eddin-Assoud et du mollah Khaïali. Iznik possède dans son voisinage un grand lac dont l'eau est fort douce et dans lequel on pêche une espèce de poisson de la grosseur d'un demi-empan, dont on fait sécher une portion que l'on exporte dans les pays voisins. La partie inférieure de ce lac confine au village Meklik (2), et se décharge dans la Mer Blanche (la Méditerranée et les mers avec lesquelles elle communique directement).

Lefkè. لفكه à 11 heur. de Iznik.

Lefkè est une petite ville, à onze heures de Iznik, renfermant un bain public, un khan, et une mosquée bâtie par Iskender pacha. Elle dépend du liva de sultan Euni (3). Sultan Osman s'en empara, en 780 (1378). On y trouve de la soie de première qualité. Les chemins environnans sont difficiles. C'est dans le voisinage de Lefkè que coule le fleuve Sakariè سقاريه (4). Ce dernier, qui sort des environs de Seïdi-Gazi, se dirige d'abord directement au nord, passe sous un pont au nord d'Eski-Chéher; là il prend le nom de Poursouk-Souï پورسوق سوی (5), se joint ensuite à d'au-

(1) L'auteur désigne ici le premier concile de Nicée, en 325.

(2) Ce lieu est désigné sur presque toutes les cartes, sous le nom de Kemlik.

(3) L'ancienne Leucæ. Ce liva, qui dépend du grand gouvernement ou Eïalet d'Anatolie, a pour chef-lieu Caradjè-Chéher, et se trouve sous le commandement d'un gouverneur général qui est pacha à deux queues (Mir-miran).

(4) Le Sangarius.

(5) Poursouk signifie *blaireau;* c'est aussi le nom d'un vaste désert sablonneux qu'on trouve au N. de la mer d'Aral et au N.-E. du Sir-Derïa, au N. de Bukhara et au N.-O. de Samarcande.

tres rivières, coule à l'orient de Sugut; puis, s'écartant de nouveau de cette direction, il passe sous les ponts de Khandak et de Guivèh, et se jette enfin dans la Mer-Noire. Le Sakariè est un grand fleuve. Près de ses bords, on trouve la vallée appelée Tchelteklik-Wadi. Entre Lefkè et Sugut, on rencontre un petit village nommé Vezir-khani, contenant quelques maisons, un bain, un khan et une mosquée, provenant de la munificence de Kupruli-Mehemmed pacha. Le fleuve dont il a été parlé plus haut, coule sous les murs du village.

Vezir-khani (1).
وزيرخانى

A deux milles de Sugut, on remarque un dôme qui couvre le tombeau du guerrier Hertogroul-beg, père de sa Hautesse le sultan Osman, fondateur de la dynastie Ottomane. A la mort d'Hertogroul beg, qui eut lieu en 687 (1288), le sultan Ala-Eddin, de la race des Seldjoukides, remit à Osman l'étendard et les queues de chevaux, et lui désigna Sugut et ses environs pour lieu de résidence (2).

Sugut (le Saule) est une petite ville à neuf heures de Lefkè, renfermant des marchés, des carrefours, des bains et des mosquées. On la nommait, dans l'origine, Sugutdjik سكوتجك (le Petit-Saule) et Sifsaf صفصاف (mot arabe qui a la même signification). Le sultan Amurat Ier s'en empara en 765 (1363). Ce lieu est renommé pour ses raisins confits et ses cufters-soudjouks (pâte faite avec des amandes et du miel). C'est dans cette ville que Jahïa pacha a fait élever un petit monument. Sur la route on voit le cimetière dit des Frères (3).

Sugut.
سكوت
à 9 h. de Lefkè.

Eski-Chéher (la Vieille-Ville) (4), est une petite ville située dans une vaste plaine, à dix heures de Sugut; on y fait la prière du vendredi dans deux grandes djamies, dont l'une fut bâtie par Ala-Eddin, et l'autre par Moustapha pacha. Eski-Chéher ren-

Eski-Chèher.
اسكى شهر
à 10 h. de Sugut.

(1) M. Leake croit que c'est l'ancienne Agrilium. B. du B.

(2) Ce lieu est regardé, par l'historiographe turc Saad-Eddin, comme le berceau de la monarchie Ottomane.

(3) Cet endroit est désigné, sur la carte de M. Lapie, sous le nom de Bech-Kardachler (les cinq frères).

(4) L'ancienne Dorylæum. B. du B.

ferme en outre d'autres temples du second ordre (1), des marchés, des khans et des thermes ou bains d'eau chaude naturelle. Il s'y trouve un petit puits dont l'eau est d'une qualité supérieure. Les melons y sont excellens. Par l'effet de la volonté du Très-haut, cette ville est souvent arrosée de la pluie. Les khans et les marchés sont séparés des autres habitations. Elle dépend du liva de sultan Euñi. Ce fut en 687 (1288), que sultan Ala-Eddin concéda et transmit, en vertu d'un diplôme, l'autorité de cette ville à sultan Osman. Les tombes vénérées du cheikh Zadè-Bali et de Chahab-Eddin-Chehrwerdi, y sont devenues des lieux de pélerinage. La rivière Poursouk coule dans ses environs. Entre cette dernière et la ville, à trois heures de distance, se trouve un village appelé Ak-viran اق ويران (les ruines blanches). Au sud d'Eski-Chéher est Seïd-Gazi; au nord, Keuïnik كونيك, et Sugut; et au nord-ouest (2), In-Euni اين اوكى. Les pélerins s'arrêtent un jour à Eski-chéher y payent les journées des muletiers, celles des Ykkams (3), et distribuent des bakhchiches (4).

Seïd-Gazi. سيد غازى à 9 heures de Eski-Chéher.

Seïd-Gazi (le prince guerrier) (5), à neuf heures de Eski-chéher, est un édifice vaste et considérable, recouvert en plomb, sur une élévation formant le tombeau du guerrier Battal-Aboul-Hassan-Abd-Oullah-el-Antaki, situé près de la ville et non loin d'un khan bâti sur la grande route. Ce bâtiment fut élevé par la mère du sultan Ala-Eddin le Seldjoukide; elle même y est enterrée. Dans les environs, se trouvent d'autres fabriques qui servent de tombeaux à quelques seigneurs qui étaient fils de Mikhal. On rencontre un peu plus loin, une djamie couverte en plomb, des cellules, un medressè (collège), des lieux d'hospitalité pour les voyageurs, et un bain public, monumens de la munificence du sultan Sélim.

(1) *Voy.* la note ci-dessus, pag. 84.

(2) J'ai cru devoir rectifier ici quelques erreurs d'orientation trop évidentes.

(3) Mercenaires chargés d'attacher les bagages et les bêtes de charge.

(4) Don supposé volontaire, espèce de pour-boire réclamé aussi souvent en Orient qu'en Europe.

(5) M. Leake croit que c'est l'ancienne Santabaris. B. du B.

Des derviches Bektachis occupent les cellules et le tombeau. Sur un terrein uni de cette ville (1), on trouve de nombreuses sources d'eau chaude naturelle, au-dessus desquelles on a construit une voûte et un lieu pour se deshabiller. Il y a deux bains particuliers, l'un pour les hommes, et l'autre pour les femmes. A l'extrémité des jardins de Eski-chéher, et dans un lieu situé à dix heures de distance du territoire de la ville, on voit une autre source d'eau chaude naturelle. On recueille, à sa surface, une substance grasse qui s'y forme; et quelquefois on retire une ou deux tasses de cette matière, qui ressemble à de l'huile bouillie. Seïd-Gazi dépend du liva de sultan-Euni. Entre cette petite ville et Khosrew-Pacha, on trouve un village nommé Bardakli, composé de quelques maisons, d'un khan et de boutiques. Non loin de ce dernier, existe un endroit appelé Karlapa-Bogazi قارلاپه بوغازی (le détroit ou la gorge de Karlapa).

Bardakli.
باردقلی

Khosrew-Pacha, à 9 heures de Seïd-Gazi, nommé également Ieni-Khan, یکی خان (le Nouveau-Khan), est un petit bourg composé de plusieurs khans, de deux djamies, dont l'une est une ancienne église, d'un bain, de quelques maisons, et de marchés. On y fabrique de beaux tapis. L'air y est pur. Entre Khosrew-Pacha et Boulavadin, il existe un petit village nommé Biât بيات (3) composé de quelques maisons, et dont un ruisseau arrose les murs. De ce dernier à Boulavadin, on rencontre un passage difficile et dangereux désigné sous le nom de Inler اينلر (les Cavernes).

Kosrew-Pacha (2).
خسروپاشا
à 6 h. de Seïd-Gazi.

Boulavadin, à douze heures de Khosrew-Pacha, est une pe-

Boulavadin (4).
بولاوادين
à 12 h. de Kosrew-Pacha.

(1) Nous voyons par le mot de *Cassaba*, dont l'auteur se sert, pour la première fois, en désignant la réunion de tous ces édifices, qu'elle forme une petite ville.

(2) M. Leake croit que c'est l'ancienne Prymnesia. B. du B.

(3) M. Leake pense que c'est l'ancien Beudos. B. du B.

(4) D'Anville est d'avis que c'est l'ancienne Diniæ, mais M. Leake pense que c'est l'ancien Polybotum. B. du B.

tite ville composée de quelques maisons, de marchés, de bains publics, de khans et de trois djamies, dont la première porte le nom de Sinan Pacha-Djamissi, la seconde celui de Cheikh-Djamissi, et la troisième celui de Hadji-Effendi-Djamissi. On voit à Boulavadin un grand pont de 540 pas de longueur, bâti par sultan Sélim. Cette jolie petite ville dépend du Liva de Kara-Hissar, elle abonde en melons délicieux et autres productions recherchées. Des colonnes de pierres élevées sur la route, indiquent les limites des Sandjaks de Konia et de Kutahïa.

Ishacli. اسحاقلى à 8 h. de Boulavadin.

Ishacli, à huit heures de Boulavadin, est une petite ville sur la grande route, renfermant une djamie, un bain et un khan, bâtis par le sultan Ala-Eddin, des maisons nombreuses, des vignes, des jardins et des eaux courantes. L'air y est pur et les fruits abondans. Ishacli dépend du liva de Ak-Chéher; on y trouve une fontaine appelée ïagli-bounar ياغلى بكار (la source huileuse).

Ak-Chéher (1). آق شهر à 8 heur. de Ishacli.

Ak-Chéher (la Ville-Blanche), à huit heures de Ishacli, petite ville composée de marchés, de rues nombreuses, de khans, de djamies, et entourée de vignes, de jardins et d'eaux courantes. Les djamies y sont au nombre de trois : celle du sultan Soliman, celle du sultan Ala-Eddin, et celle de Hassan-Pacha. Il y existe cinq bains publics. L'endroit qui porte le nom de Buïuk-Tekiè, (le Grand-Couvent), offre une promenade incomparable : on y voit plusieurs écluses au milieu de vertes prairies, coupées par des canaux, d'où s'écoulent des eaux nombreuses. Les derviches du couvent, qui sont Mewlevites (2), y suivent les pratiques de leur ordre. Le sultan Mehemmed s'empara de cette ville en 817, (1414). Les cendres de Khodjah-nassreddin (3) et celles de plu-

(1) D'Anville croit que c'est l'ancienne Aviochia ad Pisidiam, et M. Leake l'ancienne Jullæ ou Juliopolis. B. du B.

(2) Le fondateur de cet ordre de derviches est Djelal-Eddin-Mewlana Roumi, surnommé Molla Hunkiar, mort à Conïa en 672 (1273-74).

(3) Nassereddin-Khodjah, personnage dont la célébrité est devenue populaire chez les Turcs par l'originalité de son caractère, de ses bouffonneries

sieurs personnages célèbres y sont déposées. Entre autres tombeaux, ceux de Nimet-Oullah, Weli-Ul Nedjwani, d'Hakhi Ouran, et de Kurd-Emir, sont devenus des lieux de pélerinage. Un roi qui passa par cette ville, en remarquant la quantité prodigieuse de fleurs blanches qui l'environnaient, crut devoir la désigner sous le nom d'Ak-Chéher, (la ville blanche); dénomination qu'elle a conservée depuis. Elle doit à la pureté de l'air qu'on y respire, la possession d'un château que le sultan Amurat y fit construire, lorsqu'il se rendait à Bagdad. Ak-Chéher est le chef-lieu même du liva de ce nom; on trouve dans ses environs un lac très-poissonneux. Entre Ak-Chéher et Ilguin, il existe un petit village, composé de quelques maisons, et que l'on appelle Erkad-khani. Erkad-khani. ارقدخانی

Ilguin, à neuf heures de Ak-Chéher, est une petite ville qui se compose de carrefours, de quelques marchés, du khan de Roustem-Pacha, du bain public dit Tchiftè-Hammami, bâti par le sultan Gaïas-Eddin, de deux djamies; l'une de feu Moustapha Pacha, et l'autre, qui est une ancienne église, porte le nom de Dorgoud-Beg (2). Ilguin dépend du liva de Ak-Chéher. L'air pendant l'été y est très lourd. A un mille de la ville, on trouve une source d'eau chaude naturelle, dont l'efficacité est de guérir la paralysie et la lèpre. A l'entrée d'Ilguin, on voit un grand lac dont l'eau est très-douce, et dans lequel on pêche diverses sortes de poissons. Là se voit aussi la fontaine de l'infortuné Ibrahim Pacha, et sur le chemin Cadin-Khani (le khan de la sultane), ainsi qu'un autre petit village composé de quelques maisons, et que l'on appelle Arslan-Keuï (le village des Lions). On pense généralement que ce nom lui vient des figures en pierres, de cet animal, Ilguin. (1). ایلغن 9h. de Ak-Chéher. Arslan-Keuï. ارسلان کوی

et de ses réparties quelque fois spirituelles, mais le plus souvent obscènes et de mauvais goût. Nassreddin-Khodjah naquit à Sivri-Hissar سوری حصار, près d'Angora.

(1) MM. d'Anville et Leake croient que c'est l'ancien Philomelium.
B. du B.

(2) Officier renommé de la marine Ottomane, tué à Malte en 960 (1552).

qu'il y avait de distance en distance. On trouve aussi sur cette route, deux endroits appelés Balkam-Souï (l'eau de Balkam), et Baliche-Keuprussy (le pont de Baliche.)

Ladik (1).
لاديك
à 10 h. de Ilguin.

Ladik, à dix heures d'Ilguin, nommé également Lazekièï-Karman لازقيهٔ قرمان (Lazekiè de Caramanie), Iorgan يورگان, et Saïd-Ili سعيد ايلى, est une petite justice municipale (caza قضا) composée de marchés, de bains publics, de khans et de djamies. L'air y est pesant. On voit dans ce lieu une source dont l'eau est très-froide. Le premier silihtar (porte-épée) du sultan Murad y a fait construire une fontaine ainsi qu'un khan que l'on nomme Dokouzli. A une heure de distance, dans la montagne, on trouve une autre source appelée Donli-bounar (la fontaine glacée); dont l'eau est très-douce. Ladik dépend du liva de Koniè et est situé sur le bord de la petite rivière appelée Zingui-souï زنكى صوى.

Koniè (2).
قونيه
à 11 heur. de Ladik.

Koniè (Iconium), à onze heures de Ladik, lieu entouré d'eaux courantes, de vignes, de jardins, et d'un endroit appelé *Siri-Meram*, سيرمرام (le contentement des desirs). On trouve dans ce dernier un joli bain, orné d'un jet d'eau qui s'élève à une hauteur prodigieuse, et au sujet duquel on a composé le distique turc suivant:

بيت

ايربشور فسقيه سى آقد قجه دايم بامنه
جنته كيرمك ديلرسك كيرمرام حامنه

« Son jet élancé atteint la voûte éternelle : entre dans le bain de Meram,
» ô toi qui veux aller en paradis! »

Koniè est une grande ville renfermant de beaux marchés, des carrefours, des bains publics et des djamies. Une haute muraille y a été

(1) L'ancienne Laodicea Combusta. B. du B.

(2) L'ancien Iconium. Koniè a été observé par Niebuhr à 37° 52' de latitude. B. du B.

élevée, et percée de douze portes, en 619 (1222), sous le règne d'Ala-Eddin, fils de Kaïcobad, fils de Gaïas-Eddin, fils de Kaï-Khosrew le Seldjoukide, et aux frais de Kilidj-Arslan. Cette muraille est maintenant en ruine. En deçà, est une djamie du susdit Ala-Eddin, où ce prince est enterré. Koniè possède en outre six bains publics, dont quatre en dedans de la muraille, et deux en dehors. Cette ville, qui est le chef-lieu même du liva de ce nom, fut conquise dans la 85e année de l'hégire (704). Originairement le siège du gouvernement des anciens Grecs, elle retomba, après la première conquête, au pouvoir des Césars, fut délivrée de nouveau en 681 (1282) (1), par Davoud, fils de Suleïman-Katoumouch, et enfin enlevée à Karaman-Oglou en 794 (1392), par Ilderim-Baïazid (2), époque où elle a fait définitivement partie de l'empire Ottoman.

Ce lieu produit des abricots de l'espèce recherchée, appelée Fakhr-Eddin (3), ainsi que la fleur nommée Debbag-Tchitchegui, (fleur des Corroyeurs), qui sert particulièrement à la teinture des cuirs. On visite, à Koniè, les tombes de plusieurs personnages célèbres, entre autres celles de Mewlana-Djelal-Eddin-Roumi, du sultan Veled-Cheikh-Kerim-Eddin, de Seïd-Burhan-Eddin, et de Tchelebi-Hassan-Eddin. Un coffre qui se trouve dans la bibliothèque de Sadre-Eddin, et qui renferme le froc de derviche d'Abdulkadir-Guilani, y est également l'objet du respect religieux; mais c'est surtout la tombe de Mewlana-Djelal-Eddin (4) qui inspire la plus profonde vénération. En face, et dans un endroit retiré les derviches Mewlevites s'acquittent le vendredi des pratiques instituées par leur fondateur. Le tombeau de Mewlana est dû à la munificence et à la piété de Guedik-Ahmed-Pacha. Dans le voisi-

(1) Nous pensons qu'il y a ici erreur et qu'on devrait lire la date de 1065 de J.-C.

(2) Bajazet Ier, surnommé Ilderim l'Éclair.

(3) Abricot-pêche, *Malum Armeniacum majus*.

(4) Fondateur de l'ordre des Derviches Mewlevites. *V.* la note, p. 96.

nage de ce monument, se trouve une djamie à deux minarets, bâtie par sultan Sélim. Mewlana-Djelal-Eddin-Roumi, naquit à Balkh, vécut 68 ans, et mourut en l'année 662 de l'hégire (1264). Les eaux de Koniè, qui proviennent d'un montagne voisine, se distribuent dans la ville, en passant à travers 300 conduits. Les diverses branches des ruisseaux qui coulent au milieu des vignes et des jardins, forment, en descendant, un lac qui est lui-même entouré de montagnes. Les pélerins s'arrêtent un jour à Koniè, y paient les muletiers, et distribuent des bakhchiches.

Ismil (1). اسميل à 12 h. de Koniè.

Ismil nommé autrement Kerdè-Beli كرده بلي, à douze heures de Koniè, est une très-petite ville située sur la grande route, renfermant des marchés, des khans et des djamies. Elle dépend du liva de Koniè. Ses habitans font beaucoup d'accueil aux pelerins de la caravane. La rareté de l'eau provient de ce qu'il n'y en a pas d'autre que celle qu'on retire des puits. On trouve en partant de Koniè, deux chemins, l'un est celui d'Ismil, et l'autre celui du village de Kudji كجي. Comme le premier est difficile, on préfère le plus souvent celui de Kudji en allant à Kara-Bounar.

Les eaux qui se trouvent abondamment répandues sur la route d'Ismil, en rendent le trajet des plus fatigans, cela n'empêche pas les Pelerins de suivre cette route de préférence. Il existe entre Ismil et Kara-Bounar, un endroit connu et pénible à franchir, appelé Ilki Bouroun يلكي برون : ce lieu est dangereux et sablonneux.

Depuis Koniè jusqu'à Erekli, la route n'offre qu'une plaine. C'est dans cette dernière qu'est située Ismil. Lors des inondations, la plaine entière est submergée, et si dans le même temps le lac de Koniè vient également à se déborder, tout le liva d'Ismil ressemble alors à une vaste mer. On assure qu'autrefois la plaine de Koniè n'était autre chose que la mer elle-même. En face d'Ismil sont les montagnes appelées Fudul-Baba-Dagleri فدول بابا طاغلري,

(1) D'Anville croit que c'est l'ancienne Psibela. B. du B.

(les montagnes de Fadoul-Baba, qui tirent leur nom d'un personnage fabuleux); elles sont entièrement dépourvues d'arbres et offrent à leur sommet un bassin dont l'eau ne diminue ni n'augmente et qui sert à désaltérer les animaux.

Kara-Bounar (1). قره بیكار à 9 heures d'Ismil

Kara-Bounar (la source noire), à neuf heures d'Ismil, est une petite ville renfermant des eaux d'une grande pureté, des maisons nombreuses, des bains, un Imareth, et une Djamie en pierres à deux minarets, bâtie par sultan Suleïman. Kara-Bounar était, avant Koniè, la capitale du sultan Ala-Eddin; elle fut conquise en 862 (1457), sous le règne du sultan Mehemmed. Il s'y fabrique des chaussons de laine de première qualité. Elle possède une petite forteresse; et dépend du liva de Koniè. On trouve en partant de Kara-Bounar, à gauche du chemin et à environ à trois milles de distance de cette ville, une saline qui fournit de sel tout le canton. Dans les environs à droite de la route, est un passage dangereux appelé Coum-Bournou قوم بورنی (le promontoire de sable) (2); il s'y trouve un réservoir destiné aux besoins des voyageurs. A droite de Coum-Bournou, on rencontre un abîme.

Erekli (3). ارکلی à 12 heur. de Kara-Bounar,

Erekli, à douze heures de Kara-Bounar; son ancien nom est Erekli de Caramanie. On est ici à moitié chemin de la route des pélerins (de Constantinople à Damas). Erekli est une petite ville dans laquelle se trouvent des djamies, des mosquées et vingt-deux quartiers. Caraman-Oglou Ibrahim-Beg et Chehab-Eddine, y ont fait construire chacun une djamie. Le dernier est enterré dans celle qui porte son nom. Cette ville renferme en outre plusieurs khans, deux bains publics, des marchés et des eaux nombreuses. Celles qui coulent dans ses environs ont une

(1) M. Leake croit que c'est l'ancienne Barate (Βαράτη). B. du B.

(2) M. de Nerciat, qui a parcouru ce canton, croit se rappeler que l'endroit dont il est ici question porte également le nom de *Guiden guelmez*, mots turcs qui signifient : « celui qui y va n'en revient plus. »

(3) D'Anville croit que c'est l'ancienne Archelais; mais M. Leake

vertu pétrifiante, et l'on met en œuvre les pierres qui en résultent. Les murailles qui jadis entouraient la ville, étaient de terre : elles ont été entièrement reconstruites. Le territoire d'Erekli, produit une grande variété de fruits. Il est reconnu qu'il y existe quatre-vingt-dix espèces différentes de poires. Aboul-Feth sultan Mehemmed, (dit le père de la Victoire) (1) s'en empara en 862 (1457). On y voit aussi la djamie de Kilidj Arslan, surnommée l'ancienne djamie. Cette ville dépend du liva de Koniè ; ses eaux jaillissent du pied d'une montagne appelée Erdoust اردوست. Dès l'instant que ces dernières diminuent à leur source, le trajet devant la ville devient impraticable. Dès le temps du khalife Eumer-el-Farouk (2) (Omar), Erekli fut, du consentement même de ses habitans, transformée en Vakf ou fondation pieuse des deux villes sacrées, la Mecque et Médine. On y voit un pont qui porte le nom de Tchavouche Keuprussi. Les pélerins s'arrêtent ordinairement un jour dans cet endroit, et y paient les journées des muletiers, sans être toutefois tenus de leur donner des bakhchiches.

Olou-Kichla. اولو قشلا à 9 heur. d'Erekli.

Olou-Kichla (la grande résidence d'hiver), à neuf heures d'Erekli, est un gros village composé d'une djamie, de deux khans, de boutiques et de maisons nombreuses. Il dépend du liva d'Adana. On remarque dans ce lieu le khan de Mehemmed pacha, et sur la route un endroit appelé Kiafir-Sindi (3), ainsi que la forteresse nommée Guelik, située sur le sommet d'une montagne. Cette place fut prise, en 872 (1467—68), sous le règne du sultan Aboul-Feth Mehemmed Khan.

Tchefteh-Khan. چفته خان à 9 heur. de Oulou-Kichla.

Tchefteh-Khan à neuf heures d'Olou-Kichla. Ce lieu renferme deux khans et dépend du liva d'Adana. Il existe dans son voisinage une source d'eau chaude naturelle. Le chemin est pierreux et difficile. On trouve ici un endroit escarpé appelé Sandikli

pense que c'est l'ancienne Archalla. Erekli a été observé par Niebuhr à 27° 30' de latitude. B. du B.

(1) Mahomet II.

(2) Elfarouq الفاروق, celui qui est doué d'un grand discernement pour distinguer le bien du mal.

(3) Ces mots, qui signifient en turc

صنديقلي dont une rivière arrose les murs. Dans les environs, les défilés des montagnes offrent quelques villages d'où l'on apporte du pain léger et du beurre frais que l'on vend aux pélerins. On y voit aussi une jolie résidence d'été, appelée Tekirli ou Tanrili-ïaïlak تكرلي يىلاق à laquelle on ne parvient qu'après avoir passé deux ponts. En partant de Tchefteh-Khan, pour se rendre au ïaïlak de Ramazan-Oglou, et en passant les eaux du Kirk-guetchit (les quarante trajets) sur un pont de pierres; on arrive à la fontaine dite Cheker-Bounar شكربكار, source renommée et dont le nom indique la douceur de ses eaux qui jaillisent du pied d'une montagne. A une demi-journée de marche de Tchefteh-Khan, le Kirk-guetchit se grossit, passe sous le pont blanc Ak-Keupru, et va joindre ses eaux à celles de la rivière nommée Karasou قرەصو (la rivière noire) (1). C'est après avoir traversé le pont dont nous venons de parler, que l'on descend au ïaïlak de Ramazan-Oglou. De Tchefteh-Khan jusqu'à Tchakid, le pays ne présente qu'une suite de montagnes et de forêts.

Iaïlak de Ramazan-Oglou, à neuf lieues de Tchefteh-Khan, se compose d'un khan et des maisons d'été des habitans d'Adana, qui y séjournent avec leurs familles, mais c'est surtout durant la saison du printems que ce lieu est agréable et fréquenté. L'air y est excellent. Ce Iaïlak dépend du liva d'Adana. A droite du chemin et sur le sommet de la montagne, se trouve la forteresse de Doulek دولك; et non loin de là, la gorge

Iaïlak de Ramazan-Oglou. رمضان اوغلى ييلاغى à 9 l. de Tchafteh-Khan.

l'infidèle a été défait, rappellent probablement quelque avantage remporté dans ce lieu sur les Chrétiens.

(1) Suivant la carte de D'Anville, la rivière de Kirk-Guetchit est la même que celle appelée Koremoz et Carasou, et elle prend sa source près de Kaisariè, l'ancienne Césarée de Cappadoce, pour se jeter dans l'Euphrate. Cette rivière ne peut donc être la même que celle dont il est ici question; néanmoins il est dit que cette dernière va joindre ses eaux à celles du Kara-sou. Sans doute cette rivière de Kara-sou est encore différente de celle qui passe à Kaisariè cette ville devant être éloignée d'environ trente lieues de Tchefteh-Khan.

B. du B.

qui porte le même nom (1). Il existe aussi dans ces montagnes plusieurs cavernes, ainsi que des mines d'or, d'argent et de cuivre. Divers khans ont été bâtis dans les intervalles qui séparent ces dernières. On y trouve deux endroits appelés Sultan-Khani سلطان خانی et Sari-Achik صاری اشق. C'est par ces derniers que la caravane passe en hiver pour se rendre à Tchaked, en été elle se dirige par Derbend.

Tchaked. چاقد à 11 h. du Iaïlak de Ramazan-Oglou.

Tchaked est un khan, à onze heures du Iaïlak de Ramazan Oglou, au pied duquel coule la rivière du même nom. On y voit deux autres khans, appelés, l'un Tchaouch-Khani چاوش خانی et l'autre Kiz-Olouk قز اولوق. L'eau de ce dernier est très-froide. Sur les sommets des montagnes, on aperçoit les ruines de plusieurs châteaux.

Des villages qui sont dans les environs, on apporte des comestibles et diverses sortes de fruits, que l'on vend aux pélerins. Les chemins sont difficiles. On voit encore ici un khan bâti par Baïram pacha. Deux routes conduisent de Tchaked à Adana, l'une est appelée Karga-Kesmes قرغه کسمز (l'Inaccessible aux Corneilles), et l'autre It-ïelmez ایت یلمز (l'Impraticable aux Chiens). On ne parvient à Adana qu'après avoir franchi la montagne. En suivant le premier chemin, on évite le trajet de la rivière de Tchaked; tandis que par le second, on la traverse près du khan qui porte le même nom pour arriver à Adana, mais dans ce cas on se trouve dans la nécessité de passer l'eau plusieurs fois.

Adana (2). اَذَنَا à 9 h. de Tchaked

Adana, appelée originairement Ardena اردنا, à neuf heures de Tchaked, chef-lieu d'un Eïalet (gouvernement-général), demeure ordinaire d'un pacha à deux queues, possède un château. La construction de cette ville, commencée par le khalife Rachid, fut terminée, après la mort de ce dernier, par son fils Mehemmed. Le

(1) Cette gorge ou Derbend était appelé autrefois Ciliciæ-Pylæ.
B. du B.

(2) L'ancienne Adana. Adana a été observée par Niebuhr à 36° 59' de latitude.
B. du B.

fleuve Sihan سيحان, qui est le Kizil-Ermak (1), coule sous ses murs. Adana est une grande justice municipale (caza قضا), renfermant un medressè (collége) et une djamie, bâtie par Piri pacha, ainsi que d'autres temples, des bains publics et de beaux marchés. Elle est le chef-lieu même du liva de ce nom, et fut conquise, en 891 (1486), sous le règne du sultan Baïazid. On y remarque entre autre une jolie djamie, bâtie par Ramazan-Oglou, dont l'architecture est décorée de briques émaillées (2). Piri pacha, qui était de la famille des Ramazan-Oglou, a rebâti la forteresse et construit un bain public. L'excessive pesanteur de l'air qu'on respire dans cette ville oblige la plupart des habitans à passer l'été dans les iaïlaks. On a élevé sur le Sihan un grand pont avec deux entrées, où des receveurs perçoivent un droit imposé aux marchands. Des moulins construits avec art garnissent les bords du fleuve.

Le Sihan سيحان, qui sort de la montagne de Kormouz جبل قورمز, dans le voisinage de Kaïsariè قيصريه (Césarée), coule d'abord sous les murs de cette ville, et passe ensuite devant Tchaked; là, il prend le nom de *rivière de Tchaked* چاقد صوبى; passant peu après par Aïas اياس, il se mêle aux eaux du Djihan جيحان (3) et va se jeter dans la mer de Roum ou la mer Blanche, entre

(1) Ce Kizil-Ermak, appelé aussi Sihan, et qui est le Sarus des anciens (*Voy.* Procope, *De Ædif.*, lib. v, cap. 5; Xenohon; Anabas, lib. I, cap. 4; Tite-Live, lib. XXXIII, cap. 41.), n'a rien de commun avec le Kizil-Ermak ou Halys qui se jette dans la Mer-Noire ou le Pont-Euxin. B. du B.

(2) M. de Nerciat qui a vu plusieurs de ces temples, assure que les couleurs dominantes de ces briques émaillées sont le bleu lapis, le jaune, le noir, et qu'elles sont souvent chargées de lettres dont l'arrangement, qu'on peut modifier à volonté, forme des inscriptions.

(3) On craint qu'il n'y ait ici méprise parce que le Sihan ne passe pas par Aïas du bord de la mer, mais il pourrait y avoir un autre Aïas dans les terres; et si le Sihan et le Djihan mêlent leurs eaux, ce ne peut être qu'au-dessus d'Adana: car à partir de cette ville, ils prennent chacun une direction contraire pour se jeter à la mer. Il est vrai aussi de dire que le Djihan ou Pyramus a changé de cours.
B. du B.

Aïas et Tersous. Les pélerins s'arrêtent un jour à Adana, y paient les journées des muletiers et distribuent des bakhchiches.

Messis (1). مسيس à 6 h. de Adana.

Messis, à six heures d'Adana, sur le Djihan, se compose de deux forteresses, situées l'une en face de l'autre; la première est appelée Kufr-Bina كفربنا (Fabrique des Infidèles), et la seconde مصيصه Messissè. On a élevé un pont en pierre sur la rivière qui coule entre ces deux forteresses. A l'une des extrémités du pont, du côté d'Adana, il existe un collége tombé en ruine. Suivant la renommée, ce lieu est celui des sept stations. On voit en face un autre fort, ainsi qu'une djamie, un khan et les maisons des soldats de la garnison. On dit que ce lieu renferme les tombes vénérées de cinq prophètes.

Messis est le chef-lieu même du liva de ce nom. Elle fut conquise en l'année 84 de l'hégire (703). Il existe, dans son voisinage, une montagne appelée Djebel-Elnour جبل النور (la montagne de la lumière), dans laquelle on trouve de belles hyacinthes, diverses autres sortes de fleurs et de la mandragore de la plus belle espèce. Cette montagne s'étend depuis Messis jusqu'à la mer. Le nom du fleuve Djihan جيحان, prononcé par le peuple se change en celui de Djihan-Souïi جهان صويى (la Rivière du Monde). Cette dernière prend sa source à Elbestan البستان, et se joint ensuite au Sihan سيحان (2). On perçoit également ici un droit sur les marchands. Entre Messis et Kourd-Koulak, il existe, sur la droite de la grande-route, un vieux château ruiné, appelé Chah-Meran شاه مران, que l'on dit être rempli de serpens et que l'on aperçoit de la route. Sur ce même chemin, en entrant dans la vallée, on découvre un espace immense dont la vue ne peut atteindre le terme. C'est des

(1) L'ancienne Mopsuestia.
B. du B.

(2) Ici notre auteur ne s'accorde nullement avec d'Anville. Ce géographe place El-Bestan, ou suivant lui El-Boustan, aux sources du Seihoun et ne fait point communiquer cette rivière avec le Djihoun. Toutes deux, sur sa carte, coulent presque parallèlement jusqu'à la mer où elles ont des embouchures différentes.

villages de cette vallée que l'on apporte du lait, du pain et autres comestibles, que l'on vend aux pélerins. Ce chemin offre une pente assez difficile. Dans le voisinage de ce château et en descendant une élévation, on arrive dans la vallée appelée Tchokour-Ova چقوراوه (la Vallée de la Fosse) ; c'est une vaste plaine, et la demeure ordinaire des Turcomans. Ces lieux, du reste assez dangereux, produisent de bons chevaux et des tapis recherchés (1). On prétend que le sage Locman (2), en parcourant les montagnes des environs, y découvrit un nombre considérable de médicamens précieux.

Kourd-Koulak (3). قورد قولاق à 9 h. de Messis.

Kourd-Koulak (l'Oreille du Loup), à neuf heures de Messis, est un grand khan renfermant le logement d'un aga et les maisons des soldats ou gardiens. Ce lieu dépend du liva de Messis. L'air en été y est pesant. On y voit en outre le khan de Baïram pacha. Le chemin est sablonneux. Entre Kourd-Koulak et Païas sont situés les lieux appelés Timour-Kapou تیمورقپو (le pont de Tamerlan) (4), Bournaz-Keuprissi بورناز کپریسی (la porte de l'homme au grand nez), et sur le bord de la mer, Uzïr عزیر (Esdras), appelé autrement Matakh مطخ. Timour-Kapou est une voûte bâtie en pierre, sous laquelle on passe. Le chemin qui y conduit est un peu boisé et dangereux. On fait également payer ici un droit aux marchands.

Païas (5). پیاس à 11 heur. de Kourd-Kalouk.

Païas, à onze heures de Kourd-Koulak, est une petite ville

(1) Je passe ici une fable des plus absurdes sur le prophète Daniel et l'ange Gabriel.

(2) Personnage célèbre chez les Arabes, et sur la naissance duquel les historiens orientaux ne s'accordent pas. On croit cependant qu'il était esclave Ethiopien et contemporain de David. On lui attribue un grand nombre de sentences et d'apologues qui expriment la plus haute sagesse et dont la conformité avec celles d'Esope a fait croire longtemps à l'identité des deux personnages.

(3) L'ancien Tardeqneia, suivant d'Anville. B. du B.

(4) Ou Demir-Kapou (la porte de fer), les Amanicæ Pylæ suivant M. Leake. B. du B.

(5) D'Anville croit que c'est l'ancienne Baiæ. B. du B.

située sur le bord de la mer, renfermant des djamies, des khans et des marchés bâtis en pierres. Au milieu de l'un de ces derniers, se trouvent deux grands khans, situés l'un en face de l'autre, et à l'issue de la rue, un bain et un château. L'air est ici très-pesant. Païas abonde en oranges, citrons, grenades, raisins et diverses autres espèces de fruits. Des marchés bâtis en pierres, des khans et une djamie ont été construits par Sakouli-Mehemmed pacha connu sous le nom d'Ibrahim-Khan-Zadeh, l'un des vesirs du sultan Suleïman. Le liva de ce lieu est Messis, qui dépend d'Alep en Syrie. Entre Païas et Beïlan, il existe, sur le bord de la mer un endroit appelé Sakal-Toutan, صقال طوتان où l'on voit un château en ruine. Le chemin en est difficile et pénible. On trouve sur le sommet de la montagne, un autre fort, appelé Merkez مركز (le centre), auquel on n'arrive qu'après avoir passé le défilé de Bagras-Beli بغرس بلى (1); il y a ici une garde particulière. On voit dans ce défilé un joli village appelé Ilik يلك, où l'eau est fort rare. Païas possède un Iaïlak incomparable. Iskenderoun اسكندرون (Alexandrette) (2), dans son voisinage, est également située sur le bord de la mer. Cette petite ville se compose d'un château, de quelques maisons, de boutiques et des habitations des Consuls. Le château a été bâti, du temps du khalife Vasik, par Ibn-Abi-Davoud. Iskenderoun, qui dépend de la Syrie, est le port de la ville d'Alep.

Beïlan (3). بلان à 9 heur. de Païas.

Beïlan, à neuf heures de Païas, est une ville assez considérable, renfermant des khans, des bains publics et des maisons nombreuses. L'air y est pur, et l'eau très-douce. On trouve dans cette ville, qui dépend d'Alep, des kufter-soudjouk renommés, du raisin et diverses sortes de fruits. Le khan a été bâti par le sultan Suleïman, et la djamie, par sultan Sélim. On perçoit dans

(1) Ici sont les Pylæ Ciliciæ. B. d. B.

(2) L'ancienne Alexandria Cataïsson. B. du B.

(3) Beïlan a été observée par Niebuhr, à 36° 30 de latitude. B. du B.

cette ville un droit sur les marchands. Les environs offrent de hautes montagnes et un château appelé Bedri-Gafir بدر غفير.

Karamata-Khan, appelé communément par le peuple, Palamat Khani بلامط خاني, est un grand khan situé à quatre heures de Baïlan. Ce lieu, malgré la difficulté du chemin, possède un village dans sa dépendance.

Karamata-Khan. قرامطه خان à 4 h. de Beïlan.

Antakiè (Antioche), à quatre heures de Karamata-Khan. Les murailles de cette ville ont été élevées à la même époque que celles de Messis et de Hamah, par ordre du prince Antakious (Antiochus), du temps d'Alexandre-le-Grec. On assure, d'après une tradition populaire, que ce personnage étant tout-à-fait privé, durant les nuits, de la jouissance du sommeil, et ayant appris des docteurs, que le climat de ce pays disposait à dormir, y bâtit la ville de Antakiè, afin d'y jouir de cette faculté qui lui manquait. La circonférence de cette ville est de douze milles ; ses murailles, qui s'aperçoivent à une grande distance, sont percées de sept portes, dont trois donnent sur l'Assi (l'Oronte), qu'il faut passer pour y pénétrer. Ce lieu abonde en eaux douces des plus excellentes. Le fleuve est couvert d'un grand nombre de ponts bâtis en pierres, et ses rives garnies de moulins. Antakiè est une très-grande justice municipale (caza), renfermant plusieurs djamies, des mosquées, des bains publics, des carrefours et des marchés. Habib-Ul-Nedjar est enterré dans ces lieux. Près de sa tombe en est une autre, où l'on prétend que repose Hazret-Chim'oun (Saint-Simon) (2), et où les fidèles vont en pélérinage. On visite également dans une des parties du bain qui est près du marché, le lieu où sont déposées les cendres de Sacca-Mehemmed-Effendi, l'un des cheikhs d'Ibrahim-Edhem. La forteresse embrassant un vaste espace, en partie boisé et garni de

Antakiè (1). انطاقيه à 4 h. de Karamata-Khan.

(1) Antiochia ad Orontem. Antakiè a été observée par Niebuhr, à 36° 12' de latitude. B. du B.

(2) Les Turcs ont en vénération plusieurs saints du christianisme.

broussailles, s'élève à droite et à gauche de la montagne dont elle couronne la crête.

Antakiè a été prise dans la 16e année de l'hég. (637). Cette ville dépend d'Alep en Syrie. On dit que la montagne appelée Likiam لكام, qui est dans les environs d'Antakiè, se joint au mont Liban لبان. qui est près de Damas, et que le Liban communique lui-même avec une autre montagne qui se trouve dans le voisinage d'un bourg nommé Eredj عرج près de la sainte ville de la Mecque. Le fleuve Assi نهرعاصى se nomme également Nehr-Orent نهرارنط (Oronte) et Maghloub نهر مغلوب (le subjugué); le nom d'Assi عاصى (le rebelle), donné à ce fleuve, lui vient de la nécessité où l'on s'est trouvé, pour alimenter d'eau certains endroits, de la faire monter à l'aide de machines préparées à cet effet. L'Assi, qui prend sa source dans une caverne, au village de Ras راس, entre Hams حمص et Baalbek بعلبك, coule d'abord, par l'ouest, dans le lac de Couds قدس كولى (1), passe sous un pont, dans les directions de Hams et de Hama حما, se jette, par Chigour شغور (2), dans le lac d'Ifamiè افاميه كولى (3), ressort de ce dernier en passant par Derkiouch دركوش et Djesre-Hadid جسرحديد (le Pont de fer), tourne à l'ouest devant Antakiè et se jette enfin, à Suediè سويديه, dans la mer de Roum ou la mer Blanche (la Méditerranée). L'Assi, réunissant dans son cours les rivières de Menia نهر منعه, d'Afrin نهرعفرين et de Bagraki نهر بغراكى (4), devient lui-même un fleuve des plus considérables. Plusieurs endroits, comme nous l'avons déjà dit, sont alimentés d'eau à l'aide de machines hydrauliques. On assure que c'est d'An-

(1) C'est le même que d'Anville nomme *Bahr-al-Kades* ou lac saint.

(2) D'Anville écrit Shizar.
B. du B.

(3) La ville d'où ce lac tire son nom était jadis, sous celui d'Apamée, l'une des plus célèbres de ces cantons. C'était là, dit Strabon, que les Seleucides avaient établi leurs haras et l'école de leur cavalerie. Le terrain environnant abondait en pâturages et nourrissait jusqu'à trente mille cavales, trois cents étalons et cinq cents éléphans.

(4) D'Anville n'indique exactement aucune de ces rivières.

takiè que Jésus-Christ monta au ciel. Les pélerins s'arrêtent un jour dans cette ville, y paient les journées des muletiers et les Ykkiams.

Zembakiè. زنباقيه à 7 h. d'Antakiè.

Zembakiè, désigné également sous le nom de Namiè نامیه (1), est à sept heures d'Antakiè. Il n'y a dans ce lieu qu'un khan; mais les environs offrent beaucoup de villages d'où l'on apporte des vivres que l'on vend aux pélerins. Le fleuve Assi coule également dans cet endroit, qui abonde en olives et en figues excellentes.

Chegour (2). شغور à 12 h. de Zembakiè.

Chegour, nommé autrement Chizer شیزر, à douze heures de Zembakiè, sur l'Assi. On y voit un grand pont bâti en pierre. Ce lieu est une petite ville renfermant des djamies, des khans, des bains publics, des carrefours et des marchés nombreux, ainsi qu'un château dans son voisinage. Parmi les djamies de cette ville, on remarque celle de Mehemmed aga, l'un des officiers de la maison du sultan, et une seconde ainsi qu'un khan, dus à la munificence de Keupruli-Mehemmed pacha. Chegour est entourée de jardins plantés de nombreux grenadiers, qui produisent des fruits excellens. On y trouve en abondance la fleur niloufer نیلوفر (nenuphar, lis d'étang), ainsi que du poisson en grande quantité. Ce lieu, qui fut jadis la capitale de Hatem-Taï, prince célèbre par sa générosité, a été enlevé aux Grecs par Aly-Ben-Makleh-Sedidul-Mulk. Cette ville, dont les chemins sont difficiles, est de la dépendance d'Alep.

Medik. مديق à 12 h. de Chegour.

Medik, à douze heures de Chegour sur l'Assi, est une très-petite ville, renfermant une djamie, un khan, des maisons nombreuses et un château. Elle est dans la dépendance de Hama. Le château est situé sur le sommet d'une montagne, au pied de laquelle on trouve un khan, et non loin de là, un lac qui abonde en poissons. Il y a, entre Medik et Hama, deux endroits, dont l'un est une

(1) Ce lieu serait-il celui nommé Hamzié dans la carte des pachaliks d'Alep et de Bagdad de M. Rousseau? B. du B.

(2) Cette ville est l'ancien Seleuco-Belus. B. du B.

station appelée Teskhir-menzeli تسخيرمنزلي , et l'autre un château nommé شجر Chedjer (l'Arbre) (1), situé sur une élévation, au bord de l'Assi. On passe ici sur un pont qui porte le même nom que celui du château.

Hama (2). حما à 10 h. de Médik.

Hama, à dix heures de Medik, antique cité dont il est question dans le livre des Israélites. Son ancien nom, dans les langues grecques, était Hamouna حامونا. C'est un pays admirable. La plus grande partie de cette ville donne sur l'Assi. La forteresse, qui est située dans un endroit agréable et élevé, a été bâtie par Antakious. Il existe sur l'Assi des machines hydrauliques, appelées Dolabs دولاب, et construites avec art (3). La plus célèbre, appelée Dolab-Mohammedi, est d'une grandeur étonnante. Le mouvement de cette mécanique alimente d'eau la plupart des quartiers de la ville, et l'endroit où elles sont toutes situées sert de promenade publique.

بيث

كورحما شهرين طولانمش كوشه كوشه آبلر
نهرعاصي يه مطيع اولمش دونردولا بلر

« Contemples la ville de Hama et ses eaux répandues sur divers points ; le » fleuve Assi (le Rebelle) fait tourner de nombreuses machines dont le mouve- » ment est soumis à ses lois. »

Hama est une ville magnifique, renfermant des djamies, des khans, des bains publics, des carrefours et de superbes marchés bâtis en pierre. C'est ici que la plupart des pélerins achètent la toile qui leur est nécessaire pour faire les ihrams (manteaux ou voiles pénitentiels), employés dans le saint pélerinage. Hama fut

(1) Ce lieu est appelé Shizar dans les cartes de d'Anville, de Paultre et Lapie, et Sheïzer dans celles de Rousseau. B. du B.

(2) L'ancienne Epiphania, appelée Hemath par les Syriens. C'était la résidence d'Abul-Feda, célèbre géographe arabe, prince de Hemath. B. d. B.

(3) Ce sont les roues hydrauliques dont parle Volney, et qui, de son temps, avaient jusqu'à trente-deux pieds de diamètre.

conquise dans l'an 14 de l'hégire (635); elle fait partie de la Syrie. Suivant les uns, ce serait une ville franche (مستقل mustekil), et suivant d'autres, elle dépendrait de Tripoli. On y trouve du fruit, et notamment des abricots excellens. L'air y est pesant. Elle renferme entr'autres un grand bain bâti par Essade pacha, et incrusté en marbre de diverses couleurs. Le vénérable Obeïdè-Ben-el-Djerah (dont Dieu a été satisfait), ainsi que Abou-Elïas-Samarkandi, auteur d'un commentaire célèbre, y sont enterrés. On visite également, dans le voisinage de ces derniers, la tombe de Baïazid-Bestami. Entre Hama et Hams, est un village appelé Rastan راستان (1), dont on passe le pont. La caravane s'arrête ordinairement un jour dans cette station; elle y paie les muletiers et distribue des bakhchiches.

Hams (2). حمص à 10 h. de Hama.

Hams, à dix heures de Hama, appartient à l'une des parties les plus intéressantes de la Syrie. Cette ville est, selon le Hadis, un lieu de bénédiction et l'une des cités du Paradis. Les murs de cette ville, jadis florissante, ayant été élevés par Hams fils de Mehr, l'un des Amalekites, en ont conservé le nom. On garde religieusement dans la forteresse, un coran écrit de la main même d'Omar, connu sous le nom de Khaled fils de Velid. S'il arrive, chose fort rare, qu'on retire ce livre de l'endroit où il est déposé, on assure qu'il tombe alors une pluie aussi abondante que les eaux du déluge. Aussi est-il prouvé et reconnu de tout le monde que si dans les temps de sécheresse on a recours à ce livre, Dieu fait aussitôt cesser la calamité. On boit généralement à Hams l'eau de l'Assi. A l'ouest de la ville est un lac dans lequel on pêche du poisson d'une espèce toute particulière. Dans la direction de l'est à l'ouest, se trouve une digue (سد sed) (3) de douze cent quatre-vingt-six coudées (ذراع zira) de longueur, et

(1) Rastan est l'ancienne Arethusa. B. du B.

(2) L'ancienne Emessa, patrie d'Héliogabale. B. du B.

(3) Je ne puis garantir ici que l'objet en question soit précisément une digue; car le mot *sed* سد à cette signification joint aussi celle d'un mur

de huit coudées de largeur, dont on attribue la construction à Alexandre. Au milieu de cette dernière s'élevaient deux tours formées de quarante pierres. Les habitans de Hams sont renommés pour leur beauté et leur simplicité. Les femmes surtout ressemblent à des anges par les grâces et les charmes de leurs manières. La ville en elle-même est une grande justice municipale, renfermant des djamies, des khans, des bains publics, de superbes marchés bâtis en pierre, et des jardins dont la terre est d'une grande fertilité. Hams fut conquise en l'an 14 de l'hégire (635). On a observé qu'il n'y a dans cette ville ni serpens, ni scorpions. On dit qu'elle recèle les tombes de trente grands prophètes et celles de plusieurs autres personnages célèbres, tels que Amrou, fils d'Omia, la sainte mère des croyans, Umm-Selmè, l'une des épouses du prophète, le khalife Eumer, fils d'Abdul-Aziz, et le cheikh Aboul-Nedjib-Elschverdi-Djemal-Eddin. Toutes ces tombes servent de buts de pèlerinages.

Iki Kapouli. ایکی قپولی à 12 h. de Hams.

Iki-Kapouli (les deux portes), nommé autrement Hassiè حسیه (1), à douze heures de Hams, est un khan dans l'intérieur duquel demeure l'aga, et qui réunit, dans son voisinage, les maisons des gardiens ou soldats. Entre Iki-Kapouli et Nebk نبك, il existe un château qui porte en même temps les noms de Perendj پرنج, de Masgar مصغر, de Burudj بروج (les tours), et de Khan-Atch خان عطش. Il n'y a point d'eau courante dans ces lieux. Lors du passage de la caravane, la forteresse que nous venons d'indiquer est occupée par les soldats de la garnison de Damas afin qu'ils soient à portée de protéger et de défendre les pèlerins. On rencontre dans les environs un village appelé Karalar قرلر (les noirs). A partir de ce dernier jusqu'à Damas, on rencontre, de distance en distance, des réservoirs souterrains qui se remplissent des eaux de la pluie et qui sont destinés aux besoins des voyageurs.

d'encaissement, d'une chaussée et d'une écluse. C'est probablement la digue Bahr-al-kods ou Lac Saint.

(1) C'est ce dernier nom qui est indiqué par d'Anville et qu'il écrit Hassia.

Nebk. نبك à 9 h. d'Iki-Kapouli.

Nebk, à neuf heures d'Iki-Kapouli, est un village dépendant de Damas et situé sur le bord d'une rivière; il renferme une djamie, un khan et quelques maisons; on y trouve des poires excellentes de l'espèce appelée Bozdigan (poires massues), et de l'eau douce.

Katifè. قطيفه à 9 heur. de Nebk

Katifè (le velours) (1), à neuf heures de Nebk, est un village dépendant de Damas, qui renferme la djamie de Fatih-ïemen-Sinan pacha (le conquérant de l'Yémen), un khan et un bain public. Ce lieu contient en outre des maisons assez nombreuses et de l'eau douce. C'est ici que se trouve la sation d'Abdul-Kadir-Guilani. Après avoir passé le lac de Katifè, on aperçoit Damas.

Dimichk (2). دمشق à 7 h. de Katifè.

Dimichk (Damas), surnommé Djennet-mecham جنت مشام (odeur de paradis), à sept lieues de Katifè. Depuis Scutari jusqu'à Damas, (nous avons vu) qu'il y avait six séjours, otourak اوتوراق, et trente-sept stations ou étapes, konak قوناق : cependant à raison des pluies, de la boue et des retards occasionnés par l'inconstance du temps, la caravane ayant été forcée de s'arrêter dans les intervalles des étapes ordinaires, il résulte que le nombre de ces dernières est plus considérable que de coutume. Il y a de Constantinople à Damas, trois cent trente-trois heures et demie de marche. La caravane, en venant de la capitale, s'arrête, la nuit du jour qui précède son arrivée à Damas, dans le village appelé Ala-keuï آلاكوي, et n'entre dans la ville que le lendemain matin. Au retour, elle passe la nuit dans le village de Roumè رومه, et se rend le jour suivant à Katifè.

Description de la province de Cham شام (3) (*la Syrie*).

Cette contrée porte également les noms de Arz-Moukaddesè ارض مقدسه (la terre sainte), de Arz-Kenaan ارض كنعان (la terre de

(1) D'Anville nomme ce village Kteifa.

(2) Damas (Damascus). B. du B.

(3) Le mot de Cham (la gauche)

Canaan), et, dans la langue des anciens grecs, Souria سوريا; le nom de Cham شام (la gauche) lui a été donné par les enfans de Canaan, pour indiquer sa position relativement à la Mecque (1). Suivant d'autres traditions, ce même nom serait celui de Sam سام, fils de Nouh نوح (Noé), qui, dans la langue syriaque, s'écrit par un sin س ponctué سين معجمة, et se prononce Cham شام.

La Syrie est le pays des prophêtes; le centre de réunion des êtres les plus purs; la mine des contrées; le premier point (kiblè) vers lequel les hommes se soient tournés pour faire la prière; le lieu de toute concentration et de tout développement. Il est généralement prouvé que c'est dans la Syrie, non loin de la sainte maison, dans un lieu qui porte aujourd'hui le nom de Khalil-Urrahmân (l'ami de Dieu), ou de Beït-Djiroun, que reposent les cendres des saints patriarches Abraham, Isaac et Jacob (que le salut soit sur eux).

Les biens de ce monde, au dire d'Abdullah Amrou-ben-el-Assa, se divisent en dix portions; neuf se trouvent dans la Syrie, et la dixième est le partage du reste de la terre. Ce fut surtout du temps des enfans d'Israël, que la Syrie était des plus florissantes. Cette contrée se divisait en douze Etats سلطنة saltanet, dont chacun avait un chef indépendant. Comme le climat est beau et tempéré, la plupart des habitans sont sains et vigoureux. Ce pays est surtout remarquable par l'abondance de ses productions, l'excellence de ses comestibles, l'agrément de ses habitations et la beauté de ses produits d'industrie. Presque partout la terre est bien cultivée; sa fertilité est telle qu'elle produit, sur quelques points, jusqu'à cent pour un. Les champs, les vertes prairies et les paturages y sont aussi nombreux que renommés. Dieu a émaillé les plaines et les montagnes, des fleurs les plus variées,

désigne également la Syrie et la ville de Damas; cependant on se sert de préférence, pour indiquer cette dernière, du mot Dimichk.

(1) Et par opposition à l'Yémen يمين, qui signifie la droite ou le pays de la droite.

telles que des hyacinthes, des narcisses, des tulipes et des basilics. Les fruits y sont également en abondance, particulièrement les abricots-pêches (1), les pommes, les poires, les cerises, les pistaches dites de Syrie, (fistik-cham), celles du pays de Roum, (fistik-roum), les bananes, les cannes à sucre, les figues, les coings, les pêches, les grenades, les fruits du myrte, les noix, les amandes, les mûres, les olives, les oranges, les citrons, les melons et les pastèques. Toutes ces productions s'y trouvent en profusion, et sans interruption pendant toute l'année (2).

Ainsi que les innombrables tombes des prophètes, la Syrie renferme celles d'une infinité de personnages pieux et célèbres, de saints recommandables par l'évidence de leurs miracles, de cheikhs et de khalifes. On a dit des habitans de la Syrie, qu'ils sont l'un *des glaives de Dieu, et que c'est par eux qu'il se venge de ceux qui osent lui résister.*

Description de la ville de Damas.

Damas est la capitale de la province ; cette ville, comparable au paradis, est un mollalik ou office de juge de cinq cents aspres, et la résidence d'un vizir (pacha à trois queues) (3). Des volumes nombreux ont été composés pour décrire les beautés et les agrémens de cette cité célèbre. La plupart des lieux qu'elle renferme sont mentionnés dans les livres sacrés du hadis et du coran. On assure qu'elle contient les tombes magnifiques de cinq cents grands prophètes. Le siège de Damas fut commencé sous le khalifat d'Aboubecre dit le Juste, dans la 13e année de l'hégire (634), et conduit par le généralissime Abou-Abidê (dont Dieu a été sa-

(1) Malum Armeniacum majus.

(2) Cette abondance de toutes les choses nécessaires aux besoins ou aux agrémens de la vie est confirmée par les relations de presque tous les voyageurs modernes. *Voyez*, pour la description de Damas, le voyage d'Aly-Bey, vol. III, pag. 226.

(3) Les mollas ou juges sont obligés d'acheter leurs offices dont le prix se règle selon l'importance des lieux.

tisfait). A la mort du khalife, son successeur Eumer (Omar), parvenu au khalifat, confirma le susdit général dans les fonctions dont il était revêtu, et envoya à son secours Khaled fils de Velid, aidé de plusieurs guerriers. La ville, d'après ce qu'on rapporte, fut prise le quatorze de la lune de redjeb, à la suite d'un siège de soixante jours. Ses murs, selon la tradition, ont été construits par Demchak دمشاق fils de Sam, et percés de sept portes, au-dessus de chacune desquelles il avait représenté le symbole d'une des sept constellations. Il donna à la ville elle-même le nom de Dimichk دمشق. La porte située à l'orient, qui est une de celles de la forteresse, était surmontée de la figure du soleil; la seconde dite de Toma, de celle de Vénus; la troisième nommée Djembik, de celle de la lune; la quatrième appelée Fèràdis, de celle de Mercure; la cinquième Djabïà, de celle de Jupiter; la sixième, dite la petite porte, de celle de Mars (1), et la septième Kisam, de celle de Saturne. Dans la suite, le khalife Noureddin-Chehid a ouvert une huitième porte dite Bab-Faradj. Il en existe encore une autre que l'on appelle *Bab el-Nasr* (la porte de la Victoire). Les murailles de la ville ont été rebâties en l'an 500 de l'hég. (1106). Les forces militaires de Damas consistent en deux mille hommes pour la garde de la forteresse; quatre cents Djèbedjis (soldats armuriers), neuf cent quatre-vingt-seize kilidj (cuirassiers à cheval) (2), cent vingt-huit ziamets (3), et huit cents soixante-huit timars (4) enregistrés ou non enregistrés. La ville renferme beaucoup de djamies, de mosquées, de collèges, de cloîtres, de lieux de retraite, d'hôpitaux et de bains publics; le nombre seul de ces

(1) Les Turcs nomment cette planète ou ce dieu de la fable : le bourreau du ciel, *félégun djelladi* فلك جلادي.

(2) Tout possesseur de fiefs, dans l'empire Ottoman, est tenu de fournir un de ces cuirassiers pour chaque somme de trois mille aspres de son revenu, quotité appelée *kilidj* قلج, sabre.

(3) Possesseurs de fiefs militaires ou sipah, dont le revenu excède vingt mille aspres. M. D'OHSSON.

(4) Possesseurs de fiefs dont le revenu rend moins de vingt mille aspres.

derniers excède deux cents. Il y a un couvent de derviches Mevlevites, où ces moines s'acquittent, les jeudis, des pratiques instituées par leur fondateur. La plus grande des djamies est celle appelée djamie Oummévïè. Ce temple, qui fut entièrement rebâti à neuf, dans le siècle des Ommiades, en l'an 96 de l'hég. (714) et sous le califat de Veli-ud-Din Abdal-Melik, a conservé depuis ce temps, le nom qu'il porte aujourd'hui. Il s'appelait originairement l'église de Iouhanna (St-Jean-Baptiste). Cette djamie, lors de sa restauration, avait reçu de grands embellissemens, mais elle fut fortement endommagée à la suite d'un incendie qui eut lieu en 460 de l'hég. (1067). Ce temple est situé au milieu de la ville. Lors de la conquête de Damas par les Musulmans, ces derniers s'emparèrent, par le droit du glaive, de la moitié de cette djamie, et confirmèrent, par capitulation, la jouissance de l'autre moitié aux infidèles. Les choses restèrent soixante ans sur ce pied; mais en l'an 86 de l'hég. (705), les habitans (musulmans) de Damas, réunis au khalife Velid, se plaignirent hautement de l'inconvenance qu'il y avait pour eux de se trouver réunis dans un même lieu avec les adorateurs des idoles (1). Cependant comme on ne pouvait, en vertu du traité, expulser les infidèles de la partie du temple qu'ils occupaient (2), on s'avisa, pour atteindre ce but, du stratagême suivant: Les musulmans s'ameutèrent et menacèrent de détruire l'église de Thomas, située hors de la ville, qui avait appartenu à un individu de ce nom, gendre du Kaïsar (l'empereur grec), et qui n'était point comprise dans la capitulation. Ce lieu étant l'objet d'une vénération toute particulière des infidèles, ils consentirent à un arrangement à la suite duquel ils abandonnèrent la jouissance de la moitié de la djamie, pour conserver l'é-

(1) C'est ainsi que les Turcs désignent les Chrétiens, à cause des tableaux et des statues qui se trouvent dans les églises.

(2) Cette circonstance est encore une preuve qu'on pourrait ajouter à celles qu'on a déjà sur la fidélité et l'exactitude religieuse des Turcs à observer les traités conclus par leurs ancêtres.

glise susdite. C'est ainsi que la totalité de ce temple fut enfin éclairée de la lumière de la foi de Mahomet (que la bénédiction et la paix de Dieu soient sur lui.) La tombe respectée où est déposée la tête fortunée du vénérable martyr Iahïa (St-Jean fils de Zacharie) est au milieu de la djamie (1). Ce monument est l'objet d'un pélerinage général.

بيت

مظهر مرحمت حضرت مولا اولدق
روضهٔ حضرت يحيايه جبين سا اولدق

« Pour avoir touché de notre front la tombe de ce saint personnage, nous » sommes devenus l'objet de la miséricorde divine. »

La rivière Banias coule dans l'intérieur de la djamie, près de la muraille du sud, où se trouvent des jets d'eau, et des conduits qui distribuent les eaux dans les diverses parties du temple. On pense que ce dernier subsistera encore quarante ans après que la terre aura été détruite. On croit aussi que le prophète Khader (Elie) (que le salut soit sur lui) y vient chaque jour faire son namaz. Ce temple est orné de trois minarets, l'un situé à l'ouest, appelé *Occidental*, l'autre à l'orient, dit le Minaret-de-Jesus ou le Minaret-Blanc. On croit que c'est sur ce dernier que Jesus descendra sur la terre (à la fin du monde) ; le troisième, qui se trouve à la partie septentrionale de la muraille, près d'une porte, est appelé le Minaret de l'Épouse. Soixante-quinze muezzins (chantres) sont attachés au temple, douze d'entre eux, aux heures déterminées, entonnent en même temps du haut de ces minarets, l'appel canonique à la prière (Ezan). Les quatre sectes dont se compose la religion ma-

(1) Cette relique, objet de la vénération des Chrétiens et des Musulmans, est renfermée, suivant Ali-bey, dans une maisonnette en bois ornée de jalousies, de moulures d'ornemens, en or, et de peintures arabesques.

hometane (1) ont chacune dans ce temple un mihrab (autel) (2) et un imam particuliers. On y voit aussi, dans le sanctuaire et près de la chaire, deux corans écrits de la main des khalifes Osman et Aly; celui d'Osman fut apporté en l'année 492 (1098) de la ville de Teberiè طبريه. On assure que cet exemplaire, que le khalife lisait dans le moment où il fut tué, porte encore les marques de son sang. La longeur de la djamie est de cinq cent quarante-huit pas de l'orient à l'occident, et sa largeur, depuis le mihrab jusqu'à la porte, de cent cinquante pas. Son vaste portique est orné de trois jets d'eau, et les pourtours sont garnis de voûtes, que soutiennent des colonnes de marbre. Audessous des voûtes ou arcades sont placés des bancs et des sophas. Les medressés (colléges) sont en dehors. Il y a, dans la partie la plus secrète du temple, un puits dont l'eau est très-douce. A l'issue de la porte appelée Chadirvan, vers l'orient, et du milieu d'un bassin, jaillit, en sortant d'une source, une eau qui s'élève à la hauteur d'une lance. Plusieurs portes servent d'entrée à la djamie; la plus grande de toutes est celle appelée Bab-Djiroun (3). Indépendamment de ce temple, on voit encore, dans le quartier de la ville appelé Gueuk-Meïdan كوك ميدان (le champ du ciel), une djamie admirable nommée Seuleïmaniè, du nom de son fondateur le sultan Soliman. Cet édifice, construit dans le goût de la Romélie est orné de deux minarets. Il réunit dans sa dépendance un imareth impérial, un medressè et un hopital. L'endroit où il est situé sert de promenade publique. Damas possède un grand nombre d'autres temples du premier ordre, construits également dans le goût de la Romelie, les plus remarquables sont

(1) Ces quatre sectes sont celles des imans Abou-Hanifé, Malik, Chafi et Hambal.

(2) Le mihrab consiste en une cavité ou espèce de niche haute de six à huit pieds, pratiquée dans le mur, au fond de l'édifice, et qui n'a d'autre objet que d'indiquer la position géographique de la Mecque.

(3) L'auteur s'étend beaucoup sur les noms et la situation de ces portes, j'ai cru devoir, dans ce passage comme dans plusieurs autres, ne pas traduire des détails superflus.

la Dervichiè, djamie de Derviche pacha, située près du palais vizirial; la Sinaniè de Sinan pacha, et à la sortie de la ville sur le chemin des pélerins, celle de Cara-Mourad pacha. Noureddin-Chahid à fondé à l'entrée de Damas un timar-khanè (hopital des fous) (1). Parmi les beaux édifices dont cette ville est remplie, on remarque surtout le khan d'Essad pacha, ainsi que le bain incomparable qui se trouve dans son voisinage. Les marchés (2) sont aussi magnifiques que nombreux; les principaux sont: Sôk-Elzira, situé près du mur méridional de la djamie des Ommiades; Sôk-Mourad pacha, près le mur occidental; dans le voisinage de la forteresse, Sôk-Djidid-Sepah (le marché neuf des Sipahs), bâti par Chemsi-Ahmed pacha; Sôk-Bezoriè (le marché aux toiles); Sôk-Tchakmak (le marché des pierres-à-fusils), et Sôk-Saroudjè (le marché aux selles). Les orfèvres occupent une partie du marché aux étoffes. Ce dernier marché est lui-même formé du Sôk-Sipahi. Les carrefours sont très-multipliés. Il en est de même des cafés élégans qui servent de but de promenade et de rendez-vous aux habitans. Les endroits appelés Bab-Esselam, باب السلام (la porte du salut), Gueuk-Maïdan كوك ميدان (le champ du ciel), et les jardins situés entre Damas et Salahié, ainsi que Taht-el-Kala تحت القلعة (le bas du château), et les lieux de plaisance qui l'entourent, sont remplis de vergers et de vignes innombrables. Ces derniers endroits (3) contiennent également des djamies, des mosquées, des medressès, des cloîtres, des maisons nombreuses et des khans. Les bains publics y sont alimentés par des eaux limpides et abondantes. Sept rivières coulent dans l'intérieur de Damas (4). Cette ville est en outre, rafraichie par les

(1) Tous ces hopitaux sont réservés aux Mahométans, on n'y reçoit même personne sans un ordre du gouvernement, émané d'après un acte juridique qui constate formellement l'état de démence du malheureux qu'on veut y introduire. M. d'Ohsson.

(2) Le mot *sôk* سوق, que j'ai cru devoir ici traduire par *marché*, signifie aussi *place publique*, *forum*, φόρος, ἀγορά.

(3) Espèce de faubourgs de Damas dont nous parlerons plus bas.

(4) Ces eaux sont les branches de deux rivières, qui, après s'être réunies,

eaux de plusieurs fontaines. Les principales sont Aïn-Varaka près de Bab-Esselam ; Aïn-Ali, Aïn-Zehb, Aïn-Loulouï, Aïn-Djaloud ; mais la plus célèbre de toutes ces fontaines, est Aïn-Zebiè. Il existe (hors de cette ville) un lac (1) qui reçoit l'excédant des eaux de la Baradè بردة et d'autres rivières. On y pêche diverses sortes de poisson et particulièrement de l'espèce appelée Balik-Emini بالق امينى. On chasse également sur ses bords, différens genres d'oiseaux. Les rues de Damas sont remplies de boutiques bien garnies, où l'on prépare des mets délicieux.

Cette ville a commencé à être bâtie par les Cananéens. Les parties intérieures et extérieures de la fortesse recèlent les tombes de plusieurs grands personnages, entre autres, celles de Moavïa, de Beleni-Habechi, de Abouderda, de Djafer-Teïar, de Habibè, la mère des croyans, du khalife Noureddin-Chehid, de Velid-Ben-Abdul-Melik et de Mahmoud-Zengui. Tous ces monumens sont, pour les fidèles, des lieux de pélerinage.

A une heure de Damas, on trouve un bourg très-considérable appelé Salahïè. Ce dernier, situé près de la montagne de Kassioun جبل قاسيون, renferme des djamies, des mosquées, des bains publics, des carrefours et des rues nombreuses. Salahïè. صالحيه

Les jardins qui environnent Damas communiquent directement avec ceux de Salahïè. Au mont Kassioun, qui domine la ville, se rattache le souvenir de plusieurs grands prophètes. Ici, à des distances différentes se retrouvent leurs diverses stations ; là, on

se divisent avant de pénétrer dans la ville. La première, appelée Berâdè بَرَدَة (la froide), prend sa source à huit heures de Damas ; ses eaux, quoique abondantes, sont de mauvaise qualité, et ne seraient point potables si elles n'étaient mêlées avec l'eau de la seconde rivière, appelée *Fichèe*, et qui prend naissance auprès d'un village de ce nom, à cinq heures de distance au nord de Damas. Voyez, pour plus de détails sur ces eaux, le voyage d'Alibey, vol. III, pag. 228.

(1) Ce lac est à sept heures de Damas ; il se nomme Hotaïbè ou Bahirât el-Merdj بحيرة المرج (le lac du pré), et peut avoir sept à huit lieues de circonférence.

rencontre successivement le tombeau d'un grand personnage, d'un cazi-asker ou d'un cheikh. On rapporte que plusieurs événemens ont eu lieu dans une caverne qui se trouve au sommet de la montagne; c'est dans ce lieu qu'a été répandu le sang du martyr Abel (que le salut soit sur lui), qu'Elie est resté caché pendant dix ans, que le martyr Iahïa (Saint-Jean) s'est réfugié avec sa vénérable mère, que Issa (Jesus) (que le salut soit sur lui) a fait, en commun avec ses apôtres, une prière qui a été entendue de Dieu. Indépendamment de cette caverne, il en existe plusieurs autres sur cette montagne, dans lesquels les hommes religieux et purs vont offrir à Dieu le tribut de leur adoration. Il en est une entre autres où l'on prétend que quarante prophètes sont morts de faim. Trois cent soixante sources, à ce qu'on assure, jaillissent des plaines et des montagnes qui environnent le bourg de Salahiè. C'est dans un village près de Damas, nommé Ezrè ازره, que naquit Ibrahim (que le salut soit sur lui), et qu'il choisit le lieu où il faisait sa prière pour y fonder une mosquée. Ceux qui font leur namaz dans ce même endroit sont réputés aussi purs que l'enfant qui vient de naître. En résumé, tant à Damas que dans ses environs, il existe un nombre considérable de lieux de pélerinages et de promenades délicieuses.

C'est ordinairement le 15 de la lune de Chewal que le mir-el-hadj pacha, conducteur en chef de la caravane (1), se rend à un endroit appelé Mezreïb مزریب, précédé de l'étendard sacré et de l'étoffe destinée au tombeau du prophète. Son départ s'effectue au bruit des instrumens de musique et des zembourecks (petits canons portés sur le dos des chameaux). Dans l'espace de trois jours, c'est-à-dire jusqu'au 18 du susdit mois, les pélerins sortent de Damas et se rassemblent tous à Mezreïb, où ils s'arrêtent quatre ou cinq jours et se dirigent ensuite vers la sainte ville de la Mecque, but sacré de leur voyage. L'étendard et la musique arabes font partie de la caravane jusqu'à la Mecque; et au retour, ces objets se conservent

(1) Le pacha de Damas.

à Damas jusqu'à l'année suivante. Dans cette armée de pélerins, se trouvent les cadi des deux villes saintes, le surrè-emini et les saccas-bachis. Jusqu'au jour où la caravane se met en marche, les tentes de ses divers personnages sont désignées par des mâts plantés devant chacune d'elles, et surmontés d'illuminations particulières. Une fusée tirée en l'air et trois coups de canon annoncent le départ du pacha de son palais, et la marche entière de la caravane s'effectue au bruit des instrumens de musique.

Ahmed-Pacha-Turbessi. احمد پاشا تربه‌سی ou Coubbet ul-Hadj. قبة الحاج

Ahmed-Pacha-Turbessi, ou Coubbet-Ul-Hadj *le Tombeau d'Ahmed pacha*, ou *la Voûte du Pelerin*. C'est ordinairent jusqu'à cet endroit que les habitans de Damas accompagnent les pélerins de la caravane. On trouve, en face de ce lieu, Mesdjid-Kadem مسجد قدم; plus loin, sur le chemin, un autre village appelé Kisoué كسوه, renfermant des arbres et des eaux courantes; et enfin, au détour de la route, Akarsa-Sou اقرسعسو. Ici, la bonne qualité de l'eau la fait rechercher par les habitans de Damas.

Terkhanè - Khani. ترخانه خانی à 5 heur. de Damas.

Terkhanè-Khani, appelé également Khan-Kechk خان كشك et Khan-Zulnoun خان ذوالنون, à cinq heures de Damas. Le premier des noms donnés à ce lieu lui vient de ce qu'on y préparait autrefois des terkhanès (espèce de potages faits avec du lait aigre) que l'on distribuait aux pélerins; cette fondation pieuse, qui était due à Ibn-Hazi, est tombée en désuétude, et ce lieu n'offre plus maintenant qu'un khan en ruine. On nomme aussi cet endroit Kechinè كشينه. Le chemin ici est plat quoique pierreux. On y voit un lieu appelé Tel-Firaun تل فرعون (la colline de Pharaon), qui présente un vaste désert dont les environs sont néanmoins productifs. Il coule devant Tel-Firaun, une rivière sur laquelle on a jeté un pont; on y trouve un village dans un état prospère, fourni d'eau et que l'on appelle Khan-Zit خان زيت.

Sanèmin (1). صنمين à 12 h. de Terkhanè-Khani.

Sanèmin, nommé également Diar ديار, Sahraï صحراي, et Il يل, à douze heures de Terkhanè-Khan. Ce lieu, plus généralement

(1) Szanaméin, dans la carte de l'itinéraire de Burckhardt (*Travels in Syria and the Holy land*). J.

connu sous le nom de Turkman-Kawas-Oglou-Kariessi تركمان قواس اوغلی قريه سی (le village de Kawas-Oglou le Turkman), dépend de Damas. On retire de cet endroit, qui abonde en eau, des pierres meulières ; il y a aussi diverses espèces d'oiseaux qu'on prend dans les roseaux et que l'on vend ensuite à Damas. Ici on passe sur un pont construit du temps du sultan Sélim. Non loin de là est une tour appelée également Guebagueb غباغب et Kara قاره, où des descendans du susdit Kawas-Oglou se tiennent pour veiller à la garde des pélerins. Une eau, sur laquelle on a jeté un pont, baigne les murs de la tour. Après avoir quitté cette dernière, on rencontre un village qui porte les deux noms de Dilé ديله et de Khoran-Abad خوران اباد. Une rivière considérable baigne les murs de ce village, dont la caravane traverse le pont. On traverse ensuite deux autres villages nommés Keskin كسكين (le tranchant) et Tefs طفس (la saleté), dans l'un desquels se trouve un khan. On passe encore ici sur un pont.

Mezreïb (1). مزريب à 7 h. de Sanèmin.

Mezreïb, à sept heures de Sanèmin. Ce lieu, qui renferme un fort bâti du temps du sultan Sélim, dépend de Damas. Il est reconnu que c'est ici qu'Adam (sur lequel soit le salut) a semé pour la première fois, du froment. Mezreïb fait partie du district d'Auran, et Auran est le pays du vénérable Eïoup (2). Comme les gens qui habitent ces contrées sont doués d'une belle figure, on pense que Chedad (Dieu nous en préserve) fit choix de leur race pour garnir de houris le paradis qu'il avait bâti. Une source coule au pied de la forteresse de Mezreïb ; non loin de la source, se trouve un lac qui produit d'excellens poissons. Il est reconnu que le linge qui a été lavé à la fontaine susdite, engendre ensuite de la vermine. Il se tient à Mezreïb un grand marché où l'on vend diverses sortes de marchandises que l'on apporte de Damas et de ses environs. On visite près d'ici la tombe du cheikh Esmer-Te-

(1) Ce lieu est appelé El-Mezaraïb المزاريب, dans la carte de Burckhardt il est plus éloigné de Damas. On place ici l'ancienne Astaroth. J.

(2) Ce nom est celui de Job et de différens saints.

kerveri, pour l'entretien de laquelle il existe particulièrement une fondation pieuse (wakf). En se détournant un peu de la route, on trouve un village appelé Kichnè كيشنه, où il y a un grand nombre de sources. Les Arabes qui ont leurs demeures dans ces cantons, et qu'on appelle Arabul-djebel (Arabes des montagnes), ne sont qu'une troupe de rebelles ou de brigands qui s'emparent des environs de Damas, dont ils pillent et désolent les campagnes. Sur la route et dans la dépendance du district d'Hauran, il y a un village appelé Remtè رمته (1); le canton où il est situé se nomme Ezraat ازرعات (2) : mais le principal village est Remtè. Ce canton se nomme également Boutnia بوتنيه (3). De Remtè à Mefrek, on trouve deux colonnes en pierre; et à la droite de ces dernières, le village d'Ibadè عباده (l'adoration). Suivant l'occurence, les pélerins s'arrêtent quatre ou cinq jours à Mezreïb, y paient les journées des ykkams, distribuent des bachiches, et se dirigent ensuite vers la Mècque.

Mefreak (4).
مفرق
à 11 h. de Mezréib.

Mefrack, appelé également Maaref معرف et Megreb مغرب, à onze heures de Mezreïb, est sur un terrein uni et dépourvu d'eau. En temps de pluie, il faut ici se tenir sur ses gardes : car il y a de nombreux torrens. On y voit un fort dont la garnison est fournie par Mezreïb. Le nom de Mefrack (la séparation ou l'embranchement) lui vient de ce qu'au retour de la caravane, la plupart des pélerins se séparent dans ce lieu et se rendent, en toute hâte, à Damas. Le chemin, à cause du torrent, est pierreux et difficile; pour peu qu'on craigne d'être surpris par les eaux, on s'arrête à Menè منه.

Aïn-Zerka.
عين زرقا
à 12 h. de Mefreak.

Aïn-Zerka (la fontaine azurée ou limpide) (5), à douze heures de Mefreak, lieu abondamment pourvu d'eau, devant lequel

(1) El-Remtha الرمثا, dans Burckhardt. J.

(2) Est-ce l'Izra de la carte de D'Anville? J.

(3) Ce canton est appelé *Bithinia* par D'Anville.

(4) El-Mefrak, dans Burckhardt; c'est à-peu-près à cette hauteur qu'est l'ancienne *Bostra*, aujourd'hui Bosra, à six ou sept lieues vers l'Est. J.

(5) D'Anville nomme ce lieu simplement Zerka, et Burckhardt, El-

coule une rivière et se trouve un fort. On dit que la rivière de ce nom, qui est à Médine, provient de la même source que celle qui est ici (1). Cette dernière produit d'excellens poissons. Le terrein environnant abonde en roseaux et en arbres de l'espèce appelée Zakoum زقوم (2). Aïn-Zerka est situé entre deux montagnes. A partir de ce point jusqu'à Balka, le pays forme une vallée où l'on trouve une gorge ou défilé étroit (bogaz بوغاز). Ce chemin est rempli de sinuosités. Ce n'est qu'après avoir surmonté toutes les difficultés de cette route que l'on arrive à Belateh بلاطه. De ce point jusqu'à Balka, le chemin est agréable et n'offre pas de boue. On trouve ici un khan ruiné appelé Khan-Zeït خان زيت. Au retour de la caravane, des gens qui viennent à sa rencontre, des confins de la Syrie jusqu'à ce lieu, apportent des vivres qu'ils vendent aux pélerins.

Balka (3). بلقا à 18 h. de Aïn-Zarka.

Balka, nommé également Mechta مشتا, Balat بلاط et Zir زير, est à dix-huit heures de marche de Aïn-Zarka. C'est un lieu privé d'eau, quoiqu'il y ait une forteresse et un reservoir. D'ici à Katranè, on franchit sept passages difficiles (akebè عقبه) (4), et l'on trouve quatre défilés (bogaz بوغاز), formant la sommité qui domine la vallée. Il existe dans ces environs, deux villages pourvus d'eau, appelés Azrak ازرق et Emri عمري, d'où l'on tire des cannes de roseaux d'une qualité supérieure. Azrak est un château en ruine situé à une journée de marche au N.-E., et entouré d'eaux et de dattiers. Emri est sur le chemin de Doma دوما, dans la direction de l'E. Les eaux de ce village, qui proviennent d'Aaman عمان, s'é-

Zerka الزرقع. L'ancienne *Gerasa*, *Djerash* est à 7 lieues ½ à l'O.-N.-O. J.

(1) C'est par suite d'un préjugé à-peu-près semblable que les Musulmans de Jérusalem pensent que l'eau de la fontaine de Nehemie, l'unique source qui se trouve dans cette ville, sort par un miracle de la toute-puissance divine, du réceptacle du puits de Zemzem à la Mecque.

(2) *Arbor infernalis, cujus fructus referunt capita dœmonum, et arbor spinosa in valle Hiericho fréquens, ex cujus fructu salutare elicitur oleum.* MENINSKI.

(3) El-Belka البلقاع, dans Burckhardt; à cinq lieues vers l'Est de Medaba, l'ancienne *Medaba*. J.

(4) *Jugum montis, locus ejus, qui difficilius adscenditur.* MENINSKI.

coulent vers Gaur غور, après avoir mis en mouvement deux moulins. Balka fait partie du district (ناحيه nahiiè) d'Arden اردن (le Jourdain). On trouve au midi, une montagne appelée Djebel-Cherah جبل شراه, qui renferme les habitations des Arabes cultivateurs (fellah). Non loin de là, est une autre station nommée Uzir عزير, où l'on voit un khan en ruine, et où l'on trouve de l'eau du torrent. Selon la tradition, ce point est celui jusqu'où a pénétré notre seigneur et maître le Prophête de Dieu. Ici on quitte l'escorte de Aïn-Zarka.

Katranè (1). قطرانه à 16 h. de Balka

Katranè, à seize heures de marche de Balka, renferme un fort et un grand réservoir construits par sultan Soliman. On apporte ici, du village de Chubek, des vivres que l'on vend aux pèlerins. Chubek شوبك (2) est un village florissant entouré d'eau courante, de vignes, et situé à l'ouest de la route; il dépend de Jérusalem en Syrie. Katranè est sur la sommité qui domine la vallée. Ces lieux présentent plusieurs passages difficiles et des trajets aussi pénibles que fatigans.

A trois heures de marche plus loin, on trouve une gorge de montagne dangereuse et infestée d'un grand nombre de voleurs. Cet endroit se nomme Djoun-el-Gueregui جون الكركي (3). Guerek كرك est un fort qui a été élevé sur la droite du chemin. Du côté de Jérusalem, et à environ trois heures de distance, on rencontre une eau courante.

Tabout-Karoussi (4) تابوت قروسی à 11 h. de Katranè.

Tabout-Karoussi, appelé également Hassa حسا, à onze heures

(1) El-Katrany, dans la carte de Burckhardt, est placé plus loin de Zerka, et à six lieues vers l'E.-S.-E. de Kerek, l'ancienne *Carax* (*Voyez* aussi la carte de l'*Arabie centrale*, par M. E. J. M. D. L., pour le reste de la route; Paris, 1823. J.

(2) C'est le même que d'Anville nomme Schaubak.

(3) Karak, sur la carte de d'Anville. La plupart des désignations indiquées par notre auteur, depuis ce point jusqu'à Tebouk تبوك ou Assi-Khorma عاصي خرما, ne se trouvent pas sur la carte du géographe français.

(4) El-Hassa ou el-Ahsa, dans Burckhardt. Vers le S.-O., sont Gha-

de Katranè. Il y a ici un pont nommé Ledjoun لجون, que les pélerins traversent quelquefois lorsqu'ils veulent se pourvoir d'eau. Ce lieu renferme un fort et un réservoir. On redoute surtout ici la violence du torrent; on rapporte qu'une fois, entre autres, une grande pluie ayant assailli, dans ce lieu, la caravane des pélerins, les hommes seuls parvinrent à se sauver. Pendant trois heures qu'on parcourt cette vallée déserte, on foule presque partout un sol pierreux; mais c'est surtout la sommité qui offre des lieux d'un abord difficile. Comme Jérusalem n'est pas éloignée (1), quelques Arabes en apportent des vivres qu'ils vendent aux pélerins. L'eau est ici fort rare. On quitte dans ces lieux l'escorte de Katranè. Cet endroit rappelle l'événement arrivé à Mohammed-el-Hanefi, l'un des fils d'Ali. Non loin de là, se trouve un lieu appelé Uzeir-Sultan عزير سلطان, dont le sol est rocailleux et où s'arrêtent quelques-uns des pélerins. Ce pays abonde en lièvres. On y visite la tombe solitaire où sont déposés les restes du cheikh Djelal-Eddin.

Zahri-Enizè (2). ظهر عنيزة à 18 h. de Tabout-Karoussi.

Zahri-Enizè, à dix-huit heures de marche de Tabout-Karoussi, se nomme également Zakhirè زخيرة; il y existe un fort et un réservoir bâtis par Seuleïman pacha. Ici le chemin est difficile et plein de sinuosités. La rareté de l'eau, dans ces lieux, oblige quelquefois l'escorte de quitter la caravane. On sort de la vallée par un passage rempli de pierres. De ce point, on apperçoit le château de Chubek شوبك et les jardins qui l'environnent. On trouve, sur cette route jusqu'à Mâan معان, de grosses pierres rondes qui ressemblent à des têtes d'hommes, et que l'on appelle Wendii-memsoukh وادي ممسوخ (foulées ou défigurées par le torrent). Ce trajet est aussi infesté de voleurs.

rendel, l'ancienne *Arindela*, Dhana, l'ancienne *Thoana*, et *Psora*, aujourd'hui Bezeyra. J.

(1) Ceci n'est pas exact : Jérusalem est à plus de quarante lieues de ce point. J.

(2) Aeneyze, carte de Burckhardt. J.

Maan (1).
معان
à 12 h. d'Enizè.

Maan, appelé anciennement Maal معال, à douze heures de marche d'Enizè, se compose de deux forteresses situées l'une en face de l'autre, et qui renferment quelques maisons. Ce lieu florissant servait autrefois de demeure aux Ommiades, بني اميه طايفه سي Beni-Oummïè-Taïfessi. On y trouve d'excellentes grenades, des coings, des figues, et l'on y cuit du pain léger que l'on vend aux pélerins. Maan dépend du district de Charah شراه (2); lequel district est situé dans la province d'Arden, اردن مملكتي Arden-Memleketi (3). On vend ici des citrons, des oranges et des keufter-soudjouks qu'on apporte de Khalil-Urrahman خليل الرّحمان (l'ami de Dieu) (4). L'eau abonde à Maan, mais elle est de mauvaise qualité. L'un des deux forts fut bâti sous le règne du sultan Soliman. A force de travail, on est parvenu à conduire l'eau dans des fontaines qui sont aux environs. Les chemins qui se trouvent à l'entrée et à la sortie de Maan, étant très-mauvais, on éprouve, surtout dans les temps de pluie, beaucoup de peine à les parcourir. Une fois qu'on a franchi ces passages difficiles, on apperçoit, à la droite du chemin, sur un terrein uni, des acacias, arbres que les Arabes appellent muguilan مغيلان et umm-aïache امّ عياش. Ce n'est qu'à partir de ce point que l'acacia se trouve sur cette route : au-delà, on le rencontre fréquemment. Peut-être est-ce d'après l'idée qu'ont les Arabes et les Ykkiams, que Dieu n'avait d'abord créé que cette espèce d'arbres, qu'ils ont, pour les premiers qu'ils rencontrent, une grande vénération; ils y attachent des morceaux de toile qui leur servent de buts, contre lesquels ils lancent des pierres, et accompagnent cet exercice de grandes démonstrations de

(1) Maan, carte de Burckhardt; l'ancienne *Theman*. A deux heures et demie à l'O., sont les grandes ruines de *Petra*, la capitale de l'Arabie-Pétrée; ce lieu porte aujourd'hui le nom de Ouâdy-Moussa. J.

(2) Karak, l'ancienne Petra.

(3) La contrée arrosée par le Jourdain.

(4) Ce nom a été donné à la ville d'Hebron que les Arabes appellent également Kabre-Ibrahim قبر ابراهيم (le tombeau d'Abraham)

joie (1). L'acacia, qui est un arbre épineux et touffu, croît abondamment dans le Hedjaz ; il produit un fruit rouge semblable à celui de la rose, qui ne se mange pas ; on en vend dans les deux villes saintes (2), comme combustible pour préparer les alimens. Tous les ouvrages (de menuiserie) s'y font également en bois d'acacia. On rapporte que du temps d'Adam (sur lequel soit le salut), cet arbre produisait des grenades ; mais que depuis, par une sorte de dégénération, il a cessé de porter ces fruits. Les pélerins s'arrêtent un jour à Maan, y paient les journées des Ykkiams et distribuent des bakhchiches.

Zahr-ul-Akèbè (3). ظهر العقبه à 13 heur. de Maan.

Zahr-ul-Akèbè (le dos de la colline), nommé autrement Akèbè-Bachi عقبه باشي, Abadan عبادان, et, par les pélerins, Cham Akebèssi شام عقبه سي, à treize heures de marche de Maan. Ce lieu, dénué d'eau est situé dans une vallée où l'on quitte l'escorte de Maan. Une partie du chemin n'est formé que de silex ou pierres à briquets. On y rencontre un grand akèbè ou passage difficile ; c'est ce dernier qu'on nomme Cham-Akèbè (ou akèbè de Syrie). Les pélerins descendent ici de leurs montures et continuent une partie de la route à pied. Pendant tout le temps qu'ils défilent, le pacha conducteur de la caravane, reste assis, couvert d'un parasol, sur la sommité de la colline, et les saccas-bachis distribuent du sorbet aux pélerins. Il y a, dans ces lieux pierreux et sabloneux, plusieurs réservoirs construits par Osman pacha. C'est à Zahr-ul-Akèbè qu'au retour du pacha, les tchavouches (officiers de la Porte) commencent à prendre, des pélerins, les lettres que ceux-ci veulent envoyer à Constantinople. La plupart de ces derniers se séparent à Tabout-Karoussi.

(1) Cet usage, s'il existe réellement, pourrait bien être un reste du culte ou plutôt de l'idolâtrie que quelques tribus Arabes, telles que celles des Koreïchs, de Kenanès et de Salim, portaient à l'idole *Aluzza*, avant l'établissement du mahométisme. Cette idole était un arbre appelé *épine d'Égypte* ou acacia ; arbre qui était aussi adoré par la tribu de Gatfan.

(2) La Mecque et Médine.

(3) Akaba - Esshamie, carte de Burckhardt. J.

Tchagmian (1) جغميان à 15 h. de Zahr-ul-Akebe.

Tchagmian, appelé également Tabiliât طبيليات, à quinze heures de marche de Zahr-ul-Akèbè, lieu privé d'eau, renfermant un fort et un réservoir bâtis par Abdoullah pacha. Le peu d'eau qui s'y trouve jaillit du pied de la forteresse; dans le cas où cette eau vient à manquer, on congédie l'escorte. Les deux côtés de cette route sont bordés par des montagnes de pierres. En face on découvre, à perte de vue, un vaste océan de sable dont la surface semble agitée par des flots. Telle est la force de l'illusion, que ceux qui n'ont pas encore traversé ce désert, croient, à sa vue, reconnaître la mer. A partir de cette station jusqu'à Zat-el-Hadj, excepté trois heures d'un chemin uni, le reste de la route est partout rocailleux.

Zat-el-Hadj (2). ذات الحج à 14 h. de Tchagmian.

Zat-el-Hadj, nommé également Dar-el-Hadj دار الحج (la maison du pélerinage), Hadjer حجر (la pierre), et Echmèler اشملر (les sources); à quatorze heures de Tchagmian. On trouve dans ce lieu un fort et un réservoir construits du temps du sultan Soliman; le bassin se remplit par le moyen d'un puits qui est dans le fort. Ce lieu produit des dattes sauvages en abondance. La plus grande partie des eaux proviennent des sources qu'on voit jaillir du sol; quant aux puits, ils sont la propriété des Arabes de la tribu des Beni-Selîm بني سليم. La montagne qui est en face de Zat-el-Hadj est appelée Coubbet-el-Hadjer قبة الحجر (la voûte de pierre). Le sol de cette dernière est en partie de pierres siliceuses.

Kaa-el-Bessit. قاع البسيط à 13 heur. de Zat-Had

Kaa-el-Bessit (le champ étendu), connu aussi sous les noms de Araïd عرايد, de Mekhar مخار, de Rehibé رهيبه, de Kazik-Toutmar قارق طوتمار, et de Kaa-el-Saguir قاع الصغير, c'est-à-dire la vallée du petit singe (3). Ce lieu, qui est sur un terrain sablonneux, est à treize heures de Zat-el-Hadj. Il est traversé par une élévation que les Arabes appellent Cherour شرور. C'est ici que la caravane

(1) El-Medawara المدوارة, carte de Burckhardt. J.

(2) Dzat-el-Hadj, carte de Burck.

(3) Notre auteur paraît ici s'être mépris sur le sens de ce dernier mot, qui signifie le *petit champ*.

fut pillée en 1170 (1757). A droite de cette station et dans l'intérieur de la montagne, il existe une mosquée et un member (chaire de prédicateur). Kaa-el-Bessit ne renferme ni fort, ni réservoir; l'eau y est apportée de Zat-el-Haldj, par les gens de l'escorte. Le chemin est généralement pierreux.

Assi-Khorma (1). عاصی خرما à 12 heur. de Kaa-el Bessit.

Assi-Khorma (le palmier rebelle ou sauvage), autrement appelé Tebouk تبوك. Ce lieu, qui abonde en dattes sauvages, est à douze heures de Kaa-el-Bessit. C'est jusqu'à cet endroit, que notre prophète a daigné étendre, en personne, le cours de ses expéditions militaires. Un château et un réservoir y ont été construits sous le règne du sultan Soliman; une source d'eau abondante se trouve dans l'intérieur du réservoir. Le château renferme un grand figuier, au pied duquel on a creusé un puits. En dehors, on trouve d'autres figuiers, des grenadiers et des cognassiers, ainsi que du raisin, des mélongènes (2) et des courges. Ce lieu était autre-fois la résidence des Ashabi-Ikeh. Du temps fortuné de notre seigneur le khalife Omar, l'espace compris entre Tebouk et Médine était cultivé. On dit que cet endroit renferme une mosquée où notre prophète fit sa prière, et que le temple a été reconstruit à neuf, plus tard, par Omar-Ibn-Abdoul-Aziz. En face de ce dernier, se trouve l'oratoire appelé Tènici-Midrari ثنیه مدراری, où l'on prétend aussi que le prophète a fait sa prière. Il y a dans ces lieux beaucoup de bitrân (3), de parties boisées et d'eaux courantes. Aux environs, se trouvent les campemens des arabes. Les lieux occupés par ces derniers sont bien cultivés et garnis d'arbres fruitiers : il y a même maintenant quelques maisons appartenant à des Arabes. Cet endroit était autrefois un bourg. On trouve, non loin de celui-ci, un village nommé Serg سرغ. Ces lieux dépendent de la province de Hedjaz, مملكت حجاز Memleketi-He-

(1) Tebouk selon Burckhardt et les anciennes cartes. J.

(2) Aubergine ou mayenne; fruit d'une plante infundibulée, légume dont on use beaucoup en Orient et même dans le midi de la France.

(3) J'ignore la signification de ce mot.

djaz ; et le Hedjaz comprend la sainte ville de la Mecque, Médine (la resplendissante), et l'Ymamè يمامه (1); on entend aussi, dit Asmaaï (2), par le mot de Hedjaz, un endroit entouré de terreins pierreux ; mais le Hedjaz, proprement dit, est la partie qui est occupée, jusqu'à Médine, par les habitations des Beni-Selîm. Cette province est entourée de montagnes. « Ceci, dit un jour le prophète, se trouvant sur les hauteurs de la colline de Tebouk, et après avoir fait un signe de main vers la Syrie, est le pays de Cham (la gauche); et cette partie, ajouta-t-il en montrant le côté où est située Médine, est l'Yemen. » d'après cette indication, le Hedjaz ferait partie de l'Yemen; Nawawi (3) prétend que Médine ne dépend ni du pays de Cham, ni de l'Yemen, mais qu'elle est un lieu indépendant situé entre les deux : d'autres pensent qu'une moitié de cette ville appartient au Hedjaz, et l'autre au pays de Tihamè تهامه. Enfin, une dernière version ajoute qu'elle fait partie dè la province de Nedjid نجد.

Megaïr-el-Kalenderïè (les cavernes des Kalenders), nommés également Akebeï-Haïder عقبهٔ حيدر, Mekabirler مقابرلر (les tombes), Dar-ul-Meguir دار المغير (le dépôt d'eau de pluie), et Burkè بركه (le réservoir). Ce lieu est à treize heures de marche de Assi-Khorma. En dépit des noms qu'il porte, il est privé d'eau; il possède cependant un fort et un réservoir construits par Osman pacha. On voit

Magaïr-el-Kalenderiè (4). مغاير القلندريه à 13 heur. de Assi-Khorma.

(1) La province de Yemamé ou Yamama est aussi appelée Ayud, à cause de sa situation oblique relativement à l'Yémen. C'est l'Yemamè de l'Ouest que Niebuhr a eu en vue.

(2) Cet auteur se nommait aussi Abou-Saïd-Abdul-Melik ben Coraïb. On place sa mort dans l'une des années 215, 216 ou 217 de l'hégire (832). *Voy.* la Chrestomathie Arabe de M. de Sacy, deux. édit., tom. 1, pag. 34.

(3) D'Herbelot, qui écrit le nom de cet auteur Naouai, dit qu'il était natif de Naoua, bourgade du territoire de Damas, et qu'il mourut l'an 676 de l'hég. (1277). Nawawi a beaucoup écrit. *Voy.* ce qu'en dit M. de Sacy dans sa Chrestomathie Arabe, deux. édit., tom. 1, pag. 164 et 165.

(4) El-Akhdhar الاخضر, carte de Burckhardt. J.

des cavernes dans les environs de cette station. Ce sont quelquefois les gens de l'escorte qui apportent le peu d'eau qu'on y trouve. Les montagnes environnantes sont d'une couleur aussi noire que le charbon. Trois heures avant d'arriver à Akhizer اخيضر, on rencontre un défilé où deux attelages peuvent à peine passer. Les environs sont confiés à la garde de quelques troupes. Pendant tout le temps que les pélerins défilent dans ces lieux, le pacha conducteur de la caravane s'arrête sous un tendelet. Plus loin, entre Magaïr مغاير et Haïder حيدر, deux autres gorges de montagne s'offrent aux voyageurs. Sur ce chemin, qui est très-étroit, on trouve de petites pierres noires et blanches qui ressemblent à des nids d'oiseaux; le peuple croit généralement que ce sont des pétrifications des vers qui se détachèrent du corps du bien-heureux Job.

Akhizer.
اخضر
à 12 h. de Magaïr.

Akhizer ou Akhider, nommé également Haïder حيدر, à douze heures de Magaïr. C'est une des stations du prophète, dans laquelle on trouve une sainte mosquée. On y voit aussi un château et cinq réservoirs construits sous le règne du sultan Soliman. Il y a dans le château un grand puits, d'où l'eau, en s'écoulant, va remplir les bassins qui sont à l'extérieur. L'eau du puits est très-douce; quelquefois on en transporte à plusieurs stations plus loin. C'est avec cette même eau, dit-on, que le vénérable Job s'est lavé pour se débarrasser des vers qui couvraient son corps. Ces insectes furent ensuite, selon ce qu'on rapporte, réduits en pierres; on les ramasse encore aujourd'hui précieusement. Ce lieu est aussi renommé comme la station du prophète Elie. La tombe de Haïder-Baba qui est dans le château, y est l'objet de pélerinages religieux. Le fort est gardé par vingt soldats de la Syrie; ce sont ces derniers qui remplissent le réservoir. Le château a été construit en l'année 938 (1531), par ordre du sultan susdit, et sous la direction de Terban-Ibn-Ferdja, beg des Arabes cultivateurs, et gouverneur de la Syrie, afin de l'opposer aux Arabes de la tribu des Beni-Lam, qui, s'étant mis en révolte, comblaient les puits. On a élevé une tour en face du château. Les chemins qui sont, dans cet endroit, en partie pierreux, unis et sablon-

neux; forment un défilé étroit. Ici les saccas-bachis distribuent du cherbet aux pélerins. L'horizon de cette station est borné, aux quatre points cardinaux, par des chaînes de montagnes. Les Beni-Lam, qui habitent ces cantons, ferment quelquefois les issues de ces défilés. Près d'Akhizer, il existe un endroit nommé Sekb-Akhizer نقب اخيضر (le trou d'Akhizer); Akhizer lui-même est à mi-chemin de Damas à la Mecque (1). Trois heures avant d'arriver à Burkeï-Muazzèmè بركة معظمه, on trouve un endroit connu sous le nom de Kazi-Bagtcheleri قاضي باغجلري (les jardins du juge); et après avoir entièrement franchi le défilé de Haïder, on arrive dans un vaste désert où l'on aperçoit des montagnes de sable blanches comme la neige.

Burkeï-Muazzèmè. بركة معظمه à 17 h. d'Akhizer.

Burkeï-Muazzèmè (le grand réservoir), nommé également Vadii-Essed وادي اسد (la vallée du Lion), à dix-sept heures de marche d'Akhizer. C'est un immense réservoir dans lequel on trouve de l'eau, lorsque la pluie tombe de manière à grossir le torrent; ce réservoir, qui a trois mille coudées carrées, est maintenant en ruine et aurait besoin de réparation. On l'appelait autrefois le réservoir de Belkis بركة بلقيس; il a été construit en l'année 600 (1204), par Melik-Muazzem-Issa, l'un des rois de Beni-Eïoub, et a été connu depuis sous le nom qu'il porte aujourd'hui. Lorsqu'il ne se trouve point d'eau dans ce réservoir, l'escorte en apporte d'Akhizer. Ce lieu possède un château. En partant de ce dernier, on rencontre une station appelée Abou-Djenid ابو جنيد. Les acacias se trouvent abondamment sur cette route.

Dar-el-Haemra (2). دار الحمراء à 18 h. de Burkeï-Muazzemè.

Dar-el-Haemra, nommé également Magareeh-Elzir مغارش الزير,

(1) Cette indication n'est point exacte : il y a près de cinquante lieues de plus d'Akhizer à la Mecque que de ce même lieu à Damas, à cause du détour que font les pélerins en passant par Médine : mais le parallèle d'Akhizer est à-peu-près moyen entre ceux des deux villes. J.

(2) Dar-el-Hamra, itinéraire de Damas à la Mecque, rapporté par Burckhardt. J.

Akhrèh افرج, Chek-el-Adjouz شق العجوز, Makpérè مقبرة (le cimetière), Pirindj-Avassi پرنج اوه‌سی (la vallée du bronze), Dar-ul-Hadjer دارالحجر, et Djeltek-Salih جلتك صالح. Ce lieu est à dix-huit heures de Burkeï-Muazzemè; Osman pacha y a fait construire un fort, en 1167 (1754), et l'année suivante, un réservoir. Ici les pélerins ramassent des pierres propres à faire des cachets; le sol de cette station n'est formé que de ces pierres. On trouve dans ce lieu, l'endroit qui porte les noms de Djebel-el-Taf جبل الطاف, de Djebel-el-Nitak جبل النطاق (la montagne de la zône ou de la ceinture), de Mezhem مزحم, de Senoua صنوا; mais qui est connu plus généralement, parmi les Arabes, sous le nom de Kutchiuk-Kaïa كوچك قیای (le petit rocher). A partir d'ici, la caravane des pélerins tourne à l'orient et, descendant ensuite par un endroit sablonneux, elle arrive à la sortie du défilé, dans le lieu célèbre par l'apparition miraculeuse du chameau du vénérable Salih (1). Ce lieu est à gauche du chemin. Au retour, elle se trouve l'avoir à sa droite. On franchit ce passage promptement, en faisant le plus de bruit possible, et en tirant des coups de pistolets et de fusils. On agit ainsi pour empêcher que les chameaux de la caravane ne soient effrayés ou ne s'abattent en entendant le bruit que fait encore, dans ce désert, le chameau du prophète Salih. Telle est, au moins, l'idée généralement répandue parmi le peuple, à ce sujet.

Medaïn-Salih (2). مداين صالح à 19 h. de Dar-el-Haemra.

Medaïn-Salih, nommé également Koraï-Salih قرا صالح, Hadjer

(1) La tribu de Thamud étant tombée dans l'idolâtrie, le prophète Salih, dont il est ici question, fut envoyé pour la ramener au culte du vrai dieu. Ce prophète vivait entre le temps de Hud et celui d'Abraham. Une partie des Themondites écoutèrent ses remontrances; mais les autres demandèrent, pour preuve de sa mission, qu'il fît sortir, en leur présence, d'un rocher, une chamelle pleine. Salih obtint ce miracle de Dieu; la chamelle parut et mit bas un jeune chameau prêt à être sevré. Loin que ce prodige les persuadât, ils coupèrent les jarrets de la chamelle et la tuèrent. Dieu, pour les punir de cette impiété, occasionna un tremblement de terre à la suite duquel ils périrent tous, sous les décombres de leurs maisons.

Pocock, Zamaskhari, d'Herbelot.

(2) Medayn-Szaleh (Burckh.). J.

جر et Aadal عدال, à dix-neuf heures de Dar-el-Haemra, fait partie du pays de Themoud ثمود. L'histoire rapporte que le peuple de Themoud fut détruit dans la 879e année qui suivit le déluge de Noé (que le salut soit sur lui). Les constructions des Themoudites, formées en partie de pierres sculptées, sont maintenant inhabitées (1). Ce lieu possède néanmoins un château et un réservoir ; ce dernier se remplit de l'eau d'un grand puits qui est dans le château. Comme cet endroit est près de Khalil-el-Rahman خليل الرحمن et de Aala, on en apporte des limons doux, des oranges et des dattes de l'espèce appelée baltchiq-khorma, que l'on vend aux pélerins. En quittant les Akebès, on aperçoit les demeures où séjournaient ceux de Salih. Il y a dans ces lieux, un grand nombre de puits, mais le prophète a défendu d'en boire l'eau ; on voit également ici une petite montagne appelée Coubbet-el-Hadjer قبة الحجر (la voûte de pierres), et un autre monticule qu'on nomme Enan انان (le gémissement). On retrouve encore ici, sur une élévation, la mosquée qui a été creusée dans la pierre par le vénérable Salih. Ces lieux, en un mot, renferment une grande quantité de ruines d'édifices remarquables, restes du peuple de Themoud (2). Les pélerins s'arrêtent un jour dans cette station, y paient les journées des ykkames et distribuent des bakhchiches. Quelquefois les pélerins, en partant de Medaïn-Salih, ne passent pas par Aala; mais suivent la route de Sehel-el-Matrân سهل المطران, d'où ils arrivent ensuite à Zumrud-Kalac زمرد قلعسي (le château d'émeraude).

(1) Ces maisons des Themoudites étant d'une grandeur ordinaire, on s'en sert de preuve pour convaincre d'erreur ceux qui attribuent à ce peuple une taille gigantesque. Pocock.

(2) Cette tribu s'était d'abord établie dans l'Yemen ; mais en ayant été chassée par Hamyar, fils de Saba, elle se retira sur le territoire de Hedjr, dans la province de Hedjaz. On y voit encore, dans les rochers, les habitations qu'elle s'était creusées et dont parle le coran. On y remarque aussi la fente du roc par laquelle sortit la chamelle; cette fente, assure-t-on, a soixante coudées d'ouverture. Pocock.

Aala (1)
علا
à 9 h. de Medaïn-Salih.

Aala (l'élévation), à neuf heures de Medaïn-Salih, dépend aussi du pays de Themoud. C'est un village situé entre deux montagnes; il y a des eaux courantes, des vignes, des vergers, des dattiers, des citronniers, des oranges, des citrons doux, des cédrats, une grande quantité de pastèques, de concombres et autres productions. Sur le chemin, on voit, jusqu'à Bïarganem, beaucoup d'acacias. Un château a été construit dans ce lieu, sous le règne du sultan Soliman. Non loin de là se trouve une vallée qui porte le nom de Muchfek مشفق. Il y avait anciennement un autre chemin qui conduisait de Damas à Aala, et qui se trouve à l'ouest de la route actuelle. Cette route, en partant de Damas, passait par Bosra بصره, Arzak ارزق; Kar-Akar قراقار, Kalta قلته, Sebiha صبيحه, Timaïè تيمايه, et Vâdii-Savana وادئ صوانه (2). Elle est la plus directe, mais l'eau y est rare; elle se compose de six conaks, et chaque conak est de vingt-sept milles.

Beïar-Ganem (3).
بيارغنم
à 10 heur. de Aala.

Beïar-Ganem, nommé autrement Tavamir طوامير, Matrân مطران et Khifa-el-Zir خفا الزير, à dix heures d'Aala, possède un fort et un réservoir. Cet endroit est situé sur un terrain couvert de pierres noires et dures, dans le voisinage d'une vaste plaine et de redoutables défilés. Une partie du chemin passe au milieu de forêts, de bois de tamariniers, et l'autre à travers d'âpres montagnes. Si l'eau manque, les gens de l'escorte en apportent. Ce lieu est une des stations les plus pénibles de cette route.

Zumrud-Kalae (4).
زمرد قلعه
à 10 heur. de Beïar-Ganem.

Zumrud-Kalaè, nommé autrement Chihab-Ahmer شهاب احمر, est à dix heures de Beïar-Ganem; il y a un château et un réservoir, qui ont été réparés entièrement par feu Azem-Zadè-Mehemmed pacha. On trouve dans le voisinage, des deux côtés de

(1) El-Olla العلا, suivant Burckhardt. J.

(2) Les distances de cette partie d'itinéraire sont indiquées d'une manière si obscure dans l'original, que je n'aurais pu en donner qu'une traduction trop hasardée.

(3) Biar-el-Ghanam (Burckh.) J.

(4) Byr-Zemerrod بيرزمرد (Burckhardt). J.

la route, de l'eau qu'on distribue aux pélerins. Il y a ici un fruit appelé beter-baram بتر بارام, de la couleur du chou, à petites feuilles, et dont le goût ressemble à celui de l'amande ; on y trouve aussi des coloquintes de l'espèce appelée aboudjehel-carpousi, ainsi que de l'oseille. La forteresse de Zumrud a été bâtie anciennement par une princesse, mère d'un des rois Ismaéliens de Perse ; c'est elle qui a fait creuser le puits qui est à Zumrud. Entre Zumrud et Chaab-ul-Neamè شعب النعامه, on trouve une station appelée Chab-ul-Hemr شاب الاحمر (la vallée rouge), et qui est entourée de montagnes d'une terre rougeâtre et pierreuse.

Validè-Capoussi. والك قپوسى à 8 h. de Zumrud.

Validè-Capoussi, nommé également Chaab-ul-Neamè شعب النعامه, à huit heures de Zumrud, possède un château et un réservoir construits par Osman pacha ; l'un des puits qui est ici, a été creusé par la mère du sultan Ahmed I[er]. Indépendamment de celui-ci, il y en a plusieurs autres. Les eaux sont de mauvaise qualité. Ces mots *Chaab-ul-Neamè*, signifient *la vallée de l'autruche*.

Hedïè-Achmassi (1) هديه اشمه سى à 12 heu. de Validè-Capoussi.

Hedïè-Achmassi (la source du don ou du présent), à douze heures de Validè-Capoussi, possède un château bâti par Seuleïman pacha. Ses eaux proviennent de sources, et ont une vertu laxative qu'elles doivent à la présence du séné qui croît dans cette terre ; car les eaux de toute terre qui produit cette plante sont toujours purgatives. La plupart des gens que les pélerins rencontrent dans ces lieux, sont mal vêtus ou presque nuds. Il y a ici un château appelé Antar عنتر, bâti par Osman pacha. Le nom de *hedïè* (le don, le présent), que porte cette station, lui vient de ce que le prophète, en allant au combat de Khibrè, reçut, en passant dans ce lieu, des présens de ses compagnons d'armes. Une heure après avoir quitté Hedïè, on arrive à un endroit nommé Cheker-Akebessi شكر عقبه سى, où se trouve une descente formant un défilé. Des deux côtés de ce chemin, s'élèvent à pic, des montagnes

(1) Hedye (Burckhardt). J.

qui ressemblent à de hautes murailles. On y voit le *rocher du salut*, nom qui rappelle la manière miraculeuse dont ces roches saluèrent le prophète à son passage dans ces lieux. Ce dernier endroit sert de station.

Nakhleteïn (1).
نخلتين
à 16 h. de Hediè-Achmassi.

Nakhleteïn (les deux palmiers), nommé également Fahleteïn فحلتين, Sedjouï سجوي et Istabil اصطبل (l'étable), à seize heures de Hedïè, sur deux petits monticules. Ce lieu possède un château et un réservoir construits par Osman pacha; il est borné, aux quatre points cardinaux, par des montagnes. Il y a également ici un rocher appelé le *rocher du salut*. Nakhleteïn, qui est aussi nommé Istabil-Euchr اصطبل عشر, était jadis un désert. Ce lieu servait de demeure à un ancien roi qui passait pour un héros célèbre, et qui s'appelait Chahtadè شاهتاده. Le village qu'il habitait, et qu'on nommait Vakf-Hassa وقف حصا, était situé sur le sommet d'une haute montagne; selon la tradition, il y avait autrefois, dans cet endroit, un grand château célèbre par la pureté de l'air qu'on y respirait. On voit encore l'emplacement où étaient construits ses bains. Les environs sont boisés. Ces lieux sont généralement connus sous le nom de Ilm-Elsaadi علم السعدي. Cet endroit renferme en outre un puits qui a été creusé par ordre de Nusouh fils d'Osman. Les environs offrent des montagnes dont la vue étonne et dont les chemins sont dangereux à parcourir. Il y a, à Nakhleteïn, sept puits dont les eaux sont très-douces; mais à partir d'Aala, jusqu'ici, on en éprouve une grande disette: il faut avoir soin de s'en pourvoir. On trouve, sur cette route, un endroit qui porte les noms de Sitan-Muamer ستان معمر et de Hadjeristan جرستان (lieu pierreux). C'est dans ces environs que demeurent les Arabes rebelles. Ces derniers apportent des citrons acides et doux, qu'ils vendent aux pèlerins. Cinq heures après avoir quitté Nakhleteïn, on trouve une gorge formée par

(1) El-Fahleteïn الفحلتين (Burckhardt). J.

deux montagnes. Cet endroit, qui sert d'étape, possède un puits recouvert où l'on se pourvoit d'eau.

Vâdi-el-Koura. وادي القرا à 15 h. de Nakhleteïn.

Vâdi-el-Koura (la vallée des villages), nommé également Vâdi-el-Kareh وادي القرح et Dar-el-Koura دار القرا, à quinze heures de Nakhleteïn. Cet endroit, jadis florissant, et qui renfermait un château fort, des bains, une mosquée et des jardins, est maintenant en ruine. On rapporte que sur l'autel (محراب) de cette mosquée, où le prophète a fait sa prière, il y avait un os suspendu qui lui fit entendre ces mots en arabe : *Ne me mange pas, car je suis mort empoisonné.* Ce lieu est une vallée située entre deux lignes de montagnes, et qui est privée d'eau et de toute autre chose. La plaine ou le désert que l'on voit ensuite se nomme Atik عتيق ; c'était autrefois la demeure des Arabes de la tribu des Benou-Kelb بنو كلب (les fils du chien) (1). Les excès et la mauvaises conduite de ces hordes ayant été cause de leur dispersion, sous le règne du khalife Omar, leur pays fut ruiné. Des restes de leurs édifices subsistent cependant encore. On voit en outre, ici, un endroit garni de jardins et de fontaines, et qui porte le nom de Sakaïeï-Osman سقاية عثمان (la roue hydraulique ou le puits d'Osman) et de Hurrèï-Leïli حرّة ليلي (la nuit de l'épouse) Vâdi-el-Koura sert de limite au territoire de Médine. Au-delà on ne connaît point la peste.

Djerf. جرف à 11 h. de Vâdi-el-Khoura.

Djerf, nommé également Abïar-Hamzè ابيار حمزة (l'arrosoir de Hamzè), à onze heures de Vâdi el-Koura. Ce lieu possède un château et un puits, monumens de la munificence de Hamzè (duquel Dieu a été satisfait); on y trouve en outre des eaux

(1) En général, les différentes tribus Arabes doivent leurs noms: 1° aux individus, de l'un comme de l'autre sexe, de qui elles descendent; 2° aux lieux qu'elles ont primitivement habités; 3° à quelques circonstances mémorables qui les concernent spécialement; 4° à certains animaux auxquels elles attachent des idées de force et de supériorité; 5° enfin à divers objets ridicules ou méprisables que la superstition ou le besoin leur ont rendus nécessaires.

Rousseau, *Tableau des trib. arab.*

abondantes. Il existe, dans le voisinage de Djerf, un village appelé Burkè بركه (le réservoir), ainsi qu'un autre endroit nommé Sakacï-Sculeïman-Ben-Abd-ul-Melik سقاية سليمان بن عبد الملك (la roue hydraulique de Soliman, fils d'Abd-ul-Mélik). Comme le ruisseau provenant de la source appelée Aïn-Zarka عين زرقا qui est à Médine passe dans ce village, les habitans le font à tour de rôle servir a l'irrigation de leurs jardins. Il y a ici un champ appelé Zin زين, dont on rapporte que le prophète a particulièrement recommandé la culture. Djerf étant la limite de Médine, les pélerins doivent, dans ce lieu, se purifier le corps par des ablutions, revêtir des habits exempts de toute souillure, demander pardon à Dieu de leurs péchés, faire de nombreuses prières, et s'acheminer en suite vers l'endroit où reposent les cendres du prophète de Dieu. Ici des habitans et des enfans de Médine viennent à la rencontre des pélerins, et les accueillent par des acclamations et des démonstrations de joie. On trouve, sur la gauche du chemin, une montagne appelée Djebel-Uhud جبل احد (1). Cette dernière est à une parasange de la ville. Le nom de *Uhud*, donné à cette montagne, lui vient, ou de son isolement de toute autre élévation, ou de ce qu'elle appartient au territoire des Orthodoxes ou Unitaires (Ehl-Mewhad). C'est ici que s'est livré un combat pour l'Islamisme, et que plusieurs versets du coran sont descendus du ciel. On voit, au bas de la montagne, la tombe du vénérable Hamzè, oncle du prophète; cette dernière est entourée de maisons nombreuses et de bancs qu'on doit à des fondations pieuses, et où les visitants peuvent, nuit et jour, se reposer sans que personne s'y oppose. Cependant comme ce lieu est à une demi-heure de la grande route, le trajet en est quelque fois dangereux, surtout à l'époque du pélerinage; dans ce cas, on profite, pour s'y rendre, de la visite qu'y fait

(1) C'est cette même montagne que d'Anville indique sur sa carte sous le nom de mont Ohhud, au nord de la ville.

le pacha conducteur de la caravane. Il existe, dans le voisinage du mont Uhud احد, une autre montagne nommée Djebel-Anîn جبل عنين. Les environs recèlent les tombes de plusieurs personnages vénérés. Il y a aussi, sur le chemin du mont Uhud, un endroit qui porte les noms des Asvaf اسواف et Asadif اسادیف.

Médineï-Munèwèrè (*Medine* la resplendissante) (que Dieu très-haut la fasse, jusqu'au jour du jugement, briller de sa vive lumière). Les premiers regards de tout Musulman qui aperçoit Médine, doivent le pénétrer de vénération en lui rappelant toute la sainteté de ce lieu. Qu'il songe que c'est ici l'endroit où la meilleure des créatures s'est réfugiée lors de sa fuite; que c'est dans ce même lieu qu'est déposée la cendre du prophète et celle de ses deux successeurs, Aboubecre et Omar! (dont Dieu a été satisfait). Médine est la cité du prophète (Medinet-el-Rousoul مدينة الرسول); elle est à deux heures de marche de Djerf. Parmi les quatre-vingt-quinze noms qu'elle porte, voici ceux sous lesquels elle est plus généralement désignée, savoir : Iatreb يثرب, Taïbè طيبه (l'excellente), Tàbè طابه, Meskenè مسكنه, Habré حابره, Mahboubè محبوبه (la bien-aimée), Djinè جينه, Merhoumè مرحومه, Mahbourè محبوره (la fortunée), Arz-Oullah ارض الله (la terre de Dieu), Dar-el-Hidjrè دار الهجره (la maison de l'hégire), Dar-el-Islam دار الاسلام (la maison de l'islamisme), Dar-el-Feth دار الفتح (le palais de la victoire), Kouth-el-Iman قطب الايمان (l'axe de la foi), etc., etc. Les prérogatives de cette ville sont cent fois plus étendues que celles de Damas (1). Elle est située sur un terrein uni, dans le troisième climat, au nord du mont Uhud (2), et à l'orient de la montagne de Tebir جبل تبير. La plus grande partie de son territoire est stérile. On prétend que sa distance de Constantinople, suivant le calcul de l'astrolabe, est de mil trois-cent

Médineï-Munèwèrè
مدينهٔ منوّره
à 2 heures de Djerf.

(1) La traduction de cette phrase est hasardée.

(2) D'après la position assignée plus haut, par l'auteur, au mont Uhud, il résulte que ceci est une erreur : Médine est au sud de cette montagne.

quatre-vingt-douze milles. Ses murailles, qui furent élevées en 368 (978), par Azad-ed-Develet, Molla-Khosrew et Dilemi, furent rebâties plus tard; on pense que cette ville en était également entourée antérieurement à cette époque. Son château a quatre portes : la première se nomme Bab-Cham (la porte de Syrie), la seconde, Bab-Kiblè, nommée également Bab-Seguir (la petite porte), la troisième, Bab-Misri (la porte d'Égypte), et la quatrième, située du côté de Baki-Chérif, est appelée Bab-Jumaa (la porte du vendredi ou de la réunion). L'ancienne mosquée du prophète, qui est dans le château, est ornée de cinq minarets. Dans l'interieur de la mosquée, et sur l'emplacement même de la maison de la vénérable Aïchè, où mourut Mahomet, est la tombe fortunée de ce prophète. Non loin de ce foyer de lumières célestes, sont les monumens où reposent les cendres du vénérable Aboubecre dit le Juste, et d'Omar, celui qui savait par excellence distinguer le bien du mal (1). Les quatre faces de ces tombeaux sont recouvertes d'un voile magnifique et entourées d'une balustrade en bronze doré. L'espace entre ces balustrades et les monumens, est garni de lampes que des ferraches (2), préposés à cet effet, ont soin d'allumer. Le monument de la fille du prophète, la belle Fatima, est contigu à celui de son père. Ce dernier a quatre portes : la première dite de la pénitence, la se-

(1) Une tradition commune prétend qu'Aïchè vit en songe trois étendards plantés dans la cour de la maison, et qu'en ayant demandé l'explication à Mahomet, il lui dit que ces trois enseignes indiquaient trois tombeaux : le sien, celui d'Ebu-Bekir et celui d'Omar. L'événement, dit ici l'historien Ahmed-Effendi, vérifia la prédiction : puisqu'en effet, ils furent tous trois inhumés dans cette enceinte.

M. d'Hosson.

(2) Les fonctions serviles de ces tombes sont exclusivement remplies par quarante noirs ; ils ont soin des lampes et des ornemens ; ils frottent, nettoient et balaient l'intérieor de la chapelle sépulchrale. Cet emploi leor vaut le titre de *ferraches* (balayeurs) ; titre honorable et consacré par la religion même : aussi jouissent-ils de la plus grande considération.

conde appelée Voukoud, la troisième dite de Fatima, et la quatrième nommée Bab-Tchjid. La mosquée du prophète avait d'abord été ornée de quatre minarets, par Omar, fils d'Abdul-Aziz; mais dans la suite, ces parties du temple éprouvèrent des changemens. L'un de ces minarets, le plus élevé, a été construit par sultan Kaïtebaï قيتباي.

Il existe, entre le tombeau et le member (la chaire), plusieurs colonnes dont les noms rappellent les faits, gestes, situations et paroles du prophète, de ses compagnons et de Fatima. La longueur de l'espace compris entre le tombeau du prophète et la chaire, est de cinquante coudées. En l'année 908 (1502), le sultan Murad ayant fait construire une belle chaire en marbre, l'ancienne fut déposée sur le sol. Il y a plusieurs portes pour entrer dans le sanctuaire (harem حرم) du temple : la première est appelée Bab-Esselâm (la porte du salut), celle-ci est la plus grande de la mosquée; elle est située à l'ouest; on la nomme aussi Bab-el-Khouchou (la porte de l'humilité) et Bab-Mervâna pour indiquer le lieu où elle répond; la seconde est la porte de la Miséricorde, nommée également Bab-Atekè et Bab-el-Sook (la porte du marché); la troisième, Bab-el-Nissa (la porte des femmes), construite et destinée aux femmes par le khalife Osman; on la nomme aussi Bab-el-Rebt, du nom d'une fille de Safah appelée Rabita, dont la demeure était en face; cette dernière porte est à l'orient; la quatrième, située du côté du Saint-Sépulcre, est la porte de Gabriel, à l'orient. On raconte qu'au combat des Beni-Kariza, l'archange, vêtu de . . . . . se tenait à cette porte. On la nomme encore porte d'Osman ou porte du prophète.

Des gens dignes de foi prétendent que quiconque mange, le matin, à Médine, sept dattes en se tenant entre les deux collines, sera préservé, durant la journée, de tout malheur. Il existe, hors des murs de cette ville, un emplacement appelé Menakhè مناخه, en partie situé sur un vaste espace, en face de la forteresse, et entre cette dernière et le faubourg : cet emplacement

renferme un certain nombre de maisons, des mosquées, un bain public, des vignes, des jardins et des plantations de palmiers. C'est dans ce lieu que logent les pélerins. La mosquée du prophète est située en face de la porte d'Égypte. On a élevé des minarets pour indiquer les endroits où se tenaient l'envoyé de Dieu et ses compagnons, pendant le combat de Khandak. Il existe maintenant une mosquée sur ce même terrein. L'intérieur de la forteresse renferme de beaux marchés et un bain construits par Emir-Tchoban. Le corps de ce dernier, qui périt en Khorassan par le glaive de la trahison, a été rapporté à Médine et est enterré dans le Saint-Sépulchre. Cet intérieur de la forteresse est un lieu sacré renfermant aussi des boutiques, des colléges, et des asiles pour les voyageurs. Quelques-unes des maisons ont des jardins ; on en trouve en outre un très-beau appelé Ainiè, près de la porte d'Égypte. Sur la place qui est devant la porte de Syrie, on voit le tombeau d'un nommé Zèki-Eddin-Mehemmed, fils d'Abdoullah, fils de Hassan, fils de Hussein qui était connu sous le nom de Nefs-Zeki et qui mourut martyr sous le khalifat de Mansour l'Abasside. Les jardins de notre seigneur le khalife Omar sont derrière la mosquée du prophète, près du quartier des potiers. En face du sépulcre il y a un emplacement qui contient deux salles, des arbres, un bassin et un souterrain ; cet endroit sert de lieu de repos aux agas desservans du monument. On prétend que c'est sur ce terrain qu'étaient autrefois les maisons des *Euchréy-Mubechères* (les dix évangélisés) (1). On voit, sous une voûte, dans l'intérieur de la forteresse, le noble monument de Malik-Ben-Sinan. A l'issue de la porte d'Égypte, sont les nobles mosquées des vénérables Abou-Bekir et Omar. Sui-

(1) Ce sont les dix premiers apôtres auxquels Mahomet a le plus spécialement promis le ciel, le paradis et une félicité éternelle supérieure à tout ce que l'intelligence humaine pouvait se figurer de plus ravissant; ces promesses leur valurent le titre de *Euchréy-Mubechérès*, qui veut dire les dix évangélisés, les seuls que l'islamisme ait béatifiés, avec Fatima et les deux enfans d'Aly.

vant les écritures véridiques, la ville de Médine aurait, entre autres prérogatives, celle de n'admettre dans son sein, ni la peste, ni l'ante-christ; des anges, préposés à la garde de cette ville, en écarteraient toujours ces deux fléaux. A ces avantages, il faut encore ajouter que l'air qu'on respire à Médine est excellent, et qu'elle possède des eaux courantes, des palmiers et des champs ensemencés etc. etc. L'eau du ruisseau Aïn-Zarka عين زرقا, est surtout incomparable. Cette source étant plus basse que le sol de Médine, on est obligé de descendre vers ses bords par un escalier, pour y puiser l'eau.

C'est Mervân qui, par ordre du khalife Moaviè, a établi le cours de ce ruisseau. Comme Mervân avait les yeux bleus, on aurait dû appeler cette source la *Fontaine de l'homme aux yeux bleus*, mais néanmoins elle est connue sous le nom de la *Fontaine bleue ou azurée*. Indépendamment de cette source, Médine avait, dans ses environs, dix-neuf puits qu'elle devait à la pieuse libéralité du prophète; il en existe encore aujourd'hui sept, dont un poète a renfermé les différens noms dans un couplet arabe. Outre ces puits sacrés, Médine en possède un grand nombre d'autres.

Les fruits du palmier offrent ici une grande variété. Il est reconnu qu'il y existe quatre-vingt-douze espèces de dattes: les suivantes appartiennent uniquement au territoire de Médine, savoir: les temr-ierni تمر يرنى, les temr-soultani تمر سلطانى, les temr-adjouh تمر عجوه, les temr-halou تمر حلو, et les temr-sihani تمر صيحانى. Les grenades qu'on trouve ici ne peuvent, pour leur supériorité, se comparer avec celles d'aucun autre pays. Il y a aussi une grande variété de légumes et de fruits: les melongènes, les melons, les pastèques, le raisin, les oranges, les citrons, les pêches, les figues, les nebiks (1), et les bananes, y sont en abondance. La mosquée du prophète a été reconstruite deux fois de son vivant; la première,

(1) Ce mot, qui est écrit نبك nebk, dans l'auteur que je traduis, est probablement une faute: il devrait s'écrire نبق nebek, et signifierait alors, suivant

lorsqu'il honora Médine de sa présence, et la seconde, lorsqu'il revint de Khiber خيبر. Depuis lui, ce temple a été rebâti, augmenté et embelli à différentes époques, par ses successeurs. Lorsque Velid, fils d'Abdul-Melik, était khalife en Syrie, et qu'Omar, fils d'Abdul-Aziz, se trouvait à Médine, ce dernier reçut l'ordre de donner plus d'étendue à la ville. Ce fut à cette occasion qu'il fit élever les quatre minarets dont il a été fait mention plus haut; et dont la hauteur fut, d'après ses ordres, portée à soixante archines ارشين. Plus tard Médine fut aussi augmentée sous le khalife Mehdi. Il en est de même des murs de la ville et du château, qui ont été plusieurs fois réparés ou renouvelés entièrement; particulièrement en 440 (1048), par Mehemmed-Djevad-Isfahani. Les murailles qui subsistent aujourd'hui ont été construites par Mahmoud-Zingui-Aksenkar, d'après l'ordre de Noureddin-Chehid, en 558 (1163); c'est ce que prouve l'inscription arabe suivante, gravée sur une table en bronze, et qui se trouve au-dessus d'une des portes:

هذا ما امر بعمله الفقير الى الله تعالى
محمود بن زنكي اقسنقر سنه ثمان وخمسين
وخمسماية

« La construction de ceci a été ordonnée par le pauvre en Dieu, très-haut » Mahmoud, fils de Zengui-Aksenkar, en l'année 558. »

En 750 (1349), Saad ben Zabit-Djemaz commença à entourer la forteresse de fossés; mais la mort l'ayant surpris au milieu de ses travaux, ils furent achevés par l'émir Fazl ben Casem. En 757 (1356), Kalaoun-Oglou reconstruisit de nouveau la forteresse. Enfin, plusieurs parties de celle-ci furent, dans la suite, renouvelées par ordre du sultan Soliman. Les habitans de Médine sont particu-

Meninski: *fructus arboris* سدر *sedr dictæ nempe loti species.* Ce mot indique également le vin que l'on fait avec la moelle du palmier.

lièrement honorés parmi les autres Musulmans. Lorsque le khalife Mehdi vint à Médine, l'iman Malek fut à sa rencontre et l'invita, à son entrée dans la ville, à saluer les habitans; « Prince des Croyans, lui dit-il, vous allez voir devant vous les descendans des compagnons et des compatriotes du prophète; il n'y a point sur la surface de la terre, de peuple plus digne, par ses qualités, d'être honoré que celui-ci. » Les prières qu'on adresse à Dieu, dans le temple de cette ville, pour l'âme des morts, sont beaucoup plus efficaces que celles qu'on fait dans les autres mosquées. En un mot, nous terminerons en convenant que la langue ne pourrait suffire si elle voulait payer convenablement le tribut de louange qui est dû à la mosquée du prophète, au saint sépulchre et à la ville de Médine elle-même. La mosquée dite Kaba-Mesdjidi قبا مسجدی, est située dans un village qui porte le même nom, à une heure de la ville; cette mosquée, dont les fondemens ont été posés par le prophète en personne, a été terminée par lui et ses compagnons. On la nomme aussi Coubbet-ul-Islam (la voûte de l'islamisme). Non loin de là est le puits de Khatem (le puits de la bague), dont les eaux se sont élevées à la voix du prophète. Ces eaux sont d'une excellente qualité. Près du puits, est l'emplacement où étaient les maisons d'Aly et d'Aboubecre, et sur lequel il y a maintenant une mosquée. Il est de tradition que le prophète se rendait régulièrement une fois par semaine dans cet endroit, tantôt à pied, tantôt à cheval. Le lieu réputé le plus saint du village de Kaba est la station Khitmè خیتمه منزلی; elle est au S.-E. de la mosquée. Non loin de là est un endroit qui porte le nom de Mesdjidi-Aly مسجد علی (la mosquée d'Aly). A l'ouest de Kaba, se trouve une autre mosquée appelée Mesdjidi-Chems (la mosquée du soleil). La largeur du temple de Médine égale sa longueur; l'espace qu'il occupe est de soixante-six ziras. Ce temple a été rebâti plusieurs fois, notamment en 555 (1160), par Djemal-Eddin-Isfahani, et en 733 (1333), par Nassir-Kalaoun. Dans le jardin de Aniè, qui est dans

le voisinage, se trouvent une fontaine et un bassin qui ont été construits par Chehid-Mehemmed pacha.

Suivant l'occurrence, les pélerins s'arrêtent quatre ou cinq jours à Médine, y paient les journées des ykkiams, distribuent des bakhchiches, et se rendent ensuite à Aly-Couyoussi.

Hassa (1). حسى à 2 h. de Médine.

Hassa, nommé également Ali-Couyoussi علي قيوسي (le puits d'Aly), et Zu-el-Khalifè ذو الحليفه, est à deux heures de Médine. Ici ceux d'entre les pélerins qui suivent le rit de l'iman Chaafi, pour se conformer à l'usage qui fut, dit-on, pratiqué par le prophète, revêtent l'ihram (manteau pénitentiel). Il y a dans ce village, de l'eau et des jardins. On trouve, en partant de Médine, une montagne appelée Muferreh مفرح (la réjouissante). Au retour (de la Mecque), lorsqu'on a gravi cette montagne, on découvre Médine. Il y a en outre ici deux autres endroits nommés Muferridj مفريج et Bid-Énâm بيد انام, qui dependent du pays de Mezinè بلاد مزينه, dans la vallée d'Aakik وادي عقيق. Près de Mezinè, il y a une haute montagne appelée Errè ارّه (la scie). Comme cette dernière renferme plusieurs fontaines, on y vient puiser de l'eau des villages environnans. Il existe, dans la vallée d'Aakik, un puits appelé Bir-Omer (puits d'Omar). Les poètes ont composé des vers nombreux à la louange d'un château qu'on trouve dans cet endroit; la mosquée dite Chedjer شجر (l'arbre), se trouve sur le chemin de ce château. Au sud de cette mosquée, on en voit une autre appelée Maares معرس, et non loin de cette dernière, une montagne qui porte le nom de Selsal صلصال (2).

Koubour-Chuhèda (3). قبور شهدا à 13 h. de Hassa.

Koubour-Chuhèda (les tombes des martyrs). Ce lieu est situé entre deux montagnes, à treize heures de Hassa. Il y a un lac qui sert de réservoir à l'eau de la pluie; mais il est quelquefois à sec. On y trouve aussi un puits appelé Rouha. La tradition veut non-

(1) Il existe deux routes de Médine à la Mecque, celle de l'Est et celle de l'Ouest; la première est la plus courte, mais la plus difficile et la moins usitée : l'auteur turc va décrire la seconde. Hassa correspond à Biar-Aly بيار علي de l'itinéraire de Burckhardt J.

(2) *Selsal* lutum purum arenâ commixtum.

(3) El-Shohada. (Burckhardt). J.

seulement que celui qui est la gloire du monde (Mahomet) ait fait son ablution et sa prière dans ce lieu, mais que soixante prophètes s'y soient acquittés du même devoir. Il y a aussi deux autres endroits appelés, l'un Melal ملال (tristesse), et l'autre Mesdjid-Chérif مسجد شريف (la noble mosquée); le nom du premier vient de ce que le roi Teb, en passant par cet endroit, y éprouva de la tristesse. Entre Rouha et Melal, on trouve les endroits suivans, savoir: 1° Akhrem اخرم, nommé également Harim حريم, 2° une station appelée Berian بريان, et 3° une vallée; il y a en outre, à Melal, une autre vallée nommée Zousurkh ذوسرخ. Koubour-Chuheda sont d'anciennes tombes qui servaient de sépultures aux habitans des bords du torrent. Le nom de martyrs donné à ces derniers, leur vient probablement de ce qu'ils auront péri par la violence de ce même torrent: au reste, Dieu sait mieux que personne ce qui en est. On trouve ensuite la mosquée dite de la Gazelle, où un animal de cette espèce parla au prophète. Non loin de là, est l'endroit qui porte les deux noms de Naziè نازيه et de Sir سير, situé dans un lieux marécageux et au fond d'une vallée. C'est là, suivant une tradition, que le butin pris sur ceux de Bedre, fut partagé. A trente heures de Koubour-Chuhèda, avant d'arriver à Bedre, on trouve une vallée et un défilé entre deux montagnes; celles qui existent dans ces lieux sont de la couleur du charbon.

Djèdidè (1). جديدة à 18 h. de Koubour-Chuhèda.

Djèdidè (la nouvelle), à dix-heures de Koubour-Chudèda est un village qui renferme des eaux courantes et des palmiers, et dans lequel on trouve des melons, des pastèques, des herbages, des melongènes excellentes, et des hannas en abondance. On apporte ici du baume que l'on vend aux pélerins (2); on leur dé-

(1) Djedeyde (Burckhardt). J.

(2) Les mots employés ici par notre auteur, dehn-belessan دهن بلسان, signifient aussi de l'onguent; c'est probablement ce que nous appelons *baume de la Mecque*. Suivant Aly-Beg, ce baume, quoique produit du territoire de cette ville, y serait fort rare, et

bite également des éventails, des paniers et des tables fabriqués sur les lieux avec les feuilles du palmier. Les deux côtés de ce village sont dans un état de prospérité, mais le défilé qui y conduit est dangereux; ce dernier est formé par une longue vallée, entre deux montagnes. On y est exposé aux attaques des Arabes. Il y a près d'ici un endroit qui porte également les noms de Al-Djaafer-ben-Abi-Taleb-Aïnleri ال جعفر بن ابي طالب عينلري (les sources d'Abi-Taleb de la famille de Djafer), et de Chuba شبا. On trouve ensuite dans ce même lieu deux villages appelés Djedideïn جديدين (les deux Djedid), entourés d'acacias; et plus loin, une station nommée Arabeïn ارابين. Les trois villages qui portent les noms suivans, savoir: Hamra حمرا, Safra صفرا et Hassiniiè حسينيه, forment la vallée appelée Hafer حفر; ces trois villages sont remplis de jardins, de plantations de palmiers, et produisent des hannas de première qualité. La vallée de Hafar, وادي حفر Vadi-Hafer, renferme les demeures des Al-Zeban. Homra حمرا est sur la gauche de la vallée d'Akik; on le nomme aussi Homra-ul-Essed حمراء الاسد (l'Homra du lion). On rapporte que c'est dans ce lieu que vint le prophète, lorsqu'après le combat d'Uhud, il poursuivait les Koreichites. On trouve, en outre, ici, les endroits appelés Zat-el-Edjdal زات الاجدال ou Kenan كنان, Ieraïn يرعين, et près de Hamra, un village nommé Khakh خاخ; ce lieu servait de demeure à Aly, fils de Moussa-Riza, et à Mehemmed, fils de Djafer (que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous). Obeïdè-ben-el-Hareth-ben-Abdel-Motaleb ayant été rapporté blessé du combat de Bedre, dans la mosquée qui est à Safra صفرا, y mourut et y fut enterré. Il y a près de là, deux montagnes appelées Selkh

l'on ne peut en trouver que lorsque les Bedoins des autres parties de l'Arabie en apportent par hasard. Le nom arabe que lui donne Ali-beg s'accorde à-peu-près avec celui de notre auteur; mais le premier prétend que les Mecquois ne connaissent pas l'arbre qui le produit; cet arbre porte le nom de Gilead.

سلع et Mahri مهري; le lieu où elles sont est appelé Itel ايثل. On rapporte que c'est dans ce dernier endroit que le prophète, de retour de l'affaire de Bedre, vint faire sa prière du soir. Il existe, non loin de Bedre, un lieu appelé Debet-el-Mustaadjelè دبة المستعجلة, qui est la demeure des Arabes de la tribu de Harb. Ces lieux produisent abondamment les choses nécessaires à la vie.

Bedre-Hanîn (1). بدر حنين à 14 h. de Djedidé.

Bedre-Hanîn, à quatorze heures de Djedidè, est un village abondamment pourvu d'eaux courantes, de jardins et de palmiers; on l'appelle aussi Bedre-el-Ketal (Bedre du combat) بدر القتال, Bedre-el-Oula بدر الاولى (la première), Bedre-el-Tanié بدر الثانية (la seconde), et Bedre-el-Tèlatè بدر الثالثة (la troisième); le nom de cet endroit lui vient d'une personne appelée Bedre, qui y creusa un puits: une fontaine existe en face de ce dernier. C'est ici que les caravanes des pélerins de Syrie et d'Egypte se rencontrent: ce lieu, par le souvenir qu'il rappelle, mérite d'être parcouru avec une attention particulière. La source qui est ici est celle dans laquelle Aly, le jour du combat, lava sa chemise ensanglantée; on rapporte que ce compagnon de Mahomet ayant présenté et versé de l'eau de cette source sur les mains du prophète, il jaillit de ses doigts sacrés autant de filets d'eau douce, dont l'armée fut abreuvée. C'est dans l'endroit appelé Galib غليب (le victorieux) qu'eut lieu le combat de l'Islamisme: cet emplacement est maintenant une plantation de palmiers dans laquelle se trouvent deux étangs et une colline de sable de la plus grande blancheur. Il y a sur cet emplacement et au milieu des palmiers, une mosquée appelée Mesdjid-el-Guemam مسجد الغمام (la mosquée des nuages): comme il y avait une chaire, on y disait autrefois la prière du vendredi. C'est dans ce même lieu que notre seigneur le prophète venait, à l'ombre des nuages, respirer le frais. Dans les livres du *Sir*, cette mosquée est désignée sous le nom de

(1) Beder dans Burckhardt. Cet endroit fameux renferme, selon lui, plus de cinq cents maisons, avec un ruisseau. J.

Mesdjidi - Aarichi مسجد عريش (la mosquée de l'arche). Il en existe encore une autre dans le voisinage de cette dernière et que l'on appelle Mesdjidi-Aksi مسجد اقصى. On trouve ici quatre tribus arabes qui portent les noms de Zebid - Taïfessi زبيد طايفدسى , de Karabè قرابه , de Chekèrè شكره et de Aatik عتيق. On entend quelquefois le bruit du tambour vers les deux monticules qui sont dans le voisinage; on assure que ce bruit est encore celui de la victoire du prophète qui se reproduit; c'est en effet là, suivant la tradition, que l'apôtre de Dieu attendit les infidèles le jour du combat de Bedre. Il y a dans ce village un grand réservoir construit par le sultan Gauri, et dans lequel on descend par un escalier. On prétend qu'à la journée de Bedre, le prophète avait avec lui trois cent dix de ses honorables compagnons d'armes, et que trente-six d'entre eux tombèrent martyrs dans ces lieux. L'endroit qui peut être considéré comme le port ou l'échelle de Médine, est à six heures d'ici; ce port s'appelle Deniz-Iamboui دكزينبوعى (ïambo de mer). On assure que Chuhéda شهدا est sur la gauche du chemin. On trouve en outre ici un endroit appelé Borak-Djènnet براق جنت (le paradis de Borak) (1).

Kaa-el-Bezua (2). قاع البزوا à 16 h. de Bedre-Hanin.

Kaa-el-Bezua, nommé autrement Meïmoun-Ovassi يمون اوسى (la vallée du singe), et Tiarân طياران, à seize heures de Bedre, est une immense vallée sablonneuse dans laquelle il n'y a point d'eau, et dont les flots de sable s'agitent comme ceux de la mer. L'eau est apportée de Bedre par les gens de l'escorte; on n'en trouve pas dans ces lieux. Cette vallée en renferme elle-même deux autres très-grandes: la première se nomme Aas عاص et la seconde Aavouis عويس. Il existe également ici un lieu appelé Ziili زيعلى, à la droite duquel on découvre Sues-Denisi سويس دكزى (la mer de Suez ou la Mer-Rouge).

(1) Borak, jument au corps moitié femme et moitié cheval, dont il est parlé dans le coran et sur le dos de laquelle Mahomet prétend s'être élevé de Jérusalem au ciel.

(2) El-Kaa seulement القاع dans Burckhardt. J.

Rabigue (1). رابغ à 17 h. de Kaa-el-Bezva.

Rabigue, également connu sous les noms de Raboug رابغ, de Hedjèfè جحفه et de Rabiga-Achmassi رابغه اشمسی (les sources de Rabigue). L'ancien nom de ce lieu était Fehiaha فهيعه, mais ses premiers habitans ayant tous péri à la suite d'un débordement du torrent, il fut nommé Hedjèfè. Cet endroit, qui est à dix-sept heures de Kaa-el-Berouh قاع البروه (2), forme une vallée sablonneuse dans le voisinage de la mer de Suès; ce sable ressemble à celui qu'on emploie pour les horloges qu'on appelle sabliers. Ce lieu renferme des plantations de palmiers, de l'eau et des jardins; on y trouve aussi du fourrage, des moutons, du poisson, des pastèques et une drogue appelée Dem-ul-Akhouïn دم الاخوین (sang de dragon) : le chemin est garni de tamariniers. On trouve, à Rabigue, de l'eau, en creusant la terre à la profondeur d'une coudée : c'est dans ce joli endroit que les pélerins de la Syrie se couvrent de l'Ihram (manteau pénitenciel). On dit qu'Éminée, la mère de celui qui est l'ami de Dieu, est enterrée dans un lieu nommé Abua ابوا, situé à sept parasanges, au nord de Hedjèfè. Il y a ici deux peuplades, dont l'une porte le nom de Mevalï-Roui et l'autre celui de Mevalï-Roumïè; on y voit aussi un village appelé Mestourè مستوره, dans lequel on trouve des pastèques à petits pépins, et, à raison de sa proximité de la mer de Suès, du poisson frais : ces lieux sont très-sablonneux. Non loin de là, à gauche du chemin, se trouve un autre village bien entretenu, appelé Târef طارف, qui produit des amandiers et où l'on apporte du beurre, du ïougourt (3) et des légumes que l'on vend aux pélerins. On trouve sur cette route un passage difficile qui porte les noms de Cheker-Akebessi شكرعقبهسی, de Souïk سويق, de Kadid قديد et

(1) Rabagh (Burckhardt). J.

(2) Ce mot, qui est le nom de la précédente station, est écrit ici d'une manière qui diffère de la première : il faut qu'il y ait erreur dans l'un ou dans l'autre; mais je n'ai pu déterminer celui des deux qui est inexact; ils ne se trouvent point sur les cartes.

(3) Excellente préparation de lait caillé dont on fait une grande consommation dans le Levant.

de Kharim خريم. Vu la difficulté du chemin, les saccas-bachis font rafraichir ici les pélerins en leur distribuant du cherbet. Non loin de l'Akebè et à droite du chemin se trouve une mosquée remarquable, où les pélerins, lorsqu'ils se couvrent de l'Ihram, font de nombreuses prières et des actes de soumission religieuse. Kadid est un désert de sable pur, dans lequel on ne trouve point d'eau; des pierres plantées dans le sable indiquent la distance des milles, et en un mot, ces lieux sont dangereux et redoutables aux voyageurs.

Guzeldjè - Burkè. كوزلجه بركه à 15 h. de Rabigue.

Guzeldjè-Burkè (le joli réservoir), à quinze heures de Rabigue, village renfermant plusieurs eaux courantes et un étang; on y trouve aussi des melons et des pastèques. Non loin de ce village il en existe un autre qui sert de demeure aux Arabes Renbid رنبد; on y voit aussi une mosquée remarquable et un autre hameau nommé Khalis (1), où il y a des eaux excellentes. Khalis était jadis un village florissant, mais on n'y retrouve plus maintenant que quelques vestiges, restes de son ancienne prospérité; c'est ici qu'est enterré Maktoul-Oglou-Ali-Pacha; il y a également dans cet endroit une fontaine, une mosquée, et une source qui porte les deux noms de Itch ايج et de Azrak ازرق, ainsi qu'un réservoir. Les eaux, comme on voit, ne manquent pas dans ce lieu.

Ifan (2). عفان à 8 h. de Guzeldjè-Burke.

Ifan, appelé aussi Mudridj-Osman مدرج عثمان, à huit heures de Gazeldjè-Burkè, est un village entouré de palmiers. L'eau y est de mauvaise qualité : on y voit des ruines nombreuses et un puits.

Sebil-Kharab. سبيل خراب à 14 heures d'Ifan.

Sebil-Kharab (la fontaine en ruine), nommé autrement Tchokhadjï-Sebili چوخدجى سبيلى, à quatorze heures de Ifan, lieu dépourvu d'eau. On trouve à l'ouest du chemin, un village appelé Arouah عروه, où il y a de l'eau et des jardins.

(1) Khalysz, selon l'itinéraire de Burkhardt. J.

(2) El-Szafan, selon le même. De là à Wady-Fatmé, il ne compte point de station intermédiaire, et je soupçonne que les quatorze heures comptées ici depuis Ifan, doivent être réduites; le même itinéraire ne fait pas mention des deux lieux qui suivent: l'auteur turc est donc plus complet. J.

Vadii-Fatima (1). وادئ فاطمه à 6 heur. de Sebil-Kharab.

Vadii-Fatima (la vallée de Fatima), à six heures de Sebil-Kharab, village qui renferme des eaux vives, des vignes et des jardins ; on y trouve les drogues médicinales appelées kadi كادى et مجانقور madjankour, ainsi que des fruits et des herbages de toute espèce; on en transporte d'ici une portion que l'on vend à la Mecque et à Djida جدّه. C'est dans la vallée de Fatima que les habitans de la Mecque viennent à la rencontre des pélerins : la vénérable Meïmounè, l'une des épouses du Prophète, a été enterrée dans un endroit aride de cette route. On voit, en outre, ici, deux mosquées remarquables appelées, l'une Mesdji-Cheref et l'autre Mesdjidi-Teniim

En passant par Eumrèï-Cadimè عمرهٔ قديمه, on arrive à Eumrèï-Djèdèïdè عمرهٔ جديده (2) ; ce dernier endroit est à environ une heure et demie de la Mecque, d'où on vient exprès pour y faire l'Eumrè ; ce lieu est aussi connu sous le nom de Iki-Mil ايكى ميل (les deux milles). Vers Tenaïm تنعيم et à la droite du Kiblè, il y a une mosquée qui est connue sous le nom Mesdjidi-Aïcha (la mosquée de Aïcha), on la nomme aussi Heldjè. Il existe dans ce lieu un arbre antique près duquel on pense que la respectable Aïcha et son frère furent envoyés par le prophète pour s'acquitter de l'Eumrè. Cette prétendue mosquée d'Aïacha était à quelque distance de la première enceinte de la terre sacrée : elle est maintenant détruite. Les habitans sont dans l'usage d'élever ici, tantôt sur un point tantôt sur un autre, de fragiles édifices ou plutôt des tas de pierres auxquels ils donnent le nom de mosquée de Aïcha, c'est ce qui fait croire que ce temple a effectivement existé dans ces lieux, mais on ne peut pas connaître au juste l'emplacement où il se trouvait. Il y a dans cet endroit une ancienne citerne qui est alimentée par les eaux de pluie ; c'est de l'eau de cette citerne que se servent pour leurs ablutions les personnes qui font ici leur Eumrè. Quand Sinan-Pacha vint à la Mecque, il

(1) Wady-Fatme. (Burckhardt.)

(2) Ces mots signifient en arabe, *l'ancienne et la nouvelle visitation.*

trouva, lorsqu'il voulut s'aquitter de l'Eumrè, que cette citerne était vide et que les personnes qui desiraient, comme lui, remplir ce devoir religieux étaient forcées d'apporter de l'eau de très-loin; ce pacha ayant découvert un ancien puits en ruine, fit retirer la terre qui le comblait, et le rétablit dans son état primitif; ayant en outre fait construire un aqueduc aboutissant à l'endroit où se fait l'Eumrè, il y installa une personne chargée de tirer et de distribuer l'eau du puits; ce dernier est maintenant encore dans l'état où il l'a établi et sert aux besoins des passans et des voyageurs. Il est néanmoins certain que lors de la trop grande affluence de monde, il y a pénurie d'eau. En quittant Eumreï-Djèdid on arrive à un endroit appelé Cheikh-Mahmoud شيخ محمود; voici ce qu'on raconte de l'origine de ce nom: Ibrahim-Edhem, après avoir abandonné son royaume, s'était retiré dans le voisinage de la Mecque et vivait confondu au milieu des pauvres de cette ville; son fils, Chah-Mahmoud étant monté sur le trône de Bokhara et ayant appris avec certitude que son père était à la Mecque, s'y rendit de suite accompagné de sa mère. Dans l'entrevue qui eut lieu à leur arrivée, le père serrait tendrement son fils dans ses bras. Tout-à-coup Dieu leur inspira cette réflexion: Convient-il de confondre ici la tendresse paternelle avec l'amour divin? Mais il était trop tard, déjà l'infortuné Chah-Mahmoud était tombé mort sur les genoux de son père: il fut enterré dans ce lieu. Aujourd'hui sa tombe est encore couverte d'une coupole, et l'endroit où elle se trouve est généralement connu sous le nom de Cheikh-Mahmoud.

A un mille avant d'arriver à la Mecque, on trouve une mosquée qui porte le nom de Zebtouï زبطوی dans laquelle on assure que le prophète avait coutume de passer la nuit toutes les fois qu'il venait de Médine, et que le lendemain matin il entrait à la Mecque après avoir fait son namaz. Les habitans de la Mecque donnent aussi à ce lieu le nom de Beïn-el-Hadjouteïn بين الحجوتين. Les pélerins, en partant de Cheikh-Mahmoud, entrent à la Mec-

que par différens points ; les uns en passant en face de Cham-Tcharchoussi شام چارشوسى (la rue de Syrie), près du petit marché (Sôk-Saguir سوق صغير), et les autres en pénétrant par la colline de Safa صفا.

Mekkeï-Mukerremè (*la Mecque* vénérée), à six heures de Vâdi-Fatima. D'après l'estimation que nous avons faite, il y a, depuis Damas en Syrie jusqu'à la Mecque, quatre cent quatre-vingt-dix heures de marche. Deux chemins conduisent de Ifan à la Mecque, l'un par Elborka البرقا et Mera-Elzehran مرا الظهاران, et l'autre par Vâdi - Meran وادئ مران (la vallée de Meran). Cette ville est située dans le troisième des sept climats; sa longitude est de 70° (1), et sa latitude de 20° 40'. Voici entre autres les divers noms qu'elle porte : Mekkè-Beguè مكه بكه (la Mecque proprement dite), Beldet-el-Êmîn بلدة الامين (la ville de la sûreté), Kariet قرية (le bourg), Umm-ul-Koura امّ القرى (la mère des villages), Beldet بلدة (la ville), Erouz عروض, Umm-Kirsi امّ كرثي, Farân فاران, Mukaddèsè مقدسه (la sanctifiée), Kâdis قادس, Kariet - el - Neml قرية النمل (le bourg de la fourmi), Hatima حاطمه, Vâdi وادى (la vallée), Herem حرم (la ville sacrée), Aerche عرش (l'arche), Berrè برّه, Selah صلاح (celle d'où résultent le bien et la paix), Taïbet طيّبة (la bonne), Muad معاذ (le lieu où l'on doit retourner), Beesè باسه, Nachè ناشه, Firouz-Abadi فيروز آبدى (la demeure de la victoire et de la félicité). Le nombre des noms donnés à la Mecque est tellement considérable, qu'on en a composé un petit recueil. Celui de Umm - el - Koura, donné à l'emplacement qu'elle occupe, lui vient de ce que ce lieu a été habité le premier de tous ceux de la terre. Le nom de la sainte kaaba est dû à la forme carrée de ce monument. La ville de la Mecque est située dans la longueur d'une

Mekkeï-Mukerremè. مكّة مكرّمه à 6 heures de Vâdi-Fatima.

(1) Il est superflu de relever l'erreur grave commise ici par notre auteur : nous nous bornerons à remarquer que la longitude de la Mecque, relevée dans cette ville, en 1803, est de 37° 54' 45" E. du méridien de Paris, et sa latitude de 21° 28' 17" N.

vallée qui l'entoure presqu'entièrement, et sur l'emplacement de tombeaux connus sous le nom de Mebdeï-Mualat مبدای معلاة. Cette ville se prolonge, du côté de Djidè جدّه, jusqu'à l'endroit appelé Chebikè شبيكه, et au sud jusques vers un lieu célèbre par la naissance du vénérable Hamza. Sa largeur s'étend depuis le penchant de la montagne qui porte les noms de Djezli جزلی et de Kikâan قيقعان, jusqu'à plus de la moitié de celle qu'on appele Abi-Kabis ابی قبيس.

Quant à la sainte Kaaba, elle se trouve au milieu même de la ville; son élévation au-dessus du sol est de vingt-sept coudées (ziraas), mesure de la Mecque; sa longueur, à partir de la pierre noire jusqu'à l'angle de l'Irak, est de vingt-quatre ziraas; le monument présente le même nombre de ziraas depuis l'angle de Syrie jusqu'à l'angle de l'Iémana; sa longueur, de l'angle de la pierre noire à l'angle de l'Iémana, est de vingt-trois ziraas un empan; la même largeur existe de l'angle de Syrie à celui de l'Irak; l'épaisseur de la muraille de la maison sacrée est de deux ziraas; la hauteur de la porte de la kaaba est de six ziraas onze pouces, et sa longueur, de trois ziraas dix-huit pouces: cette porte est située dans le mur oriental. L'élévation de cette noble porte, au-dessus du sol, est de quatre ziraas et trois pouces. A l'entrée du temple, au côté occidental de la muraille, il y a un espace noir et blanc dont la largeur et la longueur sont de douze ziraas, et qui est entouré d'une bordure, large elle-même de trois pouces. On prétend que cette place est celle où le prophète avait coutume d'appuyer sa tête. L'intérieur du temple renferme deux colonnes sacrées: le canal de miséricorde ou la gouttière d'or est placé vers le milieu du toit, entre l'angle de Syrie et celui de l'Irak; le *Multézem sacré*, c'est-à-dire l'espace compris entre la porte de la kaaba et la pierre noire, a quatorze ziraas de largeur; cet espace est situé vers le mur (S. E.) du temple. Dans les temps d'ignorance de l'Arabie (chez les Arabes païens), on invoquait dans ce lieu la justice divine; tout tyran ou parjure

contre lequel on implorait la vengeance du ciel était aussitôt atteint d'un châtiment éclatant. C'est encore aujourd'hui un lieu saint, où les prières qu'on adresse à Dieu sont favorablement accueillies.

Le temple s'ouvre à diverses époques de l'année, savoir : au commencement de Mouharrem, pendant le jour de l'Achoura (1), depuis le matin jusqu'à midi; le 20 du même mois, pour balayèr le temple (jour où l'on ouvre également la station d'Ibrahim); la Caaba est aussi ouverte le jour du Mevloud (2); le premier vendredi du mois de Redjeb, la nuit de Miradj (3), vers le milieu du mois de Chaaban; le premier vendredi du Ramazan, la matinée de la nuit du *Kadre* et le dix-sept du mois de zilkaadè, époque à laquelle on lave et on parfume encore le temple; le vingt-quatre du même mois, on enlève l'étoffe qui couvre la Caaba, et au retour des pélerins de Musdelifè on la revêt d'une nouvelle couverture, le jour même de la deuxième fête des sacrifices (4). Durant cette journée, le temple est ouvert jusqu'à midi. La pierre sacrée est à deux ziraas et dix-sept pouces d'élévation du sol, sa largeur ostensible est d'un empan et quatre pouces; elle est à environ la distance d'une tête d'homme de la porte et de l'angle oriental de la Caaba. La porte du temple, dite Mesdoud (fermée), est située en face la porte ordinaire, entre l'angle de l'Imani et celui de Syrie. Entre la porte fermée et l'angle de l'Imani, en face du Multezem, se trouve l'endroit appelé Mussalaï-Adem (l'oratoire d'Adam): sa largeur est de quatre ziraas; la partie appelée Heudjr ou Hatim est un mur qui a la forme d'un demi-cercle ou d'un arc et qui est situé à l'occident, entre les angles d'Irak et de Syrie; la hauteur de ce mur est de deux ziraas : il est re-

(1) Les dix premiers jours du mois de Mouharrem.

(2) Anniversaire de la naissance du prophète.

(3) L'ascension de Mahomet.

(4) Cette fête est celle que les Turcs appellent le petit Beïran.

vêtu de marbre de diverses couleurs. Selon la tradition, les tombes de Hadjir et d'Ismaïl seraient dans le Hatim. C'est sur le terrain où est le sanctuaire, qu'Ismaïl, suivant la même tradition, faisait paître ses moutons : ces animaux n'en dépassaient jamais les limites. L'eau de la gouttière de miséricorde communique à cette partie; d'après les paroles mêmes du prophète, la totalité du Hatim ou Heudjir n'aurait pas toujours fait partie du temple; long-temps avant la mission de celui qui est la gloire du monde (Mahomet), les Coreïchites ayant manqué de fonds légitimes, pour la reconstruction de la Kaaba, laissèrent le Hatim en dehors; ce ne fut que plus tard, lorsque Abdul-Melek, fils de Mervan, étant khalife de Syrie et qu'Ad'allah, fils de Zebir, se trouva à la Mecque, pendant une nouvelle réédification de la Caaba, que le Hatim y fut annexé et qu'on perça la porte appelée aujourd'hui Bab-Mesdoud. De son vivant, le prophète avait montré à la vénérable Fatima sa fille, la portion du Hatim restée en dehors et qui devait plus tard faire partie du temple. La pierre ronde et de couleur verte qui est au-dessous de la gouttière d'or, est, dit-on, venue du paradis. Cette dernière, qui est également appelée *pierre d'Ismaïl*, est arrosée par l'eau qui s'écoule de la gouttière d'or. Le mur du Heudjr, dont la forme est celle d'un arc, a quarante ziraas de circuit. En comprenant ce dernier dans l'espace occupé par la Caaba, on trouve une circonférence totale de cent-vingt ziraas et douze pouces. A l'orient du mur de la Kaaba, entre la porte noble (Bab-Cherif) et l'angle de l'Irak, est située une fosse appelée *la station de Gabriel* : on assure que c'est dans ce lieu que l'archange s'acquitta des cinq prières canoniques avec le roi des prophètes, et que long-temps avant, le vénérable Ibrahim avait pétri dans cette fosse le ciment qui servit à construire la Caaba; la longueur de cette cavité est de huit kariches (1) sept pouces; suivant le calcul de....., sa longueur serait de trois ziraas et demi, sa largeur de

(1) Kariche قارش, mesure d'environ huit pouces de longueur.

deux ziraas et demi, et sa profondeur d'un demi ziraas. La station d'Ibrahim est du côté du mur oriental de la Kaaba, en face de la porte noble. Cette station qui est entourée d'une balustrade en bronze surmontée d'une couverture en plomb est de forme carrée, avec des ornemens dans la partie supérieure : son élévation du sol est de vingt pouces.

Au nord de la station d'Ibrahim et en face de la Kaaba, se trouve le Member ou tribune du prédicateur, dont la porte est à environ trois ziraas de distance; cette tribune est construite en pierres de marbre : l'espace qui sépare la pierre noire de la station d'Ibrahim est de vingt-sept ziraas; cet espace, à ce qu'on assure, renferme les tombes de quatre-vingt-dix-neuf prophètes célèbres, parmi lesquels se trouvent Houd, Saleh et Ismaïl.

A partir de cette dernière, en face du Member et près du puits de Zemzem, à la partie opposée de la Kaaba, se trouve l'ancienne porte dite Bab-es-Selam (la porte du salut); celle-ci est simplement une porte construite avec une pierre d'une substance qui ressemble au marbre; elle forme partie de la cour ou de l'entrée principale du temple quoique les parties environnantes soient ouvertes. C'est près de cette porte qu'est déposé l'escalier de la Caaba dont on se sert au besoin pour s'introduire dans l'intérieur.

Le noble puits de Zemzem est au-dessous de la station des Chaafites; ce puits a soixante-sept ziraas de profondeur et quatre de diamètre : on prétend que l'eau du fond est le produit de trois sources différentes. Sa distance de la Sainte-Kaaba est de trente-trois ziraas, et celle qui le sépare de la station d'Ibrahim est de vingt et un ziraas. L'eau du Zemzem possède entre autres propriétés celles de rafraîchir des ardeurs brûlantes du corps; de mettre un terme, lorsqu'on en boit, aux angoisses de la faim, et de guérir de toutes les maladies. C'est le plus noble de tous les puits et l'un des objets les plus dignes de la vénération des fidèles;

on lui a donné différens noms en arabe, dans la langue de anciens grecs (Ionanïan), le mot *Zemzem* signifie *arrête-toi*.

Ibrahim ayant amené son fils Ismaïl et Hadjir (Agar), sur le territoire de la Mecque, crut devoir les abandonner ; la vénérable Hadjir, pressée par la soif, chercha inutilement une source d'eau en parcourant l'espace situé entre Safa et Merva. Cette étendue de terrain est de cent soixante ziraas de longueur. Selon une première tradition, l'ange Gabriel lui ayant apparu, aurait, en touchant le sol du bout de son aile, fait jaillir la source dont il s'agit ; suivant une seconde tradition, ce serait Ismaïl qui, après avoir frappé la terre du pied, aurait fait couler cette même source. Dans l'un ou dans l'autre cas, la vénérable Hadjir s'arrêta en prononçant le mot de *Zemzem*, et entoura cette source d'un mur de sable.

Il existe, autour de la kaaba, quatre autres stations : la première, située à l'orient, est celle des Chafites; la seconde, en-face de la kaaba, au-dessus du puits de Zemzem, celle des Malekites ; la troisième, à l'occident, sur le côté de la kaaba, celle d'Ahmed-Hambali ; et la quatrième, vers le côté d'Abi-Kabis, en face de la pierre noire, entre le midi et l'orient, celle des Hanefites. Cette dernière station se compose aujourd'hui d'un édifice carré à deux étages, et dont le plus élevé est destiné aux Muezzins (1). Ces stations se trouvent placées derrière la partie appelée Métaf, lieu où se font les tournées religieuses. Au-dessous du puits de Zemzem, sont placées l'une à côté de l'autre, deux coupoles appelées *Coubbeï-Ferassein* et *Coubbet-Sakïet-ul-Abbas* ; la dernière renferme un bassin dont l'eau provient par un canal du puits de Zemzem, et qui sert à désaltérer les visitans. La longueur du temple, depuis la porte Esselam jusqu'à la porte d'Aamra, est de quatre cents ziraas, et sa largeur, depuis la porte Essafa jusqu'à la porte Nedvè, de trois cent quatre ziraas. Le

(1) Les chantres.

nombre des portes situées aux quatre murs qui forment l'enceinte du temple est de dix-neuf (1). Le mur oriental est percé de quatre portes qui sont : Bab-Esselam, autrement appelée Bab-Beni-Chibeh, garnie de trois arcs (2); Bab-en-Nebi, autrement appelée Bab-Djenaïz, garnie de deux arcs; Bab-Abbas, nommée aussi Bab-Djenaïz, avec trois arcs; et Bab-Aly, nommée également Bab-Beni-Hachem, avec trois arcs. Le mur méridional est garni de sept portes qui sont : Bab Bazan, deux arcs; Bab-el-Khiiat, appelée autrement Bab-Idjlet-el-Nekhlè, deux arcs; Bab-Essafa, cinq arcs; Bab-Ahïad-el-Saguir, nommée également Mahroum et Djiad, avec deux arcs; Bab-el-Rahmè, nommée aussi Bab-Medjahedïè, deux arcs; Bab Ietimè ou Bab-Medressèï-Chérif-Idjlan, deux arcs; et Bab-Emhani, deux arcs. Le mur occidental a trois portes, savoir : Bab-Hazourah, appelée également Bab-el-Veda, deux arcs; Bab-Ibrahim, un arc; Bab-el-Aamra ou Bab-beni-Sehem, un arc. Enfin le mur septentrional est percé de cinq portes qui sont : Bab-Amrou-ben-el As ou Bab-Sabrah, un arc; Bab-Idjleh ou Bab-Bastïè, un arc; Bab-el-Nedouh, un arc; Bab-Ziadèï-dar-en-Nedouh, trois arcs; et Bab-derïè-en-Nedouh ou Bab-Medresé, un arc. Le mehkemè ou tribunal communique à cette partie septentrionale de la galerie du temple. Le nombre total des colonnes de marbre qui soutiennent les arcs de la galerie, est de quatre cent soixante-deux. Les degrés qui sont aux quatre côtés de cette galerie forment trois étages. Autrefois les colonnes étaient surmontées d'un toit en charpente; mais le sultan Selim II fit démolir ce dernier et entreprit, à la place de celui-ci, la construction de voûtes en pierres. Ce travail, continué sous son règne et terminé, quant aux parties orientales et septentrionales jusqu'à la porte d'Aamra, fut interrompu à la

(1) Ali-Bey indique ce même nombre de portes, mais il diffère beaucoup de notre auteur dans les différens noms qu'il donne à chacune d'elles.

(2) Le mot arc a été employé ici pour désigner la forme et les ouvertures séparées de chacune des portes.

mort du souverain; mais il fut repris et entièrement achevé par ordre du sultan Murad à son avènement au trône ottoman. Cette construction, commencée en l'année 980 (1572), fut terminée en 984 (1576).

On doit à la munificence du sultan Soliman l'élévation, derrière le mutaf, de trente colonnes destinées à soutenir des lampes; deux de ces colonnes sont en marbre et le reste en bronze. L'espace entre chaque colonne est rempli par sept grandes lampes, et les colonnes elles-mêmes sont assujéties par des cercles de fer. Les quatre côtés de la galerie sont surmontés par quatre-vingt-douze coupoles.

Il y a à la Mecque sept minarets : le premier, près de Bab-Aamara, a été élevé par Djafer-Mansour et reconstruit à neuf sous le règne du sultan Soliman; le second, près de Bab-Esselam, est du au khalife Mehdi; le troisième, près de Bab-Aly, est du même khalife; on doit encore à ce khalife le quatrième minaret, situé à Bab-Hazoura; le cinquième, près de Bab-Ziadè, a été construit par le khalife Muutezid; le sixième est situé près du Medressè du sultan Kaït-Baï; enfin le septième, qui se trouve entre Bab-Ziadé et Bab-Esselam, a été construit sous le règne du sultan Soliman. Cette ville possède deux bains publics; l'un porte le nom Nebi-Hamami (le bain du prophète), et l'autre celui de Amra-Hamami. Elle renferme également plusieurs medressès (colléges), des caravanserails et des marchés bien entretenus. On y trouve quelques légumes; mais les fruits y sont apportés de Taïf et de la vallée de Fatima, lieu où l'on en trouve diverses espèces. Comme la Mecque est entourée de montagnes et de collines, il faut y voyager à pied. Les chevaux et les chameaux ne sauraient y marcher; trois endroits seulement sont accessibles aux chameaux et autres bêtes de somme, ces lieux sont : 1° le chemin de Messelè مسفلة, 2° celui de Chebikè شبيقة, et 3° la partie appelée Maalàt معلات. La sainte ville de la Mecque est située au milieu du Djeziret ul-Arab جزيرة العرب (la presqu'île des Arabes), et la kaaba occupe le centre de la Mecque.

Tous les environs de cette ville ont été sanctifiés par la présence des prophètes, des patriarches et des saints. D'un côté, cette contrée est bornée par la Terre-Sainte ou la Syrie, *centre des envoyés et des prophètes*; du second et du troisième côtés, par Bagdad et Basra, les *remparts de la sainteté*, et du quatrième, par l'Yemen, contrée devenue célèbre par plusieurs traditions orales du prophète. La longueur de la Mecque, d'une part, depuis Haalât jusqu'à la porte dite Bab-Mahabè, est de quatre mille deux-cent soixante-dix ziraas; d'autre part, depuis la porte de Mualat jusqu'à celle de Chebikè, en suivant les chemins Medaa et Souïka, on trouve douze cent quatre-vingt-cinq ziraas. Le temple est situé entre deux collines. La ville était jadis entourée de murailles, mais ces dernières ont été renversées et ruinées à tel point qu'on n'en retrouve plus aujourd'hui le moindre vestige. Indépendamment de cette première muraille, il y en avait une seconde sur l'emplacement d'une partie de laquelle se trouve une mosquée; cette muraille avait été élevée sur la montagne appelée Ravaha رواحه. On voit encore quelques restes de ses ruines. Les collines sacrées que renferme la Mecque sont les suivantes: Djebel-Abi-Kabis جبل ابي قبيس, Djebel-Hara جبل حرا, Djebel-Taur جبل ثور (1), Djebel-Tebir جبل ثبير et Djebel-Khandemè جبل خندمه. C'est une œuvre méritoire que de visiter le cimetière de Mualat, qui est réputé l'un des lieux les plus saints après le tombeau du prophète. C'est là que sont déposées les cendres d'un grand nombre de saints personnages, de musulmans et de musulmanes, entre autres celles de la vénérable Hadidjè, pour laquelle le sultan Soliman a fait, durant son règne, élever un beau monument en pierre. Là reposent aussi les fils du prophète de Dieu, Kasem, Thaïb et Taher, plusieurs de ses compagnons et autres personnages célèbres. Le cimetière situé près de la porte de Che-

(1) Je présume qu'il y a ici une faute et qu'il faut lire Djebel-en-Nour جبل النور (la montagne de la lumière).

bikè, est également un lieu de visitation méritoire et digne de la vénération des fidèles.

En un mot, vouloir décrire en détail la terre pure et sacrée de la Mecque, ce foyer des lumières divines, ce sanctuaire des prophètes et des saints, serait user en vain sa plume et outrepasser les bornes de l'art d'écrire : le lecteur voudra donc bien, en faveur de ce motif, excuser la brièveté de cette description. La plupart des pélerins arrivés à la Mecque, ne s'arrêtent qu'un jour dans cette ville et se rendent le lendemain directement à Aarafat عرفات.

Mina. منى à 2 h. de la Mecque.

Mina ou Muna, à deux heures de la Mecque, est un endroit renfermant des maisons nombreuses et bien bâties, ainsi que des boutiques. Le nom de Mina lui vient de ce que ses maisons sont toutes situées en face de la Mecque (1). Selon la narration véridique de Ibn-Abbas, le nom de Mina tire aussi son origine de ce que l'ange Gabriel, en se séparant d'Adam, lui dit ces mots (en arabe) : *fais-moi une demande*, et qu'Adam lui répondit (dans la même langue) : *accorde-moi le paradis.* Les pélerins reviennent de Mina à la Mecque les 10, 11 et 12 du mois de Zilhidjè. Il est de précepte imitatif (sunnet) de faire une courte station à l'entrée de la Mecque, dans un endroit qui porte les deux noms de Ebtah أبطح et Mahsab محصب; cet endroit, qui est sur le chemin de Mina, près de la Mecque, est très-pierreux. Ce serait une chose blâmable, en partant de Mina, que de se faire précéder de ses effets et de ses bagages pour entrer à la Mecque : le khalife Omar a positivement défendu d'agir ainsi et punissait sévèrement cette infraction. D'après la narration de Abi-Sehel, une personne vit le prophète en songe et implora son intercession : As-tu accompli le pélerinage et t'es tu fait raser la tête à Mina? lui demanda l'envoyé de Dieu ; sur sa réponse affirmative il l'assura qu'il ne devait plus redouter le feu de l'enfer.

(1) D'après Aly-Bey, Mina est un bourg composé d'une seule rue ; mais

Muzdelifè (le rapprochement); à deux heures de Mina. Ce lieu est la mosquée d'Adam (que le salut soit sur lui). Cette dernière se nomme aussi Muchir-ul-Haram مشعر الحرام ; c'est, suivant la tradition, l'endroit où se réunirent Adam et Eve. Le nom de Muzdelifè peut avoir été donné à ce lieu pour trois motifs différens : ou parce que c'est là que Dieu permit à Adam et Ève de l'approcher, ou à raison de ce que les hommes s'y rassemblent dans la nuit du Zulfet, ou bien encore parce que le père du genre humain et sa compagne s'y retrouvèrent après avoir été longtems séparés. Il y a une parasange de la Mecque à Mina, une parasange de Mina à Muzdelifè, et une parasange de Muzdelifè à Aarafât. La parasange est de trois milles. Tous les endroits à Muzdelifè conviennent au séjour des pélerins, excepté Batn-Muhassir بطن محسر, qui est à la gauche du chemin. Le nom de Muhassir (1) lui avait été donné pour rappeler que c'est là que le démon voulut tenter (Abraham), et qu'il éprouva le regret de ne pouvoir y réussir. Les pélerins s'arrêtent à Muzdelifè le temps convenable et y passent la nuit de la fête. Muzdèlifè. مزدلفه à 2 h. de Mina.

Djebel-Aarafât (le mont Arafât), appelé également Djebel-ul-Rahmet جبل الرحمت (la montagne de la miséricorde), à deux heures de Muzdelifè. Il est de précepte divin (farz) de séjourner au mont Arafât, le neuvième jour du mois de Zilhidjè ; le lendemain de grand matin, jour de la fête, il faut faire à Muzdelifè la station convenable et retourner à Mina. L'origine du mot Aarafât (connaissance, savoir) vient de ce que l'ange Gabriel ayant instruit, dans ce lieu, Ibrahim de toutes les prières et autres devoirs du pélerinage, ce patriarche répondit à l'archange par ces mots : *Aaraftu aaraftu* (j'ai compris, j'ai compris). La montagne d'Arafat renferme des eaux courantes qui s'écoulent à la Mecque, par des conduits souterrains ; le cours ordinaire de l'eau est quelquefois interrompu par les dommages qu'éprouvent ces con- Djebel-Aarafât. جبل عرفات à 2 h. de Muzdelifè.

elle est si longue qu'il employa plus de vingt minutes à la parcourir.

(1) Molestiâ affectus.

duits; mais ils sont facilement réparés et l'eau reprend aussitôt son écoulement habituel. On est redevable de ce bienfait au khalife Mutevekkel qui le premier dépensa, pour cet objet, une somme de cent mille ducats. Anciennement la princesse Zebidè, épouse de Haroun-Errachid, avait aussi fait établir de semblables conduits, pour amener les eaux, de leur source jusqu'à Arafât; mais le temps ayant endommagé ces conduits, et les eaux n'arrivant plus à leur destination, le sultan Soliman les fit entièrement réparer. Ces travaux ont été également renouvelés depuis Arafât jusqu'à la Mecque, par la fille bien-aimée de ce souverain, la sultane Mihr-Umah.

Il y a sur le sommet le plus élevé du mont Arafat, une coupole appelée la *cuisine d'Adam* (que le salut soit sur lui). Près de là est le lieu où notre seigneur le prophète a fait sa prière. Tous les endroits de cette montagne sont réputés saints, excepté Batn-Aarafè; ce nom est celui d'une vallée située sur la gauche du mont Arafât. C'est là que le démon apparut au prophète, et c'est pour en préserver les fidèles que l'envoyé de Dieu a défendu, à qui que ce soit, de s'arrêter dans cette vallée. Les pélerins passent la nuit de leur arrivée, à Arafât; le lendemain, qui est le jour de l'Arafa, ils s'acquitent en même temps de la prière du midi et de celle du soir, dans la mosquée d'Ibrahim.

Pendant la station d'usage, le cadi de la Mecque entonne un cantique auquel répondent tous les fidèles. On s'arrête dans ce lieu jusqu'au coucher du soleil et l'on se retire ensuite; dans ce moment la musique se fait entendre. Les chameaux se précipitent pour partir. Ceux qui sont dans des litières ou des palanquins doivent user de précaution, car la foule est considérable. On revient ensuite à Muzdelifè et à Mina, après avoir, dans ces différens lieux, jeté les pierres contre le démon, accompli les sacrifices d'usage, fait les tournées prescrites, s'être fait raser la tête et débarrassé du manteau pénitentiel. Le troisième jour de la fête, on retourne à la Mecque; durant la nuit de ce jour,

le pacha de Syrie, conducteur de la caravane, celui de la caravane d'Égypte, le gouverneur de Djiddè, le chérif de la Mecque, le sourrè-émini, les saccas-bachis et les autres personnages de distinction, tous réunis à Mina, illuminent leurs tentes avec des lampes, les décorent de croissans en transparent, et se livrent à de grandes réjouissances auxquelles se joignent le bruit du canon, celui de la mousqueterie et des fusées qui s'élèvent de toute part. De leur côté, les soldats Mogrebins répondent, du haut des montagnes, à ces démonstrations de joie, par des milliers de coups de fusils et des cris qui leur sont particuliers. Il serait impossible de se figurer ailleurs l'effet d'une semblable réunion.

De retour à la Mecque, les pélerins s'y arrêtent ordinairement une huitaine de jours, durant lesquels ils se visitent entre eux et font des achats et des ventes. Après avoir encore achevé quelques tournées surérogatoires autour du temple, et s'être acquitté d'autres pratiques méritoires, la foule des pélerins, qui, des quatre coins de la terre, s'était réunie pour visiter la maison sacrée, se disperse et chacun retourne dans sa patrie. Ceux de la caravane de Syrie se dirigent vers l'endroit appelé Cheikh-Mahmoud شيخ محمود, où ils s'arrêtent une journée; les uns prennent ensuite la *route impériale* tariki-soultani طريق سلطاني, par laquelle ils sont venus, et les autres celle d'orient pour revenir à Médine. Suivant l'occurrence, ils s'arrêtent quatre ou cinq jours dans cette ville; y visitent le tombeau du prophète, et se rendent ensuite à Damas où ils se reposent l'espace d'un mois. De là le surrè-émini et les saccas-bachis reviennent à Constantinople.

La plupart des pélerins, après être partis de Scutari le 25 du mois de Redjeb, se trouvent être de retour dans cette ville vers le 25 du mois de Rebi-ul-Akher. D'après ce compte, le nombre de jours, écoulés depuis leur départ de Constantinople jusqu'à leur rentrée dans cette capitale, est de deux-cent-soixante.

DESCRIPTION

DES

RUINES DÉCOUVERTES PRÈS DE PALENQUÈ,

SUIVIE DE

RECHERCHES SUR L'ANCIENNE POPULATION DE L'AMÉRIQUE.

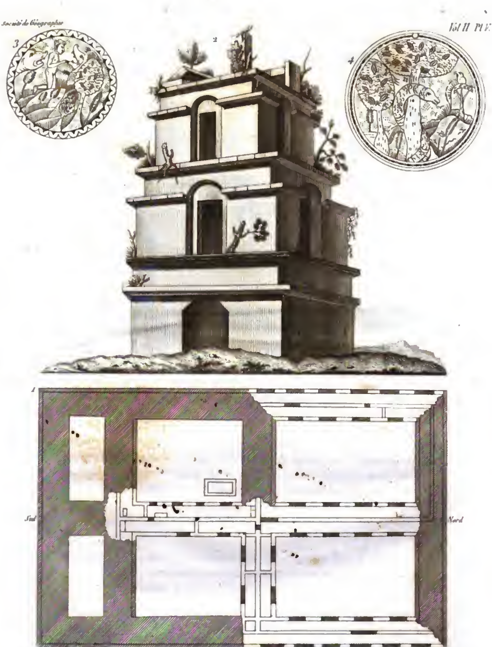
ARTICLE COMMUNIQUÉ PAR M. WARDEN (1).

§ I. *Ruines de Palenquè et des environs.*

Le 15 mai 1786, sa Majesté le Roi d'Espagne ordonna de faire un nouvel examen des Ruines de Palenquè, dans le royaume de Guatemala.

Le capitaine Antonio del Rio, chargé de l'exécution de cet ordre par D. José Estacheria, gouverneur et commandant-général de ce royaume, arriva, le 3 mai 1787, à l'endroit où étaient situées ces ruines. Il y fut joint par D. Jose Alonzo de Calderon, député du district, qui amena environ une centaine

(1) Cet article est, en grande partie, extrait de l'ouvrage suivant, publié à Londres : *Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio : followed by teatro critico americano, or a critical Investigation and research into the history of the Americans, by Dr Paul Felix Cabrera of the city of New Guatemala*; London, 4°, 1822, dedicated to lord Holland, pp. 128, with plates.



Antiquités de Palenque dans la province de Guatimala.

d'Indiens de la ville de Tumbala, munis de divers outils; et ils commencèrent les travaux le 2 juin: leur première opération fut d'abattre et de brûler les arbres qui cachaient les ruines.

Situation de ces ruines.

Elles étaient connues sous le nom de *Casas de piedras*, ou maisons de pierres, et situées à la distance de 15 milles de Palenquè, la dernière ville au nord, dans le district de Carmen, province de Ciudad Real de Chiapa. A deux lieues d'une chaîne de hauteurs qui sépare le royaume de Guatemala du Yucatan, coule la petite rivière Micol, qui, courant vers l'ouest, va joindre la grande rivière de Tulija, dont les eaux se dirigent du côté de la province de Tabasco.

C'est à partir de la Micol, qu'on commence à monter à ces ruines; et à la distance d'une demi-lieue où cette rivière reçoit un petit ruisseau appelé Otolum, on rencontre des monceaux de pierres qui rendent le passage très-difficile pendant une autre demi-lieue. En gagnant la hauteur, on aperçoit 14 bâtimens en pierre, dont quelques-unes sont en plus mauvais état que les autres, mais où l'on voit encore très-distinctement plusieurs chambres.

Au pied de la plus haute montagne de la chaîne dont nous avons parlé, est une plaine ou surface rectangulaire de 900 pieds en largeur, et de 1350 en longueur, au centre de laquelle, et sur un tertre de 60 pieds de haut, est située la plus grande des constructions qu'on ait découverte. Elle est environnée par d'autres édifices, dont 5 au nord, 4 au midi, 1 au S. O., et 3 à l'Est. Des restes d'autres bâtimens s'étendent à l'E et à l'O, le long des montagnes et à environ 3 ou 4 lieues de rayon, ce qui peut faire supposer que cette ville comprenait une étendue de 7 ou 8 lieues; mais sa largeur diminue considérablement et n'est plus que d'une demi-lieue au point situé vers la rivière Micol, où les Ruines se terminent.

Le site est très-beau, le climat délicieux et le sol fertile. Les *sapotes*, les *acquacates*, les *camotes*, le *juca* ou cassava, le plantin et d'autres fruits sauvages y croissent en grand nombre. Les rivières abondent en poissons tels que le *moharra*, le *bobo* et la tortue. On trouve dans les petits ruisseaux, des crabes et de petits coquillages.

Description des Ruines.

L'intérieur du grand édifice est d'un style d'architecture qui se rapproche du gothique; sa construction rude et massive lui assure une grande durée. On entre du côté de l'est, par un portique ou corridor qui a 108 pieds de long, et par une porte de 9 de large. Il est supporté par des piliers polis, et de forme rectangulaire, sans aucuns piédestaux ni bases, au-dessus desquels piliers sont quatre pierres quarrées unies, et de plus d'un pied d'épaisseur, formant une architrave, avec des espèces de boucliers en stuc, comme ornemens extérieurs; (*a*) enfin, sur ces pierres, est un autre bloc aussi rectangulaire, de 5 pieds de long sur six de large, s'étendant sur deux des piliers. Des médaillons ou compartimens en stuc, contenant diverses figures de même matière, paraissent avoir dû servir de décoration aux appartemens, (*a*); et l'on présume, d'après des restes de têtes qu'on peut encore distinguer, que ces figures étaient les bustes d'une suite de rois ou seigneurs de ce pays. Entre les médaillons, on a pratiqué une rangée de fenêtres semblables à des niches, allant d'une extrémité de la muraille à l'autre. Quelques unes sont quarrées; d'autres ont la forme d'une croix grecque; et d'autres encore, qui complètent cette figure, sont quarrées, et ont 2 pieds de haut environ, sur 8 pouces de profondeur (*a*).

(*a*) L'ouvrage original renvoie ici à des dessins qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage anglais. Il en est de même des passages suivans, marqués de la même lettre (*a*).

Derrière ce corridor, est une cour quarrée, où l'on descend par un escalier de 7 degrés. La partie nord est tout-à-fait en ruines; mais on peut encore voir qu'autrefois il y avait un corridor et une chambre semblables à ceux de la partie Est. Du côté Sud, sont quatre petites chambres, qui n'ont qu'une ou deux petites fenêtres, aussi semblables à celles déjà décrites. Le côté Ouest est pareil en tous points à son parallèle, à l'exception que les ornemens en stuc qui le décorent sont beaucoup plus grossiers et ridicules. Les figures sont des espèces de masques grotesques, avec une couronne et une longue barbe comme celle d'un bouc, et au-dessous, deux croix grecques (*a*).

En avançant dans la même direction, on trouve une autre cour semblable en longueur à celle ci-dessus, mais ayant moins de largeur, avec un passage qui l'entoure : elle communiquait avec le côté opposé. Dans ce passage sont deux chambres pareilles à celles dont on a parlé, et une galerie intérieure, donnant d'un côté sur la cour, et de l'autre sur la campagne. Dans cette partie de l'édifice, on voit encore les restes de quelques piliers, avec des *relievos* (bas-reliefs), représentant, à ce que l'on croit, le sacrifice de quelque malheureux Indien. (*a*).

En retournant du côté du midi, il existe une tour de 48 pieds de haut, renfermant une autre tour intérieure, avec des fenêtres pour éclairer les degrés qui conduisent à son sommet (1).

Derrière les quatre chambres déjà mentionnées, il y en a deux autres de plus grande dimension, assez bien décorées, toutefois selon la manière grossière des Indiens, et qui peuvent avoir servi d'oratoires. Parmi les ornemens, il y a quelques stucs émaillés. Les têtes grecques représentent des objets sacrés (*a*).

Derrière les oratoires, sont des appartemens qui s'étendent du nord au sud, chacun de 81 pieds de long sur 7 de large. Ils ne contiennent qu'un seul objet digne de remarque, c'est une pierre

(1) Voy. la planc. V de ce volume.

de forme elliptique; son plus grand diamètre est d'à-peu-près 4 pieds, et son plus petit de 3; cette pierre est scellée dans la muraille, à 3 pieds environ du pavé.

Au-dessous de cette pierre, est un bloc uni et rectangulaire, de plus de 6 pieds de long, sur 3 pieds 4 pouces de large, et 7 pouces d'épaisseur, placé sur 4 pieds comme une table, avec une figure en bas-relief, qui semble la soutenir. Sur les bords de cette table, ainsi que sur plusieurs pierres et stucs, il y a des caractères ou symboles, dont la signification est inconnue.

A l'extrémité du dernier appartement et au niveau du pavé, est une ouverture de 6 pieds de long sur plus de 3 pieds de large, conduisant, par un escalier, à un passage souterrain, dans lequel on découvrit d'autres ouvertures. Il y avait dans cet escalier, et à des distances régulières, des paliers ayant chacun une porte. A la seconde, on fut obligé d'allumer des flambeaux pour continuer la descente, qui se termine par une pente très-douce. Cet escalier a un tournant à angles droits, à l'extrémité duquel est une autre porte communiquant à une chambre de 192 pieds de long, et presque aussi large que celles déjà décrites. Il y a en outre une autre chambre semblable, éclairée par des fenêtres donnant vue sur un corridor qui fait face au midi, et conduit à l'intérieur de l'édifice. Les seuls objets dignes d'être notés sont quelques pierres polies, de 7 pieds 1/2 de long sur 3 pieds 9 pouces, placées sur quatre soutiens de forme quarrée, en maçonnerie, et s'élevant à environ 1 pied 1/2 du sol. Ces pierres étaient disposés en forme d'alcôves, ce qui fit penser qu'elles avaient pu servir d'endroit pour reposer.

Au midi de cet édifice il en existe un autre situé sur une éminence d'environ 120 pieds d'élévation, et dont l'architecture est du même style. Sa forme est celle d'un parallélogramme; il est soutenu par des piliers quarrés, et a une galerie intérieure; on y remarque un salon de 60 pieds de long sur 10 1/2 de large, avec un fronton représentant des figures tenant des enfans dans leurs bras, toutes

de grandeur naturelle. Ces bas-reliefs sont exécutés en stuc, et les personnages sont sans tête (*a*).

Dans l'intérieur de la galerie et de chaque côté de la porte donnant dans le salon, sont trois pierres de 3 pieds de haut sur 3 de large, toutes couvertes de figures symboliques en bas-reliefs. La galerie et le salon sont pavés en entier.

En quittant cette construction, et traversant les ruines de plusieurs autres, ou peut-être des bâtimens qui formaient les dépendances du principal édifice, on descend dans une petite vallée, ou espace découvert, qui conduit à une maison ayant, comme celle ci-dessus, une galerie et un salon, à la porte duquel est un ornement en stuc (*a*) dont le style prouve la superstition de ceux qui les ont imaginés.

A l'Est de cet édifice, on en rencontre trois petits, formant un triangle; chacun d'eux est un bâtiment quarré, de 54 pieds de long sur 33 de large, de même construction que les premiers, mais ayant sur le toit des espèces de tourelles de 9 pieds de haut, chargées d'ornemens et de devises en stuc. Dans l'intérieur du premier de ces bâtimens, et à l'extrémité de la galerie, presque entièrement détruite, est un salon ayant une petite chambre à chaque extrémité, et au centre duquel est un oratoire de plus de 9 pieds en quarré, présentant, de chaque côté de l'entrée, une pierre placée perpendiculairement, sur laquelle est un bas-relief représentant un homme (*a*).

Le devant de l'oratoire est occupé par 3 pierres, qui représentent des sujets allégoriques. La décoration extérieure est une espèce de moulure en petites briques de stuc, chargées de bas-reliefs; le pavé de l'oratoire est très-uni, et a 8 pouces d'épaisseur. Après y avoir creusé à la profondeur d'un pied et demi, on trouva un petit vase de vaisselle en terre, d'environ un pied de diamètre, joint horizontalement, avec de la chaux, à un autre de même forme et grandeur. A un pied plus bas était une pierre de forme circulaire, de plus grande dimension, au-dessous de laquelle on

découvrit, dans une cavité cylindrique, une lance armée d'un caillou, deux petites pyramides coniques, et la figure d'un cœur en pierre noirâtre cristallisée, (qui est commune dans ce pays, et connue sous le nom de Challa); de plus, deux petites jarres avec des couvercles, contenant de petites pierres et une boule de vermillon (*a*). Ces objets furent trouvés au centre de l'oratoire, et on découvrit pareillement de petites jarres dans les angles intérieurs près l'entrée (*a*).

Les deux autres édifices étaient semblables pour la construction, et ne variaient que dans les sujets allégoriques représentés sur les bas-reliefs. Le devant du second oratoire consistait en trois pierres comme celles ci-dessus; ayant fait une excavation, on y trouva les mêmes objets que ceux qu'on avait découverts dans le premier oratoire, il en fut de même du troisième.

Les bâtimens du nord étant presque totalement détruits, on n'a pu en donner aucune description.

Dans la direction S. O., on trouve un édifice dont l'architecture ressemble à celle des précédens. Il y a un corridor et un salon, sans ornemens ni bas-reliefs.

On a recueilli près de ce bâtiment, et en fouillant dans d'autres endroits des ruines, les objets suivans :

1° Un vase de terre, contenant quelques petites pièces de challa en forme de lancettes. (*a*)

2° Un autre vase aussi de terre, contenant quelques ossemens et des dents.

3° Des parties de chaux, de mortier et quelques briques brûlées.

Tous ces faits sont extraits du rapport du capitaine Antonio del Rio, au gouverneur D. José Estacheria, daté de Palenquè, le 24 juin 1787. Il y joint quelques détails sur d'autres bâtimens en pierre, situées à 20 lieues S. de la ville de Mérida, entre la



paroisse appellée Mona y Ticul et la ville de Nocacab. Il les tenait du révérend père Thomas de Soza, franciscain du couvent de Mérida, et qu'il rencontra à Palenquè. Ce moine avait été, pendant plusieurs années, collecteur d'aumônes pour la sainte Maison de Jérusalem.

Un de ces Edifices, que les naturels appellent *Oxmutal*, a résisté aux ravages du temps et est encore assez bien conservé. Il est situé sur une éminence de 60 pieds de haut, et a 600 pieds sur chaque façade. Les appartemens, le corridor extérieur, les piliers, étaient ornés de figures *in medio relievo*, de serpens, de lézards, etc., en stuc. On y voit des statues d'hommes avec des palmes à la main et dans l'attitude de gens qui dansent en frappant du tambour; elles ressemblent en tous points à celles trouvées dans les ruines de Palenquè.

On rencontre à 8 lieues au N. de Mérida, des débris de murailles d'autres bâtimens, qui augmentent à mesure qu'on s'avance vers l'Est.

On voit aussi dans le voisinage de la rivière Lagartos, près d'une ville nommée Mani, actuellement sous la jurisdiction des Franciscains, un pilori de forme conique, situé au milieu de la principale place; et au midi est un palais d'une très-grande antiquité, ressemblant à celui de Palenquè. Suivant les traditions, cet édifice était occupé, lors de l'arrivée des Espagnols, par un petit prince Indien nommé Htulrio, qui le céda aux Franciscains, pendant qu'on leur construisait un couvent; après quoi, il servit d'hôpital pendant plusieurs années. Htulrio ne put donner d'autre renseignement sur ce palais, sinon qu'il avait été habité par ses ancêtres.

» On doit tirer de là, dit le rapporteur, quelques lumières sur l'antiquité très-reculée des édifices de Palenquè, ensevelis pendant tant de siècles sous des forêts impénétrables, inconnus à tous les historiens du Nouveau Monde, et dont pas un seul ne fait mention.

» Suivant le rapport du Franciscain, il y a beaucoup d'autres bâtimens semblables sur la route de Mérida à Bacalar, au N. et au S., dont la description est inutile, tant pour éviter la prolixité, que parce que l'identité des habitans de Yucatan et de Palenquè, me semble démontrée par la grande analogie de leurs coutume, de leurs édifices, et par la connaissance des arts, dont on découvre des traces dans ces monumens que la faulx du temps n'a pas encore totalement renversés. »

Au commencement du rapport, Del Rio fait observer qu'on peut conclure que ce peuple a eu des rapports avec les Romains, à cause de la situation des édifices, et d'un aquéduc souterrain en pierre, d'une grande solidité, qui passe sous le plus grand édifice.

« Si l'on examine avec attention, dit-il, les bas-reliefs des oratoires, on doit croire que les habitans de ces lieux vivaient dans une extrême superstition ; car on retrouve dans leurs allégories les sujets fabuleux des Phéniciens, des Grecs, des Romains et d'autres nations reculées. On peut donc en conclure naturellement, que quelques individus de ces peuples ont poussé leurs conquêtes jusqu'à ce pays, où ils ont pu rester assez longtemps pour que des tribus Indiennes soient parvenues à imiter, d'une manière rude et grossière, les idées que leurs vainqueurs cherchaient à leur inculquer. »

En se reportant aux avantages du sol et du climat dont on a parlé, il ajoute : « Ces circonstances et les travaux qu'il a fallu que ces peuples exécutassent pour élever ces monumens sans le secours du fer ou d'autres métaux (qui semblent leur avoir été inconnus), permettent de penser qu'ils menaient une vie plus paisible et plus heureuse que celle que donnent les raffinemens du luxe dans nos grandes villes.

Ils pouvaient commercer avec leurs voisins, sans craindre les longueurs et les frais des voyages par terre ; car les rivières coulant au N. à l'E. et à l'O., servaient à leurs communications.

La Tulija leur ouvrait la province de Tabasco ; la côte de Catasaja et la rivière Chacamal, qui se jette dans le grand Usumasinta, leur offrait une route courte et commode jusqu'au royaume de Yucatan, avec lequel ils faisaient sans doute leur principal commerce. »

« Combien, dit en terminant le rapporteur, la nation Espagnole serait glorieuse de posséder ces restes d'une si précieuse antiquité....... Si le Gouvernement voulait qu'il en fût déposé quelques fragmens dans le cabinet royal, la seule dépense serait le transport de Cadix à Madrid, car les Indiens se chargeraient de les embarquer à bord des gabarres du roi, sur la côte de Catasaja, qui n'est qu'à 6 lieues de Palenquè, d'où ils seraient aisément convoyés par le lac Jerminos, ou le district de Carmen, jusqu'à Vera-Cruz ou Campêche, et de la transportés à bord du premier bâtiment de S. M., faisant voile pour l'Europe.»

Domingo Juarros donne, dans sa Description de Guatemala, les détails suivants de Palenquè : « Santo Domingo Palenquè, dit il, est un village de la province de Tzendales, situé sur la frontière des intendances de Ciudad Real et de Yucatan, dans une position fort salubre ; il ne renferme toutefois qu'une faible population et n'est célèbre que par les ruines d'une ville opulente qu'on remarque dans son voisinage, et qui a été appelée *Ciudad del Palenquè.* C'était vraisemblablement autrefois la capitale d'un grand empire dont l'histoire n'est pas parvenue jusqu'à nous, Cette métropole, comme un autre Herculanum, avec cette différence qu'elle n'a pas été ensevelie sous les laves d'un autre Vésuve, mais cachée aussi, pendant des siècles, au milieu d'un immense désert, est restée inconnue jusques vers l'année 1750. A cette époque, quelques Espagnols ayant pénétré dans l'affreuse solitude qui l'environne, furent tout étonnés de se voir au milieu des ruines d'une ville jadis superbe, qui avait six lieues de circonférence. La solidité de ses édifices, la magnificence de ses

monumens publics n'étaient pas surpassés en importance par sa grande étendue ; et des temples, des autels, des divinités, des sculptures et des pierres monumentales, attestent sa haute antiquité. Les hiéroglyphes, les symboles et les emblêmes découverts dans ces temples, ont une ressemblance si frappante avec ceux des Égyptiens, qu'on serait tenté de croire qu'une colonie de cette nation a fondé la ville de Palenquè ou de Culhuacan. Il en est de même de celle de Tulha dont on voit encore des vestiges près du village d'Ocosingo dans le même district (1). »

§ II. *Exposé des recherches du docteur Paul-Félix Cabrera sur l'histoire des Américains.*

Malgré les nombreuses recherches qui ont été faites sur les premiers habitans de l'Amérique, on n'a pu encore donner une explication satisfaisante de leur origine.

Après avoir approfondi ce sujet, *Feyjoo* (2) s'exprime ainsi : « Une longue étude et un examen suivi de tant d'opinions diverses, m'ont convaincu qu'aucune d'elles n'apporte les preuves nécessaires à tout esprit sage, et que plusieurs n'ont même pas le mérite de la probabilité. »

On trouve la même conclusion dans l'ouvrage de *Giuseppe Antonio Constantini* (3).

Le célèbre écrivain Francisco Xavier Clavigero observe, dans le même sens, que l'histoire des peuples primitifs d'Anahuac est tellement obscure et environnée de fables, que non-seulement

(1) *Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatemala, escrito por el Br. D. Domingo Juarros, presbitero secular de este Arrobispado que comprehende los preliminares de dicha Historia; en Guatemala*; 1809—1818; 2 tom., gr in-8°, en six parties. *V.* part. 1, chap. 2.

(2) *Frere Benito* Geronymo Feyjoo. *Teatro critico*, vol. II, disc. 25.

(3) Cartas criticas, tome II.

cette matière est très-difficile à traiter, mais encore qu'il est impossible d'arriver à la vérité (1).

Le docteur ***Paul-Félix Cabrera***, de la ville de Guatemala, a publié un examen critique de l'histoire de l'Amérique, ou « Solution du grand problème historique de l'origine de sa population (2). » Il remarque d'abord que tous ceux qui ont écrit depuis le commencement du siècle actuel sur l'origine des Américains, peuvent être accusés de négligence, pour avoir passé sous silence des Mémoires dont on ne peut contester la véracité : ceux de l'évêque de Chiapa, don Francisco Nunez de La Vega, compris dans sa *Constitution diocésaine*, imprimée à Rome, en 1702.

Parmi les petits ouvrages historiques qui tombèrent entre les mains de cet illustre Prélat, il en est un, écrit par *Votan*, dont il parle dans les termes suivans, n° 34, sect. 30 de la préface de sa *Constitution :*

Votan est le troisième payen placé dans le calendrier. Il a composé un traité historique en langue indienne, dans lequel il fait mention nominativement des peuples et des lieux qu'il a vus.

Antérieurement à notre époque, il a existé une famille de Votans à Teopizca. On trouve dans la relation de ce Votan, qu'il est seigneur de *Tapanahuasec* (3); qu'il a vu la grande maison (probablement la tour de Babel) qui fut bâtie par ordre de son grand-père Noë, et qui allait de la terre jusqu'au ciel; que ce fut lui que Dieu envoya le premier pour faire le partage des terres indiennes; enfin qu'à l'endroit où il vit la grande maison, chaque nation reçut son langage particulier. »

Il paraît, d'après le N° 36, sect. 32 de la même préface, qu'a-

(1) Clavigero, tom. I, lib. II.

(2) London, in-4°., 1822. Plusieurs des rapprochemens qui suivent, sont de nature à être contestés; en publiant aujourd'hui les idées du docteur Cabrera, sans modifications et sans remarques critiques, l'auteur de cet extrait se réserve de présenter plus tard quelques observations sur cet intéressant sujet.

(3) Mot qui signifie une sorte de tambour.

fin de détruire la superstition (*nagualisme*) des naturels, l'évêque de Chiapa a anéanti plusieurs ouvrages historiques concernant les habitans primitifs. « Il y a, dit-il, dans ces documens, beaucoup d'autres choses touchant le paganisme de ces anciens habitans, dont je ne ferai pas mention, si ce n'est quelquefois en note, car ils serviraient à les enfoncer encore plus avant dans leur idolâtrie. »

Dans plusieurs endroits de son ouvrage, et plus particulièrement dans sa quinzième Lettre pastorale, ce Prélat donne des détails curieux sur la secte des *Nagualistes*, dont la superstition avait pris de profondes racines dans son diocèse et était étendue dans tout le Mexique.

Les *Nagualistes* propagent leur doctrine par des almanachs où sont insérés les noms propres de tous les *Naguals*, des étoiles, des élémens, d'oiseaux, de bêtes, de poissons et de reptiles, avec des observations applicables aux mois et aux jours; afin que dès qu'un enfant est né, il soit dédié à ce qui, dans le calendrier, correspond au jour de sa naissance; cette espèce de consécration, précédée d'une cérémonie où les parens donnent leur consentement exprès, est un pacte implicite entre l'enfant et les *Naguals*, par lequel le premier doit se donner à ceux-ci. Ils désignent ensuite le *Milpa*, ou le lieu dans lequel il devra se rendre à l'âge de sept ans, pour ratifier son engagement en présence des *Naguals*. Alors ils lui font renier Dieu et la Vierge, en les avertissant de ne point s'effrayer ou de faire le signe de la croix; l'enfant va ensuite embrasser affectueusement le *Nagual*, qui, par quelque artifice diabolique ou autre, prend tout-à-coup un aspect effroyable et semble enchaîné à lui. Quoiqu'il présente souvent la figure d'une bête féroce, telle que celle d'un lion, d'un tigre, etc., l'enfant est persuadé, par une infernale malice, que ce Nagual est un ange envoyé par Dieu pour veiller sur son sort, le protéger, et qu'il doit l'invoquer dans toutes les circonstances où il peut avoir besoin de secours.

Suivant une tradition des Indiens, les documens précieux de leur histoire furent placés par Votan lui-même, comme une preuve de leur origine, pour la postérité, dans la *Casa-Lobrega* ou maison des ténèbres, qu'il avait construite d'un souffle (1). Il confia la garde de ce dépôt à une femme distinguée et à un certain nombre de plébéiens Indiens qui devaient être désignés annuellement à cet effet. Ses ordres furent respectueusement observés, pendant plusieurs siècles, par les habitans de Tacoaloya, dans la province de Soconusco, et jusqu'à l'époque où ces documens furent anéantis par l'Évêque, qui en parle en ces termes: « Ce trésor consistait en quelques grands vases de terre d'une seule pièce, et fermés avec des couvercles de même matière, sur lesquels étaient représentées, en pierre, les figures des anciens Indiens dont les noms sont dans le calendrier, avec des *Chalchihuites* (2) et d'autres figures superstitieuses. Ils furent tirés d'un souterrain, par la dame Indienne elle-même et par les *Tapianes* ou gardes, et remis pour être brûlés sur la place publique de Hueguetan, lors de la visite qu'il fit dans la province de ce nom, en 1691. »

Le capitaine Antonio del Rio, qui a visité les ruines trouvées près de Palenquè, et dont nous avons donné la description, conclut de la position de cette ville, et des figures en stuc qu'il y a découvertes, qu'il a existé autrefois des rapports entre les naturels de ce pays et les Romains. Il est confirmé dans son opinion, par la lecture de la copie de la narration hiéroglyphique de Votan, qu'il croit avoir été faite aussitôt après la conquête du nouveau monde, par les Espagnols. Suivant l'interprétation du docteur Cabrera, Votan amena sept familles de *Valum-Votan* en Amérique, où il fonda une colonie. S'étant déterminé à voyager jusqu'au ciel, pour découvrir ses parens *les Culebras*, il fit quatre

(1) Expression métaphorique pour signifier le court espace de temps qu'il mit à la bâtir.

(2) Pierre très-dure et d'une couleur verte.

voyages à *Chivim*, alla en Espagne, et ensuite à Rome : il vit la grande maison, bâtie et habitée par Dieu.

Le docteur Cabrera pense que les figures et idoles, et particulièrement les hiéroglyphes trouvés dans le temple de Palenquè, sont Egyptiens. Une des idoles trouvées dans le temple de cette ville, ayant une espèce de mitre sur la tête et des cornes de taureau, est supposée être l'Osiris des Egyptiens; une autre ressemble à leur Isis.

Le docteur pense aussi que, dans des temps très-reculés, il a existé une communication maritime entre l'Amérique et l'Afrique; que le grand-père de Votan était *Hivite*, originairement de Tripoli en Syrie, et le premier qui peupla le Nouveau-Monde; que son petit-fils Votan fit quatre voyages dans l'ancien continent; qu'en conséquence, les premiers habitans de l'Amérique arrivèrent de l'est, s'avancèrent ensuite vers le nord, et vinrent peupler les contrées bornées par le golfe du Mexique et les îles environnantes; mais que cependant, lorsque l'art de la navigation se fut répandu, plusieurs familles ont pu émigrer en Amérique, et y former des colonies. Enfin, pour appuyer son opinion, il fait observer que les discours de Motezuma à Cortez, et les adresses de ce prince aux caciques, faisaient allusion à l'arrivée et au départ de Votan; et se prévalant des remarques de Calmet (1), de Bochart (2), et de Hornius (3), il conclut que Hercule Tyrien fut un des ancêtres de Votan; que la Septamanie était l'île d'Atlantis, ou Hispaniola, et Valum-Votan la ville d'Alecta, capitale de cette île, où Votan embarqua sa première colonie pour le Nouveau-Monde; que le descendant d'Hercule, auteur de la narration, était le troi-

(1) Calmet, *cap.* 10, *v.* 17, *in Gen. verb. Evœum chivim; et in Diction. Bibliot. verb. Cadmondi Hevæi Josue, et mult. aliis in locis passim. V.* la note de la page 187.

(2) Phaleg. et Canaan.

(3) *De originibus Americanis;* lib. II, cap. 3 et 4.

sième de sa race, et florissait environ 3 ou 400 ans avant J.-C.; enfin, qu'à son retour sur le vieux continent, il donna aux Romains et aux Carthaginois, les premières notions de l'Amérique, où ceux-ci envoyèrent une colonie avant la première guerre punique.

Parmi les figures dont le capitaine Del Rio a tiré copie, il y en a deux qui, suivant Cabrera, représentent Votan, sur les deux continens : évènement historique qu'il desirait transmettre à la postérité. Dans la première, ce personnage a une figure symbolique qui entoure son bras droit, et qui signifie ses voyages dans l'ancien continent. Le quarré avec un oiseau peint au centre, indique Valum-Votan, d'où il commença ses courses. L'oiseau figuré dans une direstion opposée au premier, dénote son retour à Valum-Votan; il tient dans sa main gauche un sceptre, du haut duquel sort le symbole du vent, semblable à celui qui, d'après Clavigero (1), était représenté par les Américains; sa main droite tient une double bande; à ses pieds est une divinité, qui semble le supplier de la conduire en Amérique, pour y être connue et adorée.

La seconde figure montre Votan de retour en Amérique. La divinité, qui était d'abord représentée à ses pieds, est maintenant sur un siège couvert d'hiéroglyphes; Votan lui présente de la main droite, un sceptre armé d'un couteau de *ytzli* (2); et par là il montre que cette divinité est celle à qui le principal culte doit-être rendu; Votan a, dans son turban, l'emblème de l'air, et un oiseau ayant le bec tourné dans la direction opposée à sa figure, pour signifier son départ d'un hémisphère pour l'autre; de sa main gauche, s'échappent deux bandes, semblables à celles dont il est question dans la première figure; la bande inférieure désigne ses descendans sur le vieux continent, et la bande supérieure ses

(1) Vol. II.

(2) Espèce de caillou noir dont les Indiens font leurs couteaux, leurs lances et leurs flèches.

ancêtres Américains. Les trois cœurs humains montrent que celui qui tient les bandes est Votan et le troisième de sa race, comme il le dit lui-même dans sa narration. Pour comprendre ceci plus clairement, on doit remarquer que, dans la langue Tzendale, Votan signifie *cœur*. Nunez de la Vega, parlant de ce héros de l'antiquité, dit, n° 34, sect. 30 : « Ce Votan est très-vénéré par tous les In» diens, qui le considèrent comme le *cœur* du peuple. »

Pour confirmer la vérité des voyages de Votan, Cabrera cite les différens objets trouvés, savoir :

1° Les deux effigies dont on vient de parler, que le capitaine del Rio trouva sculptées sur pierre, dans l'un des temples de la ville inconnue ;

2° Plusieurs figures de bacchantes, sculptées sur les murailles;

3° Une autre, représentant la purification d'une victime placée sur la tombe d'Osiris, sur laquelle sont sculptés plusieurs Phalli joints ensemble ;

4° La figure d'Isis, ayant sur la tête une coiffure semblable à celle d'Osiris, et tenant à deux mains un bâton tordu orné de fleurs, et au bout duquel est une tête humaine : ce qui est le symbole de l'autorité royale dans l'administration de la justice.

5° La figure de Mercure, tenant un sceptre à la main ;

6° Trois têtes humaines couronnées, taillées dans la pierre, et trouvées dans le corridor de la grande *Casa*.

7° La tour située dans la cour du grand temple, qui était sans doute le tombeau des trois Rois Chichemecas, qui ont gouverné Amaguemecan.

Pour expliquer ces mots de Votan : « Je suis *Culebra*, parce que je suis *Chivim*, etc. » Cabrera s'appuie des observations de Calmet, dans ses Commentaires de l'Ancien Testament. Il suppose, avec ce savant auteur, que quelques Hivites ou Hevites, descendans de Helth, fils de Canaan, établis sur les bords de la Méditerranée, et connus dans les temps les plus reculés, sous le nom de *Hivim* ou *Givim*, furent expulsés de leurs demeures, quelques

années avant que les Hébreux sortissent de l'Egypte, par les Caphtorims ou Philistins, venus probablement de l'île de Crète, aujourd'hui Candie; que ceux-ci, pour défendre l'Égypte, leur pays natal, et se protéger eux-mêmes, bâtirent quatre villes fortes, savoir: Accaron, Azotus, Ascalon et Gaza, d'où ils firent de fréquentes sorties sur les terres canaanites et celles de leurs voisins, excepté les Égyptiens, qu'ils respectèrent toujours, et qui, dans la suite, portèrent souvent la guerre chez les Hébreux (1).

Les Hivites (Givims), qui habitaient les pays depuis Azzat jusqu'à Gaza, en furent donc chassés par les Caphtorims. D'autres s'établirent sur les confins des montagnes d'Eval; et parmi eux étaient les Sichemites et les Gabaonites, qui se soumirent à Josué, ou firent alliance avec lui. D'autres, plus éloignés, habitaient les environs du mont Hermon, au-delà du Jourdain et à l'est de Canaan (2).

Il résulte de cette digression, ajoute Cabrera, que lorsque Votan dit: « Je suis Culebra, parce que je suis Chivim, etc., » c'est comme s'il disait: « Je suis Hivite, natif de Tripoli en Syrie, » c'est-à-dire, Valum Chivim, port où je me suis embarqué pour aller parcourir l'ancien monde, et appartenant à une nation rendue célèbre pour avoir donné naissance au fameux Cadmus, qui, par son courage et ses grandes actions, mérita d'être changé en culebra ou serpent, et placé au rang des dieux. Et pour la gloire de ma race, j'enseigne son culte aux sept familles de Tzequiles, qu'au retour d'un de mes voyages, je trouvai unies avec les

(1) Calmet, *cap.* 10, *v.* 17, *in Gen. verb. Eveum chivim, et in dict. Biblioth. verb. Cadmondi, Hevæi Josue, et in Dissert. de Hæbræor. hist. præt. et de regione in quam Cananei pulsi à Josue sese receperunt*, tom. II.

(2) Deuteron., cap. 2, v. 3. — Josué, cap. 3, v. 4, et cap. 11, v. 3. Suit, dans l'auteur original, une longue digression sur la fable de Cadmus et l'opinion de Calmet relative au géant Og, vaincu par Moïse, dit-il, vers l'an 1447 avant J.-C.

sept familles habitant l'Amérique, que j'avais amenées de Valum Votan, et à qui j'avais distribué des terres.

Si un lecteur difficile, continue le docteur Cabrera, n'était pas satisfait de cette interprétation, il devrait bannir toute espèce de doute en examinant la médaille de cuivre dont on a trouvé deux modèles, l'un aujourd'hui en possession de don Ramon Ordonez, et l'autre qui m'appartenait et que j'ai fait présenter au Roi, le 2 juin 1794, avec deux exemplaires de cet ouvrage (1). Cette médaille est une preuve authentique de la véracité du reste de la narration de Votan, et démontre pleinement que c'est à lui qu'a rapport la tradition américaine, sur son origine et son expulsion du royaume d'Amaguemecan, premier revers qu'il éprouva sur le nouveau continent.

Si on y ajoute ensuite quelques parties du rapport du capitaine Del Rio, on pourra expliquer quelques fragmens historiques rapportés par des écrivains du plus grands poids, mais qui sont cependant considérés comme apocryphes par des auteurs modernes estimés.

La médaille peut être considérée comme une histoire abrégée de la population primitive de cette partie de l'Amérique septentrionale, et de l'expulsion des Chichimecas du pays d'Amaguemecan, dont la capitale était indubitablement la ville Palencienne, cherchée en vain jusqu'ici, soit au nord du Mexique, soit au nord de l'Asie. Un des côtés représente sept arbres, qui sont le symbole des sept premières familles à qui Votan distribua des terres. L'un d'eux est flétri, ce qui indique clairement l'extinction de la famille qu'il représentait. De la racine de cet arbre, sort une tige d'une espèce différente, marquant une nouvelle famille, qui vient prendre sa place. Le plus grand de ces arbres est un *Cieba*, cotonnier sauvage, placé au milieu des autres, et les ombrageant de ses rameaux. Son tronc est entouré par un ser-

(2) *Voy.* la planche V de ce volume, fig. 3, 4.

pent, *culebra*, qui désigne l'hivite, souche de ces sept familles, et dans l'une d'elles, la postérité la plus directe de Cadmus. Cet emblème prouve aussi l'erreur de Nunez de La Vega, qui a appliqué le symbole du Cieba à Ninus; il constate de plus en plus l'origine de Votan et des sept familles qu'il conduisit en Amérique, ainsi que la signification de l'arbre mort, de l'arbuste sorti de ses racines, et de l'oiseau au sommet.

L'autre face de la médaille représente sept autres arbres, et un Indien agenouillé, les mains jointes, les yeux baissés et dans une attitude suppliante. Cette situation est expliquée par la présence de deux crocodiles qui sont à ses côtés, bouche béante, et semblent vouloir le dévorer. Cet emblème, à n'en pas douter, fait allusion aux sept familles de Tzequiles, que Votan dit qu'il trouva à son retour de Valum Chivim. Il n'est peut-être pas facile d'expliquer comment chaque arbre représente une famille particulière; cependant il est indubitable que la nation Mexicaine avait pris pour devise l'*Opuntia* ou *Nopal;* et les autres symboles peuvent aussi avoir été appliqués à d'autres tribus maintenant inconnues. Un aigle perché sur le Nopal, et tenant en son bec un serpent, est une preuve que Votan avait reconnu dans les Tzequiles la même origine que la sienne, et confirme la tradition mexicaine de son expulsion d'Amaguemecan.

Clavigero parle de ce royaume et de l'arrivée des Chichimecas à Amaguemecan, qu'il appelle Anahuac, c'est-à-dire, pays des eaux, et dans lequel, suivant ce que racontaient ces Chichimecas, plusieurs rois de leur nation avaient régné.

Torquemada a trouvé dans des histoires mexicaines, qu'il avait existé trois rois d'Amaguemecan; et que ce royaume était situé dans la province actuelle de Chiapa.

La coïncidence des relations des écrivains de l'ancien continent, dont je viens de parler, avec les deux discours de Motezuma, où il fait entendre que les Mexicains sont venus de l'Orient, et avec la narration de Votan, les événemens rappelés par la

médaille, le rapport du capitaine Del Rio, les figures d'Isis et d'Osiris trouvées par lui dans le temple de la ville Palencienne; tout enfin forme une masse de preuves dont il est impossible de nier l'évidence. (1)

Salluste, dans son Commentaire sur la Guerre de Jugurtha, fait mention d'une tradition africaine, qui rapporte l'arrivée en Numidie d'Hercule Tyrius ou Libyus, avec une armée de Mèdes, de Perses et d'Arméniens, qui épousèrent des femmes Libyennes; leur langage ayant dégénéré, ils furent appelés par corruption *Mauruici* ou *Maures*.

Diodore affirme qu'un Hercule navigua tout autour de la terre, et bâtit la ville d'Alecta dans la Septamanie; cet Hercule Tyrien fut peut-être un des ancêtres de Votan; la Septamanie est l'île d'Atlantis ou Hispaniola, et la ville d'Alecta, Valum Votan, capitale de cette île, d'où Votan fit partir sa première colonie pour l'Amérique, et où il s'embarqua, lors des voyages qu'il fit sur l'ancien hémisphère.

Pour découvrir l'époque où vivait Hercule Tyrien, et où il aurait pu fonder la première ville en Amérique, on suppose 30 ans par génération. En admettant que Votan soit le troisième de sa race, Hercule aura vécu 90 ans avant lui, ce qui correspond à-peu-près à l'année 381 avant l'ère chrétienne.

Votan dit qu'il alla à Rome, et qu'il vit la grande maison bâtie par Dieu. On peut alors fixer avec précision (2), l'époque de ses voyages sur le vieux continent.

Suivant les annales de la République Romaine, l'an 464 de la fondation de Rome, et 291 avant J. C., la paix fut faite avec les Samnites, après une guerre sanglante qui avait duré huit ans, et une alliance fut jurée entre les deux nations.

En mémoire de cet événement on construisit un temple magnifique, dédié à Romulus et Remus, fondateurs de la Républi-

(1) *V.* la note 2, pag. 181, ci-des. (2) *Idem.*

que. Vers ce temps, Rome et Carthage étaient en paix pour la seconde fois; la première guerre entre ces deux rivales avait commencé 42 ans après cette alliance, et 26 après l'arrivée de Votan. En conséquence, cette seconde alliance eut lieu l'an 448 de la fondation de la République, ou 307 ans avant J. C.; la première guerre punique éclata l'an de Rome 490, ou 265 avant l'ère chrétienne. Il y a peu de doute que les premiers renseignemens sur l'Amérique, donnés aux Romains et aux Carthaginois, le furent par Votan lui-même; et il est probable que ces derniers ne tardèrent pas à recevoir la confirmation de ce rapport, par les marins qui montaient le vaisseau dont parle Diodore, ou bien encore que les sept Tzequiles trouvés par Votan, à son retour, étaient de cette nation. Il n'est pas moins probable que la première colonie envoyée en Amérique par les Carthaginois, le fut antérieurement à la première guerre punique. Cette colonie, jointe aux Tzequiles et renforcée par les matelots Carthaginois qui fuyaient les malheurs de la guerre, resta en Amérique: elle se rendit presque aussitôt maîtresse du pays, en soumettant les premiers habitans, et elle changea l'usage qu'avait jusqu'alors suivi le peuple primitif, d'être gouverné par deux capitaines choisis par les prêtres, l'un dans la famille de Votan, l'autre parmi les Tzequiles, comme le rapporte Clavigero (1). Afin de conserver l'harmonie générale, le royaume d'Amaguemecan fut fondé; et les émigrations qu'y firent les Carthaginois déterminèrent le décret du Sénat, qui leur ordonnait de revenir, ainsi que le rapporte Diodore, et que cela est confirmé par les discours de Motezuma à Cortez. On peut croire que la désobéissance à ce décret, et la consternation qu'il fit éprouver, furent la cause de la ruine d'Amaguemecan, les anciens habitans ayant profité du premier mouvement de stupeur, encore augmenté par la mort du dernier roi Hamacatzin, et par les dissensions qui

(1) Liv. Ier.

s'élevèrent entre ses deux fils pour la succession. Ce fait, auquel Clavigero et Torquemada font allusion, est appuyé par les traditions des Mexicains et des Toltecas sur Amaguemecan, et confirmé par la posture suppliante de l'Indien entre les deux crocodiles, tel qu'il est représenté sur la médaille; document suffisant en lui-même pour transmettre à la postérité un événement si mémorable.

On peut donc fixer l'époque de la destruction d'Amaguemecan, et conséquemment du voyage des Toltecas ou Chichimecas, d'après les dates suivantes, qui peuvent être considérées comme certaines (1).

Votan arriva à Rome, l'an 291 avant J. C. Les guerres puniques eurent lieu en 265, 219 et 150, aussi avant J. C. Enfin la destruction de Carthage date de l'an 147 avant notre ère.

Il en résulte que l'époque de la chute d'Amaguemecan est celle où l'année mexicaine, appelée *caillou*, correspondit à l'année 181 avant J. C.; car si on y ajoute les 90 ans, temps fixé pour la durée d'Amaguemecan, on aura 271. La conclusion est donc que la date de la Colonie est de 20 ans après l'arrivée de Votan, ou de 6 ans avant la première guerre punique. Le décret rendu par le Sénat Carthaginois, paraît avoir été promulgué 38 ans après le commencement de la deuxième guerre punique, 31 avant la fin de la troisième, et 34 avant la destruction de Carthage. Les guerres continuelles soutenues par elle, contre les Romains et les Numides, ne lui permirent pas de châtier la désobéissance de ses sujets d'Amérique.

Revenant à l'histoire de Votan et des sept familles Tzequiles, qu'il trouva unies aux sept autres qu'il avait amenées d'Hispaniola, et dans lesquelles il reconnut l'origine Culebra, je suis porté à croire, dit le docteur, que ces premières familles étaient Carthaginoises. Cette opinion est appuyée par l'autorité de Huet, évêque d'Avranches, dans ses *Démonstrations Evangéliques*, par Alexis

(1) Voir la note 2, pag. 181.

Vanegas, dans son ouvrage sur *la Variation des livres*, et plusieurs autres écrivains, qui supposent que cette colonie était Tyrienne, conséquemment Hivite.

Je crois donc, conclut enfin le docteur Cabrera, avoir établi l'origine, sinon de tous les Américains, au moins de tous ceux qui habitaient les pays bornés par le golfe du Mexique et les îles environnantes. D'autres familles ont pu avoir été conduites sur d'autres points de l'Amérique, et y avoir formé des établissemens; les nombreux dialectes connus dans le nouveau monde, les religions, les coutumes superstitieuses, qui attestent une origine étrangère, semblent appuyer cette supposition.

Cabrera dit dans un supplément, qu'après avoir terminé son ouvrage, le hasard lui fit tomber entre les mains un savant écrit (intitulé *Tardes Americanas* ou les soirées américaines), composé par Don Francisco Jose Granados y Galvez, évêque de Sonora, et publié à Mexico en 1778, et dans lequel se trouve le passage suivant: « Outre les sept cavernes d'où les Chichemecas sont sortis pour peupler le Nord ou la terre d'Amaguemecan, il y a des îles qu'ils placent à l'Est, sur leurs cartes, les confondant avec celles des Tultecas qui sont situées à l'Ouest; toutefois les cartes de ces derniers ne représentent pas des pays, mais des familles.» Ces renseignemens précieux et concluans, dit Cabrera, que je n'ai obtenus qu'après avoir terminé mes recherches, m'ont décidé à amender le titre de cet essai que je voulais d'abord appeler *nouvelle tentative pour résoudre le grand problème historique de la population Américaine*, et que je nomme maintenant: *Solution du grand problème*, en invitant le lecteur à ne pas attribuer ce changement à une confiance outrée dans mon habileté.

NOTICE

SUR LA

CARTE GÉNÉRALE DES PASCHALIKS

DE BAGHDAD, ORFA ET HHALEB, ET SUR LE PLAN D'HHALEB

DE M. ROUSSEAU,

Ci-devant Consul-Général de France à Baghdad, aujourd'hui Chargé d'affaires de S. M. près le Bey de Tripoli de Barbarie.

M. Rousseau ayant offert à la Société de Géographie, la première feuille d'une carte des Paschaliks de Baghdad, Orfa et Hhaleb, dressée par lui, pendant son séjour dans le Levant, la Commission Centrale arrêta que cette Carte serait publiée dans le Recueil des Mémoires, *telle que l'auteur la présentait*, avec une analyse propre à faire connaître les bases sur lesquelles elle est appuyée. On décida que tous les noms des lieux seraient imprimés à la suite de l'analyse, en caractères arabes et en caractères français, conformément à la carte de M. Rousseau. Cet exemple était d'autant plus nécessaire à donner que la plupart des noms rapportés par les voyageurs, ou traduits dans leur propre langue, sont ordinairement défigurés ou altérés, au point d'empêcher de reconnaître un même lieu dans deux écrivains différens. Si cette marche était adoptée généralement par les voyageurs, on ne serait plus arrêté par la différence qui existe souvent entre la prononciation vulgaire et la prononciation véritable des noms d'un pays; les caractères de la langue serviraient

de type pour la manière de les écrire et de les énoncer, et on préviendrait ainsi beaucoup de fausses interprétations.

Personne mieux que M. Rousseau, qui a fait une étude approfondie des langues de l'Orient, n'était en état de remplir les intentions de la Société, surtout à l'égard d'un pays qu'il a habité pendant tant d'années, et qu'il a parcouru en tous sens ; dont l'histoire, écrite par les auteurs nationaux, lui est familière, et avec les habitans duquel il a entretenu des rapports continuels, secondé par le gouvernement local. Aussi a-t-il pu faire entrer dans son travail, des notions qui échappent ordinairement aux voyageurs ; par exemple, tout ce qui regarde les cours d'eau, les chemins et les directions suivies par le commerce, connaissance indispensable au négociant, soit pour diriger ses expéditions, soit pour savoir où il doit former des établissemens.

La Carte de M. Rousseau nous montre la position et la situation presque habituelle de toutes ces hordes (1) qui, continuellement en rébellion contre leur souverain, et même en guerre entre elles, ne reconnaissent que l'autorité du plus fort, et ne paient tribut qu'aux pachas puissans qui savent les tenir dans leur dépendance. Utile pour l'histoire des temps actuels, ce travail ne l'est pas moins pour celle des temps anciens. L'auteur s'est attaché à reproduire sur son dessin les ruines des villes, les débris d'aquéducs, les restes de ces belles chaussées et des monumens élevés par les divers peuples qui se sont succédé dans ces régions. Il a pris soin d'indiquer les sources minérales et les puits où viennent se rafraîchir les caravanes.

Malgré toute son utilité et tout son intérêt, cet ouvrage pourra bien n'offrir aux astronomes et aux savans, qu'un travail imparfait, puisqu'il n'est point assujéti aux règles de la géographie

(1) Depuis que M. Rousseau a adressé à la Société de Géographie, sa Carte, il lui a fait remettre également un tableau très-intéressant contenant tous les noms des diverses tribus arabes qui habitent une grande partie des contrées de l'Asie occidentale.

mathématique; et il y a, sans doute, loin de cette esquisse à une carte dressée par un géographe de profession. La Société, en la publiant, ne la regarde que comme la réunion de plusieurs matériaux qu'on peut mettre en œuvre, parce qu'ils sont le résultat d'un travail fait sur les lieux; une main habile en profitera, et il lui sera facile de rectifier les erreurs qui peuvent s'y trouver. Il serait à desirer qu'un grand nombre de membres et de correspondans fissent les mêmes efforts que M. Rousseau, et apportassent à son exemple, le fruit de leurs travaux.

L'échelle de la Carte de M. Rousseau est formée de la mesure persane connue sous le nom de *farsakh* ou *farsingh*. Le farsakh employé par M. Rousseau est composé de quatre milles. Nous nous sommes abstenus d'ajouter, sur l'original, aucune échelle comparative; mais, autant pour rectifier la configuration des côtes de la Syrie et même le cours des rivières de l'intérieur, que pour pouvoir donner des échelles correspondantes aux mesures en usage dans le pays, nous avons tracé, dans un petit tableau particulier, une Carte de l'ensemble du pays, appuyée sur les relèvements faits par M. le capitaine Gauttier et par plusieurs voyageurs dont les observations ont été consignées dans la connaissance des temps.

La Carte de M. Rousseau est le résultat de douze années de voyages en Syrie, dans la Mésopotamie et dans les deux Iraks. Il aurait desiré l'accompagner de la relation de ses diverses courses; mais il a été contraint de se borner à rendre un compte succinct de la composition de cette feuille. Voici son exposé :

« J'ai pris, dit il, pour base fondamentale de ma Carte, celle de D'Anville (1), en y faisant toutefois les corrections dont elle

(1) Carte de l'Euphrate et du Tigre, publiée en 1779, en une feuille. Il eût été à désirer que M. Rousseau eût sous les yeux les travaux plus récens de Niébuhr, Paultre et Lapie, et des officiers français qui ont suivi le général Gardanne en Perse, du colonel Boutin, de Seetzen et autres voyageurs; il eût pu les comparer avec le travail de D'Anville, qui, aussi bon

était susceptible relativement au cours de l'Euphrate, auquel ce géographe assigne un trop grand nombre de sinuosités.

» Je n'ai eu besoin que de recourir aux itinéraires de mes diverses excursions dans le territoire de Hhaleb *, pour marquer les principaux endroits du Paschalik dont cette ville est le chef-lieu.

» Pockocke m'a fourni quelques positions importantes ; et je me suis aidé de l'historien arabe Ibn-Schohné (1), pour compléter, autant que possible, cette partie de mon travail. Je ne dirai rien des départemens d'Anttaqié et Aintab (2), parce qu'ils sont censés compris dans le même Paschalik.

» Je dois à un Grec attaché au vice-consulat de France, à Latqié (3), les détails topographiques concernant la petite contrée maritime qui renferme cette ville, et à un négociant turc d'Orfa (4)

qu'il pouvait l'être dans le temps où il a été fait, ne se trouve plus aujourd'hui au niveau des connaissances acquises sur ce pays. Mais M. Rousseau, éloigné de l'Europe, ne pouvait connaître ces divers ouvrages.

(1) Ibn-Schohné ou Ebn-Schohné est le surnom de Mouhhibb-Eddin-Aboul-Walid-Mohhamed, auteur en grande réputation parmi les Musulmans ; le plus célèbre de ses ouvrages est intitulé : *Bahoudhan el-manadher fi ẻlm el-awaïl ouel awakhir.* C'est une histoire des Arabes, écrite en forme d'annales, depuis la 1[re] année de l'hégire jusqu'à la 806[e]. Ebn-Schohné mourut l'an de l'heg. 883 (1478 J.-C.).
Biblioth. Orient. de d'Herbelot.

(2) Le département d'Aintab, que M. Rousseau n'a pu visiter à loisir, présente quelques vides, qu'il pense qu'on pourrait remplir, en se procurant les papiers de l'infortuné colonel Boutin, officier du génie, qui explora cette partie du Paschalik d'Hhaleb, en 1814 et 1815, et qui fut assassiné en Syrie, par les Arabes.

(3) Cette ville est plus connue en Europe sous le nom de Lattaquié, ancienne Laodicée.

(4) Le Paschalik d'Orfa s'étend jusqu'au Khabour ; ses limites orientales figureront par conséquent dans la 2[e] feuille. Le Paschalik de Baghdad sera plus riche en détails topographiques. Les bords de l'Euphrate et du Tigre surtout sont couverts de peuplades sédentaires et agricoles, presque inconnues jusqu'à ce jour.

* Nota. *En conservant le système de transcription des mots orientaux suivi par l'auteur, dans ce Mémoire et dans la carte qui y est annexée, la Société de Géographie n'entend pas adopter ce mode ni tout autre, d'une manière exclusive.*

les noms de la plupart des villages (1) et des peuples agricoles qui bordent ou avoisinent le Belikh et le Djullab, deux rivières remarquables, dont les voyageurs n'ont presque point parlé.

» D'autres notions obtenues de ce même Turc, homme intelligent et véridique, qui avait parcouru en tous sens le Diar Madhar, m'ont mis en état de décrire avec quelque exactitude le cours de l'Euphrate, depuis Il-Biré ou Birédjik jusqu'à Déir, les distances relatives des places riveraines de ce fleuve ayant été ultérieurement déterminées d'après mes propres observations, consignées dans un Itinéraire particulier de *Hà* à *Hhaleb*, que je me réserve de communiquer plus tard à la Société de Géographie.

» C'est dans le cours d'un dernier voyage, exécuté en 1818, à travers le Schamié ou désert de Syrie, que j'ai pu indiquer sur ma Carte, la boussole et la montre à la main, les chaînes de montagnes, les ravins, les puits, les sources d'eaux minérales, les campemens d'Arabes, les bourgades habitées, et en général tous les lieux de quelque apparence de cette partie du désert, si peu connue des voyageurs anciens et modernes.

» Quant au plan de Hhaleb, il fut primitivement tracé (en 1811), sous ma direction, par un jeune homme attaché au consulat, que j'occupais alors dans cette ville; mais ce n'était qu'une simple ébauche très-défectueuse, qui avait besoin de rectifications et de développemens. En retournant sur les lieux, en 1818, je m'occupai moi-même de ce travail, auquel je crois avoir donné toute la précision desirable; et c'est dans cette confiance que je le présente aujourd'hui, après avoir eu soin de le réduire à moitié, pour qu'il pût être gravé au bas de la Carte. »

Telle est l'analyse succincte que M. Rousseau nous a fait parvenir; malgré tout ce qu'elle laisse à desirer, nous pensons que

(1) Quelques-uns de ces villages portent deux noms, l'un arabe, l'autre turc; le premier usité parmi les Bédouins, le second connu seulement des Kurdes: ils sont indifféremment employés.

sa Carte fournira aux voyageurs et aux savans le moyen d'acquérir des connaissances positives, et qu'elle pourra les mener à de nouvelles découvertes (1).

Nous avons dit plus haut que, pour donner un ensemble du pays que représente la Carte de M. Rousseau, et pour rectifier le gisement des lieux, nous avons cru devoir tracer, dans un petit cadre séparé, une Carte générale donnant les principaux lieux dont la position est assurée. La côte est appuyée sur les observations astronomiques de M. le Capitaine Gauttier, et tracée d'après divers matériaux, particulièrement d'après la Carte de MM. Paultre et Lapie. Le golfe de Scanderoun, la partie la moins connue, a été dessinée d'après MM. Lapie et Leake; seulement on a restreint la profondeur du golfe à la latitude de 36° 53' 30". Les Itinéraires et Cartes cités dans cette Notice ont servi de guides, et l'on a tiré parti des renseignemens particuliers donnés par M. Caussin de Perceval et par M. Vidal, drogman de France à Baghdad.

Nous avons ajouté, dans ce cadre, des échelles qui donnent les mesures connues dans le pays, et qui sont puisées en partie dans

(1) Avec le secours des Itinéraires originaux qui ont servi de base au travail de M. Rousseau, et des matériaux dont nous allons donner la liste, il ne serait pas difficile de composer une carte satisfaisante des contrées dont il s'agit. En première ligne, on doit placer les observations et les relèvements faits en 1817, par le capitaine Gauttier (capitaine de vaisseau, commandant alors la gabarre la *Chevrette*), et ceux du capitaine anglais Beaufort. Ensuite il faudrait mettre à profit l'Itinéraire des pélerins musulmans de Constantinople à la Mecque, traduit par M. Bianchi; l'Itinéraire de Constantinople à Baghdad, par M. le colonel Trezel; la Route de Hhaleb à Téhéran, par M. Trulhier, officier du génie; l'Itinéraire de Constantinople à Antioche, par M. Kinneir; l'Itinéraire de Hhaleb à Constantinople, par Bruce; les ouvrages de Niebuhr, de Russel; ceux de M. Corancez et de Seetzen; les Observations du colonel Boutin; les Cartes de MM. Lapie, Paultre, Brué, etc.; le grand Atlas géographique d'Égypte et de Syrie, dressé par M. le colonel Jacotin; enfin divers Itinéraires publiés et connus aujourd'hui, mais qui ont dû manquer à l'auteur.

l'ouvrage de D'Anville sur les mesures itinéraires. Nous y avons ajouté celle du farsakh ou farsingh, d'après Hhadji Khalfa, géographe turc. Voici l'énumération et la valeur de ces mesures :

Suivant Hadji Khalfa, on compte 22 farsakhs 1/3 dans le degré terrestre (1); chaque farsakh renferme 3 milles arabes. Il y a deux espèces de milles : le mille ancien de 3000 deras (coudées) anciens, ce dera ou coudée a 32 pouces; le mille moderne est de 4000 deras modernes, ce dera de 24 pouces; le pouce arabe, tant ancien que moderne, est égal à l'espace que couvrent six grains d'orge de moyenne grosseur, placés dans leur épaisseur, l'un à côté de l'autre.

Suivant D'Anville, le mille arabique est de 57 au degré environ (56 2/3); l'agadj, lieue de Turquie, est de 22 1/2 au degré; le degré est de 57,012 toises ou 111118^{m}, 6685, ou 11 myriamètres plus 1118^{m},6685. La lieue maritime, composée de 3 milles, est de 20 au degré (2).

On trouvera ci-après une liste alphabétique, en caractères arabes, avec la prononciation et la signification, de tous les noms des lieux marqués sur la carte. Quelques développemens ont été renvoyés en notes. Cette liste est précédée de deux tableaux dus à M. Caussin de Perceval. Dans le premier, M. Caussin indique les lettres adoptées par M. Rousseau pour représenter les caractères arabes dont le son n'a point d'analogue en français; le second, donne la série des termes géographiques, avec leur prononciation et leur traduction, pour servir à expliquer les noms des positions à côté desquelles ils se trouvent.

Le plan de Hhaleb, ajouté à cette Carte, offre l'état de cette ville, avant la terrible catastrophe du mois d'août 1822, qui l'a détruite presque en entier. On y a marqué l'emplacement des principaux édifices. La dimension du plan ne permettant pas d'é-

(1) La farsakh équivaut ainsi à une lieue de 25 au degré et 1/8 en sus.

(2) Nous croyons devoir joindre ici le tableau des points de la côte de Syrie et quelques-uns de l'île de Chypre et de la partie occidentale de l'Asie-

crire les noms auprès des objets qu'ils désignent, on les a placés avec des renvois, dans un tableau à côté.

Il eût été à desirer que M. Rousseau joignit à l'envoi de ce plan

Mineure, déterminés par M. Gauttier, et à la suite, d'autres pris dans la Connaissance des temps pour l'année 1827. Les points qui ont la marque Δ, ont été déterminés par des triangles, parce que le bâtiment n'a pas pu se placer N. et S., pour la détermination de la longitude, ou E. et O., pour celle de la latitude.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.	déterminées par	LONGITUDES E.	déterminées par
Cap St.-André (Ile de Chypre).	35. 41. 40.	E. et O.	32. 17. 10.	N. et S.
Tarsous (ville) à la Marine. .	36. 46. 30.	Δ	32. 26. 30.	Δ
Cap Malo, pointe S.-O.	36. 29. 45.	Δ	33. 02. 55.	Δ
Cap Kenzir ou Ras-el-Khansir (Syrie).	36. 16. 00.	Δ	33. 29. 15.	N. et S.
Cap Possidi.	35. 52. 10.	Δ	33. 30. 40.	Δ
Lattaquiè ou Ladqiè (ville). . .	35. 30. 30.	Δ	33. 27. 40.	Δ
Caria ou Gibili ou Djebele (ville).	35. 19. 45.	Δ	33. 35. 35.	Δ
La Marca ou Markab (ville). .	35. 09. 00.	E. et O.	33. 36. 10.	Δ
Tortoze (île et ville) le milieu.	34. 50. 25.	E. et O.	33. 31. 35.	N. et S.
Tripoly (ville), maison du Consul français, située à-peu-près au centre de la ville, au nord du château.	34. 26. 22.	à terre.	33. 31. 13.	à terre.
Cap Madone.	34. 19. 30.	Δ	33. 22. 10.	N. et S.
Cap Barout.	33. 49. 45.	Δ	33. 07. 45.	N. et S.
Seïde (ville).	33. 34. 05.	Δ	33. 03. 25.	Δ
Sour ou l'ancienne Tyr (ville).	33. 17. 00.	Δ	32. 54. 20.	Δ
Cap Blanc.	33. 05. 10.	Δ	32. 47. 15.	N. et S.
St.-Jean d'Acre (ville).	32. 54. 35.	Δ	32. 46. 05.	Δ
Cap Carmel.	32. 51. 10.	Δ	32. 39. 20.	N. et S.
Ruines de Césarée.	32. 32. 25.	Δ	32. 34. 30.	Δ
Jaffa (ville).	32. 03. 25.	E et O.	32. 25. 55.	N. et S.
D'APRÈS LA CONNAISSANCE DES TEMPS POUR 1827.				
Alexandrette.	36. 35. 27.	N.	34. 50. 00.	E.
Alep ou Hhaleb.	36. 11. 25.	N.	33. 35. 00.	E.
Jérusalem.	31. 47. 47.	N.	33. 00. 00.	E.
Diarbekir.	37. 54. 00.	N.	37. 33. 30.	E.
Baghdad.	33. 19. 40.	N.	42. 04. 30.	E.

une description complète et détaillée de cette capitale de la Syrie; son savoir et sa longue résidence dans le pays lui en donnaient les moyens plus qu'à tout autre. Déjà, dans les mines de l'orient, publiées à Vienne par M. le baron de Hammer (1), il a donné une esquisse qu'il lui eût été facile de compléter. Pour remplir cette lacune nous avons cherché à réunir aux notes envoyées par M. Rousseau quelques documens recueillis dans les écrits des Anciens et des Modernes et dans ceux de M. Rousseau lui-même. Russel a donné de cette ville une description généralement estimée. Il y a joint un plan gravé sur les dessins de Niebuhr. La première édition de cet ouvrage a été publiée en anglais à Londres en 1756, 2 vol. in-4°. Une seconde parut en 1797. Il en existe une traduction allemande en 2 vol. in-8° (Gottingue 1797), mais ce voyage n'a jamais été traduit en français.

En comparant le plan de Niebuhr avec celui de M. Rousseau on trouve quelques dissemblances. Le premier donne une idée générale de la configuration du terrein (2) de Hhaleb, tandis que M. Rousseau ne trace dans l'intérieur que les rues et l'emplacement d'un grand nombre d'édifices sans indiquer les accidens du sol dans cette partie. Cependant ce dernier plan est beaucoup plus riche que l'autre, et une personne qui résiderait sur les lieux pourrait, en prenant pour base ces deux dessins, nous en donner un troisième dont l'exactitude laisserait peu à desirer. Il serait bon aussi d'étendre les recherches à quelques lieues aux environs.

L'ouvrage de Russel, avons nous dit, n'a jamais été traduit en français; mais le Journal des Voyages, dans son 48e cahier (3), en a donné un extrait fort intéressant. On a même ajouté quelques notes de M. Caussin de Perceval, qui naguère résidait encore dans cette contrée. Nous avons dû faire usage de tous ces maté-

(1) Mines de l'orient.

(2) Voy. Russel.

(3) Journal des Voyages, année 1822, tom XVI.

riaux ; mais le plan primitif qui nous était en quelque sorte tracé par le dessin et les notes de M. Rousseau nous a obligé à nous renfermer dans des bornes très-étroites. Nous n'avons donc fait que présenter l'énumération des objets qu'indique le plan de la ville de Hhaleb, publié par la Société, y ajoutant, le plus souvent qu'il nous a été possible, leur explication (1).

(1) Il convient de citer ici les personnes qui ont contribué à l'exécution de cet utile travail. La gravure a été confiée au burin de M. Michel, membre de la Société de Géographie, et dont le talent est depuis long-temps connu. MM. Jaubert, Cirbied, Bianchi et Caussin de Perceval fils, également membres de la Société, qui ont aussi parcouru les pays de l'Orient, nous ont aidé de leurs lumières. M. Caussin, qui a long-temps résidé à Hhaleb, a surveillé avec nous la gravure, que l'éloignement de M. Rousseau ne lui permettait pas de suivre ; il nous a aussi donné un grand nombre de détails insérés dans la description de la ville. Enfin MM. Jomard, Lapie, Jacotin, de Rossel, Walckenaer et Barbié du Bocage, ont bien voulu examiner les diverses parties de ce travail.

TABLEAU des Lettres adoptées par M. Rousseau *pour représenter les caractères arabes qui n'ont point de correspondans en français.*

ج	dj.	
ح	hh.	aspiration très-forte.
خ	kh.	*jota* espagnol ou *ch* allemand.
ش	sch.	c'est le *ch* français.
ص	ss.	*s* prononcée fortement et avec emphase.
ض	dh.	*d* *id.*
ط	tt.	*t* *id.*
ظ	dh.	*d* *id.*
ع	ʻ.	articulation gutturale.
غ	gh.	*r* fortement grasseyé.
ق	q.	*k* guttural.
و	w.	c'est notre *ou* français.

REMARQUE.

Le monosyllabe *il*, qui se rencontre fréquemment dans la composition des mots arabes, est l'article ; il serait plus exact d'écrire *el.* Il faut aussi observer que la lettre *l* de l'article se retranche, dans la prononciation, lorsque le mot auquel l'article est joint commence par une des lettres arabes correspondant en français, à *t*, *dj*, *d*, *z*, *r*, *s*, *ch*, *l*, *n*; dans ce cas, on doit redoubler ces lettres en les prononçant ainsi : au lieu de *Bab-il-Neireb*, il faut dire *Bab-en-Neireb.*

TABLEAU présentant la prononciation et la signification de plusieurs termes géographiques et autres mots inscrits dans la Carte.

ABOU.	Père.
AÇAL.	Miel.
ADJI.	Amer (*adji ssou*, eau amère.)
AÏN.	Source, fontaine, œil.
AFSS.	Noix de galle.
AQRA.	Chauve, inculte.
AHHMAR.	Rouge.
ARBAÏN.	Quarante.
ARPALEQ ou ARPALEG.	District.
ASSI.	Rebelle.
ASLAN ou ARSLAN.	Lion.
ALLAH.	Dieu.
ASWAD.	Noir.
BAB.	Porte.
BACH.	Tête, chef.
BAIDHA.	Blanche.
BALEQLEQ.	Endroit où il y a du poisson.
BALESTAN.	Marché.
BAN.	Saule.
BEIT.	Maison.
BENI.	Les enfants.
BETREKÉIN.	Patriarches.
BEWABÈ.	(Diminutif de *Bab*) petite porte.
BIR.	Puits.
BOGHAZ.	Détroit, défilé.
BOHRAIRÈ.	Lac.
BOÏN.	Col.
BOSTAN et BESTAN.	Jardin.
BURGHOL.	Blé concassé.
DAGH.	Montagne.
DASCHE ou TACH.	Pierre, rocher.
DEVÉ.	Chameau.
DIAR.	Pays.
DJAMÊ.	Mosquée.
DJEBEL.	Montagne.
DJEWZA.	Gémeaux.
DJISR.	Pont
DJUB.	Puits.
DOUTAN.	Qui prend (*V.* SAQQAL.)
EYALET.	District, province, gouvernement.
FERRAÏN.	Fourreurs.
GAWOUR.	Infidèles.
GHAFAR.	Péage (1).
GHANEM.	Mouton.
GOUTÈ.	Verger.
GUMRUK.	Douane.
HHADID.	Fer.
HHAMMAM.	Bain, source chaude, eau minérale chaude.
HHARÈ.	Rue, quartier.
HHARIR.	Soie.
HHUSSN.	Forteresse.
HHEBAL.	Cordes.
HHISSAR.	Château.
IBN.	Fils.
INDJIR.	Figue.
INDJIRLI.	Qui abonde en figues.
KASSABI ou KASSABDJI.	Tireur d'or.
KÈBIR.	Grand.
KEFER.	Village.
KELAB.	Chiens.
KELLACÉ.	Endroit où l'on fait de la chaux.
KEUÏ.	Village.
KHALIL.	Ami (on donne aussi ce nom à Abraham.)
KHAN.	Caravanseraï, auberge, hôtellerie.

(1) On appelle ainsi un poste où se tiennent des gens chargés de veiller à la sûreté des chemins, et qui perçoivent sur les voyageurs un léger droit de passage.

Khandaq.	Fossé.
Khenzir.	Cochon, sanglier.
Kobra.	Grande.
Ma.	Eau.
Mahhmas.	Endroit où l'on grille le café.
Makam.	Station.
Marestan.	Hôpital.
Massbanè.	Savonnerie.
Médiné.	Ville, cité.
Médrècè.	Collége.
Mehhkèmè.	Tribunal.
Mellahha.	Saline.
Melhh.	Sel.
Merdj.	Prairie.
Mesdjid.	Mosquée.
Mia.	Eaux.
Minè.	Port.
Moqattéa.	District.
Muballat.	Pavé.
Murarek.	Béni.
Mudhiq.	Défilé.
Nahhaçin.	Ouvriers en cuivre.
Nahhiè.	District.
Nahr.	Fleuve.
Nakhlié.	Endroit où il y a des palmiers.
Nedjm.	Etoile.
Olabi.	Faiseur de boîtes.
Ouroum et Roum.	Grecs.
Pachalik.	Gouvernement militaire.
Qadhi.	Cadi, juge.
Qahwé.	Café.
Qaissarié.	Petit khan.
Qala.	Forteresse, château-fort, citadelle.
Qanaïé.	Canal.
Qara.	Noir.
Qassr.	Château.
Qassttal.	Fontaine.
Qizil.	Rouge.
Qizler.	Les jeunes filles.
Qonaq.	Maison, hôtel.
Quoui.	Puits.
Ras.	Tête, cap.
Sandjaq.	District, province, Gouvernement.
Saqqal.	Barbe (*saqqal doutan*, qui prend la barbe, coupe-gorge, défilé).
Seqaq.	Rue
Seraï.	Palais, résidence.
Serdar.	Chef, aga de janissaires.
Souaïqa.	Petit marché.
Souq.	Marché.
Ssahhè.	Faubourg, quartier.
Ssoghra.	Petite.
Ssou.	Rivière, eau, ruisseau.
Summaq.	Sumac.
Tach.	Pierre.
Tchamour.	Boue.
Tchamourli.	Boueux.
Tekkié.	Couvent, établissement religieux.
Tell.	Monticule.
Tèpè.	Colline, monticule.
Umq.	Vallée.
Wadi.	Vallée, eau, ruisseau.
Zarqa.	Bleue.
Zeheb.	Or.
Zoqaq.	*V.* Seqaq.

LISTE ALPHABÉTIQUE de tous les noms géographiques contenus dans la Carte générale des Paschaliks de Baghdad, Orfa et Hhaleb.

NOTA. — *T.* signifie Tribu (1) ; *A.* Arabe ; *I.* Idolâtre ; *K.* Kurde ; *T.* Turkmènes ; *M.* Montagne ; *R.* Rivière.

A.

عبادة	Abadès (les), T. A. *ou* Abbadé
ابوظهور	Abou-Dhehour, M[t].
ابوالفياض	Abou-Fayadh, M[t], *ou* Abou'l-Fayadh.
ابوغلغل	Abou-Ghalghal, R. (Daradax).
ابوهريرة	Abou-Horairé.
ابورياش	Abou-Riaches (les), T. A. *ou* Abou-Riach.
ابوتلتل	Abou-Taltal, puits.
اجي صو	Adji-Ssou, R., *eau amère.*
عدوان	Adwans (les), T. A.
عفرين	Afrin, R.
اغجه قره	Aghdja-Qara.
اغجه مزيك	Aghjamezik.
عين البيضا	Ain-il-Baidha, R., *fontaine blanche.*
عينجارة	Aindjara.
عين البان	Ain-il-Ban, R., *fontaine du Saule.*
عين الجوزا	Ain-il Djewza, *ou* Ain-Edjauza, *fontaine des Gémeaux.*
عين الخليل	Aïn-il-Khalil, *fontaine de l'ami ou d'Abraham.*
عين المباركة	Ain-il-Mubareké, *fontaine bénie.*
عين ناروس	Ain-Narous.
عينتاب	Aintab (Doliche).
عين الزرقا	Ain-Zarqa, R., *ou* Ain-iz-Zarqa, *fontaine Bleue.*
عين الذهب	Ain-il-Zèhèb, R., *ou* Ain-Ed-Dèhèb, *fontaine d'Or.*
اخترين	Akhterine.
الاحص	Alahhs, M[t].
الاصو	Ala-Ssou, R.
	Alep, *V.* Hhaleb.
	Alexandrette, *V.* Skenderoun.
المالى	Almali, R.
	Amanus, *V.* Beylan. (M[t] du).
اناس	Anas.
عنزة	Anazés (les) (2).
	Ancienne voie Romaine près de Tel-Akberin.
جبل الاقرع	Aqrâ (djebel-il-).
عربلي بند	Arabli-bend.
اربعين	Arbain, M[t], ou Djebel-el-Arbain, *montagne des Quarante.*
	Antigonie, *V.* Zeghaib.

(1) Les tribus indiquées ici sont toutes sédentaires et agricoles.

(2) Horde arabe qui se divise en une infinité de tribus vagabondes, toutes adonnées au brigandage.

Antioche, *V.* Anttakié.

انطاكية Anttakié (Antioche).

منزلة Anzélé.

منزالروتة Anz-il-Routé (1).

Apamée. (*V.* Famia).

عربنوش Arbanousch.

اربنيطي Arbanitti.

ارمناز Arménas.

اربالق Arpaleg *ou* Arpalek.

ارسوس Arsous *ou* Kaaba.

ارزان Arzan.

عاشق Aschèq.

ارسلان طاشي Aslan-Dasche *ou* Arslan-Tache, *la Pierre du Lion.*

العاصي Assi (il-) l'Oronte, R.

طي الله Attallah, don de Dieu.

اوشاربوجاق Awschar-Boudjaq *ou* Ouchar.

B.

باب الله Baballah.

باش كوي Bach-Keuï.

باجروان Badjerwan.

بالقلق Baleqleq, R.

بالس Balès.

بامربانلي Bamerianlis (les), T. K.

بانياس Banias.

برق Baraqs (les), T. K.

Barazis (les), T. K.

باريشا Barischa.

(1) Ruines d'une ancienne ville grecque où l'on trouve de vastes citernes et beaucoup d'inscriptions.

بقراس قلعه سي Baqras-Qalâci, l'ancienne Pagræ.

بشلمون Baschlemoun, Mt.

بايزيد بوستان قلعه Bayazid-Bostan-Qâla

بضامة Bedhama.

بهلولية Behloulié.

بيت الما Beit-il-Ma, *ancien aquéduc.*

بكسرية Bekserié.

بكدشلي Bekdeschlis (les), T. K.

بلاعة Belâa, R.

بلاط Belatt.

بيلرمون Bellèramoun.

بليخ Belikh, R.

بنش Bennisch.

بن هاني Ben-Hani.

بني غرير Beni-Ghorairs (les), T. A.

بني عجيل Beni-Odjaïls (les), T. A.

بني سعيد Beni-Saids (les), T. A.

برشاية Berschaia.

بساتون Besatoun.

نهرالبطركين Betrekein (Nahr-il-) *fleuve des deux Patriarches*, l'ancien Œnoporas.

بوابة Bewabbé.

بيلان Beylan (mont du); Djebel-el-Leqam *ou* Qezel-dagh.

بيلان Beylan.

بزاعة Bezaa.

بيره جك Biredjik.

بسنادة Bisnada.

البحيرة Bohhaire (il), lac poissonneux.

بلقيس Bolgis.

بوغاز Bogaz, gorge.

بوزك Bozik.

بوجاق Boudjaq, Mt.

بوزالخنزير Bouz-il-Khenzir, Mt.

برد الرفساس Burd-il-Refsas.

C.

Cassius, Mt. *V.* Aqra.

Castrum-Merghatum, *V.* Marqab.

Catacombes *ou* rivière de Minet-Selouqié.

سيلان Ceilan.

Chalybon, *V.* Hhaleb.

Chalus; *V.* Quoaiq.

Chalcis, *V.* Qinnesrin.

Charrae, *V.* Hharran.

Châteaux ruinés en partie, au midi de Taibe.

Ciliza, *V.* Killis.

Citerne près de Gawour-Hori.

Colonnes de Jonas sur le golfe d'Alexandrette.

Cyrrhus, *V.* Khoros.

D.

دابق Dabèq.

دادين Dadin.

دانا Dana. (Imma).

دايزان Daïzan, R.

Daphné, *V.* Doueïr.

Daradax, R., *V.* Abou-Ghalghal.

دركوش Darkouch.

دوشر - قلعة الجعبر Dawçar *ou* Qalat-il-Djabar.

دلوك Delonk.

دميركلي Demiregli.

دوه بويني Devé-Boini, *col de Chameau.*

دربساك Derbesac ruiné (Trapezon).

درسونيه Dersounié.

دروند Dervend, Mt.

ديار مصر Diar-Madhar.

Djabar (Qalat-il-), *V.* Djawçar.

جابري اوغلي زيارتي Djabri-Oghli-Ziaréti.

جحشلي Djahhschli.

جبل الاعلى Djebel-il-Ala, Mt (1).

جبل الاقرع Djebel-il-Aqrâ, Mt, mont Cassius, *montagne Chauve.*

جبل الكراد Djebel-il-Kerad, *mont des Curdes.*

جبل النصيرية Djebel-il-Nossairié, Mt, *mont des Nossaïris.*

جبل القصير Djebel-il-Qossair, Mt.

جبل السماق Djebel-il-Semmaq, Mt, *mont du Sumac.*

جبل الوسط Djebel-il-Waçat, Mt.

جبلة Djebelé (Gabala).

جبل ارسوس Djebel-Arsous, Mt.

جبل موسى Djebel-Mouça, Mt, *mont de Moyse.*

جبل سمعان Djebel-Semân, Mt, *mont de Siméon.*

جبل شيخ محاسن Djebel-Scheikh Muhhacen, Mt.

جبل الشيخ Djebel-Schihh Mt (2).

جبول Djeboul.

جبرين Djebrin.

چفتلك Djeftlig.

جمالدينلي Djemaldinlis (les), T. K.

جمرة Djemra.

جرابلس Djerabolos (Jerabes).

جريتين - قريتين Djeriatein, que l'on doit prononcer Qariatein (3).

(1) Habité par les Nossaïris.
(2) Habité par les Kurdes.
(3) C'est-à-dire, les deux bourgades : elles sont peuplées

عين الجوزا Djewza (ain-il-).

جينة Djiné.

جسر الحديد Djisr-il-Hhadid, pont, *le pont de Fer*.

جهنية Djohnié, M[t].

جومة Djouma (Gindarus).

جورة Djoura.

جب الغنم Djub-il-Ghanem (1), puits d'eau saumâtre, *le puits des Moutons*.

جلاب Djullab, R.

دوداش Dodasche.

Doliche, *V*. Aintab.

دلوك بابا Dolouk-Baba, M[t].

دوير Doueir (Daphné).

E.

ابين Ebbin.

ابزمو Ebzemo.

Edesse, *V*. Reha.

البكلي El-Beglis (les), T. K.

انش Ennesch, M[t].

امكولي Emgoli, R.

Epiphanie, *V*. Hhama.

عكيدات Equeidats (les), T. A.

اسريه Esrié, ruines d'une ancienne ville grecque (2).

Euphrate, *V*. Il-Feral.

Europus, *V*. Nidjm-il-Qalat.

ايالت Eyalet.

عواجل Ewadjel.

اعزاز Ezaz.

F.

فحل Fahhls (les), T. A.

فامية Famia (Apamée).

فدانلر Feddanler.

فندق Fendeq, M[t].

Fontaine chaude, près de Soknè.

Forteresse ancienne dans la montagne de Sahioun (3).

G.

Gabala, *V*. Djebelé.

كاورداغي Gawour-Daghi (4).

كاور حوري Gawour-Hori (5).

غفر Ghafar (péage).

غني Ghani, M[t].

غزوان Ghazwan.

Gindarus, *V*. Djouma.

Golfe de Skenderoun *ou* Alexandrette.

الغوطة Gouté.

كوزلي Gozli.

كويلك داغ Goylik-Dagh, M[t] (6).

كرموش Guermousch, M[t].

كچغران Gueischgheran.

d'Arabes et de Chrétiens qui cultivent la terre, louent des chevaux aux voyageurs, et leur vendent le sel qu'ils apportent de Tadmor.

(1) Station où les caravanes paient ordinairement au scheikh des Anazés, le droit de transit, nommé *khoué*.

(2) Plus généralement connue sous le nom de Beit Kufr (séjour de l'idolâtrie).

(3) Monument remarquable du règne des Grecs.

(4) Montagne des infidèles, où l'on voit beaucoup de villages Arméniens.

(5) Restes d'une ancienne ville où l'on voit beaucoup d'inscriptions en langue arménienne.

(6) Grottes habitées par les Kurdes, sur les bords de l'Assi.

H.

I.

(1) Ancien nom du territoire d'Alep.
(2) Ruines d'une ancienne ville grecque.
(3) Réservoir taillé dans le roc.
(4) Puits d'eau amère.
(5) Puits d'eau amère.
(6) Restes d'un ancien cirque.
(7) Source d'eau minérale.

الخدر Il Kheder.
الخضر Il-Khedher (1).
المتخ Il-Matkh (marécage.).
المعدمة Il-Meudémé (2).
المجيبرة Il-Mudjaibéré, Mt.
المنشار Il-Munschar, Mt.
العمّان Il-Omman.
القارع Il-Qarê.
الرصافة Il-Rissafa (3).
السبخ Il-Sabkh (lac de sel).
الشعرة Il-Schâra, Mt.
الشامية Il Schamié *ou* désert de Syrie (4).
السرية Il-Serié.
التفاح Il-Teffahh.
العمقية Il-Omquié (5).
العمق Il-Umq (6).
الوحشية Il-Waschié.
الزور Il-Zawr (7).
Imma, *V.* Dana.
Irenopolis *ou* Salamine, *V.* Salemie.
Issus, *V.* Payas.

(1) Puits d'eau amère.
(2) Ruines d'une ancienne ville.
(3) Ruiné; les Arabes du bord de l'Euphrate y ont une teinturerie.
(4) La partie du désert dans les environs de Ttaibe et de Qessour-il-Akawain, présente des traces évidentes d'une ancienne population; on y trouve par fois le sol revêtu d'une substance gélatineuse blanchâtre, croûte végétale assez singulière que les Arabes emploient dans leurs teintureries.
(5) Vallée ou Séleucus Nicanor entretenait 500 éléphans et 1000 chameaux.
(6) Plaine où campent ordinairement les Turkmènes.
(7) Forêt immense, qui s'étend des deux côtés du fleuve, depuis Balès jusqu'à Gherbat, dans une longueur de 80 lieues. Les arbres qui y croissent sont le saule et le genièvre sauvages, le tamaris et le chêne.

J.

Jerabe, *V.* Djerabolos.

K.

Kaaba, *V.* Arsous.
كفرنجة Kafrandjé.
كلفاتي Kalfati.
كارزين Karzin, R.
نهر الكبير Kebir (Nahr-il-).
كفرناصر Kefer-Nasser.
كفربك Kefer-Beg.
كفرة Keféré.
كفتين Keftin.
كلبية Kelbié, Mt.
جبل الكراد Kerad (Djebel-il-).
كركيس Kerkis.
خسربك Khesrig.
خالصة Khalessa.
خان جغاز Khandjeghaz.
خان قرمورط Khan (8) Qaramourt.
خان السبل Khan-il-Sebel.
خان شيخون Khan-Scheïkhoun.
خان العسل Khan-el-Açal.
خان طونان Khan-Tonman.
خان شيخ Khan-Scheikh.
خناصرة Khenasséré, ruines.
خنيس Khonais.
خوروس Khoros (Cyrrhus) (9).

(8) Khan signifie un caravenserail.
(9) Près de cette ville est un ancien canal de communication entre Qouaiq et le Sadjour, creusé sous le règne de l'émir Arghoun, aujourd'hui comblé.

خورز Khorez.
كلّس Killis (Ciliza).
Koimal.
كومينكش Koménekeschs (les), T. K.
كوپريجه Kopridjé.
كوريكار Kor-Pinar.
كمنل Kumenel.
كُرد Kurdes (les).

L.

Lac d'eau douce, près de Soumalar.
مقاطعة اللادقية Ladqie (Moqattea de).
لادقية Ladqié *ou* Lattaqié (Laodicée).
Laodicée, *V.* Ladqié.
Lattaqié, *V.* Ladqié.
لبادلر Lebbadler.
جبل اللقام Leqam (Djebel-el), *V.* Beylan (Mt du).

M.

معرة مصرين Maarrat-Messrin.
مجرهان Madjrahan.
ماغيصة Maghissa, ruines.
مالد Maled, ruines.
ماموجة Mamoudja.
مرتحوان Martahhwan.
مرجه خمس Mardjé-Khémis.
مرقب Marqab (Castrum Merghatum.
معشوق Maschoûq (1).
معرّة النعمان Meârrat-il-Naman.
ملاحة Mellahha *ou* Salines.

(1) Deux vieilles bâtisses qui paraissent avoir été des monastères.

ملوحة Mellouhha.
مرج السلطان Merdj-il-Sulttan.
مرع Merè *ou* Defterdar.
مركس Merkès.
موالي Mewalis (les), T. A.
مرزبان Merzeban, R.
مرز Merzé.
مللي Millis (les), T. K.
مينة سلوقية Minet-Selouquié (ancien port de Seleucie).
معلكة Moalligué (2).
موسى بكلي Mouça-Beglis (les), T. K.
مغان شهر Moghan-Schahr.
مقاطعة Moqattea (3).
جبل موسى Mouça (Djebel-), *montagne de Moïse.*
منبج Munbedje (Hiéropolis).
محمدية Muhhammédié.
مراد پاشا Murad Pacha (pont de).
مشمشان Muschmeschan.
مسلمية Muslemié.
Myriandrus, sur le golfe d'Alexandrette.

N.

نهر البطريكين Nahr-il-Betrekein, R., (Anaporas), *fleuve des deux Patriarches.*
نعل چكن Nal-Tchekan.
نخلية Nakhlié.
نقيب خان Naqib-Khan.
ناحية Nahhié (4) de Beylan.

(2) Source d'eau minérale chaude.
(3) District.
(4) District.

ندويات Nedouiat, source d'eau saumâtre.

نعيم Neïms (les), T. A.

نيرب Neireb.

نمرود Nemroud, Mt.

نواز Newaz.

نزب Nezeb, Mt.

Nicephorium, *V.* Raqqa.

نصيري Nossairis, T. I.

O.

Oenoporas, *V.* Betrekein.

عقاربة Oqarébé.

اوقجه ازنلي Oqdja-Izzinlis (les), T. K.

Orfa, *V.* Reha.

اوخيانلو Okhianlous (les), T. K.

Oronte, *V.* Assi, R.

اوردي Ourdi.

اوروم الجوزا Ouroum-il-Djawza.

اوروم الكبرى Ouroum-il-Kobra, la grande.

اوروم الصغرى Ouroum-il-Ssogra, la petite.

P.

پاشالق Paschalik.

Pagræ, *V.* Baqras-Qalâci.

Palmyre, *V.* Tadmor.

پاراپره Paraparé.

پياز Payas (Issus).

Puits d'eau amère, près de Anz-il-Routé.

Pyles Syriennes, *V.* Saqqal-Doutan.

Q.

قدموس Qadmous, Mt.

قلعة المضيق Qalat-il-Mudhiq, *château du Défilé.*

قلعة النجم Qalat-il-Nedjm (Europus).

قلعة النجار Qalat-il-Nedjar.

قناطر Qanatter.

قره بيزيكلي Qarabeziqlis (les), T. K.

قره داغ Qara-Dagh, branche du Taurus, *montagne Noire.*

قره جبر Qara-Djabar.

قره ميراخور Qara-Mirakhor.

خان قرمورط Qaramourt (Khan).

قره صو Qara-Ssou, R., *eau noire.*

قره بياض Qara-Beyaz, Mt, *noir et blanc.*

قريتين Qariatein, *V.* Djeriatein.

قصب Qassab.

قشمر Qaschmar, Mt.

قصر الوردان Qassr-(1) il-Werdan (2).

قصر الدوة Qassr-il-Dewa (3).

قدامسة Qedamecès (les), T. I.

قصور الاخوين Qessour-il-Akhawain (4), *les châteaux des deux frères.*

قزل داغ Qezel-Dagh (Mt de), *V.* Beylan (Mt du).

قزل دوريج Qezel-Doridje.

قنصرين Qinnessrin ruiné (Chalcis), Ssawba.

قصد قوي Qissé-Qoui, puits.

قزلر قلعه سي Qizler-Qalâci, ruines d'un ancien château, *forteresse des jeunes filles.*

قزق Qiziqs (les), T. K.

(1) Château.

(2) Ruines d'un ancien château.

(3) Voûte immense sculptée dans le roc.

(4) Châteaux Arabes en partie ruinés, que quelques voyageurs ont pris pour les restes d'une ancienne ville dont ils parlent sous le nom d'Il-Hair. Entre ces deux châteaux, passe un ancien aquéduc en partie dégradé, qui semble y porter les eaux d'une source minérale appelée Il-Kawm; cet aqueduc va rejoindre ensuite d'autres ruines de châteaux plus au midi.

قزل خان Qizil-Khan, *le caravanserail Rouge.*

قزل حصار Qizil-Hhissar, *le château Rouge.*

قرنة زباد Qornet-Zebad, M[t].

قرقانية Qorqania.

جبل القصير Qossair (Djebel-il-).

قويق Qouaiq, R., (Chalus) (1).

Qoul *ou* Tabariz.

R.

راجق Radjeq.

رافقة Rafiqa.

رقة الواسط Raqqat-il-Wacett.

رقة Raqqa (Nicephorum).

راس الخنزير Ras-il-Khenzir, *cap du Cochon.*

راوندان Rawendan ruiné.

رها Reha *ou* Orfa (Edesse).

رداب Rebab.

رقع Reqâ.

Rhosus.

ريحا - اريحا Rihha.

ريحانلي Rihhanlis (les), T. T.

روم قلعة Rom-Qalâ (Zeugma).

Ruines d'une ancienne ville. (2).

Ruines d'une ancienne ville (3).

Ruines d'un ancien temple (4).

S.

سعد نصاري Sad-Nessari.

(1) D'après l'historien Ibn-il-Khatib, on présume reconnaître les traces de l'ancien prolongement du Quoaiq, depuis les marécages où il se jette, jusqu'au lac Il-Bohhaire dans l'Oronte.

(2) Sur le bord du lac, Il Sabah.

(3) Dans des marais, sur la bord du grand Blac Il ohhaire.

(4) Sur un îlot, dans le lac Il-Bohhaira.

ساجور Sadjour, R.

سالمية Salamié (Salamine *ou* Irénopolis).

Salines, *V.* Mellahha.

صهيون Ssahioun, M[t].

سفون Saffoun, M[t].

صقال طوتان Saqqal-Doutan (Pyles Syriennes), *qui prend la barbe*, défilé.

صندلية Ssandalié.

سنجه Sandjè (Samien-Singas), R. (5)

سنجق Sandjaq- (6) D'Aintab.

Saqqatiat, ruines.

سرمدا Sarmeda.

صاوجق Sawoudjaq.

صاوقلي صو Sawougli-Ssou, R.

سفيرة Sefiré.

صفيرة Ssefeiré, M[t].

صفصافة Ssefssafa.

صفين Sseffin (plaine de) (7).

سفين Seffin.

سفكون Sefkoun, M[t].

Seleucie, *V.* Soueidiè.

Seleucie (ancien port de), *V.* Minet-Selouqié.

Seleuco-Belus, *V.* Schogr.

سليفانلو Selifanlous (les), T. K.

سلخين Selkbin.

سلمان Selman.

سلوك Selouk.

(5) On voit sur cette rivière les restes d'un pont composé d'une seule arche, qui avait, dit-on, plus de 200 pas d'ouverture.

(6) Province, gouvernement.

(7) Où se donnèrent, dans l'intervalle de 110 jours, 90 combats entre l'armée d'Ali gendre de Mohhammed et celle de Moâwié qui lui disputait l'empire du khalifat, armées fortes l'une de 90000 hommes, l'autre de 120000. Il y périt des deux côtés plus de 70000 Musulmans.

سنياب Seniab.

سرای مرسل اوغلی Seraï de Murcel-Oghli, chef des Turkmènes.

سراقب Seraqèb.

سروج Seroudje, ruines.

Seroudje (1).

سربين Serbin.

سرمين Sermin.

سرصات Serssat, château ruiné.

سچن Sétschen (les), T. A.

اسكندرون Skendéroun (Alexandrette).

Skendéroun (golfe de).

اسكندر بك Skender-Beg.

سكوبين Skoubin.

شعيب الرصافة Schaeib-il-Rissafa, ravin.

شرقى بندى Scharqibendi.

شاوى Schawis (les), T. A.

شيخ عامر Scheikh-Amer.

شيخ بكير Scheikh-Bekir.

شيخانلو Scheikhanlous (les), T. K.

شيخ بركات Scheik-Bérékat.

شيخ فرج Scheikh-Faradj.

شيخ نجار Scheikh-Nedjar.

شيخ يوسف Scheikh-Youcef.

Scheizer.

شربية Scherbié.

شرقانلو Scherqanlous (les), T. K.

شقاقى Scheqqaquis (les), T. K.

شغر Schoghr (Seleuco-Belus).

شغب شهر Schoghub-Schahr (2).

شبيث Schubeit, M[t].

Singas, *V.* Sandjé.

(1) Territoire habité par les Baraïs T. K., très-puissans, et adonnés aux travaux de la terre.

(2) Restes d'une ancienne ville.

سخنة Sokhné (3).

صوران Ssoran.

سويدية Soueidie *ou* Seleucie.

صومطر Soumattar (4).

صورية Sourié.

صور Ssour.

سوصيان Soussian.

سلطان تپه Sultan - Tépé, *monticule du Sultan.*

Syrie (désert de), *V.* Il-Schamié.

T.

Tabariz, *V.* Qoul.

تدمر Tadmor (Palmyre).

تعانة Teâna.

تكتك Tektek, M[t].

تل اعدا Tel- (5) Aada.

تل اكبرين Tel-Akberin.

تل عرّان Tel-Aran.

تل اعزا Tel-Aza.

تل بغداد Tel-Baghdad.

تل باشر Tel-Bascher.

تل البيرة Tel-il-Biré.

تيدف Tédef.

تفتناز Téftenaz.

تل غنيم Tel-Ghunaim.

تل حملة Tel-Hhamlé.

تل حاصل Tel-Hhassel.

تل موسى Tel-Mouça.

تل شغيب Tel-Scheghaib.

(3) Toute la partie du désert au nord de Sokhné est couverte de soude, que les habitans de cette bourgade exportent à Hhaleb, Damas, Hhoms et Hhama.

(4) Ruines d'une ancienne ville.

(5) Monticule.

تل سمن Tel-Summen.
تنية الطير Teniet-il-Ttair.
تنوين Ténouin.
تعوم Teoum.
تيرب Tèreb.
Terela.
Territoire de Rabbanié.
چارملق Tcharmelik.
جامورلي Tschamourli, *boueux*.
چاط Tchat.
Tchemkanlis (les), T. K.
چينپولاد Tchin-Poulat.
تيصين Tissin.
توراشان Toraschan.
تورون Tourouns (les) T. K.
تورونعلي Torounali.
تورموبندى Tormubendi.
تورمانين Tourmanîn.
Trapezon *V.* Derbesak.
طيبة Ttaibé.
طغات Ttaghat.
تركمان Turkhan.

U.

العمق Umq (il) (1).

(1) Plaine où campent ordinairement les Turkmènes.

W.

وادى الروج Wadi-(2) el-Roudje, vallée.
وادى البطنان Wadi-il-Batnan, vallée.
وادى القنديل Wadi-il-Qandil, vallée.
وادى الملاحة Wadi-il-Mallahha, *vallée de sel.*
وادى المياء Wadi-il-Miah, ravin.
وحشي Wahhschi.
وُلدة Wouldés (les) T. A.

Y.

يارمجه Yaremdjé.
ياشوط Yaschout, M[t].
ينكيجه Yenguidje.

Z.

زيدية Zeidiès (les) T. A.
زغايب Zéghaib (Antigonie).
Zeugma *V.* Rom-Qala.
زويق Zoueiq M[t].
زيتونية Zeytounié.

(2) Vallée.

DESCRIPTION

DE

LA VILLE DE HHALEB.

La ville d'Alep, Hhalep et mieux Hhaleb, fut encore appelée Berræa, du grec Βέροη (1). C'était le nom d'une ville de Macédoine, que les princes Grecs se plurent à lui donner en commémoration de leur patrie. Plusieurs auteurs attribuent sa fondation à Séleucus I[er], surnommé Nicanor (2), et Cedrenus ajoute que ce prince fit émigrer des Hébreux dans cette ville et dans plusieurs autres pour habiter avec les Grecs (3). Cependant, il est certain qu'elle existait bien avant lui. Les Syriens l'appelaient comme les Arabes la nomment encore aujourd'hui Hhaleb. De ce mot, les anciens Géographes ont fait Chalybon (Χαλυϐῶν) (4). Quant aux écrivains orientaux (5), ils rattachent l'origine de Hhaleb à plusieurs événemens différens, mais ils s'accordent tous sur sa haute antiquité. « Suivant *Ibn-Schohné*, cette ville fut fondée

(1) Βέρροια et Βέροια, suivant Strabon (lib. XVI, p. 751); Βέῤῥοια, suivant Ptolémée. Les médailles portent Βεροιαίων (Holstenius dans Étienne de Byz.); les habitans étaient appelés quelquefois, par les indigènes, Βερροιαῖοι et Βεροιῶται (Étienne de Byz.).

(2) Chron. d'Eus.

(3) Cedrenus, p. 166.

(4) Strabon fait mention du territoire de cette ville. Liv. XV, p. 735.

(5) Hhaleb est la patrie de plusieurs personnages célèbres chez les Ottomans, entre autres d'Ibn-Scheddad, de Ibn-Schohné et d'Ibn-el-Addim, trois historiens estimés qui ont donné de cette ville des descriptions intéressantes et curieuses (prospect. de l'Encyclopéd. Orient. de M. Rousseau). C'était aussi la patrie de de Basianus, excellent orateur (Étien. de Byz.).

par *Hhaleb-Ibn-il-Mehr*, descendant de Hham (Sem), fils de Nouhh (Noé), de la tribu des Amaleka (Amalécites), lequel lui a donné son nom. Les Sabéens l'appelèrent Babough (1)

La tradition la plus ordinaire, surtout chez le peuple, rapporte l'origine du nom de Hhaleb à une circonstance particulière des voyages d'Abraham, qui, dit-on, en allant dans la terre de Chanaan, vint se reposer sur le monticule où est situé aujourd'hui le château. Ce prophète descendait, suivant les uns, tous les jours, suivant d'autres, le vendredi seulement, pour distribuer le lait de ses troupeaux aux pauvres de la contrée. Ceux-ci, afin d'avoir part à ses bienfaits, s'empressaient d'accourir au lieu et à l'heure indiqués, se demandant si Abraham avait trait, *Ibrahim-hhaleb;* ce dernier mot resta pour désigner l'endroit où se faisait cette distribution.

Hhaleb est souvent appelée par les auteurs nationaux *Il-Schahba* (la cendrée ou blanchâtre), dénomination qu'aucune raison physique ne paraît justifier aux yeux de M. Rousseau, et il est porté à la croire une pure altération de celui de Ssauba (2), sous lequel l'Ecriture-Sainte en fait mention, et que les Juifs modernes lui ont conservé. Son opinion diffère ici de celle de plusieurs auteurs et voyageurs: selon eux, la couleur blanchâtre des pierres dont ses édifices sont construits, couleur que la beauté du climat conserve sans altération; la multitude de ses dômes, couverts d'un enduit de chaux, donne à cette ville un aspect qui a pu motiver l'épithète de blanchâtre ou cendrée. « De quelque » côté que l'on arrive à Hhaleb, dit M. de Volney (p. 48, vol. II), » la foule de ses minarets et de ses dômes *blanchâtres* flatte l'œil » fatigué de l'aspect brun et monotone de la plaine. »

Hhaleb resta long-temps au pouvoir des Sabéens, et fut souvent un sujet de querelles entre les empereurs grecs et les rois de Perse

(1) Prospect. de l'Encyc. Orient. de M. Rousseau.

(2) Prosp. de l'Encyc. Orient.

qui s'en disputèrent la possession. En 636 ou 637, au septième siècle de notre ère, sous le règne d'Héraclius, empereur de Constantinople, elle fut enlevée par les Arabes; et plus tard, sous le khalife Mothaded, les sultans hhamdaniens y fixèrent leur séjour. Au temps de ces princes, en 964 (351 de l'hég.), les Grecs, sous la conduite de Phocas Nicephore (1), le même qui devint empereur, reparurent pour tâcher de s'en rendre maîtres de nouveau, mais le château, que défendait Chabdanas, leur résista, et après leur départ les sultans cherchèrent à réparer les dommages qu'avait éprouvés la ville. La dynastie hhamdanienne la conserva jusqu'en 998 de J.-C. Depuis, elle passa successivement sous la domination des Seldjoukiens ou Seldjoucides, des Atabeks, des Fattemites, des Ayoubites, des Tatars, qui, sous les ordres de Holakou, vinrent en 658 de l'hégire (1260 environ) fondre sur elle, la prirent d'assaut, et lui firent éprouver toutes les horreurs de la guerre. Elle tomba ensuite au pouvoir des Mamelucks. En 1400 ou 1402 (803 de l'hég. environ) Tamerlan vint de nouveau la ravager de fond en comble, et enfin, en 1517 (922 de l'hég.), les Ottomans, sous le règne de Sélim Ier, s'en emparèrent; ils en sont restés possesseurs jusqu'à présent; et plusieurs de leurs princes se sont plu à réparer les désastres qu'elle avait soufferts.

Lorsque les Ottomans se rendirent maîtres d'Hhaleb, ils firent, de tout le pays qui l'avoisine, un paschalik ou gouvernement qu'ils divisèrent en sept sandgiaks ou livas (2) : Hhaleb, Adanah, Balis, Biredjek, Azìr, Késllis et Maarreh; mais, dans la suite, plusieurs de ces districts furent érigés en gouvernemens particuliers. Adanah devint chef-lieu d'un paschalik; Maarreh et Biredjek formèrent des provinces indépendantes d'Hhaleb; et Azìr et Kellis furent changés en apanage (3). Ainsi le paschalik d'Hhaleb, autre-

(1) Cedrenus, tom. II, pag. 642-645. Zonaras, tom. II, pag. 197.

(2) Djihan Numa.

(3) *Idem.*

fois très-étendu se trouve aujourd'hui resserré dans des limites fort étroites, et ne compte plus sous sa dépendance que 250 à 300 bourgs et villages (1), dans la plupart desquels la population est accablée par la misère et ruinée par les avanies qu'elle éprouve de temps en temps.

Ptolémée (2) fait de Berræa et de Chalybon, deux villes différentes du quatrième climat. Il place la première dans la Cyrrestique, sous le 71ᵉ degré de longitude et le 36ᵉ de latitude, et la seconde dans la Chalybonite, par 71° ⅓ de longitude et 35° de latitude; mais D'Anville (3) regarde ces deux noms comme appartenant à la même ville, et Cellarius (4) pense qu'il faut corriger le texte de Ptolémée, qui met entre Berræa et Antioche, un degré entier de latitude. Les Arabes donnent à Hhaleb 35° 25' de latitude N. et 69° 30' de longitude.

La ville de Hhaleb doit être considérée comme une des cités les plus importantes de la Turquie, et comme l'entrepôt-général de tout le commerce de la Méditerranée avec l'Asie centrale. Alexandrette ou Scanderoun (5) qui donna son nom à un golfe encore peu connu aujourd'hui sous le rapport hydrographique et géographique, et Lattaqié ou اللادقيه Ladqié (6) (l'ancienne Laodicée, sur la côte de Syrie), en sont, pour ainsi dire, les deux ports. L'une en est éloignée tout au plus de 25 lieues; l'autre de 40 à 45

(1) Prosp. de l'Encyc. Orient. *Voy.* la Carte et la Liste alphabétique des noms géographiques.

(2) Ptolémée, liv. V, ch. XV, Asiæ, t. IV.

(3) D'Anville, Géog. Anc., t. II, pag. 139.

(4) Cellar., Geog. Ant., t. II, p. 130.

(5) Alexandrette est un simple hameau sans murailles; on y voit peu de maisons et beaucoup de tombeaux. C'était, avant le passage du cap de Bonne-Espérance, le débouché de toutes les marchandises de l'Inde pour l'Europe. A l'arrivée des bâtimens, on expédiait, dit-on, à Hhaleb, des pigeons, qui, six heures après leur départ, descendaient dans cette ville et annonçaient la nouvelle. L'air est très-mal-sain à Alexandrette, à cause des marais qui l'entourent.

(6) Lattaqiè, l'ancienne Laodicée, a un port sur la Méditerranée; elle

heures ou lieues. Les communications entre ces divers points sont si difficiles et les routes si peu sûres, à cause des tribus nomades dont on redoute le vagabondage et les attaques, que pour faire ce trajet l'on est obligé de voyager par caravanes.

Le sol des environs de Hhaleb est d'une nature crayeuse; la marne y domine dans quelques endroits; souvent inégal, il est par fois semé de rochers; et le tuf se rencontre en général à peu de profondeur; néanmoins il y a d'excellentes terres, et le pays, riche et fertile, serait susceptible de le devenir davantage s'il était également bien cultivé partout. Il produit beaucoup de coton, sésame, melons d'eau, concombres, millet, pistaches, abricots, pommes, figues, feuilles de mûrier, tabac, olives et légumes. Du côté de Killis, habité par les Kurdes, sont des plaines immenses très-fertiles, où l'herbe croît et s'élève à une hauteur considérable. Sur le bord de l'Oronte, vers le pont de Fer *Djîsr-el-Hhadid*, et près d'Antioche, on voit d'excellens paturages où les Turkmènes font paître leurs nombreux troupeaux. La plaine qui s'étend devant Ribha, au sud-est de Hhaleb, est couverte de villages, tels que Idleb, Bennisch, Mearat Messrin, etc., habités par des paysans cultivateurs.

Strabon, en parlant du goût des rois de Perse pour le luxe, donne une idée de l'excellence des vignobles de Hhaleb. « Ces » princes, dit-il, faisaient venir de la ville d'Assus en Eolide le » froment destiné à leur nourriture, et ne faisaient usage que du » *vin chalybonien* de Syrie, et de l'eau du fleuve Eulœus, qui » passe pour être la plus légère (1) ». Le vin de Hhaleb même n'est point renommé maintenant; cependant, il est vrai de dire que l'on en boit d'assez bon dans cette ville, mais il est fait avec des raisins que les Chrétiens et les Juifs font venir d'Antioche et de Aintab.

fut fondée par Seleucus Nicanor, sous le nom de Laodicée, sa mère. On voit encore quelques débris de son ancienne splendeur, particulièrement les restes d'un arc de triomphe superbe. Sa population actuelle est de 4 à 5,000 ames. C'est la résidence de plusieurs consuls européens.

(1) Strabon, liv. XV, pag. 735 (*Voy.* la traduc. franç.)

Le Qouaiq ou Chalus des anciens, dont il est fait mention dans la retraite des dix mille (1), descend des montagnes d'Aintab, et se dirige à travers une vallée, parfois encaissée, et le plus souvent, surtout aux approches de la ville, ornée de riantes promenades, où les habitans peuvent aller respirer un air pur et frais au milieu de jardins et de vergers dans lesquels on cultive les plantes et les fruits nécessaires à la consommation. Après avoir longé le côté occidental de la ville, le Qouaiq court vers le midi et se perd au-dessous de Qinnesrin, dans un terrein d'une nature spongieuse, qui absorbe ses eaux et forme le vaste marais de Ghawar ou El-Matkh. C'est là qu'il disparaît entièrement. Cependant, suivant Ibn-il-Khattib, ce ruisseau semblerait avoir eu un écoulement dans l'Oronte, et M. Rousseau a marqué sur sa Carte (2) les traces présumées de ce prolongement jusques dans le lac d'Apamée, que traverse l'Assi ou Oronte (3).

On conçoit facilement la déperdition des eaux du Qouaiq, quand on sait qu'il est tari souvent dans son cours par le grand nombre de saignées que nécessite la culture des jardins qui le bordent. Aussi, se trouve-t-il fréquemment à sec en été (4). Afin

(1) Xénophon. — Le Chalus, dit Xénophon dans l'Expédition de Cyrus, est un fleuve large d'un *plethre* (100 pieds), et rempli de grands poissons que les Syriens regardent comme des Dieux et auxquels on n'oserait faire aucun mal. (Expéd. de Cyr., liv. 1, chap. 4).

(2) Voyez la Carte.

(3) « L'Oronte prend sa source en » Cœlesyrie, se cache sous terre, puis » se montre de nouveau, traverse le » territoire d'Apamée, arrose celui » d'Antioche, et, après avoir coulé » près de la ville, se rend à la mer » au-dessous de Séleucie. Ce fleuve, » appelé Oronte de celui qui y cons» truisit un pont, porta d'abord le » nom de Typhon; et, selon la fable, » c'est en cet endroit qu'arrivèrent » les aventures de Typhon et des Ari» mes. On dit que Typhon, frappé de » la foudre, s'enfuit cherchant un » refuge. Ce dragon sillonna profon» dément la terre dans sa fuite, et fit » jaillir la source du fleuve auquel il » laissa son nom. » (Strabon, liv. XVI, pag. 150-151; *voy.* la traduct. franç.)

(4) Russel.

d'éviter cet inconvénient, on avait établi, sous le règne de l'émir Arghoun, un canal de communication entre les sources du Sadjour et le Qouaiq. Ce canal, aujourd'hui comblé, est tracé sur la carte de M. Rousseau. Du temps de Khourschid-Pacha, pendant le séjour de M. Caussin de Perceval à Hhaleb en 1819, on avait eu le projet de le rouvrir, et les travaux avaient même été commencés lorsque la crainte de l'inondation des jardins de Hhaleb, pendant l'hiver, et surtout les représentations et l'argent des habitans d'Aintab (1) qui supplièrent le pacha de ne point les priver des eaux du Sadjour, firent abandonner cette entreprise.

La ville de Hhaleb, assise sur sept collines nommées collectivement *Djebel-beni-il-Qaqa* (2), dans une vaste plaine, où commence le désert, s'apperçoit d'une assez grande distance. A mesure qu'on approche, le terrein semble plus fertile et mieux cultivé: au milieu des jardins ou enclos dont nous avons parlé, et dont quelques-uns sont plantés en vignes, s'élèvent parfois des restes de monumens de l'antiquité et du temps de la domination des Arabes, et beaucoup de fabriques modernes terminées en dômes, parmi lesquelles on distingue, sur un monticule au nord, le monastère ou tekkiè de شيخ ابو بكر *Scheikh-abou-Bekr*, autrefois sépulture des pachas, aujourd'hui palais du gouverneur.

Les jardins situés à l'ouest de la ville (3) sont presque tous arrosés par les eaux du Qouaiq, que les propriétaires riverains élèvent au moyen de machines hydrauliques, et qu'ils se distribuent avec ordre, pour que chacun puisse en profiter. Voici les noms des principaux; ils sont tous marqués sur le plan de M. Rousseau : بستان الربحاوى *Bestan il-Rihhawi*, بستان ابراهيم اغا *Bestan*

(1) Il suit de ces représentations des habitans de Aintab, que la position de cette ville serait réellement plus près du Sadjour que du Qouaiq, et qu'une partie des sources qui l'environnent, iraient joindre le Sadjour et non le Qouaiq, comme l'indique la carte de M. Rousseau.

(2) Prosp. de l'Encyc. Orient.

(3) Voyez le plan.

Ibrahim-Agha, بستان الحجازي *Bestan il-Hhedjazi*, بستان العويجه *Bestan il-Ouaïdjè*, بستان القبار *Bestan il-Qabbar*, بستان شيخ طهه *Bestan Scheikh-Ttaha*, بستان العجمي *Bestan il-Adjamu*, جنينة الكلاسه *Djunaïnet il-Kellacè*, بستان القيصر *Bestan il-Qaïssar*, بستان البربر *Bestan il-Barbar*, كور مصري *Kor-Messri*, شاهبندر *Schah-bender*, جنينة النصر الدينيه *Djunaïnet il-Nassredinniè*, بستان الكلاب *Bestan il-Kelab*, بستان الكتاب *Bestan il-Kettab*; entre ces deux derniers est le pont de جسر الكتاب *Djisr il-Kettab*.

Au nord, mais non indiqués sur le plan, sont les jardins ببيله *Bebylè* et بياضين *Bayadin*, promenades recherchées des Européens. Également au nord de la ville, parmi les jardins voisins du village de Bab-Allah, on remarque celui de Redjeb-Pacha بستان رجب باشا situé à l'ouest du village et à l'est d'une grande place nommée le *Meïdan-il-Akhdar* الميدان الاخضر (la place verte), sur laquelle se trouve une fontaine adossée au mur du jardin et dont les eaux sont fournies par le canal ou aquéduc qui vient de حيلان *Hhaïlan*, village à deux lieues de Hhaleb et dont le nom, suivant les Chrétiens du pays, n'est autre que celui de l'impératrice Hélène (1). Le trop plein des eaux de cette fontaine s'écoule dans le Qouaiq.

Bien que le Qouaiq baigne, en quelque façon, les murs de la ville, on fait cependant peu d'usage de ses eaux comme boisson; et les habitans préfèrent celles que l'on amène de Hhaïlan, à travers des canaux, tantôt de niveau avec le sol, tantôt souterrains. Ce canal, ancien aquéduc, قنايه *Qanaïè* (2), reçoit les eaux de deux sources (3) situées près du village, les conduit, sur

(1) Dans la Syrie, et particulièrement dans la Terre-Sainte, il n'y a presque pas une seule ruine, un seul édifice, quelque moderne qu'il soit, dont la piété de nos religieux n'attribue la fondation à Sainte-Hélène, mère de Constantin. (*Voy.* Notes d'un Voyage au Levant, dans les années 1816 et 1817, par Amb. Firmin Didot.)

(2) Voyez la carte. On attribue également à Hélène la construction de cet aquéduc.

(3) Ces eaux viennent d'une source

une ligne parallèle à la rivière, à travers باب الله *Bab-Allah* et les jardins où elles servent quelquefois à l'arrosement, suit une colline الكسمه *il-Kesmè* sous laquelle sont creusés plusieurs souterrains, et vient ensuite aboutir à toutes les fontaines, à tous les bains et aux principales maisons de la ville qu'il alimente de ses eaux. Ce canal, fort ancien, a été restauré plusieurs fois et presqu'entièrement refait en 615 de l'hégire (1218 de J.-C.), par Melek ed-Dhaher, fils de Saladin.

Quoique situé au milieu d'une plaine, le terrein sur lequel sont bâtis Hhaleb et ses faubourgs offre cependant des ondulations et un grand nombre de petites collines qui s'étendent tout autour de cette ville; plusieurs recouvrent de vastes souterrains et des cavernes dont quelques-unes sont occupées par des fabriques de cordes, et portent le nom de *il-Mughaïr*. Au nord est le جبل العظام *Djebel il-Adham*, petit monticule qui sépare l'habitation actuelle du pacha du reste de la ville, et où l'on trouve beaucoup de pétrifications et de grandes masses de roches. Au bord du Qouaiq, est le جبل النهر *Djebel il-Nahr* (1) (monticule de la rivière), sur le le plateau duquel les cavaliers vont s'exercer au djerid. Dans l'intérieur des murs, sont le قلعة الشريف *Qalât-il-Scherif*, entre les portes باب المقام *Bab il-Maqam* et باب قنصرين *Bab Qinnasrin*; العقبة *il-Akabè*, entre les portes باب الجنينة *Bab il-Djunaïne* et باب انطاكيه *Bab Antaqiè*. Au midi, en se rapprochant de la porte de la prison, on arrive au جلون *Djelloun*. Les hauteurs de

particulière, on leur attribue communément l'incommodité d'un bouton dartreux qui défigure assez souvent les habitans. Cette maladie, appelée dans le pays, en turc, *Hhaleb-tchobani* (ulcère de Hhaleb) ou, en arabe, *habbet-esséné* (ulcère d'un an), attaque presque toujours, au moins une fois en sa vie, et le plus souvent au visage, celui qui fixe sa résidence à Hhaleb, ou dans ses environs. C'est une espèce d'abcès qui dure à-peu-près un an, et laisse une cicatrice que le temps ne peut effacer.

(1) Dans le *Djihan-Numa*, il est dit que la ville de Hhaleb possède un hippodrome dans lequel on s'exerce à la course du cheval. L'hippodrome était près du château.

بحسيتة *Bahhsita* et de جبيلة *Djubaïlè* sont dans le nord ; mais la principale de toutes ces collines est celle qui, située au centre de la ville, domine de tous côtés ; c'est là que s'élèvent les restes du château ou citadelle القلعة *il-Qalâ*, appelé *Kaïbar*, dont la construction fut terminée, selon Kiattib-Tchelebi (1), auteur du Djihan-Numa, en 690 de l'hégire (1291 de J.-C.). En 351 de l'hégire (964 de J.-C.), ce château avait déjà résisté aux Grecs, qui cherchèrent alors, mais en vain, à le reprendre sur les sultans Hamdaniens qui le leur avaient enlevé. Chabdamas, qui s'y était retiré, les contraignit à en lever le siége (2). C'est probablement de sa réparation que l'auteur turc veut parler. On arrive à cette citadelle par un pont incliné, soutenu par sept arches, et défendu par une double porte, dite باب القلعة *Bab il-Qalâ*, que l'on ferme chaque soir, au coucher du soleil. Les piles du pont sont appuyées dans un fossé, الخندق *il-khandaq*, aujourd'hui presqu'entièrement planté d'arbres, et qui entoure cette partie centrale, fortifiée par un mur semblable à ceux de la ville, et également flanqué de tours. Au nord et au sud de la citadelle, sont deux redoutes avancées, construites sur le penchant du monticule qu'elle couronne, et dans l'intérieur, quelques mauvais canons. Une garnison considérable est chargée de veiller à sa sûreté, et les soldats, avec leur famille, se partagent entr'eux les maisons qu'elle renferme et qui forment un quartier séparé, sous le nom de *il-Qalâ* : c'est encore dans cette citadelle que sont détenus les prisonniers d'état. On y voit une vaste et profonde citerne, الصاطورة *il-Ssattoura*, un lieu de dévotion, Station de Saint-Georges (3), qui n'est point tracé sur le plan, et sur le sommet de la hauteur, une mosquée جامع القلعة *Djamé il-Qalâ*, dans laquelle on montre encore la place où Abraham s'asseyait, dit-on, pour traire ses brebis.

(1) Djihan-Numa.

(2) *Voy.* Cedrenus, Zonaras.

(3) Djihan-Numa.

En dehors du fossé, près du pont, sont : la salpétrière الملاحه *il-mellahha*, et la poudrière, بارود خانه *baroud-khanè*.

Le pacha ne réside point dans la citadelle. Il habitait autrefois un palais ou seraï dont la vaste étendue et la magnificence attiraient l'attention; ce palais est détruit aujourd'hui : on en voit encore l'emplacement au pied de la citadelle, dans le quartier il-Médinè (la cité). A peu de distance au nord, est la maison de l'agha des janissaires قناق السردار *qonaq il-serdar*, et plus loin, le خان قرتبك *khan qortbeg*, caserne des troupes Albanaises au service du pacha. Les janissaires, qui, à proprement parler, ne sont pas attachés au service du pacha, forment la milice du pays; ils sont distribués dans cinq faubourgs, comme pour défendre l'accès de la ville, et arrêter les incursions des tribus nomades du désert. Les faubourgs qui leur sont affectés sont : au nord-est, بنقوسه *Banqouça*, où se trouve le *Qahhaet il-Agha*, grand café dans lequel s'assemblent ordinairement les janissaires; قرلق *Qarleq*, qui conduit à la plaine du même nom; à l'est, حارة باب النيرب *Hharet Bab il-Neïreb*, حارة باب الملك *Hharet Bab il-Melek*; حارة باب المقام *Hharet Bab il-Maqam* est au midi, sur l'emplacement des fossés et au sortir de la porte *Bab il-Maqam*. C'est près de ce quartier, au-dehors de la ville également, et dans les fossés, à la porte باب قنصرين *Bab-Qinnassrin*, qu'a été construite la prison publique, الحبس *il-Hhabs*.

Le qadhi, dont la charge était, suivant Kiattib-Tchelebi, de cinq cens aspres, est nommé par le *qadhi-l-esker* d'Anatolie; il réunit entre ses mains tout le pouvoir judiciaire; son premier tribunal, dit *Mehhkemet il-Kebirè* (le grand tribunal, palais de justice), est dans l'intérieur de la ville, au quartier هوايند *Houaïnè*, près d'une petite mosquée appelée جامع المحكمة *Djamé il-Mehhkemet* (chapelle du qadhi). Il prononce en dernier ressort sur les affaires civiles. De lui relèvent encore quatre ou cinq autres tribunaux, et outre cette salle dans laquelle il donne audience, il en existe une seconde où son vicaire juge quelquefois les affaires conten-

tieuses ; ce lieu, appelé محكمة الصباغين *Mehhkemet il-Ssabbaghin*, est plus rapproché de la citadelle.

Les receveurs des impositions, محاسب *mohaceb*, envoyés de Constantinople par la Sublime Porte (1), ont leur habitation dans le quartier المدينه *il-Medinè*, où réside la plus grande partie des autorités; cette demeure porte le nom de قيسرية الصاليانجيه *Qaissariet il-Ssaliandjiè*. C'est encore dans le même quartier qu'est établie la douane خان الكمرك *khan il-Gumruk*, au-dessus de laquelle est la maison du consul d'Angleterre. L'hôtel du consulat de France, appelé خان الحبال *khan il-Hhabal*, est à peu de distance et plus rapproché de la grande mosquée.

D'après Devezin (2), Hhaleb aurait eu jusqu'à 600,000 habitans, dont 12,000 schérifs et 13,000 janissaires (en y comprenant les femmes et les enfans, le nombre de ceux-ci s'élèverait à 45,000). Selon G. Brown (3), cette ville comptait en 1797, 280,000 habitans environ; dont 12,000 Grecs, 6,000 Arméniens, 4,000 Syriens, 4,200 Maronites, 5,000 Juifs, auxquels il faut ajouter 9,000 janissaires (total, avec femmes et enfans, 44,500) et 120,000 Turcs pour les bazars et les khans. Le Dictionnaire de Géographie universelle évalue la population, avant la catastrophe qui détruisit Hhaleb en 1822, et qui ensevelit sous ses ruines plusieurs milliers d'individus, à 230,000 habitans dont 30,000 chrétiens et 5,000 juifs; le reste musulmans; mais M. Rousseau, dans son prospectus de l'Encyclopédie orientale, la réduit à 150,000 individus, (4) formant,

(1) L'équivalent de cette expression se retrouve dans Xénophon et lui sert à indiquer le palais du roi de Perse. Les enfans des Perses qui tenaient le premier rang dans l'état, recevaient leur éducation aux portes du palais du roi (εν ταις Βασιλεως θυραις), (Exp. de Cyr., liv. 1, chap. 9). Cet usage, dit Xénophon, d'élever les enfans aux *portes* (επι ταις θυραις) du palais, s'est maintenu; les grands se rendaient tous les jours aux *portes* (επι τας θυρας) (Hist. de Cyr., liv. VIII, chap. 1er).

(2) Fabri.

(3) *Idem*.

(4) C'est aussi l'opinion de M. Caussin de Perceval.

dit-il, un mélange de toutes les sectes de la Turquie. Les musulmans y sont divisés en deux classes ou plutôt factions : celle des janissaires, *Yenytscharis*, et celle des *schérifs* (1), émirs ou descendans du prophète, partis irréconciliables, dont la turbulence et les prétentions ont souvent troublé la tranquillité locale. Les premiers ont commandé en maîtres absolus pendant plusieurs années et maintenu les seconds dans l'avilissement et la misère (2).

Hhaleb, renfermée dans l'enceinte de ses murs, a plus d'une lieue de circuit : en y ajoutant les faubourgs, la circonférence est de deux lieues et demie. Olivier lui donne six milles ; Russel sept. M. Caussin pense qu'on peut la réduire à cinq. On y compte, suivant la Géographie turque (3), 74 quartiers (4) ou faubourgs avec 14,000 maisons (5). Ces quartiers ou faubourgs ont chacun leur nom, et sont habités par des populations différentes qui ne sauraient aller s'établir, sans beaucoup de peine, dans des lieux autres que ceux qui sont réservés à leur nation. Les rues sont pavées et plus propres que dans la plupart des villes de Turquie ; un grand nombre ont des trottoirs. On y voit plusieurs belles places, des marchés, des bazars, des khans et autres édifices, dont la solidité et l'architecture fixent l'attention. Les maisons, généralement terminées par une terrasse, sont toutes bâties en pierres, ce qui a rendu encore plus désastreux le tremblement de terre de 1822.

(1) Ils ont pour chef le *Nakib-el-eschraf*.

(2) Prosp. de l'Encyclop. Orient. Il y a environ 10 ans que le pacha Djelal-Eddin Tchapan-Oglou a détruit à Hhaleb la puissance des janissaires, en faisant décapiter les principaux chefs et dispersant le reste.

(3) Djihan-Numa.

(4) La carte de M. Rousseau ne nous en désigne que soixante-huit (*Voy.* la carte et l'indication des renvois) ; mais dans son Prosp. de l'Encyc. Or., le même auteur dit que Hhaleb renferme dix grands faubourgs et soixante quartiers (*Voy.* Prosp. de l'Enc. Or.) Russel en indique quelques-uns seulement (*V.* Russel, plan de Niebuhr).

(5) Quelques personnes font monter le nombre des maisons à 40,000.

La ville intérieure est partagée, sur le plan de M. Rousseau, en vingt-cinq quartiers appelés, en arabe, حارة *hharet* ou صاحة *ssahhé*. On y pénétrait, suivant les uns, par neuf portes, suivant d'autres, par dix (1). Un mur (2) en pierres, protégé, de distance en distance, par des tours aujourd'hui en ruine, réunissait toutes ces portes; et un large fossé, *il-khandaq*, que l'on remplissait d'eau, mais actuellement en partie comblé et planté d'arbres pour la promenade, en défendait l'accès. A peine apperçoit-on encore quelques traces de ce fossé près de Bab-Qinnassrin. Des neuf portes qui existent encore, trois sont à l'ouest, deux au sud, deux à l'est et deux au nord. Presque toutes conduisent à un village ou endroit dont elles empruntent le nom.

Portes de la ville.

باب النصر *Bab il-Nassr* (la porte de la Victoire), appelée par les Européens de Saint-Georges, parce que, près d'elle, est une des stations consacrées à ce saint; il y brule continuellement une lampe et c'est un lieu de dévotion pour tous les habitans. Elle était désignée primitivement sous le nom de porte des Juifs; mais lorsque Melek ed-Daher, fils de Saladin, la reconstruisit, il en fit un arc de triomphe en l'honneur de la Victoire.

باب الفرج *Bab il-Faradj*, située à l'ouest, a peu d'importance par sa construction. Au-dehors est une pierre qui, dit-on, recouvre la tombe d'un prophète pour lequel les Mahométans, les Chrétiens et les Juifs ont la plus grande vénération; presque tous vont la visiter et la plupart y déposent des *ex voto*.

(1) M. Rousseau, dans son Prosp. de l'Encyc. Orient., ne fait mention que de sept, mais son plan en marque neuf. Darvieux en a connu dix; la dixième, dit-il, a été murée lorsque j'allai m'établir dans cette ville. *Voy.* aussi le *Dict. de Baudrand.*

(2) Darvieux attribue la construction de ce mur, ou au moins ses réparations, aux Mamelouks, dans le temps où Hhaleb eut à souffrir des irruptions des Tatars.

باب الجنينة *Bab il-Djunainé.* On doit sa construction à Melek ed-Daher. Elle fut ensuite bouchée, et puis ouverte de nouveau sous le règne de son petit-fils, Melek el-Nassr. Elle reçut d'abord le nom de *Bab Pharadis;* ensuite celui de *Bab el-Abara;* aujourd'hui les Hhalebins l'appellent *Bab il-Djunainé* ou *Bab il-Djénin* (porte des jardins), et les Européens *Porte sombre*, à cause de l'obscurité du passage.

باب انطاكيه *Bab Anttaqié.* On sort par cette porte pour se rendre à Antioche. Devant est un petit pont sur lequel on passe le Qouaiq. Elle fut détruite en 962, puis relevée; enfin, sous Melek el-Nassr, elle fut de nouveau détruite et relevée (1).

باب قنسرين *Bab Qinnassrin*, actuellement en ruine, prend son nom d'un village au midi de Hhaleb, sur le bord du Qouaiq, et bâti sur l'emplacement même de l'ancienne Chalcis; elle est aussi appellée *Porte de la Prison*, à cause du voisinage de cet édifice. Sa construction primitive remonte au dixième siècle; on l'attribue à Seifed-Dauleh ben Hamdan. En 1244, elle fut reconstruite par Melek el-Nassr, arrière petit-fils de Saladin.

باب المقام *Bab il-Maqam*, appelée aussi *Porte de Damas.* On y lisait deux inscriptions avec le nom de *Beroë.* Cette porte, commencée par le fils de Saladin, fut terminée par son petit-fils Melek el-Azir, comme elle conduit au *Maqam*, ou station d'Abraham, elle en prend le nom.

باب النيرب *Bab il-Neïreb* ou *Neïram*, à l'orient, a pris le nom d'un village auquel elle conduit.

باب الاحمر *Bab il-Ahhmar* (Porte-Rouge), est à peu de distance de la précédente.

Vient ensuite باب الحديد *Bab il-Hhadid* (Porte de Fer), ou *Bab Banqouça*, qui conduit au faubourg du même nom.

1) En 1244.

Quartiers de l'intérieur.

القلعة *il-Qalá*, la citadelle, dont nous avons déjà parlé, est au centre.

المدينة *il-Mediné*, c'est-à-dire la Cité, occupé par les Européens (1) et par les Musulmans, renferme une grande quantité de mosquées, entre autres celle que l'on peut regarder comme une espèce de cathédrale. Il a beaucoup de khans et d'édifices publics; les premières autorités y résident, et l'on y voit quelques belles maisons de particuliers, sous le nom de قناق *qonaq* : celles-ci appartiennent aux *ayans* ou notables. Les Chrétiens Européens y ont aussi des couvens et des églises. Ce quartier et celui de la citadelle sont les deux plus importans de Hhaleb : les autres renferment peu de monumens qui méritent l'attention, excepté des mosquées, des lieux de dévotion, quelques qonaqs et séraïs (2) ou palais presque ruinés.

Dans le الزبينة *il-Zubaïnè* existait un ancien seraï qui a changé de destination, et où sont établies maintenant des fabriques.

بحسيتة *Bahhsita*, situé entre la porte Saint-Georges et Bab el-Faradj, est entièrement habité par les Juifs, qui y ont construit une grande quantité de maisons pour la plupart appuiées sur les restes des murs de la ville ; ils y ont aussi une synagogue dite كنيس اليهود *Kenis il-Yahoud*, que l'on croit avoir été une ancienne église ; un café principal qui prend le nom du quartier, قهوة بحسيتة *Qahhwet-Bahhsita*, et un bain dit حمام اليهود *Hhammam il-Yahoud.*

Dans le جب السدلة *Djub il-Sedellè*, est un puits extrêmement profond qui passe pour enchanté. Dans le الفرافرة *il-Feraferè* sont les casernes des Albanais du pacha ; et dans le جعابنة *Djeabenè*, les restes du *Seraïet-Osman-Pacha* (ancien seraï).

(1) Ceux-ci sont en général domiciliés dans les khans, espèce d'hôtelleries regardées comme des asiles inviolables. *Voy.* Prosp. de l'Encyc. Or.

(2) Il y a cinq séraïs ou palais dans la ville d'Hhaleb ; presque tous sont ruinés. Trois sont désignés dans le plan.

Il suffira d'indiquer les noms des autres :

ورا جامع الكبير *Wara Djamé il-Kebir*, سويقة *Souaïqa*, همدانية *Hamdanïè*, هواينة *Houaïnè*, جبيلة *Djubaïlè*, sur une hauteur près des murs de la ville, entre la porte de Fer et celle de Saint-Georges; بياضة *Bayadha*, مستدامية *Mustedamiè*, حارة الملح *Hharet il-Melhh*, حارة البستان *Hharet il-Bestan*, الصلاحية *il-Ssalahhiè*, العقبة *il-Aqabè*, sur un monticule du même nom, entre les portes Bab-Djunainè et Bab-Anttaqiè; الجلّون *il-Djelloun*, sur la colline de ce nom; تحت القلعة *Tahhtt il-Qala*, près d'une petite élévation, à l'est de la forteresse; السفّية *il-Suffiè*, قلعة الشريف *Qalat il-Schérif*, sur une hauteur, au sud, entre les portes de Qinnassrin et il-Maqam; صاحة بزّة *Ssahhet Bezzè*, القصيلة *il-Qassilè*, et الدديلة *il-Dédeilè*, à l'ouest duquel est un cimetière chrétien qui occupe une très-grande surface.

Faubourgs.

Les faubourgs situés au-dehors des murs ont beaucoup plus d'étendue que les quartiers de l'intérieur; on y trouve également plusieurs monumens et établissemens; la population y est divisée aussi par nations. Cinq sont habités par les Chrétiens, et dans l'un d'eux, حارة ابو عجور *Hharet AbouAdjour*, est un vaste enclos, حوش الكبير *Hhawsch il-Kébir*, réservé à un grand nombre de familles pauvres. Cinq sont occupés par les janissaires. Un autre, appelé حارة باب الملك *Hharet Bab il-Melek*, près la porte du même nom, renferme, dans un endroit particulier, العقيلية *il-Aqiliè*, les huttes des Arabes. A l'est, entre les portes dites *Bab il-Neïreb* et *Bab il-Ahhmar*, est un très-grand emplacement aujourd'hui en friche; jadis couvert d'habitations que les incendies ont consumées. C'est là que se trouvent la boucherie, المسلخ *il-maslakh*, et de vastes enclos où l'on fait parquer les bestiaux. Les faubourgs situés de ce côté sont en général peuplés de Turcomans, de Kurdes et d'Arabes, qui tous se livrent à l'agriculture. Au-dehors sont les tentes et les cabanes des قربات *Qor-*

bats, espèce de Bohémiens que l'on rencontre souvent autour des villes turques. Les autres faubourgs sont habités par des Musulmans; voici leurs noms et ceux des portes qui les ferment. Ces portes, au nombre de vingt-six, d'après le plan de M. Rousseau, sont appelées *bewabbè* (petite porte), par opposition au mot *bab* qui désigne les portes de l'enceinte de la ville, et dont le premier n'est qu'un diminutif.

Noms des faubourgs.

حارة الزبال *Hharet il-Zebbal*, حارة سيسه *Hharet Cissè*, حارة عبك *Hharet Abdè*, حارة حصرم *Hharet Hossrum*; ces quatre faubourgs sont compris sous la dénomination générale de *il-Toumayat*; الصليبه *il-Ssalibè*, حارة ابوعجور *Hharet Abou-Adjour*, الحزازة *il-Hhazzazè*, حارة الشعشع *Hharet il-Schascha*, الجديك *il-Djudaidè*; ces cinq faubourgs sont habités par les Chrétiens de toutes les sectes; c'est dans le dernier que les Européens vont chercher le vin et la viande nécessaires à leur consommation; سقاق المبلط *Seqaq il-Muballatt*, حارة الكراد *Hharet il-Kerad*, التدريبه *il-Tedribè*, سقاق البراني *Seqaq il-Berrani*, قسطل حرامي *Qassttal-Hharami*, شعرسوس *Schar-Assous*, حارة الحبيبه *Hharet il-Hhabibè*, حارة الصوفا *Hharet il-Ssouafa*, حارة العاشور *Hharet il-Aschour*, الماجي *Almadji*, اغيور *Aghior*, تراب الغربا *Turab il-Ghoraba*, حارة الريش *Hharet il-Risch*, حارة شيخ يبرغ *Hharet Scheikh Yapragh*, سقاق الطويل *Seqaq il-Ttawil*; ce faubourg, situé au-dessous de la colline sur laquelle est élevé celui de *Scheikh-Yapragh*, a été, ainsi que ce dernier, presqu'entièrement détruit pendant le siége de 1819; المرسليه *il-Mursaliè*, بنقوسه *Banqouça*, قرلق *Qarleq*; ces deux derniers s'étendent, au nord, jusqu'à la plaine de Qarleq, et sont occupés par des *yenytscharis* ou janissaires; Banqouça offre même un très-grand développement; c'était le point où se réunissaient autrefois les mécontens et se formaient les révoltes; on y voit le marché aux farines, خان الطحين *Khan il-Ttahhin*, et des khans fournis de toute sorte

de marchandises; المعنليه *il-Mutaliè*, الصالحيه *il-Ssalehhiè*, البقرجي *il-Baqradji*, المشاطيه *il-Muschattiè*, تترلر *Tatarler*, قرم بك *Qaram-beq*, حارة قرمان *Hharet Qaraman*, جب الاحدي *Djub il-Ahhmedi*, حارة باب النيرب *Hharet Bab il-Neïreb*, حارة باب الملك *Hharet Bab il-Melek*, tous deux habités par les janissaires; القنانير *il-Qananir*, السخانه *il-Sakhnè*, حارة باب المقام *Hharet Bab il-Maqam*, habité par des janissaires, الكلاسه *il-Kellacè*, est placé au milieu des jardins, sur le bord du Qouaiq, à l'un des angles méridionaux de la ville dont il ne se trouve séparé que par un très-petit espace; il prend son nom de la grande quantité de fours à chaux qui y sont établis; المشارقه *il-Muscharéqè*, à l'ouest du Qouaiq et peuplé par les Turcs de la dernière classe, communique avec Hhaleb par un pont. Il possédait autrefois une verrerie qui tirait du village de Armènaz le sable nécessaire à sa fabrication.

Noms des portes des faubourgs

بوابة القصب *Bewabbet il-Qassab*, بوابة عربكير *Bewabbet Arabkir*, بوابة شهريوردي *Bewabbet Schriwerdi*, بوابة الموطى *Bewabbet il-Muwetta*, بوابة يعقوب بك *Bewabbet Yaqoub Beg*, بوابة النحل *Bewabbet il-Khall*, بوابة العلاف *Bewabbet il-Allaf*, بوابة سيد على *Bewabbet Seïd Ali*, بوابة الشابوره *Bewabbet il-Schaboura*, بوابة قسطل حرامي *Bewabbet Qasstal Hharami*, بوابة اغيور *Bewabbet Aghior*, بوابة شيخ يبرغ *Bewabbet Scheikh Yapragh*, بوابة شيخ عربي *Bewabbet Scheikh Arabi*, بوابة البصل *Bewabbet il-Bassal*, بوابة الحزاليه *Bewabbet il-Hhazaliè*, بوابة قرلق *Bewabbet Qarleq*, بوابة الكلاب *Bewabbet il-Kelab*, بوابة قاضي العسكر *Bewabbet Qadhi il-Asker*, باب الملك *Bab il-Melek*, بوابة رميانه *Bewabbet Remiana*, بوابة الوطيه *Bewabbet il-Wattiè*, بوابة الفردوس *Bewabbet il-Ferdews*, بوابة المغاير *Bewabbet il-Mughaïr*, بوابة السور *Bewabbet il-Sour*, بوابة قبة والعمود *Bewabbet Qubbet-W'el-amoud*, بوابة النهر *Bewabbet il-Nahr*.

Bains, cafés, fontaines, etc.

Les bains (1), les fontaines et les cafés sont des établissemens de première nécessité pour les Musulmans : aussi le nombre en est-il fort grand dans Hhaleb comme dans toutes les autres villes de l'Orient; et chacun d'eux prend souvent le nom soit du quartier où il se trouve, soit de l'endroit le plus remarquable près duquel il est situé (2). Avec l'esquisse que présente M. Rousseau, on pourra ajouter beaucoup de renseignemens aux notions données, ou plutôt faire, sous ce rapport, un travail plus complet. Les fontaines, puits, citernes, étangs et canaux sont également nombreux; mais nous n'en connaissons que très-peu. On compte, dit-on, plus de deux cents fontaines, et le plan de M. Rousseau ne nous en indique que quatre : قسطل السلطان *Qassttal il-Sulttan*, قسطل بشير *Qassttal Boschir*, قسطل الحرامي *Qassttal-el-Hharami*, قسطل علي بك *Qassttal Ali Beg*. Les citernes ou réservoirs souterrains, صهريج *sahridj*, doivent aussi être considerables, à cause de la difficulté de se pourvoir d'eau pendant l'été. Nous avons parlé plus haut de l'aqueduc قنايه *Qanaïè*, de la citerne الصاطوره *il-Ssattoura* dans la citadelle, du puits جب السدله *Djub il-Sedellè* dans le quartier auquel il donne son nom. Outre ces fontaines et conduits, il y a encore, au nord-est des faubourgs, un grand étang qui sert d'abreuvoir aux bestiaux, et qu'on nomme الرامه *il-Ramè*. Il ne sera pas non plus hors de propos de mentionner ici le canal souterrain qui ramasse toutes les immondices de la ville, et se voit, au-dehors des murs, à l'ouest, dans un endroit où il est à ciel ouvert, et que l'on nomme القليت *il-Qolaït*.

(1) Le nombre des bains est de cinquante. *Voy.* Prosp. de l'Encyc. Or.

(2) On a tracé sur le plan quelques-uns des bains, حمام *hhammam*, et des cafés, قهوة *qahwet*.

Mosquées et Églises.

On sait combien les Musulmans sont tolérans pour l'exercice extérieur des autres religions que la leur, quoiqu'ils accablent souvent du plus grand mépris ceux qui les professent; et l'on est étonné de ce contraste frappant, lorsqu'on voit le nombre des temples chrétiens et juifs répandus dans toutes les cités de leur empire. Les Chrétiens ont à Ihaleb deux patriarches, l'un Grec, l'autre Arménien, et deux évêques, le premier Jacobite, le second Maronite; ils possèdent au moins neuf églises dont nous connaissons l'emplacement. Les Catholiques et les Schismatiques, soit Maronites, soit Grecs, soit Syriens ou Arméniens, en ont cinq, toutes dans le même faubourg, au nord-ouest de la ville. Les Européens en comptent quatre, chacune avec son couvent, savoir : l'église et le couvent des Carmes, dans le خان الكمرك *Khan il-Gumruk;* l'église et le couvent des religieux Franciscains de la Terre-Sainte, dans le خان الشيبني *Khan il-Schibèni;* l'église et le couvent des Capucins, dans le خان القصيبه *Khan il-Qassabiè* ou *Abrak;* et enfin l'église et le couvent des Lazaristes, dans le خان البنادقه *Khan il-Benadèquè.* Depuis 1807, il y a eu quelques réformes dans ces couvens; mais elles ne tiennent nullement à l'influence musulmane. Les Chrétiens, aussi bien que les Turcs et les Juifs, fréquentent plusieurs lieux de dévotion qu'on appelle stations, pour lesquels ils partagent le même respect : ces lieux sont, les deux stations d'Abraham, l'une dans le château, l'autre dans la ville; les deux stations de Saint-Georges, l'une est aussi dans le château, l'autre à la porte de ce nom. En outre, on assure qu'il en existe encore deux autres, savoir : à la porte باب الفرج *Bab il-Faradj* (1) ou *Bab il-Yahoud*, et au bord d'un bassin du collége de *Ihalewi* (2). En cet endroit est, dit-on, une pierre creusée

(1) Djihan-Numa.

(2) *Idem.*

en forme de berceau, et l'on ajoute que les Francs lui portent une si grande vénération, qu'ils ont cherché plusieurs fois à l'acheter; mais on n'a jamais voulu la leur livrer, même à prix d'argent.

Quant aux mosquées, lieux de dévotion, oratoires, séminaires ou couvens, *tekkiè*, colléges, bibliothèques, hopitaux musulmans, ils sont en grand nombre; on compte plus de cent mosquées de première classe, dites جامع *djamé*, et plus de cinquante oratoires. M. Rousseau nous fait connaître vingt-sept de ces lieux. La première et la principale de toutes les mosquées est جامع زكريا *Djamé Zakarié;* c'est la plus révérée des Turcs; et quoiqu'elle soit tout près du quartier des Européens, l'approche leur en est interdite. Nous avons parlé de جامع القلعه *Djamé il-Qala* que renferme la citadelle. Les autres, dont les noms suivent, sont moins importantes: جامع العدليه *Djamé il-Adliè*, ainsi appelée du nom de celui qui la fit bâtir; جامع البهرميه *Djamé il-Behramiè*, construite par le pacha *Behram;* جامع الخسرويه *Djamé il-Khesrewiè*, vieille mosquée; جامع الاسمعيله *Djamé el-Esmaïlè*, dont le minaret fut élevé, en partie, dit-on, sur les dessins d'un Européen; جامع الرومى *Djamé il-Roumi;* جامع الفيقان *Djamé il-Qiqan*, vieille mosquée dans sa façade de laquelle est une pierre talismanique; جامع شريف *Djamé Schérif;* جامع المحكمه *Djamé il-Mehhkemèt*, chapelle du qadhi; جامع حاجى موسى *Djamé Hhadji-Mouça;* جامع عثمان پاشا *Djamé Osman-Pacha*, vieille mosquée; جامع السفيه *Djamé il-Ssefiè*, mosquée abandonnée; جامع باب الفرج *Djamé Bab il-Faradj;* الحلويه *il-Hhalawiè*, ancienne église convertie en mosquée; on la regarde comme l'ouvrage de Sainte-Hélène (1), mère de Constantin. C'est un des beaux monumens de Hhaleb. Au nord de la ville et des faubourgs, sur le penchant de la colline *Djebel-il-Adham*, où commence la plaine de *Qarleq*, était jadis la mosquée de *Scheikh-Yapragh*, qui, située au milieu du faubourg, lui donna

(1) *Voy.* la note de la page 225.

son nom ; c'était, plus anciennement, un couvent grec. En 1819 et 1820, cette mosquée devint, lorsque Hhourschid pacha fit le siége de Hhaleb, le centre des opérations des Albanais contre la ville, et elle fut convertie en redoute avec un poste militaire; elle a beaucoup souffert, ainsi que les quartiers environnans. Depuis, cet édifice a servi de caserne. Viennent ensuite les mosquées de seconde classe, dites *Mesdjids*, et les oratoires. Nous avons déjà indiqué quelques-uns de ces derniers dont les Turcs permettent l'accès aux autres nations; nous y ajouterons : شيخ جاكر *Scheikh-Djakir;* تربة شهريوردي *Turbet-Schriwerdi*, tombeau d'un fameux magicien situé sur l'emplacement des fossés, au nord-ouest de la ville; شيخ عبدالله *Scheikh-Abdallah*, chapelle sépulchrale d'un Santon; قاضي الحاجات *Qadhi il-Hhadjat.*

On compte à Hhaleb dix à douze colléges, *médrècét*, destinés à l'enseignement; deux bibliothèques publiques, celles de *Tchelebi-Effendy* et d'*Osmaniè;* quinze fondations religieuses, plusieurs séminaires ou couvens, *tekkiè*, et deux hopitaux, *marestan*, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Parmi les séminaires et couvens, nous citerons le grand séminaire de Dervisches, dit مولا خانه *Mewla-Khanè*, situé au-dehors des murailles de la ville, à la porte *Djunainè*, près du Qouaiq; c'est un grand et vaste édifice où l'on suit la secte de Djelal-Eddin, surnommé Molla-Hunkiar, mort à Conia, en 672 de l'hégire (1273 de J.-C.), fondateur de l'ordre des Dervisches *Mewlevis.* Le petit séminaire de Dervisches, *Tekkiè*, également près de la rivière, à la porte d'Antioche, *Bab Anttaqiè;* et un autre *tekkiè*, couvent de moines Turcs, dans le faubourg de *Hharet Bab il-Melek.* De tous les colléges ou *médrècet* مدرسة, le seul dont nous connaissions bien l'emplacement, est مدرسة الجلبي *Médrècet il-Tchelebi.* C'est le principal collége public; il renferme une belle et grande bibliothèque, et se trouve dans le quartier *il-Médinè.* Nous avons parlé plus haut de الحلوي *il-Hhalewi;* mais nous ne saurions dire où il est placé à moins que ce ne soit près de la mosquée الحلويه *il-Hhalawiè.*

Établissemens d'industrie et de commerce.

Le commerce de Hhaleb a toujours été très-important; c'est, dit le *Djihan-Numa*, ce qui avait fait donner à cette ville le nom de Petites-Indes; mais les immenses fabriques et manufactures font sa principale richesse. Elle a, par sa situation, le précieux avantage d'être l'entrepôt général des manufactures de la Perse, de l'Inde et de la Turquie. Son commerce (1) eût pu recevoir une extension d'autant plus grande, que, outre les quatre caravanes qui partent chaque année, à quatre époques différentes, pour les principales villes de l'Asie, des caravanes de Perse s'y rendent deux fois l'an, et apportent des soies, des mousselines, des laines rousses, des laines de chevreaux, de la rhubarbe, des drogueries, des pierres précieuses, et beaucoup d'autres productions étrangères, qu'on échange contre celles du pays, ou que l'on tire de l'Europe, de l'Afrique, de l'Amérique, et de plusieurs contrées de l'Asie pour lesquelles on fait également des retours : tels sont les noix de galle, l'indigo, la cochenille, qui servent aux teintures; le café, le sucre, les drogueries, les draps, toiles, laines, soies, etc. (2), et une grande quantité d'objets de leur fabrication. Les troubles de perse avaient fait changer momentanément la direction du commerce; mais aujourd'hui on espère que la tranquillité ramènera l'abondance dans une ville qui a tant besoin de réparer ses désastres.

Pour ses fabrications, Hhaleb tire une grande partie des

(1) Son commerce actuel, malgré son étendue, n'est pourtant rien, d'après le rapport de M. Rousseau, en comparaison de celui qui se faisait du temps des sultans Hhamdaniens; car, suivant la remarque d'un géographe Arabe, Hhaleb passait alors pour la foire générale de tous les trafics du monde, et la quantité de marchandises diverses qui s'y vendaient en un seul jour, pouvait à-peine, dans l'intervalle de trois mois, trouver un débouché facile à Damas ou au grand Kaire. (Prosp. de l'Encyclop. Orient.)

(2) Le total des importations de la France s'élevait à 2 ½ millions envi-

matières premières du Diarbekir, de la Perse, de l'Arabie, de la Natolie, de l'Egypte, de la Syrie et même de l'Europe; aussi envoie-t-elle des caravanes dans toute l'Asie. Parmi les objets qu'elle fabrique, sont, en première ligne, les étoffes (1) de soie, de satin, bourres, étoffes brochées en or et en argent, des broderies, des toiles blanches ou autres, des cotons, des étoffes de soie et coton, des schalls ou tissus de laine dans le genre de nos mérinos, mais beaucoup plus moëlleux; des schalls appelés Kermansous, à cause de leur ressemblance avec ceux de la province de Kerman; des indiennes, des étoffes de fil d'or, des nattes, des feutres, des tapis, des pipes et ouvrages d'orfévrerie et de bijouterie.

On y compte, suivant le Dictionnaire de Géographie Universelle et le prospectus de l'Encyclopédie Orientale (2), douze mille métiers de tout genre, cent fabriques d'or, de fil d'or et de clinquant, cent teintureries, cent moulins de toute espèce, trente-un khans ou karavan-séraïs, sept savonneries et une tannerie; il faut y ajouter la corderie, placée au sud de la ville, l'ancienne verrerie, dans le faubourg de *Muscharéqé*, un grand nombre de fours à chaux adossés aux murailles, dans la partie méridionale et dans le faubourg qui, de là, a pris le nom de *Kellacè*, et une fabrique de cordes à boyaux située à peu de distance de la ville. Le plan de M. Rousseau ne présente pas toutes ces fabriques et ces entrepôts de marchandises; mais il fait connaître l'emplacement d'un assez grand nombre. Tels sont parmi les fabriques et les manufactures :

خان الوزير *Khan il-Vézir;* قيسرية ابن ميرو *Qaissariet-Ebn-Mirou;*

ron, balancés par des retours d'une valeur égale.

(1) La mesure dont on fait usage pour l'aunage, est appelée *pic* par nos négocians provençaux, en arabe *derâ* دراع; elle est égale à $\frac{4}{7}$ de l'aune de France.

(2) *Voy.* aussi Russel et le Journal des Voyages.

خان حاجي موسى *Khan Hhadji-Mouça*, où l'on trouve des manufactures d'indiennes ; قاعت الصقل *Qaat-il-Sseqal*, lieu où l'on fait passer les étoffes de soie à la calandre ; قيسرية الملكيه *Qaissariet-il-Mulkiè*, lieu où l'on prépare la soie pour les fabriques d'étoffes ; كرخانة الاجه *Kerkhanet-Aladja*, fabriques d'étoffes de soie brochées en or ; سراية اسماعيل باشا *Seraïet - Ismaël - Pacha*, ancien sérai où sont établies maintenant diverses fabriques ; كرخانة القصبجيه *Kerkhanet-il-Qassabdjiè*, fabriques de fils d'or ; كرخانة روباص *Kerkhanet - Roubass*, fabriques où l'on tire l'or ; مصبغه *Massbagha*, les teintureries ; مصبنه *Massbanè*, les savonneries ; الدباغه *il-Debbagha*, la tannerie, située sur le Qouaiq, avec un jardin appelé *Bestan-il-Debbagha :* tout près, au nord, est un pont qui conduit à la porte d'Antioche ; المغاير *il-Mughaïr*, fabrique de cordes établie dans une ancienne caverne ; الملاحه *il-Mellahha*, la salpétrière ; بارود خانه *Baroud-Khanè*, la poudrière.

Les entrepôts, marchés, halles, bazars voûtés où les marchandises sont à l'abri des incendies, ne nous sont pas tous connus : on compte quarante-cinq grands bazars. Voici la liste de ceux indiqués par M. Rousseau :

الجديده *il-Djudaïdè*, halle aux grains ; خان الحنطه *Khan-il-Hhentta*, entrepôt particulier de grains ; خان الطحين *Khan-il-Ttahhin*, entrepôt des farines ; سقطيه *Saqattiè*, bazar où se vendent le pain, la viande et les herbages ; خان دركوره *Khan-Darkoura*, entrepôt général des comestibles ; خان البصل *Khan-il-Bassal*, entrepôt des oignons et autres légumes ; خان باب المقام *Khan-Bab-il-Maqam*, on y vend des denrées ; خان الزبيب *Khan il-Zebib*, entrepôt des raisins et autres fruits secs ; خان الدبس *Khan-il-Debs*, entrepôt des sirops de raisin ; اللبانه *il-Lebbanè*, marché aux laitages ; خان اللبن *Khan-il-Lebèn*, entrepôt des laitages ; المحمص *il-Mahhmass*, lieu où l'on grille et pile le café ; خان الزيت *Khan-il-Zeit*, entrepôt des huiles ; خان الغنم *Khan il-Ghanem*, on y vend les moutons que les Arabes importent du désert ; خان الصابون

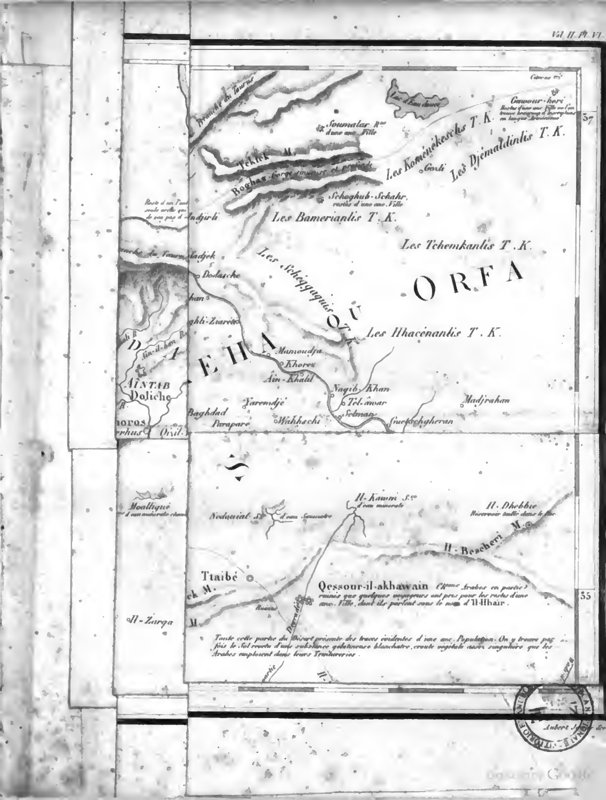
Khan-il-Ssaboun, entrepôt des savons; خان العفص *Khan-il-Affss*, entrepôt général des noix de galle; بالستان *Balestan*, marche aux hardes, friperie; خان الكتان *Khan-il-Kettan*, on y vend les meilleures toiles; خان الصوف *Khan-il-Ssouf*, entrepôt de laines; خان القصبيه *Khan-il-Qassabiè* ou *Abrak*, entrepôt général des soies; les capucins y ont leur couvent et leur église; قيسريه الحكاكين *Qaissariet-il-Hhakkakin*, où sont les boutiques des orfèvres et des tireurs d'or.

J.-G. Barbié du Bocage.

TABLE DES ARTICLES.

PLANCHES.

Everat, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.


Branche du Taurus
Lac de Baschouk
Gawour-hori
Soumalar R.es d'une anc. Ville
Les Koménékeschs T.K.
Les Djémaldinlis T.K.
Yektek M.
Boghaz
Gozli
Schoghub-Schahr, restes d'une anc. Ville
Andjirli
Les Bamerianlis T.K.
Les Tchemkanlis T.K.
Dodasche
Les Schéqaquis T.K.
ORFA
Les Hhacénanlis T.K.
AÏNTAB
Doliche
Mamoudja
Khorez
Aïn-Khalil
Nagib-Khan
Tel-âwar
Madjrahan
Yaremdjé
Baghdad
Selman
Parapare
Wahhschi
Guetschgheran
Moallique
Il-Kawm
Il-Dhebbie
Il-Bescheri M.
Ttaibé
Qessour-il-akhawain
Il-Zarqa
Toute cette partie du Désert présente des traces évidentes d'une anc. Population.
Aubert

EXTRAIT

DE LA TRADUCTION FAITE PAR M. LE BARON DE NERCIAT,

D'UN

MÉMOIRE

DE M. DE HAMMER,

SUR LA PERSE,

POUR CE QUI CONCERNE SEULEMENT LA PARTIE GÉOGRAPHIQUE.

CHAPITRE X [1].

Le Qèrman.

Cette contrée, qui confine au nord avec le Sistan et le Qouhistan, que le golfe Persique baigne au sud, que le Mékran et le Béloudjistan pressent à l'*est*, comme le Farsistan et le Laristan la bornent dans l'*ouest*, n'a pas été plus visitée que le Khorassan par les voyageurs précités, à l'exception toutefois de Pottinger, qui la traversa dans le trajet qu'il fit du Mékran dans le Farsistan. Il en a été question dans les Annales de littérature, tome IV,

(1) M. le baron de Nerciat ayant présenté la traduction d'un Mémoire très-étendu sur la Perse par M. de Hammer, laquelle traduction a obtenu le suffrage de la Société, il a été arrêté qu'un Extrait serait publié dans le *Recueil des Memoires*, et que cet Extrait serait composé des chapitres relatifs à la géographie des parties méridionales de la Perse.

page 102. L'auteur de l'article y renvoie, en ajoutant que, pour offrir un ensemble complet dans son travail, il n'a pas négligé de s'appuyer de documens puisés aux sources orientales. La partie méridionale du Qèrman porte le nom de Moughistan, qui veut dire le pays des Palmiers; et celui-ci confine justement dans l'est avec le Béloudjistan, considéré comme un district du Mékran, et à l'ouest avec le Laristan, que l'on regarde comme une dépendance du Farsistan.

Montagnes.

Cette contrée est très-montagneuse. La principale chaîne séparant le Nourmanchèhr du Laristan, se réunit aux montagnes du Farsistan par les 29° 40′ de latitude septentrionale, et les 54° de longitude E (1). Ce mont porte le nom de Kafès. Dans sa partie septentrionale gisent les pays de *Djirouft*, de *Roudan*, de *Qouhistan* et d'*Aboughanim*. Dans l'est sont le pays d'Ahvaz et le désert; dans l'ouest, le *Soudjan* et le *Béloudjistan*. La résidence d'été des habitans de la capitale est dans les vallons du mont *Bazer*. Cette montagne, aussi belle que celle de Kafès, renferme des mines d'argent et de fer. Elle produit aussi du cuivre, de l'or, de l'alun, des pierres inflammables et des bois incombustibles (2). L'acier de Kerman jouit d'une haute réputation. A partir de Djirouft, une chaîne de montagnes, de deux journées d'étendue, se prolonge dans la direction de la mer. Cette chaîne se nomme *Dérïïai* (3). Le traducteur persan de Cazvini mentionne, d'après le livre intitulé *Tohfet il-Garaib*, une montagne du Kerman, nommée Djebel *ous-siver*, la montagne des figures, parce que ses pierres offrent, dans leurs fractures ou dans leurs coupures, des formes humaines (4), et une autre montagne dont la pierre peut servir de combustible (5).

(1) Voyage de Pottinger.
(2) Bakoui, not. II, pag. 452.
(3) Djihan-Nouma, pag. 259.
(4) جبل الصّور.
(5) Djihan-Nouma, pag. 259.

Fleuves.

Le fleuve *Zérahrouz* jaillit près du village Benakan. Il cesse auprès de celui de *Direnq*, après avoir fait beaucoup de sinuosités durant le cours d'une cinquantaine de parasanges, et avoir servi à l'irrrigation des campagnes du Qerman; il se perd en majeure partie dans les sables (1).

Le fleuve *Zémini* prend sa source sur la frontière de Djironft. On le nomme aussi *Dievroud*, la rivière du Diable (2).

Le fleuve *Dériïai* naît à Hendjan. C'est un torrent très-impétueux qui met une vingtaine de moulins en activité. C'est le Δωρα de Marinus, le Δαρα de Ptolomée, le Daras de Pline, et le fleuve que Mannert et Vincent regardent à tort comme le *Darabin* (le Cyros) de quelques anciens. On ne peut se permettre de contredire de pareils Géographes que sur des documens bien authentiques. On les puise dans les sources de la Géographie des Orientaux. Le *Dora* de Marinus, le *Dara* de Ptolomée, et le Daras de Pline, sont placés par eux dans la Karamanie, à l'est du *Bagrades*, qui sert de limite entre cette province et la Perse : cette assertion est d'autant plus plausible, que le nom de *Derïa*, que lui donne le Djihan Nouma, offre une identité parfaite (3). Le *Bagrades*, dont Marinus et Ptolomée font une frontière, est bien nommé *Darabin* sur les Cartes de Wahl et de plusieurs autres; mais les Géographes orientaux ne le reconnaissent pas sous cette dénomination. Ils l'appellent *Zidégan*, ou simplement *Dégan*. En traitant de la province du Fars, on entrera dans de plus grands détails à ce sujet.

Le fleuve que l'on voit marqué sur les Cartes sous la dénomination de *Nèhr-Ibrahim*, est l'Anamis de Ptolomée (4); et le *Ko-*

(1) 'Adjaiboul-Mahloukat.

(2) Manusc. 433 de la Bibliot. Roy.

(3) Djihan-Nouma, pag. 259.

(4) The Travels of Nearchus, by W. Vincent, pag. 294.

rios de ce géographe (le *Salsos* de Pline) (1), que les Cartes appellent *Chourèroud*, paraît être le même que le *Zérahrouz* d'Ahmed de Thous. C'est aux voyageurs qui parcourront à l'avenir ce climat, à constater l'identité présumée du *Zérahrouz* et du Chourèroud ou Korios, et celle du Divroud et du Nehr-Ibrahim ou Anamis; sinon, qu'ils nous montrent notre erreur.

Lieux.

Suivant le Djihan-Nouma, la capitale du Qerman est la ville de *Qouwachir* ou *Berdichir.* Elle est par les 95° de long. et les 29 ½ de lat. Ardechir la fit construire. Qouchtasb l'orna d'un Pyrée. Le Khalife Omar-ben-Abdoul'Aziz y fit bâtir une mosquée, et celle nommée de *Tébriz,* fut construite par Touran-Chah, de la dynastie des Seldjouqs. Le roi Chah Chédjà-Kermaïr, l'un des Séfis et Nimet-Oullah-Véli y ont leur sépulture (2). Pottinger donne à la capitale le nom de la province elle-même; c'est donc par erreur que la ville de Zirdjan porte aussi le nom de Qerman sur la carte de Wahl. Zirdjan est située sous le 92e deg. ½ de long. et le 29e deg. ½ de lat., à deux journées ouest de Djirouft. Pottinger place la ville de Qerman sous le 56e deg. 6' de long. et le 20e deg. 56' de lat. nord. Il y compte 30,000 habitans (3), parmi lesquels un petit nombre de Guèbres, et point de Juifs ni d'Arméniens. Les productions industrielles qui donnent de la célébrité à Qerman sont ses chals,

(1) *Idem*, pag. 342. Quoique l'identité du son ne suffise pas pour déterminer des décisions en matière de géographie, l'étymologie doit néanmoins être d'un grand poids lorsqu'elle s'accorde avec des données locales. Ainsi le mot de *Korios* est sans doute une altération du mot *chour* qui veut dire *saumâtre*, *salé*. La signification de ce mot persan nous montre que le *Salsus* de Pline est le même que le *Korios*, ou le fleuve salé de Ptolémée. Mannert, dont le vol. II parut en même temps que l'ouvrage de Vincent, ne put profiter de ces lumineuses conceptions, fruits de savantes recherches; et Vincent, dans cette occasion, lui est toujours préférable.

(2) Djihan-Nouma, pag. 256.

(3) Pottinger's Travels.

ses carabines et ses tapis de feutre. Les laines de ses troupeaux indigènes, le poil de ses chèvres, ses dattes, ses figues, sont les productions naturelles de son terroir qui la rendent le plus recommandable, en y ajoutant la *Tutie* (1), dont les dames se servent pour rendre plus remarquable encore la douceur de leurs beaux yeux.

Djirouft est, suivant le Djihan-Nouma, placé sous la même longitude et sous la même latitude que *Gouwachir* (2). Selon Bakoui, cette ville est située sous le 98e deg. 5' de long. et le 27e deg. 30' de lat. (3). Elle s'appelle aussi *Chèhr-i-Dérasfi*. L'air y est chaud. Son territoire produit beaucoup d'oranges. Les orangers y fleurissent et poussent la maturité de leur fruit au point convenable, bien que les montagnes des environs soient couvertes de neige. Le Divroud passe auprès d'elle (4).

Termachir, sous le 93e deg. de longitude et le 31e deg. de latitude, à une journée ouest de *Bam*, sur la lisière du désert. Elle fut construite par Ardechir-ben-Babeq (5).

Bam (6), une ville importante, ayant trois mosquées.

Khabz, située sous le 93e deg. de long. et le 31e deg. de lat. entre *Qerman* et *Sistan*, sur la lisière du désert. Des montagnes qui la longent à l'ouest, découle une rivière qui arrose ses jardins. Il ne pleut jamais sur son territoire (7).

Sirdjan, 92° ½ de longit. 29° ½ de latit. à 2 stations ouest de Djirouft, grande ville, a une forte citadelle bâtie du temps d'Aroun-er-Rachid. Elle avait huit portes.

Sipendj, sur la frontière du Sistan. Elle fut bâtie par Amrou-Léïç. On l'appelle aussi *Kantara-i-Qerman*, le *pont* de Qerman,

(1) Djihan-Nouma, pag. 256.

(2) *Ibid.*

(3) Notices des Manusc. du Roi, tom. II, pag. 433.

(4) Djihan-Nouma, pag. 256.

(5) *Ibid.*, pag. 257.

(6) The oriental Geography of Ibn-i-Haukal, by S. N. Ouseley, pag. 142.

(7) Djihan-Nouma, pag. 257.

quoiqu'il n'y existe point de pont. Cette expression est donc purement allégorique (1).

Sirend, à 29 parasanges de Zirdjan (2).

Demzidan est une mine, d'où l'on exploite de l'or, de l'argent, du cuivre, du sel ammoniac et de la tutie (3).

Baft, Bafed بافد, à une journée au sud de *Qerman*, c'est-à-dire de *Gouvachir* (4) et non pas de *Zirdjan*, laquelle est située sur la route de *Qerman* ou *Gouvachir*, comme l'indiquent les itinéraires de Dupré et la carte que Lapie dressa sur leurs indications (5).

Jadis les ports de Bender-Abbassi, de Gomron, et l'île d'Ormouz dépendaient du Qerman, puisqu'ils formaient son littoral méridional. Mais aujourd'hui, suivant Dupré, qui visita ce port, Bender-Abbassi est gouverné par un Arabe, qui administre au nom de l'imam de Mascat (6). Elle est retombée dans l'état de misère dont Abbas-le-Grand l'avait fait sortir. Le commerce qui s'y faisait a passé à *Bouchèhr*. Comme pendant l'été l'atmosphère y est de la plus pernicieuse insalubrité, le Gouverneur passe cette saison à *Minab* (que l'on nomme aussi *Minao* et *Minav*). Cette partie du territoire, détachée de la Perse et annexée aux états de l'Imam de Mascat, s'étend le long de la mer depuis *Minab* jusqu'à Kiamis, où l'on trouve une mine de soufre à 10 parasanges ouest de Bender-Abbassi. Feth-Aly-Chah céda ce district, il y a une douzaine d'années, à l'Imam de Mascat, pour une redevance annuelle de 70,000 toumans (7) payable au gouverneur de Chiraz, et le soufre seul de la mine de Kiamis fournit à l'acquit de cette

(1) Djihan-Nouma, pag. 257.

(2) *Ibid.* Ouseley, pag. 142,

(3) Bakoui, dans les Extraits des Manusc. du Roi, tom. II, pag. 436.

(4) Djihan-Nouma, pag. 257.

(5) Dupré, tom. II, pag. 489, Itinéraire de Torg à Qerman, où l'on voit que Zirdjan est située à 44 parasanges de Qerman, c'est-à-dire de Gouvachir.

(6) Dupré, Voyage en Perse, tom. I, pag. 390.

(7) *Idem*, *idem*, tom. I, pag. 400.

somme. L'île d'Ormouz (l'ancienne Oriana ou Ogyris), et celle de Kichmich (l'Oracta des anciens), appartiennent à l'Imam de Mascat, qui semble alors être un tributaire du roi de Perse. Bender-Abbassi est également connu sous le nom Gomron ou Goumroun ; la ville de Minab, l'Harmosia des anciens, est située sous le 56e deg. 12′ de longitude ouest, et le 17e deg. 18′ de latitude nord (1). Elle est bâtie sur un côteau. Elle est divisée en forteresses haute, du milieu, et basse. Le petitfleuve qui s'échappe à l'est du côteau (2), et dont le journal de C. Grant ne fait pas mention, est le Nèhr Ibrahim ou l'Anamis d'Ammien. La capitale Néris, dont parle Chardin, et qu'il place à dix journées dans les terres (3), est la Niris d'Ouseley.

CHAPITRE XI.

Le Fars.

Le Fars ou le Farsistan est la plus belle province de la couronne de l'empire Persan. Cette contrée, que la nature favorise et que la culture enrichit encore, est la mère patrie des anciens Perses, en remontant aux sources de l'histoire grecque, c'est-à-dire jusqu'à Cyrus. Elle fut toujours l'objet de l'attention spéciale des voyageurs ; et malgré les nombreuses descriptions que nous en avons déjà, elle doit continuer de fixer les regards de ceux qui la visiteront encore, à cause d'une infinité de belles vallées qui n'ont pas encore été explorées ; enfin, tant de monumens qui n'ont pas été suffisamment décrits, inspirent le plus vif intérêt qui puisse stimuler l'activité et la curiosité des observateurs. Comme la région au sud-ouest du Fars, c'est-à-dire le Laristan, est regardée comme étant de sa

(1) Macdonald - Kinneir, Voyag. pag. 201.

(2) *Ibid.*

(3) Voyage de Chardin, tom. X, pag. 234 et 238.

dépendance, il en résulte que le Fars ou Farsistan a pour confins au septentrion l'Irak Persique (la Médie), à l'est le Qèrman (la Karamanie), au sud le Dechtistan, ou désert formé par la côte arabique du golfe Persique, et à l'ouest le Khouzistan (la *Susiane*). La division la plus naturelle qui puisse lui convenir, est le Fars supérieur ou du nord, et l'inférieur ou du sud. Le premier se nomme *Serdsir*, c'est-à-dire la région froide; l'autre *Guermesir*, c'est-à-dire la région chaude. La ligne qui sépare ces deux portions est tirée de l'embouchure du *Tab* (Orontes), sur la frontière du Khouzistan, par Kazroun, en longeant l'extrémité extérieure du Laristan, de manière que cette contrée et le Dechtistan constituent la majeure partie du Guermesir. Une partie de cette région a été mentionnée en traitant du sol de Qèrman (Voy. Bender-Abbassi); les trois autres ports que nos voyageurs ont visités sur cette côte maritime, sont *Bender Kounk* (Congoun), *Bender Bouchèhr* ou Abouchihr, et Bender Rig (1). Nous reviendrons sur ces ports, en faisant l'énumération des villes les plus remarquables, et nous allons, comme à l'ordinaire, tourner notre attention sur la structure naturelle du pays, et passer en revue ses montagnes, ses défilés, ses plaines, ses fleuves, ses lacs et ses fontaines.

Montagnes.

La montagne de *Dérâk*, à deux parasanges de Chiraz. Elle approvisionne de neige cette capitale (2).

(1) Rousseau, dans sa Notice historique sur la Perse, pag. 62, et Dupré, dans son Voyage en Perse, pag. 282, nous présentent cette portion de territoire désignée sous le nom de *Dechtistan* ou de *Benderat*, comme une province particulière, et annexent le Laristan au Fars. Macdonald-Kinneir et Malte-Brun attribuent cette portion de côte au Fars, et regardent le Laristan (ne le composant que de Lar et de Bender-Abbassi) comme une province à part. Les géographes orientaux comprennent dans le Guermesir, le Dechtistan et le Laristan, c'est-à-dire la partie méridionale du Fars qui ne se constitue, en majeure partie, que du Dechtistan et du Laristan.

(2) Djihan-Nouma, pag. 274.

La montagne de *Nagant* (1) : c'est la même montagne que quelques voyageurs modernes nomment la montagne de *Rahmet*, à l'est d'Istahar (Persépolis). Elle contient les sépulcres des rois; c'est pour cela que Diodore (2) la nomme royale.

Heeren (3) et Hoeck (4) ont, mal à propos, pensé que la montagne royale de Diodore était la double montagne (ἐν τῷ δισσῷ ὄρει) de Ctésias; mais nos sources les distinguent d'une manière précise ; si bien que le mont Royal est le *Naghant* (le Rahmet ou Rahmed des voyageurs modernes), qui s'élève dans l'est, immédiatement derrière les ruines de Persépolis, et contient les deux grands tombeaux des rois; tandis que la double montagne n'est point ici, mais est celle que l'on remarque à deux heures de distance dans le nord, et dont les monumens et les tombeaux sont décrits par les voyageurs sous le nom de *Nakch-i-Roustem*, puisque le géographe persan la nomme *Gervîiè*, ou bien *Douta*, qui veut dire le *double* (δισσος) (5). *Gèrvîiè* est sans doute une altération du mot mogol *Gèrivèï*, qui signifie montagne. Ainsi *Gérivè-i-malan* (dans Hamdoul-lah) est la même montagne qui se montre auprès des défilés, sous le nom de *Koutou-Malles ;* il en est encore une autre, *Gérivè-i-Houchènq* (6).

Le mont *Darabdjerd :* une montagne renfermant des mines de sels de diverses couleurs (7).

(1) Manusc. de la Bibliot. Imp. et Roy. de Vienne, 433.

(2) Diod., sic. II.

(3) Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten staaten der alten Welt. Erst. Theil., § 265.

(4) Veteris Mediæ et Persiæ Monumenta, pag. 17.

(5) كوه كرويه وازجمله دوتا كويند كيخسرو بدآن دردم هلاك شد. Manusc N° 433 « Le mont *Gervîiè*, que l'on nomme particulièrement *Douta*, le double, où Qeïkhosrov périt (ou mieux, fut sur le point de périr). » Cette dernière circonstance est d'autant plus remarquable qu'elle coïncide avec la relation de Ctésias qui marque qu'en ce lieu tombèrent et périrent les parens de Darius.

(6) Ouseley, tom. I, pag. 316, du *Nouzhatoul-Kouloub.*

(7) Djihan-Nouma, pag. 274.

Le mont *Mourhan*: il renferme une grotte talismanique, au sein de laquelle filtre une source merveilleuse, qui ne dispense son onde qu'en proportion du nombre de ceux qui la visitent, ne fussent-ils que deux, ou fussent-ils plusieurs milliers de personnes (1).

Le mont Bardjan, d'où découle cette résine précieuse, que les Persans appellent *Moumia*, et qui guérit les fractures avec une célérité miraculeuse (2).

Dans la partie méridionale, les monticules sont à environ vingt-quatre lieues des côtes. La plaine s'aplanit auprès de Benderrig, et à quelques lieues à l'est de Djénab (suivant la carte de Kinneir *Gounava*); une chaîne de ces monticules se dirige sur la mer, et sépare l'un de l'autre les districts de *Liravi* et de *Héradevet*. Cet éperon de montagne, qui n'est pas fort élevé, et n'a guère que sept à huit lieues de largeur, se nomme *Qouhibeng*. Au revers de ces monticules s'étend la plaine de Liravi, dans laquelle les montagnes s'écartent de nouveau d'une vingtaine de lieues de la côte, et courent l'espace de dix-huit à dix-neuf milles anglais, en formant un demi-cercle dans le voisinage de Bender-Dilem, où elles prennent le nom de Zéïtoun, d'une ville ainsi appelée, et qui n'est pas fort éloignée de *Babahan*. Alors les montagnes se replient vers le nord; et près du port de *Machour*, elles s'écartent du littoral d'environ trente milles, et viennent aboutir auprès de *Chouster*, sous le 32ᵉ deg. de longitude et le 49ᵉ de latitude (3).

Le mont *Chapour*, qui n'est pas moins remarquable par les sculptures dont Morier, Johnson et Ouseley nous ont donné les

(1) 'Adjaib-oul-Mahloukat de Kazvini, et le manuscrit de cet ouvrage de la B. J. et R., IV, pag. 433.

(2) 'Adjaïb-oul-Mahloukat d'Ahmed de Thous, dans ses Mélanges, article *Moumia*, et dans le Djihan-Nouma, pag. 268.

(3) Macdonald Kinneir's Geographical Memoir, p. 56.

descriptions et les dessins, que par les rochers près d'Istabar et le Nakch-i-Roustem (1).

Le rocher de Firouzabad, qui est décoré de sculptures que Ouseley nous dit avoir été dessinées par le major d'Arcey (2).

Le mont *Tchartcheq* et le mont *Balichtoun*, tous deux auprès de Forg. Le premier renferme une belle cascade (3).

Le mont *Mahmouz* et le mont *Dirahti*, sur la route de Chiraz à Yezd, et celui de *Kondarbaloucht*, auprès de Darabdjerd (4).

Le mont *Benna*, dans le Laristan, dont Kempfer a décrit le bézoard et le baume (5).

Le mont *Qoubasi*, également dans le Laristan et contenant beaucoup de sources chaudes.

Les monts Ramdjerd et Chesper, dans la plaine, auprès de Persépolis (6).

Défilés.

Les défilés, en persan, portent les noms de *Tenq*, qui signifie *étroit*, de *poul* (pont) (d'où πυλαι) ou *Koutel*. Les plus remarquables sont situés sur la route de Bouchehr à Chiraz.

Koutel Mallou; il est dans la première montagne que l'on rencontre de Bouchehr à Chiraz. Le sol, qui s'étend du rivage jusqu'au pied des monts, paraît avoir été recouvert autrefois par l'eau de la mer (7). Morier marque ce défilé sur sa carte *Kotul-e-moul-la*. Nous autres Français, pour être compris des Persans, nous devons prononcer *Qouhtel-i-moul-la*. Dans le *Nouzhet-oul-Kouloub*, ce défilé porte le nom de *Gérivè-i-malan* (c'est le Χλιμαχες de Diodore).

(1) Morier, 1er journal, p. 87-91, et 2e journal, p. 47-50.

(2) Ousel. Trav., t. I, p 286; Notes.

(3) Dupré, tom. I, p. 362-363.

(4) *Idem*, tom. I, pag. 354.

(5) Kœmpfer, fasc. II, relatio. IX.

(6) Morier, second journey, pag. 84 - 85.

(7) Ouseley's Travels, t. I, p 262; il donne l'étymologie de كوتل.

Tenq-i-Tourqân, le défilé des Turcs; il est immédiatement devant *Chahpour*; c'est une vallée étroite du mont Koutel (ou *Qouh-i-tel*) (1).

Qouhtel-i-dohter, le défilé de la Fille, immédiatement à la sortie de Kazroun, lorsqu'on se rend à Chiraz (2).

Qouhtel-i-pirèzen, le défilé de la Vieille-Femme, vient après le précédent, sur la route de Chiraz (3).

Tenq-i-allah-i-eqber, le défilé où l'on glorifie Dieu! et non point *Alièkber*, comme il est marqué sur la carte de Morier. Ce défilé est au nord de Chiraz, lorsqu'on y vient d'Ispahan. Le coup-d'œil ravissant que présente Chiraz, lorsqu'on l'aperçoit au débouché de ce défilé, plonge le voyageur musulman dans une extase si puissante qu'il ne peut s'empêcher de s'écrier : *Allah èqber!* Dieu est le plus grand *des êtres!* et c'est à ce pieux sentiment que ce passage doit le nom qu'il porte (4).

Tenq-i-Sa-adi, le défilé de *Saadi*, au-dessus du tombeau de ce poète philosophe.

Qouh-tel-i-erzendjan, le défilé d'Erzendjan, sur la route de Chiraz à Qerman (5).

Le défilé de *Mouran*, sur la frontière du Fars et du Qerman, à l'est de la ville de Babeq; c'est un passage très difficile à franchir (6).

Le défilé de Baft, entre deux montagnes longues de quatre parasanges, auprès de *Yézou* (7).

(1) Ouseley, t. I, p. 270; Morier's first journey, p. 84.

(2) *Idem, id.*, p. 302; *idem, id.*, p. 93.

(3) *Idem, id.*, p. 303; *idem, id.*, p. 94.

(4) Morier's first journey, p. 106; Hafiz (Morier's).

(5) Pottinger's Travels.

(6) *Idem.*

(7) Djihan-Nouma, pag. 267. Sur la carte de Wahl, la prolongation des montagnes de Bahtiïari en Laristan, se nomme *Darnavend*, et elle sert de frontière entre l'Irak et le Fars; et le mont qui forme la frontière du Laristan se nomme *Direftoo*. Nous ne connaissons aucune source orientale qui justifie cela. Les monts *Eston-Ask* et *Andgira*, ainsi que le défilé de Bucheneṛ, que l'on trouve mentionnés dans

Le défilé de *Zouhrab*, auprès de *Kala-i-fifid* (le Château-Blanc); c'est la *Porta persica* des géographes anciens (1).

Les défilés de *Tenq-el-mahmoui* et *Tenqihourrem*, tous deux sur le chemin de Chiraz à Fessa (2).

Le défilé de Tenq-i-Dalan, sur le chemin de Bender-Abbassi à Lar (3).

Plaines.

Si la Perse ne peut vanter la beauté de ses montagnes dénuées de végétation, c'est à juste titre qu'elle se glorifie de la fertilité de ses vastes plaines; la province de Fars contient à elle seule un plus grand nombre de plaines renommées que tout le reste de l'empire. Les plaines d'Erivan, de Naktchivan, de Berdaa et de Moughan, en Arménie; celles de Khoï, de Tebriz, d'Ebhèr et d'Oudjan, dans l'Azerbaïdjan; celles de Soultaniè, de Koum, de Kachan, de Bouroudjerd, de Bilassan (4), dans l'Irak; celle de Raïghan, dans le Khorassan, trouvent toutes leurs rivales dans cette heureuse contrée; mais aucune d'elles ne peut se comparer à la plaine de *Chââb-bévan,* dont la beauté l'a fait considérer comme l'un des quatre paradis terrestres. Les trois autres sont: la plaine de Damas, celle de Samarcande et celle d'Obolla, près de Basra, qui toutes doivent la richesse de leur végétation à la profusion de leurs eaux salutaires.

La plaine de Chââb-bévan, située à deux heures de la ville de *Noubendjan*, tire son nom de Bévan, fils d'Iran. Elle n'a que trois parasanges de largeur. Elle présente une suite non-inter-

Thévenot, liv. III, chap. VIII, sur la route de Chiraz à *Kazroun*, ne semblent être que des dénominations différentes de celles que les voyageurs modernes ont données à ces mêmes localités.

(1) Macdonald Kinneir, pag. 74.

(2) Dupré, tom. I, pag. 342, et la carte de Lapie, pag. 344.

(3) Tavernier, tom. V, pag. 22; Dupré, tom. I, pag. 427, et Chardin, tom. IX, pag. 244.

(4) La plaine de *Mamouchan*, que l'on place près d'Hamadan, ne doit pas être confondue avec celle de *Moumchinan*, village dans les environs de Basra. Bakoui, pag. 459.

rompue de jardins et de vergers, dont l'excellence a été chantée dans les vers immortels du poète *Monténebbi* (1). Malgré sa célébrité, elle n'a pas encore été visitée, ni même mentionnée par un seul voyageur européen ; et cela par la seule raison qu'elle ne se trouve pas sur la route d'Ispahan à Chiraz, mais qu'elle reste sur la droite. Les autres plaines, célèbres par leur beauté autant que par la fécondité de leur sol, et que l'on appelle aussi Mergzar, c'est-à-dire prairies (Mourgzar), sont les suivantes.

La plaine de Kochq-i-zerd (du Pavillon-Jaune); elle a dix parasanges en longueur, cinq en largeur ; couverte de villages ; elle est arrosée par des sources nombreuses.

La plaine d'Erzen ; elle a deux parasanges de long sur une parasange de largeur. D'un côté, le lac d'Erzen la borde ; sur son autre bord règnent des forêts infestées de bêtes féroces (2).

La plaine d'Erchengan, entre *Gouvar* et Chiraz; elle a cinq parasanges de long et trois de large ; une rivière la traverse, et les bois qui l'entourent servent de repaire aux lions (3).

La plaine de Dèchtroun, de sept parasanges de long sur cinq de large, au-dessus de la plaine de Kochq-i-Zerd; c'est sur cette plaine que s'élève le caravansérai de *Robat* que Salahoud-din fit construire, et le pont nommé *Poul-i-Cheh-riari* (4).

La plaine de *Zindan;* elle a dix parasanges carrées. Au printemps, un petit lac se forme dans son centre ; mais la chaleur ne tarde pas à le dessécher. Cette plaine rivalise de charmes et de fécondité avec celle de Bévan, dans l'opinion de quelques-uns.

La plaine de Fali; elle a trois parasanges de longueur et une de largeur. C'est un endroit charmant, que longe une rivière ; mais les pâturages dont il est couvert ne donnent que des herbes per-

(1) Djihan-Nouma, p 271. مغاني الشعب للمغاني بمنزلة الرّبيع الزّبان.

(2) Djihan-Nouma, pag. 272, et Hamdoullah-Cazvini par Ouseley, tom. I, p. 304, et Morier's journey, pag. 94.

(3) *Idem.*

(4) Djihan-Nouma, pag. 272.

nicieuses durant l'été : les bestiaux peuvent toutefois s'y nourrir l'hiver sans danger (1).

La plaine de Katan, dans le voisinage de *Mechhed-i-Mader-i-Suléïman*, le tombeau de la mère de Suléïman.

La plaine de *Kam-i-Firouzroud*, sur les bords du Kour, est une belle vallée, mais dangereuse par ses lions (2).

La plaine de *Nerguis*, dans le voisinage de *Karzoun* et de *Khan-Azad*, a trois parasanges de long sur deux de large. Elle est entièrement marécageuse (3).

La belle plaine de Chiraz, arrosée par la rivière de Rougnabad, immortalisée dans les odes de Hafiz (4).

La plaine de Merdacht, près d'Istahar. Elle renferme les ruines de Persépolis (5).

La plaine de Chahpour, qui n'est pas moins célèbre que celle de Persépolis par les sculptures des rochers qui la bornent (6).

La plaine de Liravi, sur la côte méridionale à l'est de Djénab (Gounava) (7).

La plaine de Baft, à quatre parasanges de Yézd : elle est enfermée de hautes montagnes, arrosée par une rivière et couverte de charmantes maisons de plaisance sur ses rives, dont l'une jouit d'une température fraîche, tandis que celle de l'autre est chaude (8).

La plaine de *Tadvan*, non loin de *Djéroun*, qui, suivant Chardin, est un des endroits les plus délicieux de la Perse, situé au bout d'une plaine qui s'étend une demi-lieue en longueur, et qui est toute couverte de jardins; un fleuve rapide la parcourt d'un bout à l'autre, dans un lit fort enfoncé (9).

(1) *Idem.*

(2) *Idem.*

(3) *Idem*; Macdon.-Kinn., p. 53.

(4) Djihan-Nouma, pag. 273; Hafiz, 8e gazelen.

(5) *Idem*, *idem*.

(6) Morier, Johnson, Dupré dans la description des ruines; Morier et Ouseley, description de Chahpour.

(7) Macdon. Kinn. Memoir, p. 56.

(8) Djihan-Nouma, p. 267.

(9) Chardin, tom. IX, p. 292; Ta-

La plaine de *Khicht*, immédiatement au-dessus d'Abouchèhr (1).

La plaine de *Madacan*, auprès de Darabdjerd; elle a dix parasanges de longueur (2).

Lacs.

Le lac salé de *Bahtegan* que l'on nomme aussi *Bahirè-i-Amrou*, dans le district d'*Istahar*; la ville de *Niris* est sur ses bords; il a vingt parasanges de tour. D'un côté il est à douze parasanges de Chiraz, de l'autre bord il se dirige vers *Qerman* : c'est dans ce lac que se décharge le Cyrus ou le *Bendimir* (3).

Le lac de *Decht-i-Erzen*, dans le district de *Chahpour*; il a dix parasanges de tour. Ses eaux sont douces; parfois il se dessèche (4); dans le même district est encore un lac salé, dans le voisinage de *Karzin* ou *Karzoun* (5).

Le lac de *Dèriatchè* (la petite mer), également nommé *Mouroutchini*, est à trois parasanges de Chiraz; il est le réceptacle des eaux des environs, et a douze parasanges de circuit suivant le géographe persan (6).

Le lac de *Gadar* est celui que l'on a déjà cité en parlant de la belle plaine de *Zindan*; il se dessèche dans la saison chaude, il a à peine une parasange de circuit et jamais davantage (7).

Sources et Fontaines.

La source de Dilem, dans un district de ce nom, auprès de Chiraz, très-froide en été, très-chaude pendant l'hiver (8).

vernier, tom. V, p 22; Bruge, tom. V, p. 143.

(1) Ouseley, tom. I, p. 261; Morier's first journey, p. 81.

(2) Dupré, tom. I, p. 360.

(3) Djihan-Nouma, pag. 274.

(4) *Idem.*

(5) *Idem.*

(6) Chardin, tom. IX, pag. 185, et le Manusc. 433.

(7) Djihan-Nouma, pag. 272.

(8) Adjaib oul Maloukat de Kasvini.

La source de Zémirem (Sémiramis), auprès d'un lieu de ce nom, entre Ispahan et Chiraz ; c'est la célèbre fontaine des oiseaux destructeurs des sauterelles. Le traducteur persan de Kazvini parle comme témoin oculaire de l'effet que son onde produisit pendant la plaie des sauterelles qui désola Cazvin, en l'an 607 de l'hégire, 1210 de J.-C. (1).

La fontaine du village d'Abdourrhman, dans le Fars, qui, à sec presque toute l'année, n'a de l'eau qu'à une certaine époque, justement celle où les terres ont le plus besoin d'être arrosées pour développer le germe de leur fécondité (2).

La fontaine Hindouz, dans le Fars; elle est située entre deux montagnes; elle est en ébullition permanente; et la vapeur qu'elle exhale est si suffocante, que les oiseaux qui passent au-dessus de ses ondes y tombent brûlés (3).

Les sources chaudes Abi *Khourkher,* Abi *Bad*, Abi *Khouar* et Abi *Djénarou* auprès du *Gouh-i-baz*, montagne du Laristan, et dont Kempfer a donné la description (4).

Fleuves.

Le plus grand des fleuves de la Perse est le Qour ou le Cyrus ; le nom de ce fleuve est identique avec le Qour ou le Cyrus de la Perse septentrionale (5), mais pour le distinguer de celui-ci, il porte encore le nom de *Bend-i-Emir* (la digue du Prince). Le Bend-i-Emir prend sa source dans les montagnes de *Kélar.* Il aug-

(1) *Idem*, article des Fontaines.

(2) Adjaib oul Mahloukat de Kazvini, article des Fontaines.

(3) *Idem.*

(4) Kempferi Amœnitatum exoticarum, fasc. II., vol. IX, pag. 418 et seq.

(5) Quoique par le nom de Qour, on ne puisse entendre que le Cyrus, ici aussi bien que pour le nord, les historiens grecs nomment Araxas le fleuve qui passe devant Persépolis (tandis que c'est le Qour, ou le Bend-i-Êmir); et ils nomment Cyrus le fleuve qui baignait les murs de Pasargada. Nous démontrerons plus bas ce qu'il faut en penser.

mente ses ondes du tribut du *Chaâb-Bivan*, du Mabin, et de plusieurs autres petites rivières torrentueuses ; il arrose le district de *Kaméfrouz*, la plaine de *Merdécht*, et se jette dans le lac de Bahtégan (1) ; au-dessus de son embouchure, il reçoit les eaux du *Chémir*, qui tire sa source d'une fontaine chaude à trois milles anglais du village de *Gavian*, et coule au pied des villages de *Kemen* et de Zivènd (2). Ces trois villages sont situés en ligne directe parallèlement au chemin de Chiraz à Ispahan et Gazian, qui est à 89 milles anglais d'Ispahan. Le nom de Bend-i-Emir, que porte ce fleuve, lui vient de plusieurs digues, qui empêchent ses eaux d'avoir un écoulement trop prompt : l'une se nomme Bendi *Fahristan*, auprès de *Ramdjerd;* elle fut construite par l'Etabeq Fahr-oud-Dovlet-Djouli, de la maison des Seldjouk. La seconde se nomme *Bend-i-Azad-oud-Dovlet*, qui fut construite par le grand prince de ce nom, de la race de Bouvai (3). La troisième digue se nomme Bendi-Kassar; elle fut restaurée par l'Etabeq qui construisit la première (4). L'assertion de Kempfer (p. 300) et de Chardin (tom. 9, p. 228), que le Bend-i-Emir se jette dans le golfe Persique, est aussi erronée que le rapport de Figueroa (141-142) qui prétend que cette rivière coule vers Qerman, où il se décharge dans le sein des mers. Morier nous démontre qu'il se dirige vers Korbal (5).

Le fleuve que Macdonald Kinneir nomme *Ahamir*, porte des noms divers dans plusieurs autres Voyageurs; et dans les Sources orientales, on le nomme *Roud-i-Zivend*, du nom d'un village auprès duquel il passe ; sur la carte de Wahl, il figure sous la dénomination de *Ab-i-Khurrem*, et dans les Sources orientales il porte le nom de *Feravan* (Firavan) *Kervan*. Le Féravan, dit le

(1) Djihan-Nouma, p. 274.

(2) Macdonald Kinneir, p. 59.

(3) Morier, first journey, p. 124, tombe dans l'erreur en attribuant cet ouvrage à Tamerlan (Timour).

(4) Djihan-Numa, pag. 274

(5) Morier, first journey, p. 125.

Djihan-Nouma, prend sa source auprès de Féravan, dans le district de Djovain, passe auprès d'Istahar (Persépolis), et au-dessous du pont de *Khorassan*, se jette dans le fleuve *Niriz* (1). Celui-ci, comme Wahl l'a très-bien fait reconnaître, est le *Medus* des anciens, et non point le *Cyrus*, comme le prétend M. Grotefend dans les supplémens de la 3e édition de *Heeren;* car le Cyrus coulait auprès de Pasargada et dans la Perse creuse. Cette méprise ou cette confusion provient de l'assertion tout-à-fait insoutenable en géographie, qu'il faut chercher la Perse creuse dans la vallée de *Mourghab*, et Pasargade et le tombeau de Cyrus, dans le sein de cette vallée. Pasargade était dans la partie orientale de la Perse, au sud-est de Persépolis, puisqu'Alexandre, dans son expédition, arriva d'abord à Persépolis, en se dirigeant dans l'est, et que ce ne fut qu'ensuite qu'il parvint à Pasargade. Mais la vallée de *Mourghab* est dans le nord de Persépolis, et directement sur la route qui y conduit en venant de l'ouest, de sorte que si Pasargade pouvait avoir été dans la vallée de Mourghab, il eût fallu qu'Alexandre touchât à Pasargade avant d'arriver à Persépolis. Strabon dit plus bas, de la manière la plus précise, que Pasargade avait été située sur le Cyrus, ou l'*Agradatos*, que Pline nomme *Sitiogagus* (*quo Pasargadas septimo die navigatur*), et qui se jette dans le golfe Persique; par conséquent, ce n'est pas au nord de Persépolis qu'il faut chercher la Perse creuse et Pasargade, mais bien dans le sud.

Le fleuve *Djaroun* prend sa source aux environs de *Darab*, coule vers Karzi, et se perd dans la vallée située à dix parasanges au N. O. de Djaroun (2).

Le fleuve *Karagadj* prend sa source dans la montagne de *Kobil* et se perd dans la vallée de Kafr (3).

(1) Djihan-Nouma, p. 274. L'auteur est ici dans l'erreur : car le fleuve qui passe au-près d Istahar n'est autre que le *Zivend*, le *Chamir*, l'*Ab-i-Khourrem*, le *Medus* de Strabon qui tombe dans l'Araxes (Bendemir).

(2) Dupré, tom. I, pag. 456.

(3) *Idem*, tom. II, p 18.

Le fleuve de *Kafr* tire son nom d'un village ainsi appelé, entre Chiraz et Djaroun; on passe cette rivière auprès de *KhanÉïzenïian*, sur la route de Chiraz à Bender-Bouchehr (1)

Le fleuve *Khiêht*, autrement nommé le Chahpour, est indubitablement le *Nouchaver* des Géographes orientaux et le *Bochavir* de Thévenot. Il trouve son embouchure au-dessus de Abouchèhr, après avoir recueilli les eaux du Zirra (2).

Le *Zirra* prend sa source au village de *Gérré*, coule vers *Daïoun*, passe à *Délaki* et *Bergoï*, et se jette dans le Chahpour à Darou-ghai (3).

Pour présenter sous leurs anciens noms ces fleuves qui se déchargent dans le golfe Persique, nous allons faire le tableau de ceux dont parlent Néarque, Ptolémée, Marcien et Pline, entre le *Korios* (ou Kour, ou Kor, ou *Chourroud*) et l'*Arosis* (le *Tab*).

NÉARQUE.	PTOLÉMÉE.	MARCIEN.	PLINE.
. . . . . .	Karius.	Korius.	Salsos.
. . . . . .	Atapus.	Katrapus.	. . . . . .
. . . . . .	Dara.	Dora.	Daras.
Hyporéis.	Bagrada.	Bagrada.	Hyperis.
Areon.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Sitacus.	. . . . . .	. . . . . .	Sitiogagus.
Padargos.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Granis.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Rhogona.	Rhogomanis.	Rhogomanis.	. . . . . .
Brizona.	Brisoana.	Brisomna.	. . . . . .
Arosis.	Oroatis.	Oratios.	Oroatis.

(1) *Idem*, tom. I, pag. 456, et tom. II, pag. 18.

(2) Dupré, tom. II, pag. 18.

(3) Morier, Ouseley, Djihan-Nouma.

Il faut d'abord remarquer ici que Marcien et Ptolémée, qui s'avançaient de la Susiane vers le Fars, placent le Rhogomanis et le Brisomanis, qui semblent être le Rhagona et le Brizona de Néarque, après le promontoire de *Taoke* (Abouchèhr), tandis que Néarque, qui pourtant marchait dans la direction opposée, puisqu'il s'avançait du Fars vers la Susiane, les cite sur un point entièrement opposé; c'est-à-dire à l'ouest et non pas à l'est du promontoire de *Taoke*. D'Anville (1), Vincent (2) et Mannert avaient déjà reconnu cette erreur de Ptolémée et préféré la relation de Néarque, digne en tout de la plus entière croyance. En second lieu, Vincent (3) a remarqué que le fleuve qu'Arrien ne nomme pas auprès de Gogana (Cunkun, Kounkoun) est le *Bagrada* de Ptolémée et de Marcien, et le *Nabon* de notre carte. L'on crut que ce fleuve n'était pas nommé, parce qu'on interprétait ces mots du texte : Ορμιζονται δε προς υπωρειην, par : *Ils retournèrent au pied de la montagne* (4) ; mais comme Pline cite ici le fleuve *Hyperis*, et qu'il ne fait point mention de Bagrada, nous pensons qu'*Hyporeis* est un nom propre, voire même l'*Hyperis* de Pline. Troisièmement, l'*Aréon* et le *Padargos*, au rapport de Néarque, ne sont que des torrens temporaires, qu'il ne faut pas, par conséquent, chercher sur nos cartes. Il résulte de ces remarques, eu égard aux sources et aux embouchures des fleuves du Fars, qu'on les reconnaîtra sous les dénominations du tableau de l'autre part, en partant de Qerman pour la Susiane.

(1) Car il n'y a pas d'apparence qu'une position dans Ptolémée soit préférable au rapport que fait un navigateur de ce qu'il a reconnu par lui-même, sur les lieux. Mém. de l'Acad., tom. XXX, pag. 165.

(2) Ptolomy has misplaced it, and not Arrian. Vinc., Voyage of Nearchus, pag. 374.

(3) Vincent, Voyage of Nearchus, pag. 374.

(4) *Classe adradium montis collocata* Histoire indienne d'Arrien, édit. de Schmieder, pag. 200. On sait que cette édition est très-estimable à cause de ses savantes recherches en géographie.

GÉOGRAPHES ORIENT.	ARRIEN.	PTOLÉMÉE.	MARCIEN.	PLINE.
Kour *ou* Chourroud.	. . . . . .	Karius.	Korius.	Salsos.
Darïabin *ou* Dékan.	. . . . . .	Dara.	Dora.	Daras.
Nabon.	Hyporeis.	Bagrada.	Bagrada.	Hyperis.
Sitarégan.	Sitacus.	. . . . . .	. . . . . .	Sitiogagus(1).
Nichaver *ou* Khicht.	Granis.	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Benderrig *ou* Khanbidak.	Rhogona.	Rhogomanis.	Rhogomanis.	. . . . . .
Ab-i-Chirin.	Brizona.	Brisoana.	Brisomna.	. . . . . .
Tab.	Arosis.	Oroatis.	Oratios.	Oroatis.

Le *Diroud*, ou le fleuve du Diable, prend sa source sur la frontière de Qerman, met en mouvement une vingtaine de moulins, et se décharge dans la mer. Ce fleuve est peut-être le même que le *Diroud*, nommé par le géographe persan, du nom d'*Abi-Zémin*. Peut-être aussi ne l'est-ce pas. En général, nos cartes présentes ne s'accordent pas encore autant qu'on le souhaiterait avec les Sources orientales, relativement aux fleuves qui portent au golfe Persique le tribut de leurs ondes; avec les rivières intérieures, le défaut d'accord est encore plus grand, parce que plusieurs voyageurs leur ont donné des noms tout-à-fait différens. C'est ainsi que Chardin prit le *Kor*, qu'il traversa (2) (en se rendant à Bender-Abbassi) sur un pont d'une demi-lieue de long, à *Coureston*, pour le *Bend-i-Emir*. Ce qui peut ici l'avoir induit en erreur, est autant l'identité du nom (car le Bend-i-Emir se nomme aussi *Kor* ou *Kour*), qu'une digue qui barre également le cours de celui-ci. Mais ce *Kor*-là n'est point du tout le Bend-i-Emir

(1) Le *Cyrus* ou l'*Agradatas* de Strabon et le *Vatrachites* d'Amm. Marcellin qui nomme (chap. CXXIII, pag. 16) le Rhogomanis, le Brisoana et le Bagrada.

(2) C'est le fleuve Bendemir, venant de la province de Perse, pour aller se perdre proche du port de Congue (Kunk). Chardin, tom. IX, p. 223.

(l'*Araxes*), c'est le *Korios* de Ptolémée et d'Arrien, le *Salsos* de Pline, le *Roud-i-Chour* ou le fleuve saumâtre de la carte de Wahl, et dont Dupré fait mention sous le nom de *Kor*, auprès de *Latitoun*, lorsque ce voyageur donne son itinéraire de Bender-Abbassi à Lar (1), et qu'il annonce qu'il entre dans la mer, entre *Kiamir* et *Kunk*. Comme cette rivière sert de frontière entre le Qerman et la province de Lar, il en a déjà été question dans le chapitre de Qerman.

Le second fleuve que Dupré traversa sur la route de Bender-Abbassi à Lar, et imméditement devant Lar, comme il avait traversé l'autre un peu en avant de Bender-Abbassi, se nomme *Kalaton* dans son Itinéraire, et se décharge dans la mer auprès de Bender-Nachilon Nahl: comme Bender-Nachl est en face de l'île de *Bouchab*, et non fort éloigné de l'ancienne *Ziraf*, ce fleuve ne peut pas être un autre que celui qui, sur les cartes, se débouche en face de l'île de *Bouchab*, auprès de *Nachelon*, et que tous appellent *Darabin*. Mais les géographes orientaux ne nomment ni *Kilatou*, ni *Darabin*, le fleuve qui a son embouchure auprès de Ziraf. Il l'appellent *Zidégan*, ou *Dékan*.

Le fleuve *Kalébioun*, sur la route de Darah à Forg. On le traverse trois fois dans la plaine de Madavan.

Le fleuve *Roudbal*, qui prend sa source à douze parasanges de *Darab*, dans la montagne de Chah Abbas, auprès de Niriz, et traverse la ville de Darab. C'est celui que le Djihan-Nouma appelle Niriz, et qui, suivant ce texte, jaillit dans le district d'*Ardjan*, baigne les vallées de *Djighan*, de *Djour* et d'*Ardechir*, avant de se jeter dans la mer. Sur la carte de Lapie pour le Voyage de Dupré, le fleuve qui traverse Darab vient de Niriz, et, se dirigeant vers le sud-ouest, il parcourt effectivement le district de *Firouz-Abad*, c'est-à-dire les vallées de *Djour* et d'*Ardechir*,

(1) A une demi-lieue (de Latitoun), coule la rivière *Kor*, que nous avons longée la veille de notre arrivée à Jaroun. Dupré, tom. I, p. 422.

et se débouche dans la mer sous le nom de *Zitarégan*. Si cette assertion est réelle, on ne peut plus conserver le moindre doute qu'il ne faut point chercher ailleurs qu'à Darabjerd la célèbre cité de Pasargade, en ce que, suivant Strabon, Pasargade était sur le *Cyrus* ou l'*Agradates*, et, suivant Pline, sur le *Sitiogagus*, « *quo* » *Pasargadas septimo die navigatur* (1). »

Le *Zitarégan*, comme d'Anville (2) et Vincent (3) l'ont démontré, n'est pas autre que le *Sitacos* d'Arrien ; et dans peu de noms de lieux, l'étymologie de l'ancien terme s'est aussi bien conservée que dans *Sitacos*, *Sitiogogus* et Sitarigan. On peut démontrer d'une manière très-satisfaisante, pourquoi le fleuve qui passait à Pasargade s'appelle *Cyrus* dans Strabon. Le Zitarégan arrose le district de *Firouz-Abad* et reçoit dans son lit la rivière qui passe devant la cité décorée de ce nom (4). Mais le vieux nom de la ville et du district de *Firouz-Abad* est *Djour*, une altération évidente de *Cyropolis*. Par-là il devient évident que le *Sitacos* d'Arrien, le *Sitagogus* de Pline (5), et sur lequel, selon lui, on parvenait à Pasargade le septième jour de navigation, est le même que le Cyrus ou l'Agradates, qui, au rapport de Strabon, coulait devant Pasargade (6), et le même encore que le Zitarégan, qui, suivant le texte du Djihan-Nouma, reçoit la rivière de *Firouz-*~~*Abad*; et encore, suivant la carte de Lapie~~, le même que le Niriz, qui passe par *Darab* (*Pasargade*). Le fleuve Souïan de Figueroa, et ce qu'on en dit, coïncide bien avec le cours du

(1) Il faut se bien garder de croire que *Polifazzo* (Dupré, tom. I, p. 340, et tom. II, p. 68), c'est-à-dire le fleuve de *Yessa*, soit celui de Pasargade ; ce fleuve Figaroa, pag. 105) se décharge bien dans le *Souïana*, mais il ne passe point auprès de Fezza (Fessa) : mais auprès de Chiraz.

(2) D'Anville, Recherches géographiques sur le golfe Persique. Mém. de l'Acad., tom. XXX, p. 58.

(3) The Voyage of Nearchus, by Vincent, pag. 356.

(4) Djihan-Nouma, p. 274.

(5) Pline, tom. VI, p. 23.

(6) Strabon, tom. LIX, ch. III, § 6.

Zitarégan ; « la rivière de Sujan (Souïan), qui vient de bien loin, » et qui entre dans le golfe de Perse, vis-à-vis l'île de Bahraïn. » (L'Ambassade de don Garcias de Silva Figueroa, traduite par Viqueford, p. 95.)

Le fleuve Karzi (Karzin), qui prend sa source dans les environs de *Darabdjerd*, et se perd dans la vallée de Karri, le Djihan-Nouma l'appelle *Abi-Méqan* (1).

Le fleuve *Déqan* du Djihan-Nouma (2) et du géographe persan (3), prend sa source dans le Fars, au mont *Chad-Aférin*, arrose les districts de *Rousta-i-Chah*, les campagnes de *Djémergan*, *Koumar* et *Karzin*, et tombe dans le golfe Persique , entre Nédjirem et Ziraf, après un cours de cinquante-cinq parasanges.

C'est du village *Déqan*, ou *Zidégan* qu'il tire son nom. Ce fleuve ne peut être que celui qui est nommé *Nabon* sur les cartes, et qui, sur celle de Lapie, a son embouchure auprès de Bender *Asselou*.

Le fleuve de Firouz-Abad (probablement le *Phirstimus* de Pline, prend sa source dans le mont *Haznat*, arrose les districts de *Firouz-Abad*, tombe dans le *Zitarégan*, qui le porte dans la mer, après un cours de douze parasanges (4). Dans Wahl, il se nomme *Roudhané-i-Zinan ;* Franklin le nomme *Zinoun*.

Le fleuve *Nichaver* (le *Granis* d'Arrien), sort du mont Nichaver, arrose le district de ce nom, et se jette dans la mer après un cours de dix-neuf parasanges.

Le fleuve Chirin (le *Brisana* d'Arrien), sort du mont *Dinar*, et se jette dans la mer (4), auprès de *Djénab* (*Gunava*, sur les cartes anglaises); il est considérable. Ce n'est qu'avec difficulté qu'on le traverse à cheval. Il n'a que neuf parasanges de cours (5).

Le fleuve *Hara* vient du mont *Khounkan*, s'unit au *Chirin*, et entre dans la mer, après un cours de onze parasanges (6).

(1) Djihan-Nouma, p. 265.

(2) *Idem*, p. 274. Thévenot, ch. III, et VIII, le nomme *Bouschavir*.

(3) Djihan-Nouma, p. 274.

(4) Djihan-Nouma, p. 274.

(5) *Idem*.

(6) Manuscrit, N° 433.

La rivière *Douhid* se jette dans le *Chahpour*, après que celui-ci a parcouru un espace de dix parasanges avant d'avoir atteint la ville de ce nom (Chahpour) (1).

Le fleuve *Khandan*, qui sort du mont *Badjerm*, tombe dans le Chahpour après un cours de huit parasanges (2).

Le fleuve *Zerdè* arrose le district de *Firouz-Abad* (c'est sans doute celui que le Djihan-Nouma nomme *Firouz-Abad*), parcourt un espace de huit parasanges (3).

Le fleuve *Tas*, du géographe persan, doit-être le même que le Chirin du Djihan-Nouma, puisque, comme lui, il prend sa source au mont Dinar, et a son embouchure auprès de *Djénab* (4).

Le fleuve *Méhriz*, auprès de *Yèzd* (5); celui de *Débala*, non loin de cette ville, dans la vallée de *Taft* (6); celui de *Fazza* (*Pouli-Fazza*) (7); celui de *Kochladel-Fazer* ou *Zekart?* qui prend sa source au mont de *Skizzar?* et qui passe auprès de *Défid*, sous un pont de trois arches (8), et celui qui longe la route de Mayin et *Imamzade* (9).

Iles.

Les îles du golfe Persique appartiennent, d'après leur situation, à la côte du Fars, à cette portion de cette province que l'on nomme le *Dechtistan* ou le Germesir; et comme Morier et Ouseley, qui arrivèrent en Perse par mer, ont abordé quelques-

(1) Manuscrit, N° 433.

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

(4) *Idem.* Ce *Tas* est le *Brizana* qu'Arrien place après le *Rhogonis*, qui est la rivière de Benderriq. Wahl commet des erreurs en regardant le *Nouchaver* ou *Bouchavir* (le *Granis*) comme le *Brizana*, et le *Zitarégan* (Sitacus) comme le *Rhogomanès.*

(5) Dupré, tom. II, p. 97.

(6) *Idem*, tom. II, p. 92.

(7) *Idem*, tom. I, p. 340-466, t. II, pag. 68.

(8) *Idem*, tom. I, pag. 304.

(9) Johnson, chap. VII.

unes d'elles, et en ont fait l'histoire, aussi-bien que celle des pirates *Djévassims* qui s'en sont emparés, nous allons en citer quelques-unes des principales, sous leurs noms actuels, et sous les dénominations que leur donnent les écrivains de l'antiquité.

Ormouz, ou Hormouz, l'Αρμοζεια d'Arrien, l'Αρμυζα de Ptolémée, et l'Αρμοζυσα de Marcien. Comme cette île, ainsi que sir W. Ouseley l'a trouvé dans les sources orientales, s'appelait autrefois *Djaroun* ou *Garoun*, elle est probablement la Τυρρινη de Strabon, où le Γ, par la faute du copiste, aura pris la forme d'un T; de même que l'inverse paraît avoir eu lieu dans le mot Γαβριζ de Ptolémée, au lieu de Ταβριζ (Tebriz) (1).

Laredj ou *Lareg*, *l'Organa* de Néarque. Vincent d'abord la confondit avec Ormouz. La critique de Heyne l'éclaira sur son erreur, et plus tard, il changea d'opinion à cet égard (2).

Kichm, l'*Oaracte* d'Arrien. On y voit le tombeau du roi Erythras ou VOROCHTA, nom qui paraît s'être conservé dans celui *Broct*, ou Zroct. On la nomme aussi en persan *Djiziré-i-Diraz*, en arabe *Djizirèt-Tavilet* (l'île longue) (3).

Keïch, ou *Keïs*, la *Cataera* de Néarque. Elle fut jadis consacrée à Hermès et à Aphrodite; Ouseley en fait l'histoire d'après les sources orientales (4).

Angar, Bouchaab et Tomb (l'Ile des Tombeaux) sont compris dans Arrien, sous la dénomination générale de Αλλη νησος (5).

Polior est Πολωρα et *Indaravi* Κεκανδρος.

Après l'examen de la structure de la province du Fars sous le rapport du sol et des eaux, nous allons examiner les races de ses habitans, ses productions, ses monumens et ses divisions territoriales, comme nous les trouvons consignés dans les sources orientales.

(1) Ouseley, tom. I, pag. 155. Le Djihan-Nouma lui donne aussi les noms de *Djaroun* et de *Zaroun*, p. 257.

(2) Ouseley, tom. I, p. 162.

(3) Ouseley, tom. 1, p. 162.

(4) *Idem*.

(5) Vincent, et d'après lui, Schmieder, dans ses Notes sur Arrien.

Races ou Tribus.

Ibn-i-Haukal (1) et le Djihan-Nouma (2) donnent une liste des tribus qui habitent le Fars, et se nomment *Zem;* sous cette dénomination sont comprises la tribu de *Djiloune* (ou *Mihan*); la tribu d'*Ahmed-Ibn-oul-léïç*, qui s'appelle aussi *Zécaihan ;* la tribu d'*Ahmed-Ibn-i-Salah ,* qui s'appelle aussi *Barihan;* la tribu d'*Ahmed-ben-Houssein*, autrement dite *Karma ;* la tribu d'*Ardechir.*

Productions.

L'excellence de ses dattes , de ses riz , de ses raisins et de ses roses est connue par maintes relations anciennes, surtout par celle de Kœmpfer. Le Djihan-Nouma vante les savons , les vins doux , les huiles, les figues , et les toiles de bain d'*Ardjan ;* le chanvre, les poissons , les dattes et les toiles de bain de *Mahrouïan.* Les

(1) The oriental Geography of Ibn-i-Hankal, p. 82.

(2) Pag. 262. Ce paragraphe est tiré du Djihan-Nouma , parce que la traduction d'Ibn-i-Haukal, par Onseley, paraît tout embrouillée en cet endroit ; il nomme la première tribu *Heilouich* on *Senujan* , au lieu de *Djiloune* ou *Mihan ;* ensuite il prétend que la tribu de *Kara* et celle d'*Ardechir* ne sont qu'une même race. C'est dans la race de *Kara* qu'il faudrait peut-être chercher les Germains (Γερμα, كارما) d'Hérodote, qu'il comptait au nombre des tribus du Fars. Dans la précieuse nomenclature que Rousseau nous a donnée des tribus nomades (*Voy.* Notice histor. sur la Perse , pag. 54, et Dupré , ch. LXII), on omet non-seulement de citer les races que nous venons de nommer, mais plusieurs autres encore qui sont plusieurs fois mentionnées dans des histoires Persanes modernes , comme , par exemple , les tribus turcomanes *Teqèh* , *Etreq* , *Yémout* et *Géneklan* dont parle Morier (second journey, pag. 378) , les plaçant dans le *Gourgan* (Hyrcania), et dont il est question dans l'histoire de Nadir-Chah de *Mahdi*, dans le 6e livre, chap. III et XIII. On passe sous silence les tribus Arabes de *Cael* et *Taimn* , citées dans la même histoire , liv. III , chap. VI ; les tribus Turcomanes *Jemrali* et *Za-*

tapis et les rideaux d'étoffe de *Darabdjerd*, les tapis et les toiles de Djérem, les étoffes de soie et les rideaux, les toiles, les *roses et les duvets de Chiraz*, l'eau de rose de *Firouzabad*, le riz d'Istahar, la moumie et le sel de diverses couleurs de Darabdjerd; la magnésie, les mines d'acier et les armes de *Niriz*, les étoffes et les habillemens de *Bézza*, les cotonnades, les soieries et les brocards de *Yezd*, les fleurs, les fruits et les parfums de Chahpour, enfin les perles et les coquilles du golfe Persique (1). Il faut y ajouter les fabriques de cristal et de verre, et les ouvrages de marqueterie de Chiraz, dont les voyageurs modernes ont parlé avec éloge (2), les armes de Chiraz, fabriquées dans dix-sept manufactures, les melons, les tabacs, les bézoards et le baume nommé *Koudret-i-Benna*, que l'on tire du mont *Benna*, dans le Lar, auprès de Bender-Abbassi (3).

Division.

Nous avons déjà parlé de sa division naturelle, en partie septentrionale ou froide, nommée *Serdsir* ou bien *Serhad*, et partie méridionale ou chaude, nommée *Dechtistan* ou bien *Germsir*; mais sa division politique est, de temps immémorial, composée

dour (liv. I, chap. XVIII); la tribu septentrionale *Oar* (liv. VI, ch. V et XI), sans parler de tribus Afganes que l'on a également omises. Les tribus qu'Hérodote place dans le Fars sont celles des *Pasargades*, dont la plus noble branche est celle des *Achæmenides*; les *Artéates* et les *Perses*, les *Marafes* et les *Mazes*, les *Dropiques* et les *Zagartes*, les *Dahers* et les *Mardes*, les *Pantholes* et les *Deruses*, les *Germains*. De ces douze races, on en retrouve encore quelques-unes étymologiquement : *Achæmenides* se retrouve dans عجم *Adjem*; les *Artéates* dans اردشیر *Ardéchir*; les *Daher* dans le mot دهستان *Dahistan*; les *Mardes* dans مرد *Merd*; les *Germains* dans کارمان *Karmane* ou کرمان *Kermane*; les *Zagartes* dans سلغر *Salgar*; les *Morafes* dans مرو *Mero*.

(1) Djihan-Nouma, p. 273.

(2) Dupré, tom. II, p. 10, et Morier, first journey, p. 231.

(3) Kœmpf. Amœnit. exot., fasc. II.

de cinq cercles, que l'on nomme *Qourè* (1). Le qourè d'Istahar, c'est-à-dire le cercle de Persépolis; le qourè de *Darabdjèrd*, à l'est du précédent ; le qourè de *Kobad*, à l'*ouest* du qourè de Persépolis, qui est situé au milieu de ces deux cercles mentionnés. Ces trois cercles composent la partie supérieure du Fars. La partie inférieure se compose du cercle de *Chahpour*, immédiatement au sud du cercle de *Kobad* et du cercle d'*Ardechir*, qui confine au nord avec le cercle d'*Istahar*, à l'ouest avec celui de *Chahpour*, et à l'est avec le pays de *Lar*. En ajoutant le Laristan aux cinq cercles susnommés, on aura l'ensemble géographique de cette province, et l'on pourra se faire une idée de son importance politique.

Ruines d'anciens monumens du Farsistan.

Hoeck nous a présenté de la manière la plus claire, dans un exposé concis, tout ce qu'on avait rapporté sur les ruines de Persépolis. Il admet l'hypothèse de Heeren, qui a regardé ces édifices comme des monumens sépulcraux. Deux considérations nous empêchent néanmoins d'y donner notre adhésion. La première est qu'il aurait fallu, pour les admettre comme tombeaux, que les sépulcres des rois n'eussent été qu'à Persépolis, ce qui ~~n'était pas du tout le cas, puisque ceux-ci~~ n'étaient pas seulement dans la montagne royale de Rahmet et dans la montagne à double cime, nommée *Aktépé et Douta;* mais encore à *Ecbatane* (2) et à Arbelles, où ils furent dévastés par Caracalla. La seconde considération qui nous fait rejeter l'hypothèse de Heeren, est que la procession solennelle de toutes les nations de l'empire avec les productions du territoire, qui, dès l'époque de la fondation de la monarchie persanne, avait lieu tous les ans

(1) Djihan-Nouma, p. 262.

(2) Olivier fait mention de ces monumens sépulcraux. Kinneir en vit d'autres à *Sahana* (*Voy.* son Voyage, pag. 131); et les rochers de *Gendjnamè*, près de Hamadan, (*idem*, p. 126) confirment ce que Josèphe dit des tombes royales près d'Ecbatane.

à la fête du *Noorouz*, et dont l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours par les députations que les gouverneurs de provinces sont obligés d'expédier à la cour du grand Roi, avec des présens composés, en grande partie, des productions du sol et de l'industrie propres à chaque contrée, n'a point de rapport à la mort ni aux funérailles, mais rappelle le souvenir d'une institution que les souverains avaient établie lorsqu'ils étaient parvenus au comble de la puissance. En conséquence, *Herder*, qui voyait dans ces bas-reliefs la représentation d'institutions politiques de Djemdfid et de cérémonies usitées à la cour de ce grand Roi, nous semble avoir été plus heureux dans ses assertions que Heeren, ce que nous confirmeront probablement quelque jour les inscriptions cunéiformes que nos savans ne sont pas encore parvenus à déchiffrer. Il est bien à regretter qu'aucun des voyageurs modernes qui ont exploré ces lieux n'ait pris la peine de copier quelqu'une de ces inscriptions et de nous la communiquer, afin de nous donner de nouveaux matériaux à déchiffrer, ou pour nous fournir les moyens de nous confirmer dans les essais que nous avons déjà tentés. Par la comparaison des trois inscriptions cunéiformes que l'on trouve dans Niebuhr et Lebruyn, on demeure convaincu qu'il faut peu compter sur celles du dernier. L'inscription qui règne autour de toutes les fenêtres, d'une *manière uniforme*, et que Chardin et Kœmpfer ont rapportée, manque d'identité dans le travail de ces deux voyageurs; et Morier, qui, lors de son second voyage, ne se contenta pas de mettre à découvert le côté représentant les processions solennelles, dont les dessins de Chardin, de Niebhur et de Lebruyn nous avaient donné connaissance, mais découvrit même la moitié de la grande inscription publiée par ce dernier, n'a communiqué ni dessins ni inscriptions.

Les ruines du château d'Istahar. Morier les visita et n'y trouva point de sculptures (1).

(1) Morier, second journey, p. 84.

A mi-chemin de *Tchihlmmar* (les Quarante Colonnes, mais dont seize seulement sont debout), l'on trouve les sculptures de *Nakch-i-Redjeb*, dans le style de celles de *Nakch-i-Roustem*, c'est-à-dire de l'époque des Sassanides. Le dessin de Morier (1) prouve en faveur de l'exactitude de celui de Niebuhr (2), Chapour (Sapor) y est représenté dans toute la majesté de sa cour.

Nakh-i-Roustem; Morier et Ouseley (3) ont décrit avec détail les sculptures du mont *Douta* (que Kœmpfer, dans sa Relation, pag. 306, nomme *Achtopah*, c'est-à-dire *Aktépè*). Elles représentent, d'une part, la victoire de Sapor sur l'empereur romain Valérien; et d'une autre part, le partage de la couronne entre Ardéchir et Chapour, que le premier avait associé à l'empire. Parmi les quatre tombeaux du mont *Douta* de Ctésias, qu'Heeren et Hoeck ont confondu avec le mont royal de Diodore, se fait remarquer le sépulcre de Darius Hydaspe. L'inscription cunéiforme de quinze lignes, dont parle Chardin, tom. IX, pag. 123, n'a pas encore été copiée.

Zindan-i-Djemchid; la prison de Djemchid. C'est ainsi que l'on nomme les grottes du village de Hadji-Abad, au pied de la montagne de Nakchi-Roustem, à l'orifice de la ravine escarpée de Djihan-i-Zevend, d'où s'élance le fleuve *Polbar* (qu'on nomme aussi *Farbar, Féraoun, Khourrem-Abad et Medus*); on y voit trois inscriptions en pèhlevi, dont Morier ne relate qu'une, et selon l'apparence avec moins d'exactitude que celle que Hoeck se complaît à louer dans ce voyageur (4).

Le rocher nommé *Nakara-hane-i-Djèmchid*, la salle de musique de Djèmchid, auprès du village de Bend-ï-Émir, ainsi nommé à cause de la fameuse digue d'Azadouddovlet, n'est remarquable que par sa structure (5). Il ne faut point confondre ce rocher

(1) *Idem*, first journey, p. 84.

(2) Niebuhr, tom. II, p. 125.

(3) Morier, first journey, p. 126. Ouseley, p. ...

(4) Hoeck, p. 16. *Vir accuratissimus Morierus.*

(5) Morier, second journey, p. 72.

avec l'édifice carré et blanchâtre, auprès de Nakch-i-Roustem; que Kæmpfer (pag. 324) nomme aussi *Nakara-Hanè*, et que Morier considère comme un pyrée (1).

A un mille anglais de Nakchi-Roustem, au pied de la montagne, et dans la direction de l'est, on remarque des aqueducs taillés dans le roc, et qui n'ont pas été achevés, dont le plus considérable a 67 pieds de longueur, 2 de largeur et 15 de hauteur (2). Personne avant Morier ne les avait décrits. C'est aussi lui qui, le premier, fit la remarque de plusieurs aqueducs au-dessus du sol, qui avaient été taillés dans la roche vive, derrière les ruines de Persépolis (3). Il ne put point pénétrer dans les souterrains décrits par Chardin (4); mais il explora avec soin la montagne de Persépolis, et découvrit quelques ruines de l'édifice nommé *Harem-i-Djemchid*, le harem de Djemchid, que l'on appelle aussi *Taht-i-taous*, le trône du Paon (5).

Immédiatement à l'extrémité de la croupe du Nakch-i-Roustem, là où cette montagne se dirige vers l'est, s'élèvent deux tours que Kæmpfer seul a décrites (6); il les appelle *Seng-i-Suleyman*, pierre de Salomon. On y voit aussi deux colonnes, dont l'une est sur la hauteur. Morier ne fait pas mention des deux tours que Kæmpfer regarde comme des constructions modernes; mais il parle des colonnes situées à l'endroit où la chaîne se détourne vers l'est, et de la terrasse de 24 toises qui règne à la sommité du rocher. —Des six bas-reliefs qui décorent les sculptures de Nakch-i-Rustem, Morier n'en a donné que quatre d'une manière exacte; il n'a pas publié le deuxième, qui se compose de neuf personnages, ni le quatrième, qui représente le triomphe de Sapor sur l'empereur Valérien. Le dernier de ces bas-reliefs, dessiné par Niebuhr, est le plus intéressant de tous, à cause de la grande inscription en pehlevi,

(1) Morier, first journey, p. 128.
(2) *Idem*, second journey, p. 78.
(3) *Idem*, first journey, p. 135.
(4) Morier, second journey, p. 77.
(5) *Idem*, *ibid.*, p. 79.
(6) Kæmpfer, p. 308.

dont malheureusement l'illustre voyageur n'a pu relever que la sixième partie environ (1). Sir. W. Ouseley a relevé les inscriptions sassanides du second sépulcre que renferme le rocher, et desquelles Johnson n'avait fait que parler.

L'édifice situé à cinq lieues anglaises au sud-est de Chiraz, et nommé *Mesjid-i-Maderi-Suleyman*, temple de la mère de Salomon, a déjà été décrit par Chardin (2), Thévenot (3), Kæmpfer et Niebuhr. Trois lieues anglaises plus loin, l'on trouve encore d'autres sculptures de l'époque de Chapour. Le meilleur conducteur pour y arriver est de remonter une rivière qui prend sa source à une centaine de toises de ces monumens et coule dans la direction de Chiraz (4). Près du coteau sur lequel s'élèvent les ruines persépolitaines de Mesdjid-i-Mader-i-Suleyman, sont deux grandes tables d'inscriptions en caractères pehlevi, que l'outrage du temps a rendus presque indéchiffrables, et un tombeau taillé dans le roc (5).

Mechhed-i-Mader-i-Suleyman (6), c'est-à-dire le tombeau de la mère de Salomon, dans le Mourghab, que Morier, et, d'après lui, Grotefend, ont pris à tort pour Pasargade qui était dans l'est de la province de Parsis, présente un petit édifice fondé sur sept degrés, que Morier et Grotefend considérèrent comme le tombeau de Cyrus, tandis que Hoeck veut que ce soit une sépulture sassanide (7). Morier, dans son second Voyage (8), fait mention d'un pilastre (assez rapproché de ce monument, mais, toutefois, isolé des autres pilastres qui s'élèvent dans la plaine), qui est couvert des sculptures les plus remarquables : le burin y a tracé dans le style le plus pur, une figure que l'on prendrait pour un prêtre

(1) Niebuhr, tom. II, p. 129.
(2) Chardin, tom. VIII, p. 185.
(3) Thévenot.
(4) Morier, second journey, p. 66.
(5) *Idem.*
(6) Hoeck ne fait point de distinction de ces deux monumens.
(7) Hoeck, p. 62.
(8) Morier, second journey, p. 66.

égyptien, à sa tiare (calantica triplex) ornée de vipères et de cornes de bœuf, comme on l'observe fréquemment dans les monumens de l'Égypte. Cette figure a aussi quatre ailes de chérubin. Le tombeau dont il est question, qui s'élève en forme pyramidale sur sept degrés, jette une grande lumière sur son origine: tout porte à croire qu'il fut construit au temps de Cambyse, par des architectes égyptiens; mais comme les sculptures de ces pilastres divers sont également accompagnées de caractères cunéiformes, elles dénotent, dans l'architecture persépolitaine, un mélange du style égyptien et du style de la Bactriane (1).

Les ruines de Chapour dont les sculptures éternisent le triomphe de Sapor sur l'empereur Valérien, ont été visitées et décrites par Morier (2) et Ouseley (3). Après eux Johnson eut le même avantage (4). Elles sont taillées sur les rochers, tant sur l'une que sur l'autre rive du fleuve Chapour, et les détails des costumes et des armes des divers personnages sont du plus haut intérêt et dignes de l'attention la plus soutenue. Dans une des grottes gît une statue dont Johnson et Ouseley donnent une représentation fort peu semblable. C'était à Chapour que s'élevait le fameux Pyrée nommé *Gavich* ou du taureau. A cinq parasanges de cet endroit sont les ruines de *Chah-Behram* dont Kæmpfer a fait mention, et qu'aucun autre voyageur n'a fait connaître après lui (5). De même, il n'y a que lui et Chardin (6) qui fassent mention d'une tour carrée nommée la tour du Diable blanc, taillée dans la montagne, à deux journées de Persépolis, sur la route de *Souza* (Suze). Les rochers de *Tengsendjan*, à seize parasanges de Chiraz,

(1) Les renseignemens les plus récens sur ce monument nous viennent de Joseph Barbaro, tom. II, p. 108. *Un luogo a modo d'una Chiesola.*

(2) Morier, second journey, p. 50.

(3) Ouseley's Travels, t. I, p. 280. Mais les planches sont si noires qu'on ne peut reconnaître le caractère de ces sculptures.

(4) Johnson, 4e livraison.

(5) Kæmpfer, p. 365.

(6) Chardin, t. IX, édit. d'Amsterdam.

sont aussi très-remarquables par leur structure dans le défilé qu'ils forment sur la route de Souza (1).

Darabdjerd. L'on remarque de magnifiques sculptures à une demi-lieue hors de la ville. Ouseley est le premier qui les ait copiées (2).

Firouz-Abad. On remarque dans ce lieu une colonne de pierre de cent cinquante pieds de hauteur sur vingt de circonférence : elle s'élève au pied des restes d'un édifice quadrangulaire : sur la rive opposée sont les ruines du Pyrée célèbre. A sept lieues anglaises de Firouz-Abad, sur la route de Chiraz, deux sculptures représentent, dans des dimensions colossales, deux personnages à cheval (3).

Après cette revue des ruines des anciens monumens du *Fars* (ou du *Pars*, comme cette province est toujours nommée dans le poème intitulé Chahnamé, qui est l'histoire la plus croyable dont se glorifie la littérature orientale), nous mettrons sous les yeux du lecteur les noms des Pyrées les plus célèbres, en tirant nos documens, non-seulement du *Chehristani* qui guida Hyde dans le tableau qu'il nous a donné (Voy. son livre : *De Religione veterum Persarum*, p. 153) et auquel S. W. Ouseley renvoie également

(1) Kæmpfer, p. 36.

(2) Ouseley, tom. I, pag. 263, et tom. II, pag. . . .

(3) Macdonald Kinneir, Geograph. Memoir, p. 68. C'est une question importante à résoudre pour l'explorateur des antiquités persanes, de savoir si, dans les monumens, les ruines ou les sculptures, on a jamais trouvé le type du *Perseus* des Grecs ; car quoique ce personnage ait la plus grande analogie avec *Mithras*, comme M. le conseiller aulique Creuzer le démontre jusqu'à l'évidence, dans la deuxième édition de sa Symbolique, ce n'est pourtant pas le même individu, puisque Perseus, considéré comme *Berzin* برزین, c'est-à-dire fondateur du culte du feu, est fort antérieur à Zoroastre. C'est d'après lui que toute institution nationale a été caractérisée du nom de *Berzin perséenne* : de là ce vers si souvent répété dans le Chahnamé :

برزین عمود و برزین کلاه

» Armé.... d'une lance perséenne et d'un
» casque perséen. »

dans le 2e chapitre de sa relation, mais encore du LXIIe chapitre nommé بيوت النيران les *Temples* du feu, du livre : *les prairies dorées* de la plume de *Mèsoudi*, et surtout du Chahnamé.

Pyrées ou Temples du Feu.

Féridoun bâtit le premier un temple du Feu à *Tous:* c'est celui qui est nommé *Keraker* (dans le Bouchaira et le Sistan), et que Behmen, fils d'Isfendiar l'acheva. Il en construisit un autre à El-chiqer valran (1) dans lequel on adora des idoles dont Nouchirvan le purgea. Keïkosrov construisit, entre le Fars et l'Irak (Chapour), celui de *Gèosidjè* كوسيجه ou *Gèosiiè* كوسيه. Celui qui construisit le pyrée nommé *Djerdjis*, à Koumis, auprès ou d'après *Chehristani-Harir*, est inconnu.

Le pyrée *Gèdjender* كجندر fut bâti par Siïavouch, et celui d'Ardjan (ou d'*Erdjan*), dans le Fars, fut élevé sur la fin du règne de *Lorasb.*

Suivant les autorités indiquées, tous ces temples du Feu sont antérieurs à Zoroastre ; Zerdoucht ne fut que le réformateur ou le restaurateur du *culte ignéen* qui avait été consacré par Houchenq, dont les sectateurs furent nommés *Mèh-Abad* مه آباد ; Djemchid lui avait substitué le culte du soleil et de la lune : Zoroastre le rétablit. Avant ce législateur, ce culte pur n'était pas l'adoration effective du feu ; c'était le déisme, et la flamme de naphte liquide qui s'élançait du sein de la terre pour briller sur l'autel, marquait simplement le point vers lequel il fallait se tourner dans l'accomplissement de la prière ; on en trouve la preuve dans le Chahnamé, lorsqu'il rend compte de l'arrivée de Këïqavous et de Keïhosrov au pyrée d'*Azèrabadjan*, c'est-à-dire l'Azerbidjan (à Tebriz). (2)

(1) الشيكر و الران Peut-être que ce mot est celui de *Mesoudi* كالان, c'est-à-dire *Mourghab* (Djih.-Noum., p. 272).

(2) *Voy.* le Bourhan-i-Kati imprimé, pag. 42.

بیک هفته برپیش ایشان بدند
مپند ارید کاتش پرستان بدند
که آتش بدا نگاه محراب بود
پرستنند رادیده پرآب بود

« Ils demeurèrent auprès d'eux l'espace d'une semaine. N'allez pas croire
» qu'ils fussent des adorateurs du feu : la flamme n'était là que comme le taber-
» nacle. Des larmes remplissaient les yeux de ceux qui étaient venus faire leurs
» dévotions. »

Ces autres vers confirment ce fait en attribuant à Djemchid l'institution de l'adoration du Soleil :

پرستش همی کرد خورشیدرا
چنان بود بدراه جمشیدرا

« Il adorait le Soleil. Djemchid était tombé dans cette insigne erreur. »

Les pyrées antérieurs à Zerdoucht avaient plusieurs noms, suivant la planète à laquelle l'autel du feu se trouvait consacré. Le plus renommé de ces sept feux, qui sont cités dans les dictionnaires persans *Bourhan-i-Kati* et Ferhenq-i-Chou-Ouri, était celui d'*Azer-Gouchtasb*, dont le nom se répète fréquemment, même presqu'à chaque instant, dans le poème de Ferdousi. Gouchtasb rétablit le pyrée qui existait à Balkh. Sous le règne de ce prince, Zoroastre construisit ceux de Nichapour et de Féza, et transporta le feu sacré du *Hhavaarezm* خوارزم dans le pyrée de Darabdjird, qui, dans le Chehristani, porte le nom d'*Azer-Hhèrè* آذر خره, et dans Mèsoudi, celui d'*Azer-Nihr* آذر نهر (1). Il était en réputation de la plus grande sainteté. Les Guèbres, craignant que les Musulmans ne vinssent éteindre le feu sacré qui brûlait sur son autel, le transportèrent au pyrée de Fesa ou Féza, et à celui de *Beiza*,

(1) Il ne faut pas le confondre avec celui du Fleuve de Feu, این چه معنی دارد.

qui se nommait *Kerban* (1). Une inscription en pehlevi portait que la construction de ce temple avait coûté trente mille pièces d'or.

Suivant le texte du *Ferhenq-i-Djihangiri*, qui a servi de base au *Bourhan-i-Kati*, Hyde donne cette liste des divers pyrées :

Le pyrée de *Ièzd,* au mont Elbourz ;
Celui d'*Ouroumiè*, nommé Dirarkhch درخش, le brillant ;
Celui de *Zourouchq*, près de Hérat ;
Celui de *Beït-Ahdan*, à Zanaa ;
Celui de *Beït-Kauzan*, à Fergana.

Mèsoudi cite ceux-ci :

Le pyrée d'Istahar, aujourd'hui Mesdjid-i-Mader-i-Suleyman, c'est-à-dire le temple de la mère de Salomon, qui fut construit par *Houmaï*, fille de Behmen ;

Celui de Chapour, bâti par Dara ;

Celui de Djour (Firouz-Abad), érigé par Ardechir, Babeq et Toubal طوبال, l'un des plus beaux monumens de la Perse, et que les Musulmans renversèrent ;

Le pyrée de *Ma-innar* ماء النار (l'eau de feu), d'où, selon Mèsoudi, partirent les trois mages pour la Palestine afin de porter des présens à l'enfant de la crèche ;

Celui de *Barid* بارد, élevé par Ardechir ;

Celui de *Soulm* سلم, en Irak, construit par Bouran, fille de Khosrov-Perviz.

Le Djihan-Nouma fait mention des pyrées de *Kazroun* (2), de *Balkh* (3) et *Kerban* (4), de ceux d'*Ardastan* (5), de *Mabin* (6), de *Fihar* (7), érigés tous les trois par Behmen, fils d'Isfendiar,

(1) Bakoui, Notices des Manusc., pag. 450.

(2) Djihan-Nouma, pag. 276.

(3) *Idem*, p. 298.

(4) Djihan-Nouma, p. 291.

(5) *Idem*, *ibid.*

(6) *Idem*, *ibid.*

(7) *Idem*, p. 309.

ainsi que ceux d'*Istahar*, de celui déjà cité de ***Zourouchq*** (1), et de celui de ***Kévachir*** (2). Cette dénomination, suivant les localités, doit être distinguée de celle qui est consacrée pour la division des sept feux qu'Hyde nous a donnés d'après la nomenclature ainsi conçue du *Ferhenq-i-Djihangiri :*

Azer-i-Mihr آذر مهر, le feu du Soleil;
Azer-i-Nouch آذرنوش, le feu des sources de naphte ou terrestre;
Azer-i-Berzin آذربرزين, le feu de la foudre (Jupiter);
Azer-i-Behram آذر بهرام, le feu de Mars ou métallique (Mars);
Azer-i-Harin ou Hourdad, le feu des arbres et des plantes;
Azer-i-Aïin آذرآيين, le feu des vases ou de cuisine;
Azer-i-Gouchtasb, le feu des étoiles (Vénus).

Le culte du feu des astres existait long-temps avant Zoroastre. Ce législateur institua le culte du feu du Soleil et de la foudre, comme on le voit dans ce vers de Ferdousi:

نخست آذر مهربرزين نهاد

» Il institua le premier le feu du Soleil et de la foudre. »

Il rétablit aussi le culte du Soleil dans le pyrée de Balkh. Chacun de ces sept temples était consacré à une planète, comme l'histoire sacrée des Indiens le confirme également. Hyde, d'après le Bourhan-i-Kati, dit : « Ils construisirent sept temples en l'honneur des sept planètes. » Il paraît qu'ils regardaient le Soleil comme une des sept planètes.

Le culte de Vénus et de son feu était fort antérieur à celui du Soleil ou de Mithras, qui ne dut son institution qu'à Zerdoucht, et dont on doit le distinguer, parce qu'il était tout différent. Le Chahnamé, qui est le seul livre qui puisse bien guider dans l'intelligence des écrits zends زند, distingue, à diverses reprises, ***Anahid*** de ***Mithra***, le génie du Soleil; et le culte du feu des

(1) Djihan-Nouma, p. 256. (2) *Idem.*

Anaitis, bien loin de n'être pas Persan, est plutôt le plus ancien culte national des Perses, antérieur au culte de Mithra. Peut-être que l'on trouvera quelque jour jusqu'à quel point on se trompe en présumant l'analogie de *Mihr* avec Mithra, de Berzin avec Persée ; de Nouch avec Dionise, et de Gouchtasb avec l'Anaitis des Grecs.

Retournons à la topographie.

Le Cercle d'Ardechir.

Chiraz, que Macdonald Kinneir place sous le 52° 44' de longitude E. et le 29° 36' de latitude N. (1); que les tables persanes placent sous le 78° 15' de longitude et 29° 36' de latitude (2), que Bakoui (3) met sous le 88° 5' de longitude et 29° 36' de latitude, que le Djihan-Nouma (4) place sous le 88° 00' de longitude, et 29° 30' de latitude, et enfin que Trezel (5) place sous la latitude de 29° 33' 7", n'est pas seulement la capitale du cercle d'Ardechir, mais encore celle de tout le Fars.

Elle est la résidence d'un Chahzadé qui la gouverne; Houseïn-Aly-Mirza est son nom. Ses murailles sont coupées de six portes; dans son centre est une citadelle nommée *Ark* : c'est un carré de 80 toises sur chaque côté (6); les édifices les plus remarquables qu'elle renferme aujourd'hui furent construits sous les auspices de Kérim-Khan le Curde, qui gouverna la Perse sous le simple titre de Véqil. La mosquée du Véqil, le bazar du Véqil, le jardin du Véqil, le bain du Véqil sont, entre une trentaine de mosquées, les édifices les plus dignes de l'attention des voyageurs. Sur une élévation au nord de la ville, à la distance d'environ une lieue anglaise, se présente un château moderne nommé Taht-i-Kadjar

(1) Macdonald Kinneir's geograp. Memoir, pag. 60.

(2) Dupré, tom. II, p. 2.

(3) Notice des manuscrits, p. 442.

(4) Dijhan-Nouma, p. 292.

(5) Dupré, tom. II, p. 2.

(6) Macdonald Kinneir, p. 62.

(le trône de Kadjar), auquel le roi actuel, issu de cette tribu, qui l'a fait construire, a attaché le souvenir de sa dynastie; il ne se compose que d'une grande salle décorée de peintures. C'est ce château de plaisance que Johnson nomme *Tukhti-Koudjèra*, d'après la mauvaise prononciation des Anglais. Le jardin du Véqil porte aujourd'hui le nom de *Djihan-Nouma* (spectacle de l'univers); les appartemens du palais, enclavés dans ce magnifique jardin, sont ornés des marbres les plus beaux de Tébriz et des émaux les plus riches (1). De ses fenêtres, Chiraz offre le coup-d'œil le plus enchanteur. Morier en a tiré plusieurs vues; au milieu du jardin est un pavillon nommé *Qoulah-i-Firenqi*, on en a déjà vu de semblables à Tehran et à Tébriz.

A deux lieues anglaises au N. E. de Chiraz, dans un canton stérile, on révère le tombeau de Saadi, que Kérim-Khan avait couvert d'un édifice de haute apparence, qui est déjà à moitié délabré. La fontaine de Saadi, qui contient des poissons sacrés, rappelle le culte dont on honorait anciennement les poissons dans l'Orient. Au sommet du côteau que l'on appelle la montagne de Saadi, sont les ruines du château nommé Kala-i-Bender, et au revers qui regarde Chiraz, l'on remarque une fontaine d'une profondeur étonnante, que Chardin et d'autres voyageurs n'ont pas omis de faire connaître.

Au pied de ce côteau est le charmant jardin désigné du nom de *Dilqoucha*, c'est-à-dire épanouissant les cœurs, qui est affermé, comme tous les autres jardins de la couronne, à des jardiniers qui vendent les fleurs et les fruits que leur travail y fait naître (2). A droite, sur la route d'Ispahan, sont les ruines du charmant faubourg de *Mousalla* dont Hafiz chanta les délices dans ses odes. Le tombeau de cet illustre poète est non loin de ce monument; la mosquée de Mir-Hamza, surmontée d'une coupole en émail

(1) Morier, first journey, p. 106, second journey, p. 63; Dupré, t. II, p. 5.

(2) Morier, second journey, p. 63.

bleu, enjolive ce canton. Johnson a levé des copies des portraits de Saadi et de Hafiz, d'après les tableaux qui se trouvent dans une salle du palais annexé au jardin de *Djihan-Nouma*. Ils sont tous deux en costume de derviche; Hafiz tient un gourdin et une tasse de derviche; Saadi une corbeille de fleurs et une masse d'arme (Tchakan). D'autres lieux de pèlerinage tels que celui de *Heft-Tèn*, les sept corps, celui de *Tchihl-Tèn*, les quarante corps, possèdent de magnifiques jardins sur le chemin qui conduit à la gorge qu'on est obligé de franchir pour jouir de l'admirable perspective de la vallée d'*Alla-Ekber* (1); ensuite vient le sépulcre de Mir-Aly, fils de Hamzè, le descendant du septième imam Mourza. Chiraz possède sept collèges; les plus en réputation sont celui de l'*Imam-Koulikhan*, celui de Hachem, père du premier vizir Ibrahim; celui de *Mouchtéhid* et celui du Véqil, qui n'a pas été achevé (2). On voit à Chiraz sept *caravansérais*, celui de Kaïsériè, construit par Imam-Koulikhan, est le mieux tenu; les autres portent les noms de *Dèbbègan* (des tanneurs), *Daïègan* (des teinturiers), *Indouïan* (des Indous). Chiraz est encore célèbre par ses coursiers, ses armes, ses cristaux, ses émaux, ses gravures sur pierres dures en cachets, ses vases, ses vins, ses confiseurs, ses tabacs, etc., etc., etc. Les cyprès de Chiraz sont aussi renommés que les platanes d'Ispahan.

Chiraz porte les beaux noms de *Dar-el-Ilm* دار العلم, le temple de la science et de Bourdj-oul-ovlia, la bourgade des Saints. La vieille mosquée ne fut pas construite sous le khalifat d'Aly, ainsi que le dit Morier (car Chiraz doit son origine à *Hédjadj*); ce fut *Amrou-ben-Léïç* qui la fit bâtir; deux autres mosquées, d'après leurs inscriptions, sont des monumens de la piété de *Sâad-Ibn-i-Zengi*, à qui Saâdi avait dédié son Gulistan, et de Zangar. On remarque encore à Chiraz les sépultures de Mohammed, fils de

(1) Johnson, chap. v; Morier, first journey, pag. 104.

(2) Morier, first journey, p. 102.

l'iman Mousa, du grammairien Ziboüïe, de Cheikh-Abdallah-Hafif et de Cheikh-Rouz-i-Djihan (1).

Parmi les belles promenades des environs de Chiraz, il faut compter celle de *Khaldjan*, sur la route qui conduit à la montagne de *Dérak* et à la source purgative d'*Ab-i-Djacht*, à dix parasanges de distance (2).

Les trente-deux villages de la dépendance de Chiraz sont répartis en deux districts nommés Karabag et Tchoubazar (ou Soubazar) (3). Chiraz a pour population 10,000 familles Persanes; 30 familles Arméniennes et 400 familles Juives. Les revenus du gouvernement, par les fabriques de cristaux, de soieries et de tissus de laine, s'élèvent de 130 à 150 mille toumans. Il y a 17 manufactures de sabres; les lames de Chiraz sont très-fameuses, surtout celles que l'on nomme *Kara-Khorasan*, d'une couleur noirâtre; l'acier vient en disque, de Lahor et non pas du Khorasan, à ce qu'assure Dupré. Il y a aussi des manufactures de poudre : le salpêtre qui sert à la confectionner vient du Lar. Les exploitations de son commerce consistent principalement en tabac, en cristaux, en lames, en pipes, en soieries, en poteries, en chevaux, en vins, etc.

La totalité du revenu de Chiraz est au moins de 400,000 toumans (4).

L'on a déjà parlé de l'antiquité des ruines de l'édifice nommé Mesdjid (et non pas *Mèchhèd-i-Mader-i-Suleyman*), situées au S. E. de Chiraz. A trois lieues anglaises au nord de Chiraz, est un canton tout en beaux pâturages, nommé *Hal-at-Pouchan*, lieu où l'on revêt les habits d'honneur : toutes les fois que le roi envoie un costume d'honneur au gouverneur de Chiraz, celui-ci, fût-il prince du sang, est obligé d'aller au-devant jusqu'à cet endroit; là il s'en revêt; c'est également un *Badjgâh*, lieu d'octroi ou de douane, où des employés, nommés *rahdaran*, mot à mot pos-

(1) Djihan-Nouma, p. 263.
(2) *Idem*.
(3) Dupré, tom. II, p. 8.
(4) *Idem*, tom. II, p. 14.

sesseurs du chemin, les véritables commis de nos barrières, prélèvent la taxe. Un caravansérai en ruine, le petit ruisseau de Rouknabad, chanté par Hafiz, sont dans ce canton (1).

Zèrgàn, à cinq parasanges de Chiraz ; suivant la boussole, elle est par le 24° N. O. du pic, toujours couvert de neige, de *Chèchpèr*, qui est célèbre par ses sources nombreuses (2). La plupart des muletiers qui vont dans le sud de la province sont de Zergan : elle a environ 300 maisons.

Ardegan, non loin du mont Chèchpèr, est une bourgade de la même importance (3).

Le village de Bendi-Emir où se trouvent la fameuse digue et un pont sur l'Araxes (4), qui conduit aux villages de *Zeïtoun*, de *Kenare-Mirgas* et de *Zivend* (5).

Les voyageurs à venir auront à déterminer la position inconnue de la ville que Bakoui nomme *Kardfana-Hosrov*, qu'*Azad-oud-Dovlet* est supposé avoir bâtie. Il y dirigea un canal et y planta un jardin.

Le Cercle d'Istahar.

Istahar, sous les 88° 30' de longit. et 30° de latit., selon le Djihan-Nouma (6), et 88° 30' de long. et 30° 5' de latit. suivant Bakoui, ainsi nommée d'*Istahar*, fils de *Qéïoumerç*, est l'ancienne Persépolis. *Houchènq* lui donna plus d'étendue ; Behmen ou *Houmaï* l'acheva ; trois châteaux au sommet de trois montagnes la protégeaient : ces châteaux portaient les noms d'Istahar ou la citadelle, de Chiqestè et de Chigran. La ville, dans une longueur de quatre parasanges en comptait dix de circuit ; elle occupait ainsi la plus grande partie de la plaine de *Merdecht*, si prodigieusement cou-

(1) Morier, second journey, p. 69.
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) Djihan-Nouma, p. 265.
(5) Notices des Manusc. et Ext. des Mém., p. 424.
(6) Djihan-Nouma, p. 265.

verte de débris d'antiquités. Istahar fut la citadelle ; et *Tchihlminar* le palais des quarante colonnes. On a déjà parlé de ces ruines ; il ne faut qu'y ajouter l'aqueduc, qui, selon le Djihan-Nouma, y conduisait les eaux chaudes de la montagne et les grottes souterraines dont Chardin a parlé sous le nom de *Zindan-i-Abad* (1). On a fait mention des antiquités nommées *Nakch-i-Roustem*, *Nakara-Hanè-i-Djemchid*, *Harem-i-Djemchid*, *Zindan-i-Djemchid*, qui sont dans la plaine de Merdecht. Nous n'avons rien à répéter sur les ruines de Mourghâb ou Mèchhèdi-Mader-i-Suleyman, dans la vallée de *Polbar* ou *Zivend* (le Médus des anciens), qui se jette dans le fleuve Bendemir. Il ne faut point confondre ce lieu de Mourghâb, qui signifie l'eau des oiseaux, avec la fontaine nommée Ab-i-Mourghân qui a le même sens : ce n'est pas ici non plus la fameuse fontaine qui est entourée des oiseaux destructeurs de sauterelles, et qu'on ne trouve que dans les environs de Zémirem, situé sous les 85° 40' de longitude et 30° 40' de latitude ; selon le Djihan-Nouma (2), les habitans de Zémirem ne boivent que de l'eau de citerne, tandis que ceux de Mourghâb boivent de l'eau de la rivière du Zivend ; Kæmpfer commet donc une erreur (page 357) sous ce rapport.

Aucune partie du Fars n'a été si minutieusement décrite par les voyageurs, tant anciens que modernes, que le district d'Istahar, non-seulement à cause des ruines de Persépolis, mais aussi parce qu'il est directement sur la route qui conduit d'Ispahan à Chiraz, les deux foyers du commerce.

Après Mourghâb, les lieux situés sur la route sont le caravansérai de *Han-i-Kergan*, le caravansérai de *Divid*, Tcholgistan, Surmè ; Yezdchâst, qui est une petite ville où la route latérale que Morier et Dupré avaient suivie depuis Mourghâb, se réunit

(1) Notices et Extr. des Manusc., pag. 488.

(2) Djihan-Nouma, p. 268. Dans cet ouvrage, Zémirem est compris dans le cercle d'Ardechir, ainsi que le village de Djofarim, que Petit de La Croix, Hist. de Timour, t. II, p. 102, nomme *Yougem*.

à la grande route qui passe par *Audjan*, celle que Johnson avait tenue. Ces deux routes sont parfaitement tracées sur la carte de Lapie, avec indication des lieux intercalés.

Sur la route ordinaire gisent *Feth-Abad* (que Johnson nomme *Cutst-Abad*), *Maï-in*, que Johnson confond avec le Mayar, qui est entre Yezdehâst et Ispahan, ou plutôt il les transpose par négligence. Chardin (1), Kœmpfer (2), et la carte de Lapie, qui nomment cet endroit Maïn, prouvent la confusion. Dans le Djihan-Nouma (3), ce lieu porte le nom de *Mabin*. Dans la montagne, sur la route de *Kochqèrd*, petite ville au nord de laquelle est un village considérable nommé *Imamzadè-i-Ismaïl*, du tombeau d'Ismaïl, fils de Mousa-Kasin. Maïn, Maï-in ou Mabin, est célèbre par ses grenades.

Audjan, au centre d'une plaine qui a environ huit lieues anglaises de largeur, sur une longueur de cinquante du N.-O. au S.-E. Dans l'histoire de Perse, elle est renommée comme le lieu où Bihram-i-Gour se complaisait le plus à se livrer aux exercices de la chasse. A douze lieues d'Audjan, l'on montre un marais qui engloutit ce prince avec son cheval dans la poursuite d'un onagre qu'il chassait. Chardin nomme cet endroit *Ohjon;* Johnson, *Oozen*. Les deux endroits qui se suivent entre Audjan et Yezdehâst sont nommés par Johnson *Kooshkezerd* et *Dehgurdon*; par Lapie, *Kochkezar* et *Dek-Guierdoun*, mots dans lesquels on a peine à reconnaître *Kouchgufer* et *Dih-Gerdan*.

Yezdehâst, suivant le Djihan-Nouma *Iezdehor*, pittoresquement suspendu sur la crête d'un roc, à l'extrémité orientale d'une vallée que traverse la plaine du même nom, et dont le sol est copieusement arrosé (4). Une reine de la famille des Séfis y construisit un beau caravanséraï et une mosquée; on trouve aussi la sépulture d'un *Imamzadé:* elle a deux mille ames de population.

(1) Chardin, tom. IX, p. 42.
(2) Kæmpfer, tom. IV, p. 293.
(3) Djihan-Nouma, p. 267.
(4) Morier, first journey, p. 152.

Ses productions sont le coton, le riz, du blé magnifique, qui fait que Yezdehâst est renommé par la blancheur et l'excellence de son pain. Un proverbe dit que la suprême félicité consiste à manger du pain de Yezdehâst, à boire du vin de Chiraz, auprès d'une fille de Yezd. Il ne faut pas plus confondre cette dernière ville, qui est dans le même district, sur la lisière orientale du désert, avec Yezdehâst, que les deux lieux entre Ispahan et Yezdehâst, nommés *Houmécha* et *Maïar*, avec ceux de *Houm* et de *Maïin*. Yezdehâst est la forteresse frontière entre le Fars et l'*Irak-Adjémi*, c'est-à-dire les gouvernemens d'Ispahan et de Chiraz ; comme Yezd est la ville frontière sur la marge du désert, entre le Fars et le Kouhistan.

Yezd est placée, suivant le Djihan-Nouma (1), sous les 89° de long et 32° de latitude. Bakoui la place sous les 89° 5' de long. et 32° 5' de latitude (2) ; les tables persanes la mettent sous les 92° 15' de long. et 32° 15' de latitude ; et Trézel a fixé sa latitude sous les 32° 14'. Cette cité, d'environ 35 mille ames, dont 4000 Guèbres et 24 familles Juives, est située sur la lisière du grand désert, et les confins du Kouhistan. Elle est l'une des plus dignes d'être visitée des voyageurs, en raison de la beauté de son site et de celle de ses habitans. Ses étoffes sont très-estimées. Dupré (3) et Kinneir sont cependant les seuls voyageurs cités dans ce mémoire, qui l'aient vue. Le dernier, dans son mémoire géographique sur la Perse, lui accorde 20,000 feux, et la regarde comme l'entrepôt du commerce de l'Inde et de Bochara avec la Perse. Il prétend aussi qu'elle est du ressort de l'Irak-Adjemi : en cela il se trompe, car le Djihan-Nouma (4) l'enclave positivement dans le district nommé Kourè-i-Istahar. Les brocards de Yezd et les tapis de feutre de *Bast*, village qui en est eloigné de 8 parasanges, sont ce qu'on trouve de mieux dans ce genre

(1) Djihan-Nouma, p. 267.
(2) Notice des Manusc., p. 464.
(3) Dupré, Voy. en Pers., t. II, p. 95.
(4) Djihan-Nouma, p. 267.

dans toute l'étendue de l'empire Persan. Dupré cite, par leurs noms, les neufs portes percées dans les murs qui l'entourent (1). Elle renferme quatre colléges pour les sciences, vingt mosquées, dont l'une est remarquable par quatre minarets et des coupoles couvertes d'un émail verdâtre. De vingt-quatre caravansérais, douze sont pour le logement des étrangers, et douze pour emmagasiner les marchandises (2). La plus grande partie de ces caravansérais et les bazards, richement pourvus de denrées et de produits, appartiennent au gouvernement. Le prince du sang Hassan-Aly-Mirza envoie chaque année 40,000 toumans au trésor de sa Hautesse. Yezd contient plusieurs raffineries de sucre ; trente-quatre manufactures d'armes, dont treize ne fabriquent que des sabres et des poignards (3). Les étoffes les plus riches qu'on y tisse se nomment *Zoundouz* et Déraïi (4). On y fait aussi, comme à Kerman, des chales unis ou de diverses couleurs, à raies ou à bouquets. Les fabricans paient annuellement une taxe de dix à cinquante toumans outre le droit de timbre. Six fois l'année, des caravanes de Hérat y apportent les chales de Cachemir et l'acier des Indes, celles de Mechhed, les peaux de mouton de Bochara, celles d'Ispahan et de Chiraz, des armes d'Europe, les cuivres de Russie, et les soies du Guilan, attendu que le sol de Yezd donne à peine 2,000 batmens de cette production (5).

Le nombre des Guèbres de Yezd, et de ceux qui sont répandus dans quinze villages dont Dupré donne tous les noms (6), monte à environ 8,000. Livrés à l'agriculture et au commerce, et s'employant comme messagers, ils paient au gouvernement la somme de dix mille toumans par an; ils n'en sont pas moins durement traités pour cela. La protection qu'on leur accorde ressemble à une vé-

(1) Dupré, tom. II, p. 96.
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) Not. et Extr. des Manusc., p. 424.
(5) Dupré, tom. II, p. 96.
(6) *Idem*, *ibid.*, p. 104.

ritable oppression. Leur grand pyrée est délabré ; ils n'entendent plus la langue zend de leurs livres sacrés, et le persan leur est plus familier que leur ancien idiôme ; de même qu'en Turquie, les Grecs modernes sont plus familiers avec le turc qu'avec le grec de l'ancien tems. La relation d'Ouseley contient, au 3e chapitre, des détails circonstanciés sur leur religion, avec des indications sur les sources d'où il a tiré les documens qu'il présente.

Le petit fleuve *Mèhriz* arrose le territoire peu spacieux, qui est susceptible de culture, entre la ville et le désert ; il produit les figues les plus succulentes et les raisins et les melons les plus délicieux.

La vallée de Bast est une des promenades les plus ravissantes de la Perse : elle commence à 4 parasanges de *Yezd*. le Débala qui l'arrose, la divise en *germesir* et *serdesir*, c'est-à-dire, en région chaude et en région froide (1).

Aberkouh, sur la route de Chiraz à Yezd, et sur la frontière de l'*Irak*. C'est le chef-lieu d'un district de quinze villages, dont Dupré relate les noms, et qui paient annuellement au fisc, une somme de mille toumans et deux milles batmens de bled. Son commerce consiste en garance, en poil de chèvre, dont on fait des chales de diverses sortes. Après les villages de *Chèms-Abad* et *Sifid-Abad*, le chemin d'Abergouh à Yezd traverse déjà une portion du désert, qui n'est qu'un marais salin (2). Ensuite viennent les villages de *Dhichir*, *Bote*, *Tourounpouch*, *Chah-Abad*, *Feracha* (le *Feragué* de d'Anville), *Sinoutch*, *Taft*, où l'on fait de beaux feutres et de magnifiques toiles de lin que l'on imprime à *Olougourd*, *Hassani*, *Babachah*, *Fadi*, *Moubarèqè*, *Tcham*, et *Abrichoun* (3). Lapie omit de marquer ces lieux sur la carte qu'il dressa pour le voyage de Dupré.

(1) Dupré, tom. II, p. 92.
(2) *Idem*, *ibid.*, p. 87.
(3) Dupré, tom. II, p. 88-94.

Le Cercle de Kourè-i-Kobad.

Après le cercle que nous venons d'examiner, et qui est la portion de la Perse que les voyageurs ont parcourue, nous allons traiter d'une région qui nous était entièrement inconnue avant la relation de Macdonald Kinneir. Depuis des siècles, aucun Européen n'avait eu occasion d'explorer cette partie occidentale du Fars; du moins, aucune description ne nous en était parvenue. Cela tenait moins, sans doute, à ce que la route des caravanes auxquelles les voyageurs s'associent se prolonge du nord au sud, qu'aux périls auxquels les exposait la tribu de *Mémacena*, qui exerce le brigandage à main armée (1). Cette peuplade de voleurs, que *Dupré* nomme *Memessani* dans sa nomenclature des tribus, sont les *Memaceni* dont parle Quinte-Curce, comme habitant de l'autre côté de l'Oxus, et qui alors arrêtèrent la marche d'Alexandre, comme aujourd'hui ils attaquent les caravanes. Ils habitent toute la partie orientale du Fars qui confine au Loristan et au Kousistan, à partir de Kazroun jusqu'à *Kala-i-Sifid*, chef-lieu du district de *Kobad*. Les détails que Morier donne, dans ses deux ouvrages, sur la férocité de ces brigands, ne sont pas faits pour encourager le voyageur à visiter les merveilles de la vallée de *Chaab-Becan*, que l'on compare au Paradis, et les antiquités de *Kalâ-i-Sifid*.

« Les montagnes de *Kaumaridje* que nous traversâmes, dit-
» il, sont infestées d'une race de voleurs nommés *Memeh-Sunni*;
» ils vivent dans les plus profondes retraites de leurs vallées
« sauvages, et pillent l'imprudent voyageur avec une impuni-
» té qu'explique assez la nature de leur inabordable canton.
» Quoiqu'on ait fait diverses tentatives pour leur inspirer de la
» terreur et les soumettre à l'obéissance, en infligeant les plus
» cruelles tortures au petit nombre d'entr'eux qui se sont laissé

(1) Q. Curt. dit, liv. VII, *memaceni, valida gens.*

» prendre, cet exemple fut toujours perdu ; l'amour de l'indé-
» pendance et du pillage l'a emporté sur la terreur des châti-
» mens et d'une mort infâme.

» La structure abrupte de leurs montueux repaires, vrais laby-
» rinthes pour qui n'en a pas une longue habitude, favorise tel-
» lement ces bandits, qu'on les a vus parfois fondre sur les voya-
» geurs et enlever, au milieu des caravanes, des hommes et des
» mulets chargés, lorsqu'ils jugeaient qu'on ne pourrait leur op-
» poser une grande résistance.

» Lorsque le général Malcolm traversa leurs montagnes dans
» sa première mission, ce furent ces brigands qui chargèrent sur
» leurs mulets les riches présens destinés au roi de Perse. Ils
» étaient alors si bien fortifiés dans leurs manoirs, que les khans
» et les gouverneurs des cantons de leur voisinage s'étaient dé-
» terminés, tant ce fléau était inévitable, à entrer en arrange-
» ment avec eux pour avoir une part dans le butin qu'on ne
» pouvait les empêcher de faire : à cet effet, ces seigneurs en-
» tretenaient, dit-on, des agens auprès des Mémèh-Sunnis pour
» le réglement du partage (1).

» Leurs principales habitations sont dans les montagnes qui
» entourent la forteresse de *Kala-i-Sifid*, château inaccessible
» qui commande le territoire sur la lisière du Fars. On compte
» que cette tribu redoutable peut mettre aujourd'hui encore dix à
» douze mille cavaliers en campagne. Ils ont dans leur tradi-
» tion, qu'ils sont les descendans de Roustem, le plus célèbre
» des héros persans, et se glorifient de leur ancienne origine.
» Deux de leurs plus anciennes tribus portent en effet les noms
» de *Roustem* et de *Zal*, père de cet illustre guerrier ; et comme
» les exploits de ces héros sont narrés fort au long dans le
» Chahnamé, ce peuple en lit les vers avec le plus grand en-
» thousiasme (2). »

Malgré les difficultés que présente l'abord de *Kala-i-Sifid*,

(1) Morier, first journey.

(2) Morier, second journey.

chef-lieu de la tribu des *Memassonni*, l'intrépide autant qu'infatigable Macdonald-Kinneir y a pu pénétrer et nous a donné une description de cette inexpugnable forteresse.

Kala-i-Sifid, nommé également *Kala-i-Espid*, *Zaid-Abad*, et *Kala-i-Ziad*, est une forteresse au sommet d'un mont isolé dont la base a vingt parasanges de circuit. Ziad, de la maison d'*Oummia*, y résidait au temps d'Ali, comme gouverneur de la Perse. Ibni-Nasr-Devani le restaura sous la dynastie des Seldjouks (1). La ville en est à une parasange.

Nevbendjan, et nommé également *Nébendgan*, est situé sous les 87° 30' de longitude et 30° de lat. C'était jadis une vaste cité. L'Itabecq Djauli la fit ressortir de ses ruines. L'air en est chaud, le sol fécond. A deux parasanges de cette ville, commence l'admirable vallée de *Chaab-Bévan*, l'un des quatre paradis terrestres que Montenéby a chantés (2).

Baiza, que quelques auteurs attribuent au cercle d'Istahar parce qu'elle n'est qu'à une journée de Chiraz, est située sous les 88° de longitude et les 30° de latitude. Elle tire son nom de la blancheur des pierres qui composent ses édifices, ce mot équivalant à celui de *Sifid*, qui veut dire blanc en persan (3). Des raisins d'un poids prodigieux et des pommes d'une grosseur étonnante forment une partie de ses productions (4). La plaine de Baiza, de dix lieues carrées, est une des plus magnifiques de la Perse. On reconnaît qu'elle doit son origine à Gouchtasb.

Ardjan ou *Erdjàm* ou *Arghan*, sous les 85° 30' de long. et 30° de lat. (5), selon le Djihan Nouma, et les 86° 30' de longitude et 35°

(1) Djihan-Nouma, p. 271; Chardin dit, tom. IX, p. 160: « Ils appellent ce merveilleux ouvrage *Calaa Dioe Sefid*, le château du Démon blanc; et ils prétendent que c'est là où s'enferma le géant Rustem ou Hercule, après de longs combats. » Cette tradition est conforme à ce que nous avons dit. Macdon. Kinn., p. 73.

(2) Djihan-Nouma, p. 270. Bakoui, Extr. des Manusc., tom. II, p. 442.

(3) Djihan-Nouma, p. 266.

(4) Bakoui, Not. des Manusc. du Roi, tom. II, p. 429.

(5) Djihan-Nouma, p. 271.

30' de latitude selon Bakoui (1), est située sur l'extrême frontière du Fars et du Khouzistan. C'est une grande ville entourée de murailles percées de sept portes. Elle a plusieurs mosquées et de beaux bazards, et est célèbre par ses olives, ses figues, ses dattes, ses grenades, et surtout par l'excellence de ses savons. Son pont sur le *Tab* (l'Orontes, Oroates), est un des chefs-d'œuvre de l'architecture persane moderne. Il n'est composé que d'une seule arche de 50 coudées de hauteur sur une longueur de 160. Ses habitans sont presque tous conducteurs de chameaux. Dans son voisinage est un fameux couvent nommé Tanbour, et près du village de Tarian, est une source profonde dont les eaux font tourner un moulin (2). La ville d'Ardjan est nommée dans le Djihan Nouma, *Djebeliiè*, *Sahriiè*, *Berriiè* et *Bahriiè*, c'est-à-dire de la montagne, de la plaine, du continent et de la mer, parce qu'elle est à la fois sur la montagne et dans la plaine. La dernière épithète lui est attribuée, quoiqu'à une journée des côtes. Cette expression est l'effet d'un amour outré pour l'antithèse, dont on trouve souvent des exemples dans les écrivains orientaux.

Le port d'Ardjan se nomme *Mehrouïan*, ou *Mahrouïan* (les visages de lune). Ce lieu est situé sous les 86° de longitude et les 30° de latitude. L'air en est chaud, malsain; mais l'activité de son commerce le rend le premier port de la côte de Perse, et le premier entrepôt de l'exportation entre le Fars et le Khouzistan (3). La relation la plus estimable, sous le rapport de la géographie, que nous connaissions sur la route du Khouzistan, est l'itinéraire de la marche de Timour, extrait de l'Histoire de Cherefouddin de Yezd. Voici ce qu'il porte :

» Le quatrième, il traversa la rivière d'Abargoun (rivière qui
» sépare le Fars du Khouzistan), le *Tab* (l'*Orontes* ou l'Oroates),
» et alla camper à *Behbéhan*. Le 5e du même mois, il passa la

(1) Notice des Manusc., t. II, p. 422.
(2) Djihan-Nouma, p. 271.
(3) Histoire de Timour par Petit de la Croix, tom. II, p. 185.

» rivière d'*Abchirin* (Brizano) et campa dans la plaine de *Lachter*.
» Le 6e il passa à *Qedje-Havas*, et campa à la source de la rivière
» de Canbidac (le Rhogonis, qui a son embouchure à *Benderrig*).
» Le 7e, il campa au village de *Joulaha*. Le 8e, il passa à Baht,
» traversa la rivière d'*Abchoub* (la petite rivière de la vallée
» de *Chaabbévan*), et campa à Malémirchal. Le 9e, il passa
» la rivière de Cavedan (le *Khicht* ou le *Granicus*), où il s'informa
» de la forteresse de *Kalaasefid*. De là, il alla loger à *Neubend-*
» *jan*. Le dixième jour, il rangea son armée en bataille, et alla
» camper au pied de Kalaa-Sefid, qui est une des plus fortes cita-
» delles de l'Asie (1).

Le district de ***Darabdjerd***. La majeure partie de ce territoire porta jadis le nom de *Choubankare*, qui est celui de la famille gouvernante. Il comprend la partie orientale du Fars qui, à l'orient, confine au Kerman, et au sud, à la contrée de ***Lar***, touche dans l'ouest au district de ***Djour*** (Firouzabad) et à celui de ***Chapour-Djour***, qui autrefois dépendait du cercle d'Ardechir; il est considéré par quelques-uns comme un district particulier, tandis que d'autres en font une dépendance du district de Darabdjerd. Nous n'avons eu d'autre raison de préférer cette dernière division, que l'intention de placer l'une après l'autre les trois antiques cités de ***Darabdjerd***, de ***Farza*** et de ***Firouz-Abad***, le chef-lieu de Djour. Sir William Ouseley a, dans une excursion particulière, recherché et décrit les antiquités de ce pays. Dupré fut à Darabdjerd et à Firouz-Abad; mais il ne dit pas un mot des ruines et des sculptures décrites par Ouseley et que l'Europe connaissait antérieurement encore par les mémoires de Macdonald-Kinneir, preuve nouvelle que des yeux divers voient diversement, et qu'un nouveau voyageur peut encore avoir beaucoup à faire, malgré les relations de ses précurseurs. Aussi les meilleurs relations ne dis-

(1) A trois lieues et demie anglaises de Kalaa. « Sefid est le défilé de *Kout-* » *el-Zourab*, dont le passage est très- » difficile et que Macdonald Kinneir » regarde avec beaucoup de vraisem- » blance comme les *Portas Persicas*. »

pensent pas de lire d'autres ouvrages de même nature ; car chaque voyageur a considéré le pays et le peuple sous un point de vue différent, suivant ses lumières ou son goût. Aussi, parmi les ouvrages que nous avons passés en revue, celui de Macdonald-Kinneir intéresse surtout le géographe. Celui d'Ouseley est apprécié de l'antiquaire et de l'orientaliste ; le marchand et l'économiste se complaira dans le livre de Dupré. Sous le rapport des mœurs et des coutumes, celui de Morier méritera une juste préférence.

Darabdjerd ou *Darabgerd*, situé sous les 91° de long. et 30° de latitude, selon le Djihan-Nouma (1) et selon Tavernier, d'après les tables persanes, sous les 80° 15' de longitude, et 30° 15' de latitude. Elle est située au milieu d'une plaine : au centre de la ville, qui a une parasange de circuit, s'élève une hauteur qui porte la citadelle. Les montagnes du voisinage donnent des sels de sept couleurs différentes, du mercure, la meilleure *moumie*, substance de la plus haute efficacité pour rétablir les os fracturés. Elle est préférée à la moumie des montagnes d'Ardjan et de *Lar*, d'une qualité bien inférieure. Son territoire porte des citrons exquis, des oranges aussi délicieuses, et des pommes de la plus rare beauté (2). Darabdjerd fut, dit-on, construite par Behmen, fils d'Isfendiar, qui avait aussi bâti la ville de Feza (Fessa). Elle est à 12 parasanges de cette dernière et à quarante-deux de Chiraz. A une demi-lieue de la ville, sont les magnifiques sculptures dont Ouseley a fait la description (3) : puisque plus d'un des habitans qui accompagnèrent l'illustre voyageur les vit alors pour la première fois, il ne faut pas s'étonner si d'autres voyageurs ne les avaient pas aperçues, et par conséquent n'en avaient pas parlé. Nous croyons que Darabdjerd est l'ancienne Parsargada, d'après les autorités suivantes : la position est déterminée par ce qu'en dit Pline, qui la place à l'extrémité la plus orientale. *Prœtereà habet Persis in extremis*

(1) Djihan-Nouma, p. 268.
(2) Macdonald Kinneir, p. 75.
(3) Ouseley, pag. 163.

finibus Laodiceam, ab Antiocho conditam. Indè, ad orientem Magi obtinent Pasargadas castellum. Pasargade était donc encore plus dans l'est que Laodicée; celle-ci, suivant Strabon, sur l'Araxes, que Hoeck (1) pense être le même que Bend-i-Emir, tandis que ce sont deux fleuves différens. L'Araxes ou l'Agradatos, qui parcourt la Perse creuse, se jette dans le lac de Bahtegan. Le fleuve qui passe devant Pasargade se jette dans le golfe Persique. *Flumen Sitiogagus, quo septimo die, Pasargadas navigatur* (2). Ce fleuve, comme nous l'avons démontré dans le paragraphe qui traite des fleuves, n'est que le Sitacus d'Arrien, le Sitarégan des géographes orientaux, qui reçoit dans son lit les eaux de la rivière qui vient de *Djour* (Cyropolis), et que pour cette raison l'on appelle aussi Cyrus. Celui-ci (*Voyez* la Carte de Lapie), passe devant Darabdjerd et se rend à la mer.

Hoeck cite un passage de Marcien qui n'est pas indifférent quand il s'agit de prouver la situation sud-est de Pasargade; c'est celui dans lequel il dit que la tribu des Pasargades réside sur la côte méridionale du Kerman. Pour se convaincre de l'erreur que l'on commet en cherchant Pasargade à Mourghab, il suffit de prendre en main Arrien, et de jeter les yeux sur la carte. Dans sa marche de l'ouest vers l'est, Alexandre, en traversant les défilés de *Sourkhab*, arrive d'abord à Persépolis, puis à Pasargade. Si cette dernière ville eût occupé la position de Mourghab, le Macédonien (comme Hoeck le remarque très-judicieusement), aurait évité cet inutile détour, et serait passé par Persépolis plutôt que par Pasargade. Enfin à ces preuves tirées des passages des auteurs, s'en joint encore une autre qui est philologique. On la trouve dans la dernière moitié du mot de Darabdjerd, que l'on nomme aussi

(1) Vet. Mediæ et Persiæ monumenta, p. 58.

(2) Plinius, LVI, XXIII.

Darabqerd. Il y a de l'analogie entre *Qerd* et *Gada*, et quiconque a fait quelque attention à l'usage qu'ont les Grecs de défigurer les mots orientaux, comme les Orientaux ont pu estropier les expressions grecques, ne doutera plus de l'identité de Qerd et de Gada. Qerd est d'ailleurs synonyme de *Gède* كده que des gens ont pu prononcer *Gada* et Pasargada a pu être dans la langue régulière پسركده *Pouserqède*, le temple de l'Enfant (1).

Fesa que l'on nomme aussi à *Bésa* 89° de longitude et 29° de latitude (2), est la plus grande ville du district de Darabdjerd (3); elle est à 27 parasanges de Chiraz; aussi grande que celle-ci, elle était originairement triangulaire et construite en bois : Hédjadj, et l'Etabeg Djauly ensuite, la renouvelèrent. Ce qui prouve que cette ville n'a jamais pu être non plus Pasargade, c'est son éloignement de Persépolis et l'absence d'un fleuve considérable se rendant dans le golfe Persique.

Firouzabad, jadis *Djour* (Cyropolis). Ce fut Azadoud-Dovlet du Dilem, qui changea en Firouzabad le nom de Djour (4). Elle est célèbre par son eau de rose et les ruines du pyrée que nous avons déjà indiquées.

Meïmend, à deux journées à l'est de Firouz-Abad, riche en blés et en dattes (5).

Tir est un château à trois parasanges au S. E. de Chiraz : il a deux sources (6).

Kavar, petite ville : on voit beaucoup de cerfs dans ses environs; ses amandes et ses grenades sont exquises. Elle fournit à Chiraz une grande partie de ses denrées (7).

(1) Ce n'est ici qu'une supposition de M. Hammer.

(2) Djihan-Nouma, pag. 269, et Aboulfeda.

(3) Macdonald Kinneir, p. 75.

(4) Djihan-Nouma, pag. 264, et Aboulfeda.

(5) Djihan Nouma, p. 264.

(6) *Idem*, p. 264 ou 265.

(7) *Idem*, p. 265, et Dupré, tom. I, pag. 461.

Le château de *Chèhadet*, à quatre parasanges de Firouz-Abad, est situé sur une haute montagne : il fut construit par les *Mésoudis* (1).

Le château de *Havedan*, dans le voisinage de Fesa (2).

Le château de *Khavian* ou *Gavian*, sur une montagne d'argile, et celui d'*Abada*, sont, ainsi que les deux précédens, regardés par l'auteur du Djihan-Nouma comme des citadelles des plus fortes du Fars ; mais il n'a pas déterminé leur position. Ce dernier est probablement celui que Dupré cite sous le nom *d'Abada* (3).

Niriz, à 90° de longitude et 29° de latitude (4), à cinq journées à l'est de Chiraz, célèbre par ses manufactures d'acier (Chardin la nomme *Néris*, tom. IX pag. 238); elle est considérée comme la capitale du Laristan : Ouseley en a fait la description.

Pérèq, à 90° 50' de longitude est 29° 30' de latitude (5); elle est entre Niriz et Darabdjerd, à trois parasanges de cette dernière ; elle a une citadelle et forme frontière vers le Kerman.

Itch ou *Ik*, jadis chef-lieu du district de *Choubankara*, est située sous les 91° de longitude et 29° 30' de latitude (6), à trois journées de Chiraz ; sous le règne des Seldjouks (7), les *Ali-Hassan* y élevèrent une citadelle : il ne faut pas la confondre avec *Babek* (8).

Forg, au S. E. de Darabdjerd, est une forteresse qui renferme 2,000 habitans. Dupré (9) la place déjà dans le Laristan : elle a des fabriques de toiles bleues.

Mouzaferè, également nommée *Ab-i-Guerm*, en raison de ses eaux chaudes, est sur la route de *Chiraz* à *Firouzabad*; Dupré la nomme *Mounsaferi* (10).

(1) Djihan-Nouma, p. 272.
(2) *Idem.*
(3) Dupré, tom. I, p. 461.
(4) Djihan-Nouma, p 269.
(5) *Idem.*
(6) Djihan-Nouma, p. 269.
(7) *Idem.*
(8) Pottinger.
(9) Dupré, tom. I, p. 461.
(10) *Idem.*

Karzin (Dupré la nomme *Karri*), est située au sud de Firouzabad, sous les 89° 30' de longitude et les 28° 30' de latitude; elle est défendue par un vieux château, sur les bords d'un petit fleuve dont Dupré ne donne pas le nom, quoiqu'il parle de sa source, du calme de son cours et de sa direction (1): « rivière, dit-il, » tellement tranquille que le terrain seul nous fit juger qu'elle » coulait de droite à gauche », mais cela ne laisse pas que d'être obscur.

Le Djihan-Nouma place encore dans le voisinage de Karzin la petite ville de *Firouzeerd* فيروزورد.

Djaroun est une ville de 4000 habitans, souvent ruinée par des tremblemens de terre. On y vend du lin, du tabac et du fer. Elle est au S. E. de *Karzin*, sur la route de *Lar*. Au nord de Djaroun, sur le chemin de *Mouzaféri*, est le village de *Mouhak* (2), ensuite le village de *Kafr* (3) avec une petite rivière de ce nom. C'est entre ces deux villages que s'étend la plaine de *Tadevan*, riche en citrons et en oranges et remplie de gazelles. Chardin (4), Tavernier, Bruin (5) en parlent comme d'une sorte de paradis; Dupré négligea d'en parler, comme Macdonald Kinneir n'avait pas non plus été frappé des beautés de la plaine de Chaab-Bivan, auprès de Kalâ-i-Sifid; Chardin parle des Abbas (sorte de manteaux) de Djaroun et de la montagne d'*Ajaudouchd*, qui n'est sans doute que la montagne de Djaroun.

Benarou, sur la frontière du Laristan, suivant l'assertion des voyageurs: c'est son terroir qui produit les meilleurs tabacs, nommés *Tembaki*; une rivière qui vient des montagnes fertilise son sol et celui d'un village plus au nord, nommé *Djouhoun*.

Madean, un village au pied du mont *Daraqouh*, qui produit

(1) Djihan-Nouma, pag. 265, et Aboulféda.

(2) Chardin, tom. IX, pag. 204; Dupré, tom. I, p. 458.

(3) Chardin, t. IX, p. 204.

(4) Tavernier, V. L. 22. Chard. la nomme Dadivan.

(5) Bruin la nomme *Tadurvan* et

la moumie, n'est pas plus *Tadevan* que celui de *Taroun*, dans le Laristan, n'est *Djaroun*: il faut donc se garder de confondre ces lieux.

Le cercle de *Chapour* a pour limites, au nord, le cercle de *Kobad*; au sud, la mer, ou pour mieux dire, l'étroite côte qui porte le nom général de *Déchtistan*; à l'ouest, il confine au Khouzistan, tandis qu'à l'est, il est borné par le cercle de *Darabdjerd* et la petite contrée de Laristan.

Chapour, l'ancienne capitale de la région, qui fut édifiée par Chapour, fils de Yezdedjird, n'offre plus que des ruines, visitées et décrites par tous les voyageurs qui arrivèrent de l'Inde à Bouchéhr; comme Morier, Ouseley, Johnson; Dupré ne s'est pas plus occupé de ces ruines que des sculptures et des ruines de *Firouzabad*.

Kazroun, chef-lieu actuel de la contrée et le plus grand entrepôt de commerce entre la côte et Chiraz, est situé sous le 87° 30' de longitude et le 29° 30' de latitude (1), d'après Macdonald Kinneir.

Chapour est situé sous les 51° 43', à deux journées de la mer, dans une plaine toute couverte de citroniers, d'orangers, de palmiers portant espèce de datte particulière, nommée *houtlan*. Le lin et le coton sont aussi de ses productions les plus abondantes, et l'on y fabrique beaucoup de toileries: en raison de l'activité de son commerce, on la nomme souvent la Damiette de la Perse (*Damiat-i-Adjem*). Les jasmins, les violettes, les narcisses et les lotos de Chapour et de Kazroun sont aussi en réputation que leurs lutteurs (2). Au nord de la vallée de Kazroun, est un lac d'eau salée; à l'extrémité de ladite vallée, à environ seize milles anglais de distance, sont les ruines de Chapour, immédiatement dans la

décrit les grottes sépulcrales des anciens mages. *Gounigabrun* est une cascade plus à l'est de ce lieu.

(1) Djihan-Nouma, p. 269.

(2) *Idem*, p. 270.

chaîne des montagnes de l'est, au bord d'un petit fleuve du même nom, et romantiquement répandues entre des ravines et des rochers. Ces sculptures des rochers sont dans le genre de celles de *Nakchi-Roustem*, *Nakchi-Redjeb*, *Darabdjerd* et *Rèï*(1); elles ressemblent aussi à celles que l'on voit à une lieue de Mesdjid-i-Madèri-Suleyman: elles sont de l'époque de Chapour, fils d'Ardechir, et rappellent le souvenir de son triomphe sur l'empereur Valérien et sa victoire sur quelque autre prétendant de sa couronne. Nous préférons partager l'opinion de M. le baron Silvestre de Sacy et celle de Morier, (2) qui pensent que ces monumens rappellent le souvenir de grandes batailles que la couronne avait occasionnées, plutôt que de nous ranger à l'avis de sir W. Ouseley (3), qui veut qu'elles représentent l'association de Chapour à l'empire avec son père Ardechir; car tous les caractères représentent bien plus l'image de la guerre que des cérémonies de réjouissance.

Chéhristan fut une ville considérable dans le voisinage de Kazroun, au pied d'un mont, dans une contrée couverte d'orangers, de citroniers, de figuiers, d'oliviers et de palmiers; les habitans de Kazroun la saccagèrent. Elle avait quatre portes, un fleuve entourait ses murailles, sa citadelle se nommait *Zeib* (4). Il ne faut pas confondre ce Chéhristan avec la ville de ce nom, capitale du *Qouhistan*, ni avec le bourg de *Chéhristan*, qui est près d'Isfahan.

Khandjan n'est qu'une citadelle, dans le cercle de Chapour (5).

Abdjan, également nommé *Dest-i-Bari* (la main du créateur), est une petite ville dans la montagne et n'a que des sources d'eaux saumâtres (6).

Djèreqè ou *Guèrè* n'est pas *Guiere*, au sud de Kazroun,

(1) Ouseley, p. 282.
(2) Morier, first journey, p. 381.
(3) Ouseley, p. 286.
(4) Djihan-Nouma, p. 270.
(5) *Idem.*
(6) *Idem.*

sur la route de Bouchehr, mais *Djèrè*, près de Chiraz, situé de manière à ce que la digue de Bendemir se trouve entre Chiraz et lui (1).

Koumaridj que Dupré nomme *Kiemaritch*, Ouseley *Comaredj*, Morier *Khaumauridge*, est un village au sud de Kazroun et auprès duquel est le château nommé *Kalaâ-i-Ferhad* (2).

Hicht, dans Dupré *Keucht*, dans Morier et Johnson *Khischt*, immédiatement au midi de Koumaridj : là commence une plaine excellente, arrosée par la rivière de *Nichavar* (le Granis) qui vient de Chapour (3).

Dolaki est un village au midi de *Khicht*, sur une rivière que Morier nomme également *Dolaki* : cette petite rivière vient de *Guérè* et se jette dans le *Chapour* (connu sous les noms de *Hicht*, Granis et Nichaver (4).

Bérasdjan, (que Dupré nomme *Baradjoun*, (5) Morier, *Borasjoon* (6), et Johnson *Boorazgoon*) (7), est le chef-lieu d'un district de ce nom, qui porte un millier d'habitans, dont plusieurs sont Juifs et trafiquent en pierreries et en pierres gravées des temps antiques. Les tribus errantes vendent également des médailles d'or et d'argent (8). Dans le voisinage, est le tombeau d'un Imamzadé.

Sur la route de la côte à Kazroun, on rencontre les défilés de *Qoutelmallou* (9), de *Qoutelkoumaridj* (10) et de *Teng-i-Tourqan* (11), et au nord de Kazroun, sur la route de Chiraz, on traverse les défilés de *Teng-i-Dokher* (12), de *Teng-i-Djitoun* (13) et de *Teng-i-*

(1) Djihan-Nouma, p. 270.
(2) Ouseley, p. 266.
(3) Dupré, tom. II, p. 26.
(4) Morier, first journey, p. 78.
(5) Dupré, tom. II, p. 26.
(6) Morier, first journey, p. 78.
(7) Johnson, chap. IV.
(8) Ouseley, tom. I, p. 257.
(9) Ousel., t. I, p. 16; Morier, first journey; Johnson; Dupré, t. I, p. 24.
(10) *Voir* les mêmes auteurs.
(11) *Idem.*
(12) *Idem.*
(13) *Idem.*

Pirèzen (1). Cette série de gorges, par lesquelles on arrive, des rivages de la mer jusqu'au centre du Fars, sont nommés par Diodore de Sicile Κλιμακες, échelles. A la sortie de la gorge nommée Pirèzen, ou de la Vieille-Femme, on débouche dans la plaine nommée *Decht-i-erzen*, que Johnson écrit : *Dustarojoon*, Morier, *Desht-e-arjun* et Ouseley, *Desht-e-Arzhen*. Dupré ne l'a point nommée, mais avec son lac, c'est une des plus charmantes contrées de la Perse (2). A l'extrémité septentrionale de cette plaine, immédiatement en avant de Chiraz, est un lieu nommé *Khanè-i-Zenian*, ainsi appelé d'un petit fruit semblable au raisin de Corinthe, que les Persans font entrer dans un grand nombre de leurs mets, mais qu'aucun voyageur n'a défini. Dupré écrit ce lieu, *Khounè-Zinioun*, Johnson, *Khonè-Zunyun*, Morier, *Khonèh-Zenioun*, Ouseley, *Kan-e-Zenian* : suivant Johnson, on trouve dans ces plaines des bancs de coquilles pétrifiées (3). Entre le défilé de *Pirézen* et *Kazroun*, Dupré nomme le village de *Dih Stardjin* (4) ayant environ trois cents familles. Il cite le tombeau de *Mourteza-Aly* (5), qui n'est point, comme Dupré le raconte, le monument de ce personnage, mais celui d'un de ses descendans. Il cite le château de Djidoun; qui donne son nom au défilé, et les villages de *Chikaft*, *Chumare*, *Chelanou* et *Abrou* (6). Immédiatement devant la place de Chiraz, est la douane ou l'octroi, nommé *Tchinar-Rahdar*.

Dans le Djihan-Nouma, l'on met dans la dépendance du Kourè-i-Chapour *Bidahan*, situé sous les 88° 30' de longitude et 29° de latitude (7), à deux journées de *Kazroun*, et selon Macdonald Kinneir, à l'ouest de ce lieu (8). *Bébahan*, chef-

(1) Ouseley, tom. I p. 16; Morier, first journey; Johnson; Dupré, tom. I, pag. 24.

(2) Djihan-Nouma, p. 272.

(3) Johnson, journey, chap. IV.

(4) Dupré, tom. II, p. 18.

(5) *Idem.*

(6) *Idem.*

(7) Djihan-Nouma, p. 272.

(8) Mémoirs, p. 71.

lieu du district montueux de *Qouh-i-Giloca*, qui s'étend de la vallée de Ram-Ormouz (dans le Khouzistan), jusque vers Kazroun. Dans la nomenclature des villes qu'il rapporte. Tavernier, avance que c'est la même chose que *Méhrouïan*. Il se trompe, en ce que, dans le Djihan-Nouma, ce dernier lieu est placé sous les 86° de longitude, et 30° de latitude, et classé dans le cercle de Kobad (1).

Chilan, au bord de la mer, présente un château et un village couronnant une montagne (2). Suivant le Djihan-Nouma et d'autres autorités orientales, les ports de *Bender-Richeh* et *Bender-Bouchehr* dépendent aussi du cercle de Chapour. Le premier, situé sous les 87° 30' de longitude, et 29° 30' de latitude (3), maintenant en ruines, fut fondé par Lohrasb, de la dynastie des Kieï; et Chapour, fils d'Ardechir, l'avait renouvelé. Ouseley donne des détails sur ce port, qui est à l'orient de Bouchehr (4).

Bender-Bouchehr, ou *Abouchechr* et *Bouchir*, est par les 55° 50' de longitude, et les 29° de latitude (5). à l'extrémité septentrionale de la presqu'île, tandis que Bender-Richer est à la partie du sud. L'eau de la mer l'entoure de tous côtés, excepté au midi. L'air y est très-chaud, et l'eau de mauvaise qualité. Les habitans, au nombre de quinze mille, n'ont de moyens de se soustraire à l'ardeur de la température, que des cheminées hautes et étroites où le vent s'engouffre pour se répandre dans les appartemens, et que l'on nomme *Badgir*. Les salles souterraines, nommées *Serdab*, sont encore un de leurs préservatifs contre l'étouffante chaleur de ce climat. Tout le territoire est un champ fertile pour l'antiquaire, en raison de la quantité de médailles, de pierres gravées et d'urnes cinéraires des anciens Guèbres, que l'on

(1) Djihan-Nouma, p. 71.
(2) *Idem*
(3) *Idem*.
(4) Ouseley, tom. I, p. 200.
(5) Macdonald-Kinneir, p. 69.

retire des fouilles qu'on y fait faire (1). Les montagnes voisines que l'on nomme *Halilè*, ou *Khourmoudj*, offrent aussi des vestiges d'antiques constructions (2); quatre mosquées des Sunnis, trois mosquées de *Chites*, deux bains, deux caravansérails (Dupré en met douze). Les bazars sont comme ceux de la Turquie. Morier a donné une vue de la ville. Plusieurs familles arméniennes y font leur séjour. On trouve dans Johnson, la description d'un baptême arménien (3). Le gouverneur de Bouchechr paie chaque année 12,000 toumans à celui de Chiraz. Pour caution de ce paiement, le frère de ce gouverneur est retenu en ôtage par S. A. R., dans Chiraz, où ce prince fait sa résidence (4).

CHAPITRE XII.

Le Laristan et le Dechtistan.

Le district de Lar est l'angle sud-ouest du Fars : à l'est, il confine immédiatement au Kerman; au nord, il touche au cercle de Darabdjerd ; à l'ouest, le cercle de Chapour l'avoisine, et la mer le borne au sud. De la frontière du Kerman à celle du *Khouzistan*, toute la côte du Laristan porte le nom de Dechtistan, c'est-à-dire de pays plat.

Lar, que le *Djihan-Nouma* place sous les 91° de longitude, et les 29° de latitude (5), et que Mac.-Kinneir place sous les 52° 45' de longitude, et les 20° 30' de latitude (6), est bâtie au pied de collines qui dominent une plaine couverte de palmiers. C'était jadis une ville florissante par son commerce; ses ruines attestent

(1) Ouseley, tom. I, p. 118.

(2) *Idem*, tom. I, p. 125.

(3) Johnson, chap. II.

(4) Dupré, tom. II, p. 36.

(5) Djihan-Nouma, p. 258.

(6) Macdonald Kinneir, p. 81.

son antique splendeur; sa population se monte à moins de quinze mille ames (1), suivant Kinneir qui trouve que Dupré l'a surchargée de 3000. Le vieux palais du gouverneur et le château sont en délâbrement; mais son bazar passe encore pour le plus magnifique de toute la Perse. Les objets de son commerce consistent en poteries, capotes de feutre, toiles de chanvre teintes en bleu, Henna et armes à feu, dont Lar a six manufactures. D'autres manufactures d'armes sont également établies dans le village de *Havaz*, à deux parasanges au N. N. O. de Lar.

Le village de *Guirach*, à 3 parasanges O. de Lar, a une fabrique de poudre. Cette contrée fut de temps immémorial renommée pour ses chameaux. Les anciens nommaient ses habitans Καμηλοβοσκοί. Le poil de ces chameaux, surtout employé à faire des feutres, est ce que nos marchands appelaient improprement *laine de chevron*; il y en avait de trois sortes, de noire, de rousse et de grise. Il pleut rarement dans la contrée de Lar. Une rosée abondante remplace la pluie, et néanmoins, les habitans ne boivent que de l'eau de citerne, faute d'eau de source. Chaque maison a un *Badguir* et un *Serdab*. On attribue à la mauvaise qualité des eaux un petit vers fort incommode qui s'engendre sous la peau, et que l'on en extirpe en le roulant autour d'un petit morceau de bois. Ce vers est très-commun.

Derpis, 91° de longitude et 30° de latitude (2), est à deux journées au nord-est de Lar; c'est une petite ville.

Pouhan, 92° de longitude, 29° de latitude (3), petite ville.

Tarem et *Jèsreq*, la première dans l'ouest, la seconde dans l'est, sont deux petites villes, toutes deux à l'est de *Derpis* et au nord de *Pouhan* (4).

Tèzrèq-Pèken, également nommé *Pinbini*, est un endroit situé entre *Pouhan*, *Tèzrèq* et *Tarem*, à une journée au sud de *Ro-*

(1) Macdonald Kinneir, p. 83.
(2) Djihan-Nouma, p. 259.
(3) Djihan-Nouma, p. 259.
(4) *Idem.*

maïgan, et au nord de *Kephere*. Romaïgan est à une journée à l'est de Lar ; Kephère est à une journée sud-ouest de Bimend (1).

Bimend, 90° 30' de longitude, 20° de latitude.

Nikar, 92° 20' de longitude, 30° de latitude (2).

Destgoud, 91° 30' de longitude, 29° de latitude (3).

Khor, 92° 28' de longitude, 28° 30' de latitude (4).

Khochenabad (5), presque sous la même longitude et la même latitude, ainsi que les montagnes à la frontière du Kerman, entre *Tèzrèq*, *Tarem*, *Bini*, *Rouz*, à la frontière du désert. Ensuite les châteaux de Merdjan, Kourz, Nev, Maïmoun et Bababeïram (6). Les habitans sont Arabes. A l'est du Kerman sont les Béloudjes (les Ichthyophages des anciens). Ni Macdonald Kinneir ni aucun des voyageurs cités en ce Mémoire, ne font mention de ces lieux. Dupré, le seul d'entr'eux qui eût exploré ce pays, n'en parle pas non plus. Il détermine pourtant ceux qui se trouvent à l'entrée du Quermesir ou Laristan, sur la route de Darabdjerd, immédiatement après la plaine de Madevan, qu'arrose la petite rivière de Kalébioun, et remarque que, sur la Carte de D'Anville, Rostak et Imamzadè, sont placés l'un à la place de l'autre (7). Le chemin conduit au travers des montagnes d'Ichertcheq et de Balitchoun (8). Vers *Forg* et *Taroun* (9), à une parasange du Fars, est le château de *Chah - Behmen* (10). Le long de la route coule la rivière salée, nommée *Chour-roud* (le Korios), qui a son embouchure près de Kongo (11). *Taroun*, entouré de montagnes, a environ trois mille habitans, dont dix familles juives. Les ophtalmies y sont très-communes. Les villages sont *Paligoun*, *Kélou*, *Fargounat*,

(1) Djihan-Nouma, p. 259.
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) *Idem.*
(5) *Idem.*
(6) *Idem.*
(7) Dupré, tom. I, p. 360.
(8) *Idem*, p. 363.
(9) *Idem*, p. 364.
(10) *Idem*, p. 369.
(11) *Idem*, *ibid.*

Mehroun-Fine (1) (celui-ci muni d'un méchant fort, et dans une plaine garnie d'une vingtaine de milliers de palmiers); le village d'Issin; ensuite le port de Bender Abbassi, auquel nous ne tarderons pas à revenir.—Entre Bender Abbassi et Lar, sont :

Le village de *Latitoun*, où l'on voit un pont de pierre construit sur le Chour-roud (2);

La vallée de *Koorristan* (3);

Hormouz-sefidban, village entouré de murs (4);

Au nord-est de Lar, est le village de *Niriz* (5);

Au nord-ouest de Lar, le village de *Biriz*, qui a de nombreuses citernes et un très-grand caravansérail, et les villages *Cherfi*, *Rehisi* et *Benarou*, dont la plaine commence le Laristan, de sorte que la frontière nord-ouest de cette contrée doit être tracée par une ligne tirée de la plaine qui commence après *Darabdjerd*, à celle de *Benarou*.

Nous allons maintenant procéder au périple de la côte du Fars, de l'extrémité maritime du Kerman jusqu'à celle du Khouzistan, c'est-à-dire de l'embouchure du *Minab* (*l'Anamis*) à celle du *Tab* (*l'Oroates*).

Minab, suivant le Djihan Nouma, est situé sous les 93° de longitude et les 28° 30' de latitude (6); et suivant Mac. Kinneir, sous les 56° 12' de longitude et les 27° 18' de latitude (7); c'est un château-fort construit sur une colline dominant l'embouchure de *l'Anamis*, dépendant de l'Imam de Mascat, qui paie, à ce sujet, une redevance au roi de Perse (1,000 *toumans*).

(1) Dupré, tom. I, p. 370.

(2) *Idem*, p. 382.

(3) *Idem*, p. 422.

(4) *Idem*, p. 424.

(5) *Idem*, *ibid.*; que Chardin nomme (tom. IX, pag. 288) Courestoun. Dupré ne parle pas du grand pont dont Chardin a fait mention : n'existerait-il plus? Il est évident que le Bendemir de Chardin n'est que le Korios, qu'il regarde comme le Cyrus, en raison de sa dénomination de Kor.

(6) Djihan-Nouma, p. 258.

(7) Macdonald Kinneir, p. 201.

Bender-Abbassi, nommé également *Goumroun* (*Harmoziou*) et dont on a déjà parlé à l'article du Kerman, se trouve reproduit ici, parce que, selon les uns, il appartient au Laristan, tandis que d'autres en ont fait une dépendance du Kerman, sans trop déterminer ce qui concerne cet endroit. Il dépend réellement de l'Imam de Mascat qui paie, chaque année, au roi de Perse, une somme de 3,000 toumans, plus 1000 toumans pour les villages de son ressort, plus 1,000 toumans pour les mines de soufre de *Kiamir*, plus 1,000 toumans pour Minas, plus 1,000 toumans pour les îles d'*Ormouz* et *Kichmich*, en tout 7,000 toumans, que cet Iman est obligé de payer au prince gouverneur de Chiraz. La population de Bender-Abbassi se monte à vingt mille âmes (1). Les habitans quittent la ville durant l'été, pour venir jouir d'une température plus fraîche, que leur offrent les villages de *Qenau* et d'*Issin* (2). Aujourd'hui cette ville semble être retombée dans l'état de ruine dont Chah-Abbas l'avait tirée. Ses exportations consistent à présent en noix, pistaches, amandes et prunes sèches (*alou-i-bohara*), qui viennent du Kerman; en châles rayés de jaune et de rouge, venant de Jezd. La douane prélève dix pour cent. La mine de soufre de *Kiamir*, située dans la partie ouest de la côte, donne annuellement un rapport de 70,000 toumans.

Bender-Congo est un port non loin de l'embouchure du *Kor* (*Korios*). Cette bande de côte se nomme, dans les géographies arabes, *Seïf*, ou *Seïf-i-Aman*. Dans son voisinage, on peut voir encore les restes d'une antique forteresse nommée *Hasn-i-Ibn-i-Amarè*, qui, du temps d'Aboulfeda, était déjà en ruines (3). C'était un repaire de pirates, lorsque Mahomet fonda son empire.

Cette côte a porté, dans l'ancien temps, le nom de Seïf-oul-bahr سيف البحر (*l'Épée de la mer*); une portion s'appelait *Seïf-i-*

(1) Dupré, tom. I, p. 496.
(2) *Idem*, p. 388.
(3) Aboulfeda.

Ebizobéir, et l'autre Séif-i-Ibn-i (*Séif-i-Ibn-i-Amarè*) (1).

La ville de *Havz-i-Séif* est située, suivant le Djihan-Nouma, sous les 87° 30' de longitude, et les 29° de latitude (2).

Ziraf, au-dessous de la précédente, était jadis la ville de commerce la plus importante de la côte (3). Mac. Kinneir la place sous les 98° de longitude et les 27° de latitude ; Bakoui la met sous les 88° 5' de longitude et le 29° 5' de latitude (4).

Tcharreq, au pied d'une haute montagne, en face de l'île de Kenn.

Nedjirem, au bord de la mer (comme le précédent), à trois parasanges de *Ziraf*. Suivant le Djihan-Nouma, le fleuve *Dégan* se jette dans la mer auprès d'un village de même nom, que sur la plupart des cartes on trouve sous la dénomination de *Darabin*, et que Dupré nomme *Kalatou*. A l'ouest de l'embouchure de ce fleuve est le port des palmiers. *Bender-Nahl*.

Le port le plus voisin de cet endroit se nomme *Bender-i-Aselou*, auprès duquel le fleuve de Nabon-Bagrada a son embouchure. L'ancienne limite du Fars et du Kerman était ce fleuve. Mac. Kinneir l'indique au *Déqan*, c'est-à-dire à *Ziraf*.

Au nord-ouest du précédent, le port le plus voisin est *Bender-Kongoun* ou *Konkon*. Entre celui-ci et *Bender-Richèhr*, est l'embouchure du fleuve *Sitaregan* (le *Sitacus* d'Arrien, le *Sitiogagus* de Pline), et qui, sur la Carte de Lapie, coule

(1) Djihan-Nouma, p 263. L'étymologie est douteuse.

(2) *Idem.*

(3) Macdonald Kinneir, p. 82.

(4) Notic. des Manusc., tom. II, p. 441. Ouseley, tom. I, p. 170-178, distingue *Ziraf* de *Tchareq*, que Mac. Kinneir regarde comme un seul et même lieu. Le doute manifesté, p. 174, sur la manière dont il faut écrire le mot d'*Inderabi*, se trouve éclairci par le Djihan-Nouma, p. 259, qui l'écrit اندراوى *Enderavi* et non pas هندرانى *Hinderani*, comme le rapporte Niebuhr.

sans interruption de *Nirriz* et *Darabdjerd* (Pasargade) jusqu'à la mer.

Bender-Richehr et *Bender-Bouchèhr* ont été mentionnés comme des attributions du cercle de Chapour.

Bender-Rig, à trente-deux milles anglais, au nord-ouest de *Bender Bouchehr*, résidence du fameux pirate *Mir Mahenna*, dont Niebuhr raconte l'histoire, n'est aujourd'hui que décombres (1). Le petit fleuve de *Khanbidak* ou de *Rig*, qui y a son embouchure, est le *Rogona* d'Arrien, et le *Rogomanis* de Ptolomée et de Marcien. Entre *Bender-Rig* et Bender-Dilem, le port le plus voisin du précédent, se présentent les ruines de *Djénabè*, que Mac. Kinneir nomme *Gunava* (2); au-dessus est l'embouchure du fleuve *Ab-i-Chirin*, le *Brisana* d'Arrien, le *Brisoana* de Ptolomée et le Brisomana de Marcien (3).

Bender-Dilem n'est éloigné de Bender-Rig que de treize parasanges. Probablement que cette ville est le *Touh* ou le *Tous* d'Aboulfeda, qui la place à douze parasanges de distance (4). Le Djihan-Nouma dit également que cette ville était au bord d'un fleuve, qui ne peut être autre que l'*Ab-i-Chirin*. La rivière qui vient ensuite est le Tab (l'Oroates), reconnu comme limite du Khouzistan.

Dans cette région, le Djihan-Nouma place encore :

Hir, ville de mitoyenne grandeur, avec un château fort (5).

Djézir; cette cité, d'une température extrêmement chaude, n'est habitée que par des fabricans d'armes (6).

Merzdan, *Dazen* et *Dévan* sont trois chefs-lieux de districts, très-fertiles en blé et en coton (7).

(1) Mac. Kinneir, p. 71.

(2) *Idem*, et Bakoui, Not. des Manusc., tom. II, p. 433.

(3) Djihan-Nouma, p. 374.

(4) Aboulfeda; Djih.-Noum., p. 264.

(5) Djihan-Nouma, p. 264.

(6) *Idem*.

(7) *Idem*.

Zinis, à l'extrême frontière du Fars, près du *Khouzistan*, et qui (comme l'observe Aboulfeda) est déjà regardé par quelques-uns comme une dépendance du pays d'*Ahwaz* (1). Nous voici arrivés sur la rive du *Tab*, fleuve limitant le Fars et le Khouzistan.

CHAPITRE XIII.

Le Khouzistan.

La dernière contrée sud-ouest de la Perse est bornée à l'est par le Fars, au nord par l'*Irak-Adjemi*, à l'ouest par le Tigre et l'*Irak-Arebi*, et au sud en partie par le Tigre et en partie par les ondes du golfe Persique.

Elle se divise en trois régions : la supérieure, ou le *Loristan*; celle du centre ou le *Khouzistan*, proprement dit, que l'on nomme aussi *Souzistan*; et l'inférieure, qui comprend l'*Ahwaz* et le district des *Bénikâab*. Ces trois régions correspondent presque entièrement aux divisions de la géographie ancienne, *Elymaïs*, Susis et *Uxiana*.

L'Elymaïs, la contrée qui, au nord, confinait immédiatement avec la Perse, vers les défilés de *Zagri* (l'*Orontes*), consistait dans les trois provinces de *Korbiene* (*Khourrem-Abad*), *Gabiena* et *Messabatia* (2).

Le district de *Paraitakène* (*Bouroudjerd*) et le pays montueux des *Kosséens*, touchaient immédiatement au nord-est de cette province ; à l'est étaient les cantons des *Sagapines* et des *Sitakenes*. La région centrale était la Suziane, habitée par les *Suziens* ou *Kissiens*.

(1) Aboulfeda, tom. I, p. 258, de l'édition grecque-arabe d'Alexandrides.

(2) Strabon, XVI, I, p. 17; XV, III, p. 19.

Suzis (Suze) touchait immédiatement à l'*Uxia;* le Pasitigris traçait la frontière entre ces deux territoires (1), ainsi que l'*Eulæus* ou *Choaspes*, rivière qui passait devant Suze et se jetait dans le *Pasitigris*, et sur laquelle Alexandre descendit à la rencontre de Néarque, lorsque celui-ci remontait le fleuve (le Pasitigris) avec sa flotte (2). De la Suziane, la route qui conduisait dans la province *Persis* passait par l'Uxiane (3). Les habitans de cette région montueuse se nommaient (Ὄρειοι Οὔξιοι) les Auxiens de la montagne; ils touchaient aux *Suziens* ou *Kissiens*, comme les *Mardes* touchaient aux *Perses* et les *Kosséens* aux *Mèdes* (4). Le nom persan de Χοῦθα, *Josechtus*, n'est que celui de Khouzistan (5).

Jusqu'ici, les déterminations de Strabon et d'Arrien ne laissent aucun doute sur les limites anciennes de ces états; mais nous touchons à la plus grande difficulté qui se soit élevée parmi les géographes modernes, au sujet du Pasitigris et de l'*Eulæus* qui s'y décharge, difficulté dont la solution fixera la position de Pasargade et de Suze. Tout ce qu'ils ont dit jusqu'à présent n'a pas suffi pour établir d'une manière satisfaisante si l'ancienne capitale du pays de Suze doit être cherchée dans l'endroit que l'on nomme aujourd'hui *Khouz*, ou bien dans la localité de *Chouster*. Les plus estimables de la géographie ancienne, tels que d'Anville (6), Rennell (7), Vincent (8), Mannert, se sont beaucoup étendus sur l'hydrographie du *Kouzistan*, sans nous procurer un résultat incontestable sur cette matière; ce qu'il faut attribuer à l'imperfection des données que leur ont pré-

(1) Arriani Anabasis, t. III, p. 17. Ἄρας δὲ ἐκ Σούσων καὶ διαβὰς τὸν Πασιτίγριν ποταμὸν ἐμβάλλει εἰς τὴν Οὐξίων γῆν.

(2) Arriani Hist. Indica, XL, II.

(3) Strabon, XVI, I, p. 17. Πρὸς νῶ δ' ἐστι καὶ τοῖς ἐκ Σούσων εἰς τὴν μεσόγαιαν τῆς Περσίδος διὰ τῆς Οὐξίας.

(4) Arriani, Hist. Indica, XL. Σουσίοις δὲ πρόσοικοι ὅτι εἰσιν οἱ Οὔξιοι καθάπερ Μάρδοι μὲν Πέρσαις πρόσεχεες οἰκέουσι, Κοσσαῖοι δὲ Μήδοισι.

(5) *Idem*, x, p. 14. Ἐκ τῆς Χοῦθας καλουμένης χώρας αὕτη δ' ἐστιν ἐν τῇ Περσίδι καὶ ποταμὸς τοῦτον ἔχον ὄνομα.

(6) Recherches Géog. sur le golfe Persique; Mém. de l'Acad., t. XXX.

(7) The voyage of Nearchus,

(8) Geogr. of Herodotus.

sentées les cartes qu'ils avaient pu se procurer. Macdonald Kinneir, le seul des voyageurs modernes, parmi ceux dont il est question dans ces pages, qui ait parcouru la Suziane, est le premier qui nous ait donné d'une manière exacte le cours et les noms actuels des rivières de cette contrée, dans les deux cartes qui accompagnent ses Mémoires sur la Perse et son Voyage dans l'Asie mineure; ce sont aussi ses travaux qui nous encouragent dans l'entreprise que nous allons tenter. Cet illustre voyageur, bien qu'il proteste ne pas vouloir prononcer entre Vincent et Rennell au sujet des noms des rivières et de la position de *Suze*, fait pourtant dans sa carte, deux rivières bien distinctes de l'*Eulœus* et du *Choaspes*, quoiqu'ils n'en fassent qu'une, et que leur identité ait été démontrée jusqu'à l'évidence par d'Anville, Vincent, Mannert et Hoeck qui s'est fondé sur leur opinion. En effet, Arrien, Pline et la Bible placent *Suze* au bord de l'*Eulœus*, et Hérodote, Strabon et Quint-Curce le mettent sur le *Choaspes*, et ce que les premiers disent de l'*Eulœus*, les seconds le rapportent du *Choaspes*, c'est-à-dire que les eaux en étaient si légères et si salutaires, que les rois de Perse n'en buvaient pas d'autre, même dans leurs voyages, parce qu'ils en faisaient porter partout avec eux.

Si, par ce fait, l'identité des deux rivières demeure incontestable, l'opinion des géographes n'en reste pas moins partagée pour savoir si l'ancien *Eulœus* ou *Choaspes* doit être cherché dans le *Karasou* ou bien dans le *Karoun* d'aujourd'hui, selon que ces géographes voudront trouver l'antique Suze ou dans la *Khouz* ou dans la Chouster moderne, car la première est située sur la rive orientale du *Kérah* ou *Karasou*, et la seconde sur la rive orientale du *Karoun*, également nommé *Ab-i-Chouster* (*la rivière de Chouster*); mais Suze était sur le bord oriental de l'*Eulœus* et du *Choaspes*; il ne s'agit que de déterminer, d'une manière certaine, laquelle de ces deux rivières est l'*Eulœus*, autrement dit le Choaspes, pour en même temps, connaître qui de *Khouz* ou *Chouster* fut l'ancienne Suze; d'An-

ville, Vincent et Mannert ont pensé que c'était *Chouster;* Rennell, Kinneir (1), et, d'après lui, Hoeck, ont penché en faveur de *Chouz* (également nommé *Chouch*). Sans appeler à l'appui de notre sentiment, l'autorité incontestable des géographes orientaux, nous nous rangeons à l'opinion des premiers, uniquement par cette raison que le Karoun ou le Chouster est le seul dont le cours s'étende jusqu'à la mer et rende possible la marche de la flotte de Néarque. Le *Kérè* ou le Karasou n'ayant point son embouchure sur la côte, ne peut pas être l'*Eulœus* ou le *Choaspes*. Les partisans du sentiment contraire (Hoeck, au moins), n'ont pas pris en considération cette objection importante; mais sans nous arrêter sur elle ni sur les autres, émises par Vincent, qui jettent la plus grande lumière sur l'identité de Suze avec Chouster, nous nous empressons d'offrir le texte aussi bien que la traduction d'un géographe persan qui prouve d'une manière évidente quel est le fleuve qu'on doit regarder comme l'Eulœus ou le Choaspes et force de reconnaître la position de l'ancienne Suze à *Chouster* et non pas à *Zouch* (2) ou Chouz, prononcé Khouz. Il est extrait d'un précieux manuscrit de la bibliothèque I. et R., sous le n° 433, et qui paraît faire partie du *Rouzhat-oul-Kouloub* (la réjouissance des cœurs).

« L'eau du Tigre, fleuve de Chouster, vient du Kouh-i-Zerde, » (de la Montagne jaune) et des monts du grand *Lour*, et après » un cours de trente et quelques parasanges, elle arrive à *Chouster*. » Elle est toujours fraîche et si dissolvante, que sous cette ardente » température, les habitans de ce pays mangent les mets les plus » lourds à l'estomac, se confiant dans sa vertu digestive, et ils les » digèrent (3). »

(1) *Voyez* sa Carte.

(2) Cette manière d'écrire n'est le résultat que d'un renversement de lettres, par inadvertance de l'imprimeur qui a pris à rebours la lettre du mot oriental خوز.

(3) آب دجله تستر یعنی شستر از کوه زرد و جبال لور بزرگ میخیزد و بعد از سی و.

Ici, l'excellence de l'eau de l'Eulœus ou du Choaspes, rappelle le motif qui avait déterminé les rois de Perse à la préférer aux eaux de tout autre fleuve ; et sa propriété qui n'a point changé depuis plusieurs milliers d'années, suffirait seule pour lever la difficulté, si la composition de son nom oriental *Didjlè-i-Chouster* (le *Tigre de Chouster*), n'offrait pas la preuve irrécusable que cette rivière, unie au *Pasitigris*, fut le fleuve que la flotte de Nearque remonta, et celui sur lequel Alexandre, en partant de Suze, vogua à sa rencontre. Le *Pasitigris* (le *Djérahi* moderne), qui coulait à l'est de l'*Eulœus* ou du *Choaspes*, se réunissait avec celui-ci, le *Karoun* ou l'*Ab-i-Chouster* de nos jours, que l'on nomme même encore *Didjlè-i-Chouster*, c'est-à-dire le *Tigre de Chouster*, ce qui ne laisse aucun doute sur l'entière identité, puisque le Tigre qui s'unit à l'Euphrate, dans le lit du Chat-Oul-âreb, porte chez les Orientaux le nom *Didjlè*. C'est ainsi que le *Simoïs* de la plaine de Troie, porte à son embouchure le nom de *Mendère*, après avoir reçu les eaux du *Scamandre*.

Lorsque nous traiterons de *Chouster*, nous reviendrons encore sur sa position si évidemment déterminée par ce que nous venons de dire de l'*Eulœus* et du *Choaspes*, et nous achèverons d'anéantir l'opinion de ceux qui refusent de l'admettre comme l'ancienne Suze, en rappelant leur irrécusable identité. Nous allons maintenant, suivant l'usage que nous avons constamment suivi dans ce travail, compter les fleuves dans l'ordre de leurs embouchures en partant du Fars.

Le *Tab* (*Arosis* ou *Oroatis*), forme la limite du *Fars* et du *Khouzistan*. Ses sources se composent de deux rivières qui prennent naissance dans les environs de *Zeïtoun*, la première, au pied de la haute colline de *Kamara*, la seconde, auprès d'*Ardigoun*, à douze parasanges dans le N.-O. de Chiraz. Il passe par *Arragan*

کرما اهل آندیار اعتماد برهضم آن　　چند فرسنگ به شستر میرسد همواره
ماکولات غلیظ خورند و هضم شود　　سردمیباشد هاضم طعام چند انکه درآن

et *Endian*. Au mois de février, Mac. Kinneir estima qu'il avait en cet endroit 80 toises de largeur, et trouva ses eaux saumâtres (1). Tous les fleuves qui se jettent dans le golfe Persique ont cette qualité saline, à l'exception du *Didjle-i-Chouster*; d'où l'on peut conclure qu'il est le seul qui puisse correspondre à l'*Eulœus* ou au *Choaspes* des anciens, si renommé par l'excellence de ses eaux. Suivant le texte du *Djihan-Nouma* (2), *le Tab* s'élance des montagnes du Loristan, se grossit des eaux du *Mos* (*Mossœus*), sépare le *Khouzistan* du *Fars*, et se jette dans la mer, auprès du village de Choutour. Le manuscrit du géographe persan (sous le n° 433), dit que les montagnes où ce fleuve prend sa source, sont celles de *Chémiran* شميران et de *Taht* تخت.

Le *Djérahi* (le *Pasitigris*), vient des montagnes qui sont immédiatement derrière *Bibehan*, passe à quelques milles anglais de cette ville, par la vallée de *Ram-Hormouz*, en se dirigeant sur le vieux *Devrak*, dans le district de *Chaab-Cheïkh*, où les Arabes, à l'aide de digues, font entrer ses eaux dans des canaux qui les répandent sur des terres cultivées; elles se perdent ensuite dans les marécages de Devrak. Le *Djérahi* se divise en deux branches principales, dont l'une débouche dans la mer, auprès de *Goban*, et l'autre conflue, auprès de *Sahla*, avec le *Karoun*, autrement dit *Ab-i-Chouster*, l'eau, la rivière de Chouster (3).

La rivière, le fleuve de *Chouster*, nommé *Ab-i-Chouster*, *Didjlè-i-Chouster* (le Tigre de Chouster), que Kinneir nomme *Karoun*, et que les anciens appelaient *Eulœus* et *Choaspes*, prend sa source à *Correng* (*Khourrem* خرم peut-être) à vingt-deux parasanges au S.-O. d'Ispahan, au pied du même mont que le *Zendroud*; mais au revers opposé, de même que son cours est dans une direction contraire. Après s'être grossi de plusieurs petits torrens du

(1) Mac. Kinn., Mém., p. 57.
(2) Djihan-Nouma, p. 274.
(3) Macd. Kinn., p. 87.

Loristan, il passe devant Chouster. Huit parasanges au-dessous de cette ville, près d'un lieu nommé *Bendikil*, il reçoit la rivière qui porte le nom d'*Ab-i-Zal*, ou *Dizfoul*, venant de l'ouest, puis continuant son cours jusqu'à *Zabla*; le *Djérahi* (Pasitigris), vient l'enrichir du tribut de ses ondes. C'est là que ce fleuve se divise en deux branches, dont nous avons vu que l'une se jetait dans la mer, auprès de *Goban*, tandis que l'autre, qui porte alors le nom de *Hafar*, coule l'espace de quatorze milles anglais, avant de se partager en deux bras, dont l'un, nommé *Bamichir*, va se réunir à la branche qui tombe dans la mer, près de Goban; l'autre, nommé le Nèhr-i-Mouchrikane, par un canal artificiel de trois milles de longueur, va se jeter dans le Tigre, qui se nomme Chat-oul-Areb depuis sa réunion avec l'Euphrate (1). C'est par la branche du *Karoun*, ou de l'Ab-i-Chouster qui, se séparant auprès de Zabla, va tomber dans la mer à l'ouest de Goban, que la flotte de Néarque remonta ce fleuve, tandis qu'Alexandre le descendait en quittant *Suze*. Arrien lui donne, à cette embouchure, le nom de Πασιτιγρις, comme le géographe persan l'appelle دجلهشستر *Didjlè-i-Chouster*, le *Tigre de Chouster* (c. à d. de Suze). Le Pasitigris qu'Alexandre passa à l'est de l'*Eulœus*, est le *Djérahi*. Quinte-Curce dit qu'Alexandre atteignit ce fleuve le quatrième jour de sa sortie de Suze, ce qui se rapporte parfaitement avec la distance qui existe, près Ram-Ormouz de l'Eulœus à Suze (2). Nous allons maintenant revenir au *Karoun* ou à l'*Ab-i-Chouster*, et suivre son cours d'après l'historique du Djihan-Nouma. Ainsi que le géographe persan, il place sa source au *Kouh-i-Zerd*, montagne du Loristan. Après un cours de trente parasanges, il arrive à *Chouster*, et plus que

(1) Mac. Kinn., p 57.

(2) Rex quartis castris pervenit ad Tigrim fluvium; Pasitigrim incolæ vocant; oritur in montibus Uxiorum. — C'est le fleuve que Timour, en faisant la même route qu'Alexandre, passa, le quatrième jour, près de Ram-Hourmouz. *Voy.* Cherif-Ouddin liv. IV, chap. XXIV.

celle de tous les autres fleuves et rivières, son onde est fraîche, agréable et dissolvante (1). Chapour arrêta ce fleuve, au-dessus de Chouster, à l'aide d'une construction nommée *Chadourvan* شاذُروان, dont l'objet fut d'obliger ses eaux à entourer Suze. Cette bâtisse le divisait en six branches, dont quatre se dirigeaient vers l'est (2), et les deux autres vers l'ouest, pour se réunir de nouveau auprès d'*Asqér-i-Mouqerrem*. Le géographe persan, à la suite du passage que nous avons cité quelques pages plus haut, dit expressément que les quatre canaux, coulant à l'est de la ville, se nommaient *Tchehardenq*, les quatre étangs (3). Le géographe turc donne pour plus grand éclaircissement, qu'Azadoud-Dovlet (qui éleva la digue de Bend-ï-Emir près de Chiraz) fit creuser ce canal de quatre parasanges d'étendue, nommé *Hafar*, par lequel le fleuve d'*Ahwaz*, (car c'est encore un nom du *Didjlè-i-Chouster* ou du *Karoun*) communiquait avec le *Chatoul-Areb*, de manière qu'il se jette, par ce canal, dans le Tigre, et par son propre lit, dans la mer (4). Ce fleuve porte aujourd'hui des dénominations si diverses, telles que le fleuve d'*Ahwaz*, *Ab-i-Chouster*, ou le fleuve de *Chouster*, *Didjlè-i-Chouster* et *Karoun*, qu'il ne faut pas s'étonner si, dans l'antiquité, les uns l'ont appelé *Eulæus* et les autres *Choaspes*. Si, comme le rapporte

(1) Djihan-Nouma, pag. 285. امّا صويي غايت لطيف وهاضمدر

(2) Le Djihan-Nouma, en cet endroit, dit :

دورت بلوكى غربسندن و ايكى بلوكى شرقيسندن جريان ايدوب

« Ayant fait couler quatre bras à l'ouest » et deux bras à l'est. »

(3) Le fleuve *Doudenq* (les deux étangs), que Timour passa à deux journées de Suze, sur la route de Chiraz ; est probablement l'un des bras du *Tchehardenq* ; et Vincent (p. 412) fait observer que c'est sans doute également le *Kopatras*, ainsi que le *Kourou-khan-qendè*, qui n'est autre que le Djérahi et le Pasitigris de Diodore.

(4) Les notes d'Istil, traducteur de Cheref-Ouddin, manquent de justesse quand (p. 184) il fait entrer le *Doudenq* et le *Kourou-khan qendè* dans l'*Abizal*, et cette rivière (p. 168) déboucher dans la mer, lorsqu'elle se rend dans le fleuve de Chouster.

Thévenot, il existe près de Chouster une montagne que l'on appelle *Kouh-i-èsb* ou *Kouasp*, qui veut dire la *Montagne du Cheval*, l'étymologie de *Choaspes* et l'origine de ce mot deviennent authentiques (1).

L'Ab-i-Zal, où le fleuve de *Diz-Foul* prend sa source dans les montagnes du grand Loristan, passe devant les lieux nommés *Djind-i-Chapour*, *Dizfoul* et *Mouchrikan*, et après un cours de soixante parasanges, il entre dans le lit du Karoun auprès de *Bendekil.* C'est l'*Hedyphon* de Pline (*qui sonne bien*), qui tombe dans l'*Eulœus.* Macd. Kinneir donne les deux sources de l'*Ab-i-Zal:* l'une part de *Choutour-Kouh* (montagne du Chameau), près de *Bouroudjerd;* l'autre sort de la chaîne des monts du Loristan. Elles se confondent à trois journées au nord de *Diz-Foul* (2).

Le *Karasou*, *Kerkhè* ou *Kérah*, que l'on appelle aussi la rivière de *Souz* ou de *Zouch*, *Chouz*, parce que *Chouz* est sur sa rive gauche, comme *Chouster* est sur la rive gauche du *Karoun*, le *Didjlé de Chouster*. Il résulte de la réunion d'une multitude de petits cours d'eau, qui jaillissent dans la province d'*Ardilan*, région du *Kourdistan.* Il traverse la plaine de *Hamadan;* à quatre milles anglais au-dessus de cette ville, il reçoit le *Kazaver*; et huit parasanges plus bas, il est grossi par la rivière de *Gamasou*, qui prend naissance auprès de *Néhavend*, passe à une distance de trois milles anglais, devant *Bisoutoun*, et s'enfle des eaux de *Bisoutoun* et des petites rivières de *Dérénir* (*Dinéver*) et d'*Herzin*, avant de se réunir au *Karasou* ou *Kèreh* ou *Kèrah.* Le *Karasou*, en poursuivant son cours, recueille encore le *Koumizkoun*, à quatre parasanges de *Khourrem-abad*, prènant une ten-

(1) Une grande preuve de l'identité de *Karoun* avec le fleuve que la flotte de Néarque dut remonter, nous est fournie par Kinneir, quand il dit que, de toutes les rivières du Khouzistan qui se jettent dans le Chat, le Karoun est celle dont l'onde est la plus volumineuse et la plus navigable, après avoir été grossie des eaux de l'*Abizal* (p. 293).

(2) Macdonald Kinneir, p. 96.

dance *ouest*, près de *Chouch* devant qui il passe; puis il se dirige vers *Havizè* et se perd dans le *Chat-oul-areb* (1). Le Djihan-Nouma s'accorde entièrement avec Kinneir pour les sources du Karasou, qu'il place au mont *Ervend* (*l'Orontes*); il dit qu'il recueille successivement les rivières de *Dinéver*, *Goulgou*, *Khourrem-Abad* et *Zilahor*; qu'il passe devant *Havizè*; ensuite il le laisse couler réuni au Karoun jusqu'au lit du Chat-oul-areb (D'après la Carte de Mac. Kinneir, serait-ce une faute?). Le géographe persan lui donne cent vingt parasanges de cours (2). C'est le *Gyndes* des anciens, que Kinneir a vainement cherché plus dans l'ouest, parce qu'il commet l'erreur de regarder le *Kerah* comme le *Choaspes* et *Zouch* comme Suze.

Montagnes.

Le *Zerdkouh* ou *Kouh-i-Zerd*, où l'*Ab-i-Chouster* et le *Zenderoud* prennent leurs sources dans le Grand-Loristan.

Le *Houbenkouh*, dans le Petit-Loristan, où il y a des mines de marcassite (3).

Le *Kouh-i-esp*, ou la montagne du Cheval, près de *Chouster*, et le *Choutourkouh*, ou la montagne du Chameau, près de *Bouroudjerd* (4).

Les trois premiers sont peut-être le *Cambalidus*, le *Charbanus* et le *Casyrus* de Pline (5), ou la chaîne des montagnes de *Choatras* de Ptolémée.

Lieux.

Dans l'*Ahvaz* (le pays des *Uxiens*), que d'un côté le *Tab* sépare du Fars, et de l'autre côté le *Karoun* ou l'*Ab-i-Chouster* sépare du *Khouzistan* proprement dit (la *Suziane*); les lieux les plus remarquables sont :

(1) Macdonald Kinneir, p. 96.

(2) Manuscrits, N° 433.

(3) Djihan-Nouma, p. 286.

(4) Macdonald Kinneir, p. 9[illegible].

(5) Plin., tom. VI, p. 27.

Ahwaz, la capitale qui donne son nom à toute la contrée, située sous les 85° de longitude et les 32° de latitude (1). C'était jadis une ville considérable ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade de six à sept cents feux, qui n'offre plus rien de remarquable, que les ruines d'un palais sur la rive du fleuve, celles d'un pont, et quelques grottes taillées dans le rocher, dont les habitans ont pu se servir autrefois, soit comme de sépultures, soit comme d'abri contre les excès de la chaleur. — Le pont eut jadis le nom d'*Hindous*. Les ruines que Macd. Kinneir prit pour celles d'un palais, sont peut-être les vestiges d'une mosquée magnifique, qu'Azadoud-Dovlet avait autrefois consacrée au culte du Très-Haut. La physionomie blême des habitans d'Ahvaz indique l'insalubrité de l'atmosphère, qui, si l'on en veut croire l'opinion vulgaire, porte à la stupidité, comme celle de Mosoul aurait la vertu de rendre prudent, celle d'Ispahan, avare, et celle de *Hachemïiè*, grossier (2). *Ahwaz* est à quatre-vingts parasanges d'Ispahan, à quarante-huit milles anglais de Chouster, et à une journée d'*Asqèr-i-Mouqerrem*.

Asqèr-i-Mouqerrem, à dix parasanges à l'ouest d'*Ahwaz*, et seulement à huit parasanges de Chouster, est un lieu connu par l'excellence de son climat et les petits scorpions qui l'infestent. Le canal qui allait de la rivière de Chouster jusqu'à *Asqèr-i-Mouqerrem*, porte le nom de rivière de *Mouchrikan*, dans les géographes orientaux (3). En se rendant à *Ahwaz*, l'on pouvait le descendre jusqu'à six parasanges au-dessous d'Asqèr-i-Mouqerrem ; mais on était obligé de faire le reste de la route par terre. Les campagnes qui bordaient les rives de ce canal, étaient les mieux cultivées du *Khouzistan*. Le nom d'Asqèr-i-Mouqerrem lui vient de ce que ce fut une armée commandée par un général du nom de Mouqerrem, qui l'éleva dans ce lieu. Cette armée avait été

(1) Djihan-Nouma, p. 285. Tousi.
(2) Adjaib oul Mahloukat d'Ahmed
(3) Djihan-Nouma, p. 285.

expédiée dans cette contrée par le fameux *Hedjadj*. La soie, les oranges et la canne à sucre réussissent à merveille dans tout ce territoire (1).

Le Bendekil de Macd. Kinneir, au confluent du *Karoun* et de l'*Ab-i-Zal*, n'est autre que le *Deïr-i-Hazekil*, c'est-à-dire le couvent, ou le *temple d'Ezéchiel*, de Bakoui, que Deguignes estropie en écrivant *Dir-Kharkil*, par la transposition du point de la seconde lettre sur la première (2).

Djébà, à huit parasanges d'*Asqèr-i-Mouqerrem*, est un lieu bien arrosé et fertile en dattes (3) et en cannes à sucre.

Restak-ouz-Zout, c'est-à-dire le marché de Zout, est un district d'Ahvaz, à sept parasanges de Ram-Hormouz. L'air y est très-chaud (4).

Haïzan, l'un des plus fameux cantons de l'Ahvaz, dont on recherche le séjour pendant l'été, à cause de la fraîcheur de sa température (5).

Devrak ou *Devrek* (et non pas *Dorak*), sous les 85° de longitude et les 30° 30' de latitude (6), suivant le Djihan-Nouma; sur la route que les pélerins du Kerman et du Fars prennent pour aller à la Mecque, à quatre journées d'*Asqèr-i-Mouqerrem*. Deux sources d'eau chaude remplissent de leurs ondes deux vastes réservoirs. Macd. Kinneir n'en fait pas mention; mais il parle de ses excellens *habbas* (sorte de manteaux). Au reste, c'est du *Devrak* d'aujourd'hui qu'il traite et que l'on nomme encore *Félahi*. Les ruines du vieux Devrak sont également situées sur le *Djérahi*; mais beaucoup plus haut (7).

Zamania est une petite ville au bord du *Karoun* (*le Didjlè-i-*

(1) Adjaib oul Maloukat.

(2) Bakoui, Notic. et Extr. des Manusc. du Roi, tom. II, p. 456. حزقيل lui parut être خرقيل ; rien n'est étonnant dans une pareille erreur.

(3) Djihan-Nouma, p. 284.

(4) *Idem*.

(5) *Idem*.

(6) *Idem*.

(7) Macd. Kinneir's Mem., p. 88.

Chouster), à vingt-cinq milles anglais au-dessous d'*Ahwaz*, n'ayant que trois cents habitans.

Zabla est un village abandonné, beaucoup plus bas sur le *Karoun*. *Cheikh-Suleïman*, enfermant, par une digue, le *Hafar*, cet ancien canal qu'avait fait construire Azad-oud-Dovlet, et qui allait au Chat-oul-Areb, contraignit toutes les eaux de couler vers Gouban. Tant que la digue subsista, la contrée de Zabla présenta le plus riche aspect; mais le temps l'ayant détruite, les eaux reprirent leur ancien cours, et ce territoire en souffrit (1).

Gouban, au bord de la mer, entre les deux embouchures du *Djérahi*, dans l'est, et d'un des bras du *Karoun*, à l'ouest.

Madjour, sous la longitude de 85° 30' et les 30° 30' de latitude (2), entre *Deorak* et *Endian*, ville d'environ sept cents habitans, à deux milles anglais de la mer, et quoique dans le désert, passablement pourvue d'eaux douces (3).

Endian, sous les 3° de latitude, à vingt milles anglais de *Zeïtoun*, à quarante-huit de *Bibahan*, à vingt-sept de *Deorak*, est une ville bâtie sur les rives du *Tab* (l'*Oroatis*); elle a près de deux milles de circuit. Sa population est de trois à quatre mille âmes; elle trafique principalement avec Basra et *Bibahan* (4).

Bibahan et *Aradjan*, toutes deux, comme *Endian*, sur le bord du *Tab*, c'est-à-dire sur la frontière du *Fars* et du *Khouzistan*. Il en a déjà été question à l'occasion du Fars.

La partie méridionale du pays d'*Ahwaz*, qui règne le long de la côte, se nomme le pays de *Chèab-i-Cheikh* (5), et s'étend depuis le *Tab* jusqu'à *Bendekil*, où l'*Ab-i-zal* et le *Karoun* ont leur confluent, et jusqu'aux montagnes près de *Ramhormouz*, en longeant le Djérahi (6). Les revenus annuels de

(1) Macd. Kinneir's Mém., p. 90.
(2) Djihan-Nouma, p. 285.
(3) Macd. Kinneir's Mém., p. 91.
(4) Macd. Kinneir's Mém., p. 90.
(5) N'est-ce pas de *Cheikh-Chéab?*
(6) Macd. Kinneir's Mém., p. 81.

ce territoire s'élèvent à une somme de cinq *leqs* de piastres, 50,000 liv. sterl. (1)

Les lieux au nord du *Djérahi*, sont déjà du ressort de Chouster, tels que :

Ram-Hormouz, sous les 86° de longitude et les 30° 30' de latitude (2). Elle fut construite par Hormouz, fils de Chapour ; son territoire est fertile en canne à sucre, en blé et en coton; elle est à dix-neuf parasanges d'Ahvaz. C'est la patrie d'un grand poète lyrique, nommé Selman. La mosquée qui décore la grande place est l'ouvrage de l'illustre Azad-oud-Dovlet, de la dynastie des Dilemites; c'est dans cette ville que le fameux Manès subit le supplice et que ses sectateurs furent pendus (3).

Destger, ville de l'Ahvaz, construite par Hormouz, fils de Chapour (4).

Basian ou *Basan*, au bord du *Karoun*, à deux journées de Hasn-i-Mèhdi (5).

Mébarid-i-Koubra et *Mébarid-i-Sougra* (le Grand et le Petit Mébarid), sont deux districts couverts de palmiers qui donnent de riches moissons de dattes (6).

Aïdèdj, dans le district de Ram-Hormouz, est une petite ville située dans la montagne ; c'est d'Aïdèdj que l'on apporte la neige que l'on consomme à *Ahvaz*. Les habitans boivent l'eau de la rivière de Cheab-i-Suleyman. L'air en est mal sain, parce que les monts qui s'élèvent au nord, derrière elle, empêchent sa libre circulation (7).

Bosni, sur les bords du *Doudjéïl* (le *Petit-Tigre*), est une ville

(1) Macd. Kinneir's Mem., p. 91.

(2) Djihan-Nouma, p. 284.

(3) Adjaib oul maloukat (d'Ahmed Tousi).

(4) Djihan-Nouma, p. 284.

(5) *Idem*.

(6) *Idem*, 285.

(7) *Idem*.

défendue par une forte citadelle. On y fabrique de bonnes étoffes de laine, nommées zouf (1).

Hasn-i-Mèhdi (2) (la Forteresse de Mèhdi), sous les 84° 30' de longitude et les 30° 30' de latitude, à l'embouchure de l'Ab-i-Chouster, dans la mer. Ce port et la forteresse qui le protège furent l'ouvrage du Khalife Mèhdi, dont cette ville porte le nom.

Cet endroit est éloigné de seize parasanges de *Souk-Erbea*. C'est en ce lieu (Hasn-i-Mehdi) que se réunissent toutes les eaux du Khouzistan, c'est-à-dire le Karoun et le Djérahi.

Souk-Erbea (c'est-à-dire les *Quatre Marchés*) est une ville construite sur les deux rives du fleuve dans lequel se rassemblent toutes les eaux du Khouzistan. Elle a un pont de bois sous lequel les navires peuvent passer. La partie nord, construite du côté de l'Irak, est mieux bâtie que celle du sud, qui est sur le territoire du Fars (3).

Mouchrikan, sous les 85° de longitude et les 31° de latitude, est une ville de moyenne grandeur, sur le bord du fleuve Decht-Abad (4).

Tarareq, un lieu de moyenne grandeur, riche en cannes à sucre (5).

Senlil, qu'*Ibn-i-Haoukel* nomme *Zounbeil* (6), à quatre parasanges d'*Ardjan*.

Taïb, 84° de longitude, 33° de latitude (7), jadis célèbre par les cordons de culottes que l'on y faisait (8). Elle possède un talisman contre les scorpions et les serpens (9).

Chouster, que les Orientaux écrivent généralement *Touster*, selon le *Djihan-Nouma*, située sous les 86° 30' de longitude et les

(1) Djihan-Nouma, p. 285.

(2) *Idem*.

(3) *Idem*, p. 284.

(4) *Idem*.

(5) *Idem*.

(6) Ousel., tr. d'Ibni-Haukal, p. 78.

(7) Djihan-Nouma.

(8) Ibni-Haukal, p. 78.

(9) Notices des Manusc. du Roi, tom. II, p. 444.

31° de latitude (1); selon *Bakoui*, sous les 84° 30' de longitude et 30° de latitude (2), et selon Kinneir, sous les 84° 59' de longitude et 32° de latitude (3), est construite sur une hauteur au pied des montagnes de *Bakhtiiari*. Elle domine le Karoun (ou l'Ab-i-Chouster). La rivière a un pont de quatre-vingts pieds d'élévation, du haut duquel les habitans prennent le plaisir de se jeter dans l'eau. A l'ouest du fleuve, elle était munie d'une antique muraille, qui maintenant tombe en ruine; sa population passe le nombre de quinze mille âmes; elle se compose de Persans et d'Arabes. On y fabrique de belles étoffes en laine. Les ruines que l'on trouve dans son sein attestent son ancienne magnificence. Celles du château sont surtout remarquables; elles se présentent à l'ouest du fleuve, sur un coteau entièrement creusé de grottes, qui servaient d'abri contre la chaleur, et d'aqueducs souterrains. Non loin du château est la fameuse digue nommée *Chadourvan*, que Chapour avait fait construire pour employer une partie des eaux à l'irrigation des campagnes. Cette digue de vingt pieds de large sur quatre cents pieds de longueur, offre dans son milieu deux arches étroites. Le canal artificiel qu'occasionne la digue, décharge ses eaux dans la rivière de *Diz-Foul* (l'Ab-i-Zal), à une demi-lieue au-dessus de *Bende-Kil* (4).

Aux preuves que nous avons données en traitant des fleuves,

(1) Djihan-Nouma, p. 282.

(2) Notic. et Extr. des Manusc., tom. II, p. 431.

(3) Mémoir, p. 97.

(4) Ce bras du fleuve est le Mouchrikan, comme le prouvera le passage cité plus bas; l'Asqèr-i-Mouqerrem, dont Macd. Kinneir ne parle pas, est sans doute son Bende-Kil ou du moins un endroit non loin de là. Macdonald Kinneir (p. 89) a pour ainsi dire relevé l'erreur que d'Herbelot avait commise en pensant que la digue avait été construite pour préserver la ville d'une inondation. Nous en relèverons une autre commise par Deguignes, qui crut que le mot *Chadourvan* se lisait *Chadrevan*, qui signifie une fontaine à jet d'eau, et dit : « Il y a ici une fon- » taine qui est une merveille de l'art; » elle vient d'environ un mille de la » ville, les pierres sont liées avec du » fer et du plomb. Elle a été bâtie par » Sapor. »

pour convaincre de la nécessité de regarder *Chouster* comme l'ancienne Suze, qui était située sur le bord de l'*Eulæus* ou du *Choaspes*, nous allons en ajouter une autre que nous présente le docteur Vincent. Il est le premier qui nous assure que des restes de la citadelle de l'antique Suze, se remarquent encore dans les ruines d'un château qui couronne une colline, tandis qu'à *Chouz* on ne trouve ni ruines de forteresse, ni l'ombre d'une colline sur laquelle une forteresse aurait pu être élevée. Des autorités tirées des auteurs orientaux nous mettront à même de réfuter victorieusement les antagonistes de l'opinion que nous partageons, et qui se sont fondés, pour penser différemment, sur ce que le tombeau de Daniel se trouvait à *Chouz*. L'objection deviendrait embarrassante si l'on n'apprenait pas par *Ahmed de Tous*, que dans l'origine le tombeau de ce prophète était à Touster (Chouster), et que ce n'est qu'à l'occasion d'une grande famine qui désolait *Chouch* (Chouz), que ce monument y fut transféré. Voici la traduction du passage qui l'atteste (1):

« Touster est une belle ville située au bord du Mouchrikan
» (ou Mechrikan), dans la région de *Khouzistan*. Cette rivière
» est celle sur laquelle Chapour construisit la digue Chadourvan,
» au-dessus de la porte de Touster, pour que l'eau ne s'écoulât
» pas, car Touster est bâtie sur une hauteur. Il construisit Touster

(1) تستر شهریست نیکو برلب مشرقان
نهاده درناحیت خوزستان وآن نهربست
که شابور شادروانرا بنا کرد بردر تستر زیرا که
شهر تستر برتیلی بود تاآب نکذرد بروی و
تستر را سنک وقلعی وعمد های آهنین
بناکرد وجسد دانیل عم بتستر بود اهل
شوشرا قحط رسید جسد دانیل عم بخواستند
تا قحط ازایشان برود ایشان تابوترا
بشوش فرستاد ند تا قحط برود تابوترا
نهان کردند دردریا وسوکند کردند پیران
شوش که تابوت درابن شهر نیست پس
ازکودکان پرسیدند کودکان کفتند که تابوت
در فلان موضعی است اکنون عادت
افتاد ماست که کواهی کودکان بشنوند پس
شکفتی این شهر شادروان است بر نهر
مشرقان ومتاع ایشان دیبا وبرنج باشد

» de pierre, de plomb et de colonnes de fer. Le corps du prophète » Daniel (que le salut soit sur lui) était à Touster. Une famine » affligeant les habitans de Chouch, ils demandèrent le corps de » Daniel (que le salut soit sur lui), afin que la famine s'écartât » d'eux. Les habitans de Touster envoyèrent à *Chouch*, la bière, » pour éloigner la famine; ceux de Chouch cachèrent cette bière » dans le fleuve, et leurs vieillards firent serment que le monu- » ment n'était pas dans la ville. On interrogea les enfans, qui » dirent : La bière est à tel endroit. Depuis ce temps on a cou- » tume de croire au témoignage des enfans. La merveille de » Touster est la digue de *Chadourvan*, sur la rivière de *Mouchri-* » *kan*, et son commerce consiste en étoffes de soie et en riz. »

Un passage du Djihan Nouma confirme ce qui regarde l'existence de la tombe de Daniel à Chouch : « Le tombeau de Daniel » est à l'ouest de la ville. On dit qu'il y est depuis la captivité de » Nabuchodonosor. A l'époque de la conquête, l'on trouva un » sarcophage que les habitans de Sous étaient glorieux d'attribuer » à Daniel. On l'exposait dans des temps de disette, et l'on im- » plorait son intercession. Abou-Mousa-el-Echari, passant devant » la ville, fit au bord du fleuve un souterrain de pierre et de » chaux, y renferma le tombeau et fit passer l'eau par dessus, » en prétextant qu'il ne fallait pas que le corps d'un prophète fût » à la merci du peuple (1). »

Le géographe turc ne dit rien à la vérité de la translation du sépulcre de Touster à Chouch; mais la première citation venant d'un auteur beaucoup antérieur à Kazvini, puisqu'il écrivait en

(1) قبر دانیال غربیسنده در بخت نصر
سیننك اندە فالمشیدی حین فتحده اندە
بر تابوت بولنوب دانیال تابوتی اولمق
اوزره قوم سوس توقیر ایدوب قحط غلا
زمانلرنك چقا انکله استسفاع ایدرلردی

ابو موسى الاشعرى شهر اوكندن كچن نهر
كنارنك طاش وكرچ ایله برزبرزمین یا
پدروب ایچنه قودی نهر صوینی اوزرینه
اقندی بر پیغمبرك جسدی خلق النك
اولمسن دیو تعظیما ناپیدا ایدی

(1160) 1555, mérite la plus entière croyance. Le Djihan-Nouma répète aussi ce qui a été dit de l'excellente qualité des eaux de Chouster, qui faisaient aisément digérer les mets les plus grossiers. Et parmi les productions remarquables du territoire de cette ville, outre le blé et la canne à sucre, il cite une espèce de riz nommé *pentchengoucht* (1) (les cinq doigts), qui répand une bonne odeur. Le Djihan-Nouma place dans les environs de Chouster quatre vallées charmantes pour la chasse :

1° La vallée de Rakhch-abad, qui a quinze parasanges de longueur et douze de largeur.

2° La vallée de Varak, qui a vingt parasanges de longueur et dix de largeur.

3° La vallée de Mechhed-i-Qoufi, dix parasanges de longueur et six de largeur.

4° La vallée de Djévizè, dans les proportions de celle de Varak. Dans cette dernière, en raison de la grande chaleur, les moissons sont mûres dès le mois de mars, et l'on fait en ce temps la coupe des blés.

Chouch, qu'on appelle *Chouz* et *Sous*. Rennel prétend que celle-ci est la véritable Suze. Pour raisons, il allègue d'abord que ce nom a plus d'analogie que celui de Chouster avec Suze, et le tombeau de Daniel semble ensuite, selon lui, trancher absolument la question ; mais ces raisons ne peuvent tenir contre celles que nous avons déduites de la navigation de Néarque, en remontant l'*Eulæus*, et de celle d'Alexandre au-devant de son amiral. Ces deux expéditions ne pouvaient s'exécuter que sur les bras du Karoun,

(1) Ibn-i-Haukal (trad. d'Ouseley) parle du *pentchengoucht* comme d'une production du sol de Chouch et non point de *Chouster*, et dit que ce fruit est une espèce d'orange et non pas une sorte de riz. Ce qui résulte peut-être, dans l'une ou l'autre version, d'une ponctuation différente : برنج, *birindj*, signifie *riz*; ترنج, *touroundj*, signifie *orange*. Du reste, à en juger par la traduction d'Ouseley, p. 76, il paraîtrait qu'à l'égard du tombeau, le géographe turc a suivi presque mot-à-mot ce qu'en dit le texte d'Ibn-i-Haukal.

qui débouche dans la mer, et reçoit plus haut le *Djerahi*, que nous avons démontré être le *Pasitigris*. Le *Kérah*, ou le *Karasou*, au bord duquel *Chouch* est située, eût rendu cet événement tout-à-fait impossible. Si pour tirer d'embarras Rennel et Vincent, Macd. Kinneir allègue qu'il ne faut pas entendre par la rivière de Chouch, le *Kérah*, qui baigne ses murs, mais l'*Ab-i-Zal*, ou la rivière de *Diz-foul*, qui passe à quelque distance de là, on peut lui répondre : 1° que par la rivière de Suze on ne peut pas entendre une rivière passant à quelque distance, mais celle qui baigne ses murailles, parce que Daniel se tenait aux portes de la ville même, sur l'*Ulai* (l'Eulœus); 2° qu'il n'est point vrai, comme Kinneir l'assure, qu'il est incertain si Suze était sur le bord oriental ou sur le bord occidental de l'*Eulœus;* car venant de l'occident, Alexandre dut passer la rivière *Eulœus* ou *Choaspes* avant d'aborder Suze, et suivant Hérodote, Aristagoras, dans sa Description des Pays, dit qu'il faut traverser le Choaspes pour arriver à Suze. Hoeck (1) s'est servi de cette autorité pour démontrer que Suze était sur la rive orientale de l'Eulœus ou du Choaspes; mais il commet une erreur, en cherchant à faire passer cette rivière pour le Kérah ou le Karasou.

Selon les Mémoires de Mac. Kinneir (2), les ruines de Chouch commencent à sept ou huit milles anglais, à l'ouest de *Dizfoul*, n'ont pas moins de douze milles de longueur, d'une extrémité à l'autre, qui touche à la rive orientale du *Kérah*. Elles occupent un espace immense entre cette rivière et l'*Ab-i-Zal*, et consistent, comme les ruines de Ctésiphon, Babylone et Koufa, en buttes de terre et de décombres remplis d'une grande quantité de débris de briques colorées. Les plus considérables de ces buttes sont à la distance de deux milles anglais du *Kérah*, l'une a cent pieds d'élévation et un mille anglais de circuit; la seconde, moins haute,

(1) Veteris Mediæ et Persiæ Monumenta, pag. 94.

(2) *Idem*, pag. 99.

a le double de circonférence. Les Arabes qui font des fouilles pour découvrir des trésors qu'ils supposent être ensevelis sous ces monceaux, trouvent souvent des grands fragmens de marbre couverts d'hiéroglyphes. Au pied de la butte pyramidale que nous avons signalée pour être la plus élevée, est le tombeau dit de Daniel; c'est une construction moderne de peu d'apparence. M. Gordon, alors secrétaire d'ambassade de sir W. Ouseley, et depuis ministre d'Angleterre à Vienne, voulut enlever de cet endroit une pierre sur laquelle se trouvaient à-la-fois des hiéroglyphes et des caractères cunéiformes; mais comme les habitans, qui considéraient cette pierre comme un talisman, la rachetèrent deux mille toumans du prince royal qui réside à Chiraz, il fut obligé de la laisser et de se contenter de lever le dessin de la sculpture (1). Ce dessin est jusqu'à ce jour demeuré dans ses cartons.

Mais les cinq écrivains qui veulent que Suze soit Chouch (Rennel, Ouseley, Barbié-du-Bocage, Kinneir et Hoeck) ne pourront-ils pas demander à leurs cinq adversaires (d'Herbelot, d'Anville, Vincent, Mannert, et l'auteur de cet examen géographique), qui soutiennent que Chouster fut Suze, ce que représente cette immense étendue de ruines? Nous répondrons à cette question par une autre qui, pour ainsi dire, en sera la solution : « Où sont » donc les ruines de la grande ville d'*Elymaïs*, dans laquelle, » selon Strabon (2), Josèphe (3) et Zonaras (4), était le grand » temple *Azara* dédié à Vénus et à Diane (*Zaretis*, *Zouhre*, » Anaïtis, *Anahid*)? Où faut-il chercher ces ruines, si ce n'est

(1) S. W. Ouseley's Travels, tom. 1, pag. 420. En racontant d'une manière détaillée la vaine tentative que l'on avait faite pour enlever ce monument, il avance l'opinion que *Chouch* est l'antique Suze; et comme Rennel, Barbié du Bocage et Kinneir, il entre en lice contre d'Herbelot, d'Anville, Vincent et Mannert, en faveur de qui militent les autorités orientales, les propriétés et le cours du fleuve, et même le tombeau de Daniel, pour constater que c'est Chouster qui occupe l'emplacement de cette célèbre cité.

(2) Strabon, XVI, 1, 18.

(3) Josèphe, Antiquit., XII, 13.

(4) Zonaras, IV, 2.

» dans celles de Chouch, au centre de la province *Elymaïs*, que » le fleuve de Chouster séparait de la Suziane? » Elymaïs était la capitale de la province de ce nom, et Suze la capitale de la Suziane; celle-là était sur la rive orientale du *Kérah;* celle-ci sur le bord oriental du *Karoun.* Toutes deux étaient célèbres par leur temple d'Anaïtis, que l'on appelait, dans la première, de son autre nom de *Zaretis*, (Τα Ζαρα, Τα Αζαρα). N'avoir jamais songé à la plus grande des villes d'Elymaïs, en examinant les ruines de *Chouch*, et avoir voulu transporter la capitale de la Suziane au centre de la province d'Elymaïs, sont une négligence et une méprise qui n'ont pas encore eu lieu dans un examen géographique (1). Mannert doute si *Azara* (la ville du temple de Zaretis), la capitale d'*Elymaïs*, fut la même que l'*Asilum Persarum* de Pline, ou fut une ville différente de celle qui était au bord de l'*Hédiphon.* L'Hédiphon, qui se jetait dans l'*Eulæus*, est l'*Ab i-Zal* de nos jours, la rivière de *Dizfoul*, dans laquelle ville nous pensons reconnaître l'*Asilum Persarum.* Mais si l'on voulait considérer cette ville comme n'en faisant qu'une avec la ville d'Azara ou Elymaïs, l'étendue que Kinneir donne à ces ruines le permet,

(1) Nous ne saurions nous empêcher de relever, en passant, une erreur commise par ceux qui refusent d'admettre que le culte d'Anaïtis ou de Zaretis fut un ancien culte persan, quoique cette divinité eût un temple dans toutes les principales villes de l'antique Perse, telles que Suze, Elymaïs, Babylone, Pasargade, Arbelles, Ecbatane, etc. C'est de là que ce culte pénétra jusqu'à l'Euphrate. « *A l'endroit où l'on passait ce fleuve,* » *paissaient les vaches qui lui étaient con-* » *sacrées* (Plut. in Lucullo, XXIV). » A son embouchure, sur une île » (Arriani Anabasis, VII, 20), pais- » saient des chèvres et des cerfs qui » lui étaient consacrés. Le temple sur » l'Euphrate, nommé Ἀρτεμιτιερα, » Βυχαιω, et ceux de Κοχοβαρ (Isidor. » Stat. Parth.), étaient consacrés à » l'*Artémise* persane, c'est-à-dire » *Anahid.* » c'est de là que ce culte se répandit dans l'Arménie et l'Asie-Mineure, où *Anaïtis* avait ses temples dans les deux *Comane* (celle de Cappadoce et celle du Pont), à *Zéla* et à *Ælisene*, comme à Sardes, à Damas et à Bactra. — Pour plus amples détails, *voy.* les Mines de l'Orient, tom. VI, pag. 340.

puisqu'elles couvrent l'espace qui s'étend du *Kerè* (le Gyndes) à l'*Ab-i-Zal* (l'Hédiphon).

Dizfoul, à vingt-huit lieues anglaises O. de *Chouster*, a presque autant de population que cette ville. Son plus bel ornement est un pont de trente-deux arches de 450 pieds de long sur 20 de large et 40 de hauteur. Ce pont est un monument du règne de Chapour, digne de figurer à côté de ceux que ce prince avait fait construire à Chouster et à Aradjan. Selon le Djihan-Nouma, cette ville est située sous les 84° de long. et 30° de lat. (1), et dans le voisinage de *Djend-i-Chapour* (la ville de Chapour), autre ville qui lui dut sa fondation. *Dizfoul* est pour *Dizpoul*, le pont du *Diz*, parce qu'il est jeté sur l'*Ab-i-Diz* (la rivière de *Diz*); et c'est de son pont évidemment que la ville reçut son nom moderne. Dans le voisinage de cette ville croît un bel arbre nommé *zérin-dirakht* (l'arbre doré); il ne porte point de fruit, mais il se couvre au printemps, de fleurs d'un jaune éclatant qui lui firent donner le nom sous lequel nous venons de l'annoncer.

Djend-i-Chapour, au lieu de *Kend-i-Chapour* (le bourg de Chapour), sous les 85° 30' de long. et les 30° 30' de latit. (2), à huit parasanges de *Chouster*, et à six parasanges de *Chouch*; entre ces deux villes et entre le *Karoun* (l'Eulœus) et l'*Ab-i-Zal* (l'Hédiphon). Une atmosphère chaude et mal-saine et un sol infesté d'insectes venimeux, n'en font pas un séjour fort agréable.

La partie septentrionale du Khouzistan, ou plutôt une petite contrée à part qui lui est annexée, comme le *Lar* l'est au *Fars*, et le *Béloudjistan* au *Kerman*, se nomme *Loristan*. C'est un pays montueux qui touche immédiatement au *Kourdistan* (l'ancienne Médie). Jadis il était le séjour des *Kosséens* et des *Praitaitaquiens*, remplacés par les tribus guerrières des *Bakhtiaris* et des *Fa-illis*. Ce grand district s'étend, à l'est, jusqu'au 50° d. de long., et au nord, jusqu'au 44° d. 30' de latit.; c'est la partie la plus riche

(1) Djihan-Nouma, pag. 284. (2) *Idem*.

et la plus féconde de l'Irak, en ce que toutes ses vallées sont arrosées par les rivières qui coulent des montagnes. Les pâturages y sont multipliés, mais les champs cultivés plus rares, parce que les hordes (*Iliat*) qui l'habitent, véritables nomades, vivent presqu'uniquement du produit de leurs troupeaux; ils sont encore aujourd'hui aussi indisciplinables et indépendans que du temps d'Alexandre. Ce pays se divise proprement en *grand* et en *petit* Loristan (*Lour-i-Buzurq*, *Lour-i-Qutchuq*). Dans le premier est *Khourrem-Abad* (l'antique *Corbiène*); cette ville est considérée comme la capitale du pays: elle est la résidence de la tribu des Fa-illis (ou *Fé-illis*). Elle est à 73 parasanges d'Ispahan et à 32 parasanges de *Kermanchah*. Entre cette ville et Khourrem-Abad, sont les deux grandes plaines de *Khava* et d'*Alister*, où le prince royal, Mouhammed-Aly-Mirza, gouverneur, vient souvent camper avec ses troupes aussi vaillantes que nombreuses. Dans le N.-E., sont les villes de *Bouroudjerd* et de *Néhavend*, dont nous avons déjà parlé au chapitre de l'Irak, et dans la dernière desquelles réside un autre fils du roi de Perse (Mouhammed-Taki-Mirza). De *Khourrem-Abad* à *Bouroudjerd*, le chemin va toujours en montant, en offrant à gauche la haute chaîne du *Choutourkouh*, et à droite les sommets du *Djairouz* et de l'*Elvend* (l'Orontes). Le district de Bouroudjerd est la résidence de la tribu des *Lek* (1).

Dans le petit Louristan, le Djihan-Nouma place la ville de *Lorégân*; elle est peu spacieuse. Elle a un mauvais air, de l'eau détestable; mais elle est riche en raisins (2).

Après avoir parcouru toutes les provinces de l'empire Persan, dans l'ordre naturel de leurs frontières respectives, nous voici parvenus au point d'où nous étions partis, c'est-à-dire sur la frontière ottomane, aux défilés de Zagri, et à la chaîne de l'Orontes.

(1) Macdonald Kinneir's Memoir., pag. 139

(2) Djihan-Nouma, p. 282.

Comme cet examen ou cette revue est purement géographique, et qu'en comparant les données des voyageurs européens les plus modernes avec celles des géographes orientaux les plus anciens, nous nous proposions d'offrir aux voyageurs futurs une carrière tout ouverte à de nouvelles recherches et de mettre surtout les géographes allemands à même de tracer une carte de Perse plus exacte que celles que nous possédons, nous dirons encore quelques mots sur les cartes qui accompagnent les ouvrages dont nous avons eu occasion de parler. Aucune de ces cartes ne correspond avec l'idée qu'on se plaisait d'en concevoir, eu égard à l'immensité des matériaux en observations et en itinéraires qui étaient en la possession de leurs auteurs.

La carte de Macdonald-Kinneir, indépendamment de l'élévation de son prix (une guinée et demie), est faite sur une échelle immense, et comme il l'a dit lui-même, pour montrer aux voyageurs, d'un seul coup-d'œil, les fleuves, les montagnes et les lieux qu'il doit rencontrer sur sa route, et ainsi la lui faciliter. Il a fait beaucoup de corrections à ce premier ouvrage, dans la petite carte annexée à son Voyage de l'Asie-Mineure ; mais celle-ci ne contient que la moitié occidentale de la Perse; et comme dans une seule feuille elle embrasse tout le sol situé entre les 28e et 48e deg. de latit., et les 27e et 53e de longit., elle est aussi resserrée que l'autre était trop spacieuse ; mais néanmoins c'est sans contredit la meilleure carte que nous ayons parmi celles qui embrassent une si vaste étendue de pays dans l'Asie.

Morier nous a donné des cartes particulières de régions et de districts, d'après la boussole et les mesures itinéraires : sa carte du Mazenderan de son second Voyage, celle de son Itinéraire jusqu'à *Ester-Abad*, sont de véritables trésors en comparaison des cartes que l'on nous avait données jusqu'alors sur ces intéressantes contrées. Sa carte d'*Amasia* à *Thehran*, celle de Bouchehr à Thehran (de son premier Voyage) sont de même infiniment précieuses. La carte générale qui est à la tête de ce voyage et qui est de la même éten-

due que celle que Kinneir donna dans son Voyage dans l'Asie-Mineure, nous semble moins estimable parce qu'elle se borne au tracé des routes; tout le reste est omis. La partie inférieure de cette carte ayant dû être faite d'après d'anciennes cartes, parce que Morier n'a pas visité le Khouzistan, n'aurait pas dû servir d'autorité à Hoeck (1). Kinneir, ayant au contraire parcouru cette province avec un officier du Génie, nous a donné un système de fleuves tout-à-fait différent de ceux qu'avaient arbitrairement imaginés d'Anville et Vincent, et qui sont fautifs et tout-à-fait dépourvus d'utilité. La carte de Lapie, pour le Voyage de Dupré, renferme trop d'espace sur une petite échelle, comme nous l'avons remarqué pour la carte générale de Morier. Elle embrasse le pays, du 23e deg. au 57e de long., et va du 26e au 54e de latit.; de manière même que la Perse occupe le moins de place sur cette feuille. Elle n'est à consulter que pour suivre la route de ce voyageur. Une carte, faite d'après les observations que nous venons de présenter et sur les documens fournis par les Itinéraires de Kinneir, Morier et Dupré, serait donc d'autant plus appréciable, en mettant aussi à profit ce que Pottinger a donné sur le Kerman et le Khouzistan, que les cartes de Wahl et de Reichard fourmillent d'erreurs.

(1) Veteris Mediæ et Persiæ Monumenta, pag. 95.

REMARQUES GÉNÉRALES.

Après avoir exposé la géographie de l'empire persan, en traçant les frontières de chacune des provinces qui le composent, et en faisant mention de la position respective des villes et autres endroits les plus remarquables que leurs limites embrassent, nous dirons quelques mots sur les habitans de cet empire et leur culture, pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir gardé le silence sur une multitude de faits épars dans les ouvrages que nous avons analysés et qui constituent une des branches les plus intéressantes de la statistique. Nous diviserons ce nouveau travail en divers chapitres concis qui traiteront du caractère et des mœurs des indigènes, de leurs coutumes et de leurs usages, de leur manière de vivre, de leur commerce et de leur littérature, d'après les auteurs cités dans ce travail.

I. Caractère des Persans.

Comme le jugement du censeur est la chose du monde la plus importante et la plus délicate, en ce qu'il touche à la dignité d'un peuple et à son honneur national, il convient de nous imposer la loi de rapporter fidèlement les faits tels qu'ils sont exprimés dans les écrivains que nous avons sous les yeux; et comme, dans l'ancien droit romain, aussi bien que dans le droit des Musulmans, il faut sept preuves pour former une preuve complète, nous allons faire parler ici sept témoignages pour nous mettre à l'abri de toute responsabilité. Quatre des dépo-

sans sont Anglais (Morier, Johnson, Pottinger et Malkolm), et trois sont Français (Dupré, Tancoigne et un anonyme de la suite de l'ambassade du général Gardanne). Si leur opinion est unanimement au préjudice des Persans, s'ils les dépeignent sous les couleurs les moins favorables, le lecteur jugera de lui-même que les Persans modernes forment un parfait contraste avec ceux de l'antiquité, que les Grecs regardaient comme des modèles de vertu.

Morier, dans son premier Voyage, s'abstient, sans doute par des raisons politiques et diplomatiques, de parler du caractère des Persans, et les deux voyageurs allemands au service de Russie (Freytag et Kotzbue que nous avons parfois cités dans le cours de cet ouvrage) ont la même discrétion. Cependant Morier laisse, dans un endroit, échapper, comme en passant, le fond de sa pensée, et, dans ce cas, elle est conforme à l'opinion des autres : « Au nombre des sermens emphatiques qui précèdent ce » qu'il va dire, on peut être convaincu d'avance qu'un Persan » va mentir. C'est avec raison que l'on dit que les Persans sont » les Français de l'Orient. C'est un peuple bavard, complimen- » teur, de mauvaise foi, mais dont les manières sont vives et » pleines d'agrément (1). »

(1) Morier, first journey, pag. 285. M. Morier, dans cet endroit, a moins voulu peindre le caractère persan que nous adresser une injure, et M. de Hammer a bien plus en vue la satisfaction personnelle de la répéter que de donner une preuve de son impartialité ingénue dans le jugement qu'il porte du caractère persan.

Quoique M. Hammer ait fait presque toute la traduction de la 19e lettre du Voyage de Tancoigne, je ne la transcrirai point en entier parce que tout le monde peut se la procurer. D'ailleurs ce qu'il dit ne me paraît pas d'une vérité générale, et je ne trouve point de vices qu'on reproche aux Persans, dont la majorité de tous les peuples du monde puissent se glorifier d'être exempts. Les fourbes, les hypocrites, les fanfarons et les menteurs sont malheureusement de tous les pays, quelque degré de civilisation qu'on suppose à leurs habitans. Tel n'est point superstitieux qui est impie. Ces Persans paraissent ignares à nos

Tancoigne pense d'une autre manière : « Je ne suis pas de ce » sentiment, dit-il, dans sa 19e Lettre, tom. I. Toute prévention » nationale à part, je ne trouve aucune ressemblance entre un » peuple parvenu au plus haut degré de la civilisation, et dont la » supériorité reçoit encore plus d'éclat des calomnies de ses dé- » tracteurs, et une nation plongée dans les ténèbres de l'igno- » rance et de la superstition.

» S'il fallait juger un peuple sur une première impression et » sur des apparences, les Persans emporteraient, sans contredit, » tous les suffrages : leur politesse poussée à l'excès, leurs préve- » nances et leurs attentions pour l'étranger, le séduiraient bien- » tôt; et s'il avait négligé de les étudier, ou qu'il n'eût entretenu » avec eux que des relations communes, il ne pourrait en rap- » porter chez lui que des préjugés très-favorables. Tel était, » Madame, le jugement que nous avions d'abord porté nous- » mêmes sur les Persans : nous n'avions encore vu que leur beau » côté. Sans cesser de leur rendre toute la justice qu'ils méritent, » et sans méconnaître en eux des qualités qui les distinguent si » éminemment des Turcs leurs voisins, j'ajouterai qu'ils sont » spirituels et aimables; qu'ils sont exempts de ce fanatisme bar- » bare qui, sous certains rapports, nous inspire un juste éloigne- » ment pour les Ottomans; qu'en Perse, un Chrétien, un Mu- » sulman, un Juif, un Guèbre, jouissent aujourd'hui d'une pro- » tection à-peu-près égale de la part du Gouvernement; que tous, » sans distinction de croyance, se saluent réciproquement du » *salamoun aleïkoum;* qu'on ne voit ici aucune distinction avilis- » sante dans le costume des différens sectaires, et qu'enfin, il

yeux parce qu'ils ne sont pas versés dans nos connaissances; ils pourraient à leur tour porter de nous un jugement aussi hasardé. Si ceux qui jugent les peuples entendaient leur langage, leurs sentences seraient plus conformes à l'équité. A. de N.

» n'est pas sans exemple que des Chrétiens soient revêtus des » titres de khân et de mirza, et parviennent même à des emplois » publics et à des dignités. On doit convenir que sous les dehors » les plus affables et les plus séduisans, les Persans manquent de » franchise et de loyauté; ils sont fourbes, dissimulés, fanfarons » et menteurs, et je ne vois rien de français dans ces diverses » qualités; rien qui puisse, en un mot, justifier une comparaison » trop légèrement ou trop injustement établie. Pour en revenir » au mensonge, on serait tenté de croire que ce vice fait partie » essentielle de leur éducation. Dans les affaires les plus sérieu- » ses, comme dans le commerce ordinaire de la vie, ils parais- » sent avoir l'aversion la plus décidée pour la vérité; et l'étranger » qui aurait la bonhomie de les croire sur parole et d'ajouter foi » à leurs protestations et à leurs sermens, deviendrait sans s'en » apercevoir, le jouet des hommes les plus faux et les plus as- » tucieux de la terre. Il faut donc, sous peine de tomber dans le » mépris, ne paraître jamais bien convaincu de leurs discours, » et savoir conserver avec eux un air très-prononcé de doute et » même de supériorité, seul moyen de leur en imposer. Vils et » rampans, de leur nature, auprès de ceux dont ils espèrent tirer » quelque avantage, on en obtient alors tout ce qu'on veut.

» L'hypocrisie religieuse, l'avidité et l'avarice, sont encore » des traits à ajouter à leur caractère. Dans quelques provinces, » ils sont lâches, paresseux et peu propres à la guerre. Jamais je » n'ai vu des hommes plus indifférens à un affront, plus insen- » sibles aux coups : assommez-les sous le bâton, ils n'y prennent » pas garde. Ils boxent entre eux comme les Anglais; cherchent » à s'arracher la barbe, et le vaincu se retire en pleurant.

» Rendons-leur cependant une nouvelle justice, Madame; vous » me sauriez mauvais gré de ne vous entretenir que de leurs dé- » fauts. Les Persans sont pleins d'esprit et d'intelligence; ils » adoptent avec facilité et sans scrupule de conscience, les usages

» des étrangers qui leur paraissent supérieurs aux leurs ; et » sans l'espace immense qui les sépare de l'Europe, ils seraient » susceptibles d'une prompte civilisation.

» Cette bonne volonté vous paraîtra très-remarquable chez un » peuple qui professe la religion mahométane, et qui est encore » loin d'avoir secoué tous les préjugés. Mais combien il leur reste » encore à gagner sous ce rapport! Ces mêmes hommes qui nous » comblent de politesses et de prévenances, nous appellent *nedjis* » ou *impurs*, et se croiraient souillés en mangeant au même » plat que nous; ils évitent notre contact, et par une autre es- » pèce d'ignorance et de superstition, ils n'entreprennent aucune » affaire, soit avec nous, soit entre eux-mêmes, sans avoir con- » sulté les astrologues. Vous avez vu, Madame, par le récit que » je vous ai fait de notre arrivée à Thehran, quel degré de con- » fiance ils accordent à cette classe d'hommes, dont le Roi lui- » même, sans doute par respect pour les préjugés reçus, semble » s'honorer de faire partie (1). Leur profession est cependant » hautement censurée par les casuistes musulmans, et condam- » née comme en opposition avec les préceptes du Koran, qui en- » seigne que le destin est immuable et que tous les événemens » heureux et malheureux n'arrivent que par la seule volonté de » Dieu. Cependant l'usage l'emporte dans ce cas sur la religion. » Jamais les Persans ne commencent un voyage ni une entreprise » quelconque, sans consulter un astrologue qui examine les as- » tres et pèse, avec gravité, toutes les chances du sort, avant de » décider si la chose est praticable, etc., etc. »

Dans le parallèle du caractère des Persans et des Turcs, Tan-

(1) On aime à croire qu'un prince tel que Fethaly-Chah, doué de toutes les qualités de l'esprit, et qui passe pour un des hommes les plus instruits de son royaume, n'entretient des astrologues et ne se mêle lui-même d'astrologie, que par des motifs qu'il n'est pas en nous de pouvoir apprécier. C'est peut-être chez lui politique plutôt que superstition. N.

coigne semble donner la préférence aux premiers. Dupré, comme nous allons le voir, pense différemment (1).

« Le Persan (dit Dupré, après quelques traits plus ou moins » piquans) n'a pour lui que le premier coup-d'œil. Il n'a que » l'extérieur de la bonté: n'en attendez pas autre chose. Que » vous excitiez ou non sa méfiance, qu'il vous aime ou vous » haïsse, qu'il espère ou qu'il n'espère pas de vous, il cherchera » à vous tromper. Il ne tiendra jamais ses promesses, et vous » serez toujours sa dupe. En un mot, le Turc rend service dans » le moment et sans rien dire; le Persan parle beaucoup, déclare » avec emphase qu'il fera, et ne fait presque jamais ce qu'il an- » nonce. »

Plus bas il dit: « Le Persan se distingue du Turc par des idées » beaucoup plus libérales, par l'esprit de curiosité et par l'amour » des nouveautés. Tantôt sous la domination des Uzbecks, tantôt » sous celle des Turcomans, des Afgans, il a néanmoins persévéré » dans son enthousiasme pour les sciences et les arts. Si les rela- » tions de ce peuple avec les Européens avaient été suivies, je » ne doute pas que les connaissances n'eussent été portées en » Perse à un haut degré de perfection. Le Persan aime à s'ins- » truire, à interroger les étrangers sur les mœurs et les usages » de leur pays, à les questionner sur les sciences qu'on y cul- » tive, sur les arts que l'on y exerce. Il reconnaît en eux cette » supériorité de lumières qui le porte à les estimer, quoiqu'ils » soient d'une religion différente de la sienne. Le Turc, au con- » traire, se plaît dans son ignorance; il trouverait au-dessous de » lui de recevoir quelqu'instruction des autres peuples qu'il mé- » prise tous; il croit que le Koran renferme tout ce qui doit être » appris.

» Le Turc est fanatique: le Persan superstitieux sans avoir de

(1) Dupré, tom. II, pag. 399 et suiv.

» religion, et plus tolérant quoique plus attaché aux pratiques
» minutieuses du culte, etc., etc. »

Plus loin il dit : « La vertu militaire des Persans ne les em-
» pêche pas d'être indifférens et cruels. Le Turc a une sensibilité
» qui part du cœur; il se plaît à soulager son semblable : les ani-
» maux même éprouvent les effets de sa bienfaisance. Le Persan
» n'a de sensibilité que dans la tête; son âme est d'une excessive
» sécheresse, etc., etc. »

Plus loin : « Dans les transactions commerciales, le Turc est
» probe et manque rarement à sa parole. Le Persan trafique de
» son serment comme d'une denrée. On lit dans Platon (1) et
» dans Hérodote (2), que les anciens Perses avaient horreur du
» mensonge; qu'il passait même chez eux pour un vice bas et
» honteux. Que leurs descendans ont dégénéré! Les Persans
» d'aujourd'hui sont le peuple le plus menteur de la terre; l'en-
» fance est accoutumée à dissimuler, à répondre effrontément
» dès qu'elle est interpellée ou réprimandée, et à se tirer d'em-
» barras par de faux-fuyans, etc., etc.

» Les Persans sont beaucoup plus voluptueux et plus recher-
» chés dans leurs plaisirs que les Turcs. Ils sont aussi adonnés
» au vice qui fait honte à la nature humaine. »

Tancoigne leur a fait le même reproche.

Les trois auteurs dont je viens de citer des passages, donnent une idée du caractère des Persans, sans indiquer la cause de leur corruption. A en juger d'après ce qu'ont dit les trois écrivains suivans, elle gît, en majeure partie, dans la mauvaise constitution de leur gouvernement.

« La guerre civile, dit Johnson, le plus grand et le plus désas-
» treux des fléaux de la société politique, couve sous cette mal-
» heureuse contrée; on n'y trouve plus de sécurité, ni pour les
» personnes ni pour les propriétés; le calme apparent, ou, pour

(1) Plat., Alcibiad., III.

(2) Herodot., lib. I.

» mieux dire, le silence de l'opinion publique, y est moins l'ex-
» pression de la satisfaction que celle de la méfiance réciproque des
» individus; la connaissance intime qu'on a de leur dissimulation
» inspire l'horreur de ce vice qu'on reconnaît dans les autres; l'op-
» pression s'y fait graduellement sentir de rang en rang; chacun
» y est l'esclave de son supérieur et le tyran de son subordonné;
» et enfin, l'égoïsme y éteignant tout esprit public, empire la mi-
» sère devenue son partage: les habitans des cités, réunis ensemble
» dans leurs enceintes par le sentiment commun de leur infortu-
» ne, y demeurent en proie sans aucun moyen d'y remédier ou de
» l'adoucir. Aucun arbre, à plus forte raison aucun bois, n'offre
» plus son ombre protectrice sur la surface de cette terre incen-
» diée et changée en affreux désert (1). »

L'opinion de Malcolm cadre avec celle de Johnson, puisque dans son histoire, il déclare que « la fausseté, le mensonge et la » mauvaise foi attribués aux Persans modernes, ne sont malheu- » reusement que trop véritables; quoiqu'on ne puisse leur refu- » ser de belles qualités sociales, telles que celles d'une éloquence » facile, d'un commerce agréable; de même qu'on ne peut ré- » voquer en doute la valeur brillante de leurs tribus guerrières.» En résumant son opinion, il dit: « La nation Persane, en gé- » néral, forme un beau peuple, rempli d'énergie, d'activité, » d'imagination; un peuple d'une conception rapide et dont les » manières sont agréables et même entraînantes. Mais les défauts » des Persans l'emportent sur leurs vertus. Sous le régime qui » les gouverne, étant contraints, dans toutes les circonstances, » de recourir à la ruse ou à la violence, ils sont alternativement » ou esclaves ou tyrans. »

Pottinger, en venant des Indes en Perse par le Béloudjistan, dit des Persans: « Aimables envers leurs égaux, serviles envers » leurs supérieurs, superbes envers leurs subordonnés, ils sont,

(1) Johnson's Travels, p. 163.

» dans les plus hautes conditions comme dans les classes les plus » inférieures, également avares et fripons. La fausseté et la » perfidie leur paraissent des moyens plausibles pour parvenir » à leurs fins. Bref, la Perse est, pour ainsi dire, le foyer de toute » espèce de vexation, de tyrannie, de cruauté, de bassesse, et » d'opprobre. »

Les personnes de la suite du général Gardanne se sont exprimées d'une manière encore plus forte sur la Perse, ses habitans et son gouvernement, en traçant en style lapidaire et en grand caractère romain, dans le château d'*Armagana*, près de Zengan, l'inscription suivante (1) :

VENIMUS, VIDIMUS ET MALEDIXIMUS
PERSIDI, REGIQUE, AULÆQUE, MAGNATIBUSQUE,
POPULOQUE. Id. Ap. MDCCCIX.

Si nous opposons à ces sept témoignages ce que les écrivains de l'antiquité pensaient des anciens Persans, à qui ils attribuaient, entre autres vertus, le *désintéressement*, l'amour de la vérité, de la justice et de la reconnaissance, nous jugerons que les modernes habitans de cet empire sont précisément l'opposé de leurs ancêtres, quoique, comme eux, ils honorent l'agriculture, et, comme eux encore, qu'ils soient passionnés pour l'exercice du cheval, de la chasse et de l'arc; mais il est à présumer que les éloges que les Grecs, et surtout Xénophon, ont prodigués aux Persans (afin d'engager les Grecs à les prendre pour modèles), ont été poussés plus loin que la vérité; c'est au moins la conclusion que l'on peut tirer de la Cyropédie : le dernier chapitre de cet ouvrage convient si bien aux Persans de nos jours, que la nation semble avoir bien moins dégénéré de ses prédécesseurs, que ne le soupçonnent les voyageurs modernes, confrontant ce qu'ils ont vu de ce peuple avec le caractère imaginaire dont on le doue dans la Cyropédie.

(1) Je ne pense pas que cette inscription soit d'un Français. A. de N.

Nous modèlerons notre jugement sur les propres paroles de Xénophon ; voici comme il s'exprime : « Car je déclare que les Persans » et leurs voisins sont aujourd'hui moins religieux envers leurs » dieux, moins respectueux envers leurs parens, plus injustes les » uns envers les autres et plus lâches à la guerre qu'autrefois. »

Les Persans d'aujourd'hui prouvent la fidélité du tableau que Xénophon avait fait des mœurs des Persans de son temps.

II. Mœurs et Usages.

Les mœurs et les usages des Persans forment, d'un bout à l'autre, le plus beau commentaire de la Cyropédie.

La comparaison du texte de Xénophon avec les mœurs et les usages modernes aurait présenté des rapports plus frappans que les extraits de cent passages de divers auteurs dont Morier a enrichi son second voyage; car peu d'entre eux ont trait aux mœurs persanes, et leur majeure partie caractérise aussi bien des coutumes occidentales que des coutumes de peuples orientaux.

Morier, dans son premier voyage, trace une intéressante peinture des mœurs cérémonieuses et des coutumes pleines d'étiquette des Persans modernes. Les règles de l'étiquette sont observées avec une exactitude si minutieuse en Perse, et fixent tellement la démarcation des rangs, jusques dans les prérogatives de la classe la plus basse, qu'il n'est permis à personne de s'écarter de la ligne qui le circonscrit. Dans l'éducation d'un jeune homme de naissance, on a surtout soin de lui enseigner les formes les plus élégantes du langage usité dans la haute société. Dès sa plus tendre enfance, on le met au fait de la manière dont il faut saluer et complimenter les gens, chacun selon sa condition ; on lui indique la place qu'il lui convient d'occuper dans une assemblée, et les personnes sur qui il doit avoir la préséance. Le premier ministre ne comparaît devant le roi que comme le plus misérable des paysans se présente devant le chef de son village ; il

est ridicule de voir comment le plus grand officier de l'empire, si imposant dans son divan, n'a plus l'air, en présence de S. H., que d'un humble domestique de son palais. Un fils, quelque haute dignité que son âge, sa naissance et ses talens lui aient value, ne s'assied jamais devant son père. L'héritier présomptif de la couronne se tient debout comme les autres princes; seulement il est à la tête de leur file.

Les parens collatéraux du roi, les poètes, les savans et les ambassadeurs sont les seuls personnages qui aient le privilége de s'asseoir devant Sa Hautesse. Ses ministres et les grands dignitaires de la couronne ne jouissent jamais de cette faveur. La place d'honneur est à la gauche (1). Lorsqu'un inférieur visite une personne au-dessus de son rang, il s'assied à quelque distance, accroupi sur ses talons, et non pas sur le même tapis, à moins d'une invitation réitérée. Quand un serviteur paraît devant son maître, il fait une inclination plus ou moins profonde, et se retire à reculons; cérémonie qu'observent aussi les inférieurs vis-à-vis des grands. Un inférieur ne demande son *kalian* (sa pipe), qu'après que son supérieur a pris le sien. Personne ne peut fumer devant le monarque.

Les grands, en Perse, se lèvent avec le jour. Un homme de cette classe fait ordinairement sa prière à haute voix; puis sort de son harem pour entrer dans le bâtiment de l'extérieur, où il donne audience à ses vassaux et à ses cliens et serviteurs, en prenant du café et fumant son kalian. A onze heures, il fait une collation de pain, de fromage, d'herbes et de fruits; il se lave les mains et la barbe, il reprend du café et sa pipe, et va au Sélam, c'est-à-dire à l'audience du roi; le marchand va vaquer à ses affaires dans le bazar. A midi, l'on fait la seconde prière (2). En été, l'on dort

(1) Chez les anciens Persans, c'était celle du centre; Περσαις μεν μεσαιτατος. Plut. Sympos. Liv. I, quæst. III.

(2) Ils font deux autres prières, l'une à deux heures après midi, l'autre vers les onze heures du soir.

communément de deux à cinq heures. Au coucher du soleil, a lieu la troisième prière suivie du souper. Chez les riches, les soupers donnent lieu à de brillantes réunions qui passent quelquefois minuit. On y fume, on y prend du café, du thé à la glace, des fruits, des confitures*, des mets glacés, des sorbets, et l'on s'y livre à des conversations sur la religion, la poésie, la littérature, et jamais sur la politique ; quelquefois la danse, la musique et le vin viennent augmenter les plaisirs de ces réunions. Ils aiment beaucoup le vin et l'eau-de-vie, et sont passionnés pour l'équitation, la chasse (le mail à cheval n'est plus usité), le djirid, les courses, les luttes, les bains chauds, les combats de coqs et ceux de béliers.

III. Habillement.

Le costume des Persans est entièrement différent de ce qu'il était au temps de Chardin. Ils aiment les couleurs sombres, dit-on : le vert foncé et le brun, dans des nuances diverses, étaient, de 1807 à 1809, les couleurs à la mode; mais les modes sont également très-variables chez eux, et les jeunes gens préfèrent les couleurs claires et éclatantes. Moins majestueux que les costumes des Ottomans, ceux des Persans me paraissent plus commodes et plus élégans.

Ils se composent :

Du *zirdjamè* زيرجامه, en soie rouge ou bleue ou en étoffe de coton; c'est une culotte longue et large, soutenue au-dessus des hanches par une ceinture de filet plus ou moins coûteuse, qui passe dans une large coulisse ; leur pantalon de cheval ressemble au *chalvar* شلوار des Turcs ;

De la *pirahen* پيراهن ; une chemise de soie, de lin ou de coton, ne descendant qu'un peu au-dessous de la ceinture de la culotte, fendue sur le côté gauche, attachée au cou par deux petits boutons de soie qui ont leurs ganses;

De l'*arkalik*, آرقلق ou *alkalik;* tunique de *kalemqar* (indienne

peinte, ouatée de coton et piquée), ouverte sur le devant, taillée carrément sur la poitrine, et ne descendant pas plus bas que le mollet, brodée d'un liseret d'étoffe de soie bleue ou rouge, attachée avec des pattes d'étoffe de soie de la même couleur que le liseret;

Du *done* دون, *kaba* قبا ou *ouïemè* اویمه; c'est une longue robe serrée sur la taille et allant en entonnoir jusqu'en bas, ne dépassant pas les chevilles; la coupe en est carrée sur la poitrine; la soie, le coton, le châle de Cachemir, les brocards de Perse et de Lyon, sont les étoffes dont ce vêtement se compose; les gens de loi et les clercs ne le portent pas carrément coupé sur la poitrine, de manière à laisser voir la chemise : il monte jusqu'au cou et se nomme *baghâli* قبای بغلی; le done de soie, nommé *kakoun*, ne se porte que l'hiver, et est, comme ceux de coton, admirablement gauffré;

Du *balapouch* بالاپوش, capote de dessus; large vêtement de drap que l'on met par-dessus tout; c'est le manteau de ville, il est rouge, vert ou de brocard, ou garni de velours ou de fourrure: alors on l'appelle *tchokai-birouni;*

De l'*ouïemé* اویمه, vêtement de drap;

Du *tiqmè* تکمه, vêtement de drap dont la manche est ouverte en-dessous, depuis le coude jusqu'aux aisselles; habit ou redingote de cheval ou de campagne;

Du *katibi* قاطبی, vêtement de brocard garni de fourrure sur les épaules et sur le dos : c'est le vêtement de cérémonie dont les grands se revêtent pour paraître devant le roi; il correspond aux grandes pelisses d'honneur des Turcs, nommées سراسر *seraser;*

Lorsque leur robe s'ouvre en deux, de la ceinture jusqu'en bas, de manière qu'on en rejette les pans à droite et à gauche, on la nomme اوزبکی *ouzbéqi* ou قوشونی *kouchouni*, habit militaire;

Du *kourdi-nimtem* کردی نیمتن, espèce de camisole serrée à la ceinture et n'allant que jusqu'à moitié cuisse;

Du *pouchti* پوشتی ou *hamami* حمامی, pelisse de peau de mouton pour aller au bain; le poil est en dedans, la partie corroyée est en dehors;

Du *kemer* كمر, la ceinture ;

Du *khandjar* خنجر, poignard, *kard* كارد, couteau, *chemchir* شمشير, sabre;

Des *tchorab* چوراب ou چورب, bas de drap rouge, grandes bottes de drap rouge ;

Des *kechf* كشف, pantoufles de *saghri* صغری, chagrin ;

Et des *tchizmè* چزمه, bottes.

Ils portent aujourd'hui, pour coëffure, un bonnet de peau de mouton noir en cône, auquel on fait un grand pli en haut, à la manière des Kadjars. Les jours de cérémonie, on roule un châle autour d'un bonnet à-peu-près semblable. Le châle, plus ramassé dans le milieu, donne à cette coëffure la forme d'un baril.

Le *bachmaklik*, le denier des pantoufles des femmes Turques, se trouvait en usage dans le harem des anciens rois de Perse, sous le nom de denier des pantoufles, Hérodote, II, 98.

Dans les anciens auteurs, on mentionne encore :

Le denier de la ceinture, Anabasis, liv. I, chap. IV;

Le denier du voile, Plat., in Alcibiad.;

Le denier du savon, Plut., Demetrius, XXVII.

Celui-ci était donné aux maîtresses, les trois autres deniers aux femmes en titre.

Les femmes, dans leur intérieur, ne sont vêtues que d'une simple chemise fendue jusqu'au-dessous du nombril, d'une paire de larges pantalons de diverses étoffes, comme toile, châle, brocard ou soie. Sortent-elles, elles sont couvertes de quatre voiles épais; une pièce de toile immense, souvent quadrillée, quelquefois une pièce de soie, les enveloppe de la tête aux pieds : on ne leur voit que les yeux.

Elles se teignent les ongles, les plantes des pieds et les paumes des mains, en couleur rougeâtre, par le moyen du *henna ;* elles renforcent la couleur noire de leurs sourcils arqués par le *vesmè*, et rendent plus brillant le feu de leurs beaux yeux, en tirant

le *surmè* sur leurs paupières. Leur nombril est souvent orné de fleurs dans le genre d'un tatouage.

IV. Demeures et Edifices.

L'architecture persane est plus élégante et mieux proportionnée que l'architecture des Turcs. Chaque maison a son jardin ou des cours garnies d'arbres. Les fenêtres sont en verre coloré; audessus d'elles est un auvent pour garantir de la chaleur. La porte est garnie d'un tapis formant rideau. Le salon de réception est orné de peintures.

On nomme *Biroun*, la salle publique.

Enderoun, le harem ou l'appartement des femmes.

Serider, l'avant-salle ou le vestibule.

Sofra, une grande nappe d'indienne souvent ornée d'inscriptions; on l'étend moitié sur le sol, moitié sur les genoux; elle est couverte de petits plateaux chargés de trois ou quatre sortes de *pilafes*. Entre plusieurs petits bols pleins de ragoûts, on met de petites soucoupes avec des douceurs, etc., et de grandes jattes avec des sorbets. L'embarras des convives après les repas est assez singulier pour être remarqué; ils font vraiment une drôle de figure en attendant l'eau chaude pour savonner la main qu'ils tiennent allongée en avant, et ayant le coude au corps ou appuyé dans la main gauche.

V. Fêtes.

Les fêtes des Persans sont:

Le petit *Beyram*, après le *Ramazan;*

Le *Kourban-Beyram*, la fête des sacrifices, au 10 de Zilhidjè;

Le *Norrouz* (1), à l'équinoxe du printemps, instituée par Djemchid;

(1) Quiconque a vu la présentation des présens à Sa Hautesse, à la fête du Novrouz, comprend facilement que les processions d'individus représentées sur les marbres d'Istahar ne sont pas autre chose que la commémoration de cette institution.

A de N.

Et l'*Achoura*, le martyre de Hassan et Houssein, le 10e jour du mois de Mouharrem.

La plupart des voyageurs ont omis de parler des trois fêtes suivantes:

La fête des roses, *Aid-goul;*

La fête des eaux, آبریزکان, *Abrizegan;*

La fêtes des flammes, عیدنیران *'Aidiniran.*

Morier mentionne une fête particulière qui ne se célèbre qu'à Démavend, *Aid-i-Kourdi*, la fête des Kurdes, en l'honneur de la défaite du tyran Zouhaq que l'on prétend enchaîné dans les gouffres de l'antique volcan qui domine ce pays.

VI. Dignités.

Les dignités et les emplois en honneur parmi les Persans se présentent sous les dénominations suivantes:

Mirza. Désignation ordinaire des scribes et des lettrés quand elle précède le nom de l'individu; à la fin des noms elle caractérise les fils du monarque et les princes du sang de lignée en lignée.

Khan. Ce titre est ordinairement l'attribut des chefs de tribus militaires et des gouverneurs des provinces et des villes. Hammer se trompe quand il dit que le titre de *Khan* n'est pas héréditaire: dans beaucoup de familles, il est l'héritage non-seulement de l'aîné, mais de plusieurs de ses frères. Cela n'empêche pas que le roi n'ennoblisse de ce titre des sujets dont les ancêtres n'en étaient pas décorés. Ceux qui font de ces khans des barons et des ducs, ont peut-être moins tort que lui, qui en fait des conseillers intimes, d'après le mot de مقرب الخاقان *Moukarreb oul Hakan*, qui entre dans le diplôme de Mirza Abdoul Houssein Khan.

Après le Vély-i-'Ahd (l'héritier présomptif de la couronne et les princes du sang), la dignité la plus éminente est celle de premier ministre, *Sadri-Azem* صدراعظم, qui porte aussi le titre d'*I'timad-oud-Dovlet* اعتماد الدولت, l'appui, le soutien, la confiance de l'empire, ou bien *Mon'temid-oud-Dovlet* معتمد الدولت.

L'*Emin-oud-Dovlet* امين الدولت, est l'intendant de l'empire, le ministre du trésor et des finances.

Le *Nizam-oud-Dovlet* نظا الدولت, l'ordre de l'empire, est le ministre de l'intérieur, qui porte quelquefois le titre de *Mounchi-il-Memaliq* منشي الممالك, le grand chancelier de l'État. Le *Naib-i-Mounchi-oul-Memaliq* نايب منشي الممالك est son substitut. Les *Moustoufi* مستوفي sont les secrétaires d'Etat.

Le *Lechqer-Nouvis* لشكر نويس est le secrétaire d'Etat du département de la guerre.

Le *Darogha-i-Defter* داروغه دفتر, l'exécuteur des confiscations.

Le chef du pouvoir judiciaire et de la religion se nomme *Sadr* صدر ou bien *Cheïkh-oul-Islam* شيخ الاسلام.

Les grands gouverneurs des provinces, les satrapes d'autrefois, ont le titre de *Begler-Beg* بكلر بك, prince des princes.

Les commandans des lieux considérables se nomment *Haqim* حاكم (commandant); ceux des lieux de moindre importance, *Zabit* ضابط (autorité).

Les *Kélanter* كلانتر sont les maires des villes.

Les *Darogha* داروغه sont les lieutenans de police des quartiers et les maires des villages.

Les *Mouhtésib* محتسب sont les commissaires des marchés.

Le *Mir-i-Ahdas* مير احداث est le chef des patrouilles et des rondes nocturnes (le prince des accidens).

Les *Paq-Qar* پاك كار, les percepteurs des contributions qui ont charge de les prendre du kélanter.

Les *Qetkhouda* كتخدا sont les maires des villages.

Parmi les charges de la cour et du harem énumérées par les anciens voyageurs, tels que Chardin, Tavernier, Thévenot, Kœmpfer, le Bruyn, Pietro della Valle, on ne cite aujourd'hui que les trois suivantes :

Celle du *Nasaktchi-Bachi* نسقچي باشي, le grand maréchal de la cour, correspondant au چاوش باشي de Constantinople; il est en même temps l'exécuteur de la justice;

Celle de l'*Ichiq-Aghasi* ایشک آغاسی ou le grand-maître des cérémonies, conduisant les gens appelés à l'audience de Sa Hautesse ;

Et celle du *Mihmandar-Bachi* مهماندار باشی, le grand-maître de l'hospitalité ; il est chargé de faire les honneurs aux étrangers ; c'est le pourvoyeur (aux frais de l'Etat) des ambassadeurs et étrangers.

Dans les audiences solennelles, le roi est encore entouré de différens officiers rangés sous la dénomination de *Pichhidmet* پیشخدمت (service présent), ce sont :

Le *Silikhdar*, le porte-épée ;
Le *Kalkandar*, le porte-bouclier ;
Le *Kahvedjibachi*, le verse-café ;
Le *Kalioundar*, le porte-pipe ;
Le *Muhrdar*, le porte-sceau ;
Le *Tadjdar*, le porte-couronne.

A ces fonctionnaires il faut ajouter le porte-parasol, le porte-tabouret et le porte-aiguière.

Les gardes-du-corps se nomment *Qechiqdji* کشکچی.

C'est le ministre des finances qui est chargé de l'approvisionnement, en tout genre, du harem ; il a de nombreux magasins toujours garnis d'une multitude d'habillemens et de toutes sortes d'autres effets, pour les délivrer à chaque grossesse, à chaque fête de Novrouz, etc., etc. La surintendante du harem est toujours une princesse du sang royal, et porte le titre de *Banou-i-Harem* بانوی حرم (la dame du harem).

Les dignitaires du harem, soit hommes, soit femmes, portent le nom de *Rich-Sifid* ریش سفید, barbe blanche (1).

(1) Cet usage, de faire d'une princesse du sang une dame du harem, existait déjà chez les anciens Persans. Les reines Esther, استاره *Asitaré* (étoile), Parisatis, پری زاده *Périzadé* (fille de Fée), Roxane, روحسان *Rouhsan* (semblable à un esprit), Monimè, منعمه *Mou'nimé* (la clémente), étaient des dames du harem.

VII. Armées.

On nomme *Djanbaz* جانباز , les soldats, suivant l'ancienne discipline.

Serbaz سرباز ; les soldats, suivant la nouvelle organisation.

Zenboureqtchi زنبرکچی ; artilleurs montés sur des chameaux.

Kouchouni-Akari قشون آقاری ; les troupes à la solde du roi ; 80,000 hommes.

Qechiqdji کشکچی ; gardes-du-corps répandus dans diverses résidences royales ; 3000 hommes.

Ghoulam غلام ; gardes-du-corps à cheval ne quittant jamais Sa Hautesse ; 3000 hommes.

Les généraux ont le titre de *Khan*.

Les autres officiers portent des noms tirés du nombre des troupes qu'ils commandent :

Χιλιαρχοι	بین باشی	*Binbachi*	chef de mille hommes.
Εκατονταρχοι	یوزباشی	*Iuzbachi*	chef de cent hommes.
Πεντεκονταρχοι	پنجاه‌باشی	*Pendjabachi*	chef de cinquante hom.
Δεκαρχοι	ده‌باشی	*Dehbachi*	chef de dix hommes.

La solde des officiers est très-inégale.

La paie la plus haute est de 1,000 toumans, 20,000 francs; le simple cavalier reçoit de 25 à 30 toumans : il est obligé de ferrer son coursier.

Leurs armes sont des carabines, des sabres, des pistolets, des lances longues en bambou flexible, des boucliers, des javelots et des masses d'armes. La cavalerie turcomane porte aussi des arcs et des carquois.

La principale force militaire de l'empire Persan consiste dans les tribus guerrières nommées *Ilat;* les anciens les appelèrent *Kourdji* قورجی. Les plus importantes de ces tribus sont celles des *Bakhtiüari* بختیاری, dans l'Irak et le Loristan; des *Fa-ili* فایلی, dans le Khouzistan, autour de Chouch et Chouster; des *Efchar* افشار (d'où

Nadirchah), autour du lac de Méraga; elle se divise en *Kasamlou* قسملو et *Eredjlou* ارجلو; des *Kadjar* قجار (d'où la famille régnante), dans le Mazanderan; elle se divise en *Iokaribach* يوقاری باش et *Acheghibach* اشغی باش; etc. Ces tribus, au nombre d'une centaine, se divisent par langue Turque, Arabe, Lour et Curde.

Les revenus du roi se composent :

Du *Maliat* ماليات; impôt foncier de la couronne qui se paie, partie en argent, partie en nature; le roi perçoit en nature le cinquième du blé, orge, soie, tabac, indigo, etc., et pour des légumes et autres bagatelles, il se fait donner de l'argent; jadis ce n'était que le dixième : le roi actuel a doublé cet impôt, lequel se lève par des percepteurs qui achètent et revendent cette commission; ils ne livrent que la quantité due; mais, par toutes sortes d'extorsions, ils font le plus grand tort au contribuable;

Du *Sadr* صدر; tribut extraordinaire que le pays est obligé de fournir en chevaux, grains, fourrages, moutons, etc., au passage des armées, des grands, des officiers, des courriers, des étrangers, etc.;

Et du *Pichqèch* پيشكش; présent que le roi reçoit au Novrouz, de chaque seigneur ou gouverneur; c'est un tribut soi-disant volontaire, mais qui ne laisse pas que d'être très-onéreux pour le Raïa (*rèï-iet*), parce que les gouverneurs, dans le dessein de manifester leur zèle pour le souverain et mériter sa faveur, cherchent à se surpasser les uns les autres, dans l'importance du présent.

Par ces impôts, le paysan est fort obéré; le *boutiquier*, دكاندار *Dauqandar* l'est moins, et le *marchand*, سوداگر *Sovdaquer* l'est encore moins, vu qu'il ne paie que des octrois et des douanes.

Le sol, en Perse, est héréditaire, واقع; si le roi le confisque, on le nomme *zabt-i-chah* ضبط شاه. Lorsque le roi daigne accorder au propriétaire une petite rente sur le bien confisqué, on nomme cela *moustéemri* مستأمری. Les biens de la couronne se nomment *halisiè* خالصه.

VII. Productions.

Le Guilan et le Mazanderan produisent de la soie ; la première province, 200,000 batmens, et la seconde, 20,000 batmens. La soie du Guilan est plus fine et plus chère que celle de *Broussa*, mais pas aussi douce ni aussi souple. Le Mazenderan donne la canne à sucre. La gomme adragante vient du Kourdistan. La garance se cultive à Yezd. Les laines sont une des plus importantes marchandises de la Perse : les *Iliat* ou tribus en font les plus riches tapis, des feutres magnifiques, des tentes et des manteaux de voyage nommé *habas*. Les dromadaires du pays de Lar fournissent le poil de chevron usité dans la chapellerie ; et les chèvres de Kerman, les soies les plus belles pour la fabrication des châles de ce pays.

Entre Hamadan et Ispahan, tombe une manne céleste dont on fait des pâtes pectorales estimées et nommées *quézenquébin* گزنکبین. Le *semen contra* ou l'*assa fetida* (que l'on pense être le *laserpitium* ou le *sylphium* de Dioscoride) remplit de vastes magasins à Bender-Bouchehr. La Perse fournit en abondance d'autres gommes précieuses, telles que le *galbanum*, l'*oppoponax*, le *bdellium*, la *sarocolla*, le *terebinthinum*.

Les chevaux les plus vigoureux viennent de l'Azerbaïdjan, de l'Irakadjemi et du Fars ; les plus beaux sont de Khorassan, et les plus rapides sont turcomans.

L'indigo vient de Chouster, de Dizfoul, et de Hérat, ainsi que du Laristan. Une des meilleures productions de la Perse est une sorte de tissu que les Turcs aiment beaucoup. Yezd est célèbre par ses riches brocards ; Kachan, par ses étoffes de soie et ses cuivres travaillés ; Koum, par sa poterie ; Recht, par ses bures à sept brins (*heft tahmiz*) ; Chiraz, par ses armes et ses cristaux ; Ispahan, par ses brocards et autres tissus nommés *Kal-toun ;* Nichapour, par ses turquoises ; *Qermanchah*, par ses armes, et Qerman, par ses châles.

Six villes ont un octroi de trois et demi pour cent : Qerman-

chah, Recht, Tebriz, Isfahan, Chiraz et Mechhed; dans les autres, on n'exige qu'une taxe insignifiante. Les ventes et les achats ne s'effectuent que rarement au comptant, mais à terme de six mois. Le commerce est tombé en Perse aujourd'hui (1807, 1808 et 1809). Le commerce des soies que la Perse fait avec la Russie, est à son avantage, parce que les Russes paient cet objet en or ou en retours qui consistent en draps, faïences, aciers, indigo, qui sont d'une bonne défaite pour les Persans. Le commerce de la Perse avec les Turcs, dont les Anglais se sont entièrement emparés, consiste en adragante, oppoponax, salep, solmiak, tuyaux de pipes de cerisier de Chiraz et de Tcharmeballè چهارمحال, à cinq journées ouest-sud-ouest d'Ispahan, en peaux d'agneaux pour les Calpaks, en *tembaqi* (tabac de Chiraz), en schâls de Yezd et de Kerman. Les Turcs rendent en échange, leurs cuivres des mines d'Argana, des soieries de Brousse, des lingots en barres d'or et d'argent que l'on monnoye en Perse. Les mines de plomb de la Perse sont à Baft, sur la route de Chiraz à Kerman; les mines de fer du Mazenderan ne sont pas exploitées. Dans les environs d'Ardebil, il y a une mine de cuivre. A Oriat, à cinq journées à l'est de Tebriz, il y a une mine d'argent. Dans le Khorassan, il y a des mines d'or, d'argent et de fer (1). Les vaisseaux anglais et arabes qui abordent à Bouchehr et dans les autres ports du golfe Persique, apportent des draps de l'Europe, la cochenille et l'indigo de Surat, du fer, du plomb, des racines, du thé, du riz, des porcelaines de la Chine et du Japon, des mousselines du Bengale, les étoffes de Guzarat, les bois de Campêche et de Fernambouc, du mercure, du gingembre, du papier, de l'étain, du fil de coton blanc, des étoffes de coton, des toiles quadrillées de Cambaye, des toiles de lin imprimées à Ahmed-Abad, des bois de construction pour la marine, des peaux tannées de Maskat et d'Elkatif, du café Mokka, les parfums de

(1) Dupré, tom. II, pag. 390.

rose de Firouz-Abad, des dattes, des chevaux, des grains, tels que blé et orge, des gommes et de l'*assa fœtida*.

La Perse envoie à Hérat et dans le Kandahar, de gros draps, des étoffes, des toiles de chanvre et de lin, du sucre, de la soie, du cuivre, des fruits secs; mais cela suffit à peine pour couvrir la moitié de l'importation qui consiste en salmiac, saffran, peaux de mouton de Boukara, indigo, acier, rhubarbe, garance, lasuli et châles. L'acier dont on fait les fameuses lames de Khorassan vient de *Lahour*. Les châles de Kachemir sont faits de laine de chèvres qui paissent dans les pâturages du district de Lasse dans le *Khotten* ختن, à 30 journées du Tibet; les fabricans de ces tissus magnifiques travaillent pour un si mince salaire, qu'à peine ont-ils de quoi se nourrir : leur prix élevé vient des taxes excessives dont cet objet est frappé dans les douanes de Pichaver, Kaboul, *Tèbes* تبس et Mechhed.

Point de bonne foi, et la crise dans laquelle la mort du roi peut jeter la Perse, doivent rendre les Européens très-circonspects dans leurs spéculations avec ce pays (1).

VIII. Littérature.

Ouseley est le seul des voyageurs que nous avons examinés, qui ait le mérite de s'être occupé de littérature persane. Souvent il a puisé ses documens dans les auteurs indigènes, et rend ses pages aussi intéressantes que curieuses par des citations d'historiens, de géographes et de poètes, qui prouvent qu'il avait, plus qu'un autre, les connaissances dont un voyageur ne se peut passer. Voici un catalogue succinct des ouvrages qu'il a cités :

Séir oul bilad Lizakarié el-Kaswini سير البلاد لذكريا القزويني, Promenade à travers les contrées de l'univers, par Zacharie de Cazvin; ouvrage qui traite de la géographie;

(1) Dupré, tom. II, pag. 381.

Adjaib oul mahloukat li Ahmed el-Tousi عجايب المخلوقات لاحمد الطوسي, les Merveilles de la nature, par Ahmed, de Tons.

Sicer oul beledan li Ibn-i-Haukal صورالبلدان لابن حوقل, les Tableaux des villes par Ibn-i-Haukel, traduit par Ouseley.

Zinet oul medjalis li Medjoud-din Mouhammed el-Housseini زينة المجالس لمجد الدين محمد الحسيني, le Charme des assemblées, par Medjoud-din Mouhammed el-Housséïni; ouvrage estimable sur l'histoire et la géographie.

Moudjmel it tévarih مجمل التواريخ, Histoire universelle qui contient un morceau merveilleux sur la cour des rois Sassanides, d'après le livre intitulé *Qitab-i-Souret-i-Padichan-i-Beni-Sassan* كتاب صورت پادشان بنی ساسان.

Tohfet oul'âlem li Abdoul-Létif ben Abou-Talèb تحفة العالم لعبداللطيف بن آبي طالب, Présent de l'univers, par Abdoul-Létif, fils d'Abou-Taleb qui mourut dans l'Inde, en 1805.

Tarih-i-Vas-saf تاريخ وصّاف; le plus apprécié des ouvrages historiques persans, sous le rapport du style, et pour lequel il existe un commentaire pour l'explication des passages trop difficiles. Ce commentaire fut écrit par un réïss-effendi nommé *Aboubeqr-Chirvani* et achevé par Naïli-Effendi. Cet ouvrage contient non pas l'histoire de Djengiz-Khan, comme le dit Ouseley, mais celle de ses successeurs depuis Oulakou, jusqu'à Abouzéïd (ou Abou-Sa'id)?

Meilleurs ouvrages historiques de la Perse.

Nizam it tevarih lil-beïzavi نظام التواريخ لابيضاوي, la série coordonnée des histoires. L'auteur mourut en l'an 619 de l'hég.

Tarih-i-gouzidè li-Hamdoullah تاريخ كزيده لحمدالله, Histoire choisie par Hamdoullah.

Nouzhat oul kouloub li-Ben Nasr el-Moustoufi نزهت القلوب لبن

نصر الهستوفي, la Joie des cœurs; ouvrage de géographie, par Ben Nasr el-Moustovfi, composé en 730 (1329).

Djami' it tevarikh lil-vezir Réchid-Ouddin جامع التواريخ للوزير رشيد الدين, Histoire universelle par le visir Réchid-Ouddin, né en 645 (1247), contenant une histoire religieuse et un morceau de géographie.

Tarikh-i-binaï qiti تاريخ بناي كيتي, Histoire de la création du monde par Abou-Zeïd, contemporain de Vassaf.

Zoubdet it tevarikh li-Khodja Hafiz Abrou زبدة التواريخ لخوجه حافظ آبرو, la Quintessence des histoires, par Khodja Hafiz Abrou, mort en 834 (1430).

Tarikh-i-djihan qouchaï-l-Ita' oul-Moulq lil-Djoveïni تاريخ جهان كشاي لاطاع الملك للجويني, Histoire de la conquête du monde par Ita' oul-Moulq el-Djoveini, auteur d'un *nigaristan* (galerie de peintures) dans le genre de celle d'El gaffari, نگارستان الغفاري; morceaux des plus estimés dans la littérature orientale.

Tarikh Matla' esséidéïn li-Abd our Rizzak ben Djelal Ouddin تاريخ مطلع السعدين لعبد الرزاق بن جلال الدين, Histoire, le lever des deux astres propices, par Abd our Rizzak, fils de Djelal Ouddin, mort en 887 (1482).

Tarikh-i-djihan ara li-Gaffari تاريخ جهان آرا لغفاري, Histoire ornant le monde; histoire persane composée pour Chah-Thamas, en 972 (1564).

Tarikh-i-Tabari lil-Bal'ami تاريخ طاري للبلعمي; l'Histoire (traduite en persan) de Tabari par Bal'ami.

Vesaiâ lil-vezir Nizam oul-Moulq وصا يا للوزير نظام الملك, les Testamens politiques (ou les avis) du vizir Nizam oul-Moulq.

Tarikh rovzat ossefa li-Mirkhond تاريخ روضة الصفا لميرخوند, le Verger de la pureté, par Mirkhond, continué et achevé par son fils, Khondemir, sous le titre de

Tarikh-i-habib-ous siïer li Khondemir تاريخ حبيب السير لخوندمير, His-

toire de l'ami des mœurs et coutumes, dans l'histoire de Cheref Ouddin de Iezd (traitant de Timour).

Tarikh-i-'alem ara تاریخ عالم آرا, Histoire embellissant le monde (traitant du règne de Chah-Abbas le grand).

Tarikh-i-hecht béhicht lil-Edrisi تاریخ هشت بهشت للادریسی, Histoire des huit Paradis, par Edrisi.

Tarikh-i-mirat oul edvar lil-Lari تاریخ مراة الادوار للاری, Histoire du miroir des siècles, par Lari.

Histoires particulières des villes de Perse.

Tarikh-i-Chiraz de Haïbet Oulla et d'Ibni Abdoulla Kassar.

Tarikh-i-Reï d'Abou Mansour Alabi.

Tarikh-i-Tabaristan, par Khodja Ali Erraviati.

Tarikh-i-Mazenderan, par Mevlana Ovliïa et Mevlana Rouïani.

Tarikh-i-Djourdjan, par Ali Mouhammed el Edrisi et Abd our Rizzak Esseïdi.

Tarikh-i-Khorasan, par Abïourdi, Haqimi Nichabouri, Abou Nasr el-Movrousi, Abbas ben Mousab et Aboul-Hasan es-Selami.

Tarikh-i-Kazvin, par Rafi' et Ibni Abdoulla, mort en 405 de l'hég.

Tarikh-i-Qerman, par Nasr Ouddin, mouffti de Qerman.

Tarikh-i-Nichabour, par Mouhammed ben Abdoulla Elhakim, continuée par Abd oul Gafir ben Ismaïl, jusqu'en l'an 518 de l'hég.

Tarikh-i-Esterabed, par Edrisi.

Tarikh-i-Dilem, par Ishak ben Helal.

Tarikh-i-Sous, par Ibrahim Valif Chah.

Tarikh-i-Balkh, par Mouhammed ben Okeïl et Abou Kassem Ali ben Mahmoud Qêabi.

Tarikh-i-Merv, par El-Zemani, en 20 vol., Bedrouddin ben 'Aroun, Medjdouddin Mouhammed et Ibni Iâkoubi Firouzabadi.

Tarikh-i-Herat, par Abou Ishak Ahmed ben Bésari Hafiz, Abou

Nouh Isa Hérévi, Abou Nasr ben Abdoul Djebbar Kaïssi, Abdourrahman el-Fahmi et Ahmed el-Djami.

Tarikh-i-Hamadan, par Abou Chedjâ Mouhammed el-Koraïi; continuation de l'histoire de Chirouïè ben Cherdar, et celles d'Abdourrahman, de Bedrelimnabi et de Salih ben Ahmed.

Tarikh-i-Isfahan, par Imam Abinaïm Ahmed Ibni Abdoulla, Abou Zaqariâ Iahïah ben Abdoulla Wâhhaf, ben Moundeb, Imam Omar ben Cheylan et Abou Fazl ben Moubareq il-Hindi, la dernière et la plus volumineuse de toutes.

Ensuite les histoires des Samanides, Safarides, Bouïides, Seldjoucqs, Mouzaférides, Timourides, Soufides, et autres dynasties qui régnèrent en Perse.

Nous terminons ce périple sur la Perse, que nous avons entrepris pour l'utilité des voyageurs à venir, par le passage qui termine le périple exécuté dans la mer Rouge par Agatharchides :

O *δε και τοις κατα μερος πραγμασιν εντετυχηκως και λογοις κατεσκευασμενος ιςοριας αξιοις και προαιρεσιν εχων δυναμενην δοξαν πονω θηρευειν ουκ αφεξεται* (1).

N. B. — Ce n'est qu'après la terminaison de ce travail, que l'auteur eut connaissance de la Géographie Universelle publiée par M. Ritter; c'est ce retard qui est cause que cet estimable ouvrage n'est point cité comme à l'appui de ses opinions ou contre elles, cas qui eût été plus rare que le premier. (Il se trompe, suivant l'auteur, sur les villes de Pasargade, de Suze, sur le Chouster, l'Eulœus et le Pasitigris, et dans quelques étymologies, telles que مشهد et مسجد, طور et توران, لور et لار.)

(1) Qui vero et particulatim rebus interfuerit, et verbis historia dignis instructus studium adhibeat, gloriæ per laborem venandæ par et sufficiens, ab hoc se negotio non abstinebit. (*Agatharch*: Pag. 69, *Geogr. vet. script. Græci minores*. Vol. I.)

RECHERCHES

SUR LES

ANTIQUITÉS DES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. WARDEN.

INTRODUCTION.

Avant l'arrivée des Européens dans la grande vallée de l'Ohio (1), les habitans vivaient principalement de la chasse et de la pêche; d'épaisses forêts dérobaient à la vue les monumens d'antiquité américaine, et ce n'est qu'au fur et à mesure de la disparition des arbres qui les recouvraient, qu'on a pu se former une idée de leur étendue et de leur destination. C'est là vraisemblablement ce qui a empêché qu'ils ne fixassent l'attention de Jontel (2), de Tonti (3), de La Sale et du père Louis Hennepin (4). Ce dernier, lors de son voyage dans le pays arrosé par le Mississipi et ses affluens, visita plus de deux cents tribus indiennes, et bien qu'il parle de leur vénération pour les restes de leurs ancêtres, il ne dit rien de l'habitude dans laquelle ils étaient de les ensevelir sous des tertres de terre. Il ne dit pas un mot non plus de leurs fortifications. Le docteur Douglas, un des premiers historiens des colonies anglaises, en Amérique, n'eut pas connaissance de ces monumens, car dans ses observations sur les nations abo-

(1) Le premier établissement qui ait été formé sur les rivières de l'ouest, appelé *Upper settlement on the Ohio*, le fut par les Anglais, en 1760; et la colonisation du Kentucky ne date que de 1780. *Imlay's Western territory*, pag. 66-67, *London*, in-8°, 1792.

(2) Journal historique du dernier voyage de la Sale, Paris, 1713.

(3) Les dernières découvertes dans l'Amérique Septentrionale de M. de La Sale, etc., Paris, 1697.

(4) Description de la Louisiane, etc., Paris, 1683.

rigènes de ce continent, il prétend qu'on ne peut en suivre l'histoire au-delà de la découverte qui en fut faite par Colomb, en 1492 (1).

Le professeur suédois Kalm est peut-être le premier qui ait parlé des monumens de la vallée des États-Unis, dans la relation qu'il a publiée de son voyage dans le Canada au mois d'août 1749. Suivant les renseignemens que lui avaient fournis des missionnaires jésuites qui avaient long-temps résidé dans le pays, les Indiens, ne connaissant l'usage de l'écriture ni d'aucun caractère quelconque, ne pouvaient dire si d'autres nations avaient habité l'Amérique avant eux, ou si elle avait été visitée par quelque peuple antérieurement à l'arrivée de Colomb. Rien n'indiquait non plus que des missionnaires chrétiens fussent jamais venus parmi eux. « Les Indiens, dit ce savant voyageur, sont aussi ignorans des principes de l'architecture et des travaux manuels, que des sciences et de l'écriture. On cherche vainement dans leur pays ces villes bien bâties, ces palais, ces fortifications artificielles, ces tours et ces colonnes élevées, et les autres monumens du même genre que l'on rencontre dans l'ancien monde, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ces sauvages ont pour habitations de misérables huttes d'écorce, exposées de tous côtés aux intempéries des saisons. Toutes leurs connaissances en maçonnerie se bornent à placer en terre quelques blocs informes de rocher, qui leur servent de cheminée. L'histoire du pays ne remonte pas au-delà de sa découverte par les Européens, car tout ce qui s'y est passé avant cette époque appartient à proprement parler au domaine de la fable. Toutefois, dans ces derniers temps, ajoute Kalm, on a découvert des vestiges d'antiquités qui feraient croire que l'Amérique septentrionale a dû être autrefois peuplée d'habitans plus versés dans les sciences et plus civilisés que ne l'étaient ceux que les Européens y trouvèrent à leur arrivée; ou que du moins il y fut envoyé, à une époque inconnue, une expédition militaire par quelque nation de l'ancien continent. Cette opinion, continue-t-il, me paraît confirmée par le fait suivant : Quelques années avant mon arrivée au Canada, le chevalier de Beauharnais, alors gouverneur-général, donna à M. de Vérandrière l'ordre de partir avec une expédition qui devait traverser l'Amérique jusqu'à la mer du Sud, pour déterminer la distance d'un de ces endroits à l'autre, et s'assurer s'il y aurait quelque avantage pour le Canada, ou la Louisiane, à ouvrir une communication avec cet Océau. L'expédition partit à cheval de Montréal, et ayant pénétré bien avant dans le pays et dépassé un grand nombre de tribus indiennes, arriva dans une vaste plaine dégarnie de bois, mais que recouvraient des herbages très-élevés, et qu'elle mit plusieurs jours à parcourir. On remar-

(1) *Douglas' history of North America*, tom I, sect. 3, Boston, Nouv. Anglet., 1755.

quait en divers endroits la trace des sillons, et tout portait à croire qu'ils avaient été autrefois labourés et ensemencés (1). On ignore d'où cela provient, car les plantations de maïs, qui se trouvent aux environs des villes et des villages indiens, excèdent rarement cinq ou six arpens. Après s'être avancée à environ 900 milles français à l'ouest de Montréal, l'expédition arriva dans un lieu où jamais Français ou Européen n'avait pénétré. Elle trouva dans les bois et dans une vaste plaine, de grands piliers de pierre se soutenant l'un l'autre. Ces piliers étaient formés d'un seul bloc, et paraissaient évidemment avoir été élevés par la main des hommes. On découvrit dans d'autres endroits des pierres semblables, placées les unes sur les autres, comme pour former une muraille. Néanmoins le pays environnant ne renfermait aucune espèce de pierre. On en fit l'examen le plus minutieux sans pouvoir découvrir ni caractères ni inscriptions. Enfin on rencontra une grande pierre semblable à celle des piliers, dans laquelle il y en avait une autre plus petite, et sur les deux côtés de laquelle étaient tracés des caractères inconnus. Cette dernière pierre, d'un pied français environ de longueur, et de quatre à cinq pouces de largeur, fut détachée et portée au Canada, d'où elle a été envoyée en France, au ministre, comte de Maurepas; mais on ne sait pas ce qu'elle est devenue.

M. Kalm ajoute que des Jésuites, qui examinèrent cette pierre, trouvèrent beaucoup d'analogie entre les caractères qui y étaient empreints, et ceux qui, dans différents ouvrages sur la Tatarie, portent le nom de *caractères tatares* (2).

Les naturels du pays ne purent donner aux Français de renseignemens satisfaisans sur ces colonnes; il ne s'y rattachait même pas une tradition; tout ce qu'ils savaient, c'est que ces pierres avaient été au même endroit de temps immémorial. Ils apprirent de ces Indiens, et de ceux qui résident encore plus à l'ouest, que la mer du Sud n'était qu'à quelques journées de là; qu'ils allaient souvent trafiquer avec les Espagnols, sur cette côte, et qu'ils se rendaient aussi sur celle de la baie d'Hudson pour commercer avec les Anglais. Quelques-uns de ces Indiens vivaient dans des cabanes en terre; les uns étaient couverts de fourrures, d'autres allaient entièrement nus, et ils n'avaient, pour la plupart, jamais vu de Français (3).

(1) Ce sont des prairies naturelles qui se trouvent sur plusieurs points des Etats-Unis, et qui présentent le même aspect que des champs. Voir Note A, à la fin de l'article.

(2) *Peter Kalm. Beschreibung der Reise die er nach dem Noerdlichen Amerika, etc.*, 3 *theil*, *Gottingen*, 1764. Traduit en anglais par *Foster*, 2 vol. in-8°, *London* 1772. *Voir* pag. 276-281 du tom. II.

(3) Le but principal de cette expédition ne

Malgré toutes mes recherches, dit Kalm, ce sont là les seuls vestiges d'antiquité Canadienne qui soient venus à ma connaissance. Dans la continuation de mon voyage, en 1756, j'aurai occasion de décrire deux autres monumens curieux (1).

Filson, dans son Histoire du Kentucky, a fait connaître les restes de deux anciennes fortifications, garnies de fossés et de bastions, qui se trouvent aux environs de Lexington. L'une embrasse six acres de terrain et l'autre trois. Ces ouvrages sont maintenant couverts d'arbres qui, à en juger par le nombre de cercles que présentent leurs troncs, paraissent avoir au moins 160 ans (2).

Loskiel remarque, dans son Histoire de la mission des frères unis chez les Indiens de l'Amérique du nord, publiée en 1788, que, d'après le témoignage authentique des Indiens les plus âgés, leurs guerres étaient jadis plus sanglantes et plus longues qu'elles ne le sont de nos jours. On dit même qu'il y en avait d'héréditaires. L'on voit encore les ruines de quelques-unes de leurs villes, et les tertres qui se trouvent aux environs, prouvent suffisamment qu'elles sont l'ouvrage des hommes. Ces tertres étaient creux, et il y avait au sommet une ouverture par laquelle les Indiens descendaient leurs femmes et leurs enfans au premier bruit de l'approche d'un ennemi; les hommes, se plaçant ensuite sur les côtés, s'y défendaient avec le plus grand courage. Pour cela, ils portaient une quantité prodigieuse de pierres et de troncs d'arbres au sommet de ces tertres, et les faisaient rouler sur les assaillans. Ces sortes de combats étaient ordinairement fort meurtriers, et les tués de part et d'autre étaient jetés pêle-mêle dans un grand trou, et recouverts de terre. Ces tombeaux se voient encore sur plusieurs points, et l'on peut juger de leur ancienneté par les gros arbres qui y croissent.

Dans ses « Observations sur la Virginie, » publiées en 1782, M. Jefferson attira l'attention des savans, sur ce sujet, par les détails qu'il fournit sur les aborigènes de ce pays, et sur l'ouverture d'une tombe située dans le voisinage de ses propriétés (3).

Les caractères et les figures remarqués sur un bloc de granit, dans le Massachusets, et dont M. Sewal, professeur de langues orientales, à Cambridge,

fut pas atteint, parce que les Français s'étant laissé entraîner dans une guerre que se faisaient alors les peuplades les plus reculées du continent, il en tomba plusieurs au pouvoir de l'ennemi, et le reste se vit obligé de retourner au Canada.

(1) Cette continuation n'a pas été publiée.

(2) *The discovery, settlements and present state of Kentucky*, p. 33. *Voir* le chapitre des Indiens ou sauvages.

(3) *Voir* l'article *Tertres de la Virginie.*

envoya la description à M. de Gibelin, en 1793, excitèrent de nouveau la curiosité des antiquaires (1).

En 1768, le capitaine Carver, lors de son voyage dans l'Amérique septentrionale (2), découvrit sur les bords du Mississipi, au-dessous du lac Pepin, un parapet de forme circulaire et de quatre pieds de haut, qui pouvait avoir un mille d'étendue, et couvrir quatre à cinq mille hommes. « Cet ouvrage, dit-il, dont les côtés aboutissaient au fleuve, me parut aussi régulier que si Vauban lui-même eût présidé à sa construction. »

Le célèbre historien de l'Amérique, Robertson, a cherché à détruire, par ses raisonnemens, l'idée de l'existence d'un peuple civilisé dans le Nouveau-Monde, en soutenant que les nations les plus policées de ce continent n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du globe, et qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il est manifeste, par-là, que les tribus qui originairement ont passé en Amérique, sortaient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendans l'étaient quand ils ont été découverts par les Européens; car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner et périr par les secousses violentes, les révolutions et les désastres auxquels les nations sont exposés; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus. Ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines, et la pratique en subsiste aussi long-temps que la race même des hommes. Si l'usage du fer avait jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres; s'ils avaient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les aurait conservées, et il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées (3).

« Pour qu'une nation, dit Voltaire, soit rassemblée en corps de peuple, qu'elle soit puissante, aguerrie, savante, il est certain qu'il faut un temps prodigieux. Voyez l'Amérique; on n'y comptait que deux royaumes quand elle fut découverte, et encore, dans ces deux royaumes, on n'avait pas inventé l'art d'écrire. Tout le reste de ce vaste continent était partagé, et l'est encore, en petites sociétés à qui les arts sont inconnus. Toutes ces peuplades vivent sous des huttes; elles se vêtissent de peaux de bêtes dans les climats froids, et vont pres-

(1) *Voir* ci-après la description et la planche qui l'accompagne.

(2) *Travels through the interior parts of North America, in the years* 1766, 1767 *and* 1768, *by J. Carver, esq.*, in-8°, *London*, 1779. Carver parcourut le pays des Indiens sur une étendue de près de 4,000 milles, et visita douze nations différentes.

(3) Liv. IV, traduct. française.

que nues dans les tempérés. Les unes se nourrissent de la chasse, les autres de racines qu'elles pétrissent : elles n'ont point recherché un autre genre de vie, parce qu'on ne desire point ce qu'on ne connaît pas. Leur industrie n'a pu aller au-delà de leurs besoins pressans. » (1)

Les renseignemens fournis par Kalm et par Carver, fixèrent l'attention du professeur James Dunbar. « Le témoignage de ces voyageurs, dit-il, met hors de doute l'existence d'anciens peuples dont l'histoire ne fait aucune mention. On a trouvé sur les bords du Mississipi et sur plusieurs autres points du continent, des ouvrages d'une haute antiquité, qui prouvent une connaissance de la science militaire que ne sauraient avoir des tribus grossières et sauvages. On peut donc en conclure qu'il existe de grands vides dans les annales de bien des peuples, et que nous n'avons que des données fort imparfaites sur les vicissitudes des empires et sur celles de l'espèce humaine. » (2)

Imlay, capitaine de l'armée américaine durant la guerre de l'indépendance, et chargé depuis de l'arpentage des terres dans les établissemens de l'Ouest, prétend, dans sa description topographique du territoire occidental de l'Amérique du nord, publiée sous la forme de lettres datées de Kentocky (3), que les monumens de civilisation indienne, décrits par Carver, sont entièrement imaginaires. Tout ce qui paraît être l'ouvrage de l'homme, porte, dit-il, l'empreinte de la barbarie, et toute comparaison entre les naturels et les animaux de l'Amérique, et ceux de l'ancien continent, ne tend qu'à me confirmer dans l'opinion de ces gens sensés, qui pensent que l'Amérique a été peuplée par des Scythes, qui s'y seraient rendus par le détroit du Kamtschatka.

Feu le docteur Ezra Stiles, président du collége de Yale, dans le Connecticut, demanda, en 1786, au docteur Franklin ce qu'il pensait des fortifications qu'on venait de découvrir dans le Kentucky, et près des bords du Muskingum. Franklin, sans prétendre préciser quels furent et l'origine et les auteurs de ces ouvrages, dit, qu'il pouvait se faire qu'ils aient été construits par Hernando de Soto, lors de son expédition en Floride en 1541, et que le plus grand avait pu servir de retraite à l'armée espagnole; et le plus petit, à parquer les porcs pour les empêcher de tomber au pouvoir des Indiens.

L'hypothèse de cet homme célèbre a été depuis adoptée par un littérateur

(1) Tome Ier de l'Essai sur les mœurs; Introduct., p. 13; édition de P. Dupont, 1823.

(2) *Essays on the history of Mankind in rude and uncultivated ages; by James Dunbar, L. L. D professor of philosophy in the King's College and University of Aberdeen*; pag. 185 et 186; *London*, in-8°, 1780.

(3) Edition de Londres, in-8°, lettre 1re, 1792.

distingué, M. Noah Webster, qui la fonde sur la relation de l'expédition de Soto, qui se trouve dans l'histoire des Florides de Roberts (1).

Nous ne nous arrêterons pas ici à examiner cette opinion; nous ferons seulement observer que Soto, dans sa marche incertaine et irrégulière, traversa le Mississipi vers le 34° 10', et ne pénétra du côté du N. E. que jusqu'à la chaîne de montagnes de la Caroline du Sud. Or, comme on trouve des vestiges de ces anciennes fortifications jusqu'au lac Érié et dans les parties occidentales de l'état de New-York; que d'ailleurs Soto ne s'arrêta nulle part assez long-temps pour élever ces ouvrages, pour la construction desquels il manquait des instrumens nécessaires, et qu'enfin les Indiens ne cessèrent de le harceler durant sa marche, il n'eut ni le temps ni les moyens de construire des retranchemens solides.

En 1791, le voyageur et naturaliste Guillaume Bartram fit connaître les monumens indiens de la partie méridionale des États-Unis, qui se trouvent principalement à l'est et à l'ouest de la Savannah et de l'Oakmulgée, dans le territoire compris entre ces deux rivières, entre la côte et les monts Cherokees et Apalaches, et enfin, depuis la rivière de Saint-Jean, jusqu'à la pointe de la presqu'île de Floride. « Les hauteurs pyramidales, faites de main d'homme, les chaussées ou avenues qui conduisent de ces hauteurs aux lacs ou étangs artificiels, les terrasses spacieuses et carrées, les obélisques ou piliers de bois, sont les seuls monumens, dit Bartram, qui m'aient paru faire honneur à l'intelligence et à la magnificence des Indiens. Les hauteurs et les massifs cubiques qui les avoisinent, semblent avoir été construits, en partie, pour la décoration et l'agrément, en partie, dans quelque autre but d'utilité publique, puisqu'ils sont toujours situés de manière à commander la ville et les pays adjacens. Les terrasses carrées paraissent avoir été les fondemens d'une forteresse; et peut-être les hauteurs pyramidales avaient-elles la double destination de tours pour contenir les villes, et d'autels pour les sacrifices. La plate-forme enfoncée était probablement destinée aux mêmes usages qu'aujourd'hui chez les Indiens modernes, c'est-à-dire, pour y brûler et y torturer les malheureux captifs condamnés à mort. Cette plate-forme est toujours entourée d'un ou deux bancs, placés l'un au-dessus de l'autre, qui servaient de siéges aux spectateurs de ces horribles scènes, et à ceux des jeux, des danses et des foires qui s'y tenaient. Depuis la rivière de Saint-Jean jusqu'à la pointe de la presqu'île de la Floride, on rencontre de ces hauteurs pyramidales avec de vastes avenues qui conduisent

(1) *Voir* deux lettres de M. Noah Webster au docteur Ezra Stiles, écrites de Philadelphie, les 22 octobre et 15 décembre 1787; dans l'*American Museum*, tom. VI, 1798, Philadelphie.

de la ville à un lac, ou étang artificiel ; et on ne peut s'empêcher d'y reconnaître des édifices publics et des monumens de magnificence, destinés à perpétuer le pouvoir et la grandeur de la nation qui habitait originairement ce pays. Les plus remarquables de ces monumens, tels que les hauteurs, chaussées et lacs artificiels, sont ceux que j'ai rencontrés, continue Bartram, sur le bord oriental de la rivière de Saint-Jean, à son entrée dans le lac Georges ; ceux de la rive opposée, non loin du petit lac ; un autre en l'île de Decan, un peu au-dessous de Charlotteville ; un troisième, dans une belle île, située en dehors des caps du lac Georges et près du Mont-Royal ; et enfin, un quatrième très-spacieux qui s'élève sur la rive orientale du Musquito, près de la nouvelle Smyrne. » A Taensa, et à la vieille ville d'Apalachucla, sur le bord occidental de la rivière de ce nom, M. Bartram remarqua d'autres vestiges de monumens étendus, de terrasses à quatre faces, de plates-formes, et presque aussi élevés que ceux qui se voient dans les plaines d'Oakmulgée, mais il n'y vit point de hauteurs à forme conique.

Aucun de ces monumens ne porte le moindre indice des arts, des connaissances ou de l'architecture des Européens ni d'autres peuples de l'ancien monde. Ils paraissent appartenir à l'antiquité la plus reculée. Les Cherokees, qui étaient maîtres du pays où ils se trouvent, à l'arrivée des Européens, en ont été depuis dépossédés par les Muscogulges, et il y a toute apparence que long-temps avant l'invasion des Cherokees, toute cette région était habitée par une seule nation ou confédération, vivant sous les mêmes lois et ayant les mêmes mœurs et le même langage, mais tellement ancienne que ni les Cherokees, ni les Creeks, ni la nation conquise, ne peuvent savoir ce qui a nécessité la construction de ces monumens (1).

Vers la même époque, les antiquités américaines fixèrent l'attention de feu le docteur Barton, de Philadelphie, qui publia une description et un plan de celles qui se trouvent sur les bords de l'Ohio et du Muskingum, dans une brochure de 176 pages in-8°. Il fit aussi connaître les tertres qu'on voit près du fort *Panmure*, sur le Missisipi, et qui sont de différentes grandeurs et de forme sphérique, octogone, carrée et oblongue. Le plus grand avait 150 pieds de longueur, sur 100 de largeur et 35 de hauteur perpendiculaire. M. Boyd, de Lancaster, en Pensylvanie, qui a fourni à M. Barton ces détails tirés du journal

(1) *Travels through north and south Carolina, Georgia, east and west Florida, the Cherokee country, etc., by William Bartram, part* IX, *chap.* 6, *London*, 1792. Il existe une traduction française de ce Voyage, par M. Benoist, publiée à Paris, dans l'an VII, et dont nous avons fait usage.

de ses voyages, assure que lorsqu'il visita ces monumens, il croissait à leur sommet des arbres de plus de deux pieds de diamètre.

M. Andrew Ellicot, arpenteur du gouvernement des États-Unis, a découvert, en 1803, plusieurs tertres artificiels en terre qu'on voit dans l'établissement de Natchez, lequel, dit-il, a dû être jadis bien peuplé. Ces tertres ou *tumuli* sont généralement carrés ou aplatis au sommet, et ce qui ferait croire à l'assertion de M. Ellicot, relative à l'ancienne population de ce district, c'est qu'on y trouve partout des débris de poterie indienne. On en a recueilli des morceaux assez bien conservés, et sur lesquels on aperçoit distinctement les figures dont elle était ornée; mais il ne paraît pas que cette poterie ait été vernie (1).

En 1803, le révérend J. M. Harris, membre de la Société historique du Massachusets, a donné, dans le « *Journal de sa tournée dans le territoire situé au N. O. des Monts Alleghany* » (2), une description particulière des murailles et des tertres de terre, ronds et carrés, qui se trouvent sur le bord oriental du Muskingum, à un demi-mille de son confluent avec l'Ohio. M. Harris a aussi fourni des renseignemens importans sur les autres ouvrages du même genre, épars çà et là dans le pays.

« Les grands tertres, dit-il, page 147, et les murailles de terre, découverts dans différentes parties du pays de l'ouest, ont excité l'étonnement de tous ceux qui les ont visités ou qui en ont entendu parler. Quand, et par qui, et dans quel but ont-ils été construits, sont des questions auxquelles les antiquaires les plus exercés ont vainement cherché à répondre. Les Indiens d'aujourd'hui ne conservent aucune tradition qui puisse mener à cette découverte. Leur histoire se perd dans la nuit des temps. La régularité et l'étendue prodigieuse de ces ouvrages sont une preuve certaine qu'ils ont été élevés par un peuple nombreux et versé dans l'art des fortifications et de la défense. Les gros arbres qui recouvrent ces monumens, depuis si long-temps abandonnés, et qui ne le cèdent pas en vétusté aux autres arbres des forêts voisines, indiquent assez le laps de temps pendant lequel cette contrée est restée déserte et inculte, et font remonter à la plus haute antiquité l'origine de ces vénérables ouvrages qu'on rencontre épars çà et là sur toute la surface du pays. On ne peut parcourir vingt milles dans aucune direction sans trouver quelque tertre, ou des débris de remparts. »

M. Harris remarque, page 159, que les tertres les plus petits de la grande

(1) *The Journal of Andrew Ellicot, late Commissioner, etc.*, p. 134, in-4°, *Philadelphia*, 1803.

(2) *The Journal of a tour into the territory north-west of the Alleghany mountains*, *in* 1803, in-8°, *Boston*, 1805; on y voit un plan de Marietta et des ouvrages qui s'y trouvent.

plaine étaient remplis d'ossemens, irrégulièrement entassés, dans le même état de décomposition, et paraissant y avoir été jetés à la suite d'une bataille meurtrière. Dans les grands tertres, au contraire, qui avoisinent les villes fortifiées, les ossemens sont placés d'une manière plus uniforme, et ils ont dû appartenir à des personnes d'un certain âge et à des enfans. Ils sont aussi plus ou moins bien conservés. Parmi ces individus, les uns semblent être morts de maladie, les autres ont probablement été tués dans des escarmouches qui se sont livrées dans le voisinage, à des intervalles de plusieurs années.

Feu l'évêque de Virginie, Madison, dit (dans une lettre adressée par lui au docteur Barton) qu'après un examen particulier des ouvrages qui sont dans les basses terres et sur les hauteurs qui avoisinent les rivières Kanhawa, Elk et Guyandot, il s'est convaincu qu'ils n'étaient pas destinés à servir de fortifications;

1° Parce que plusieurs d'entre eux ont un fossé en dedans de l'enceinte, et que la terre élevée autour, qu'on suppose être le parapet, n'a pas la hauteur nécessaire à un ouvrage de défense, attendu qu'il s'élève rarement à plus de trois pieds au-dessus de la plaine. En admettant un quart pour l'affaissement, la hauteur n'a probablement pas excédé quatre ou cinq pieds. Le fossé n'a presque jamais plus de quatre pieds de largeur et deux de profondeur, ce qui peut faire juger de la hauteur primitive des bancs;

2° Parce que dans la plupart de ces prétendues fortifications, et précisément en face de la porte, il y a un tertre d'un facile accès, de 10 à 20 pieds de haut, et qui domine toute cette clôture. Elever une fortification, et construire ensuite une citadelle ou tertre, à une distance de 360 ou 450 pieds, pour donner à l'ennemi la faculté de dominer sur le fort, est une chose aussi peu croyable de la part d'un Esquimaux que de celle d'un Buonaparte;

3° Parce que ces fortifications supposées sont ordinairement situées au pied d'une colline, du haut de laquelle on pourrait lancer des millions de pierres, et détruire facilement les assiégés;

4° Parce que dans celles qui sont éloignées d'une rivière ou d'une creek, on ne trouve pas de traces certaines de l'existence d'un puits;

5° Que les ouvrages sont en trop grand nombre pour qu'on puisse les regarder comme des fortifications; car sur la Kenhawa, dans une étendue de 80 ou 100 milles, et sur quelques-uns de ses affluens, on fait rarement un mille sans en rencontrer plusieurs;

6° M. Madison fonde sa dernière objection sur l'étendue de ces ouvrages. En effet, quelle nation Indienne aurait pu fournir un assez grand nombre

de combattans pour défendre des retranchemens qui couvraient de 50 à 100 acres.

L'auteur conclut que ces tertres sont des sépultures formées par les ossemens et les terres qu'on y a apportés à différentes époques, et que les terrains enclos qui les avoisinent ont été le lieu d'habitation d'une famille, et d'une longue suite de descendans (1).

Voici ce que dit le célèbre Volney, dans ses « Eclaircissemens sur les sauvages : » « La vérité est, en résultat, qu'ils n'ont ni moyens de transmission, ni monumens, pas même de vestiges d'une antiquité quelconque jusqu'à ce jour. L'on ne cite dans toute l'Amérique du Nord (le Mexique excepté), ni un édifice, ni un mur en pierre taillée ou sculptée, qui atteste des arts anciens. Tout se borne à des *buttes de terre*, ou *tumuli*, servant de tombeaux à des guerriers, et à des lignes *de circonvallation* qui embrassent depuis un jusqu'à trente arpens de surface. J'ai vu, continue-t-il, trois de ces lignes, l'une à Cincinnati, et deux autres en Kentucky, sur la route de ce même lieu à Lexington par Georgetown; ce sont tout simplement des crêtes de fossés, ayant au plus 4 ou 5 pieds d'élévation, et 8 à 10 de base; la forme de leur enceinte est régulière, tantôt ovale, tantôt ronde, etc., et elle ne donne aucune idée d'art militaire ou autre. Le plus grand de ces ouvrages, celui de Moskingom (Muskingum) est, à la vérité, carré, et a de plus grandes dimensions; mais, d'après le dessin et la description qu'en a donnés M. le docteur Barton, dans ses *observations d'histoire naturelle* (2), l'on voit qu'il n'a ni bastions, ni tours, comme on l'avait dit, et qu'il a dû être un simple retranchement de défense, tel que Oldmixon, et ses autorités attestent que les sauvages les pratiquaient à l'arrivée des Européens, lorsqu'ils avaient des demeures plus fixes et un équilibre plus égal de forces. Tous ces retranchemens ont eu la même cause, et tous ont pu être faits avec des houes et des paniers; celui de Cincinnati m'a rappelé les *buttes* du désert de Syrie et de sa frontière, mais elles sont infiniment plus fortes, ayant pour objet de poser des tours. Il paraît que dans la Tartarie Russe et Chinoise, l'on en rencontre beaucoup dont la taille a plus d'analogie (3). »

M. Brackenridge, dans son Tableau de la Louisiane, publié en 1817 (4), fait observer « qu'on ne trouve dans les fortifications du pays de l'ouest, aucune de ces marques qui caractérisent celles des Européens depuis un temps immémo-

(1) *American philosophical transactions*, vol. IV, n° 26.

(2) *Philadelphia*, 1787, in 8°, p. 76. *Voy.* pag. 30.

(3) Volney, Tableau du climat et du sol des Etats-Unis, tom. II, art. V, Paris, in-4°, 1803.

(4) *Views of Louisiana*, tom. I, chap. X, in-12, Baltimore.

rial. Elles consistent en de simples enceintes, sans angles ni bastions, qui sont rarement entourées de fossés ; l'emplacementen est généralement tel que la convenance l'exige ou que le terrain le permet. A deux milles au-dessous de Pittsburg, sur une espèce de promontoire appelé Rocher de Mac-Kee, qui est presque inaccessible de trois côtés, l'on voit une fortification qui présente une seule ligne du côté de la terre. Ces ouvrages sont quelquefois, il est vrai, tracés avec régularité, dans la forme d'un parallélogramme, d'un demi-cercle ou d'un carré, mais le plus souvent ils sont irréguliers. » — « En remontant le Missouri, je remarquai les ruines de plusieurs villages, abandonnés depuis vingt à trente ans, et qui ressemblaient, sous tous les rapports, à ceux de l'Ohio et du Missisipi. Je trouvai tous les anciens villages Arikaras et Mandans entourés de palissades ; ces prétendues fortifications, à mon avis, sont les ruines de villes et villages palissadés, et n'ont pas été élevées pour servir à la défense. »

Dans ma Description géographique et statistique des États-Unis, publiée en 1819, à Edimbourg, et en 1820, à Paris, l'on trouvera aux indications suivantes, dans l'édition française, des détails sur plusieurs monumens d'antiquité américaine (1).

Ces antiquités, excitant à cette époque l'attention générale, fixèrent aussi celle de la législature de Massachusets, qui autorisa l'établissement, à Boston, de la Société Américaine des Antiquaires. Le but principal de cette Société est de rechercher tout ce qui a rapport aux antiquités naturelles, artificielles ou littéraires de l'Amérique, sans toutefois dédaigner celles des autres pays ; et de recueillir et conserver tous les objets de curiosité, et tous les livres qui traitent des Etats-Unis. Elle a publié un volume de ses travaux, in 8°, sous le nom d'*Archæologia Americana*, en 1820 ; il renferme des notions sur cet établissement, plusieurs communications qui ont été faites à la Société et une description, accompagnée de planches, de plusieurs tertres anciens et de fortifications du pays de l'ouest, qui ont été exécutées, aux frais du Président, par M. Caleb Atwater de Circleville, dans l'état de l'Ohio. Ce dernier, en sa qualité d'agent de la

(1) Tom. III, pag. 574. Description d'un ancien fort indien nommé *Stone fort*, qui se trouve dans l'état de Tennessée, et qui couvre un emplacement de trente-deux acres.

Tom. IV, p. 55. Elévation de terre ou tertres *(mounds)*, et fortifications de l'état de Kentucky.

Idem, p. 137. Vestiges nombreux de fortifications anciennes, de levées de terre *(embankments)* et de tertres, de l'état de l'Ohio.

Tom. IV, p. 414. Tertres de l'état d'Indiana.

Idem, pag. 465. Tertres et restes des fortifications de l'état d'Illinois.

Idem, pag. 556. Restes d'une ancienne fortification du territoire de Michigan.

Idem, pag. 612. Restes d'une fortification qui prouve une grande connaissance de l'art militaire, dans l'état de Missouri.

Société dans cet état, « continue (dit-il, dans sa préface, page 5) à recevoir, par chaque courrier, des échantillons de minéraux, des dessins et des descriptions d'ouvrages anciens, et des objets précieux de curiosité naturelle ou d'antiquité du pays, qui abondent sur toute l'étendue de cette grande région secondaire. Ce n'est, à proprement parler, qu'un vaste cimetière qui renferme les dépouilles des habitans des temps anciens; l'homme et ses ouvrages, les ossemens du mammoth et d'animaux du tropique, le cassia et autres plantes des climats chauds y gisent confondus sous le même sol. J'ignore par quel bouleversement ils ont été ainsi ensevelis, à moins que ce ne soit par le déluge universel. »

MM. Yates et Moulton ont donné, dans la première partie du tome I[er] de leur Histoire de l'État de New-York, publiée en 1824, un résumé intéressant des différentes hypothèses auxquelles l'origine des premiers habitans de l'Amérique ont donné lieu.

Le grand ouvrage (1) de M. le baron de Humboldt, sur l'Amérique, renferme de savantes recherches sur l'origine des peuples de ce continent. « Les crânes, dit-il, que renferment les *tumulus* des Etats-Unis, offrent un moyen presque sûr de reconnaître à quel degré la race d'hommes qui les a élevés diffère de la race d'Indiens qui habitent aujourd'hui ces mêmes contrées. M. Mitchill croit que les squelettes des cavernes de Kentucky et du Tennessée, appartenaient à des Malays qui sont venus par l'Océan Pacifique, sur les côtes occidentales de l'Amérique, et qui ont été détruits par les ancêtres des Indiens d'aujourd'hui, qui étaient de race tartare (mongole?) » Quant aux *tumulus* et aux fortifications, le même savant suppose, avec M. de Witt Clinton, que ces monumens sont l'ouvrage des peuples Scandinaves qui, depuis le XI[e] jusqu'au XIV[e] siècle, ont visité les côtes du Groenland, Terre-Neuve, ou le Vinland, Drogeo et une partie du continent de l'Amérique du nord. (*Vues des Cordillères*, tom. 1, pag. 85). Si cette hypothèse était fondée, les crânes trouvés dans les *tumulus*, et dont M. Atwater, à Circleville, possède un si grand nombre, devraient appartenir, non à la race américaine, non aux races tatare, mongole et malaye, mais à la race vulgairement appelée caucasienne. La gravure de ces crânes, donnée dans les Mémoires de la Société de Massachusets, est trop imparfaite pour décider une question historique, si digne d'occuper les ostéologues des deux continens. Il faut espérer que les savans distingués, dont s'honorent aujourd'hui les Etats-Unis, se hâteront de faire passer en Europe les squelettes des *tumulus* et ceux des cavernes, pour les comparer entre eux et avec les habitans

(1) *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, etc., tom. III, 1[re] partie, 1825 (*voy*. la note (A), à la fin.)

actuels de race indigène, et avec les individus de race malaye, mongole (tatare) et caucasienne, que renferment les grandes collections de MM. Cuvier, Simmering et Blumenbach.

« Une idole, découverte à Natchez, continue M. de Humboldt, a été comparée avec raison par M. Malte-Brun, aux images des *esprits célestes* que Pallas (1) a rencontrées chez les peuples mongols. Si les tribus qui habitaient des villes sur les bords du Mississipi, sont sorties de ce même pays d'Aztlan, qu'ont habité les Tolèques, les Chichimèques et les Aztèques, il faut admettre, du moins, d'après l'inspection de leurs idoles et leurs essais de sculpture, qu'ils étaient beaucoup moins avancés dans les arts que les tribus mexicaines qui, sans dévier vers l'est, ont suivi la grande route des peuples du Nouveau monde, dirigée du nord au sud, des rives du Gila, vers le lac de Nicaragua (2). »

(1) *Voy.* Pallas' Travels, vol. II, édit. angl.; et *Archæologia Americana*, pag. 211. *It is exactly such an Idol as professor Pallas found in his travels in the Southern part of the Russian empire.*

(2) Note A du livre IX.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX MONUMENS SITUÉS DANS LE PAYS ARROSÉ PAR L'OHIO.

DEPUIS le bord méridional du lac Érié, jusqu'au golfe du Mexique, et le long du Missouri, jusqu'aux monts Rocky, on rencontre des vestiges d'ouvrages considérables et réguliers, qui portent l'empreinte d'une antiquité très-reculée, et qui tous semblent annoncer une origine commune.

Ces monumens, de formes et de grandeurs différentes, et les divers objets d'antiquité découverts jusqu'à ce jour, consistent : 1° en fortifications; 2° en *tumuli* ou tertres; 3° en murailles de terre parallèles; 4° en murailles souterraines de terre et de briques, et en objets enfouis à une profondeur considérable; 5° en ouvertures pratiquées dans la terre, appelées *puits*; 6° en rochers avec des inscriptions; 7° en idoles; 8° en coquilles d'autres pays, et 9° en momies.

Nous avons consacré une notice à une muraille basaltique souterraine, qu'on a d'abord cru être l'ouvrage des Indiens, et une autre à des médailles et divers objets nouvellement découverts, qui sont évidemment d'origine moderne.

Fortifications.— Les restes de plusieurs de ces fortifications sont d'une grande étendue. Celle qui se trouve près de la ville de Chillicothe, dans l'état de l'Ohio, et qui couvre plus de cent acres de superficie, a une muraille en terre de 20 pieds d'épaisseur à sa base, et de 12 de hauteur, et est entourée de tous côtés, excepté de celui de la rivière, d'un fossé ou tranchée, large d'environ 20 pieds. Quelques-unes des fortifications les plus considérables,

situées sur les bords des rivières, sont de forme rectangulaire, et ont plus de 700 pieds de longueur sur 600 de largeur. Il y en a qui occupent une étendue de plus de 50 acres. D'autres, de forme circulaire et placées à quelque distance des rivières, ont rarement plus de 150 pieds de diamètre.

Le fort carré, appelé *ville*, qu'on voit dans l'état de l'Ohio, et qui embrasse une superficie de quarante acres, est ceint de murailles en terre, de 6 à 10 pieds de hauteur et de 25 à 36 pieds d'épaisseur à leur base. Une espèce de chemin couvert, aboutissant à la rivière, a environ 360 pieds de longueur.

On rencontre, à partir de l'embouchure du Cataragus Creek, dans le lac Erié, une ligne de fortifications, qui s'étendent l'espace de 50 milles vers le sud, et qui ne sont éloignées les unes des autres que de quatre à cinq milles.

Dans la partie occidentale de l'état de New-York, l'on voit les vestiges d'une ville, défendue par des forts, et dont l'emplacement paraît avoir été de plus de 500 acres.

L'ancienne fortification, découverte par le capitaine Carver, près du lac Pepin et du Missouri, par 43° 50' latitude nord, a près d'un mille d'étendue. Elle est de forme circulaire, et la surface qu'embrassent ses remparts pourrait contenir 5,000 hommes. « Quoique ces ouvrages, dit Carver, aient été déformés par le temps, on en distingue néanmoins les angles, qui paraissent avoir été construits suivant les règles de l'art militaire, et avec autant de régularité que si Vauban lui-même en eût tracé le plan. »

Tous les ouvrages de ce genre, qui se trouvent au nord-ouest de l'Ohio, offrent des parapets plus élevés, des fossés plus profonds, et d'autres indices qui prouvent quelque connaissance de l'art militaire. Des personnes versées dans cet art, les considèrent comme de véritables places de guerre. Toutefois, parmi ces ouvrages, il en est qui paraissent n'avoir été élevés ni pour l'attaque ni pour la défense, à en juger par leur étendue, par la stérilité du sol voisin, et le manque d'eau aux environs.

Il est à remarquer que les portes ou entrées de ces ouvrages, comme celles des pyramides du Mexique, sont toutes pratiquées du côté du levant.

Tumuli, tertres ou élévations en terre et en pierre.

Ces tertres, qui diffèrent entre eux par la hauteur et la largeur, sont généralement de dimensions plus considérables dans la partie méridionale des États-Unis.

Vers le nord, ils ont de 10 à 12 pieds de diamètre à leur base, et de 4 à 5 pieds de hauteur. Au sud, ils ont une élévation de 80 à 90 pieds, et couvrent une surface de plusieurs arpens.

Sur la Cahokia (sur les bords de laquelle on remarque les emplacemens de deux villes, à 50 milles de distance l'une de l'autre), il existe, presque vis-à-vis de Saint-Louis, des *tumuli*, dont l'un a 2,400 pieds de circonférence à sa base, et 100 pieds de hauteur. (1)

La terre, qui a servi à construire ces sortes d'ouvrages, a été évidemment tirée de la plaine voisine.

Les *tumuli* en pierres, qui se trouvent sur plusieurs points, ressemblent aux *tumuli* en terre, mais sont moins grands. Ils sont de forme conique, et composés de petites pierres, qui ne laissent apercevoir aucune trace des moyens employés pour leur construction.

« Ces ouvrages, dit M. Brackenridge, dans son Tableau de la Louisiane, se rencontrent, ainsi que les fortifications, au confluent de toutes les rivières, et le long du Mississipi, dans les positions les plus favorables à l'emplacement des villes, et dans les terrains les plus fertiles. Le nombre en excède peut-être 3,000, et les plus petits n'ont pas moins de 20 pieds de hauteur sur 100 pieds de diamètre à leur base. »

Depuis quelques années, on a ouvert plusieurs de ces tertres, et

(1) Ce *tumulus* a la même dimension que la pyramide d'Asychis, roi d'Egypte. Hérod., lib. II, cap. 135. (*Voy.* la note (B) à la fin.)

on y a trouvé une quantité de squelettes qui, pour la plupart, ne ressemblent point à ceux des Indiens d'aujourd'hui. Ceux-ci sont en général grands, minces et bien faits. Les autres, au contraire, paraissent avoir été petits et trapus. Leur taille excède rarement cinq pieds anglais; on en a trouvé néanmoins qui en avaient six. Ils avaient le front bas, la figure large et mal faite, les yeux grands, le menton large et les jambes courtes et grosses.

Dans l'état d'Indiana, il y a beaucoup de tertres qui n'ont que deux ou trois pieds d'élévation; les arbres qui y croissent, étant très-petits, indiquent que leur origine ne remonte pas à plus d'un siècle. Les ossemens qu'ils renferment sont capables de soutenir leur propre poids et d'être transportés d'un lieu à un autre, tandis que ceux des grands tertres se décomposent si facilement, qu'au moindre contact ils tombent en poussière.

On a aussi découvert, sur les bords du Noyer-Creek, affluent du Mississipi, et sur ceux du Buffalo-Creek et de la rivière des Osages, des ouvrages en pierres qui diffèrent des anciennes fortifications et des tertres, et attestent une civilisation plus avancée de la part des peuples qui les ont construits, que celle des Indiens qui ont exécuté ces derniers.

On vient de découvrir, sur les bords du Merrimack, un ancien cimetière dont les tombeaux n'ont guère plus de cinquante pouces de longueur; ce qui avait d'abord fait croire que le pays environnant avait été jadis habité par une race de pygmées. Toutefois, après bien des conjectures à ce sujet, on est parvenu à expliquer ce phénomène: on a trouvé un squelette bien conservé, qui avait les os des jambes repliés contre les cuisses.

L'évêque Madison pense que les Indiens étant dans l'habitude de célébrer tous les ans, avec solennité, les funérailles de leurs compatriotes, de réunir dans un seul lieu les ossemens de leurs morts, et de renfermer, avec les corps, les objets les plus précieux qui ont appartenu aux défunts, ce fait doit suffisam-

ment expliquer la découverte de ces tombeaux et des tertres du voisinage (1).

On a trouvé, dans plusieurs de ces tertres, des urnes qui renfermaient les cendres des morts. Il paraît hors de doute que les corps étaient brûlés avant d'être placés sous ces *tumuli*. Les charbons trouvés au centre et à la base, et les empreintes du feu qu'il est facile de remarquer sur les pierres qu'ils contiennent, sembleraient du moins le prouver.

On a invariablement rencontré, dans tous ces tertres et aux environs, des débris de poterie. Ceux qu'on a recueillis vers le nord et sur les bords du lac Erié, sont en général grossiers et mal faits; tandis que les fragmens qu'on extrait de ces tombeaux, le long de l'Ohio, sont bien travaillés et bien polis. On doit observer que les Indiens se servaient de la même espèce de poterie, à l'arrivée des Européens; et Filson (2), un des premiers écrivains qui aient fait connaître les fortifications des environs de Lexington, a eu tort de dire qu'on y a déterré, en labourant, des fragmens de poterie travaillée d'une manière dont les Indiens n'avaient aucune connaissance.

Les premiers colons européens trouvèrent, chez les Indiens de tout ce pays, du sud au nord, des vases faits d'une terre argileuse qui renfermait quelquefois du quartz.

L'Escarbot s'exprime ainsi: « Au pays de labeur, comme des Armouchiquois, et plus outre infiniment, les hommes font de la poterie de terre en façon de bonnets de nuit, dans quoi ils font cuire leurs viandes, chair, poissons, fèves, blé, courges, etc. (3). »

On a aussi trouvé, dans presque tous les *tumuli*, des haches (4)

(1) *American philosophical transactions of Philadelphia*, vol. VI.

(2) Dans son ouvrage intitulé: *Discovery settlement*, etc., *of Kentucky*, ou Découvertes, établissemens et état actuel du Kentucky, pag. 97 et 98.

(3) La Nouvelle France, édition de 1609, Paris, liv. III, chap. 17.

(4) Semblables à celles que les Indiens emploient encore aujourd'hui aux usages domestiques ou comme

et des pilons en pierre, des coquilles, des lames de mica qui ont dû servir de miroirs, du minerai de fer, des morceaux d'ocre rouge et de horne-blende ou amphibole, des pyrites qu'on a pris pour des boulets de canon, des testacées et des vases de terre.

A Marietta, on a découvert, dans des tertres, un tuyau de cuivre, plusieurs plaques de même métal recouvertes d'une plaque d'argent, et quelques petites pièces d'argent. On a retiré, d'un de ceux de Circleville, une plaque de fer oxidé, et de celui du fort de Portsmouth, dans l'état de l'Ohio, une quantité de fer, d'outils et de fusils que les Français y avaient probablement enfouis après la perte du fort Duquesne.

On trouva à Stone-Fort, un sabre qui diffère, dit-on, par la forme, de toutes les armes de cette espèce dont on se soit servi depuis l'arrivée des Européens.

Les tertres situés près de Cincinnati renfermaient des chapelets dont les grains étaient passés dans un fil de lin. Dans d'autres, on a découvert des ornemens de cuivre, des pointes de même métal pour armer les flèches, des médailles aussi en cuivre et des plaques d'argent bien conservées.

Les petits chaudrons de cuivre, déterrés près du lac Erié, y ont été évidemment laissés par des Français ou d'autres Européens.

On a prétendu avoir vu des ornemens en or, dans quelques *tumuli;* mais cette assertion ne s'est pas confirmée.

On a trouvé, à Marietta, des têtes de pipes en cuivre mal battu; à Chillicothe, dans un tertre en pierre, un bracelet de même métal (1), des dards pour armer les flèches, aussi en cuivre, de cinq à six pouces de longueur, et des médailles rondes du même métal, qui avaient plusieurs pouces de diamètre, étaient très-minces et en assez mauvais état.

Il est probable que ces objets en métal ont été cachés dans ces

armes défensives. Le *tomahawk* américain sert aussi de pipe à fumer.

(1) C'est un ornement grossier, ressemblant à l'anneau d'une chaîne ordinaire, et dont les deux extrémités étaient passées l'une dans l'autre.

tertres par les Européens ou par les Indiens qui les avaient obtenus d'eux ; car il n'existe nulle part d'indice que les naturels de l'Amérique Septentrionale se soient jamais servis d'ustensiles en fer, et encore moins en cuivre ou en airain, avant l'arrivée des Européens (1).

Il est vrai que les Indiens d'aujourd'hui savent travailler le cuivre; mais ils se servent à cet effet de marteaux et d'autres instrumens de fer, qu'ils se sont procurés des Européens. Ceux qui habitent les bords de la rivière Ontonagan du lac supérieur, montrèrent au voyageur Henry un bloc de cuivre de vingt livres pesant, dont ils faisaient des cuillers et des bracelets (2). Les Indiens des bords de l'Illinois y ont aussi trouvé des masses détachées de ce métal, qu'ils emploient aux mêmes usages (3).

Les seules fortifications ou tertres, qui se trouvent à l'est de la chaîne des montagnes Alleghany, sont situés sur les bords du Chenango, dans l'état de New-York; mais plus au nord-est, il existe un monument remarquable qui mérite de fixer l'attention. C'est une élévation de cinquante pieds de hauteur perpendiculaire, et de six cents de circonférence, qui est située au milieu d'une vaste plaine, à environ neuf cent soixante-huit pieds de la rive occidentale du Kennebeck, et à trente-cinq milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière. Elle se compose d'un mélange de pierres, de terre et de sable, et elle est en partie couverte de broussailles. Le sommet présente une surface plate; d'environ vingt pieds de diamètre, pavée de grandes dalles polies, semblables, pour la couleur et la dureté, à celles qu'on rencontre sur le bord de la rivière. On infère de ce qu'il n'y a pas de pierres dans le voisinage immédiat de ce monument, qu'il a été construit de main d'homme (4).

(1) *British empire in America*, sec. édit., tom. I, pag. 22, *London*, 1741.

(2) *Henry's Travels*, pag. 195, *New-York*, 1809.

(3) *Voy.* la Note (C), à la fin.

(4) *Collections of the Massachusetts historical Society, for the year* 1795, *Boston*, pag. 104.

Fortifications de l'état de New-York.

On voit, dans le district de Pompey, comté d'Onondaga, dans la partie la plus élevée de l'état, les restes d'une grande ville, qui a dû occuper une superficie de cinq cents acres. Du côté de l'est, il existe une descente perpendiculaire d'environ cent pieds dans un ravin, au fond duquel coule un ruisseau, et du côté septentrional, il y en a un autre semblable. A un mille à l'est, se trouve un cimetière qui comprend trois ou quatre acres, et à l'extrémité occidentale il y en a un autre. Trois vieux forts circulaires, qui s'élèvent à huit milles de distance les uns des autres, forment un triangle qui embrasse la ville. L'un est situé à un mille au sud du village de Jamesville, et les deux autres au nord-est et au sud-est de Pompey. Un frêne (*fraxinus americana*, L.), qui croissait dans une de ces fortifications, ayant été abattu, on reconnut par le nombre de ses cercles concentriques, qu'il devait avoir quatre-vingt-treize ans; et un pin blanc (*pinus strobus*, L.) de huit pieds et demi de circonférence, sortant d'un amas de cendres, qui avait été autrefois le site d'une vaste maison, paraissait avoir au moins cent trente ans.

Dans le district de Camillus, au même comté, à quatre milles de la rivière de Seneca, à trente du lac Ontario, et à dix-huit de Salina, l'on remarque deux anciens forts, sur les terres du juge Monro. L'un, situé sur une haute colline, occupe une surface d'environ trois acres, et est entouré d'un fossé. La forme en est elliptique; et il a une porte du côté de l'est et une autre de celui de l'ouest, qui conduit à une source, à soixante pieds du fort. Le fossé en était profond, et le mur oriental avait dix pieds de haut. Au centre se trouvait une grosse pierre de forme irrégulière, que deux hommes pouvaient à peine lever. M. Monro dit qu'elle offrait des caractères inconnus parfaitement dessinés; mais lorsque M. Clinton visita l'endroit, cette pierre avait disparu. L'on voyait sur un des murs le tronc d'un chêne noir, qui devait avoir

une centaine d'années. Le second fort, de moitié moins étendu, est construit sur un terrain moins élevé, à un demi-mille de distance. On a trouvé, dans ces deux forts, de nombreux fragmens de briques, de poteries et de testacées fossiles.

Un autre fort subsiste encore au centre du village d'Oxford, qui est bâti sur les rives de Chenango. Il s'élève à l'extrémité sud-ouest d'une petite éminence qui borde la rivière l'espace de trois cents pieds. Ce fort occupait environ trois quarts d'arpent, et s'étendait en ligne droite le long de la rivière dont les bords étaient presque perpendiculaires en cet endroit. Il avait cette forme :



Au nord et au sud, aux endroits indiqués comme les portes, il y avait deux espaces d'environ dix pieds chaque, où la terre n'avait pas été ouverte et qui devaient servir d'entrées. La ligne courbe représente un fossé régulièrement creusé, et quoique l'emplacement qu'occupe le fort fût, à l'époque de la formation des premiers, aussi couvert d'arbres que le reste de la forêt voisine, on pouvait cependant distinguer facilement la direction des ouvrages; la hauteur, du fond du fossé au haut du mur, était presque partout de quatre pieds. On y abattit un pin de cinquante à soixante pieds d'élévation, et après qu'on l'eut coupé en deux, on compta cent quatre-vingt-quinze cercles concentriques, outre plusieurs qu'il fut impossible d'énumérer, à cause de la pourriture du tronc. Cet arbre pouvait avoir de trois cents à quatre cents ans : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en avait plus de deux cents. On rencontre, dans l'enceinte de ce fort, de nombreux fragmens de poterie grossièrement ornés.

Les fortifications les plus orientales de cette contrée sont à dix-huit milles est de Manlius-Square, à l'exception toutefois de celles

d'Oxford, dont nous avons déjà parlé. On en a rencontré, au nord, jusqu'à Sandy-Creek, à 14 milles de Sacket'-Harbour. Près de ce dernier, il y en a une qui couvre une surface de cinquante acres, et renferme beaucoup de débris de poterie. Du côté de l'ouest les fortifications sont en grand nombre. Il y en a une très-étendue, à Onondaga, une autre à Scipio, deux à Auburn, trois près de Canandaigua, et plusieurs entre les lacs Seneca et Cayuga.

On a reconnu dans le district de Ridgway, comté de Genesée, l'emplacement de plusieurs anciens forts et cimetières. Un de ces derniers, découvert en 1817, renferme des ossemens d'une longueur et d'une grosseur plus qu'ordinaires. Le tronc d'un châtaignier de quatre pieds de diamètre, et dont la cime et les branches étaient tombées en poussière de vétusté, y gisait à la surface du sol. Les ossemens étaient placés pêle-mêle, et il est probable qu'ils y avaient été jetés à la suite d'une bataille. Dans le voisinage, s'élevait un fort, au milieu d'un marais, qui était probablement couvert d'eau à l'époque de sa construction (1).

La plupart des anciennes fortifications situées à l'ouest de la rivière de Genesée, ont été décrites par feu le révérend Samuel Kirkland, durant sa mission, dans ce pays, en 1788. Un de ces forts s'élevait dans un terrain bas, non loin d'un village indien, maintenant abandonné, et près de la jonction d'une crique (probablement l'Allen's Creek) avec la Genesée, à huit milles au nord de l'ancien village indien de Kanawageas, et à cinq milles nord de la source magique (2). Il couvrait environ six acres. Le fossé, qui l'entourait de trois côtés, avait huit pieds de largeur, et dans quelques endroits, six pieds de profondeur. Du quatrième côté, où il était

(1) Ces détails sont extraits d'un excellent Mémoire sur les antiquités des parties occidentales de l'état de New-York, par le gouverneur De Witt Clinton, LL. D. Le Mémoire se trouve dans le tome II, 1re partie, des *Transactions of the literary and philosophical Society of New-York*, 1825.

(2) Ainsi appelée à cause d'une tradition indienne qui y fixe la résidence d'un malin esprit.

défendu par un parapet élevé, il communiquait avec un ruisseau par un chemin couvert; on y voyait encore les traces de six portes. Plusieurs des arbres, qui ont pris racine sur le parapet et dans le fossé, paraissaient avoir au-delà de deux cents ans.

A environ un demi-mille au midi de ce fort, M. Kirkland en a vu un autre, de moindre dimension, construit sur un terrain plus élevé, mais avec un fossé plus profond.

Ce missionnaire décrit ensuite deux autres villes fortifiées, contenant, l'une huit acres, l'autre quatre, situées à six milles d'un lieu appelé Joaika, ou Racoon, sur la rivière de Tanawande, à environ vingt-six milles de Kanawangeas. Cet emplacement était appelé, par les Senecas, Tegataineaaghjve, ce qui signifie : ville avec un fort à chaque extrémité. Le fossé du plus petit avait environ cinq à six pieds de profondeur, et près d'un tiers de la circonférence était défendu par un haut parapet et un petit ruisseau.

Non loin du fort septentrional, il y avait une tombe exhaussée d'environ six pieds au-dessus du sol, ayant de vingt à trente pieds de diamètre, et renfermant beaucoup d'ossemens humains.

M. Kirkland a vu encore les restes d'une ancienne ville fortifiée, sur les bords du Tanawande-Creek, et celles d'une autre, sur un affluent de la rivière Delaware.

A en juger par la grosseur et la vieillesse des arbres qui croissaient sur les parapets et dans les fossés, il pense que ces ouvrages pouvaient avoir un millier d'années (1).

On trouve de pareilles fortifications dont quelques-unes occupent une étendue de cinq acres, au sud du lac Erié, depuis le Cataraugus-Creek, jusqu'à la frontière de Pensylvanie, dans une distance de cinquante milles ; quelques-unes sont éloignées de deux à quatre milles l'une de l'autre; d'autres seulement d'un demi-mille.

(1) *History of the State of New-York, by MM. Yates and Moulton*, vol. I, part. 1, in-8°, *New-York*, 1824.

Anciennes fortifications dans la Pensylvanie Occidentale.

Ces fortifications, situées à quatre milles de Meadville, sont, en grande partie, sur la côte orientale du French-Creek. Les moins étendues couvrent un demi-acre; les plus grandes, six ou sept; les autres sont d'une grandeur intermédiaire. Une d'elles s'élève sur une hauteur, à un mille environ de la rivière. Il y en a deux autres moins considérables, sur la rive occidentale du French-Creek, à un demi-mille de distance; elles consistent en une chaussée en terre, qui n'a maintenant que deux pieds de haut et trois ou quatre de large; et qui a dû évidemment avoir un fossé extérieur.

Près de ces ouvrages, du côté oriental de la rivière, il existait un *tumulus* qui a pu avoir huit pieds de haut (1).

Monumens situés sur les bords de la Grave-Creek, en Virginie.

Ces monumens se trouvent dans une petite plaine de deux milles carrés, appelée *Grave-Creek-Flat*, à un quart de mille de l'Ohio, entre ses deux affluens, la petite Grave-Creek et la grande Grave-Creek.

Le *grand tombeau* (*Big-Grave*), ainsi qu'il est appelé, s'élève à égale distance de ces deux cours d'eau; il a environ neuf cents pieds de circonférence à sa base, quatre-vingt-dix de hauteur et quarante-cinq pieds de diamètre au sommet. Le centre en est creusé en forme d'amphithéâtre, et le rebord a de sept à huit pieds d'épaisseur. M. Tomlinson, propriétaire du terrain sur lequel il est situé, y a fait pratiquer une ouverture, et on y a trouvé plusieurs milliers de squelettes humains (2). On voit croître, sur le faîte, un chêne blanc de trois pieds de diamètre, et sur le côté, un autre plus grand encore.

(1) *Archæologia Americana*, p. 309. *Antiquities and curiosities of western Pensylvania, by the Rev. Timothy Alden.*

(2) Le révérend doct. Doddridge, du comté de Brooke, en Virginie, en a donné une description dans une lettre du 27 mai 1819, qui a été insérée dans l'*Archæologia Americana*, p. 186; il dit avec raison que le respect « que M. Tomlinson montre pour ces monu-

On rencontre, dans la même plaine, plusieurs petits tertres, dans l'un desquels on a trouvé, il y a environ vingt-cinq ans, soixante grains de cuivre couverts de vert-de-gris, dont dix ont été envoyés au musée de Philadelphie; ils étaient de grosseurs inégales, et étaient faits d'un fil de cuivre pur, auquel il semblerait qu'on avait donné la forme qu'ils avaient à l'aide du marteau.

Selon M. Harris, la ville de Tomlinson occupe une partie de l'emplacement d'un des forts carrés. On y trouve neuf tertres dans l'espace d'un mille; le plus remarquable a douze pieds d'élévation et est environné d'un fossé et d'un parapet de cinq pieds de haut. En creusant les fondations d'une écurie, près d'un de ces tertres, on a trouvé divers outils curieux en pierre, une espèce de pilon, des grains de cuivre de forme ovale, etc. Un autre tertre, situé dans le jardin du colonel Briggs, sous lequel il a fait creuser une glacière, renfermait une quantité considérable d'ossemens humains, des outils en pierre et une espèce de cachet ovale également en pierre, d'environ deux pouces de longueur, portant une figure en relief semblable à un point d'admiration, et entourée d'un double rebord aussi en relief. Cette pierre remarquable, qui ressemble, dit-on, à celle dont les Mexicains marquaient leurs chevaux, se trouve dans le cabinet de curiosités de M. Turell, à Boston.

Observations de M. Jefferson sur un tertre qui se trouve sur ses propriétés.

« Comme j'avais une de ces tombes dans mon voisinage, dit M. Jefferson, je voulus vérifier moi-même celle des opinions qui serait conforme à la vérité. Je me déterminai à la découvrir tout entière, et à l'examiner à fond. Cette tombe était située sur les terres basses de la Rivannah, à environ deux milles au-des-

mens d'antiquité, lui fait le plus grand honneur. Si les habitans de Chillicothe et de Circleville en eussent agi de même, les tertres qui s'élevaient sur l'emplacement de ces villes auraient été religieusement conservés comme des reliques sacrées d'une antiquité reculée et inconnue. »

sus du principal affluent de cette rivière; et vis-à-vis d'une colline où il y avait eu un village indien. Elle était de forme sphéroïdale, avait environ quarante pieds de diamètre à sa base; et sa hauteur, ordinairement de douze pieds, avait été réduite à sept et demi depuis une douzaine d'années par le remuement des terres qu'opère la culture. Avant ce changement, elle était couverte d'arbres d'un pied de diamètre, et autour de la base était une excavation de cinq pieds de profondeur sur autant de largeur, d'où avait été prise la terre dont le monticule était formé. Ayant enlevé la terre sur la surface en différens endroits, M. Jefferson trouva des amas d'os humains, à la profondeur de six pouces à trois pieds, tous confondus dans tous les sens. Il fit faire ensuite une coupure perpendiculaire jusqu'au niveau du sol environnant pour en examiner la structure intérieure. Toutes les apparences nous conduisent, dit-il, à penser que c'était le lieu où l'on rassemblait et déposait les ossemens des cadavres enterrés ailleurs; que les premiers ont été déposés sur la surface du terrain, recouverts d'abord de quelques pierres, et ensuite de terre: qu'une seconde couche d'ossemens a été déposée de même, et qu'après un temps quelconque on l'a recouverte, comme la première, de pierres et de terre, plus ou moins, en proportion de la quantité des os, et ainsi de suite.

Cette opinion est fondée sur les circonstances suivantes: 1° la quantité d'ossemens qui s'y trouvent réunis; 2° la confusion et le désordre qui existent dans la manière dont ils sont placés; 3° leur distribution en différentes couches; 4° leur défaut de toute correspondance ou niveau, dans une même couche, de l'extrémité à l'autre de l'amas; 5° l'état différent d'altération ou de conservation, entre les lits inférieurs et supérieurs, circonstance qui indique des inhumations faites à des époques différentes; 6° l'existence d'os d'enfans parmi les autres. Quoi qu'il en soit de l'occasion à laquelle ces monumens ont été élevés, ils sont fort connus des Indiens; car un parti traversant le pays, il y a environ trente ans,

vint droit à celui dont je parle, au travers des bois, sans instruction et sans recherche; et, y ayant passé quelques heures en donnant des signes de douleur, regagna la grande route qu'il avait quittée à douze milles de là pour remplir cette espèce de devoir (1).

Anciennes fortifications de Newark, comté de Licking, état de l'Ohio (Voyez la planche VII, jointe à ce volume, fig. 1).

A est un fort de forme octogone, occupant une étendue de quarante acres, et dont les murailles ont dix pieds de haut. On y entre par huit ouvertures, ou passages d'environ quinze pieds de large, devant chacun desquels est un petit tertre en terre, dont la hauteur et l'épaisseur égalent celles des murs extérieurs (*Voyez m, m, m......*). Ces petits monticules sont d'environ quatre pieds plus larges que les passages, et aussi perpendiculaires que des ouvrages en terre peuvent l'être. Ils furent probablement destinés à la défense des portes, vis-à-vis desquelles ils étaient placés. L'endroit, d'où l'on a tiré la terre nécessaire à la construction des murailles, a été évidemment comblé, car on n'a pu le découvrir.

B est un fort de forme ronde, contenant vingt-deux acres, communiquant au fort A par deux murailles parallèles en terre, ayant à-peu-près les mêmes dimensions que celles du fort A. La construction *d,* au sud-ouest, est une tour bâtie, moitié en terre, et moitié en pierre. Si les arbres élevés des forêts environnantes ne masquaient pas la vue, elle s'étendrait à toute la plaine environnante.

C est un fort de forme ronde, contenant environ vingt-six acres, entouré d'une muraille derrière laquelle se trouve un fossé profond, et qui a encore de vingt-cinq à trente pieds de haut. On l'a vu à moitié plein d'eau, principalement vers la partie E. Les murailles parallèles en terre, *c*, *c*, *c......*, ont généralement de cinq à six *rods*, ou de quatre-vingt-deux et demi à quatre-

(1) *Notes on Virginia*, ou *Observations sur la Virginie*; article: Habitans naturels ou aborigènes. Paris, in-8°, 1786.

vingt-dix-neuf pieds de large, sur quatre ou cinq pieds d'épaisseur. D est un fort carré qui couvre vingt acres, et dont les murs sont semblables à ceux du fort A. E est un étang de cent cinquante à deux cents acres. On y récolta, il y a quelques années, du maïs dans un endroit où il a maintenant dix pieds d'eau, et où elle tend encore à s'élever. Les eaux de cet étang couvrent quelquefois les murailles de C et les murs parallèles de sa partie septentrionale. F, F, F, est un terrain d'alluvion, formé par les eaux de la petite rivière du Racoon et l'affluent méridional du Licking, lorsqu'elles baignaient le pied de la colline, G, G, G, ce qui est d'autant plus probable, qu'on voit encore des passages pratiqués sur les côtés de la colline par où l'on pouvait monter vers *b*, *b*, *b*, et en descendre.

G, G, G est l'ancien lit des ruisseaux, qui s'en sont creusé un plus profond que celui qu'ils avaient, lorsqu'ils baignaient le pied de la colline. Ces travaux se trouvent sur un plateau élevé de quarante à cinquante pieds au-dessus du terrain F, F, F, et qui est parfaitement uni et très-fertile. On peut voir les passages par lesquels les constructeurs de ces ouvrages entraient dans leurs champs I, I, I, qui étaient probablement cultivés. Les tours *a*, *a*, *a* étaient placées aux extrémités des murs parallèles et de manière à dominer le plus possible sur la plaine ; elles étaient entourées d'une muraille circulaire, haute maintenant de quatre à cinq pieds. On peut juger de l'importance de ces ouvrages par la place qu'ils occupent.

c, *d*, sont deux murailles parallèles, qui communiquaient probablement à d'autres ouvrages éloignés de deux à trois milles.

Une hauteur, située près de Newark, paraît avoir été le lieu de sépulture des habitans; mais le peu d'étendue de ces cimetières ferait croire qu'ils n'ont pas dû séjourner long-temps dans cet endroit (1).

(1) *Archæologia Americana*, p. 126-130.

Ancien fort construit en pierre dans le comté de Perry, état de l'Ohio.

Il est situé au sud des grandes fortifications, sur le Licking, et à quatre ou cinq milles au nord-ouest de Sommerset. *Voir le plan, planche VII, fig.* 2.

A est le plan de l'ouvrage. M. est un môle en pierre situé près du centre. Il est circulaire, a la forme d'un pain de sucre, et de douze à quinze pieds d'élévation. Une petite pierre circulaire *m* se trouve dans la muraille d'enceinte. R est un rocher large et élevé, placé vis-à-vis une ouverture qui sert d'entrée. Celle-ci est pratiquée entre deux autres rochers qui tiennent à la muraille et ont de sept à dix pieds d'épaisseur. Ces rocs présentent à l'extérieur une hauteur perpendiculaire de dix pieds; mais, du côté de l'intérieur, ils s'abaissent en pente, après s'être avancés d'environ cent cinquante pieds de longueur, et finissent par se perdre dans la terre. Il y a une porte G, comme l'indique le plan.

S est un petit ouvrage d'un demi-acre d'étendue, entouré de murailles en terre, hautes seulement de quelques pieds.

Cette grande fortification en pierre couvre plus de quarante acres. Les murs se composent de quartiers informes de rochers, sur lesquels on ne découvre nulle part de traces laissées par des instrumens de fer. Les pierres en sont disposées fort irrégulièrement, et si l'on en construisait une muraille régulière, elle aurait de sept à sept pieds et demi de haut, et de quatre à cinq d'épaisseur.

Cet ouvrage ne paraît pas avoir été fait pour servir à l'attaque ou à la défense; situé sur un sol élevé, stérile et manquant d'eau, il semblerait plutôt avoir été destiné à un lieu de rassemblement, où l'on se réunissait pour célébrer quelques solennités (1).

Anciennes fortifications, à Marietta (2), *état de l'Ohio.*

Ces ouvrages sont situés dans une plaine élevée à l'est, au-des-

(1) *Archæologia Americana*, p. 131.

(2) Ce nom est une abréviation de

sus du bord actuel du Muskingum, et environ à un demi-mille de sa jonction avec l'Ohio. Ils se composent de murailles et de tertres en terre, presque perpendiculaires et de forme carrée ou circulaire.

Le fort carré, le plus grand, appelé la Ville, renferme quarante acres, et est entouré de murailles en terre de six à dix pieds de haut, et de vingt-cinq à trente-six pieds d'épaisseur, à la base. Sur chaque face, il y a trois ouvertures à distance égale l'une de l'autre ; ce qui fait en tout douze portes, dont celles du milieu sont les plus larges ; la principale paraît avoir été celle qui se trouve du côté du Muskingum. Entre ce fort et la rivière, il existe un chemin couvert formé de deux murailles parallèles, distantes, vers le centre, de deux cent trente-un pieds l'une de l'autre. Dans l'intérieur, les murailles en ont vingt-un de haut, dans la partie la plus élevée, sur quarante-deux d'épaisseur à leur base ; mais à l'extérieur, elles n'ont que cinq pieds de haut. Ce chemin couvert a environ trois cent soixante pieds de long, et mène, par une pente douce, aux bas terrains. Il est probable qu'il allait autrefois jusqu'à la rivière. Ses murs commencent à soixante pieds des remparts du fort, et augmentent en hauteur à mesure qu'ils approchent de la rivière. Leur sommet ressemble à un chemin plat et ferré.

Dans les murailles du fort, à la partie nord-ouest, est un carré oblong, de cent quatre-vingt-huit pieds de long sur cent trente-deux de large, et haut de neuf. Le sommet en est uni et les côtés presque perpendiculaires. Au centre, de chaque côté, sont pratiqués des degrés réguliers et d'environ six pieds de large. Près de la partie méridionale, se trouve une autre élévation semblable, de cent cinquante pieds sur cent vingt, et haute de huit pieds ; à l'endroit où l'on monte au côté droit de la muraille, il y a un

Marie-Antoinette, l'infortunée Reine de France. Les premiers établissemens y furent formés en 1788. La ville s'élève au confluent du Muskingum et de l'Ohio, par lat. N. 39° 25', et par long. 6° 16', O. de Philadelphie.

passage large de dix pieds, qui en a vingt au centre, et qui s'élève ensuite graduellement jusqu'au sommet. A la partie sud-est, il existe une troisième élévation carrée, de cent huit pieds sur cinquante-quatre, avec des degrés aux extrémités ; mais elle n'est pas si haute ni si bien construite que les deux autres.

Un peu au sud-ouest du centre du fort, l'on voit un tertre circulaire d'environ trente pieds de diamètre, et haut de cinq pieds, et non loin de là, quatre petites excavations à égale distance et vis-à-vis l'une de l'autre.

A l'angle sud-ouest du fort est un parapet semi-circulaire, couronné par une élévation qui défend l'entrée dans les murs ; et au sud, l'on remarque un petit fort qui occupe une superficie de vingt acres, avec une porte au centre, de chaque côté et aux angles. Ces portes sont chacune défendues par des tertres circulaires.

En dehors de ce petit fort, il y a un monticule en forme de pain de sucre. La base en est ronde, et il a cent quinze pieds de diamètre et trente pieds de hauteur perpendiculaire. Il est entouré d'un fossé de quatre pieds de profondeur sur quinze de largeur, défendu par un parapet haut de quatre pieds, avec un passage, du côté du fort, large de vingt pieds.

Il existe plusieurs autres murailles, tertres et excavations moins considérables, qui se trouvent indiqués sur les planches.

Il est à propos de remarquer, à l'égard de ces ouvrages, comme pour ceux du Licking, que la terre qui a servi à les construire a dû être apportée de la plaine voisine (1).

Objets trouvés dans un tumulus, à Marietta, en juin 1819.

1° Trois plaques bombées, de forme circulaire, pour servir d'ornement au fourreau d'une épée ou à un bouclier ; elles sont de

(1) *Harris' Tour.* M. Schultz a donné une description détaillée de ces ouvrages, voyez *Travels on an inland voyage through the states of New-York*, etc. etc., en 1807 et 1808, 1 vol., lettre 13ᵉ. New-York, 1810.

cuivre et recouvertes d'une plaque épaisse d'argent. On a trouvé dans l'une d'elles, entre deux plaques, quelques petites pièces de cuivre. Le cuivre est presque entièrement décomposé : l'argent est assez bien conservé et devient brillant en le frottant. Deux de ces plaques sont entières ; mais la troisième était tellement détériorée qu'elle tombait presque en poussière.

2° Une plaque d'argent, qui paraît avoir formé la partie supérieure d'un fourreau, de six pouces de long, de deux de large, et pesant une once ; 3° deux ou trois fragmens d'un tuyau de cuivre ; 4° une pièce de cuivre pesant trois onces, à une extrémité de laquelle il y a une rainure. La forme en est ronde, elle a deux pouces et demi de long, un pouce de diamètre au centre, et un demi à chaque extrémité. Elle consiste en plusieurs petits morceaux de cuivre joints ensemble, entre lesquels on a trouvé quelques petites pièces d'argent ; 5° des têtes de pipes en cuivre mal battu ; 6° un morceau d'ocre rouge et de minerai de fer.

Autres objets trouvés dans un tertre, sur le petit Muskingum, non loin de Marietta.

1° Quelques pièces de cuivre, qui paraissent avoir formé le devant d'un casque, lequel a pu avoir huit pouces de long sur quatre de large et est en mauvais état ; les plaques sont très-minces ; 2° un ornement en cuivre, semblable à ceux qu'on a trouvés à Marietta ; 3° plusieurs pièces de poterie bien conservées, composées de silex et d'argile ; elles sont encore solides, quoique exposées depuis plusieurs années, sur le sol, au froid et à la pluie. On a trouvé plusieurs morceaux de poteries le long de la rivière, mais elles sont faites avec de la terre argileuse et de coquilles, et ont peu de solidité.

Près du tertre du Muskingum, on a découvert un objet assez curieux ; c'est un morceau de marbre de forme ronde, d'environ trois pouces de diamètre, et qui est bien fini et très-poli.

Anciennes fortifications de Circleville, état de l'Ohio.

Elles sont situées non loin de la jonction du ruisseau l'Hargus, avec la rivière de Lower-Sandusky. Ces fortifications consistent en deux forts, dont l'un est rond, l'autre carré. Le premier est entouré de deux murailles, séparées par un fossé profond; il a 69 pieds de diamètre, d'un côté à l'autre de la muraille extérieure circulaire. Le deuxième, qui est ceint d'une muraille sans fossé, à 55 *rods* ou 907 1/2 pieds carrés, mesuré de la même manière.

Avant l'établissement de la ville de Circleville, les murs du fort circulaire avaient 20 pieds de hauteur, en y comprenant celle du fossé. La muraille intérieure était d'argile, prise sans doute dans la partie septentrionale du fort, où le terrain est plus creux qu'ailleurs. La muraille extérieure a été construite de la terre enlevée du fossé qui sépare les deux murailles; le terrain est un sol d'alluvion formé de cailloux et de sable, à plus de 50 pieds de profondeur. L'extérieur des murailles est maintenant de 5 à 6 pieds de haut. Dans l'intérieur, le fossé n'a plus guère que 15 pieds. Ces ouvrages ne tarderont pas à disparaître. Les murailles du fort carré ont à présent environ 10 pieds de haut; on y avait pratiqué huit ouvertures, dont une seule donne entrée dans le fort circulaire, et devant chacune desquelles se trouve un tertre haut d'à-peu-près 4 pieds, d'environ 40 pieds de diamètre à la base, et large de 20 au sommet, qui servait à la défense des portes. Dans cette fortification, qui formait un carré parfait, les portes et les tours étaient à égale distance l'une de l'autre. Les tertres étaient rangés sur une ligne droite, exactement parallèle à la muraille. Ils sont désignés par *m*, *m*, *m*, *m*, *m*, *m*. La ligne noire représente le fossé, et *ω*, *ω*, les murailles.

D (*voy. la planche* VIII, *fig.* 2) était un ancien monticule de terre très-remarquable, à la partie orientale duquel il y avait une dalle semi-circulaire, et placée presque en face de l'entrée du fort. Il a entièrement disparu; mais on remarque encore quelques traces

de la dalle, malgré les ravages du temps et des hommes. Ces murs étaient aussi perpendiculaires que des ouvrages en terre peuvent l'être.

B est un fort carré, touchant au fort circulaire, et dans lequel on entrait par sept portes; il est entouré d'une muraille d'environ 10 pieds de haut. La ville de Circleville occupe à présent tout l'emplacement du fort circulaire, et la moitié de celui du fort carré. Le reste de ces fortifications aura disparu dans quelques années. Ces travaux présentaient un aspect aussi régulier que les forts d'Oswego, de Stanwix, etc., etc., élevés par les Français, en 1755; et les gens les plus versés dans l'art militaire, les ont considérés comme de véritables places de guerre (1).

Anciennes fortifications sur le principal affluent de la petite rivière de Païnt, état de l'Ohio.

Les plus proches sont à onze milles, environ, de la ville de Chillicothe, et les plus éloignées, à quinze milles à l'ouest (voy. la planche IX, fig. 1).

B est une fortification qui a un grand nombre de portes de 8 à 20 pieds de largeur. Les murailles ont à présent 10 pieds de haut, et sont composées, comme toutes les autres dont on a déjà parlé, de terre tirée des environs. La partie carrée de cet ouvrage a huit portes; ses côtés ont soixante-six *rods*, ou 1089 pieds de longueur, et présentent une superficie de plus de 27 acres. On y entre par trois portes qui communiquent avec une quatrième plus grande que les autres; une de ces portes est pratiquée entre deux murailles parallèles d'environ 4 pieds de haut. Un petit ruisseau qui coule au sud-ouest de la partie la plus étendue de ces fortifications, en traverse les murs, et va se perdre dans les terres en *w*, *s*. On croit que c'est un ouvrage de l'art; il a 15 pieds de profondeur, et 39 de largeur à sa surface. On voit

(1) *Archæologia Americana*, p. 141-145.

encore deux élévations, l'une en dedans, l'autre en dehors de l'ouvrage *m*, *m*. La dernière est actuellement haute de 20 pieds.

Les fortifications A sont toutes liées ensemble (le plan indique la superficie de chacune); la partie carrée paraît avoir la même étendue que la partie carrée B. Il n'y a pas de monticule dans l'intérieur; mais il en existe un haut, d'à-peu-près 10 pieds, à 100 *rods* ou 1650 pieds à l'ouest. La partie irrégulière de la plus grande fortification occupe une étendue de 77 acres. Les murailles renferment 8 portes, outre les deux du carré déjà décrit. La largeur de ces portes varie de un à six *rods*, ou 99 pieds.

L'on remarque un autre ouvrage au nord-ouest, qui communique par une porte à celui-ci, et qui a soixante *poles*, ou neuf cent quatre-vingt-dix pieds de diamètre. Au milieu est encore un emplacement circulaire de six *rods*, ou quatre-vingt-dix-neuf pieds de diamètre, et dont les murailles ont environ quatre pieds de haut. Il s'y trouve trois anciens puits *w*, *w*, *w*, dont un en dedans, et un autre en dehors de la muraille. Dans la partie irrégulière du grand ouvrage, sont deux élévations de forme elliptique. La plus étendue est placée non loin du centre, elle a vingt-cinq pieds de hauteur sur vingt *rods*, ou trois cent trente pieds dans sa plus grande longueur, et dix dans sa plus petite; sa superficie est d'environ cent cinquante-neuf *rods*, ou deux mille six cent vingt-trois et demi pieds carrés. Cet ouvrage est construit en pierres informes, qui doivent avoir été tirées du lit de la rivière, ou des flancs de la colline voisine. On y rencontre beaucoup d'ossemens humains; ce qui a fait croire à quelques personnes, qu'on y sacrifiait autrefois des victimes humaines. L'autre élévation elliptique a deux étages : l'un a huit pieds de haut et l'autre quinze; le sommet en est uni.

L'on remarque encore un ouvrage en forme de demi-lune, entouré de pierres, et auprès duquel s'élève un tertre très-remarquable, haut de cinq pieds, de trente pieds de diamètre, et entièrement composé d'ocre rouge, dont on peut se servir dans la peinture.

Les puits, dont on a déjà parlé, sont très-larges à l'ouverture. Un d'eux a six *rods*, ou quatre-vingt-dix-neuf pieds, et l'autre, quatre, ou soixante-six pieds. Le premier a maintenant quinze pieds de profondeur, et l'autre six; ils ont de l'eau.

L'ouvrage le plus important, C, couronne une colline d'environ trois cents pieds de haut, et presque perpendiculaire en quelques endroits. Les murailles en sont de pierres informes, et construites sur la pente de la colline, qui est arrondie, excepté en D, où elle est unie. Il y avait originairement deux portes qui ouvraient sur les seuls chemins qui fussent praticables. A la porte du nord se trouve un amas de pierres assez considérable pour qu'on puisse en construire deux grosses tours rondes. De ces dernières à la petite rivière est un chemin qui paraît naturel; mais qui est peut-être un ouvrage de l'art. Les pierres sont maintenant éparses de tous côtés (1).

Autres ouvrages près de Chillicothe.

L'on voit encore des fortifications plus considérables sur l'affluent septentrional de Paint Creek, à environ cinq milles et demi de Chillicothe (voyez planche XII, fig. 2).

La plus étendue couvre près de cent dix acres. Au nord-est et à l'ouest est une muraille entourée d'une tranchée ou fossé. Cette muraille, en terre, a généralement douze pieds de haut. Le fossé est large d'environ vingt pieds; et la muraille a la même épaisseur à sa base. Il n'y a pas de fossé du côté de la rivière.

Les petites fortifications, situées à l'est, ont seize acres d'étendue, et les murailles ressemblent à celles de Paint Creek, excepté qu'elles n'ont pas de fossé.

L'ouvrage circulaire le plus étendu, avec une muraille et un fossé comme les ouvrages ci-dessus, est un enclos sacré, contenant six tertres qui ont servi de cimetières.

(1) *Archæologia Americana*, p. 145-151.

Un tertre, à Chillicothe, qui a été détruit, avait environ soixante pieds de diamètre à sa base, et quinze de hauteur perpendiculaire. Il était composé de sable, et contenait une grande quantité d'ossemens humains.

Ces immenses travaux, et le grand nombre d'ossemens trouvés dans les cimetières, prouvent qu'une nombreuse population a dû demeurer dans cet endroit.

On a trouvé dans un de ces tertres une espèce de creuset d'argile, qui supporte le même degré de feu que ceux dont on se sert pour le verre; et une autre pièce du même genre, qui a la forme d'une coquille. Le premier est maintenant dans la possession de M. S. Williams, de Chillicothe.

Anciennes fortifications à Porstmouth, état de l'Ohio.

Du côté du Kentucky, vis-à-vis l'embouchure du Scioto, est un fort très-étendu, avec une grande élévation en terre à l'angle extérieur de la partie du sud-ouest, et des murailles parallèles en terre, représentées par *p*, *p*, *p*, *p*, (*Voir la planche IX, fig.* 1). Celles de l'est ont une porte qui conduit jusqu'au bord de la rivière. Elles sont séparées l'une de l'autre d'environ dix *rods*, ou cent soixante-cinq pieds, et ont maintenant de quatre à six pieds de hauteur. Elles communiquent par une porte avec le fort. Deux petits ruisseaux, qui passent à travers ces murailles, s'y sont déjà creusé des lits de dix à vingt pieds de profondeur, depuis que ces ouvrages ont été abandonnés; ce qui peut faire juger de leur ancienneté.

Le fort est indiqué par la lettre F; il forme presque un carré avec cinq portes, et ses murailles en terre ont à présent de quatorze à vingt pieds de haut.

En face de la porte, située à l'angle nord-ouest de ce fort, sont deux murailles parallèles en terre qui vont en s'affaissant graduellement jusqu'à l'Ohio. Cette rivière semble avoir changé de lit depuis que les murailles ont été construites. *m* est une grande élévation à l'angle sud-ouest extérieur du fort qui, attendu sa trop

grande étendue, ne paraît pas avoir servi de lieu de sépulture. Elle est haute au moins de vingt pieds, et peut couvrir un acre.

On a trouvé dans l'intérieur du fort une grande quantité de fer, d'outils, de barils, de fusils qui y avaient été probablement cachés par les Français, quand ils évacuèrent le fort Duquesne.

De l'autre côté, en commençant par les bas terrains, près de la rivière du Scioto, qui semble avoir un peu dévié de son cours depuis que ces ouvrages ont été construits, sont deux murailles parallèles en terre, semblables à celles qui se trouvent de l'autre côté de l'Ohio.

Les figures 1, 2, 3 représentent trois cimetières de forme circulaire, élevés d'environ six pieds au-dessus du niveau de la plaine, et qui occupent à peu près un acre. Non loin de là, au point 4, est une autre élévation qui a maintenant plus de vingt pieds de haut et un acre d'étendue. Il en existe une troisième près *m* qui est haute de vingt-cinq pieds, et qui paraît avoir servi à la sépulture de ceux qui ont construit ces ouvrages. Elle est entourée d'un fossé profond de six pieds, et il y a un trou au centre. Voyez au point *c*. L'on y voit deux puits *x*, *x*, qui ont encore dix à douze pieds de profondeur. *d* est une muraille en terre.

Deux murailles parallèles en terre, hautes de six à dix pieds et d'une longueur de deux milles, se détachent de ces ouvrages et vont se perdre dans les bas terrains près de la rivière (1).

Anciennes fortifications sur la rivière du Petit-Miami.

Elles sont situées à quatre milles environ au-dessus du confluent de Todds' Fork et à trente nord-est de Cincinnati, dans l'état de l'Ohio. Elles s'élèvent dans une plaine unie, à environ deux cent trente-six pieds au-dessus du niveau de la rivière, entre deux affluens dont les bords sont très-escarpés; la plaine s'étend, à l'est, le long de la route, l'espace d'un demi-mille. Ces fortifications

(1) *Archæologia Americana*, p. 151-155.

sont bordées, au nord et au sud, de précipices qui commencent presque au pied des murailles, et la route longe les deux autres côtés. La hauteur intérieure des murailles, qui varie suivant les inégalités du terrain, est généralement de huit à dix pieds ; mais celles qui dominent la plaine en ont dix-neuf et demi sur plus de quatre *poles*, ou soixante-douze pieds d'épaisseur à leur base.

A environ trois cents pieds à l'est de la porte, où passe la route, sont deux tertres de dix pieds huit pouces de haut, séparés par le chemin qui les partage à égale distance. De ces tertres s'étendent plusieurs ravins du nord au sud. Au nord-est, il y a dans la plaine deux chemins B, larges d'environ un *pole*, ou seize pieds et demi ; chacun est élevé de trois pieds. Ils sont presque parallèles, ont un quart de mille de longueur, et aboutissent à un petit monticule. Près de l'extrémité sud-ouest de la fortification, on voit trois chemins circulaires A, de trente à quarante *poles*, ou de quatre cent quatre-vingt-quinze à six cent soixante pieds de longueur, creusés dans le précipice entre la muraille et la rivière. Cette muraille est en terre.

Cette fortification a cinquante-huit ouvertures. Plusieurs ont été évidemment formées par l'eau qui, s'étant amassée dans l'intérieur, s'est ensuite frayé un passage à travers les murailles. Dans d'autres endroits, il est possible que les murs n'aient jamais été achevés. Dans l'intérieur de ces fortifications se trouvent des espèces de bassins circulaires de plusieurs pieds de profondeur, qui ont vraisemblablement servi d'habitations souterraines (1).

Ouvrages à Cincinnati.

Les ouvrages qui se trouvaient anciennement dans la plaine où s'élève maintenant la ville de Cincinnati, consistaient en quatre

(1) Voir *Drakes picture of Cincinnati and the Miami Country*, 1 vol. in-12, Cincinnati, 1815. *Archæologia Americana*, p. 156-163. Voy. la planche X ; voy. aussi la planche XI, fig. 1, représentant d'autres fortifications, élevées sur les bords de la même rivière, et son explication.

tertres ou pyramides. La plus grande se trouve à l'ouest, à la distance de quinze cents pieds. La hauteur en est de vingt-sept pieds; le général Wayne l'a diminuée, en 1794, d'environ huit pieds pour y établir un poste. Elle forme une ellipse régulière, dont les diamètres sont dans la proportion de un à deux; sa base a quatre cent quarante pieds de circonférence. Le terrain, à cent ou cent vingt pieds à l'entour, est plus bas que dans le reste de la plaine, et les couches de bonne terre y ont moins de profondeur; ce qui provient de ce qu'on l'a enlevée pour les constructions. Dans les fouilles qu'on y a faites, on a trouvé des morceaux de bois pourri, quelques ossemens humains, une corne de cerf et une pièce de poterie contenant des coquilles de moules. A cinq cents pieds de cette pyramide, il s'en élève une autre d'environ neuf pieds de haut, de forme circulaire et presque plate au sommet. On a fouillé au centre de sa base, et le résultat de cette recherche a été la découverte d'ossemens et de quelques chapelets, dont les grains étaient enfilés dans un fil de lin. Le troisième tertre est haut de huit pieds, long de cent vingt et large de six; il est de forme ovale, et ses diamètres sont dans la direction des points cardinaux. On l'a presque détruit pour construire les murs de la ville (1).

Objets trouvés dans les anciennes fortifications qui occupaient l'endroit où est maintenant située la ville de Cincinnati.

1° Des pièces de jaspe, de cristal de roche, de granit et autres pierres, cylindriques à leurs extrémités, et élevées au milieu, avec une rainure en forme d'anneau à un des bouts; 2° un morceau de charbon de terre compacte, de forme circulaire, avec une large ouverture au centre et une rainure assez profonde. Il y a un certain nombre de petits trous sur quatre lignes, à égale distance, et qui vont de la circonférence au centre; 3° une autre petite pièce de même forme, avec huit lignes de perforations; elle est de terre

(1) *Drakes' picture of Cincinnati.*

argileuse, mais polie : 4° un os orné de sculptures qu'on suppose hiéroglyphiques ; 5° la tête et le bec sculptés d'un oiseau de proie, peut-être d'un aigle ; 6° un morceau de mine de plomb (galène pareille à celle trouvée dans les autres cimetières) ; 7° du talc ou du mica, comme on en a découvert dans les autres tertres ; 8° une petite pièce de cuivre en feuilles avec deux trous ; 9° une pièce du même métal, plus large et oblongue avec des rainures en longueur. Ces divers objets sont décrits dans les quatrième et cinquième volumes des Transactions philosophiques américaines de Philadelphia par le gouverneur Sargent et le juge Turner. Feu le professeur Barton suppose qu'ils ont servi, partie pour ornement, partie pour des cérémonies superstitieuses. L'auteur dit encore avoir trouvé dans les tertres, des chapelets ou des fragmens de petits cylindres creusés, apparemment d'os ou de coquillages ; les dents d'un animal carnivore, probablement d'un ours ; plusieurs testacés univalves, appartenant au *genre buccinum*, ou *buccin*, taillés en forme d'ustensiles et presque décomposés ; plusieurs morceaux de cuivre ; enfin des ossemens humains. Le nombre des squelettes renfermés dans ces tertres n'était que de vingt ou trente (1).

Tertre, à Circleville.

Il est de forme circulaire, il a dix pieds de hauteur et plusieurs *rods* (de seize pieds et demi) de diamètre à sa base. Le sommet en est uni et a environ trente pieds de diamètre. Du côté de l'est se trouve un espace pavé, de forme semi-circulaire, ayant six *rods* (ou quatre-vingt-dix-neuf pieds) d'étendue, et composé de cailloux de la même espèce que ceux qui forment le lit de rivière de Scioto, d'où ils ont été probablement

(1) Voyez *American Philosophical Transactions*, vol. V, n° 9, *Philadelphia; Remarks on certain articles found in an Indian tumulus at Cincinnati, and now deposited in the museum of the American philosophical Society by Gorge Turner.*

tirés. Du côté de l'est, il y avait un chemin pour monter au sommet, dont on voit encore les vestiges. Non loin de ce *tumulus*, du côté du midi, est un fossé de six pieds de profondeur, où l'on a trouvé un grand nombre d'ossemens, appartenant tous à des hommes d'un âge mûr; tandis qu'un tertre voisin renferme les squelettes d'individus de tout âge.

Ce *tumulus* a été détruit, ainsi que plusieurs autres d'une grande dimension, qui se trouvaient sur les hautes collines voisines de la Scioto.

A environ quarante rods, ou six cent soixante pieds au sud-ouest de ce *tumulus*, il y en a un autre de plus de soixante-dix pieds de haut, situé sur une éminence qui paraît être un ouvrage de l'art : on croit que c'est un cimetière. Il contient un nombre considérable de squelettes humains de tout âge et de tout sexe. On y a trouvé des couteaux et des haches en pierre, ainsi que plusieurs ornemens, où l'on avait fait des trous, sans doute pour y passer des cordons qui servaient à les porter.

Au midi et près de ce *tumulus*, était un fossé semi-circulaire, qui pouvait avoir six pieds de profondeur, et était rempli d'ossemens humains.

On a découvert, dans un autre tertre, un instrument presque semblable au tranchet dont se servent les cordonniers.

Objets trouvés dans un tertre, près de Circleville.

Ces objets consistent dans les articles suivans : 1° Deux squelettes humains, placés au niveau du sol ; 2° une grande quantité de pointes propres à armer des flèches ; 3° la poignée d'une petite épée ou d'un grand couteau, faite en corne de cerf. Près de l'endroit où s'emboîtait la lame, on a vu un petit anneau en argent, assez bien conservé. On remarquait sur le manche la place du trou où la lame était adaptée, mais on n'a trouvé d'autre trace du métal qu'un peu de fer oxidé ; 4° du charbon et des cendres de bois, en grande quantité ; les corps ont dû être jetés dans un vaste

brasier ; mais les os n'ont été qu'à demi consumés. L'un des squelettes était placé un peu au midi du centre du *tumulus*, l'autre à environ vingt pieds au nord. 5° Une pièce de mica ou talc laminaire, d'environ trois pieds de longueur, d'un pied et demi de largeur, et d'un pouce et demi d'épaisseur ; 6° une plaque de fer oxidé.

Le manche d'épée ou de couteau a été envoyé au musée de M. Peal, à Philadelphie.

Antiquités à Piqua, état de l'Ohio.

Piqua, petite ville située sur le bord occidental du Miami, paraît avoir été autrefois le siége d'une nombreuse population. La rivière y porte les bateaux à quelques milles au-dessus, pendant la moitié de l'année. Cette ville forme un demi-cercle, et ses rues, étant rectilignes et parallèles à la corde de l'arc, viennent toutes aboutir à la rivière. Il y existe encore des restes d'anciens ouvrages indiens, qui ont dû être fort étendus. Ils sont composés, pour la plupart, de parapets circulaires, dont la hauteur varie actuellement de trois à six pieds ; mais ils ont été évidemment beaucoup plus élevés. On en a trouvé un grand nombre dans le voisinage de la ville, et plusieurs dans la ville elle-même.

On a remarqué particulièrement un de ces ouvrages de forme elliptique, et cinq autres de forme circulaire, dont deux sont à l'est de la rivière et les autres à l'ouest. La terre qui a servi à les élever a été tirée, à ce qu'on croit, de l'intérieur, où il y a un fossé qui a dû être assez profond. Les parapets peuvent avoir eu trois ou quatre pieds de largeur, mais leur affaissement les fait paraître beaucoup plus larges.

L'une de ces fortifications A (1) est située à environ un quart de mille au sud-ouest de la ville, et un demi-mille à l'ouest du Miami. Elle semble avoir été la plus importante, et le point central autour duquel les autres étaient disposées. Elle est de forme

(1) *Voy.* pl. XII, fig. 3.

circulaire, et son diamètre est d'environ cent cinquante pieds. On y a pratiqué une porte de huit à dix pieds de largeur, qui fait face à la rivière. Immédiatement au-dessus de cet ouvrage, au sud-sud-est, est une autre petite fortification *a*, qui communique avec la première et dont le parapet est beaucoup plus élevé ; son diamètre est d'environ quarante-trois pieds, et elle n'a ni porte, ni issue quelconque. On a pensé que cet ouvrage était destiné à servir de poste d'observation; cependant il paraît plus probable qu'il était réservé comme un dernier refuge, à peu près comme l'est une citadelle dans nos places fortes modernes.

En avançant plus au sud, à environ sept cent soixante pas de ce premier ouvrage, on trouve une autre fortification B, qui, comme la première, est située en partie dans un champ labouré, mais à laquelle aboutit un chemin de traverse. Le parapet de ce fort n'est pas si élevé que celui du précédent; mais sa largeur est plus considérable, ayant environ deux cent vingt-cinq pieds de diamètre. Il y existe une issue située à peu près vis-à-vis celle du fort A, et tout-à-fait semblable.

Prenant toujours ce premier ouvrage A comme point central, on en trouve à l'est un autre circulaire C, distant du premier de sept cent cinquante pieds, et du second de cinq cent quarante. Ses parapets sont plus hauts que ceux des deux autres, et son diamètre a environ cent cinquante pieds. Il y a aussi une porte vis-à-vis celle du fort A. Entre le second et le troisième forts B et C, et près du bord de la rivière, l'on voit les restes d'une espèce de canal *a*, qui communiquait probablement avec le troisième fort. Ces restes consistent en un fossé creusé à fleur d'eau ; la terre ayant été enlevée du côté le plus rapproché de la rivière, la largeur, entre les deux parapets, est plus grande en cet endroit qu'à une distance plus éloignée de l'eau. Les ruines de cet ouvrage sont très-peu de chose : le chemin qui longe la rivière passe à travers, le parapet en a été nivelé et le fossé comblé.

La plus grande de ces fortifications D est de forme elliptique.

Le petit diamètre est de quatre-vingt-trois, et l'autre de deux cent quatre-vingt-quinze pieds. Elle est située à six cents pieds au nord du premier fort A. On n'y remarque aucune trace de porte. Cet ouvrage est presque entièrement détruit, et son parapet ne s'élève pas à plus d'un pied au-dessus du niveau du sol.

En traversant le Miami, on trouve un autre fort E dans un très-bon état de conservation, sur le sommet d'une colline escarpée, de cent pieds d'élévation. Il a cent vingt-trois pieds de diamètre. Par sa position, il dominait sur tous les environs; mais malheureusement la montagne, en s'écroulant, a emporté un tiers des ouvrages. On n'y voit à présent qu'une seule porte, d'environ six à huit pieds de large, placée à l'est. Cette pièce est couverte d'arbres très-grands. On a remarqué, entre autres, sur le rempart, un tronc d'arbre dans un état de décomposition complète; on pouvait y compter, cependant, jusqu'à deux cent cinquante cercles concentriques; ce qui ferait supposer qu'il pouvait avoir cinq cents années. On y a vu des arbres d'une très-grande dimension, qui avaient crû sur les troncs d'autres plus gros encore.

A environ cinquante rods, ou huit cent vingt-cinq pieds, au nord-nord-ouest de cet ouvrage, il y en a un autre plus vaste et de forme circulaire, avec deux portes, l'une à l'est et l'autre à l'ouest.

On voit aussi, sur la route qui conduit au fort Sainte-Marie, les restes d'un ancien fort, qui consistent en pierres, provenant sans doute de la destruction d'une muraille élevée, dit-on, par les Indiens. Ils sont situés à environ trois milles à l'ouest de Piqua, sur un morne élevé d'à peu près trente pieds au-dessus du niveau de la rivière. Cette muraille, que quelques personnes pensent avoir été destinée à la défense, a été complétement renversée, mais les pierres qui gisent sur le sol, en indiquent suffisamment la direction; elle formait une ellipse, dont les axes avaient, l'un, quinze cents et l'autre neuf cents pieds. Cet ouvrage, suivant le colonel Johnston, a dû occuper une surface de dix-sept acres. L'axe le plus long s'étend de l'est à l'ouest, et la distance du point le plus proche de l'ellipse a

été estimée environ deux mille pieds. Au sud-est elle aboutit à un fort en terre, de forme circulaire, semblable à ceux qu'on a déjà décrits, et ayant environ cent huit pieds de diamètre. Les pierres dont cette muraille était composée sont de forme sphéroïdale; elles sont, pour la plupart, granitiques, il y en a très-peu de calcaires; elles ressemblent à tous égards à celles qu'on trouve éparses à la surface du sol, particulièrement sur les bords de la rivière; elles forment maintenant un pavé mal joint et inégal, autour de l'ellipse, qui, en quelques endroits, n'est pas tout-à-fait régulière, probablement à cause de la configuration du terrain. Dans plusieurs parties, et principalement à l'ouest, il y a des portes ou intervalles dans la muraille, qui ont généralement de six à huit pieds de large. Derrière ces portes et dans l'intérieur, étaient des amas de pierres, placés de manière qu'un seul pût protéger deux portes. L'opinion générale est que cette muraille a été élevée pour la défense; cependant sa position, son peu de hauteur et de solidité, le manque d'eau et le nombre de portes, feraient croire que ce lieu était plutôt destiné à des cérémonies religieuses.

Sur la route de Piqua à cette muraille, il y avait un très-grand tertre, qui a été nivelé, en partie, dans la confection du chemin. A environ un demi-mille sud de Piqua, est un ancien cimetière, situé dans un terrain uni et élevé d'environ vingt pieds au-dessus du niveau de l'eau. La surface en est couverte de fragmens de roches calcaires, placés horizontalement. Il paraît que les corps étaient déposés sur ces rochers et couverts ensuite d'autres pierres, dont quelques-unes étaient très-larges. Il s'est formé par-dessus le tout une couche légère de terre qui produit quelque verdure. On a ouvert plusieurs tombeaux, dans lesquels on n'a trouvé que des ossemens décomposés. Ils étaient en très-mauvais état, jaunes, caverneux et sans ordre (1).

(1) *Expedition to the sources of St-Peters river*, *by major Long*, chap. II, p. 55; *Philadelphia*, 1824.

CHAPITRE XII.

DESCRIPTION DES ANTIQUITÉS SITUÉES DANS DIVERS ÉTATS.

Monumens de l'état de Tennessée.

Dans l'angle nord-ouest du comté de Franklin, au confluent de deux des branches les plus méridionales du Duck, on voit les ruines d'un vieux fort indien, nommé *Stone-Fort*, qui couvre une étendue de trente-deux acres. Entre ces cours d'eau, qui ont quinze pieds de chute, il existe un mur de seize à vingt pieds d'épaisseur à sa base, et de trois à quatre au sommet, le long duquel se trouve un fossé de seize à vingt pieds de largeur. Il y a, à l'extrémité septentrionale de ce fort, deux colonnes de forme conique en pierre, dont la base a dix ou douze pieds de diamètre, et qui ont chacune six pieds de hauteur. A la distance d'un demi-mille environ au nord et au nord-ouest, l'on rencontre deux tertres, dont l'un a cent pieds de longueur et vingt-cinq de hauteur sur vingt de largeur, et l'autre soixante pieds de longueur et vingt de hauteur sur dix-huit de largeur. On voit croître sur les murs, comme sur les tertres, des arbres aussi grands que ceux des forêts voisines. On a découvert récemment dans un de ces tertres un sabre de deux pieds de long, qui diffère par la forme de toutes les armes de cette espèce dont on se soit servi depuis l'arrivée des Européens. Des débris de vaisselle et plusieurs briques entières de neuf pouces carrés et de trois pouces d'épaisseur ont été trouvés au même lieu (1).

Antiquités à Louisville, sur les bords de l'Ohio, état de Kentucki.

On a trouvé aux environs de Louisville des haches et des

(1) Lettre adressée par M. Dennison au docteur Mitchill.

pilons en pierre, des pointes de flèches en cailloux, des coquilles brisées, des restes de cheminées, des fragmens d'ossemens humains, du charbon de terre calciné, etc. Deux de ces premiers instrumens ont été découverts à quelques milles au-dessus de la ville, à la profondeur de quarante pieds, près d'un âtre dans lequel on voyait encore des traces de feu et deux morceaux de bois formant évidemment les extrémités d'une bûche consumée par le milieu. Toute la plaine est un sol d'alluvion.

Il y a quelques années, on a trouvé une hache de fer d'une manière fort singulière. En abattant un arbre très-grand, dont les racines s'étendaient à trente ou quarante pieds de rayon), pour la construction d'une muraille qui devait communiquer aux fondations d'un grand moulin, à Shipping-Port, on découvrit à quelques pieds de profondeur, et au centre du tronc de l'arbre qui avait six pieds de diamètre, la hache en question, qui était de fer battu et recourbée d'un côté pour s'adapter au manche.

On a trouvé un grand nombre d'instrumens de ce genre sur divers points; mais on n'a jamais eu soin de noter les circonstances qui pourraient donner une idée de leur antiquité. Cette hache avait été évidemment placée dans cet endroit avant la naissance de l'arbre; car, d'après sa position, on n'aurait pu l'y mettre après que cet arbre eut pris racine. Il devait avoir plus de deux cents ans.

Un peu au-dessus de Clarksville, non loin de la rivière, est la place d'une cabane indienne (Wigwam), couverte par de la terre d'alluvion, à six pieds de profondeur. Au milieu des cheminées et des décombres, on a trouvé une grande quantité d'ossemens humains décomposés.

On a découvert aussi, dans la partie occidentale, des murailles en briques et en pierres.

Tertres de l'état de l'Indiana.

Il existe beaucoup de tertres depuis la rivière Blanche jusqu'à la Wabash. Autour du fort Harrison, ils sont très-nombreux et de

toutes les grandeurs, et ils ont été évidemment formés à des époques très-éloignées. Sur les plus grands, qui ont de dix à trente pieds de hauteur, on voit croître des arbres aussi élevés que ceux des forêts voisines. Les tertres les moins considérables n'ont que deux à quatre pieds d'élévation au-dessus de la surface du sôl, et les arbres qui y croissent, étant très-petits, indiquent que leur origine ne remonte pas à plus d'un siècle. Les os qu'ils renferment sont susceptibles de soutenir leur propre poids et d'être transportés, tandis que ceux qu'on trouve dans les grands tertres se décomposent si aisément, qu'au moindre contact, ils tombent en poussière. M. Brown rapporte que sur les bords de la Rivière Blanche il examina la structure intérieure de quinze à vingt tertres élevés de dix à quinze pieds, et qu'il n'y trouva que quatre corps seulement. Quelques-uns n'en contenaient pas, mais d'autres en renfermaient peut-être cent. On voit encore sur la Rivière Blanche les vestiges de cabanes indiennes, et les emplacemens où leurs habitans cultivaient le maïs.

Fortifications de l'état de Kentucki.

On voit sur un terrain élevé, non loin des sources de l'Hikmans-Creek et de Lexington, les restes d'une ancienne ville qui a quatre mille huit cents pieds de circuit, et occupe une étendue de cinq à six cents arpens. Sa forme est celle d'un polygône irrégulier, à sept côtés inégaux :

Le côté occidental a.	360 pieds de longueur.
—— sud-ouest.	750
—— sud.	750
—— est-sud-est.	660
—— est-nord-est.	1,080
—— nord-est.	600
—— nord-ouest.	600
	4,800 pieds de longueur.

La hauteur et la largeur du mur et du fossé qui entourent cette ville, sont très-inégales : le premier ayant de huit à seize pieds de

haut et le fossé de deux à quatre. Le mur paraît avoir été construit avec la terre tirée du fossé. Du côté du nord-est, on remarque une grande ouverture, ou porte d'entrée. Il n'existe ni tertre ni puits dans l'enceinte ni aux environs. Toute la surface, y compris les remparts et le fossé, est couverte d'arbres de haute futaie; si l'on en excepte, toutefois, un champ situé dans la partie nord-ouest, qui est semé de blé.

L'on a découvert plusieurs monumens curieux, à six milles environ nord-nord-est de la ville de Lexington, sur la rive méridionale de la North-Elk-Horn-Creek, presque vis-à-vis du confluent de l'Opossum-Run.

Le premier est un enclos circulaire, de six cents pieds de circonférence, qu'embrasse un parapet de vingt pieds de largeur sur deux de hauteur, bordé intérieurement d'un fossé peu profond. Au centre, se trouve un emplacement carré et uni, ayant soixante-dix pieds de long sur chacune de ses faces qui sont tournées vers les quatre points cardinaux. Une ouverture ou entrée, pratiquée du côté du nord, conduit à cet emplacement qui s'élève d'environ trois pieds au-dessus du fossé.

A la distance de deux cent cinquante pieds au nord-est de ce monument, il y a un tertre de forme circulaire et convexe, qui a cent soixante-quinze pieds de circuit et près de quatre pieds de hauteur, et est entouré d'un petit fossé.

Au nord de ce dernier et à environ deux cent cinquante pieds, l'on voit un autre monument remarquable, de forme presque conique, et revêtu d'un parapet de cent pieds de longueur sur cinq de hauteur au-dessus du fossé intérieur. Une plate-forme irrégulière le fait communiquer au nord avec trois tertres d'environ cinquante pieds de circonférence sur deux de hauteur. Près de ces derniers, il s'en trouve deux autres plus étendus dont l'un, de forme ronde et convexe, a deux pieds d'élévation, et est entouré d'un fossé circulaire de deux cent cinquante pieds de développement; l'autre, qui lui ressemble en tous points, est situé au

milieu d'un champ de blé, et communique par une longue chaussée à l'extrémité orientale du parapet. On appelle ces deux tertres *Sunken-Mounds*, de ce qu'ils sont placés au-dessus du niveau du fossé qui les entoure.

Un autre monument, ayant la forme d'un carré oblong, et revêtu d'un parapet de quatre cent quarante pieds de circonférence, communique avec les précédens. L'emplacement central est uni, et compte exactement la moitié de l'étendue du parapet, ayant soixante pieds de longueur sur cinquante de largeur.

Un tertre sans fossé, situé à l'ouest du premier monument, a cinq pieds de hauteur sur cent quatre-vingt-dix de circonférence.

A la distance d'un demi-mille de ces ouvrages, sur le bord oriental du ruisseau de Russell, s'élève un tertre en pierre (*Stone-Mound*), qui a dix pieds de haut du côté du nord, et cent soixante-quinze de circuit; il est formé de pierres entassées les unes sur les autres et recouvertes actuellement d'une légère couche de terre.

A l'ouest de ce même ruisseau, l'on voyait naguère un autre tertre plus petit, également en pierre, et qui renfermait des ossemens humains.

M. Rafinesque, à qui l'on doit la description de ces monumens, pense qu'ils ont dû servir à des usages religieux et funèbres, et qu'ils ont été élevés par l'ancienne et populeuse nation des Alleghawians (1).

Antiquités de l'état de Louisiana.

Il y en a plusieurs, particulièrement à Baton-Rouge, à cent quarante milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, latitude 30° 36', et sur le Manchak.

Il existe un grand tertre semblable, quant à la forme, à celui

(1) *Western Review*, n° 4, vol. 2, *for may* 1820; *and* n° 1, vol. 3, *for August* 1820, *Lexington. Voir* les lettres de *M. Rafinesque*, professeur de botanique et d'histoire naturelle au collége de Transylvanie, à *M. Caleb Atwater*, de Circleville.

de la Cahokia, au confluent des rivières Ocatahoola, Ouachitta et Tensaw. Il est entouré de dix ou douze autres plus petits (1).

Antiquités du territoire d'Arkansas.

M. Savage a découvert, près de la rivière de Saint-François, les ruines d'une ville fortifiée, d'une grande étendue, et les debris d'une citadelle, construite de briques et de ciment. Des arbres d'une grosseur prodigieuse avaient pris racine sur ces murailles; on assure que quelques-uns avaient au moins trois cents ans.

Tertres de l'état d'Illinois.

Dans l'espace de vingt milles au-dessus et au-dessous de Kaskaskias, on en compte cent cinquante; ils sont généralement de la même forme, mais de dimensions différentes. On rencontre aussi beaucoup de tertres dans la partie appelée *American Bottom*. Le groupe le plus considérable est à environ huit milles au-dessus de Saint-Louis. On en trouve plus de quarante de formes et de dimensions différentes, dans un rayon de quatre à cinq milles. Le plus grand, appelé *Monks' Mound,* parce qu'il a été le séjour de quelques moines de l'ordre de la Trappe, a la forme d'un parallélogramme, qui s'étend du nord au sud. Sa circonférence, à la base, est d'environ deux mille quatre cents pieds, et sa hauteur de quatre-vingt-dix pieds. Les autres tertres sont moins considérables et épars çà et là dans la plaine. On a trouvé aux environs des cailloux, des débris de poterie, et beaucoup d'ossemens humains.

On remarque encore le *mont Joliet* (2), situé sur le bord occidental de la rivière des Plaines, qui a environ mille à mille deux

(1) *Account of a journey up the Washita, by Will. Dunbar and doctor Hunter*, 1804.

(2) *Views of Louisiana, by H. M. Brackenridge, esq.*, p. 173, *Baltimore*, 1817. Les naturalistes de l'expédition du major Long disent qu'il est tellement couvert d'arbustes, de buissons et de vignes qu'ils ne purent déterminer ses dimensions. *Expédition*, chap. III, vol. 1, Philadelphia, 1823.

cents pieds de long, et de six à neuf cents pieds de largeur. Sa forme est celle d'un prisme; vu de la rivière, il paraît presque carré. C'est évidemment un ouvrage de l'art. On dit qu'il a pris ce nom de Joliet, du Canadien Joliet, qui l'observa le premier, en 1773 (1).

Tertres, sur la rivière de Fox.

On trouve un grand nombre de tertres sur la rivière de Fox, affluent de l'Illinois, appelée, par les Indiens, *Pishtako.* On en a compté jusqu'à vingt-sept, disposés avec assez de régularité. La hauteur en varie de un à quatre pieds et demi; la largeur, de quinze à vingt-cinq; mais celle-ci n'est pas proportionnée à leur largeur, qui excède rarement six à huit pieds. Ils sont placés à des distances inégales, dont le terme moyen est d'environ soixante pieds; le plus grand nombre s'élèvent sur le penchant d'une colline, et d'autres dans la plaine.

Leur forme paraît avoir été ovale; et la légère dépression du sol, qu'on observe quelquefois des deux côtés de ces tertres, semble prouver qu'ils ont été construits avec de la terre prise dans leur voisinage immédiat (2).

Restes d'une ancienne fortification du territoire du Nord-Ouest.

Dans une plaine, à quelques milles au-dessous du lac Pepin (latitude 43° 50'), on voit les restes d'une ancienne fortification. Bien qu'elle fût couverte d'arbres lorsque le voyageur Carver la visita, il n'en reconnut pas moins un ouvrage de forme circulaire, avec des remparts qui s'étendaient jusqu'à la rivière. Les murs ont environ quatre pieds de haut, près d'un mille d'étendue, et peuvent mettre à couvert cinq mille hommes. Quoique ces ou-

(1) *A gazetter of the states of Illinois and Missouri, by L. C. Beck*, p. 43, *Albany*, 1823.

(2) *Expedition to the source of St-Peters' river*, etc., *under the command of major Long, by W. Keating*, vol. 1, p. 176, *Philadelphia*, 1824.

vrages, dit le même voyageur, aient été déformés par le temps, on en remarquait les angles, qui paraissaient construits selon les règles de l'art militaire, et aussi régulièrement que si Vauban en eût tracé le plan. Les vestiges des fossés n'étaient plus visibles ; mais je pense, dit-il, qu'en examinant avec plus d'attention, on se convaincrait qu'il en a existé un. Il n'y avait aucune éminence de terre à l'entour de ces fortifications, où l'on ne voyait que quelques chênes isolés. Enfin, on pouvait conclure de l'épaisseur de la couche de terre qui recouvrait ces ouvrages, qu'ils étaient de la plus haute antiquité.

Dans une plaine stérile, sur les bords de la rivière Huron, à trente milles de Détroit et dix-huit de Saint-Clair, se trouvent une infinité de petits tertres, qui renferment des ossemens humains d'une grandeur remarquable. En creusant une cave pour l'établissement des missionnaires, on en retira de quoi remplir seize paniers.

Sur le bord oriental de cette même rivière, on trouve une forteresse avec des murs en terre semblables à ceux de l'Indiana et de l'Ohio. On en voit une autre à trois milles un quart au-dessus de Détroit, qui comprend une étendue de plusieurs acres de terre, au milieu d'un grand marais, avec un bastion de trois ou quatre pieds de haut (1).

On voit encore des vestiges très-nombreux d'ouvrages indiens, sur l'Ouisconsin, près le petit cap aux Grès, dans le territoire nord-ouest. Les hauteurs qui bordent cette rivière, à quatre milles environ au-dessus de son embouchure, sont couvertes de tertres, de parapets, etc., qui sont disposés sans ordre et sans aucun plan régulier. Parmi ces ouvrages, on remarquait une espèce de parapet, long d'environ deux cent cinquante-cinq pieds, avec une ouverture au milieu, de douze pieds de largeur : ce parapet avait environ quatre pieds d'élévation. Les tertres avoisinans étaient

(1) *Carver's Travels*, 3e édit. p. 56, 57 et 58.

très-nombreux, et avaient généralement six à huit pieds de haut sur huit à douze en diamètre (1).

Antiquités de l'état de Missouri.

L'on remarque plusieurs tertres et retranchemens dans le pays des Sioux, et sur les bords du Saint-Pierre, de la rivière Jaune, du Missouri, de l'Osage et de la Plate; et à six milles à l'ouest de Saint-Louis, il existe une vallée, « nommée la Vallée des Os, » qui est remplie d'ossemens d'hommes et d'animaux.

Les restes d'une fortification, qui prouve quelque connaissance de l'art militaire, se voient non loin de l'île du Bonhomme, près d'un détour que fait le Missouri, dont les bords sont unis en cet endroit. Un amas de terre de trois mille huit cent cinquante-huit pieds de longueur, de soixante-quinze de largeur à la base, et de huit de hauteur, s'étend entre deux points de la rivière. Un autre, de six pieds de hauteur, va depuis l'extrémité de celle-ci jusqu'à la distance de trois mille trois cents pieds.

Il existe un grand nombre de tertres dans le voisinage de la Nouvelle-Madrid. Le plus remarquable, situé sur le bord d'un lac, a quarante pieds de hauteur, mille deux cents de circonférence, et est entouré d'un fossé de dix pieds de largeur et de cinq de profondeur.

Anciennes fortifications sur le Noyer-Creek.

Le Noyer-Creek est un ruisseau qui coule dans la direction de l'est, à travers le comté de Pike, et va se jeter dans le Mississipi à deux milles au-dessous de la rivière de Salt. Il est principalement remarquable à cause des ouvrages qu'on voit sur ses bords à environ deux milles sud-ouest de la ville de Louisiana; ils sont en pierres et dominent tout le pays. On en trouve de semblables sur les bords du Buffaloe-Creek et de la rivière d'Osage, qui diffèrent des anciennes villes, des fortifications et des tertres dont nous avons déjà parlé.

(1) *Expédition du major Long*, p. 239.

Leur régularité fait croire qu'ils sont l'ouvrage d'une peuplade plus civilisée que celles qui ont élevé ces premières constructions. On peut en juger par le plan (1). La figure 1 représente la partie sud-ouest, A, B, C, D; les murailles sont de dix-huit pouces d'épaisseur, la construction a cinquante-six pieds de longueur et vingt-deux de largeur; ce sont des pierres informes, qui paraissent avoir été régulièrement rangées. Quoique très-endommagées, ces murailles ont leur forme encore distincte. E est une chambre de trois pieds de largeur, qui était probablement voûtée, ainsi qu'on le voit par l'arc qui subsiste encore à l'ouverture; celui-ci est représenté par la fig. 3, et ne s'élève pas à plus de cinq pieds au-dessus du sol; mais, comme il est tombé en ruines, il est impossible de préciser sa hauteur. F est une chambre large de quatre pieds et demi, avec les restes d'une voûte semblable. G est une chambre de douze pieds de large, à l'extrémité de laquelle on voit les restes d'un fourneau. H est une grande salle avec deux portes, I et K; elle est encombrée de broussailles et de petits arbres. Les murailles ont à présent de deux à cinq pieds de haut. On voit dans l'intérieur quelques arbres qui ont deux pieds de diamètre.

La figure 2 est un petit ouvrage situé à environ quatre-vingts *rods*, treize cent vingt pieds, à l'est du premier. A et C sont deux chambres sans communication avec B, qui est une chambre presque ronde avec une porte ou entrée. Les murailles ressemblent à celles de la fig. 1. On a remarqué en outre dernièrement, dans le passage G, fig. 1, beaucoup d'ossemens humains.

L'on trouve aux environs de Saint-Louis un grand nombre de *Tumuli* et d'autres ouvrages faits par les Indiens qui ont habité ce pays il y a plusieurs siècles; il existe jusqu'à vingt-sept tumuli au nord et à une petite distance de cette ville, qui sont de forme et de grandeurs différentes et rangés sur une ligne tirée du nord au sud. Leur forme ordinaire est un carré oblong, et ils sont tous sur le bord de la rivière. Le tableau ci-dessous, qui en indique la

(1) *Voy. planche* XIII, fig. 1 et 3.

forme, la grandeur et la position relatives, résulte de l'examen qui en a été fait récemment avec le plus grand soin et toute l'exactitude que pouvaient permettre leurs limites, actuellement indéfinies, et les taillis épais qui recouvrent leur surface.

Il paraît probable que ces élévations de terre ont été des cimetières ou des lieux de rassemblement pour la célébration de cérémonies religieuses. Nous ne pouvons concevoir à quoi elles eussent pu servir dans la guerre, à moins que ce ne soit pour observer les mouvemens et l'approche de l'ennemi ; mais, dans ce cas, un seul tertre aurait suffi, et on aurait probablement choisi un endroit plus favorable.

On ne voit aux environs de ces ouvrages aucune trace de fossé ni d'élévation de terre.

Ce qui est appelé base dans le tableau suivant, n'est réellement que la longueur d'une ligne traversant le sommet du tertre de l'extrémité de la base de chaque côté.

Les numéros se rapportent au plan qu'on en fait. Les hauteurs sont estimées, à l'exception de deux.

Nos 1 et 2. Un carré, avec un chemin creux, qui va en se rétrécissant vers le sommet, ou en d'autres termes, un carré ouvert par derrière.

Base.	50 pieds.
Hauteur.	5
Distance N. du bastion espagnol. . .	259

N° 3. Carré oblong.

Base longitudinale.	114
Base transversale.	50
Longueur au sommet.	80
Hauteur perpendiculaire.	4
Distance N. du N° 2.	115

N° 4. Carré oblong.

Base longitudinale.	84
Longueur au sommet	45

N° 4. Hauteur perpendiculaire. . . . . . . 4 pieds.
Distance N. 251

Les N°s 2, 3 et 4 sont éloignés chacun de 33 pas du second bord de la rivière.

N° 5. Carré oblong.

Base longitudinale.	81 pieds.
Longueur au sommet.	35
Hauteur perpendiculaire.	4
Distance O.	155

N° 6. Sa forme diffère de celle des autres ; on l'appelle *Falling garden* (jardin tombant), et il comprend trois étages, tous d'une égale longueur et de la forme d'un parallélogramme. L'étage supérieur, comme les cinq tertres suivans, est borné à l'E. par l'extrémité du second bord de la rivière. Le deuxième et le troisième étage sont sur le penchant de ce bord, et communiquent ensemble et avec le premier, par une descente rapide et oblique.

Base longitudinale.	114 pieds.
Longueur au sommet.	88
Base transversale du premier étage. .	30
Hauteur.	5
Descente jusqu'au deuxième étage. . .	34
Surface transversale.	51
Descente jusqu'au troisième étage. . .	30
Surface transversale..	87
Descente jusqu'au terrain naturel. . .	19

N° 7. Comme les trois suivans, il est de forme conique.

Distance N.	95 pieds.
Base.	83
Sommet.	34
Hauteur.	4 ½

N° 8.	Distance N.	94 pieds.
	Base.	98
	Sommet.	31
	Hauteur.	5
N° 9.	Distance N.	70
	Base.	114
	Sommet.	56
	Hauteur.	16
N° 10.	Distance N.	74
	Base.	91
	Sommet.	34
	Hauteur.	8 ou 10

N° 11. Presque carré et le sommet très-étendu (on a élevé une maison en brique, à l'angle S.-O.); le côté de l'E. paraît semblable aux autres tertres.

Distance.	158 pieds.
Base.	179
Sommet.	107
Hauteur du côté de l'O.	5
— du côté du S.	11
— du côté de l'E.	15 ou 20

N° 12. Presque carré un peu au N.-O. du N° 7, et distant de ce tertre de. . . . . 30 pieds.

Base.	129
Sommet.	50
Hauteur.	10

N° 13. Parallélogramme placé transversalement à l'égard du groupe.

Distance.	30 pieds.
Distance du N° 5, à l'O. du N° 10. . .	350
Base longitudinale.	214
Sommet.	134

	Base transversale.	188 pieds.
	Sommet.	97
	Hauteur.	12
N° 14.	Tertre de forme convexe.	
	Distance à l'O.	55
	Base.	95
	Hauteur.	5 ou 6
N° 15.	Ainsi que les trois suivans, plus ou moins carrés.	
	Distance N.-O.	117 pieds.
	Base.	70
	Hauteur.	4
N° 16.	Distance N. 10 E.	103
	Base.	124
N° 17.	Distance N.	78
	Base.	82
N° 18.	Distance N.-N.-E.	118
	Base.	77

Ces tertres, depuis le N° 14 jusqu'au N° 18 inclusivement, décrivent une espèce de courbe à l'extrémité de laquelle sont deux tertres plus étendus, N°s 13 et 19.

N° 19. Un grand tertre de forme quadrangulaire, placé transversalement, et formant, avec le N° 13, un alignement presque parallèle à la principale série (du N° 2 au N° 11).

Distance N.-N.-O. du N° 13.	484 pieds.
— E.-N.-E. du N° 18.	70
Base.	187
Sommet.	68
Hauteur.	23

N° 20. Petit *burrow* ou *tumulus* d'à-peu-près deux pieds de haut, et dont la base est plus grande en proportion; ayant de 15 à 20 pieds.

N° 21. Semblable au précédent; même hauteur O. du N° 16.
Base. . . . . 25 pieds.

N° 22. Quadrangulaire.
Distance O. du N° 18. 319
Base. 73

N° 23. Tertre d'une régularité remarquable; mais attendu l'épaisseur des broussailles, on n'a pu se convaincre s'il était l'ouvrage de l'art, quoique sa correspondance avec le N° 25 le fasse supposer.

N° 24. Paraît être d'une forme irrégulière, de 10 à 12 pieds de haut, et de 145 pieds à sa base.

N° 25. Distance N. 10 E. 114 pieds. En suivant, à 132 pieds, on arrive à une élévation sur son éloignement, comme pour le N° 24; cette élévation est numérotée 26.

N° 26. Sa base est de 89 pieds et sa hauteur de 10 ou 12.

N° 27. Ce tertre est le plus grand; il est de forme ovale alongée et a un grand degré pratiqué du côté de l'E.

Distance N. du N° 26.	1463 pieds.
Base longitudinale.	319
Sommet.	136
Base transversale.	158
Sommet.	11
Degré transversal.	79
Hauteur.	34

A la distance d'un mille à l'ouest, on prétend qu'il existe un autre grand tertre.

Les tombeaux indiens sont extrêmement nombreux aux environs de Saint-Louis; mais il n'en existe aucun dans le voisinage immédiat de la ville: ils sont en plus grande quantité sur les collines voisines du Merameg, et au nord du Missouri. Le 12 juin, M. Say, M. Peale et une autre personne descendirent le Missis-

sipi, dans une petite barque, jusqu'à l'embouchure du Merameg, et remontèrent cette dernière rivière l'espace d'environ quinze milles, jusqu'à un endroit qui renferme une foule de tombeaux qui avaient déjà été explorés; on a prétendu qu'ils renfermaient les ossemens d'une race d'hommes au-dessous de la taille ordinaire. On trouve plusieurs de ces tombeaux près des bords du Merameg. Ils ne s'élèvent pas au-dessus du sol; mais on les découvre par les pierres verticales qui les entourent et qui ressortent un peu à une des extrémités. Après qu'on a enlevé la terre et les pierres plates et horizontales qui les recouvrent, on voit que les côtés sont bien construits au moyen de pierres longues et unies qui sont verticalement adaptées les unes aux autres par chaque extrémité, comme pour former une muraille. Ces tombeaux ont ordinairement de trois à quatre pieds de longueur, et quelquefois six. Les os qu'ils renfermaient paraissaient y avoir été disséqués, comme c'est encore la coutume chez quelques tribus indiennes.

Dans la première tombe ouverte par M. Say, il trouva un pot de terre et le squelette d'un enfant; le second contenait les restes d'un homme d'un âge mûr, d'une taille ordinaire, laissé dans sa grandeur naturelle et dont les os étaient confondus et la plupart brisés. Un habitant leur dit qu'il avait été découvert plusieurs monumens semblables sur le sommet des montagnes voisines. On a extrait de l'un de ces tombeaux, deux pièces de poterie, dont l'une avait presque la forme d'une bouteille à rhum; mais on n'y vit aucun ossement. Après avoir passé une nuit en cet endroit, les voyageurs remontèrent la rivière, jusqu'à la ville de Lilliput, qui a reçu ce nom depuis qu'on y a trouvé des tombes renfermant une race de prétendus pygmées. Elles ont la même apparence que celles qui ont été déjà décrites. Le hasard ayant fait découvrir la tête d'un vieillard sans dents, on en inféra qu'il existait dans le voisinage une race d'hommes sans dents et qui avaient les mâchoires comme celles des tortues. Nos voyageurs, s'étant convaincus par

eux-mêmes que tous les ossemens trouvés étaient de grandeur ordinaire, revinrent à Saint-Louis.

Ces tombeaux contiennent évidemment les restes d'un peuple plus moderne que celui qui a élevé les tertres.

« Nous ouvrîmes, continue M. Long, cinq tombeaux sur le sommet d'un de ces grands tertres situés près de Saint-Louis, et nous n'y trouvâmes qu'une seule dent d'une espèce de rat et les côtes et les vertèbres d'un serpent de moyenne grandeur assez bien conservées; mais nous ne pûmes nous assurer si ce reptile y avait été enseveli par les naturels, ou s'il y était accidentellement mort après s'y être introduit par un trou. Dans le premier cas, ce devrait être une espèce de *crotalus;* car on sait que beaucoup d'Indiens ont encore de la vénération pour cette espèce de serpent. Cette découverte rend probable l'opinion que les Américains offraient un culte aux serpens à sonnettes, et qu'ils les enterraient religieusement après leur mort, comme les Égyptiens enterraient leurs ibis (1). »

Les capitaines Lewis et Clarke, lors de leur expédition à l'Océan Pacifique, en 1804, 1805 et 1806, remarquèrent, en remontant le Missouri, plusieurs tertres et fortifications, dont l'une, dans l'île de la Bonne-Femme, à 976 milles du Mississipi.

(1) *Account of an expedition from Pittsburgh to the Rocky mountains, performed in the years* 1819-20, *under the command of major Stephen H. Long*, p. 59 et suiv., 2 vol in-8°, *Philadelphia*, 1823.

CHAPITRE III.

DESCRIPTION DE DIVERS MONUMENS QU'ON OBSERVE DANS LES ÉTATS UNIS.

Murailles parallèles en pierre.

Il existe beaucoup d'ouvrages de ce genre dans différentes parties du pays, particulièrement le long de l'Ohio (1), du Scioto, de la Kenhawa, et du Big-Sandy. Ils sont toujours de forme oblongue ou circulaire, et placés à une certaine distance des tertres avec lesquels ils n'ont aucune communication. Les murailles circulaires, qui se trouvent généralement dans le voisinage immédiat de ces derniers, sont construites en terre. Elles ont de 15 à 30 pieds de largeur, et quelques pieds seulement d'élévation au-dessus de la surface du sol. Le centre en est la partie la plus haute, et des deux côtés, elles s'abaissent par une pente insensible. On suppose que ces ouvrages étaient destinés à la célébration des jeux.

Il y a, près de Piketon, sur le Scioto (2), à neuf milles au-dessus de Chillicothe, deux murailles parallèles qui peuvent avoir vingt pieds de haut. Le chemin qui conduit de la rivière à Portsmouth, passe au travers de ces murailles; elles conduisaient à trois tertres assez élevés, situés sur une colline.

Ouvertures souterraines appelées puits.

Sur les bords du Licking, à quelques milles au-dessous de Newrka, il existe plus d'un millier de ces ouvertures, dont quelques-unes ont encore de vingt à trente pieds de profondeur, sur trois de largeur. Un particulier s'est presque ruiné en faisant faire des fouilles dans ces cavités et aux environs, pour y chercher des métaux précieux: il n'y trouva que des cristaux de roche, du quarz agate grossier (*hornstone*), pour armer les flèches et les lances, et un peu de fer, de plomb et de soufre. M. Atwater, qui les a fait connaître dans

(1) *Voy.* pl. XII, fig. 4. (2) *Ibid.* fig. 5.

l'*Archæologia Americana*, pag. 131, pense que les Indiens ont creusé ces trous pour en tirer ces objets d'utilité et de parure; mais il est plus probable qu'ils leur ont servi d'habitation.

Il ne faut pas confondre ces puits avec de grandes cavités appelées *sinkholes*, qui se trouvent dans tout ce pays; ces dernières, de la forme de cônes creux, ont de 90 à 600 pieds de diamètre à la surface du sol. Elles sont si profondes que la cime des grands arbres qui y croissent, est à peine visible. On entend généralement le bruit d'un ruisseau qui coule au fond, et dans quelques-unes on l'aperçoit même à découvert.

Monument curieux qui a fait croire à quelques auteurs que les Phéniciens ont visité l'Amérique.

Ce monument hiéroglyphique appelé *Writing Rock* ou *Dighton Rock*, est un bloc de *gneiss* ou de granit secondaire, situé à l'est de l'embouchure de la rivière Taunton, dans l'état de Massachusetts (1). Sa largeur, à la surface du sol, est de dix à douze pieds environ, à la marée basse; mais lorsqu'elle est haute, son sommet se trouve recouvert de deux à trois pieds d'eau. On a mesuré la base du côté principal, qui présente une surface de 11 pieds 7 pouces, sur 5 pieds 1 pouce de hauteur; et son plan a une inclinaison d'environ 60 degrés. Les deux autres côtés correspondent avec le principal et forment une espèce de pyramide. La surface en est polie, d'une couleur pourpre au sommet, moins foncée au milieu, et verdâtre à sa base. L'intérieur est d'un gris clair. La peinture à l'huile qui en a été faite par M. Kendall, donne une idée plus exacte des caractères qui y sont tracés, qu'aucune description ne pourrait le faire. Ces caractères ne sont que des traits, et paraissaient, pour la plupart, avoir été sculptés avec un instrument de la forme d'un segment de cylindre. La profondeur des lignes, dans la partie basse, n'excède nulle part un tiers de pouce, et leur largeur varie d'un demi-pouce à un pouce. La figure placée au sommet, et presqu'au centre de l'ins-

(1) *Voy.* pl. XII, fig. 1.

cription, semble avoir un caractère particulier et est plus fortement tracée; mais il est difficile de découvrir, dans ces étranges figures triangulaires, des têtes humaines, des caractères phéniciens ou des preuves de l'origine des peuples de l'Amérique.

M. Mathieu, écrivain français, avance sans aucune preuve que les caractères hiéroglyphiques, empreints sur le rocher de Dighton, furent exécutés par les Atlantides, vers l'an du monde 1902; il dit que *In*, fils d'Indios, roi d'Atlantide, est nommé, dans l'inscription, comme chef de l'expédition qui alla en Amérique pour y former un traité de commerce; que ce même *In* devint le père d'une famille distinguée en Chine, et vivait du temps de *Yao*, en l'année 2296, c'est-à-dire quarante-huit ans après la submersion de l'île Atlantis, ou 1800 avant l'ère chrétienne. M. Mathieu ajoute que ces caractères sont les mêmes que ceux qui sont employés dans le système numérique des Chinois, ressemblant à celui qui était en usage chez les Romains, qui prétendaient l'avoir reçu des Pelasgiens, lesquels eux-mêmes en étaient redevables à Atlantis.

Ce rocher fut examiné, dans le courant de l'année dernière, par les auteurs d'un ouvrage récent (1), qui pensent que l'inscription est d'origine phénicienne; que quelques-unes des lettres sont très-frappantes, notamment celles qui ressemblent aux lettres et aux figures P, W, X, 7, 9, à un triangle et à un trident. Il y en a aussi d'autres qui ont quelque analogie avec les lettres A, M, O, et plusieurs images figurées. Au bas de l'inscription est un oiseau, ancien symbole de la navigation, ayant la tête tournée en haut; cette partie ne fut point observée par les auteurs, parce qu'elle était alors couverte de limon; mais elle l'a été par l'honorable M. Francis Baylies qui les accompagnait, et par le docteur Baylies qui l'a indiquée dans le dessin qu'il a fait de l'inscription (2).

(1 *History of the state of New-York, by MM. Yates and Moulton*, p. 86.

(2) Dans le 2e vol., 1re partie des Mémoires de l'Académie des Arts et des Sciences de Cambridge, publié en 1793, il y a une description de ce ro-

Autres Inscriptions gravées sur les rochers.

M. *Kendall* cite (1), d'après les manuscrits du docteur Stiles et d'autres écrivains, plusieurs rochers également couverts de caractères :

1° Dans les communes de Tiverton et de Ratford, état de Massachusetts;

2° A New-Port, dans l'État de Rhode-Island;

3° A Scaticook, sur le Housatonic, état de Connecticut;

4° A Brattleborough, sur le Connecticut, État de Vermont;

5° Dans une grande chaîne de rochers située au sud-est de l'Ohio, à environ deux milles au-dessous de l'embouchure de la rivière appelée *Indian* ou *Kings'-Creek*, à cinquante milles au-dessous de Pittsburg (1);

6° Sur l'Alatamaha, en Géorgie;

7° Sur l'Alleghany, à 15 milles au-dessous de Chenango, 110 au-dessous du fort Pitt et 70 au-dessus du lac Érie;

8° Sur la rivière Cumberland, près de l'endroit appelé *Rock-Castle-Neck*.

Au confluent des rivières d'Elk et de Kanhawa, vers les 38° 2′ de latitude, on trouve un objet qui peut donner une idée du travail des Indiens et de leurs progrès dans la sculpture. C'est un rocher de grès très-dur, situé à quatre milles du lieu dont la latitude vient d'être énoncée, et à deux milles de celui qu'on a improprement appelé *source brûlante*. La pente de ce rocher se pro-

cher, avec une copie de l'inscription, par James Winthrop; et le 3e vol., publié en 1809, contient un mémoire de 16 pages, sur cette pierre, par M. Kendall, ainsi que le dessin dont on a parlé plus haut. Avant la première époque on en avait rendu un compte imparfait dans les *Transactions philosophiques* de Londres; et M. Sewal professeur de langues orientales à Cambridge, dans l'état de Massachusetts, avait envoyé à M. de Gebelin le dessin de ce monument, où ce dernier crut voir des caractères phéniciens.

(1) Voy. vol. III, chap. 79, *Travels through the northern parts of the United States*, *New-York*, 1809.

(2) Voy. *doctor Barton's Observations concerning some remains of antiquity.*

longe jusqu'au bord de la rivière, et présente une surface unie de plus de douze pieds de long et de neuf de large ; le côté de l'est a huit ou neuf pieds d'épaisseur.

Sur le plan supérieur de ce rocher, ainsi que sur le côté, on voit les contours de plusieurs figures dont quelques-unes sont plus grandes que nature. La profondeur des traits peut être d'un demi-pouce, et leur largeur de trois quarts en quelques endroits. Ces figures sont :

1° Du côté de la rivière, une tortue ;

2° Un aigle avec les ailes déployées, exécuté avec beaucoup d'expression, particulièrement la tête ;

3° Un enfant dont les traits sont très-bien tracés ;

4° Plusieurs figures sur une ligne parallèle, mais parmi lesquelles on ne peut distinguer que celle d'une femme ; le reste est très-embrouillé ;

5° Sur le côté sont deux figures remarquables : la première est celle d'un homme avec les bras étendus, dans l'attitude d'une personne qui prie ; sa tête se termine en pointe, ou plutôt il semble avoir sur la tête quelque chose de forme triangulaire ou conique ; l'autre représente une figure semblable, suspendue avec une corde par les talons. Cette sculpture rappelle l'histoire d'un missionnaire du Canada qui fut traité de cette manière (1); mais il est douteux qu'elle fasse allusion à cet événement.

On voit aussi un dindon mal exécuté et quelques autres figures.

Il a fallu bien plus de travail et de patience pour tailler un roc, si dur que l'acier peut à peine l'entamer, que pour construire des clôtures en terre dans un sol mou et fertile (2).

Rochers portant l'empreinte de pieds humains.

Le rocher sur lequel se trouvent ces empreintes de pieds humains, est une pierre calcaire d'une couleur bleue grisâtre, qui a

(1) Elle est rapportée par le Père Hennepin.

(2) *American philos. Transactions*, vol. 6, n° 26.

été détaché de la masse qui borde le Mississipi à Saint-Louis, et qui fait partie de cette chaîne de rochers calcaires sur laquelle la ville est bâtie (1). Elle renferme les restes bien conservés d'encrinites, d'échinites et d'autres fossiles. Ce même rocher a fourni les pierres qui ont servi à construire la ville de Saint-Louis et les ouvrages militaires élevés aux environs, par les Français et les Espagnols, il y a plus de soixante ans.

Ce bloc, qui a sept ou huit pieds de long sur trois ou quatre de large, a été séparé du rocher par John Jones, maçon à Saint-Louis, et vendu par lui à M. Rappe, de l'État d'Indiana, qui l'a fait transporter à sa propriété d'Harmony, sur la rive gauche de la Wabash.

On se demande à quelle époque ces empreintes ont été faites. Elles ont été vues par les premiers colons, sans qu'on puisse, pour cela, trouver de renseignement sur leur origine. On prétend qu'elles datent de la formation du rocher, vu qu'elles ont la même apparence, c'est-à-dire le même poli. Mais M. H. Benton, de cette ville, membre du congrès des États-Unis, prétend que cette pierre est un ouvrage de l'art, dont l'origine remonte à celle des tertres et des fortifications de la vallée de l'Ohio : il fonde son opinion, 1° sur la dureté du rocher ; 2° sur ce qu'il n'existe point de sentiers qui y conduisent ; 3° sur la difficulté de supposer un changement de consistance subit dans le rocher, après avoir reçu ces empreintes. On oppose encore l'exécution soignée et surtout très-naturelle des pieds, et l'impossibilité de les former sans employer ni fer ni acier.

L'autre empreinte remarquée sur cette pierre, ressemble à un morceau de papier; elle a deux pieds sept pouces de longueur sur douze pouces et demi dans sa plus grande largeur (2).

(1) Des empreintes tout-à-fait semblables ont été copiées sur les terrasses des temples de Thèbes en Égypte, principalement du vieux temple de Karnak. On en voit aussi de semblables dans les temples de l'Inde, notamment à *Nakhaur* dans le *South Bihar*. Ces rapprochemens nous paraissent digne de fixer l'attention.

(2) *Travels in the middle portions of he Mississipi Valley*, by *M. Schoolcraft*, (ch. VIII) New-York, 1825. Voy. planche XIII, fig. 2.

Autres Pierres supposées hiéroglyphiques.

On a aussi découvert, sur divers points des Etats-Unis, des pierres plus ou moins remarquables; l'une entre autres, gisant dans un champ près des tertres de Marietta, qui est plate, unie et percée de sept trous. Une autre, trouvée en 1791, sur le bord oriental de la Seneca, auprès des anciennes fortifications, avait cinq pieds de long sur trois de large et six pouces d'épaisseur. Cette pierre, très-unie, était couverte de figures qui semblaient y avoir été sculptées à l'aide du ciseau, et qu'on a supposées être hiéroglyphiques (1).

Il a déjà été question d'une pierre couverte d'inscriptions, qui a été trouvée à 900 milles O. de Montréal, par une expédition que le chevalier de Beauharnais, gouverneur du Canada, avait fait partir pour l'Océan Pacifique (2).

Les pères Allouez et Dablon, en remontant, en 1672, la rivière des Renards, aperçurent, au bord d'un de ses rapides, une espèce d'idole grossièrement exécutée, et qui paraissait plutôt un de ces caprices de la nature auxquels on croit trouver quelque ressemblance avec les ouvrages de l'art. C'était un rocher dont le sommet, vu de loin, représentait une tête d'homme ; les sauvages en avaient fait le dieu tutélaire de leur pays. Ils le barbouillaient souvent de toutes sortes de couleurs, et ne passaient jamais auprès sans lui offrir du *petun* (tabac), des flèches ou autres choses semblables. Les missionnaires, pour convaincre ces infidèles de l'impuissance de leur divinité, la précipitèrent dans le fleuve (3).

Objets découverts sous la surface du sol.

On doit aussi placer au nombre des antiquités de l'Amérique, les murailles en pierre, les puits dont les côtés sont revêtus de briques, des briques parfaitement exécutées, les charbons, les cendres, les tisons, le bois fendu et divers ustensiles et instrumens

(1) *New-York magazine*, t. IV, 1792.

(2) *Voy.* p. 373-74.

(3) Charlevoix, Nouvelle-France, tom. I, liv. 10, Paris, 1744.

qu'on a trouvés sous terre, à la profondeur de vingt, trente, et même de cinquante pieds.

Les premiers Suédois qui arrivèrent sur les bords de la Delaware, trouvèrent, à vingt pieds sous terre, à l'endroit où ils fondèrent l'établissement de Helsingburg, un peu au-dessous de l'emplacement actuel de Salem, plusieurs puits revêtus de murs. En creusant de nouveaux puits à quelque distance des premiers, ils recueillirent des débris de poterie de terre et des briques entières. Selon la tradition indienne, ces puits ont été faits long-temps avant l'expédition de Colomb.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que ces briques, qu'on rencontre quelquefois à la surface du sol, en labourant, étaient entièrement inconnues aux indigènes de l'Amérique, vers la fin du 15e siècle (1).

Feu le docteur Barton rapporte qu'en 1751, quelques laboureurs découvrirent, aux environs de la ville de New-York, à environ huit pieds sous terre, une muraille de pierre de quatre à cinq pieds d'épaisseur.

En 1748, des ouvriers qui travaillaient, près de Wilmington, sur la Christina-Kill, affluent de la Delaware, à élever une redoute, découvrirent, à trois pieds sous terre, de vieux outils en fer, des haches, des pelles, etc., qu'on aurait pu croire d'origine indienne, si on n'y eût trouvé en même temps une pièce de monnaie suédoise, de l'année 1663 : elle portait, d'un côté, les armes de la maison de Wasa, avec cette inscription : *Christina*, *D. G. De. Re. SVE.*, ou Christine, par la grâce de Dieu, élue reine de Suède, et de l'autre : *Moneta nova regni Suec.*, ou monnaie nouvelle du royaume de Suède (2).

En creusant un puits dans une colline située près d'un ruisseau, à huit milles de la Delaware, on a trouvé une quantité assez considérable de coquilles d'huîtres et de moules, du jonc et des branches d'arbres rompues, à la profondeur de quarante pieds.

(1) Kalm, vol. 1, p. 335.

(2) Kalm, vol. 1, p. 124.

Le bois brûlé qu'on retire quelquefois de la terre, peut avoir été noirci par une vapeur minérale souterraine.

L'argile couleur de brique, qui est un mélange de terre et de sable dont le sol se compose en cet endroit, ne pourrait-elle pas, lorsqu'elle est durcie, présenter l'apparence de briques. « J'ai vu, dit Kalm, de l'argile dure que j'ai prise, au premier coup d'œil, pour des briques (1). »

« Pendant le séjour que je fis à Marietta, dit M. Harris, j'examinai avec soin la nature du sol, partout où des ouvriers étaient employés à creuser des caves; et j'eus plusieurs fois occasion de remarquer, à la profondeur de quatre ou cinq pieds, des indices d'anciens habitans. J'observai particulièrement un âtre en pierres plates bien posées, avec des cendres de houille, de charbon, etc.

» A Waterford, dans un endroit où la rivière avait miné ses bords, je découvris un autre âtre sous les racines d'un sycomore qui avait plus de quatre pieds de diamètre. Le feu avait rougi la terre qui recouvrait ces pierres. J'y trouvai du charbon et des os. L'accumulation du sol et la crue d'un arbre de cette grandeur avaient dû être l'ouvrage de plusieurs siècles (2). »

M. Todd assure qu'en 1809, en creusant un puits sur le Todd's-Fork, affluent de la petite rivière de Miami, on trouva, à une profondeur de dix-neuf à vingt pieds, les restes d'un arbre et d'une vigne, et plus bas, une muraille de pierre régulièrement construite. En creusant quelques pieds plus loin et à côté, on fut arrêté par un pavé composé des mêmes matériaux. On ne put aller plus loin, à cause du courant. En examinant une des pierres de cette muraille, on a trouvé que c'était un fragment de roche calcaire et siliceuse, d'une figure oblongue régulière et évidemment travaillée avec un instrument en fer (3).

(1) Kalm, tom. I, p. 277.

(2) Harris, p. 161.

(3) En 1726, en creusant le sol d'Oyapoc, dans la Guyane, pour

Idole, vase, etc.

On a découvert dans un *tumulus*, près Nashville, dans le Tennesée, une idole représentant un homme nu, dont les bras avaient été enlevés, et le nez et le menton mutilés, et qui portait une espèce de tresse et un gâteau sur sa tête. On a prétendu que cette idole ressemblait à celle que le professeur Pallas avait recueillie dans le midi de la Russie (1).

On a aussi trouvé, il y a quelques années, à Natchez, état du Mississipi, une autre idole en pierre, de dix-neuf pouces de hauteur, et de neuf pouces de largeur, sur sept aux extrémités. Elle a été offerte à la Société des Antiquaires par le propriétaire, M. James Thompson (2).

En fouillant près de la rivière de Sandusky, on a trouvé à six pieds de profondeur, une *pipe* travaillée avec beaucoup de goût, on croit que la matière est le véritable *talc graphique*, dont on fait les idoles en Chine. Comme il n'en existe point dans ce ays, on suppose que cet objet a été apporté d'Asie.

On a trouvé, dans un ancien ouvrage sur le Cany, affluent de la rivière Cumberland, une espèce de vase, qui était enfoui à environ quatre pieds de profondeur. Le vase est composé de trois têtes jointes ensemble par derrière, auprès de leur sommet, au moyen d'un col qui s'élève au-dessus de ces têtes d'environ trois

établir les fondemens d'une église, on trouva, à la profondeur de cinq pieds, une petite médaille fort rouillée, portant l'image de Saint-Pierre, et qui avait été exécutée dans les premiers temps du christianisme.

Au mois de juin 1820, en fouillant un canal dans une des habitations du canal Torcy, on trouva, à la profondeur de huit pieds, une pièce de bois, dont la forme, les dimensions, et surtout la qualité, prouvaient que c'était un mât de navire. Malheureusement elle ne fut pas mise en sûreté, et les nègres la brûlèrent. Cette pièce de bois, placée obliquement à la direction du canal que l'on fouillait, le traversait entièrement, coupée de chaque côté d'après l'alignement du talus. Les deux bouts en sont restés sous terre. (*Almanac Guyan.* de 1821, p. 65.

(1) *Voy.* pl. XIII, fig. 5.

(2) *Archæologia Americana*, p. 211 et suiv.

pouces. Ce col est creux, a six pouces de circonférence à son ouverture, et augmente en largeur en descendant. Ces têtes ont toutes la même dimension, c'est-à-dire environ quatre pouces depuis leur sommet jusqu'au menton. L'expression des traits qui est très-bien conservée, est absolument celle des figures tatares; elles ont chacune un caractère distinct : l'une représentant une personne âgée, et les deux autres des figures très-jeunes (1).

La figure la plus vieille peinte en jaune autour des yeux, est marquée par une ligne semi-circulaire, de même couleur, qui va d'une oreille à l'autre : une autre ligne commence à la partie inférieure de l'œil, et s'étend du côté de l'oreille d'environ un pouce.

La seconde représente une personne d'un air grave, mais plus jeune que la précédente; elle est peinte irrégulièrement et de diverses couleurs. Une raie d'un rouge brun entoure chaque œil; une autre, de même couleur, commence au haut d'une oreille, passe sous le menton, et va rejoindre la partie supérieure de l'autre. Les oreilles sont aussi légèrement peintes avec la même couleur.

La troisième figure ressemble aux autres, et offre de même tous les caractères des figures tatares. Le visage entier est légèrement empreint d'une couche de vermillon. Il y a, sur chaque joue, une marque de la même couleur, mais plus brillante, et de la grandeur d'un quart de dollar. Le menton porte aussi une pareille marque. Une circonstance digne d'attention, c'est que, malgré l'humidité à laquelle ces couleurs ont été exposées, depuis plusieurs siècles, elles ont conservé tout leur éclat. Le vase a trois cols, chacun d'environ un pouce et demi en longueur. Sa matière est une belle argile, d'une couleur un peu foncée, et durcie par l'action du feu. Les têtes sont creuses, et le vase peut contenir une pinte (2).

(1) *Voyez* planche XIII, figures 8 et 9.

(2) *Archæologia Americana*, p. 238. Voyez la gravure.

On a trouvé, dans un tertre, à quelques milles de Chillicothe, une urne presque semblable à celle qui a été décrite par Pennant, dans son Voyage en Ecosse. Cette première urne avait huit pouces de haut et contenait des pointes de flèches, des cendres et des ossemens.

Coquilles marines.

Il a été découvert, dans une ancienne fortification, à vingt milles de Lexington, dans le Kentucky, neuf coquilles du genre *murex* ou rocher.

Les naturalistes de l'expédition du major Long ont fourni les renseignemens suivans sur ces testacées : « pendant notre séjour à Cincinnati, le docteur Drake nous montra, dans son beau cabinet d'histoire naturelle, deux grandes coquilles marines, qui avaient été trouvées dans des *tumuli* indiens, situés dans le voisinage. Ces coquilles étaient coupées en long, et il ne restait plus de chacune que la moitié. On peut conclure de cette circonstance que les naturels s'en servaient comme de coupes, ou qu'ils les réservaient pour des pratiques superstitieuses, soit qu'ils en fissent usage pour des sacrifices, soit qu'ils voulussent faire des libations à quelque divinité. Ces objets peuvent aussi, comme le *cymbium* des habitans de l'Archipel, avoir été employés à un autre usage, tel que celui du bain.

Une de ces coquilles ressemble au *cassis cornutus*, ou conque. Elle a environ neuf pouces un quart de long et sept pouces de large.

L'autre est une coquille du genre *fulgur* de Monfort, et autant que nous pûmes en juger, pareille en tout à celles qu'on trouve à présent sur les côtes de la Géorgie et de la Floride orientale, et que les naturalistes connaissent sous le nom de *fulgur perversus*, quoique certainement cet échantillon soit plus grand que ceux que nous avons vus récemment, ayant neuf pouces de long et six et demi de large.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur le pays où se trouve le *cornutus*. Suivant Rumphius, c'est à Amboyne, dans la presqu'île de Malacca et sur les côtes de l'île. Humphreys prétend qu'il est particulier aux Indes orientales et à la Chine. Linnée croyait qu'il se trouvait sur les côtes d'Amérique; mais Bruguière, auteur plus moderne, nous apprend que Linnée a dû être induit en erreur, et que ce coquillage est originaire de l'Océan Asiatique.

Le *cornutus* devient de quelque importance dans la question de l'origine des Américains, qu'on fait descendre des peuples de l'Asie. Toutes les autorités auxquelles nous avons eu recours, à l'exception de Linnée, s'accordent à regarder cette grande espèce de coquille comme appartenant aux côtes de ce continent, ou à celles des îles qui l'avoisinent; mais comme aucun voyageur n'en a découvert sur les côtes de l'Amérique, nous devons croire avec Bruguière qu'on n'en trouve que dans l'Océan Asiatique.

La découverte de ce coquillage dans d'anciens *tumuli* indiens, semble prouver qu'il y a eu des rapports entre les habitans du nord de l'Amérique et ceux de l'Asie, et elle nous porte à croire qu'il a dû même exister un certain commerce entre eux, particulièrement avec les îles de l'Atlantique, d'où le *fulgur* a été apporté. Mais quoique l'on ne puisse déduire de ce fait isolé la preuve convaincante que les ancêtres des Américains actuels sont originaires de l'Asie, cependant, joint aux autres preuves recueillies par divers auteurs, il peut du moins corroborer beaucoup cette opinion populaire (1).

Momies.

On en a trouvé plusieurs dans des cavernes calcaires du Kentucky, et particulièrement dans celle du *Mammoth*, qui a été ainsi nommée à cause de sa grande étendue, laquelle est de dix milles, et de vingt-cinq milles, si l'on y comprend ses branches.

(1) *Expédition du major Long*, vol. 1, chap. III, *Philadelphia*, 1823.

Ces cavernes renferment une quantité prodigieuse de nitre, et l'on y a trouvé des momies, à des profondeurs plus ou moins considérables, dans des couches de terre saturées de cette substance (1). Une de ces momies, qu'on voit dans le cabinet de la Société des Antiquaires, a été découverte à dix pieds au-dessous du sol; elle était placée entre de larges pierres, et recouverte d'une pierre plate. Elle était accroupie, les genoux repliés sur la poitrine; les bras croisés et les mains passées l'une sur l'autre à la hauteur du menton. Ces dernières, ainsi que les doigts, les ongles, les oreilles, les dents, les cheveux, et généralement tous les traits, étaient parfaitement conservés. La peau est d'une couleur un peu jaunâtre. On n'y distingue ni suture, ni incision qui indique que les viscères en aient été retirés. Elle peut avoir près de six pieds de hauteur, mais elle est tellement desséchée qu'elle ne pèse guère plus de douze à quatorze livres. On ne remarque sur le corps ni bandage, ni substance bitumineuse ou aromatique quelconque. L'enveloppe intérieure se compose d'une sorte d'étoffe faite de ficelle double et tordue d'une manière toute particulière, et de grandes plumes brunes, entrelacées avec beaucoup d'art. La seconde enveloppe est de la même étoffe, mais sans plumes; la troisième est d'une peau de daim ras; et la quatrième et dernière, d'une autre peau de daim avec le poil.

Le savant docteur Mitchill, qui donne la description ci-dessus, d'une momie trouvée aux environs de Glasgow, dans le Kentucky, s'empare de cette découverte pour prouver que les peuples qui ont habité l'Amérique, avant la race actuelle, étaient originaires de Malay, et ressemblaient aux naturels des îles de l'Océan Pacifique et de l'Asie Australe. Il fonde son opinion sur la ressemblance qui existe entre la toile qui servit à envelopper ces mo-

(1) Si le nitre ou salpêtre ne se forme que dans les endroits habités par les hommes et les animaux, les amas prodigieux qui se trouvent dans les cavernes de la vallée d'Ohio, prouveraient qu'il devait y avoir autrefois une grande population.

mies et celle qu'on a rapportée des îles Sandwich et Figi (1) ; 2° sur celle des manteaux de plumes, affectés au même usage que ceux des insulaires de la mer du sud ; 3° sur celle des filets, qu'on y a également trouvés, lesquels sont travaillés avec art et solidité ; 4° sur la ressemblance des mocasons (chaussures), qui sont artistement confectionnés avec de l'écorce d'arbre, ou des fibres de plantes ; 5° sur l'analogie des morceaux de sculpture antique, surtout des figures humaines, qu'on trouve également à Otahiti, à la Nouvelle-Zélande et en divers autres endroits ; et 6° sur celle des fortifications, ou ouvrages de défense, élevées par ces peuples, et qui sont moins étendues que les constructions du même genre des habitans des îles des Amis (2).

Verrazani rapporte qu'il jeta l'ancre dans une grande rivière, où la marée montait de huit pieds, et qu'étant allé dans son bateau jusqu'à un joli lac, d'environ trois lieues de circuit, qui se trouvait à une demi-lieue de la mer, les naturels vinrent au-devant de lui dans une trentaine de petits canots, et qu'ils étaient vêtus de plumes de différentes couleurs (3).

Murailles souterraines basaltiques.

Les murailles souterraines nommées *murs* naturels (*natural wall*), découvertes il y a quelques années, dans la Caroline du nord, ont été attribuées aux Indiens Tuscaroras, qui habitèrent cette partie du pays jusqu'à la fin du dernier siècle, qu'ils furent incorporés aux Oneidas.

(1) Cette toile, ou étoffe, est faite en ficelle double et tordue sans le secours de la roue ; la chaîne et la trame n'en paraissent pas avoir été faites au métier.

(2) *Voir*, à ce sujet, les observations du docteur Mitchill, dans le 18e vol. du *Médical Repository*, de New-York, et dans l'*Archæologia Americana*, p. 318-321, et les lettres de *J. Farnham*, esq., et de *Charles Wilkins*, esq., dans le même ouvrage, p. 363-364.

(3) *The first voyage made to the coasts of America*, etc., *in* 1585, *Hakluyt's Collection*, vol. II, p. 246, *London*, 1600.

Ces deux murs se trouvent dans le comté de Rowan, à douze milles au nord de Salisbury. L'un a plusieurs centaines de pieds de long, sur douze à quatorze de haut et vingt-deux pouces d'épaisseur, et est composé de pierres de forme irrégulière, d'un à douze pouces de longueur, toutes parallèles entre elles, et dans une direction horizontale. Ces pierres paraissent contenir du fer.

L'autre, placé à six ou huit milles de distance, a quarante pieds de long sur cinq de haut et sept d'épaisseur. On les regarde tous deux comme des productions de la nature, car les pierres qui les composent ont tous les caractères du basalte (1).

Objets d'origine moderne. — Médailles.

Feu M. Jehiel Grégory trouva, il y a quelques années, à l'embouchure de la rivière de Muskingum, une médaille de plomb, ronde et ayant plusieurs pouces de diamètre. D'un côté, était écrit le nom français de la rivière, c'est-à-dire : « *petite belle rivière* », et sur l'autre le nom de Louis XIV.

Une autre médaille fut retirée d'un terrain d'alluvion, près de Portsmouth, ville située à l'embouchure du Scioto. D'un côté, elle représentait un cœur avec une branche de casse qui en sortait; de l'autre, un temple avec une coupole. Au sommet était un croissant avec une étoile au milieu du fronton.

On a découvert aussi, il y a quelques années, dans le comté de Trumbull, plusieurs pièces anglaises, représentant, d'un côté, George II, de l'autre, Caroline.

A peu près vers le même temps, on trouva une médaille espagnole, près de l'embouchure du *Darby-Creek*, non loin de Circleville; cette médaille, d'après son inscription, paraît avoir été donnée par un amiral espagnol à quelque personne qui faisait partie de l'expédition de Soto en Floride, en 1538 (2).

(1) *Voir* ma Description des *États-Unis*, t. I, chap. 2, et t. III, p. 255.

(2) *Archæologia Americana*, p. 116 et 117.

En creusant dernièrement une cave à Fayetteville, sur l'Elk, à une petite distance d'une ancienne fortification, on a trouvé une pièce de monnaie romaine, qui a dû être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère chrétienne. Elle porte d'un côté :

Antoninus Aug. Pius P. P. III cos.

Et de l'autre :

AURELIUS CÆSAR AVG. P. III COS.

(Antoninus Augustus Pius princep. pontifex, tertiùm consul.)

(Aurelius Cæsar Aug. pontifex, tertiùm consul.)

CHAPITRE IV.

REMARQUES ET RECHERCHES SUR LES ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Preuves de l'antiquité des tumuli, *déduites des arbres qui croissent sur leurs sommets et dans leurs fossés.*

Dans les plataniers (1), les peupliers et autres gros arbres qu'on a trouvés dans les *tumuli*, les cercles annuels de végétation sont très-distincts, et indiquent à peu près l'âge de ces arbres (2).

(1) *Platanus occidentalis*, ou *platane d'occident.*

(2) Cette manière de déterminer l'âge des arbres est reçue en justice; néanmoins elle n'est pas fort exacte, car les semences peuvent être restées

Lorsqu'on commença l'établissement de Marietta, sur le Muskingum, les ouvrages qui s'étendaient le long de cette rivière, sur un développement considérable, étaient couverts d'arbres de dimensions prodigieuses : il y en avait même encore de très-grands sur les murs et les tertres, en 1787, lors de l'examen qu'en fit le docteur Cutler. On en abattit plusieurs en présence du gouverneur Saint-Clair, et d'autres personnes. Ceux du plus grand diamètre étaient creux, mais un d'entre eux, qui ne faisait que de commencer à se décomposer, comptait quatre cent soixante-trois cercles concentriques, et devait avoir au-delà de ce nombre d'années. D'autres portaient de trois cents à quatre cents cercles ; et à la surface du sol on remarquait de vieux troncs pourris de six à huit pieds de diamètre ; et tout portait à croire qu'il y avait eu, antérieurement à la crue d'arbres qui s'y trouvait alors, une autre à peu près du même âge. Un bouleau (*betula*, L.), qui comptait cent trente-six cercles, paraissait avoir pris la place d'un autre d'une espèce différente. « Si donc nous admettons, dit le docteur Cutler, que les arbres actuels aient quatre cent cinquante ans, et que les anciens en aient eu autant, il en résulterait que ces ouvrages ont été abandonnés depuis neuf cents ans; et en supposant qu'ils aient été occupés l'espace de cent ans, leur origine remonterait au moins à mille ans. » On a trouvé d'autres arbres sur ces tertres qui pouvaient avoir, terme moyen, trois cents ans.

Près de la Grave-Creek, sur l'Ohio, on voit un tertre indien, dont la base a environ trois cents pas de circonférence, et qui s'élève, en forme de cône, à la hauteur de trois cents pieds. Il est entièrement couvert d'arbres. Le général Butler mesura un

quelques années sous terre, sans se développer. Durant la décadence des arbres, les couches concentriques ne se forment plus, et quelques années auparavant elles sont si minces, qu'il est difficile de les distinguer.

chêne blanc de onze pieds de diamètre, qui croissait près du sommet, et qu'il supposa avoir au-delà de trois cents ans (1).

M. Michaux dit que, lorsqu'on découvrit les fortifications de Marietta, elles étaient surmontées d'arbres de la même espèce que ceux des forêts voisines, dont quelques-uns avaient plus de trois pieds de diamètre. Ces arbres ont tous été abattus, et le terrain est actuellement presque entièrement cultivé en maïs (2).

Il y a eu, sur le sommet d'un tertre de quarante pieds de hauteur, situé dans les terres basses voisines de la Kenhawa, un grand chêne de deux pieds et demi de diamètre, qui fut abattu en 1790.

Selon les observations de M. Kirkland, relativement aux ouvrages situés sur le Tanawandè-Creek, et sur un affluent de la rivière Delaware, dans l'état de New-York, ces ouvrages pouvaient avoir un millier d'années, à en juger par la grosseur et la vieillesse des arbres qui croissaient sur les parapets et dans les fossés.

A Piqua, état de l'Ohio, on a vu le tronc d'un arbre qui avait deux cent cinquante couches concentriques, d'où l'on peut conclure qu'il avait cinq cents ans.

On voit, dans beaucoup d'endroits de ces monumens, des arbres aussi grands que ceux des forêts voisines.

Autres preuves de l'antiquité de ces monumens.

La retraite des eaux des lacs, et les changemens qui ont eu lieu dans le cours de plusieurs rivières, depuis que ces ouvrages ont été construits, fournissent une autre preuve de leur grande ancienneté. Voici ce que pense, à ce sujet, M. de Witt Clinton, gouverneur de l'état de New-York : « Je crois, dit-il, qu'on peut assurer que toutes les hypothèses, qui attribuent ces ouvrages aux Européens,

(1) Extrait du journal manuscrit d'une personne attachée à l'armée du général Saint-Clair, en 1791, publié dans les *Historical collections*, etc., tom. III, page 24, Boston, 1810.

(2) *Voyage* à l'ouest des monts Alleghanys, p. 97, Paris, 1804.

sont fausses : 1° à cause de la quantité actuelle de ces ouvrages ; 2° de leur antiquité, plusieurs ayant été évidemment construits long-temps avant la découverte de l'Amérique ; enfin par leur forme qui est entièrement différente des fortifications européennes, soit anciennes, soit modernes.

Il y a aussi une autre considération qui n'a pas encore été avancée, et qui me paraît digne d'attention et fondée sur une base qu'on ne peut aisément renverser.

Depuis la rivière de Genessée jusqu'à Lewiston, sur le Niagara, on voit une chaîne ou élévation de terre remarquable, occupant presque tout cet espace, qui est de soixante-dix-huit milles, dans la direction de l'est à l'ouest.

Sa hauteur moyenne, au-dessus du sol environnant, est en général de trente pieds ; sa largeur varie considérablement, et dans quelques endroits, elle n'a pas plus de cent vingt pieds. Son élévation, au-dessus du niveau du lac Ontario, peut être de cent soixante pieds, et elle descend graduellement vers ce lac, dont elle est éloignée d'environ six à dix milles. Cette chaussée semble avoir été créée par la nature pour servir de communication.

C'est en effet une sorte de grande route naturelle, ayant une pente douce de chaque côté et couverte de gravier. Avec des travaux peu considérables, on en ferait la meilleure route des États-Unis.

Il y a quelque raison de croire que cette élévation remarquable fut autrefois la limite du grand lac Ontario. Le gravier dont elle est couverte y a été déposé par les eaux, et les pierres indiquent partout, par leur forme, le frottement et le mouvement produits par cet élément. Le long des bords de tous les lacs et rivières de l'ouest, on rencontre de petits monticules ou amas de gravier d'une forme conique, élevés par les poissons pour défendre leurs œufs. On en a trouvé de semblables, dans un état à ne pas s'y méprendre, au pied de la hauteur en question, du côté du lac ; mais on n'en a découvert aucun du côté opposé.

Toutes les rivières et tous les ruisseaux qui se déchargent dans

le lac au midi, ont leurs embouchures obstruées par du sable dans un certain endroit, à cause de la violence des vents du nord-ouest. Les sources des criques, qui passent à travers cette élévation de terre, correspondent exactement avec leur embouchure dans les lacs.

On peut conclure de ces faits qu'il y a peut-être un ou deux mille ans que le lac Ontario s'est éloigné de ce terrain élevé. La cause de la retraite des eaux de ce lac peut être attribuée à l'élargissement de sa première embouchure, ou au rétrécissement de ses eaux (aidé peut-être par un tremblement de terre), qui se seraient frayé un passage jusqu'au Saint-Laurent, comme l'Hudson aux hautes terres (*Highlands*), et la Mohawk aux petites chutes (*Little Falls*).

Au midi de cette grande élévation, et dans toutes les directions de ce côté, on a trouvé des restes nombreux de fortifications. Mais au nord, c'est-à-dire du côté du lac, on n'en a pas découvert une seule trace, quoique le sol ait été exploré avec soin.

Prenant maintenant en considération la distance qu'on a dit être de soixante-dix-huit milles, ajoutant que le bord du lac devait être naturellement la place qu'on aurait choisie pour former des habitations, et conséquemment des ouvrages de défense, à cause des avantages que présentait cette position sous les rapports domestiques et militaires; remarquant aussi que, sur le bord méridional du lac Érié, ces anciennes fortifications sont très nombreuses, il n'y a pas de doute que ces ouvrages ont été construits quand cette élévation formait la limite méridionale du lac Ontario; et en conséquence leur origine doit remonter à une très-haute antiquité (1). »

Les Indiens modernes ne connaissent pas l'usage des tertres.

Les tombes des Américains, de nos jours, sont généralement des

(1) *Memoir on the antiquities of the state of New-York, by de Witt Clinton.*

trous étroits creusés avec des pieux pointus, et qu'ils garnissent d'écorce et de nattes. Ils y déposent les corps dans une position accroupie, et les recouvrent d'abord de bois et d'écorce et ensuite de terre et de pierres. Ils entourent ensuite la fosse de planches, d'écorce, et de charpentes qui se joignent au sommet et présentent la forme d'un cône.

Hériot dit que les Virginiens ne creusaient jamais la terre que pour faire des fosses qui avaient environ trois pieds de profondeur.

Le capitaine Smith dit que, pour les enterremens ordinaires, les Virginiens creusent un trou profond dans la terre, avec des pieux pointus; qu'ils enveloppent le corps de pelleteries et de nattes, le placent entre des morceaux de bois, déposent à côté de lui ses bijoux, et le recouvrent ensuite de terre.

Champlain, en parlant des cérémonies funéraires des Canadiens, dit que, lorsqu'il en mourait un, ils creusaient un trou dans lequel ils jetaient tout ce qu'il possédait, ses chaudières, ses pelleteries, ses haches, son arc et ses flèches, ses vêtemens, etc., qu'ils y descendaient ensuite le corps qu'ils recouvraient de terre et de gros morceaux de bois, et qu'ils plantaient après, à l'endroit, un pieu dont ils peignaient le bout en rouge.

Laudonnière, dans sa Description de la Floride dit que, « lorsqu'un roi meurt, on l'enterre avec la plus grande pompe; qu'on dépose dans sa tombe la coupe dans laquelle il avait coutume de boire; qu'on fiche autour une grande quantité de flèches, et que ses sujets pleurent et jeûnent pendant trois jours. Tous les rois ses amis en font autant, et coupent la moitié de leur chevelure, en signe de l'affection qu'ils lui portaient. Pendant six lunes, des femmes, nommées à cet effet, déplorent la perte du roi, et l'appellent à haute voix, trois fois par jour : le matin, au milieu de la journée, et le soir. On renferme dans sa maison tout ce qu'il possédait, et on y met le feu, pour que rien de ce qu'il avait ne serve après sa mort. Les mêmes cérémonies se pratiquent à l'en-

terrement des prêtres. Leur intention, en ensevelissant avec les morts les objets de prix qui leur appartenaient, est de leur procurer une bonne réception au village des ames ou des esprits. »

« Il me parait, dit le père Charlevoix, que les Indiens portent sans aucune cérémonie, le corps au lieu de sa sépulture ; du moins, n'ai-je rien trouvé sur cela dans aucune relation; mais quand il est dans la fosse, on a soin de le couvrir de telle manière que la terre ne le touche point : il y est comme dans une cellule toute tapissée de peaux, beaucoup plus riche et mieux ornée qu'une cabane. On dresse ensuite un poteau sur la tombe, et on y attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisait du mort. On y met quelquefois son portrait, et tout ce qui peut servir à faire connaître aux passans qui il était, et les plus belles actions de sa vie. On y porte le matin de nouvelles provisions, et comme les chiens et d'autres animaux ne manquent point d'en faire leur profit, on veut bien se persuader que c'est l'ame du défunt qui est venue y prendre son repas.

» Quand quelqu'un meurt dans le temps de la chasse, on expose son corps sur un échafaud fort élevé, et il y demeure jusqu'au départ de la troupe, qui l'emporte avec elle au village. Il y a même des nations qui en usent ainsi à l'égard de tous les morts, et je l'ai vu pratiquer aux Missisaguez du Détroit. Les corps de ceux qui meurent en guerre sont brûlés, et leurs cendres rapportées pour être mises dans la sépulture de leurs pères. Ces sépultures sont, parmi les nations les plus sédentaires, des espèces de cimetières près du village. D'autres enterrent leurs morts dans les bois au pied d'un arbre, ou les font sécher et les gardent dans des caisses jusqu'à la fête des morts (1). »

Les Indiens d'aujourd'hui croient que l'ame, séparée du corps, conserve les mêmes inclinations qu'elle avait auparavant ; c'est pourquoi ils enterrent avec les morts tout ce qui était à leur usage.

(1) Charlevoix, *Journal Historique*, lettre XVI, tom. III, Paris, 1744.

« Au lieu que parmi nous, continue Charlevoix, la dépouille des morts enrichit les vivans; chez eux, non-seulement on emporte dans le tombeau tout ce qu'on possédait, mais on y reçoit encore des présens de ses parens et de ses amis. Aussi, ont-ils été extrêmement scandalisés quand ils ont vu les Français ouvrir les sépulcres pour en tirer les robes de castor dont on avait vêtu les défunts. Les tombeaux sont tellement sacrés dans ce pays, que les profaner, c'est la plus grande hostilité qu'on puisse commettre contre une nation, et la plus grande marque qu'on ne veut plus rien ménager avec elle (1). »

Smith, dans son Histoire des Jerseys, dit que c'était une coutume chez les Indiens du Jersey occidental, lorsqu'ils enterraient leurs morts, de placer dans la tombe les objets dont l'usage était familier au défunt, des arcs, des flèches, et quelquefois le *wampum*, comme des gages de leur affection. Quand une personne de marque mourait loin du lieu de sa résidence, on y portait ses restes pour les y enterrer. Ces Indiens purifiaient et embaumaient le corps, lui peignaient la face, l'accompagnaient en procession, le plaçaient dans une portière assise, et le recouvraient d'une sorte de pyramide. Ils avaient soin de conserver les tombeaux en bon état, et allaient souvent les visiter avec un très-grand recueillement (2).

Le révérend M. Heckewelder, dans son Histoire des nations indiennes, raconte qu'il assista un jour aux funérailles d'une personne du plus haut rang (la femme du vaillant chef Delaware *Shingask*); qu'on plaça dans la fosse un pieu surmonté de figures emblématiques, et tournées vers le soleil levant; que des femmes la comblèrent ensuite et la couvrirent d'écorce et de feuilles sèches; et que s'étant après retirées, les hommes l'entourèrent de morceaux de bois à hauteur d'appui, pour la garantir des bêtes féroces.

(1) Charlevoix, Nouvelle-France, tom. III, *Journal Historique*, lettre XXIV, Paris, 1744.

(2) *Smith's Jersey*, p. 137.

Ce missionnaire ajoute que lorsqu'un Indien meurt à quelque distance de chez lui, on a grand soin de recouvrir sa tombe de gros morceaux de bois, de crainte que les loups ne déterrent le corps pour le dévorer. Lorsque le temps et les circonstances ne permettent pas de prendre cette précaution, quand ils sont en voyage, par exemple, ils enveloppent le corps dans de l'écorce d'arbre, et le déposent ainsi dans la tombe. S'il en meurt un dans un camp de chasse, ils lui font une espèce de bière, ou recouvrent le corps de manière que la terre ne le touche pas; après quoi ils entourent la tombe d'un treillage.

Les guerriers tués dans le combat sont enlevés du champ de bataille et enterrés, toutes les fois que cela est possible, pour que l'ennemi ne leur ôte pas le crâne, et ignore le nombre des morts. Ils déracinent à cet effet un vieux tronc d'arbre, et creusent au-dessous un trou assez profond pour que l'arbre, remis à sa place, n'atteigne pas les corps. Afin qu'on ne soupçonne pas le lieu de leur sépulture, ils recouvrent la terre nouvellement remuée de bois mort, de feuilles, ou de broussailles; mais s'ils n'ont pas le temps de les enterrer, ils entassent les cadavres les uns sur les autres, entre de gros morceaux de bois, et recouvrent le tout de branches mortes et de broussailles. Il ne leur arrive jamais, à moins de force majeure, d'abandonner leurs morts sans sépulture (1).

Les Indiens modernes ne se servent jamais de retranchemens.

Nous allons tâcher de prouver, par le témoignage d'auteurs dignes de foi, que les Indiens d'aujourd'hui n'ont jamais recours à des retranchemens, pour se défendre, mais seulement à des palissades. Nous regrettons d'avoir à émettre sur ce point une opinion différente de celle de M. de Volney.

Lorsque Jacques Cartier arriva à Hochelaga (Montréal) en 1535,

(1) *Transactions of the historical and literary committee of the American philosophical society*, p. 268-277, *Philadelphia*, 1819.

cette bourgade composée d'Iroquois et de Hurons, comprenait environ cinquante grandes cabanes, entourées de trois clôtures de palissades. On y entrait par une seule porte, et le long de la première enceinte, il y avait des amas de pierres et de cailloux, pour lancer sur l'ennemi.

Samuel Champlain raconte que, se trouvant, le dernier jour de juin 1606, à l'embouchure de la rivière des Iroquois, où des Indiens, venus pour leur déclarer la guerre, étaient retranchés, il remarqua que leurs fortifications consistaient en un grand nombre de pieux fort rapprochés les uns des autres, garnis d'écorce de chêne, et aboutissant d'un côté à la grande rivière du Canada, et de l'autre à celle des Illinois. Ces ouvrages, toutefois, ne servirent qu'à leur donner le temps de monter dans leurs canots qui les attendaient sur le rivage.

Lescarbot rapporte, dans son Histoire du Canada, que quatre cents sauvages partirent d'une ville *entourée de palissades*, pour aller faire la guerre aux Armouchiquois.

Le père Sagard Théodat, en parlant des Hurons, dit : « Quand la guerre est déclarée, on détruit les bourgs, hameaux, villes et villages frontières incapables d'arrêter l'ennemi ; sinon, on les fortifie, et chacun se retire dans les villes et les lieux fortifiés de sa juridiction. Ils font porter sur les guérites des pierres et de l'eau, pour s'en servir dans l'occasion. » Plusieurs font des trous dans lesquels ils enfouissent ce qu'ils ont de meilleur (1).

Penn, qui a décrit d'une manière si particulière (2) les mœurs et les coutumes des Indiens de la Pensylvanie, alors très-belliqueux, ne fait aucune mention de fortifications. Il dit que leurs cabanes étaient faites de nattes et d'écorces d'arbres placées sur des perches, à la manière des granges d'Angleterre, et à peu

(1) *Le grand Voyage*, du pays des Hurons, par F. Gabriel Sagard Théodat, p. 208, Paris, 1632.

(2) Dans sa *Notice* sur la Pensylvanie, lettre du 16 août 1683.

près de la hauteur d'un homme ; et qu'ils se couchaient sur des lits de roseaux et d'herbes desséchées.

En 1674, les Indiens *Narragansets* ayant décidé de chasser les Anglais, se fortifièrent auprès de l'étang de Point-Judith, dans un terrain sec, entouré de cèdres de marais ; leur fort était palissadé et protégé par une plantation d'arbres de seize pieds de largeur, dans laquelle la seule entrée, le long de l'eau, avait lieu sur une simple planche. Le général Winslow, qui commandait l'assaut, avait sous ses ordres mille cinq cents hommes, dont trois cents du Connecticut et cent cinquante Indiens. Les forces ennemies, d'environ quatre mille hommes, opposèrent une si vigoureuse résistance, qu'avant de faire une brèche, les Anglais perdirent six capitaines et quatre-vingts soldats (1).

M. de la Salle rencontra, lors de son débarquement sur la route du Mexique, en février 1685, pour aller découvrir le Mississipi, un camp indien, construit sur une hauteur, et qui consistait en une cinquantaine de cabanes, formées de perches ployées en deux, et couvertes de nattes de jonc et de peaux sèches.

Le 17 janvier 1687, il arriva à un autre côteau, sur lequel il y avait deux ou trois cents cabanes, bâties de la même manière. Au mois de mars suivant, ayant pénétré dans le pays des Cenis, il remarqua que leurs cabanes étaient bâties de distance en distance, suivant que le terrain adjacent était propre à la culture. Elles étaient rondes, construites de même que les premières, et surmontées d'un dôme en forme de ruche ou de meule de foin. Quelques-unes avaient soixante pieds de diamètre. Ces maisons renfermaient de quinze à vingt ménages, ou servaient pour les assemblées publiques. Lorsque ces Indiens changeaient de demeure, ils avaient coutume de mettre le feu à leurs cabanes. Les gens de M. de la Salle

(1) *Mathers Magnalia Christi Americana*, liv. VII, p. 491, 2 vol., *New-Haven*, 1820, impr. sur l'édit. de Londres de 1702.

n'aperçurent, dans tout ce pays, aucun vestige de retranchement (1).

« Les palissades, dit le père Lafiteau, n'étant que de bois, et les cabanes n'étant que d'écorces, les assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres et d'eau, ils ont beau être attentifs à repousser les assaillans, par une grêle de traits, ceux-ci portent chez eux la désolation par des flèches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte, avec des mantelets faits de planches, qu'ils portent devant eux, et à la faveur desquels ils vont jusqu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache ou avec le feu; ou bien ils font une contre palissade, laquelle leur servant de bouclier et d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis et de s'en rendre maîtres. C'est ainsi que j'ai vu, dans une de nos relations, que sept cents Iroquois avaient forcé un village de la nation appelée *du Chat*, où il y avait près de deux mille hommes pour le défendre, nonobstant une grêle continuelle de coups de fusils, qui pleuvaient sur eux de tous les côtés (2). »

Carver dit « que les Indiens Winnebagoes, qui comptaient deux cents guerriers, habitaient une petite île d'environ cinquante acres d'étendue, auprès de l'extrémité orientale du lac qui porte leur nom; et que leur ville contenait cinquante maisons, toutes solidement construites, et environnées de palissades (3). »

Le capitaine Smith rapporte que, lorsqu'il relevait la côte de la baie de Potomac, les sauvages des environs de la rivière de Tockwogh le menèrent voir une de leurs villes palissadées. Les

(1) Joutel, *Journal Historique du dernier voyage de la Salle*, p. 76, 166 et 216; Paris, 1713.

(2) Mœurs des sauvages américains, par le P. Lafiteau, tome II, p. 252, Paris, 1724.

(3) *Carver's travels through the interior part of N. America*, p. 36, *London*, 1778.

murailles en étaient revêtues d'écorces, et il y avait derrière des espèces d'échafaudages, où les combattans étaient protégés par des parapets à hauteur d'appui, garnis également d'écorce.

Les Canadiens ont des forts semblables à ceux des Virginiens. Ils consistent en de vastes enceintes qui sont entourées d'arbres, disposés en forme de palissades, et où s'élèvent des maisons à deux ou trois étages. Les parties inférieure et supérieure de ces dernières sont occupées par les hommes, lorsqu'ils sont attaqués par un ennemi, et au rez-de-chaussée, il y a d'énormes arcs, qu'il faut six hommes pour bander, et des flèches pour assommer les assaillans. Au haut des maisons, ils ont pratiqué des meurtrières ou des créneaux, par lesquels ils lancent des pierres et des traits sur l'ennemi. Dans la partie du milieu, ils renferment leurs femmes, leur blé et leurs provisions.

Beverley, un des premiers historiens de la Virginie, dit que les fortifications des naturels ne consistent qu'en une seule palissade de dix à douze pieds de hauteur, dont ils triplent les pieux quand ils veulent se mettre tout-à-fait en sûreté. Souvent ils enferment ainsi toute une ville; mais d'ordinaire, ce ne sont que les maisons de leurs rois et un certain nombre d'autres, qu'ils jugent suffisantes pour contenir tous les habitans de la bourgade, lorsqu'un ennemi les vient attaquer. Ils ne manquent jamais de placer, dans ces endroits de sûreté, les objets de leur culte superstitieux et les restes de leurs princes (1).

En parlant des mœurs et usages des peuples de l'Amérique septentrionale, Dupratz donne la description suivante de leurs forts, en temps de guerre.

« Lorsqu'une nation, dit-il, est trop faible pour soutenir la guerre, elle tâche de se faire un fort pour se défendre. La muraille de ces forts est composée de gros pieux qui sont des corps

(1) *The History of Virginia.* (*Beverley*), liv. III, chap. 3, (section 13, Londres, 1722.

d'arbres d'une brasse de tour, de cinq à six pieds en terre, et de dix en dehors, et appointés par le haut; les joints de ces pieux, quoique ronds, sont couverts en dedans d'autres pieux d'un pied de diamètre. Cette muraille est garnie, en dehors, de demi-tours à quarante pas de distance les unes des autres : ils les font sans doute pour empêcher l'escalade. Le pied des pieux est appuyé en dedans par une banquette de trois pieds de large, et d'autant de haut, laquelle est elle-même appuyée de piquets fortifiés de branchages verts, pour retenir la terre qui est dans cette banquette. La porte de ces forts est toujours du côté de l'eau. Au milieu est placé un arbre dont les branches sont coupées à huit ou neuf pouces du corps de l'arbre, pour servir d'échelle. Cet arbre leur sert de guérite (1). »

Le major Robert Rogers, qui parcourut, vers l'an 1765, l'intérieur des pays compris entre les grands lacs et le Mississipi, et qui connaissait plusieurs nations et tribus indiennes pour avoir eu des relations avec elles, dans la paix comme dans la guerre, n'y remarqua aucun vestige de fortifications. « Les Indiens, dit-il, particulièrement ceux du sud, ont soin d'élever des retranchemens, et plusieurs de leurs villes sont bien palissadées et en état de résister à l'attaque d'un ennemi étranger à l'art de la guerre. On regardait anciennement les peuples des cinq nations, comme les meilleurs architectes du continent, et aujourd'hui ils ne le cèdent sous ce rapport qu'aux nations voisines du lac supérieur, et à quelques autres qui résident plus à l'ouest. Les cabanes des chasseurs indiens ne sont généralement que l'ouvrage d'une demi-heure au plus; quelquefois ils errent dans les forêts pendant des mois entiers, sans songer à se dresser un abri, étant seulement couverts d'une peau de bête fauve ou d'une couverture de laine (2). »

(1) Dupratz, Hist. de la Louisiane, tom. II, ch. 28, Paris, 1758.

(2) *A concise account of north America*, *by major Robert Rogers*, p. 246 et 247, *London*, 1765.

« Les villes des Virginiens, dit Hériot, sont peu étendues ; il ne s'en trouve qu'un très-petit nombre le long des côtes; elles contiennent rarement plus de dix, douze ou vingt maisons, la plus considérable que nous ayons visitée en renfermait trente. Il en est qui sont closes de murs, si l'on peut donner ce nom à *des pieux garnis d'écorces d'arbres*, ou à *de longues perches fichées perpendiculairement en terre et fort serrées les unes contre les autres.* »

Laudonnière décrit l'attaque dirigée par Utina, allié des Français, contre Potanou, *village clos d'arbres.*

Les cabanes ou habitations des Sioux, des Sacs, des Renards, des Kansas et des Ricaras, ne sont défendues par aucune espèce de retranchemens. Celles des Ricaras sont environnées d'une palissade en bois de cèdre, mais leurs anciens villages étaient clos de murs d'environ quatre pieds de hauteur. On en voit encore les vestiges en plusieurs endroits, particulièrement dans une île du Missouri, au 44e deg. de latitude. Les anciens villages Mandans avaient aussi des murailles semblables.

Connaissances des Indiens dans les arts mécaniques.

A l'arrivée des Européens, les indigènes de l'Amérique n'avaient presque aucune connaissance des arts mécaniques. Ils ignoraient l'usage du *fer*, bien que ce métal abondât partout dans le pays, et que plusieurs de leurs villes et de leurs villages s'élevassent dans les endroits où l'on en exploite actuellement des mines. Ils ne connaissaient non plus ni la *hache* ni la *scie;* mais ils possédaient beaucoup de morceaux de *cuivre* et d'*argent*, comme on le verra ci-après.

« Les naturels de la Virginie, dit Hériot, n'avaient ni *instrumens tranchans*, *ni armes en fer* ou en *acier* pour nous combattre, et ne savaient pas même l'art de les fabriquer. Les seules armes qu'ils eussent étaient des *arcs* en noisetier, des *flèches* en roseaux, et des *massues* en bois, plates et tranchantes, d'environ

trois pieds de long ; leurs armes défensives consistaient en *boucliers d'écorce* et en une espèce d'*armure*, faite avec des bâtons enlacés et liés ensemble avec du fil. Tous les objets, continue le même historien, qu'ils virent entre nos mains, tels que nos instrumens de mathématique, la boussole, l'aiguille aimantée, les lunettes d'approche, les verres ardens, les horloges sonnantes, les fusils, les crochets, les livres et l'écriture, leur parurent si étranges et étaient tellement au-dessus de leur conception, qu'ils les croyaient l'ouvrage des dieux et non celui des hommes. »

Les Indiens de la Virginie, qui firent prisonnier le capitaine Smith, ayant trouvé un peu de poudre à tirer, la conservèrent soigneusement jusqu'au printemps pour la semer (comme ils auraient fait de blé), la prenant pour de la graine.

Rien ne put égaler l'étonnement des Canadiens, à la vue des moulins à eau et à vent construits par les Français; ils passaient des journées entières à les considérer, et on eut toutes les peines du monde à leur persuader que ce n'étaient pas des esprits qui les faisaient tourner.

Les Indiens étaient généralement dans l'habitude de frotter un morceau de bois sec contre un autre de bois dur, pour en tirer du *feu*.

Les instrumens suivans étaient à peu près les seuls qu'ils connussent avant de recevoir les outils en fer des Européens. Leurs *haches* en pierre, avaient la forme d'un coin, et un demi-pied de longueur. Ils les employaient à divers usages, mais surtout à enlever l'écorce des arbres, dans la saison où ils perdent leur sève, pour les faire périr, lorsqu'ils voulaient former une plantation de maïs. Ils se servaient, en guise de *couteaux*, de morceaux de cailloux ou de quartz, de coquilles ou d'os aiguisés. C'était avec ces instrumens qu'ils construisaient leurs canots. Ces derniers avaient de trente à quarante pieds de longueur, et se composaient d'un tronc d'arbre, creusé d'abord à l'aide du feu, et égalisé ensuite avec la hache et le couteau. Les Indiens avaient aussi

des *pilons en pierre*, d'environ un pied de longueur, dont ils faisaient usage pour broyer le blé et le maïs dans des troncs d'arbres creux. Ils fabriquaient des *cuillers* et des *truelles* avec le bois dur et uni du kalmia à larges feuilles (*kalmia latifolia*, L.), ce qui a fait donner à cet arbre, par un Anglais, le nom de *spoon-tree*, arbre à cuillers. On n'a encore découvert jusqu'ici aucun instrument qui ait pu servir de *pelle*.

Leurs *flèches* étaient très-artistement travaillées. Ils les armaient de pointes angulaires de cailloux ou de quartz, de jaspe, de marbre dur ou de toute autre pierre pointue, et quelquefois même de griffes d'oiseaux et de bêtes fauves. Ces dernières leur servaient aussi à faire des *hameçons;* mais leur manière la plus habituelle de prendre le poisson était à l'aide de longues perches pointues du bout.

Les *pots* dans lesquels ils faisaient bouillir la viande, étaient en *pot-stone* (*talc*), de couleur verte ou grise. Ils leur donnaient une assez jolie forme, et le fond et les côtés avaient souvent plus d'un pouce d'épaisseur. Ils en fabriquaient aussi d'une terre noire, à laquelle ils mêlaient des grains de sable blanc et de quartz. Deux trous, pratiqués dans la partie supérieure, servaient à recevoir un bâton, à l'aide duquel deux hommes tenaient le pot suspendu au-dessus du feu jusqu'à ce que la viande fût cuite (1).

Thomas Hériot dit que les vases de terre de différentes formes et grandeur que les femmes indigènes de la Virginie y font, sont si minces et si bien travaillés, que les plus habiles potiers, avec leur tour et leurs autres outils, ne les feraient pas meilleurs.

On a trouvé quelques-uns de ces pots en creusant à une grande profondeur. Celui qui est conservé à Shawneetown a été

(1) Kalm, tom. I, p. 345.

pris à 80 pieds au-dessous du sol ; il peut contenir environ 30 à 40 bouteilles (1).

Kalm rapporte que le naturaliste Bartram lui montra un pot de terre de fabrique indienne, parfaitement exécuté et bien conservé. Il n'y remarqua ni vernis ni couleur quelconque, mais l'extérieur en était chargé d'ornemens. M. Bartram lui fit voir aussi d'autres morceaux de vases brisés dont les Indiens se servaient autrefois. Ces derniers étaient faits de terre et de divers autres matériaux. Ceux qui provenaient d'Indiens qui auraient habité le long des côtes, contenaient des coquillages de limaçons et de moules broyés, et ceux qui avaient été trouvés plus au nord, se composaient d'un mélange de terre et de crystal réduit en poudre. On ignore la manière dont ces objets étaient confectionnés; mais il est évident qu'ils ne les faisaient pas beaucoup cuire, car ils étaient si mous qu'on pouvait les couper avec un couteau. La main-d'œuvre en paraissait bonne. Depuis l'arrivée des Européens, les Indiens leur ont toujours acheté les pots, les chaudières et les autres articles de vaisselle dont ils ont besoin, de sorte que cet art s'est entièrement perdu (2).

Ils n'avaient aucune connaissance du *verre*. On dit que le chef, à qui le Rhode-Island appartenait, vendit cette propriété aux Anglais pour une paire de lunettes.

Ils se servaient de coquillages et particulièrement de ceux du *clam* (*venus mercenaria*, L.) en guise de *monnaie*, qu'ils appelaient *wampum*. Ce fut même la monnaie courante du pays pendant quelques années, après l'arrivée des Suédois et des Hollandais sur les bords de la Delaware. Six grains de ces coquilles valaient un *stiver*.

Leurs *maisons* étaient généralement de forme circulaire ou

(1) *M. Schoolcraft's travels in the central portion of the Missisipi valley, New-York*, 1825.

(2) Kalm, tom. I, p. 257.

ronde, et avaient de dix à douze pas de circuit. Elles étaient construites de charpentes disposées en demi-cercle, sans symétrie, séparées les unes des autres et recouvertes de nattes de paille assez bien travaillées (1).

Les Indiens ne connaissaient pas l'art de dompter les *animaux sauvages*, et de les faire servir à leurs besoins. Le *chien* était leur seul animal domestique.

Leurs connaissances agricoles se bornaient à la culture du maïs, des fèves, des citrouilles, des melons d'eau et du tabac. Ils faisaient périr les arbres en enlevant l'écorce près de la racine ; lorsqu'ils étaient desséchés, ils y mettaient le feu, ainsi qu'aux mauvaises herbes et aux broussailles qui se trouvaient à la surface du sol ; après quoi ils grattaient la terre avec une espèce de herse en bois, et en formaient de petites couches, dans lesquelles ils semaient du grain. Ils arrachaient le maïs avec la main, le faisaient sécher au soleil, et creusaient ensuite des trous dans un endroit très-sec, sur le penchant d'un colline, les garnissaient de nattes, et y déposaient leurs récoltes. Lorsqu'ils voulaient s'en servir, ils broyaient le grain avec des pierres ou des pilons en bois, et en tiraient une farine assez grossière. Ils la faisaient ensuite bouillir, à l'aide de pierres rougies au feu, qu'ils jetaient dans de l'eau jusqu'à ce que l'ébullition eût lieu.

Quoique la vigne se trouvât partout dans un état sauvage, aux États-Unis, les naturels ignoraient l'art de faire le vin.

Les Iroquois avaient évidemment adopté les instrumens des Européens avant l'expédition dirigée contre eux par le général Sullivan, en 1779. La propreté de leurs villages et la culture de leurs champs et de leurs vergers firent l'admiration de ses troupes. Plusieurs de leurs maisons étaient construites en charpente, et leurs champs de blé avaient une étendue considérable. Dans cette expédition, on réduisit en cendres quarante de leurs villes, dont

(1) *Hakluyt*, *The Relation of the Voyage of Verrazano*, etc. Dieppe, 1524.

Genesée, la plus grande, contenait cent vingt-huit maisons ; l'on détruisit cent soixante mille boisseaux de leurs grains, et dans un seul de leurs vergers, on abattit, dit-on, mille cinq cents arbres fruitiers (1).

Les Indiens faisaient une espèce de pain avec la graine du soleil, et grillaient la viande et le poisson sur la braise ardente.

Ils fabriquaient leurs vêtemens et leurs couvertures avec des peaux de bison, d'ours, de castor, de raton laveur et de daim, cousues avec beaucoup d'art. Ils avaient soin que le poil ou la fourrure fût tournée dans le même sens, pour les rendre impénétrables à la pluie. Ils se servaient, pour raser la peau de ces animaux, d'une des grandes côtes du daim ou du bison.

Laudonnière rapporte qu'il a vu sur le lit du roi Ouade, qui habitait sur les bords de la rivière Belle, des couvertures brodées et surchargées de devises artistement travaillées, et garnies de franges de couleur écarlate. Ce roi fit remplir la pinasse de millet et de fèves, et donna pour présent à Laudonnière cinq couvertures en tapisserie.

Smith dit que plusieurs Virginiens portaient des manteaux en plumes de dindon, si artistement travaillés et si bien cousus, qu'on n'apercevait absolument que les plumes. Ils étaient aussi très-chauds et fort jolis.

Les Indiens faisaient des vêtemens et des couvertures avec des plumes d'oiseaux, qu'ils tissaient avec des fils ou une espèce de ficelle faite de l'écorce du chanvre sauvage ou de la ronce. Ils préféraient pour cet usage les plumes de l'oie ou du dindon sauvage (*Meleagris sylvestris*, V.).

Ils se servaient des mêmes matériaux pour faire leurs *happis*, ou bandes, à l'aide desquelles ils portaient leurs sacs ou tout autre fardeau.

(1) *Heriot's travels through the Canadas*, p. 316, *London*, 107.

Laudonnière parle d'une fête appelée *Toya*, à laquelle les Français, qui étaient restés au fort Charles, furent invités par le roi Audusta, et dans laquelle les Indiens, qui devaient y jouer un rôle, avaient le corps peint et orné d'un riche plumage de différentes couleurs. Il remarqua aussi, dans le palais du roi Ouade, sur la rivière Belle, des tapisseries en plumes de la hauteur d'une pique.

Dupratz, dans son Histoire de la Louisiane (chap. XV), dit que les femmes de ce pays se font des mantes, ou de plumes, ou d'écorce de mûrier tissue; que les *mantes de plumes* se font sur un métier semblable à celui sur lequel les perruquiers travaillent les cheveux : elles tressent les plumes de la même manière et les attachent sur de vieux filets à pêcher, ou sur de vieilles mantes d'écorce de mûrier; elles les mettent de la sorte tressées l'une sur l'autre, et de deux côtés.

Pour faire des *mantes d'écorce de mûrier*, elles coupent les jets ou pousses de cet arbre qui sortent après qu'on les a abattus, et qui ont 4 à 5 pieds de haut; elles en ôtent l'écorce et la font sécher au soleil; ensuite elles la battent pour en séparer la graisse et la mettent blanchir à la rosée; enfin elles la filent et en font un tissu croisé. Ces mantes sont très-blanches et très-propres. »

Les Indiens Choctaws font des couvertures, dit Adair (1), avec des plumes de dindons sauvages, et particulièrement avec celles du col et de la poitrine. Ils attachent les plumes par le tuyau, avec des fils de chanvre, ou avec de l'écorce de mûrier dont ils forment des ficelles suffisamment fines pour en faire une espèce de filet. Comme ces plumes sont longues et luisantes, les couvertures sont non-seulement très-chaudes, mais fort agréables à la vue (2).

(1) *Histoire de la Louisiane*. 3 *vol.* *in*-8°, Paris, 1758.

(2) *History of the American Indians*, *p*. 423, *in*-4°, *London*, 1775.

Lorsque les indigènes de l'île de Roanoke, sur la côte de Virginie, furent visités pour la première fois, en 1584, par les capitaines Philip. Amadas et Arthur Barlowe, qui y avaient été envoyés par sir Walter Raleigh, ils faisaient bouillir leur viande dans de grands pots de terre blanche, et proprement travaillés.

Leurs canots étaient faits d'un tronc d'arbre de pin ou de sapin. Ils ne se servaient d'aucun instrument tranchant pour les construire; ceux qu'ils possédaient étaient en petit nombre, et provenaient, ainsi que les capitaines de Raleigh l'apprirent des chefs, d'un vaisseau qui avait fait naufrage sur leur côte, vingt ans auparavant, et dont l'équipage avait péri (1).

Laudonnière s'était d'abord engagé à livrer au capitaine anglais John Hawkins, pour le navire qu'il lui avait fourni, une certaine quantité de provisions et *l'argent* qu'il avait recueilli dans son voyage; mais il s'y refusa ensuite, de crainte que la vue de ce métal ne donnât envie à la reine Élisabeth d'y envoyer une colonie, et que la France ne perdît possession du pays. A son retour en France, ce capitaine, dans sa réponse à l'accusation dirigée contre lui, dit que les Indiens avaient offert de le conduire aux montagnes d'Appalachy, où se trouvait le métal rouge qu'ils appelaient *Sieroa Pira*, et dont il avait montré un échantillon à l'affineur d'or du capitaine Ribault, qui le déclara de l'*or parfait.*

Le capitaine Gourgue, à son arrivée en Floride, reçut du roi Satourioua, en gage de sa fidélité, deux chaînes en grains d'argent qu'il portait au cou.

Objets en cuivre.

« Sous le 41[e] degré deux tiers de latitude, dit Verrazano, à environ cinquante lieues Est, d'une île triangulaire aussi étendue que celle de Rhodes, et à dix lieues de la terre ferme, qu'il appela *Claudia*, en l'honneur de la mère du roi François,

(1) *The first Voyage made to the coasts of America*, etc., in 1585, *Hakluyt*, vol. II, p. 246, *London*, 1600.

Verrazano remarqua, entre les mains des habitans de la côte, des *plaques de cuivre ouvré*, métal, dit-il, qu'ils estiment plus que l'or. Ils parurent se soucier fort peu des objets en fer et en acier que nous leur montrâmes. Ils s'informèrent seulement de la manière de les faire. Ils nous adressèrent les mêmes questions au sujet de nos verres qu'ils nous rendirent après les avoir considérés en riant. »

A cent cinquante lieues plus au nord de Verrajan, vingt-cinq de ces gens s'étant rendus à terre, furent assaillis à coups de flèches par les naturels, qui s'enfuirent dans les bois. Ils avaient pour la plupart des *grains de cuivre* pendus aux oreilles (1).

La belle sœur du roi Granganimeo se rendit à bord du navire des capitaines Amadas et Barlowe, avec sa fille et deux ou trois enfans. Elle portait aux oreilles des ornemens en perles, qui lui descendaient jusqu'à la ceinture. Les autres femmes, d'un rang tant soit peu élevé, avaient des pendans d'oreille en cuivre, et quelques-uns des enfans du frère du roi et des autres nobles, en portaient jusqu'à cinq ou six à chaque oreille. Celui-ci avait sur la tête une large plaque en or ou en cuivre; car, comme ces métaux étaient bruts, nous ne pûmes en distinguer la différence. Lorsque Granganimeo venait trafiquer avec nous, ceux de ses sujets qui comme lui ne portaient pas de plaques de cuivre rouge, n'osaient nous rien vendre. C'était là ce qui distinguait les nobles et les gouverneurs de provinces du reste du peuple (2).

Il paraît certain que les Hollandais, à leur arrivée à New-York, remarquèrent des pipes de *cuivre* entre les mains des Indiens, qui leur dirent avoir tiré ce métal du voisinage. En fouillant la mine de cuivre de Jersey, on remarqua plusieurs trous pratiqués dans la

(1) *The Relation of John de Verrazano of the land discovered by him in the name of his majesty written, in Dieppe, the 8 july, 1524, Hakluyt.*

(2) *The first Voyage made to the coasts of America*, etc., *in* 1585, *Hakluyt*, vol. II, p. 246, London, 1600.

montagne, et qui avaient évidemment servi à en extraire le minerai. On y découvrit même des outils dont les Indiens avaient dû faire usage pour cet objet.

Peut-être, dit Kalm, les Espagnols, après la découverte du Mexique, ont-ils visité cette côte? Peut-être encore que les anciens Normands s'y sont rendus avant l'expédition de Colomb (1).

On rencontre aussi des trous semblables dans les montagnes de la Pensylvanie et au-dessous de New-Castle, sur le bord de la mer. L'on est toujours sûr de trouver dans leur voisinage des morceaux de minerai de cuivre.

« Je trouvai, dit Laudonnière, entre les mains des sauvages de la Floride, une grande quantité d'or (2) et d'argent, qu'ils me dirent provenir de bâtimens qui s'étaient perdus sur leurs côtes. Ils trafiquaient entre eux de ces métaux, et ce qui me fait croire que je n'ai pas été induit en erreur à cet égard, c'est que les habitans des côtes voisines du cap, où les navires échouent le plus communément, possèdent une quantité d'argent plus considérable que ceux du nord. Néanmoins ils prétendent qu'il existe, dans les monts Appalachy, des mines de cuivre, que je crois plutôt d'or. »

Laudonnière rapporte qu'à son second voyage, le fils du *Paracouin Satourioua* lui fit présent d'un coin en argent. Dans un autre endroit, il se procura encore cinq ou six livres de ce métal.

(1) Champlain rapporte qu'il trouva dans un port de la baie Françoise, située à trois ou quatre lieues au N. du cap de Poitrincourt, une croix qui était fort vieille, toute couverte de mousse, et presque toute pourrie. Signe évident, dit-il, qu'autrefois il y avait là des Chrétiens. Voyage du sieur de Champlain, liv. I, chap. 16, édition de Paris, 1613.

(2) On a trouvé dans les comtés de Cabarrus et d'Anson dans la Caroline du Nord, des morceaux d'or dont plusieurs pèsent plus d'une livre. On en a déposé, en 1810, à la Monnaie des États-Unis, 1341 onces estimées 24.689 dollars

Le roi Molloua dit au capitaine Vasseur, que les vassaux du grand roi Olata portaient à la poitrine, aux bras, aux cuisses, aux jambes et au front, de grandes plaques d'or et d'argent.

Le capitaine Smith, dans sa Description de la Virginie, dit avoir vu, entre les mains des Tockwoghs, des haches, des couteaux et des morceaux de fer (1) et de cuivre qu'ils s'étaient sans doute procurés des Européens.

Selon le même, les Virginiens se parent de grains de cuivre; ils ont des morceaux de ce métal suspendus à leurs oreilles, et ils enterrent, avec leurs rois, les bracelets et les chaînes de cuivre qu'ils avaient coutume de porter.

Lorsque Donnacona était sur le point de s'embarquer pour la France, avec le capitaine Cartier, quelques-uns de ses sujets, qui arrivaient de la rivière de Saguenay, lui apportèrent trois paquets de peaux de castor et de loup-marin, et un *grand couteau de cuivre rouge.* Ils offrirent en même temps à Cartier une chaîne d'*ésurgny*, pour laquelle il leur donna en retour dix ou douze haches.

Lescarbot rapporte, dans l'Histoire de l'expédition de Dumont au Canada, qu'il fit voile de Port-Royal pour la mine de cuivre qui se trouve dans un rocher élevé, situé entre deux baies. Le métal tient à la pierre; il est pâle et aussi pur que celui qu'on appelle cuivre de *rosette.*

Cartier, lors de son second voyage, montra aux Indiens de Hochelaya ou de Montréal, du *cuivre rouge* qu'ils appelaient *caignetadze* dans leur langage, et qu'ils lui dirent venir de Saguenay.

Lorsqu'il fut de retour à ses vaisseaux, qui se trouvaient à Sainte-Croix, Donnacona et d'autres Indiens lui apprirent qu'il

(1) On a découvert, il y a quelques années, sur les bords de la Rivière Rouge dans la Louisiane, une masse de fer natif qui est maintenant déposée dans la collection de la société historique de New-York.

y avait, dans le pays de Saguenay, une grande quantité d'or et de cuivre rouge, et plusieurs villes peuplées, dont les habitans étaient vêtus comme les Français. Cartier jugea, par la route et la distance qu'on lui indiqua, que ce pays devait être la Floride.

Donnacona fit présent à Cartier de vingt-quatre chaînes d'*ésurgny*. C'était ce qu'il avait de plus précieux, et il l'estimait plus que l'or ou l'argent.

Le capitaine Gosnold, lors de son voyage au nord de la Virginie, en 1602, remarqua entre les mains des Indiens, qui résidaient près de l'île Élisabeth, une grande quantité de cuivre rouge très-foncé, et d'une autre espèce plus pâle. Tous ont des chaînes, des pendans d'oreille ou des colliers de ce métal. Ils s'en servent aussi pour armer leurs flèches. Leurs chaînes se composent de plusieurs morceaux, chacun de la grosseur d'un de nos roseaux et de la longueur d'un doigt; ils en portent dix ou douze passés dans une ficelle autour du cou. Leurs colliers, qu'ils mettent en bandoulière, consistent en morceaux de même métal, mais moins longs, plus fins et plus soigneusement travaillés. Il en faut quatre cents pour faire un de ces colliers, qui sont ordinairement de la largeur de la main. Outre ces objets, ils ont encore des vases à boire en cuivre, de la forme d'un crâne, et des plaques minces de ce métal (1).

Dans son Tableau des îles et territoires de S. M. en Amérique, publié à Londres, en 1687, Blome dit, en parlant des naturels de la Virginie, que le trésor de l'empereur Powhaton se composait de pelleteries, de cuivre, de perles, etc.; que la reine d'Apometica portait un ornement, en forme de diadême, monté avec une infinité de petits os blancs; qu'elle avait des grains de cuivre aux oreilles, et une chaîne de même métal, qui lui faisait six fois le tour du cou.

(1) *Purchas' Pilgrims*, vol. IV, liv. 8, chap. II.

Samuel Champlain, dans son voyage au Canada, en 1603, remarqua des bracelets de cuivre chez les Algonquins, qui lui dirent les tenir des Iroquois; ils lui apprirent aussi qu'il existait une mine de cuivre très-riche vers le nord. Prévost de Saint-Malo, que les Indiens conduisirent à cette mine, dit qu'elle se trouve dans une haute montagne qui s'élève au-dessus de la mer; et qu'à sa base, à marée basse, on rencontre du métal en assez grande quantité. Cette montagne est située un peu au-dessus du 44ᵉ deg., à cinq ou six lieues de la côte méridionale, au fond d'une vaste baie, dans laquelle débouchent trois rivières, près de l'île Saint-Jean.

Les Indiens lui donnèrent aussi connaissance d'une mine de cuivre qui se trouvait dans un lac d'environ vingt milles de circuit, à l'extrémité de la grande baie d'Hété.

A l'arrivée de quelques colons anglais, dans la Virginie, le 5 mai 1606, le Werowance de Rappahanna, qui se présenta sur le rivage pour les recevoir, portait une plaque de cuivre sur le côté de la tête (1).

Sir Richard Grenvil, dans son Histoire des curiosités du pays de Virginie, rapporte, sur l'autorité des naturels de Roaneak, qu'il existe, dans la contrée de *Chaunis Temoatan*, avec laquelle les Mangoaks trafiquaient par le canal de la rivière Moratoc, un minéral appelé *wassador* (c'est le nom qu'ils donnent à tous les métaux), de la couleur de notre cuivre, mais moins dur et plus pâle; qu'ils tiraient ce métal du lit de la rivière, en un endroit où elle était bordée de collines et de rochers, au moyen d'une peau adaptée autour d'un vase creux; que lorsqu'ils le faisaient ensuite fondre au feu, il produisait deux tiers du minerai; et que les Mangoaks, qui habitaient à vingt journées de l'endroit où il se trouvait, en avaient des plaques dans leurs maisons. Ce fait fut confirmé à Grenvil, par plusieurs Indiens, et surtout par

(1) *Purchas' Pilgrims*, vol. IV, liv. 9, chap. 2.

Skiko, fils du roi de Chawanook, qui avait été prisonnier chez les Mangoaks (1).

Hériot place au nombre des marchandises de la Virginie les plaques de cuivre qu'il avait trouvées chez les habitans des deux villes, situées à 150 milles de la mer. Ceux-ci lui dirent les tenir d'un peuple qui habitait plus au nord, et où l'on recueillait des grains de métal qu'il prit pour de l'argent. Ce qui me confirma dans cette opinion, dit Hériot, c'est qu'à ma première arrivée dans le pays, je vis deux morceaux d'argent assez grossièrement travaillés, suspendus aux oreilles d'un Wiroan, ou seigneur, qui résidait à plus de 80 milles de l'endroit où nous nous trouvions (2).

Sur la côte méridionale du lac supérieur et sur les bords de quelques-uns de ses affluens, on a trouvé des masses de cuivre si pur et si ductile qu'il prend aisément toutes les formes. On en a séparé, au moyen d'un ciseau, des morceaux pesant plusieurs livres. Long-temps avant la découverte de ce métal par les Anglais et les Américains, les Indiens avaient usage d'en faire des cuillers et des bracelets. Charlevoix raconte que les grosses pièces de ce métal presque tout pur qui se présentèrent à leur vue à la retraite des eaux, étaient, pour les naturels, l'objet d'un culte superstitieux.

En 1766, le voyageur anglais Henry trouva vers l'endroit où l'Ontonago se jette dans le lac supérieur (lat. 46° 52') un bloc de cuivre qu'il estima du poids de cinq tonneaux, et dont il sépara avec une hache, un morceau d'environ cent livres. Je possède une cuiller de ce métal, faconnée seulement avec un marteau, et que je dois à l'amitié du docteur Eustis, autrefois ministre des États-

(1) *An account of the particularities of the employments of the English men left in Virginia*, *by sir Richard Grenvil*, *Hakluyt's Voyages*, vol. III, p. 258.

(2) *A brief and true report of the new found land of Virginia*, *of the commodities there found*, etc., *by Thomas Heriot*, *servant to sir Walter Raleigh*, *and*

Unis à la Haye. Il est bien démontré que le cuivre natif se trouve dans toute l'étendue du pays, depuis le lac supérieur jusqu'à l'embouchure de la rivière appelée *Mine de cuivre* dans l'Océan glacé. Le voyageur Hearne a remarqué que les Esquimaux, et les autres Indiens qui habitent les bords de cette rivière, possèdent beaucoup de couteaux, de haches, et d'ornemens de ce métal. Avec du feu et deux pierres, ils lui donnent la forme qu'ils veulent (1).

Prétendue affinité des langues indiennes avec celles de divers peuples.

Nous avons examiné attentivement les différens vocabulaires des Indiens de l'Amérique septentrionale, sans y découvrir la moindre analogie avec les langues d'Europe. On y trouve, il est vrai, de la conformité entre plusieurs mots, par rapport au son et même à la signification; mais il est à présumer qu'ils y auront été introduits par les premiers missionnaires ou navigateurs qui ont visité le pays.

Penn, dans sa Description des Indiens de la Pensylvanie, dit que *anna* signifie, dans leur langue, *mère; issimus*, frère; *usque oret*, très-bon; *it ab*, bien vous soit.

Grotius, dans sa Dissertation sur l'origine des peuples de l'Amérique, prétend que les Américains sont descendus des Allemands, parce qu'ils ont beaucoup de mots qui finissent en *lan*, et que *land* est un mot allemand; et il conclut, de ce que *Alacardes* est le nom d'un peuple de l'Amérique, qu'il est d'origine lombarde.

Le père Lafiteau a trouvé chez les Hurons et les Iroquois beaucoup de noms dérivés du grec ancien, des mots scythes, et même

member of the colony, Hakluyt's Voyages, vol. III, p. 269.

(1) *A journey from Prince of Wales fort in Hudson's Bay to the northern ocean, by Samuel Hearne*, p. 175, *London*, 1795.

des termes russes, tels que *Orega*, nom d'un lac de Moscovie, qui signifie eau en iroquois.

Feu le professeur Barton a publié des Vocabulaires comparatifs, par lesquels il prétend avoir prouvé que les Américains et plusieurs autres nations de l'Asie et de l'Europe ont une origine commune.

Dans le cours de mes recherches, sur le langage des Américains, dit cet auteur, j'ai trouvé des analogies frappantes entre certains mots asiatiques, américains et anglais.

Par exemple : *tinder*, mot dérivé du saxon, qui signifie en anglais *mèche*, *amorce*, ressemble à celui de *tendeu*, que les Delawares emploient pour exprimer le feu. Les Indiens Pampticoghs disent *tinda;* les *Sankikani*, *tinteywe*, pour représenter la même chose, et les Nanticokes, *tind*, qui correspond au verbe anglais, *kindle*, allumer.

Les Naudowesses, ou Sioux, nomment le feu, *paahtah*, mot qui ressemble assez au mot anglais *peat*, tourbe. Le docteur Barton remarque que le langage de cette tribu abonde en mots finois.

Les Miamis appellent une vallée (en anglais, *valley*) *walaich-kach-ki-kai.*

Les Cherokees nomment la pluie *kaska*, mot qui ressemble à cascade.

Pappooz et *Papoos*, qui, dans le dialecte des Narragansets et des Piankashaws, veulent dire *enfant*, ressemblent au mot français *poupée*. Les Kottowis de Sibérie se servent du mot *poop*, et les habitans des îles Kouriles, de *poompa*, pour signifier un enfant.

Les Delawares appellent du pain, *pane*, et un chien, *moëcanneu* ou *mekanne*.

Les Senecas appellent une tasse, *canista*, qui correspond au mot anglais *canister* ou au mot latin *canistrum*.

Chez les Tuscaroras et les Oneidas, *oak*, qui signifie en anglais, *chêne*, veut dire *orme*.

Dans la langue curde, *pak* signifie feuille; dans celle des Delawares, ce mot s'exprime par *wunipak*, ou *wunipachquall;* dans le dialecte mïnsi, par *wanipachquall*, et dans celui des Mahicannis, par *wauneépockq*.

M. Barton cite une infinité d'autres exemples, et il conclut que ces analogies ne sont dues ni au hasard, ni aux relations qui ont existé entre les peuples des deux hémisphères, depuis la découverte de l'Amérique (1).

Reland a démontré qu'il existait de l'affinité, quant au son et à la signification, entre des mots américains et hébreux, sabins et éthiopiens, malais et belges, et même entre le grec et la langue africaine en usage près du cap de Bonne-Espérance; par exemple *kahou*, *sede*, en grec καθου, et *boe*, *bos*, βους. Mais, ajoute-t-il, doit-on en conclure que le sabin soit dérivé de l'éthiopien, le malais du belge, et l'africain du grec (2)?

Pour qu'il y ait conformité entre deux langues, il faut qu'elle se trouve entre des mots communs, comme ceux de nombre, de soleil, lune, terre, eau, vent, tonnerre, manger, boire, bon, mauvais, les noms de parties du corps et d'animaux, etc.; car en supposant que ces mots aient subi un grand changement sous le rapport de la prononciation, il existerait néanmoins assez de res-

(1) *American philosophical transactions*, vol. VI, art. 28, *Philadelphia*, 1804. Remarques sur l'étymologie de certains mots anglais et de leur affinité avec d'autres mots de différentes langues européennes, asiatiques et américaines (indiennes), contenus dans une lettre du docteur Barton au docteur Beddoes. — L'auteur a puisé la plupart des mots asiatiques et autres dans les *Vocabularia comparativa* de Pallas.

(2) *Reland de linguis Americanis*, dissert. XII, § 3. « *Nec enim sufficit, ut una lingua ex aliâ orta dicatur, voces quasdam inter se convenire uti quidam sibi imaginati fuerunt.* »

semblance pour en faire découvrir l'origine. L'abbé Dubos a dit avec raison que les langues mères, qui ont été formées par la nature, sont plus énergiques que celles qui en sont dérivées (1). Cette énergie se remarque principalement dans les langues des différentes nations indiennes de l'Amérique, lesquelles sont si distinctes et si variées, qu'on peut affirmer sans crainte que la population de ce continent ne provient pas d'un seul peuple, mais de plusieurs qui sont venus s'y établir à des époques différentes. Il paraîtrait aussi que les Indiens s'attachent avec le plus grand soin à conserver à leurs langues une prononciation correcte : ce qui détruirait l'assertion de Reland, « qu'elles éprouvent de fréquens changemens (2). »

« Il paraît très-probable, dit Loskiel, que les langues delaware et iroquoise, sont principalement parlées dans les parties connues de l'Amérique septentrionale, la terre de Labrador exceptée, et que toutes les autres sont des dialectes dérivés de ces deux langues primitives. Du moins, nos missionnaires, qui donnaient une attention particulière à cet objet, n'ont-ils jamais rencontré d'idiome qui n'eût aucun rapport avec l'un ou l'autre de ces langages (3). »

« Dans cette étendue de pays, dit Charlevoix, qu'on appelle proprement la Nouvelle-France, qui n'a de borne au nord que la baie de Hudson, qui n'en a point d'autre à l'est que la mer, les

(1) Dans son Histoire de la peinture et de la poésie.

(2) « *At miserrimæ nationes Americanæ pro notis literarum pictas tabellas et hieroglyphica retinuerunt; atque ita voces ipsæ, non secus ac ipsa saxa et lapides, temporis injuriam patiuntur, et modò in hac modò in aliâ literâ mutationem subeunt.* » Et il leur applique ce que Lucain (lib. III) a dit des Égyptiens :

Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat, et saxis tantum volucresque feræque
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.

(3) *Hist. of the mission of the united Brethren among the Indians of North America*, part. I, chap. 2, in-8°, London, 1794.

colonies anglaises au sud, la Louisiane au sud-est et les terres des Espagnols à l'ouest; dans toute cette étendue, dis-je, il n'y a que trois langues mères, dont toutes les autres sont dérivées. Ces langues sont la sioux, l'algonquine et la huronne. Nous connaissons peu les peuples qui appartiennent à la première, et personne ne sait jusqu'où elle s'étend (1).

« Non-seulement, dit Lafiteau, les langues américaines n'ont point d'analogie avec la langue hébraïque, avec les langues orientales, avec la grecque et la latine, ni avec les autres langues qui passent pour savantes, mais elles n'en ont pas non plus avec les langues vivantes de l'Europe, et les autres qui nous sont connues, si l'on en excepte celle des esquimaux, qui approche fort, dit-on, de celle des basques. — Toutes les langues des peuples qui habitent l'Amérique septentrionale, si l'on en excepte les Sioux et quelques autres qui ne nous sont pas assez connus et qui sont au-delà du Missisipi, se rapportent à deux langues mères, savoir, l'algonquine et la huronne. Celles-ci se soudivisent en autant de dialectes qu'il y a de nations particulières. Quoiqu'il n'y ait guère plus de vrais Algonquins que les Iroquois, la langue algonquine est cependant la plus répandue, et se parle par le plus grand nombre des nations, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au Missisipi. » « La langue huronne était autrefois très-étendue; le Père Brebeuf comptait environ trente mille vrais Hurons; il y avait, outre cela, douze nations sédentaires et nombreuses, qui parlaient leur langue. La plupart de ces nations ne subsistent plus : les Iroquois les ont détruites. Les cinq nations iroquoises possèdent autant de dialectes différens de la langue huronne, qui s'éloignent entre eux à peu près autant que le français, l'espagnol et l'italien, les uns plus, et les autres moins, à raison de leur situation. Les langues huronne et iro-

(1) Charlevoix, Hist. de la Nouvelle-France, tom. III, onzième lettre, in-4°, Paris, 1744.

quoise n'ont proprement que des verbes qui en composent tout le fonds, de sorte que tout se conjugue et que rien ne se décline; mais dans ces verbes, il se trouve un artifice admirable qui supplée à tout le reste, et c'est cet artifice qui fait toute l'économie de ces langues, lesquelles ont leurs beautés comme les nôtres. Mais comme il n'y a point de langue parfaite, avec leur régularité, elles ont aussi leurs irrégularités, qui les rendent difficiles et épineuses (1). »

M. Hériot remarque, dans ses « Observations sur les mœurs et les coutumes des Indiens de l'Amérique, » que tous les dialectes des naturels de l'Amérique septentrionale, à l'exception de ceux des Sioux et de quelques autres qui habitent à l'O. du Missisipi, ont de l'affinité avec les langues huronne et algonquine, lesquelles sont subdivisées en autant de dialectes qu'il y a de nations distinctes. Quoiqu'il ne reste aujourd'hui qu'un fort petit nombre d'individus de ces tribus que l'usage immodéré des liqueurs fortes, la petite vérole et les guerres qu'elles ont à soutenir contre les Iroquois, ont presque anéanties, leurs langues leur ont survécu et sont encore d'un usage général. Les cinq nations des Iroquois parlent cinq dialectes différens, dérivés du huron, et qui ont entre eux aussi peu d'analogie que le français, l'espagnol et l'italien. Dans le langage huron, tous les mots changent de terminaison, et néanmoins il est facile de distinguer les pronoms, les verbes, les substantifs, les adjectifs et les adverbes. Les verbes simples ont une double conjugaison : l'une absolue, l'autre réciproque. Il n'y a que deux genres, le noble et l'ignoble. Quant aux nombres et aux temps, l'on y trouve la même différence qu'en grec. Par exemple, dans le récit d'un voyage, on se sert d'expressions différentes, suivant qu'il a été exécuté sur terre ou sur mer. L'on répète les verbes actifs devant chaque mot qu'ils gouvernent. Le verbe *manger*

(1) Lafiteau, de la langue, et des mœurs des sauvages, tom. II, Paris, 1724.

change suivant la nourriture dont on veut parler. Le verbe varie également selon qu'il se rapporte à des objets animés ou inanimés; ainsi par exemple, pour dire qu'on a vu un homme, un arbre ou une pierre, il faut l'expliquer par des verbes différens; ou, quand une personne se sert d'un objet qui lui appartient, elle ne doit pas faire usage de l'expression qu'elle emploierait pour signifier la même chose, si elle l'avait emprunté à un autre (1).

D'après toutes les recherches faites jusqu'aujourd'hui, soit par les missionnaires, soit par les voyageurs, soit par différens auteurs sur les langues de l'Amérique du nord, il y en a trois qui sont radicales ou primitives, sans y comprendre la karalite, ou langue des Esquimaux. Ces langues sont : 1° La *lenape*, ou *delaware;* 2° l'*iroquoise;* 3° la *floridienne.*

La langue des Lenapes est la plus répandue de toutes celles que l'on parle à l'est du Mississipi; elle domine dans les régions du Canada et depuis la côte de Labrador, jusqu'au confluent de l'Albany avec la baie de Hudson et jusqu'au Lac des Bois. C'est la langue de tous les naturels de ces vastes régions, excepté de ceux qui sont d'origine iroquoise et qui sont beaucoup moins nombreux. Ceux qui parlent le lenapé, sont : 1° les *Miamis* ou *Twightwees;* 2° les *Potowatomies;* 3° les *Missisangees;* 4° les *Kickapoos*, nation qui habitait autrefois l'intérieur du pays entre le Mississipi et les grands lacs, et dont il y a encore des restes; 5° les *Shawanos* anciennement établis sur la rivière Savannah, et maintenant associés avec les *Creeks;* 6° les *Nanticokes* et les *Canais*, *Kanowas* ou *Kanhaways* et autres qui habitaient jadis le Maryland, la Virginie ou la Caroline. — La langue des *Abenakis* était celle des peuplades qui résidaient autrefois dans la nouvelle Ecosse et l'état actuel du Maine, savoir : les *Abenakis*, les *Micmacs*, les *Canibas*, les *Openangos*, les *Soccokis*, les *Etchemins* et les *Souriquois*. Les *Algonquins*, les *Knisteneaux* et les *Chippeways* parlent

(1) Hériot, p 575.

des dialectes de cette même langue, qui, selon Carver, est aussi estimée parmi les sauvages, que le grec et le latin le sont en Europe (1).

La langue iroquoise est celle des six nations du même nom, savoir : les *Wyandots* ou *Hurons*, les *Naudowessies*, les *Assiniboils*, et autres peuplades qui habitent le pays au-delà du Saint-Laurent.

Sous le nom de langue floridienne, on comprend celle des *Creeks* ou *Muskohgees*, des *Chickesaws*, des *Choctaws*, des *Pascagoulas*, des *Cherokees*, des *Seminoles* et d'autres dans les états-méridionaux, y compris la Floride.

M. Duponceau a démontré, dans son intéressante correspondance avec feu M. Heckewelder, que les langues indiennes d'Amérique sont très-compliquées, mais régulières et philosophiques; qu'elles expriment beaucoup d'idées à la fois, par des inflexions, des terminaisons et par la formation des mots; que le type des langues qu'il nomme *polysynthétique* ou *syntactique*, domine depuis le Groënland jusqu'au cap Horn; enfin qu'on ne trouve point de langues semblables, parmi celles de l'ancien monde (2).

Cet estimable auteur a fait connaître, d'après un vocabulaire de la langue des Osages, qui lui a été communiqué par le docteur Murray, de Louisville, que la langue de ce peuple est un dialecte des Iroquois. « Au moyen de ce vocabulaire, dit-il, nous avons acquis la connaissance de l'extension des nations indiennes d'origine iroquoise, qui, il y a peu de temps, étaient encore regardées

(1) Heckewelder observe que c'est à tort que Carver a appelé cet idiôme le chippeway; et que le P. Charlevoix, qui parle aussi de l'universalité de la même langue, commet une erreur semblable en attribuant son origine aux Algonquins.

(2) Correspondance en 26 lettres et un vocabulaire des langues des Indiens d'Amérique. Voir *Transactions of the historical and literary committee of the American philosophical society*, Ier vol., *Philadelphia*, in-8°, 1819.

comme bornées au voisinage des grands lacs, et qu'on peut assurer s'étendre même jusqu'aux bords du Missouri (1). »

Traditions des Indiens concernant leur origine.

Suivant leurs traditions les Indiens sont venus de l'ouest, le long du Mississipi, et sont arrivés graduellement jusqu'à l'est.

Quand on demande aux Indiens de la Caroline d'où leurs premiers pères tirent leur origine, ils montrent le côté de l'ouest, et disent qu'ils sont venus du lieu où le soleil se couche (2).

Les Natchez disent qu'avant de se fixer dans le pays, à l'est du Mississipi, ils avaient demeuré au S. O., au-dessus du soleil (3).

Les Muskohgees ou Creeks, arrivèrent sur les bords du Mississipi, vers le temps de l'expédition de Soto dans les Florides. Ils avaient déjà connaissance d'une race d'hommes qui différaient d'eux par la couleur, dont le corps était couvert de poils, et qui tenaient dans leurs mains le tonnerre et les éclairs (4).

Les Chickesaws informèrent le docteur Barton qu'ils avaient d'abord résidé à l'ouest du Mississipi, et qu'ils avaient abandonné ce pays sur la foi d'un songe qui leur recommanda d'en chercher un autre du côté où le soleil se lève.

Les six nations l'assurèrent aussi qu'elles étaient venues de l'ouest au sud-ouest, et les Mahicamis, que leurs ancêtres avaient descendu le grand fleuve ou le Mississipi.

Roger Williams, qui a fait une étude particulière de ce sujet, dit que le S. O., ou *Sawania*, est un grand sujet de conversation chez les habitans de la Nouvelle Angleterre, et figure dans leurs traditions. Ils disent qu'au S. O. se trouvent la cour de leur grand dieu, *Cawtantouwit*, et les âmes de leurs aïeux qu'ils iront re-

(1) *Heckewelder's Hist. account*, suppl., p. 37.

(2) *Lawson's History of Carolina*, p. 170, *London*, 1718.

(3) Dupratz, Hist. de la Louisiane, Paris, 1758.

(4) *New views of the origin of the tribes and nations of America*, p. 47, in-8°, *Philadelphia*, 1798.

joindre après leur mort; que leurs maïs et leurs fèves proviennent du champ de leur dieu, *Cawtantowwit* (1).

Le révérend George-Henry Loskiel, que sa longue résidence parmi les Indiens, et sa mission religieuse mirent à même de les bien connaître, s'exprime ainsi sur leur compte: Qu'on ne s'attende pas, dit-il, à trouver les arts et les sciences chez ces sauvages, ni même aucune disposition à les étudier. Non-seulement ils ne savent ni lire, ni écrire, mais il est très-difficile de leur en donner même une idée. Comme leur histoire repose entièrement sur la tradition, il s'ensuit naturellement qu'au lieu d'une nomenclature exacte des faits, on ne recueille que des fables sur leurs ancêtres et leur origine. Par exemple, les Iroquois prétendent que les Indiens vécurent autrefois sous terre; mais qu'ayant appris qu'il existait un beau pays au-dessus d'eux, ils quittèrent leurs habitations souterraines, pour s'établir à la surface du sol. Les Delawares croient que les Américains descendent d'hommes qui habitent le ciel; qu'une femme grosse, ayant été répudiée par son mari, fut précipitée sur la terre, où elle mit au monde deux jumeaux, et que c'est ainsi que l'univers a été peuplé. Les Nanticokes disent que sept Indiens se trouvèrent tout à coup assis sur le bord de la mer, sans savoir d'où ils venaient, ni s'ils avaient été créés en cet endroit, ou s'ils arrivaient de quelque pays situé par-delà des mers, et que c'est par eux que le pays a été peuplé. D'autres affirment que les premiers Indiens tirent leur origine de la mer. Quelque ridicules que soient ces traditions, ajoute Loskiel, elles tendent du moins à faire croire que ces peuples sont venus d'un autre pays (2).

Les *hiéroglyphures* se composent de figures caractéristiques, qu'on trouve plus souvent peintes sur les arbres que taillées dans la

(1) *Williams' Key into the language of America.*

(2) *History of the mission of the united Brethren among the Indians of North America; by George Henry Loskiel*, chap. II, *London*, 1794.

pierre. Elles sont destinées à prémunir contre les dangers, à indiquer des lieux de sûreté, à empêcher le voyageur de s'égarer, à retracer un événement mémorable, ou à perpétuer le souvenir des actions et des hauts faits de leurs guerriers, et elles leur sont aussi intelligibles que l'histoire l'est pour nous. Ils choisissent généralement pour cet objet un grand arbre dans toute sa croissance, qui s'élève au sommet d'une éminence. Ils en ôtent l'écorce d'un côté, grattent le bois jusqu'à ce qu'il soit devenu blanc et uni, et y dessinent alors, avec du charbon, les figures qu'ils désirent représenter, et qui peuvent s'y conserver environ une cinquantaine d'années (1).

Il paraît certain que les indigènes de l'Amérique ne plaçaient point d'inscriptions sur leurs pierres tumulaires; on n'en a du moins trouvé aucune sur les pierres qui ont été découvertes jusqu'à ce jour. Des ouvriers qui creusaient une cave dans le New-Jersey, au mois d'avril 1744, découvrirent une grande pierre, semblable à une pierre tumulaire, qu'ils parvinrent à enlever avec beaucoup de peine; et à quatre pieds au-dessous, ils trouvèrent une quantité considérable d'ossemens humains et un gâteau de maïs. Ce dernier était intact, et plusieurs personnes y goûtèrent par curiosité. On en conclut que ce devait être le tombeau d'un individu de distinction, attendu que ces sauvages ont coutume d'enterrer, avec leurs morts, de la viande et d'autres choses qu'ils aimaient. La pierre avait huit pieds de longueur sur quatre pieds et quelques pouces dans sa plus grande largeur, quinze pouces d'épaisseur à une extrémité, et douze seulement à l'autre. Cette pierre, qui ressemblait à celles qu'on trouve dans le voisinage, ne portait ni lettres, ni caractères quelconques (2).

D'après les savantes recherches du docteur Jarvis, il semble prouvé que toutes les nations éparses, depuis la baie d'Hudson jusqu'aux Indes orientales, quoique inconnues les unes aux

(1) Loskiel, chap. II.

(2) *Kalm's Travels*, vol. I, p. 109.

autres, et parlant des langages très-différens, n'avaient qu'une seule et même religion. Ils adoraient le grand être, créateur, conservateur et dispensateur de toutes choses, et assuraient qu'il prend plaisir à se communiquer d'une manière divine et mystérieuse à certaines âmes choisies; mais ils ne se permettaient pas de le représenter sous aucune forme. Ils reconnaissaient aussi des génies tutélaires, auxquels ils rendaient un culte inférieur, et dont ils faisaient des images. Ils croyaient que l'âme est immortelle, et qu'après la mort elle reçoit les récompenses ou les châtimens qu'elle a mérités pendant son union avec le corps (1).

En résumant ce qui vient d'être dit sur ces anciennes ruines, on peut conclure que toute la vallée de l'Ohio, depuis le pays des Illinois jusqu'au Mexique, a été habitée par un peuple très-différent de tous ceux qui l'occupaient à l'époque de sa découverte par les colons français du Canada et de la Louisiane. Il n'existe pas le moindre vestige de ces travaux sur la côte située à l'est de la grande chaîne de montagnes Alleghany.

Plusieurs de ces ouvrages ont été évidemment construits pour servir de défense; mais il en est d'autres, d'une dimension considérable, qui n'ont pu être destinés à cet usage, puisque les terrasses sont en dehors et le fossé en dedans. Ces constructions se trouvent placées près de rivières sujettes à se déborder : les fossés ont dû être creusés pour réunir les eaux et empêcher que l'intérieur de l'enclos n'en fût inondé. Il est probable que ces enclos étaient un lieu de sûreté, où l'on retirait les femmes, les enfans et les provisions de tout genre, lorsqu'on craignait d'être attaqué par l'ennemi (2).

Tout ce qui concerne l'origine, la durée et l'extinction des

(1) *Discourse on the religion of the Indian tribes of north America*, etc., *by doctor Jarvis*, New-York, 1820.

(2) Cette idée m'a été suggérée par M. Robinson, habile ingénieur de la Virginie, qui a lui-même examiné ces monumens.

anciens habitans de l'Ohio et du Mississipi, est enveloppé du plus impénétrable mystère. Les seules preuves qui restent de leur existence et de leurs progrès dans les arts, sont les tertres, les fortifications et quelques objets qu'on y a trouvés. On voit qu'ils ont été plus civilisés qu'aucuns des peuples Indiens qui existaient lors de la découverte de ce pays par les Européens (1).

Cette civilisation était cependant peu avancée si on la compare à celle des anciens habitans de Palenquè. Les ruines qu'on vient de découvrir dans ce dernier pays, prouvent que ses monumens pouvaient rivaliser avec ceux des plus grandes villes de l'Europe. Les plans d'architecture et les dessins des bas reliefs, presque tous hiéroglyphiques, ont été tracés par une main très-habile, et annoncent que ce peuple était parvenu à un grand développement des facultés intellectuelles.

Comme la ligne des fortifications et des tertres se trouve tracée depuis le Mexique jusqu'aux grands lacs des Etats-Unis, on pourrait supposer que les anciens peuples de l'Ohio étaient une colonie de Palenquè, placée dans cet espace pour la facilité des conquêtes et du commerce.

Cette question pourrait être résolue, si un naturaliste habile prenait la peine d'examiner les crânes des squelettes trouvés dans les tertres de la vallée de l'Ohio, et de les comparer aux figures palenquiennes, dont la tête pointue et la physionomie diffèrent de celles de tous les peuples connus.

Nous avons déjà hasardé l'opinion que ces contrées furent peuplées par des hommes venus du nord-ouest, qui trouvèrent la vallée du Mexique déjà occupée par d'autres nations, se rendirent dans celle de l'Ohio, par un des grands affluens du Mississipi, en prirent possession, et adoptèrent le système de défense en usage dans leur pays natal; mais leurs retranchemens étaient un bien

(1) On sait que les Choctaws et les Cherokees, actuellement enclavés au milieu des blancs, ont des cabanes bien construites et s'adonnent à l'agriculture.

faible obstacle pour les guerriers Iroquois, Hurons et autres, qui leur opposèrent des forts construits en troncs d'arbres, au milieu des marais, ou sur des chaînes de montagnes ou des hauteurs inaccessibles (1).

Il n'est guère probable que ces peuples aient abandonné leur patrie, comme autrefois les Goths et les Vandales, faute de moyens de subsistance, attendu que la vallée de l'Ohio est la plus fertile des États-Unis.

Les habitations de ces peuples ont dû être généralement en bois, ou peut-être habitaient-ils sous des tentes; car autrement on trouverait quelques débris de leurs demeures épars çà et là dans le pays.

On attribue généralement ces ouvrages des bords de l'Ohio à une colonie Galloise qu'on suppose avoir été chassée vers les sources du Missouri ; mais il ne reste aucune trace d'une telle peuplade parmi celles qui habitent cette partie de l'Amérique.

Le docteur Cabrera (2) prétend que, dans les temps les plus reculés, il a existé une communication entre l'Afrique et l'Amérique, dont les premiers habitans vinrent de Tripoli, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, avancèrent ensuite vers le nord, et peuplèrent successivement le pays borné par le golfe du Mexique et les îles environnantes. Il ajoute que les Carthaginois y envoyèrent une colonie avant la première guerre punique.

On n'a point fait de découvertes plus étonnantes en Amérique que celle des anciens monumens de Palenquè. Cachés pendant tant de siècles dans d'épaisses forêts, et totalement inconnus jusqu'ici aux philosophes et aux antiquaires, ils sont dignes de toute leur attention. Ils prouvent que ce continent, appelé le *nouveau*

(1) *Bulletin de la Société de Géographie*, vol. I, pag. 282, Paris, 1823. Voir à ce sujet l'intéressant Mémoire de M. Bresson, secrétaire de l'ambassade française, aux États-Unis.

(2) Voir l'exposé des recherches du docteur Cabrera sur l'histoire des Américains, ci-dessus, page 180.

monde, est peuplé beaucoup plus anciennement qu'on ne le croit, puisqu'il renferme dans son sein tant de vestiges d'art, sur lesquels la tradition même du pays reste muette, et qui appartiennent peut-être à une époque plus ancienne que celle où les annales des peuples de l'Europe commencent à s'appuyer sur des preuves historiques.

NOTE A.

Page 384. On rencontre des *tumuli* en France, en Allemagne, mais particulièrement dans les pays du nord de l'Europe.

L'historien danois, Olaus Wormius, rapporte que tous ceux qui périssaient autrefois dans les combats étaient réunis ensemble dans un monceau qu'on appelait *valcaster*, et qu'on les couvrait de terre jusqu'à une hauteur considérable. « Nos ancêtres, ajoute-t-il, n'enterraient pas seulement dans des tombeaux les restes des morts; ils y plaçaient aussi des lances et des armes, de l'or, de l'argent, et divers autres objets précieux. Ils brûlaient les corps et recueillaient les cendres dans des urnes, qu'ils mettaient au milieu d'un cercle entouré de grandes pierres, surmontées au sommet d'une autre plus large. Ils recouvraient ensuite le tout de terre et de sable, jusqu'à ce qu'ils eussent élevé une espèce d'éminence qu'ils garnissaient de gazon, ce qui formait un point de vue fort agréable (1). »

On trouve aussi un grand nombre de ces *tumuli*, ou monticules de terre, de forme conique, dans presque toutes les parties de l'empire russe. Le voyageur Pallas, et le professeur anglais Clarke en ont donné la description.

M. Le Chevalier remarque, dans son ouvrage sur la Troade (lequel est devenu classique), que les monumens, connus sous le nom de *tumuli*, qu'on trouve dans tous les pays, remontent à la plus haute antiquité. Ils ont différens noms, et sont construits de différentes manières, suivant les lieux où ils sont situés. Ils renferment des personnages d'une plus ou moins grande importance, mais leur destination primitive a toujours été de couvrir et de protéger les cendres des morts, quoique on les ait quelquefois employés à d'autres usages. « Les Grecs les appelaient χυτηγαια, γεωλοφος, γηλοφοι, monceaux de terre. Dans certains lieux de la Basse-Egypte, on les appelait *tuph*, *taphitis*, *tapé*; et ce dernier nom s'est conservé parmi les Turcs, pour désigner les mêmes monumens (2). »

(1) *Olaii Wormii Monum. Danic.*, lib. I, p. 41.

(2) Voyage de la Troade, fait dans les années 1785 et 1786, par J.-B. Le Chevalier, 4e partie, chap. 11 du tome 2e. 1802.

Il est à remarquer que plusieurs monts tumulaires des Etats-Unis ressemblent à des monumens du même genre qu'on voit encore en Irlande; et M. Le Chevalier dit qu'ils sont exactement de la même construction que ceux qui se trouvent dans la plaine de Troie.

Boate, dans son Histoire Naturelle de l'Irlande, dit qu'il est facile de distinguer les *raths* ou forts, qu'on rencontre dans cette île, des *curns* ou *kerns*, en ce que les premiers sont entourés de fossés ou de retranchemens, et que la plupart sont des éminences naturelles fortifiées par l'art. Il en est de peu d'étendue, et d'autres qui occupent de quinze à vingt acres de terrain. Les uns n'ont qu'un large fossé, tandis que d'autres en ont deux ou trois, séparés par des retranchemens. Plusieurs de ces forts sont concaves au sommet, pour mettre les combattans à couvert ; et il en est aussi qui se composent d'un monticule qui s'élève au centre à une hauteur considérable, et qui commande tous les ouvrages inférieurs. Ces forts sont si nombreux dans le comté de Down, que dans un espace de plusieurs milles, on peut se voir et s'appeler de l'un à l'autre (1).

L'étendue de ces *raths* ou forts, était toujours proportionnée à la puissance et à la richesse des chefs. Le *clan*, qui demeurait dans le voisinage, allait s'y réfugier, toutes les fois qu'il était menacé par un ennemi. Les lois Bréhones font mention de neuf espèces différentes de *raths* (2).

Borlase prétend que les missionnaires envoyés pour convertir les habitans de l'Irlande, au lieu d'abolir tout d'un coup les superstitions des druides, jugèrent qu'il serait plus prudent de les faire tourner à l'avantage de la religion qu'ils étaient venus prêcher, et que, voyant la vénération que ces ignorans insulaires avaient pour les anciens tombeaux (3), ils dédièrent ces monumens à des saints du christianisme.

Le docteur Stephenson, président de la Société Littéraire de Belfast, dans un essai historique sur la paroisse de Temple-Patrick, au nord de l'Irlande, donne des renseignemens très-curieux sur les *tumuli* de cette contrée, sur leur origine et sur leur destination. Quant à la structure, il observe qu'ils ont la forme d'un cône tronqué, ayant de quarante à cinquante pieds de hauteur sur un diamètre de quarante à soixante-dix au sommet. L'intérieur est formé de sable et de pierres qui pèsent de vingt à trente livres. La surface est recouverte d'une terre

(1) *Dr Gerard Boate's History of Ireland, part III, containing a discourse concerning the Danish Mounts, forts and towers in Ireland; by Thomas Molyneux*, Dublin, 1755, page 208.

(2) *Ledwich's antiquities of Ireland*, Dublin, 1790, *Essay* 3.

(3) Les Anglais les appellent *barrows*; du mot saxon *beorg* ou *burg* qui signifie une éminence.

prise sur les champs voisins, à laquelle on a donné une épaisseur suffisante pour qu'il y croisse une herbe très-belle. Ce mélange de sable et de pierre absorbe l'eau des pluies, et conserve en même temps, depuis des siècles, une belle forme primitive et la jolie verdure dont ils sont recouverts.

Quelques *tumuli*, comme celui près de Dromore, ont, à une certaine hauteur, une espèce de terrasse, ce qui, dans l'éloignement, leur donne l'apparence de deux *tumuli* qui auraient été construits l'un sur l'autre. La circonférence de ce monument, à sa base, est de six cent trente pieds; le diamètre, au sommet, soixante, la hauteur, quarante-cinq; la circonférence de celui de Donaghadee est de quatre cent quatre-vingts pieds à sa base, au sommet, deux cent dix-neuf, la hauteur est de 44 (1).

Page 374. *Prairies.* On donne le nom de prairie à de grandes plaines situées à l'ouest des monts Apalaches, où l'on ne voit point d'arbres, mais qui sont couverts de riches pâturages, renfermant particulièrement le roseau (*miegia*) et la prêle (*equisetum*) qui croissent à la hauteur d'un homme, et où se nourrissent d'innombrables troupeaux de bisons, qui ont promptement disparu après les premiers établissemens des Français (2) et des Anglais dans la vallée de l'Ohio. Dans plusieurs parties de ces grandes prairies, le sol est formé d'argile, qui retient les eaux après les grandes pluies. Les sillons qui ont excité un si grand étonnement, ne pourraient-ils pas avoir été tracés par la marche des bisons, comme on peut le remarquer en Europe sur les routes fréquentées par les bœufs, qui laissent réellement après eux une espèce de sillon?

NOTE B.

Page 388. Le roi Asychis, voulant surpasser tous les rois qui avaient régné en Egypte avant lui, laissa pour monument une pyramide de brique, avec cette inscription gravée sur une pierre: *Ne me méprise pas en me comparant aux pyramides de pierre: je suis autant au-dessus d'elles, que Jupiter est au-dessus des autres dieux; car j'ai été bâtie de briques faites du limon tiré du fond du lac.* HERODOTE, trad. par LARCHER.

(1) *Historical essay on the parish and congregation of Temple-Patrick*, *p.* 7 *and* 8, *Belfast*, 1825.

(2) A la première arrivée des Français cet animal était si commun, qu'on l'appelait la *vache* des Illinois.

NOTE C.

Page 392. Selon les historiens de la Louisiane, Hiberville, pour former un établissement dans le pays des Sioux et prendre possession d'une mine de cuivre qu'on y avait découverte, fit partir un détachement de 20 hommes sous les ordres de Lesueur, qui ayant remonté le Mississipi, entra dans la rivière de Saint-Pierre, et, après y avoir fait 40 lieues, trouva sur la gauche un affluent qu'il nomma la *Rivière-Verte*, à cause de la couleur de la terre qui tombe de la mine. C'était vers la fin de septembre, et les glaçons l'empêchèrent de remonter plus d'une lieue. Il y fit une estacade pour passer l'hiver. La chair des bisons coupée en pièces et séchée à l'air était la nourriture de ce détachement. Au mois d'avril, on visita la mine de cuivre située à la distance de trois quarts de lieue, au pied d'une montagne qui paraît entièrement composée de ce minerai. En 22 jours, on en tira plus de trois cents quintaux dont 4 milliers furent envoyés en France.

Page 389. En parlant des tombeaux sur les bords du Merrimak, qui n'ont guère plus de cinquante pouces de longueur, nous avons dit qu'après bien des conjectures à ce sujet, on est parvenu à expliquer ce phénomène : on a trouvé un squelette bien conservé qui avait les os des jambes repliés contre les cuisses. M. le docteur Grayson, médecin distingué des Etats-Unis, actuellement à Paris, qui a examiné ces tombeaux, avec le docteur Walker, en 1818, m'assure « qu'ils en ont mesuré un grand nombre, qui n'ont pas plus de vingt-trois » pouces de longueur : d'autres ont vingt-sept pouces, et aucun n'excède » quatre pieds deux ou trois pouces. Les dents bien conservées montrent que » ce sont les restes de personnes adultes, dont les squelettes, quoique décomposés, se trouvent dans leur position naturelle. Le docteur Grayson est convaincu que c'est une race d'êtres différens de tous ceux qui existent aujourd'hui. Les tombeaux sont situés dans un bois sur la côte méridionale de la » rivière Merrimak, à quinze milles de Saint-Louis. On les trouve sur des » monceaux de terrain élevés d'environ trois pieds au-dessus de la surface du » sol. Ils sont formés de pierres plates qui environnent le cadavre, dont la » tête est tournée vers l'est. Le terrain est couvert de gros arbres, dont les » racines percent ces tombeaux, et fournissent une preuve de leur antiquité (1). »

(1) M. Schoolcraft's view of the lead mines of Missouri, etc., p. 284. New-York, 1819.

EXPLICATION

DES PLANCHES RELATIVES AUX RECHERCHES SUR LES ANTIQUITÉS DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PLANCHE VII.

Fig. 1. *Plan d'anciennes fortifications près Newark, dans le comté de Licking, état de l'Ohio.*

A. Fort de forme presque octogone, contenant 40 acres.
B. Fort circulaire joint au premier par deux murailles parallèles, et contenant 22 acres.
C. Fort circulaire entouré d'un fossé, et contenant 26 acres.
D. Fort carré contenant 20 acres.
E. Étang contenant plus de 150 acres.
F. Alluvion formée depuis que les ouvrages ont été abandonnés.
G. Descente escarpée de 40 pieds, presque perpendiculaire.
I, I. Espaces qu'on suppose avoir été des champs cultivés.
c, d. Deux murailles parallèles, mesurées dans l'espace d'un mille ou deux seulement; leur longueur totale est inconnue.
a. Petits ouvrages de défense.
b. Passages pour l'écoulement de l'eau.
c. Murailles parallèles en terre.
d. Observatoire, en partie bâti en pierre, de 30 pieds de haut.
m. Petits tertres pour la défense des portes dans le fort octogone.

Fig. 2. *Ancien fort en pierre et tertre, dans le comté de Perry, état de l'Ohio.*

A. Surface de plus de 40 acres.
G. Passage.

M. Élévation en pierre.
R. Rocher grand et élevé, vis-à-vis la porte du fort.
S. Petit ouvrage en terre.
m. Petit *tumulus* en pierre, de forme ronde.

PLANCHE VIII.

Fig. 1. *Anciennes fortifications, situées à Marietta, dans l'etat de l'Ohio.*

a. Parapets.
b. Excavations.
c. Tertres de forme conique.
d. Grand chemin couvert.
e. Petit chemin couvert.
f. Etang ou réservoir.
g, *h*. Enceintes carrées élevées.

Fig. 2. *Anciennes fortifications, à Circleville, dans l'état de l'Ohio.*

A. Fort de forme ronde.
B. Fort carré.
C Grand tertre.
D. Tertre avec un pavé semi-circulaire.
E. Tertre de 90 pieds de haut.
d. Fossé profond.
m. Tertres en terre.
w. Deux murailles parallèles en terre.

PLANCHE IX.

Fig. 1. *Anciennes fortifications situées sur le Paint-Creek, dans l'état de l'Ohio.*

A, B. Deux forts avec murailles en terre.
C. Fort en pierre, situé sur une colline de 3 à 400 pieds de haut.

D. Fourneaux au midi du fort C.

E. Emplacement d'un fort circulaire avec deux puits.

a,a. Deux ouvrages élevés de forme oblongue.

b,b. Tertre et demi cercle, d'une couleur rouge.

m. Tertres.

w. Puits.

wo. Quatre puits dans le lit du Paint-Creek.

Nota. Les chiffres désignent les contenances en acres et 10e d'acres.

Fig. 2. *Anciennes fortifications situées à Portsmouth, dans l'état de l'Ohio.*

1, 2, 3. Trois tertres circulaires de 2 pieds de haut.

4. Tertre avec un chemin élevé pour y monter.

c. Tertre ayant un trou au centre.

d. Haute muraille ou observatoire.

f. Fort.

m. Petits tertres.

p,p. Murailles parallèles en terre.

w. Puits.

PLANCHE X.

Plan d'anciennes fortifications situées sur la rive orientale du Petit-Miami, dans l'état de l'Ohio.

A. Trois chaussées ou routes.

B. Deux chaussées ou routes.

Ces anciennes fortifications situées à 4 milles environ au-dessus du confluent du Todd's fork, et à 30 milles nord-est de Cincinnati, dans l'Etat de l'Ohio, s'élèvent sur un plan presque horizontal, à environ 236 pieds anglais au-dessus du niveau de la rivière, entre deux autres petits cours d'eau dont les bords sont fort élevés et escarpés. Les murs, construits en terre, sont représentés par des lignes couvertes de hachures, et les portes ou entrées par des espaces en

blane. Une plaine s'étend à l'est, le long de la grande route de Lebanon à Chillicothe, sur une étendue d'un demi-mille.

Ces fortifications sont entourées de tous côtés, excepté de celui du nord qui est traversé par la grande route, par des précipices qui ont presque la forme de la muraille. La hauteur de cette dernière varie intérieurement en raison de la nature du terrain extérieur; elle est en général de 8 à 10 pieds; mais, du côté de la plaine, elle se trouve de 19 pieds 1/2 intérieurement, et, à l'extérieur, de 4 perches 1/2 ou de 72 pieds. En plusieurs endroits, une partie de cette muraille paraît avoir fait place à des ravins de 20 à 50 pieds, et même 60 pieds de profondeur, et qui ont dû être formés par des eaux amoncelées dans l'intérieur.

A la distance de 300 pieds à l'est de l'entrée par laquelle passe la grande route de l'Etat, se trouvent deux tertres de 10 pieds 8 pouces de hauteur, entre lesquels a été pratiquée la grande route. De ces tertres partent des ravins, qui, se dirigeant au N. et au S., communiquent de chaque côté avec les petites rivières. Au N. E. des tertres, du côté de la plaine, il y a deux routes ou chaussées presque parallèles, lesquelles ont environ 16 pieds 1/2 de largeur, 1/4 de mille de longueur et 3 pieds de hauteur. Elles décrivent à leur extrémité un demi-cercle irrégulier autour d'un petit tertre, comme on peut le voir sur le plan.

Près de l'extrémité méridionale de ces fortifications, et du côté du S. O., on remarque trois chaussées circulaires d'environ 660 pieds de longueur. Elles ont été pratiquées sur le revers du précipice entre la muraille et la rivière, et ont dû probablement servir à entraver la navigation de la rivière. Il n'y existe aucun vestige de fortifications en pierres; seulement on y remarque quelques pierres éparses du côté qui avoisine la rivière (1).

N. B. Dans l'intérieur de ces fortifications se trouvent des excavations ou espèces de bassins circulaires de plusieurs pieds de profondeur, qui ont probablement servi d'habitations souterraines.

(1) Arpenté en février 1807, par Abijah Oneal et Joel Wright, département de la guerre des États-Unis, bureau des ingénieurs topographes, copie du plan original tel qu'il se trouve audit département.
Signé Roberdeau,
Major des Ingénieurs topographes.

PLANCHE XI.

Fig. 1, 2. *Esquisses d'anciennes fortifications situées sur les bords du Petit-Miami et de ses affluens, dans l'état de l'Ohio.*

Fig. 1. a ; à 20 milles au dessus de ce point, et sur les bords de cette rivière, se trouve un ouvrage qui occupe une surfaee de 100 acres, et qui est sans doute l'ouvrage représenté dans la pl. X.

b. Chemin ferré de 25 pieds de largeur, sur 3 milles de longueur.
c. Chemin couvert conduisant à la source.
d. Bord escarpé et très-élevé.
e. Bord escarpé de 50 pieds de haut.

Fig. 2. A. Cette fortification est entièrement détachée des autres ouvrages militaires, et se trouve sur la fourche orientale (East-Fork), à 20 milles environ de son confluent avec la rivière du Petit-Miami.

Les remparts des fortifications sont en terre, et ont actuellement de 5 à 10 pieds de hauteur sur une largeur moyenne de 30 pieds. Il n'y a pas de fossé. Sur les parapets croissent des arbres de différentes espèces, lesquels sont de dimensions aussi considérables que ceux du pays environnant (1).

Petit-Miami. Cette rivière prend sa source à l'angle S. O. du comté de Madison, dans l'Etat de l'Ohio, et, après un cours S. O. de plus de 70 milles, se jette dans l'Ohio, à 7 milles au-dessus de la ville de Cincinnati, et à environ 450 milles au-dessous de la source de cette rivière à Pittsboorg, dans la Pensylvanie.

On ne trouve rien dans les histoires les plus anciennes du pays, ni dans les traditions des Aborigènes, qui permette de hasarder la moindre conjecture relativement à l'origine des immenses ouvrages de ce genre que l'on rencontre çà et là sur les bords du Petit-Miami et des autres rivières tributaires de l'Ohio et du Mississipi, et dont ce plan est un échantillon.

Israel Ludlou a en sa possession un boulet de canon en fer, provenant d'un de ces ouvrages, et qui pèse 70 livres.

(1) Département de la guerre des États-Unis, bureau des ingénieurs topographes, le 18 juillet 1823, copie exacte du dessin original qui se trouve dans ledit bureau.
Signé ROBERDEAU,
Major des Ingénieurs topographes.

PLANCHE XII.

Fig. 1. *Inscription gravée sur un rocher (rivière de Taunton) dans l'état de Massachusetts.*

Ce monument hiéroglyphique, appelé *Writing-Roch*, ou *Dighton-Roch*, est un bloc de gneiss ou granit secondaire, situé à l'est de l'embouchure de la rivière Taunton, dans l'état de Massachusetts.

La base du côté principal présente une étendue de 11 pieds 7 pouces, sur 5 pieds 1 pouce de hauteur.

Plusieurs personnes croient que ce monument singulier représente une navigation phénicienne.

Fig. 2. *Anciennes fortifications sur l'affluent nord du Paint-Creek, près Chillicothe, dans l'état de l'Ohio.*

g. Passages.
m. Tertres de différentes hauteurs et dimensions.
w. Murailles en terre.

Fig. 3. *Antiquités indiennes à Piqua, dans l'état de l'Ohio.*

A. Enceinte de 150 pieds de diamètre.
B. 225 *id.*
C. 150 *id.*
D. 295 pieds le grand diamètre, 83 pieds le petit diamètre.
E. 123 pieds de diamètre.
a. 43 pieds de diamètre.

Fig. 4. *Anciens murs parallèles qu'on suppose avoir été élevés pour des jeux.*

Fig. 5. *Anciens ouvrages près Piketon, sur la Scioto, dans l'état de l'Ohio.*

A. Deux murailles parallèles en terre, de 20 pieds de haut.
m. Tertres.

PLANCHE XIII.

1,2,3. *Anciennes fortifications situées sur le Noyer-Creek, affluent du Mississipi, dans l'état des Illinois.* 4 à 10. *Fragmens d'antiquités.* 11. *Rocher sculpté.*

Fig. 1.

A B C D. Enceinte dont les murailles ont 18 pouces d'épaisseur, 56 pieds de longueur et 22 pieds de largeur. Le côté C D est tourné au sud-est.

E, F, G, H, I, K. (*Voir le Mémoire, pages* 429 *et suivantes.*)

Fig. 2.

Cette construction est située à l'est de la première. Les murailles sont semblables à celles de la fig. 1.

A, C. Deux chambres sans communication avec la chambre B.

B. Chambre presque ronde.

Fig. 3.

Élévation de la construction, en forme de voûte.

Fig. 4 à 10.

(*Voir le Mémoire, pages* 146 *et suivantes.*)

Fig. 11.

Rocher des bords du Mississipi, portant des empreintes de pieds humains. (*Voir le Mémoire, page* 441.)

EXPLICATION

DES PLANCHES RELATIVES AUX ANTIQUITÉS DE PALENQUÈ.

PLANCHE V.

Fig. 1. *Le grand palais de Palenquè* est de forme carrée avec péristyle tout autour. Il peut avoir trois cents pieds de lon-

gueur, sur environ trente-cinq pieds d'élévation. Les murailles ont quatre pieds d'épaisseur. L'intérieur est divisé en plusieurs corps de logis, séparés par des cours. Au-dessous de ce palais il y a de vastes souterrains dans lesquels on descend par des escaliers. Les murailles sont ornées de bas-reliefs sculptés sur pierre et revêtus d'un stuc très-fin. Les personnages, représentés dans ces bas-reliefs, sont de grandeur colossale.

Fig. 2. Grande tour carrée en pierre, formée de plusieurs étages séparés par des doubles corniches. Cette tour, dont il reste encore quatre étages, a soixante et quinze pieds de haut sur trente pieds de base. Elle est presque massive. L'escalier, qui conduit au sommet, est au centre; il est éclairé par des fenêtres percées de chaque côté à chaque étage.

Maison carrée, dont les murailles sont excessivement épaisses; on y remarque une fenêtre en forme de T.

fig. 4. Médaille en cuivre travaillée délicatement au burin. Elle a deux pouces de diamètre sur trois lignes d'épaisseur.

On y voit d'un côté un énorme serpent roulé autour d'un arbre qui occupe le milieu du *champ*, qui représente un bosquet.

L'autre côté (*fig.* 3), représente le même bosquet; on y voit un homme portant une longue barbe, un turban et des bottines, à genoux entre deux dragons qui ont la gueule ouverte, et paraissent prêts à le dévorer.

PLANCHE XIV.

Fig. 1. Bas-relief qu'on regarde comme une cérémonie d'initiation.

fig. 2. Bas-relief représentant un homme et une femme richement vêtus, debout sur une espèce d'estrade. La femme, placée vis-à-vis l'homme, tient des deux mains par le bas, une branche garnie d'épines, que l'homme soutient un peu plus haut

de la main gauche. Il a la main droite armée d'une espèce de fouet dont il semble menacer la femme qui tient les yeux baissés.

PLANCHE XV.

Fig. 1. Personnage (peut-être le dieu des mers de ce peuple); il a au col un large collier faisant l'effet d'une cravate; il porte sur les épaules une pélerine ornée de perles; à chaque bras il a deux bracelets en perles, et aux pieds, une chaussure garnie de perles et de plumes; ses jambes sont entourées de bandelettes brodées en perles; l'agrafe de sa ceinture ressemble aux ornemens qui décoraient la proue des galères des anciens. A la même ceinture sont fixées par-derrière des ailes imitant des nageoires de poisson. On remarque dans sa coiffure, qui est d'une très-grande dimension, plusieurs poissons; un pélican tenant un poisson dans son bec, est perché sur le sommet de sa tête. Un autre personnage plus petit se trouve placé derrière lui; il est représenté ayant une tête de cerf, et à genoux sur la proue d'un vaisseau. Le sujet est encadré par une multitude d'hiéroglyphes.

Fig. 2. Musicien jouant d'un instrument à vent. Il a des ornemens en plumes au-dessus des chevilles du pied et autour des poignets, et est revêtu d'une peau de léopard; il a au col un immense collier de perles qui lui retombe par-derrière jusqu'au bas des reins; son front est ceint d'une guirlande de feuillages, parmi lesquels on remarque le lotus.

PLANCHE XVI.

Fig. 1. Bas-relief représentant un personnage richement vêtu, assis sur un trône; il est dans l'attitude d'un prince donnant des ordres qui semblent figurés par plusieurs signes hiéroglyphiques, placés devant lui à la hauteur de sa bouche.

Fig. 2. Personnage richement vêtu; il a sur les épaules, une large pélerine qui lui descend jusqu'aux coudes; deux masques

placés à sa ceinture, un devant et l'autre derrière, servent d'agrafes à son vêtement. Il a des sandales aux pieds; dans la main droite il tient une espèce de crosse surmontée d'un coq, et de la main gauche, une pièce d'étoffe que vient de lui offrir un personnage plus petit qui est assis devant lui, les jambes croisées. Ce personnage tient les yeux fixés à terre; il a les bras croisés sur la poitrine. Un troisième personnage est assis de l'autre côté et de la même manière, mais il a la tête haute et l'air assuré; il tient une offrande à la main et semble attendre le moment de la présenter au personnage principal qui lui tourne le dos. Ces deux figures assises sont coiffées d'un bonnet phrygien, et n'ont pour tout vêtement qu'une large ceinture qui leur couvre le milieu du corps.

PLANCHE XVII.

L'objet principal est une grande croix de forme latine, surmontée d'un coq; le pied de cette croix repose sur un cœur (1). D'un côté on voit une femme qui tient un enfant dans ses bras et qui le présente à un personnage plus petit, revêtu d'habits sacerdotaux, qui se trouve vis-à-vis, de l'autre côté de la croix. Ce vaste tableau est encadré par un grand nombre de figures hiéroglyphiques; sur un des bas-côtés on retrouve encore le T dans un petit médaillon.

PLANCHE XVIII.

Fig. 1. Bas-relief représentant une femme assise sur un trône qui est orné de deux têtes de quadrupède, et un homme debout devant elle, tenant d'une main une étoffe, et de l'autre, lui présentant une espèce de sceptre.

Fig 2. Bas-relief qu'on regarde comme une cérémonie d'expiation (2).

(1) M. de Humboldt possède un dessin analogue.

(2) M. Latour-Allard, à qui nous sommes redevables de ces explications, assure que plusieurs des figures ont 3 à 4 mètres de haut. Le relief est assez saillant. (Voir la note ci-après.)

NOTE sur la collection de M. Latour-Allard.

M. Dupaix, ex-colonel des dragons de Mexico, fut chargé par le feu roi d'Espagne, Charles IV, de parcourir le Mexique dans différentes directions pour relever fidèlement les plans et les dessins de tous les anciens monumens qui pouvaient encore y subsister, et pour en donner la description. Il devait aussi recueillir les objets les plus susceptibles d'être transportés à Mexico. Il fit pour cet objet, dans un espace d'environ cinq années, trois expéditions successives, dans lesquelles il fut accompagné d'un dessinateur, d'un écrivain et d'un détachement de cavalerie.

C'est de ces voyages que proviennent les dessins, les manuscrits et les monumens que possède M. Latour-Allard.

La collection des antiquités américaines de M. Latour-Allard se compose, 1° de cent quatre-vingts objets curieux, parmi lesquels sont plusieurs idoles des anciens Mexicains; 2° de cent vingt dessins originaux représentant différens monumens, et particulièrement les ruines de Palenquè; 3° de quatorze pages d'anciennes peintures mexicaines, sur papier d'agave. Cette précieuse collection mérite de trouver place dans un musée ou dans le cabinet d'un prince.

Dans le *mineria*, dit M. Bullock (1), est une belle collection de dessins qui représentent les restes des pyramides, châteaux, fortifications, temples, ponts, maisons, statues, bas-reliefs et idoles. Ils ont été exécutés par suite de l'*Expedicion Real antiquario hecho en el reyno de Mexico, por el capitan Dupaix*. Ce capitaine était accompagné par le signor Luciano Castane do Calli-

(1) M. Bullock's *six months Residence and Travels in Mexico*, London, 1824. Voyez chap. XXV, p. 330.

jon de la Condeva, encore vivant, et qui possède plusieurs de ces originaux. Les dessins de Palenquè prouvent que c'était une ville magnifique. Les gravures que l'on a faites, de ces dessins, à Londres, l'année dernière, sont assez correctes; mais la collection en est incomplète.

Le savant M. de Humboldt a fixé le premier l'attention des Européens sur l'ancienne culture des peuples de Guatemala et sur les ruines de Palenquè (1). Il en a fait graver un des monumens les plus curieux, sous le titre de « *Bas-relief, représentant » le triomphe d'un guerrier* (2). » Il possède un autre dessin de Palenquè, non gravé dans la collection imprimée à Londres, qui aussi représente l'adoration d'une croix.

Palais de Mitla. La façade du palais de Mitla a environ trois cents pieds de longueur. Trois pierres, plus ou moins longues, ayant chacune dix pieds de hauteur, sont posées les unes sur les autres, par assises légèrement saillantes, et forment l'élévation qui a par conséquent trente pieds. Tout l'intérieur de cet édifice est entièrement orné de grecques, symétriquement sculptées sur le mur. Il n'y a de pratiqué, sur cette immense façade, que trois ouvertures; celle du centre forme un carré parfait et peut avoir dix-huit pieds en tout sens. Celles des côtés ont la même hauteur, mais elles sont beaucoup plus larges. On arrive à ce palais par des marches qui sont en partie détruites (3).

Tous les personnages représentés dans les bas-reliefs, qui décorent les édifices de Palenquè, ont de huit à neuf pieds de haut.

Voici, d'après M. Latour-Allard, la description de plusieurs bas-reliefs, autres que ceux qui ont été décrits ci-dessus.

(1) *Vues des Cordillières et Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, par M. le baron de Humboldt, in-8°, tome II, p. 592.

(2) *Ibidem*, Tome II, p. 13, et pl. 9. [C'est le groupe que forme, dans la collection anglaise, la pl. 11.]

(3) *Ibidem*, pl. 50.

Bas-relief représentant trois femmes dans une attitude menaçante. Elles ont des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles imitant la forme du lotus.

Bas-relief représentant une femme nue, assise, les jambes croisées sur une espèce de divan, qui a la forme d'un quadrupède à deux têtes. Elle a des bracelets, des boucles d'oreilles en forme de lotus, un collier en esclavage, auquel est suspendu un large médaillon de forme ovale. On aperçoit au milieu de ce médaillon le T primitif des Grecs. On remarque dans sa coiffure, qui est des plus bizarres, une fleur de lotus et une main ouverte, à l'index de laquelle pend une espèce de petite croix. Une autre femme, portant une jupe à carreaux et une pélerine de la même étoffe, est placée devant elle, à genoux, et lui présente une couronne.

Bas-reliefs, formant l'encadrement de la fenêtre en forme de T. Ces ornemens consistent en deux grands T, surmontés chacun d'une couronne et d'un oiseau emblématique : ils reposent sur une base surchargée d'arabesques. De chaque côté il y a un dragon vomissant des flammes, et qui semble défendre l'approche de la fenêtre. Le T des Grecs se trouve placé au-dessous de chaque fenêtre dans un petit médaillon de forme ovale.

Copie d'une lettre adressée à M. Latour-Allard, par M. le baron de Humboldt.

Je ne puis vous remercier assez vivement, Monsieur, du plaisir que m'a causé la vue des objets que vous avez recueillis au Mexique, et qui répandent un nouveau jour sur une partie presque inconnue de l'histoire du genre humain. C'est la collection la plus complète qu'on ait faite en ce genre, et qui se lie à l'idée si heureusement conçue de suivre les progrès des arts, chez des peuples à demi barbares. C'est par des comparaisons aussi qu'on parviendra peut-être à éclaircir le fait mystérieusement curieux

de l'image d'une croix, et même de l'adoration d'une croix, dans les ruines de Palenquè à Guatemala. Il serait digne de la munificence d'un monarque de faire déposer dans une bibliothèque les dessins de M. Dupaix, dont j'ai connu la scrupuleuse exactitude; la naïve simplicité de ces dessins même, atteste la vérité du témoignage. Je ne doute pas que la masse métallique ne soit du fer météorique : je vais la faire analyser pour voir si l'on y trouve du nickel; c'est un objet de prix que vous possédiez de plus, presque sans vous en douter.

Agréez, Monsieur, l'expression renouvelée de ma considération très-distinguée,

HUMBOLDT.

Paris, ce 28 juillet 1826.

Depuis l'impression de notre mémoire, M. A. Balbi a publié un ouvrage important contenant des renseignemens sur les langues de l'Amérique septentrionale; et M. Duponceau m'a annoncé qu'il avait traduit de l'allemand une grammaire de la langue delaware, par Zeisberger, à laquelle il a joint un avant-propos et des notes. Ce dernier ouvrage est sous presse et publié par la la société philosophique de Philadelphie. (Voyez l'Atlas Ethnographique de M. A. Balbi.)

LISTE

DES

PRÉSIDENS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ.

MM.

LAPLACE (le marquis de), pair de France, membre de l'institut.

PASTORET (le marquis de), pair de France, membre de l'institut.

CHATEAUBRIAND (le vicomte de), pair de France, membre de l'institut.

CHABROL DE VOLVIC (le comte), conseiller-d'état, préfet du département de la Seine, membre de l'institut.

BECQUEY, conseiller-d'état, directeur-général des ponts-et-chaussées et des mines.

HUMBOLDT (le baron de), membre de l'institut.

LISTE

DES

CORRESPONDANS ÉTRANGERS DE LA SOCIÉTÉ.

MM.

Abrahamson (le chevalier d'), aide-de-camp de S. M. le roi de Danemark.

Mease (James), membre de la société philosophique américaine de Philadelphie.

Mitchill (le docteur Samuel L.), à New-York.

Moreau (César), vice-consul de France, membre de la société royale de Londres.

Poinsett (M. J. R.), ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Mexico.

Sabine (le capitaine), à Londres.

Schumacher, professeur à Altona.

Tanner (H. S.), géographe, à Philadelphie.

Woodbridge (W. C.), A. M.

SECONDE LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

MM.

Abro, drogman du vice-roi d'Egypte.
Acosta (J. d'), capitaine d'artillerie au service de la Colombie.
Agasse, secrétaire des commandemens de S. A. S. le duc de Bourbon.
Albert-Montemont, homme de lettres.
Allonville (le comte d'), préfet du département du Puy-de-Dôme.
Amat (don Félix Torrès), dignitaire de l'église cathédrale de Barcelone.
Ansart, professeur au collège royal de Saint-Louis.
Artaud (le chevalier), premier secrétaire d'ambassade à Rome.
Arthus-Bertrand, libraire.
Astier de la Vigerie (d'), ingénieur des ponts-et-chaussées.
Ballyet, intendant militaire.
Barrio (del), de Guatemala.
Baude (le baron), ancien préfet.
Becquey, conseiller-d'état, directeur-général des ponts-et-chaussées et des mines.
Begis D. M., propriétaire.
Béraud (J. G.), chef d'escadron au corps royal des ingénieurs-géographes.
Berghaus, professeur à Berlin.
Bernard (Samuel), membre de la commission des sciences et arts d'Égypte.
Beugnot (le comte), ministre-d'état.
Bezout (Louis), homme de lettres.

(1) *Voy.* tom. 1er, page 553.

Bineteau, lithographe.

Blanchet (P. H.), agrégé de l'Université.

Blosseville (J. A. Z. Poret de), officier de la marine royale.

Brisbane, (Thomas), baronnet, major-général au service de S. M. B.

Busset (Ch. F.), ingénieur en chef du cadastre du département du Puy-de-Dôme.

Camus, professeur de mathématiques au collège de Louis-le-Grand.

Capellen (le B^on de), secrétaire-d'état de S. M. le roi des Pays Bas, ancien gouverneur-général des Indes orientales.

Caristie, ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées.

Cerfberr, propriétaire.

Chabrol (le vicomte Édouard de), maître des requêtes.

Chamisso (Adelbert de), voyageur-naturaliste.

Chasles, ancien notaire à Paris.

Cochelet (Adrien).

Coueffin, capitaine au corps royal des ingénieurs-géographes.

Cordier, insp. divisionnaire au corps royal des ponts-et-chaussées.

Cosnier, lithographe.

Coupin (Alexandre), chef de correspondance aux domaines.

Coutousoff (J. de G.), secrétaire-interprète à la chancellerie du ministère des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg.

Damas (S. E. le B^on de), pair de France, ministre des affaires étrang.

Dauphin (N. D.), ex-employé du cadastre.

Dedaux, architecte.

Degeorge (Frédéric), à Londres.

Dejean (le comte), pair de France, lieutenant-général.

Delanglard, fondateur et directeur du Géorama.

Devilleneuve jeune, avocat.

Dickinson, rentier.

Dienne (le comte de), commissaire-général de la navigation.

Dinomé, chanoine honoraire et curé doyen à Romorantin.

Douville, voyageur.

Drojat (P.), avocat à la cour royale de Paris.

Dubochet (Vincent), négociant.
Dubochet (J. J.), avocat à la cour royale de Paris.
Dubra (J. F.), voyageur dans l'Inde, ancien employé à la marine.
Duchanoy, ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées.
Dumarest (Joseph), géomètre du cadastre, à Seyssel.
Dupin (le baron Charles), membre de l'institut.
Durozoir, professeur d'histoire au collège royal de Louis-le-Grand.
Dussumier, correspondant du muséum d'histoire naturelle de Paris, armateur à Bordeaux.
Egault, ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées.
Epailly, lieutenant-colonel au corps royal des ingénieurs-géographes.
Fabre, propriétaire, ex-vérificateur du cadastre.
Félix (le baron), maréchal-de-camp.
Fix, ingénieur du cadastre.
Frick, ancien directeur du journal des voyages.
Gérard, ingénieur au corps royal des ponts-et-chaussées.
Gérard-Jacob, propriétaire.
Giraldès (J. C.), consul-général de Portugal au Havre.
Girod (Joseph), professeur titulaire au collège royal de Bourbon.
Golbéry (Philippe de), conseiller à la cour royale de Colmar.
Gonzalez (don F. A.), secrétaire perpétuel de l'académie royale espagnole, à Madrid.
Graberg de Hemso, consul-général de Suède et de Norvège à Tripoli.
Grandpré (le comte de), ancien capitaine de vaisseau.
Hammer (le baron de), conseiller aulique et interprète de S. M. l'empereur d'Autriche.
Hennequin, avocat à la cour royale de Paris.
Herpin (J. Ch.), D. M. professeur de sciences physiques.
Jaeckel, chef du bureau des poids et mesures, à Vienne.
Jodot (M. A.), architecte.
Jouannin, secrétaire-interprète du roi pour les LL. OO.
Jousselin, insp.-divisionnaire au corps royal des ponts-et-chaussées.
Kitajewski, professeur à l'université de Varsovie.

KLINGELHOEFER, banquier, à Lisbonne.

KOCHANSKI (Guillaume de), gentilhomme polonais, officier d'état-major de S. M. l'empereur de Russie.

LAIR (P. A.), conseiller de préfecture, secrétaire de la société royale d'agriculture et de commerce de Caen.

LAMANDÉ, insp. divisionnaire au corps royal des ponts-et-chaussées.

LATOUR-ALLARD, propriétaire à la Nouvelle-Orléans.

LEGRAND, Ingénieur en chef au corps royal des ponts-et-chaussées.

LELEWEL (J.), ancien professeur à l'université de Wilna.

LENNOX (le comte de), capitaine - instructeur à l'école royale de cavalerie, à Saumur.

LESSEPS (Théodore de), vice-consul de France à Alep.

LEZICA (Sébastien), de Buenos-Ayres.

LOSH, anglais.

LOURMAND (A. D.), ancien rédacteur en chef des annales françaises.

MALARTIC (Abel de), officier aux lanciers de la garde royale.

MEISSAS (A. N.), professeur, élève de l'abbé Gaultier.

MÉVIL (Eugène).

MICHELOT (J. C. A.), chef d'institution, ancien officier du génie.

MIMAUT, consul-général de France à Venise.

MINANO (le docteur don Sébastien), membre de l'académie royale d'histoire de Madrid.

MONTROND (Frédéric de), propriétaire.

MOREAU (César), vice - consul de France, membre de la Société royale de Londres.

MORIS, homme de lettres.

MURPHY, ministre plénipotentiaire du Mexique à Paris.

NAVARETTE (don M. F. de), directeur du dépôt hydrographique de Madrid, membre et bibliothécaire de l'académie royale espagnole et de l'académie d'histoire.

NAVIER, membre de l'institut, ingénieur en chef au corps royal des ponts-et-chaussées.

NEUENKIRCHEN (de), de la Livonie.

Noyer (J. Ant. Alex.), député de Cayenne.

Nussler, voyageur.

Ode (H. A. E.), imprimeur-lithographe, à Bruxelles.

Pacho, auteur du voyage à la Cyrénaïque.

Parciot, ingénieur en chef au corps royal des ponts-et-chaussées.

Pascal-Lacroix, colonel d'artillerie, président de la société d'émulation de Cambray.

Pattu, ingénieur en chef au corps royal des ponts-et-chaussées.

Perrier, avocat à Vernoux.

Peytier, lieutenant au corps royal des ingénieurs-géographes.

Photilas, homme de lettres.

Podejazynski, littérateur polonais.

Prony (de), membre de l'institut, directeur de l'école royale des ponts-et-chaussées.

Raffelsperger (F.), officier à la direction générale des diligences impériales et royales, à Vienne.

Rancogne (le comte de), administrateur des postes.

Rey, négociant.

Roussin (le baron), contre-amiral, membre du conseil d'amirauté.

Rozerie (de la), propriétaire.

Ruysch de Coeverden, voyageur hollandais.

Salverte (Eusèbe), homme de lettres.

Sénéchal, ingénieur des ponts-et-chaussées.

Skiddy, capitaine au service de la marine américaine.

Toustain (le vicomte de), administrateur-général de la compagnie pour l'exploitation des bois de la Guyane.

Vallot, ingénieur en chef au corps royal des ponts-et-chaussées.

Vandermaelen, à Bruxelles.

Varaigne, propriétaire.

Verneuil (le chevalier de), membre des académies royales espagnole et d'histoire de Madrid.

Wright, colonel du génie.

Wyk Roelandszoon (J. Van), à Hattem.

TABLE DES MATIÈRES

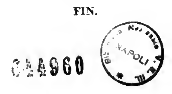
CONTENUES

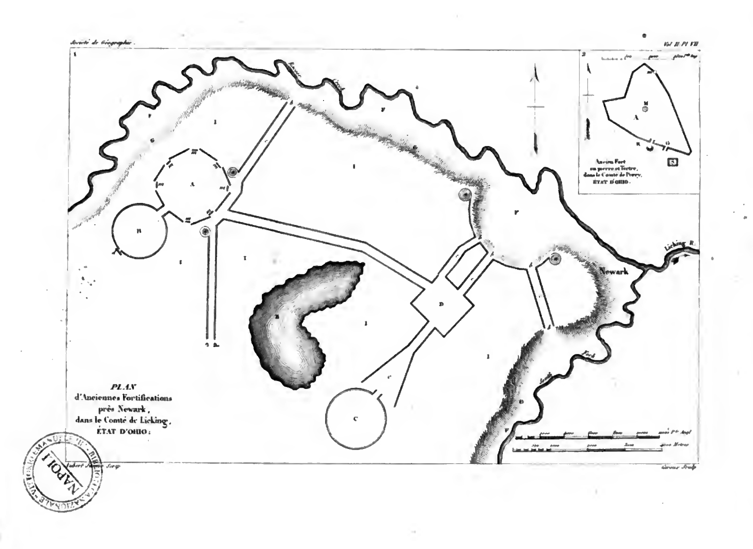
DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

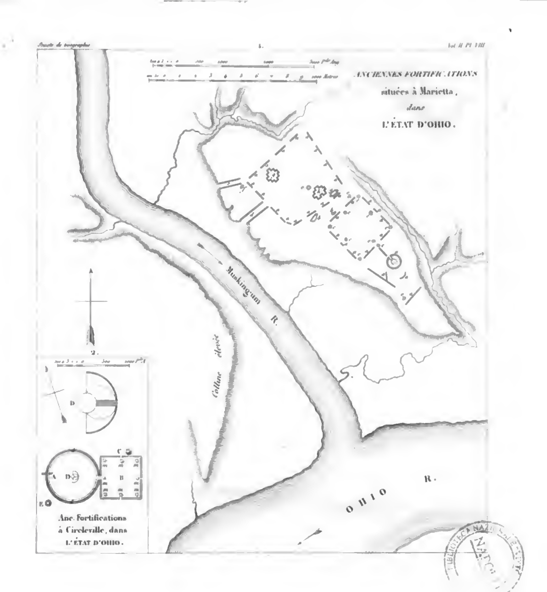
SECONDE PARTIE.

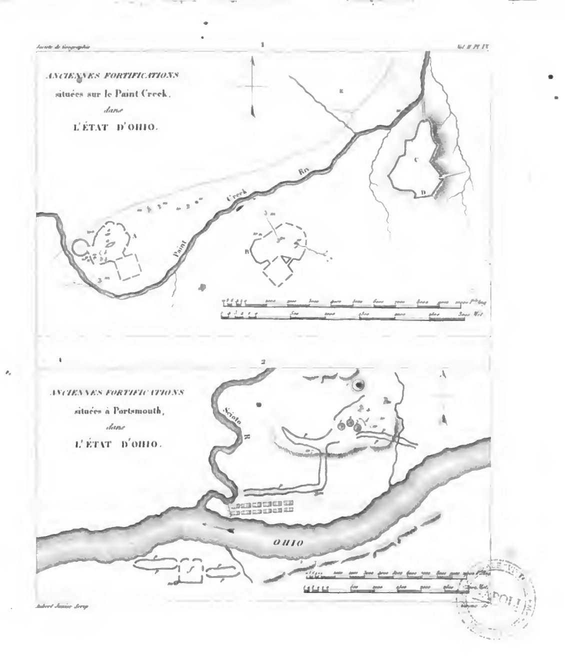
TABLE DES PLANCHES.

FIN.

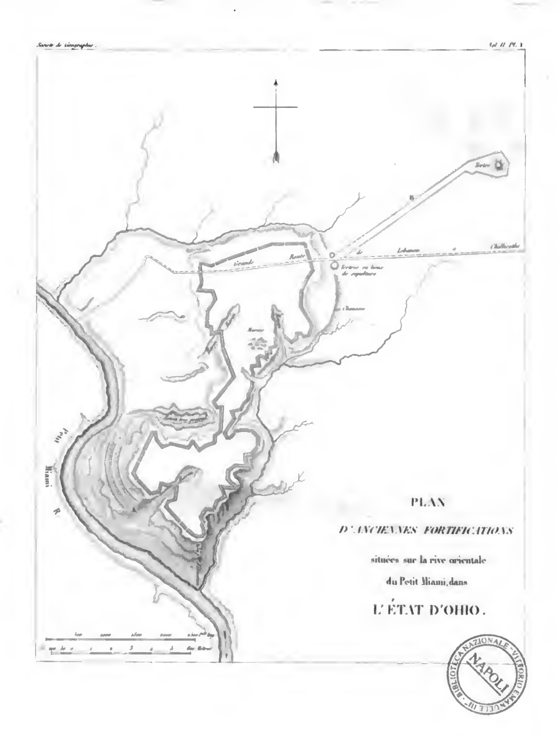



Société de Géographie.
Vol. II. Pl. VII.
Ancien Fort
en pierre et Tertre,
dans le Comté de Perry,
ÉTAT D'OHIO.
Newark
Licking R.
A
B
C
D
PLAN
d'Anciennes Fortifications
près Newark,
dans le Comté de Licking,
ÉTAT D'OHIO.


1.
ANCIENNES FORTIFICATIONS
situées à Marietta,
dans
L'ÉTAT D'OHIO.
1000 Mètres
Muskingum R.
Colline élevée
OHIO R.
2.
D
A
B
C
E
Anc. Fortifications
à Circleville, dans
L'ÉTAT D'OHIO.



ANCIENNES FORTIFICATIONS
situées sur le Paint Creek,
dans
L'ÉTAT D'OHIO.
Paint
Creek
Riv.
ANCIENNES FORTIFICATIONS
situées à Portsmouth,
dans
L'ÉTAT D'OHIO.
Scioto
OHIO


Grande
Route
B.
Petit
Miami
R
PLAN
D'ANCIENNES FORTIFICATIONS
situées sur la rive orientale
du Petit Miami, dans
L'ÉTAT D'OHIO.

ESQUISSE

D'ANCIENNES FORTIFICATIONS

situées sur les bords du Petit Miami

et de ses affluents, dans

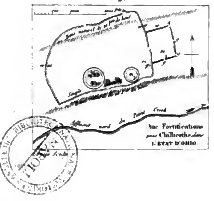
L'ÉTAT D'OHIO.

N.° Les Mesures sont en Pieds Anglais

1.

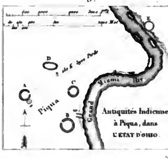
INSCRIPTION
Gravée sur un Rocher
(*Rivière de Taunton.*)
ÉTAT DE MASSACHUSETTS.

2.



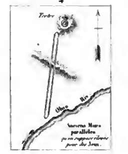
Anc. Fortifications
près Chillicothe dans
L'ETAT D'OHIO.

3.



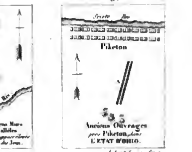
Antiquités Indiennes
à Piqua, dans
L'ETAT D'OHIO.

4.

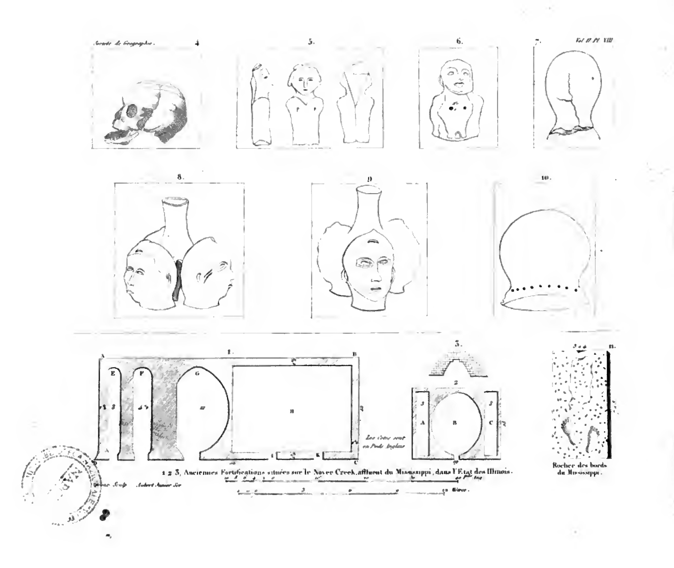


Anciens Murs
parallèles
qu'on suppose élevés
pour des Jeux.

5.



Anciens Ouvrages
près Piketon, dans
L'ETAT D'OHIO.



1. 2. 3. Anciennes Fortifications situées sur le Nover Creek, affluent du Mississipi, dans l'Etat des Illinois.



Bas reliefs de Palenqué.

1

2

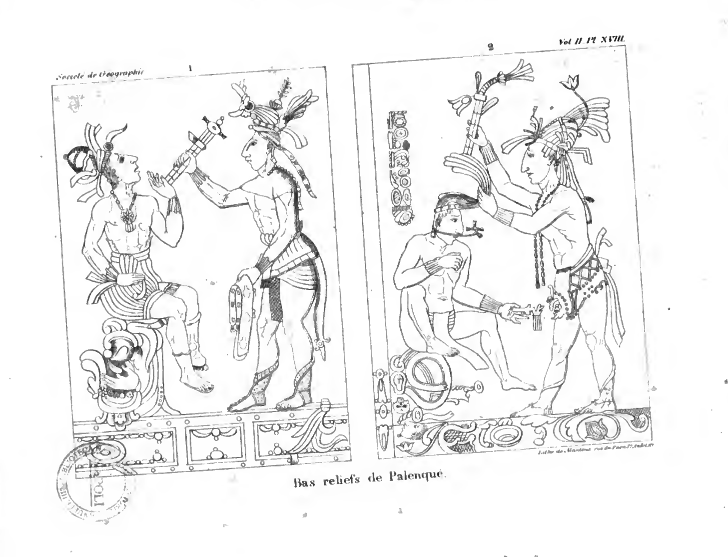
Bas reliefs de Palenqué.

Litho de Monrocq, rue du Faub. St Denis, N° 1.

Bas reliefs de Palenqué.

Lith. de Mantoux rue du Pont St André, 2

Bas relief de Palenque; le milieu est occupé par une croix.



Bas reliefs de Palenque.

